

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JUILLET-DÉCEMBRE 1930





# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXII

JUILLET-DÉCEMBRE 1930

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1930

Tous droits réservés.





# LA VICTORIA AUGUSTI

## ET LES AUSPICES DE TIBÈRE

(PL. III)

---

*Ductu Germanici, auspiciis Tiberii.*

(Tacite, *Annales*, II, 41.)

« C'est la Victoire qui a fondé l'Empire; c'est par elle qu'il se perpétue<sup>1</sup>. » On ne saurait trouver meilleure formule que ces mots de M. Graillot pour dire tout ce que l'institution impériale a dû, dès son origine, à la notion religieuse du pouvoir victorieux. Aussi bien cette *Victoria* n'est plus tout à fait la déesse de caractère un peu abstrait qui jouissait à Rome d'un culte ancien. Elle s'est rajeunie en s'attachant à la personne des *imperatores* qu'elle faisait triompher, et même elle a pris leur nom. Par un curieux retour à ses origines, elle a joué auprès d'eux le rôle d'une sorte de double, toujours présent et vigilant, qui assurait leur force. Et Rome a célébré, après la *Victoria Sullana*, la *Victoria Caesaris*; après celle de César, celle d'Auguste : *Victoria Augusti*. Ce culte ne périt pas avec le chef vainqueur. La *Victoria* survit à sa mort, ou plus exactement l'aide à triompher d'elle, garantit son immortalité. Peut-être même n'est-elle jamais si efficace. Le grand homme disparu agit toujours par sa Victoire<sup>2</sup>. Il est significatif que cette croyance, dont les racines devaient plonger dans la plus antique religion, reçoive à Rome sa

1. H. Graillot, in *Dict. des Antiq.*, s. v. *Victoria*, p. 839.

2. Cf. A. Piganiol, *Le sens religieux de la Victoire*, dans *Essai sur les jeux romains*, p. 123 et n. 3 : « Même après sa mort un grand homme peut, par la puissance qui est en lui, obtenir pour son peuple la victoire; quand on eut divinisé César, on décida qu'on accorderait désormais les fêtes triomphales, non seulement au général vainqueur, mais à César mort, considéré ainsi comme le perpétuel vainqueur. »



consécration avec les débuts de l'Empire. La fête que César avait instituée de son vivant en l'honneur de la déesse qui le faisait vaincre, *Venus Victrix* ou *Victoria*, Octave tint à la célébrer après sa mort avec éclat, comme si la déesse était plus que jamais présente. Et il se trouva qu'on vit paraître alors la comète qui confirmait l'apothéose du dictateur. Dès lors, le culte de la *Victoria* ne cessera plus d'entretenir d'étroits rapports avec celui du *divus*. Il fut admis que César, mort et reçu parmi les dieux, continuait de veiller sur Rome par le secours de sa Victoire; aussi décida-t-on que sa part serait reconnue, avec celle des autres dieux, dans les supplications qui suivraient toute victoire remportée par Rome<sup>1</sup>.

Il était naturel que la *Victoria Caesaris* protégeât particulièrement le fils et l'héritier de César. Octave se réclame apparemment d'elle, en effet, lorsqu'il fait graver *Divum Julium* sur les boulets dont il accable Pérouse; et, vainqueur, l'atroce sacrifice des notables de la ville sur les autels de César, au jour anniversaire des ides de mars, dut être, autant qu'un rite expiatoire, l'hommage de sa reconnaissance à la puissance céleste qui l'a secouru<sup>2</sup>.

Octave n'était pas homme à se contenter d'honneurs qui ne l'atteignissent qu'à travers César. Le jour où, peu après ces événements, il décide de porter la couronne de laurier pour chaque victoire de ses légats<sup>3</sup>, il consacre, si l'on veut, les privilèges qu'il tient de la *Victoria Caesaris*; mais il affirme surtout la souveraineté de la sienne propre, et l'on peut dire, en anticipant sur son nom, que la *Victoria Augusti* est née. Plus exactement, elle s'est pour la première fois révélée sur le champ de bataille de Modène, où les légions ont salué en lui l'*imperator*. Il est remarquable que cet anniversaire soit célébré plus tard, le 13 ou 14 avril, par une supplication à la *Victoria Augusta*, suivie aussitôt d'une autre

1. Dio Cass., XLV, 7; cf. Piganiol, *loc. cit.*

2. Suét., *Dioc. Aug.*, 15: *Scribunt quidam, trecentos ex dediticiis electos utriusque ordinis ad aram Divo Julio exstructam Idibus Martiis hostiarum more mactatos.*

3. Dio Cass., XLVIII, 16... ὥσθ' ὅσχις οἱ τὰ νικητήρια πέμψαντες εἰώθεσαν αὐτῷ χρῆσθαι, καὶ ἐκεῖνόν οἱ κοσμεῖσθαι. Cf. Pais, *Fasti triumph.*, p. 381 sq.



à la *Felicitas Imperii*<sup>1</sup>. Nous avons là les actes de naissance d'une divinité qui ne cessera plus d'affirmer son pouvoir.

La *Victoria Augusti* était une promesse d'apothéose. Cette force divine qui hantait Auguste l'assurait d'une survie immortelle. De même que les fêtes de la *Victoria Caesaris* avaient été l'un des premiers hommages rendus au *divus Julius*, le *Divus Augustus* fut accompagné, dans le culte et dans l'art, de sa Victoire au besoin multipliée. Ces déesses légères et ailées sont autant de symboles de son ascension vers le ciel. C'est pourquoi elles entourent son quadrigé, tendant des couronnes, au sommet du temple romain que Caligula dédie en 37 au *Divus*<sup>2</sup>. La *Victoria Augusti* garda-t-elle, comme celle de César, son originalité sous les règnes suivants ? Fut-elle associée aussi aux succès remportés après 14 par les armes romaines ? Ou, dès la mort du premier Auguste, la *Victoria Augusti* devint-elle l'attribut personnel de tout empereur, considéré comme Auguste ? Cette interprétation paraît avoir été jusqu'ici la seule admise. Elle a pourtant le grave défaut de ne pas rendre compte des origines premières de cette divinité, et de traiter comme un titre banal, dès le début de l'Empire, ce nom d'*Augustus* qui fut d'abord l'appellation exceptionnelle d'un homme ; elle n'explique point que la *Victoria Augusta*<sup>3</sup>, expressément vénérée sur le calendrier cumain comme la déesse d'Octave, soit devenue si vite indépendante de sa personne. Nous espérons donner une autre solution à ce problème, à l'aide de documents qu'on n'a peut-être pas interprétés jusqu'ici avec assez de rigueur, et, au moins pour les années qui suivent sa mort, rendre la *Victoria Augusti* à Auguste.

1. Calendrier d'Auguste à Cumes : cf. Mommsen, *Gesamm. Schrift.*, IV, p. 259 sq.

2. Cf. la monnaie qui le représente : Cohen, *Monn. de l'Emp. rom.*, I, *Calig.*, n° 9 ; et notre étude sur *Romulus Augustus*, dans les *Mélanges d'arch. et d'hist.*, 1930.

3. Il n'y a lieu de faire aucune différence entre la *Victoria Augusti* et la *Victoria Augusta*. Les deux formes sont d'ailleurs également possibles dans le développement de l'inscr. VIC. AVG, sur les monnaies ou sur l'épée de Tibère.



Les premières années du règne de Tibère, décisives pour l'avenir du régime impérial, ont été aussi d'importance capitale pour l'établissement des principes du commandement des armées. Il y a déjà près d'un siècle que les soldats romains, de plus en plus séparés de la cité, ont commencé de se faire un panthéon à part, dominé par le dévouement à la personne de l'*imperator*. Ils ont depuis Actium, pendant quarante-cinq ans, suivi sans défaillance la volonté d'Auguste, dont le prestige l'emportait sur celui de ses meilleurs lieutenants, étant appuyé sur un sentiment quasi religieux. Il en fut autrement lorsqu'il mourut. Tibère était un général illustre, mais son pouvoir, auquel il affectait lui-même d'imprimer un caractère civil, n'avait pas les origines semi-divines de celui d'Auguste. Il insistait aussi pour écarter de sa tête tous les honneurs qui dépassent l'homme. On sait comment les légions de Germanie lui marchandèrent leur serment; elles se sentaient plus de confiance et de dévouement à l'égard du jeune homme qui le représentait auprès d'elles, et dont la jeunesse aimable et heureuse leur paraissait rappeler Auguste mieux que la froide austérité de Tibère, et elles prétendirent faire de lui un empereur. Germanicus sut échapper à l'honneur et au péril. Mais ces événements firent assurément beaucoup pour répandre dans le public les bruits du malentendu dont Tacite a suivi l'histoire jusqu'à la catastrophe de l'année 19. Tacite n'a pas mis en doute la pureté d'intention de Germanicus : *quanto summae spei propior, tanto impensius pro Tiberio niti* <sup>1</sup>. Mais il a moins bien compris l'attitude de Tibère. Là où il n'a vu que méfiance et jalousie, il est possible que nous découvriions un effort sincère, mené d'accord avec Germanicus, pour rétablir chacun à sa vraie place et pour inculquer au soldat le respect réfléchi de la nouvelle hiérarchie. Il fallait l'habituer à obéir au chef lointain et à reconnaître son intervention sur le champ de bataille comme il avait senti partout la présence efficace d'Auguste. Il fallait lui apprendre à distinguer entre le

1. Tac., *Ann.*, I, 34.



général souverain, sous les auspices de qui l'on combat, et le chef, le *dux*, qui ne peut vaincre que par lui<sup>1</sup>. On voit que la question était religieuse plus que politique. L'Empire, établi par des personnalités exceptionnelles, ne pouvait vivre, en tant qu'institution militaire, que si l'armée *croyait*, sans considération de personne, au pouvoir éminent de l'empereur. Il était nécessaire qu'elle reconnût sa part, plus décisive que celle du *dux*, dans l'opération non pas matérielle, mais *religieuse* de la victoire.

Si nous lisons de près les deux premiers livres de Tacite, nous voyons qu'en effet Tibère, de son palais de Rome, et Germanicus de son camp, ont dispensé aux troupes le même enseignement. Dans ses *conciones* au milieu des légions révoltées, Germanicus a déjà nettement marqué la distance qui devait le séparer de son père Tibère. Les légions ont compris la leçon : dans la campagne de 16 au delà du Rhin, victorieuses des Germains dans un premier combat près d'Idistavium, elles acclament Tibère *imperator* sur le champ de bataille, nous dit Tacite, et dressent un trophée : *Miles in loco proelii Tiberium imperatorem salutavit*<sup>2</sup>... Tibère et non Germanicus. Peu de temps après, l'armée est à nouveau victorieuse. Alors « le prince loua les vainqueurs dans une allocution publique et dressa un amoncellement d'armes avec cette fière inscription : qu'ayant défait les peuples entre le Rhin et l'Elbe, l'armée de Tibère César avait consacré ces trophées à Mars et au *divin* Auguste<sup>3</sup> ». Germanicus, observe Tacite, n'ajouta pas un mot sur lui-même, soit qu'il craignît d'exciter l'envie, soit qu'il fût persuadé que la conscience de l'exploit lui suffisait. L'omission de son nom est, en effet, significative, mais il est vain de l'attribuer à la crainte d'offenser Tibère ou à un sentiment moins modeste. La vérité

1. Cf. *ibid.*, I, 38 : ...*Germanicum ducem, Tiberium imperatorem*...

2. *Ann.*, II, 18.

3. *Ibid.*, 22 : *Laudatis pro concione victoribus Caesar congeriem armorum struxit, superbo cum titulo : debellatis inter Rhenum Albimque nationibus exercitum Tiberii Caesaris ea monimenta Marti et divo Augusto* (mss. *Marti et Jovi et Augusto*) *sacravisse. De se nihil addidit, metu invidiae an ratus conscientiam facti satis esse.*



est que, depuis bientôt deux ans, Germanicus s'efforçait de ramener les légions à la fidélité envers l'empereur, condition d'un régime régulier. L'acclamation dont elles viennent de saluer Tibère lui a prouvé qu'il avait réussi ; il couronne sa propagande en s'effaçant sur le trophée du nombre des vainqueurs.

Ces vainqueurs, les véritables auteurs de la victoire, sont trois : Mars, entendons *Mars Ultor*, qui n'est pas seulement le ministre des vengeances domestiques des Jules, mais le vengeur des armes romaines. Or, les campagnes menées de 9 à 16 en Germanie sont des expéditions vengeresses, promises aux mânes des légions de Varus, sous le signe de l'*ultio*. Tibère va y mettre fin en jugeant la réparation suffisante : *Romanae ultioni consultum*<sup>1</sup>. Il est donc naturel que Mars ait sa part des dépouilles des vaincus. Entre Auguste et lui, le texte de Tacite intercale le nom de Jupiter : *Marti ET JOVI et Augusto*. Mais Hirschfeld a signalé déjà l'in vraisemblance sans exemple d'un ordre dans lequel le dieu capitolin aurait seulement la seconde place. Même éclipsé par le culte en plein succès de l'*Ultor*, c'est en tête qu'il devrait paraître. L'accord de tous les manuscrits ne permet guère cependant d'intervertir leur place. Mais il favorise la conjecture de Hirschfeld qui rétablit au lieu de *Jovi* le *divo* attendu devant *Augusto*<sup>2</sup>. Il serait curieux, en effet, que le titre officiel de la consécration eût manqué sur une inscription aussi solennelle ; en outre, le changement de *divo* en *Iovi* est chez le copiste une erreur facile à expliquer. Nous n'hésitons pas à suivre cette leçon, pour une raison supplémentaire dont on verra plus loin le détail. Il est très remarquable que le *divus Augustus* partage avec son patron les honneurs du trophée germanique ; c'est qu'il a participé avec lui à la victoire des légions, et celles-ci le devaient croire sans peine. Comme César après sa mort, Auguste divinisé n'avait pas quitté leurs enseignes. Germanicus a pu pendant la sédition l'invoquer comme un dieu présent dans son prétoire<sup>3</sup>. La *Victoria Augusti* était

1. *Ibid.*, II, 26.

2. *Kleine Schriften*, p. 850-851.

3. Tac., *Ann.*, I, 43 : *Tua, divè Auguste, coelo recepta mens.*



une puissance reconnue, dont les soldats attendaient comme auparavant le secours. Quant au troisième vainqueur, c'est Tibère lui-même, car l'armée est la sienne : *exercitum Tiberii Caesaris*. Tibère n'a point la puissance céleste du Divus ni les privilèges personnels qui distinguaient Auguste dès son vivant. Mais il est l'*imperator*, et il a pris les auspices nécessaires à la victoire. Par là sa participation est réelle et considérable<sup>1</sup>.

Il ne faudrait pas croire que cette prérogative fût indifférente à Tibère, ni se laisser tromper par l'apparente modestie avec laquelle il refusa le *praenomen imperatoris*<sup>2</sup>. D'une manière générale, sa discrétion dans l'usage des honneurs impériaux savait très bien se concilier avec les nécessités du régime, et, sans l'accuser comme Tacite d'hypocrisie, il est permis de penser, avec M. Rostovtzeff, qu'il laissa souvent venir avec plaisir les hommages qu'il feignait d'interdire<sup>3</sup>. Mais, à l'égard des armées, il était impossible qu'il sacrifiât aucun de ses droits d'*imperator*. S'il en avait eu le désir, la leçon de 14 l'en aurait détourné. Une affirmation énergique était d'autant plus urgente que les légions pensaient à lui donner un rival, et que ce rival malgré lui, autant que nous en pouvons juger, souhaitait tout le premier son intervention. Lorsque Tibère l'eut rappelé à Rome à la fin de l'année 16, il fit élever sur le Forum, nous dit encore Tacite, un arc de triomphe en l'honneur des victoires réparatrices de Germanie : l'inscription rappelait que les Germains avaient été châtiés, les enseignes de Varus reprises, « sous la conduite de Germanicus, sous les auspices de Tibère » : *ob signa recepta cum Varo amissa, ductu Germanici, auspiciis Tiberii*<sup>4</sup>. L'expression est pleine de sens. Les termes de *ductus* et d'*auspicia* appartenaient de longue date au vocabulaire technique du

1. Sur l'importance de ce droit d'auspication, et sur le rôle de son symbole. Je *lituus*, sur les monuments augustéens, qu'on nous permette de renvoyer à notre étude sur *Rômulus-Augustus*, in *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1930.

2. Suét., *Tib.*, 26.

3. Rostovtzeff, dans *Revue histor.*, 1930, p. 1-26.

4. *Ann.*, II, 41. Fragments probables de l'inscription dans C. I. L. VI, 906.

commandement militaire; mais, sous la République, il était rare qu'ils fussent dissociés : le général vainqueur était le plus souvent revêtu de l'*imperium majus*, de sorte que sa victoire, conquise *ductu et auspiciis suis*, était entièrement sienne<sup>1</sup>. Il est superflu de rappeler par quelle évolution les choses ont changé dès avant l'Empire. Du jour où, par le vote de pouvoirs extraordinaires, des généraux comme Pompée ou César se virent confier d'immenses territoires avec de grandes armées, la distinction devint normale entre l'*imperator*, seul doué du droit d'auspication, et le *dux* qui conduisait une de ses armées. L'armée et le public s'accoutumèrent très vite à attribuer le mérite principal de la victoire au premier, détenteur de l'*imperium* et des auspices. Cette croyance se manifeste de la façon la plus curieuse dans le discours que Cicéron prononça en 66 pour décider le peuple à voter la loi Manilienne; ce rationaliste, d'esprit peu militaire, est visiblement ébloui par la chance divine, l'incroyable *Felicitas* que Pompée porte avec lui, et l'on voit bien qu'il n'est pas loin de croire que cette puissance miraculeuse agit hors même de sa présence<sup>2</sup>.

L'inscription de l'arc de triomphe de l'année 16 était pleinement conforme, non seulement à un dogme essentiel de l'institution impériale, mais sans doute au sentiment de Germanicus, qui ne l'avait à aucun moment démenti. Il ne s'agissait ni de l'humilier, ni d'exalter Tibère, mais d'exprimer sans équivoque la vérité de leurs rapports dans le commandement militaire. Cette vérité n'était pas seulement indispensable à l'éducation des armées impériales; le public la devait accepter aussi.

Nous avons conservé un document archéologique de premier ordre de ces années 16 à 17 : c'est le fameux fourreau de glaive à reliefs dit de l'épée de Tibère, trouvé en 1848, près de Mayence, et depuis longtemps conservé parmi les

1. Nombreux exemples, en particulier : C. I. L., I, 541 = VI, 331 (*elogia*); Liv., XL, 52, 5 *AUSPICIO, imperio, felicitate DUCTUQUE ejus*.

2. De imp. Cn. Pompei, 47-49.



objets de bronze du British Museum (pl. III)<sup>1</sup>. Le rapprochement s'est imposé dès la découverte avec les circonstances des campagnes de Germanicus, et nul ne l'a vraiment nié. Mais il nous sera aisé de retrouver entre elles et la décoration du fourreau le lien plus étroit d'un texte avec son illustration, et de proposer du monument une explication plus précise. On sait que cette décoration, faite d'appliques de bronze doré, comprend plusieurs motifs : en bas une Amazone armée de la double hache; au-dessus, dans un petit édifice à forme de temple, une aigle légionnaire aux ailes éployées, flanquée de *vexilla* entre des colonnes; le milieu du fourreau est orné d'un médaillon, où l'on voit le portrait d'un empereur lauré; au registre supérieur, enfin (fig. 1), un bas-relief réunit quatre figures : au centre un empereur trônant, en costume héroïque; sa main gauche s'appuie sur un bouclier où se lisent les mots : FELICITAS TIBERI. Derrière lui une Victoire, à peine posée sur le sol, porte aussi au bras gauche un bouclier, avec l'inscription VIC·AVG· (*Victoria Augusti*). L'empereur tient dans la main droite une petite Victoire avec palme et couronne, qu'un jeune guerrier, debout en face de lui, lui a apportée; on aperçoit à l'arrière-plan, entre ces deux figures, celle d'un personnage barbu, coiffé d'un casque, portant de la main droite une longue lance, élevant de la gauche à mi-corps un large bouclier.

L'identification des personnages paraît découler du sens général de la scène et des inscriptions : l'empereur assis est Tibère, formellement nommé par son bouclier. Le médaillon

1. Bibliographie principale : Lersch, *Das sogenannte Schwert des Tiberius*, 1849; Franks, *Proceedings of Soc. Antiquaries London*, 1864-1867, p. 358; Walters, *Catal. of the bronzes in the Br. Museum* (1899), p. 867; reprod. dans S. Reinach, *Rép. Reliefs*, II, p. 494; *Dict. des Antiq.*, s. v. *Gladius*; inscription et commentaire dans C. I. L., XIII, n° 6796.

Nous devons à l'obligeance du British Museum la photographie du fourreau de l'épée ainsi que du détail supérieur, avec l'autorisation de les reproduire. Nous prions le directeur, et tout particulièrement M. H. B. Walters, conservateur des Antiquités grecques et romaines, de trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

au-dessous le représente à nouveau; il est conforme à ses traits bien connus. Le guerrier qui se tient respectueusement devant lui, et dont les traits sont peu définis, doit être Germanicus. Son attitude en face de Tibère a une ressemblance frappante avec celle du personnage debout à gauche sur le registre central du Grand Camée de France, où tout le monde reconnaît le fils de Drusus (cf. fig. 2). Sa présence s'accorde



Fig. 1. — Épée de Tibère, détail.

aussi avec la décoration générale du fourreau, où l'aigle légionnaire évoque les enseignes de Varus reconquises, où l'Amazone même semble une allégorie des peuples de Germanie, et avec le lieu de la découverte, qui permet d'attribuer l'épée à un officier des légions du Rhin. On s'entend donc sauf exception, depuis 1848, pour rapporter la scène au retour de Germanicus en 16 ou 17, présentant à Tibère ses fraîches victoires de Germanie. Et c'est aussi la circonstance



qui a paru à la plupart des archéologues rendre compte du motif central du Grand Camée.

La figure barbue du second plan a été plus discutée. Lersch voulait y reconnaître Vulcain, dieu des Claudes. Mais sa présence serait d'autant plus surprenante; il n'y a point de place pour la glorification familiale des Claudes sur une scène dont le sujet doit être, comme nous l'allons voir, un enseignement officiel. Les autres commentateurs ne songent qu'à Mars, avec la réserve que, si la présence du dieu militaire est naturelle, sa représentation n'y répond guère à ce qu'on pourrait attendre. Depuis que le type du dieu barbu, armé de la lance et du grand bouclier, a été reconnu pour être celui de l'*Ultor*, on ne saurait plus hésiter : c'est bien Mars qui figure derrière Germanicus et Tibère, mais spécialement Mars Ultor. Les détails qui diffèrent un peu du modèle romain supposé, casque plus bas, bouclier levé, s'expliquent aisément par la nécessité de le faire apparaître avec tous ses attributs sur un espace réduit. Il y a mieux : la figure de Mars répond sur le bas-relief du fourreau à son nom dans l'inscription rappelée par Tacite : ici et là sa présence est celle d'un des auteurs de la victoire *vengeresse* de Germanie. Ici et là aussi, il est accompagné du *divus Augustus*. Si nul n'a reconnu sa présence sur le fourreau, cette aberration singulière s'explique sans doute par un scrupule excessif et par une conception incomplète de la Victoire impériale. La *Victoria Augusti*, qui se nomme elle-même sur son bouclier, ne peut être, comme tous les commentateurs l'ont dit, la Victoire de Tibère Auguste<sup>1</sup>. Ce n'est pas que Tibère n'ait porté officiellement le *cognomen* héréditaire. Il en usait avec discrétion, mais y avait plein droit. Ce qui exclut cette hypothèse, c'est que l'autre bouclier appelle l'empereur par son

1. En particulier Lersch, *op. cit.* Il est curieux de voir cet auteur affirmer, en face d'un monument postérieur de peu d'années à la mort d'Auguste, que le nom d'*Augustus* est celui de tous les empereurs. Croira-t-on qu'en 16, tandis que Tibère évitait de le prendre, il ait passé pour être le sien, sans la moindre équivoque en faveur du *Divus* ? que le nom d'*Augustus* ait pris du jour au lendemain un sens officiel vide de contenu personnel ?

prénom personnel, comme faisait couramment l'usage contemporain : *Felicitas Tiberi*. C'est aussi que la *Felicitas* et la *Victoria* d'un même empereur sont des notions trop apparentées, quoique distinctes, pour qu'on ait pu en donner, sur un champ aussi limité, deux représentations différentes.

S'étonne-t-on qu'Auguste, s'il s'agit du premier, ne soit point nommé *divus* ? L'objection serait sans valeur dans le cas qui nous occupe. La Victoire d'Auguste au ciel est la même que celle d'Auguste vivant : indifférente au sort de sa personne mortelle, elle est d'essence divine et éternellement agissante. On ne pouvait, après comme avant 14, l'appeler autrement que *Victoria Augusti*, de même que la Victoire de César était restée après 44 la *Victoria Caesaris*. On se tromperait d'ailleurs en croyant que dès ce temps le nom d'*Augustus* avait perdu sa valeur personnelle et pris le sens d'empereur régnant. Il n'en sera ainsi que plus tard. Lorsque Tibère le revêtait, les contemporains y devaient sentir avant tout, comme dans *Caesar*, l'héritage de son père adoptif. Et c'est bien pourquoi Tibère, préoccupé de s'effacer devant la gloire du grand homme, en usait si modestement. Il est certain en tout cas que les noms de *Tiberius* et d'*Augustus* pouvaient encore s'opposer sans équivoque comme ceux de deux empereurs : notons que sur l'inscription du trophée germanique en l'honneur de Mars et d'Auguste, Tibère est précisément nommé *Caesar* et non *Augustus*<sup>1</sup>. La *Victoria Augusti* qui se déploie derrière le trône de Tibère est donc là pour représenter la force victorieuse du *Divus Augustus*, et le *Divus Augustus* lui-même, dont la représentation personnelle sur le même plan que Tibère et Germanicus eût été malaisée; en présence d'un problème tout à fait pareil, comme nous le verrons, le graveur du Grand Camée aura la liberté d'une solution différente, grâce à la superposition d'un registre céleste. Le ciseleur du fourreau de glaive, pour ne disposer

1. On chercherait vainement un exemple de la *Victoria Augusti* comme Victoire de Tibère. Voir les monnaies. De même il est caractéristique que Tacite, dans les *Annales*, appelant *Augustus* le fondateur de l'empire, réserve couramment à Tibère le nom de *Caesar*.



que d'un seul, s'est tiré assez habilement d'affaire. Aux deux personnages vivants, Germanicus à gauche, Tibère au centre, il a discrètement mêlé, en préservant leur caractère de dieux, Mars Ultor, au second plan derrière Tibère, et à droite, séparée de l'empereur par son attitude aérienne, la *Victoria Augusti*, forme divine d'Auguste. Il est manifeste au premier coup d'œil que ces deux acteurs se meuvent sur un autre plan. Il semble bien que Mars regarde sa compagne, dont la tête nous manque. Il a la majesté d'un dieu, mais son attitude n'est pas celle d'une idole. Sa tête est tournée légèrement à gauche, justement vers la Victoria. L'artiste a rendu par là sensible que l'un et l'autre sont des acteurs, associés au mouvement général de la scène<sup>1</sup>. Aux deux héros entre lesquels se partage le mérite humain du succès, *ductu Germanici, auspiciis Tiberii*, répondent les deux puissances célestes qui ont d'en haut assuré la victoire, et reçu sur le champ de bataille l'hommage religieux de l'armée : *Marti et divo Augusto sacravisse*. Les termes de l'inscription éclairent la scène sculptée. Inversement, la conjecture de Hirschfeld sur le texte de Tacite sort de la comparaison confirmée. La scène est l'illustration aussi claire qu'on peut la souhaiter de l'opération religieuse qui fait la victoire; aucun de ses acteurs n'y manque. Quelle est leur hiérarchie ?

La composition a en apparence pour centre Tibère assis sur le trône, comme aussi celle du Grand Camée. Mais l'apparence est dans les deux cas un peu trompeuse. Regardons, en effet, de plus près : l'empereur vient de recevoir des mains de Germanicus, dont l'attitude est devant lui déférente, une *Victoriola*, symbole précis et clair de la victoire qu'il a en effet obtenue. Il en fait hommage à Tibère, non par modestie filiale ni soumission de lieutenant, mais parce qu'en fait cette victoire ne lui appartient pas. Elle lui est venue de Tibère; mais Tibère même n'en était pas la vraie source : la victoire

1. C'est ce mouvement de la figure, habileté de l'artiste, qui a fait douter, avec d'autres raisons plus frivoles, que ce soit le dieu Mars Ultor. Le modèle romain a été traité avec une certaine liberté. Mais il reste parfaitement reconnaissable.

est descendue d'Auguste. La *Victoria Augusti* est précisément là pour l'attester, et pour partager avec Mars les hommages qui remontent le cours; en prenant la *Victoriola* des mains de son lieutenant, Tibère sait qu'elle n'est point tout à fait sienne et que, par delà sa tête, elle va remonter à son origine divine. Puissant comme un demi-dieu devant Germanicus, il est moins superbe à côté d'Auguste, dont le pouvoir victorieux commande le sien. Il a cependant le privilège d'être le commandant des armées, l'*imperator* régnant, et comme tel, par ses auspices, l'agent essentiel de la transmission. C'est à la fois peu et beaucoup selon le personnage à qui on l'oppose; et c'est ce qu'exprime justement la *Felicitas* nommée sur son bouclier. La *Felicitas* est une notion voisine de *Fortuna* et apparentée aussi à *Victoria*, mais de sens plus passif. Elle convient au prince qui refuse les honneurs trop divins et ne peut renoncer pourtant à une situation surhumaine. Lersch a fort bien senti la nuance; mais, faute de bien comprendre la *Victoria Augusti*, il n'a pu en déduire les conséquences logiques<sup>1</sup>. La nuance n'est point, comme il l'a cru, entre deux attributs de Tibère, l'un actif et l'autre passif, mais entre le rôle de Tibère et celui d'Auguste. Auguste, après plus encore qu'avant sa mort, est animé d'un pouvoir divin, toujours efficace. Plus modeste, Tibère se contente de jouir d'une « chance » exceptionnelle. Sa *Felicitas* était en effet proverbiale. Le Sénat fit élever une statue de cette déesse dans la maison de Fundi où il passait pour être né<sup>2</sup>, et Velleius Paterculus ne tarit pas sur le bonheur qui favorisa toutes les entreprises de son héros<sup>3</sup>. Bien mieux, il semble qu'on l'ait volontiers opposée à la divinité d'Auguste : au 17 janvier le calendrier de Préneste note, en commémoration de la dédicace d'un autel d'Auguste par Tibère, en 13, un sacrifice au *numen Augusti*, et un autre à la *Feli-*

1. *Loc. cit.*, p. 10.

2. Suét., *Tib.*, 5 : *Tiberium quidam Fundis natum existimaverunt, secuti levem conjecturam, quod materna ejus avia Fundana fuerit, et quod mox simulacrum Felicitatis ex S. C. publicatum ibi sit.*

3. II, 97 et 106.



*cititas*<sup>1</sup>. Peut-être Tibère y songeait-il lorsque, précisément en 16, au terme des campagnes de Germanie, et en même temps qu'une statue du divin Auguste à Bovilles, il dédiait à Rome un temple à la *Fortis Fortuna*<sup>2</sup>. Unissant le caprice à l'énergie, cette divinité devait lui plaire. Il défendit, nous dit-on, de jurer par sa Fortune. Mais il se complaisait dans sa *Felicitas*. Il est singulier qu'il ait repris pour lui cet attribut cher à Sylla, avec qui il avait d'ailleurs plus d'une affinité. Sans doute y voyait-il, lui qui répudiait les titres fastueux, la formule qui convenait le mieux à sa situation équivoque<sup>3</sup>. Il n'avait aucune peine à reconnaître les privilèges suréminents du *divus*, auxquels il ne prétendait pas. Mais il savait au besoin les rappeler pour appuyer les siens. Il n'était pas indifférent au régime impérial qu'avant de suivre Germanicus la *Victoria Augusti* eût à passer par lui. Par là, la hiérarchie était rétablie, dans ses principes religieux. L'épée de Tibère n'est pas le seul document qui l'illustre. Nous pouvons du moins lui conserver ce nom sans nous tromper beaucoup. Une scène aussi précise et de caractère aussi didactique que la réunion de tous les acteurs de la victoire germanique a nécessairement reçu une inspiration officielle. L'œuvre, dont nous n'avons apparemment qu'un exemplaire, n'a pu être commandée, pour des officiers de l'armée, que par Germanicus ou Tibère. Lersch a douté que Tibère ait pu faire graver sur son bouclier ce nom glorieux de *Felicitas*, plus encore celui de *Victoria*<sup>4</sup>. Mais nous savons maintenant que la *Victoria* est celle d'Auguste, sa propre *Felicitas* un attribut plus modeste. En outre, il est illusoire, répétons-le, de prêter à Tibère en toutes circonstances, et notamment dans les choses de l'armée, une réserve qui lui coûtait moins cher

1. *C. I. L.*, I<sup>2</sup>, p. 231, cf. *infra*.

2. Tac., *Ann.*, II, 41; cf. Lersch, *loc. cit.*

3. On sait que l'épithète de *Felix* entrera, mais beaucoup plus tard, dans la titulature impériale. Jules César avait aimé se vanter de sa *felicitas*.

4. *Loc. cit.*, p. 26. L'auteur est conduit par son erreur initiale à toutes sortes de difficultés. La moindre n'est pas celle-ci. Est-il logique d'admettre que VIC. AVG. désigne sans doute possible la Victoire de Tibère, et que cependant Tibère ne soit pour rien dans l'inspiration de l'œuvre?

à l'égard des provinciaux. L'épée dut être travaillée sur ses indications, pour être offerte, comme on l'a pensé très raisonnablement, aux officiers qui avaient accompagné Germanicus, assisté à ses succès. Si bien qu'en leur faisant ce présent, on leur distribuait du même coup une leçon, conforme à celle que Germanicus avait dû leur enseigner lui-même ; on leur apprenait d'où était venue la victoire, à qui, pour ne point s'égarer, il la fallait rapporter. Leur jeune chef ne devait s'en sentir aucunement humilié. Il n'est même pas impossible que l'inspiration fût venue de lui : pas un instant, au cours de ces années, il ne paraît avoir démenti sa fidélité aux principes impériaux du commandement militaire.

Au reste, s'il est vrai que le rôle principal revient au fond à Auguste représenté par sa Victoire, Tibère n'en est pas moins le centre de la composition. Comment a-t-on pu mettre en doute que le médaillon central lui revînt ? Non seulement on y lit ses traits, mais à lui seul peut convenir la couronne de laurier que l'empereur met sur sa tête, depuis la décision d'Octave en 40, chaque fois qu'un de ses généraux triomphe. Bernoulli a hésité entre Tibère et « le jeune capitaine victorieux » en qui il reconnaît Germanicus ou Drusus le jeune. D'autres ont pensé à Auguste<sup>1</sup>. Le portrait d'Auguste en *imperator* lauré est impossible après sa mort. Il suffit qu'il transparaisse dans sa *Victoria*. Quant à celui de Germanicus (car il ne peut s'agir en Germanie de Drusus), il est invraisemblable qu'il occupe le centre dans une illustration qui vise justement à ramener son rôle à ses justes proportions, modestes quoique encore glorieuses.

Enfin l'artiste n'eût pas failli aux règles de la composition, qui lui imposaient de rester fidèle au centre qu'il avait choisi : sur le médaillon il n'y a place que pour Tibère.

Y a-t-il dans les ornements des détails plus précis ? La rencontre avec Tacite suffirait à écarter l'hypothèse de Drusus, qui au reste, en ces années, n'a point remporté dans son sec-

1. Apparemment poussés par la présence de la *Victoria Augusti*, où ils ont senti le nom du Divus.



teur de Pannonie de véritable victoire. L'Amazone du bas est embarrassante. Des vers d'Horace ont donné à penser qu'elle représentait les Germains du Danube ou de Vindélicie<sup>1</sup>. Elle ne pourrait alors faire allusion qu'aux campagnes conduites de ce côté par Tibère sous Auguste, ou sous Tibère par Drusus. Mais il serait de mauvaise méthode de s'appuyer sur l'élément qui est de toute évidence le plus ornemental de la décoration, et sur une image de poète, pour contester les résultats d'ensemble, produits par une comparaison attentive du motif principal avec les passages de Tacite. Il est probable que l'Amazone est ici l'allégorie de la Germanie tout entière, où les Romains avaient d'ailleurs rencontré, près des guerriers, des femmes mêlées à la vie publique, telles que Thusnelda. Il y a plus de choses à tirer de la représentation de l'aigle légionnaire dans son sanctuaire. A. von Domaszewski a reconnu dans l'édicule le modèle des petits temples où les légions vénéraient leurs enseignes<sup>2</sup>. Mais l'aigle qui s'y déploie doit avoir une signification plus précise. On ne peut s'empêcher d'y voir celle qui venait d'être retrouvée, précisément en 16, par l'armée de Germanicus dans la forêt de Teutoburg<sup>3</sup>; l'arc du Forum fut alors élevé en l'honneur de ces enseignes. Et, d'une façon générale, les aigles reconquises se prêtaient à un culte particulièrement fervent. Gages tangibles de la victoire et de l'intervention de l'Ultor, qui est présent au registre du haut, la place de ces enseignes sur l'épée d'honneur était tout indiquée. Tous les détails de la décoration nous ramènent donc à la dater des années 16 et 17, et du moment où Germanicus vint à Rome « rapporter » sa victoire et célébrer son triomphe.

1. Horace, *Carm.*, IV, 3 :

*Videre Rhaetis bella sub Alpibus  
Drusum gerentem Vindelici ; quibus  
Mos unde deductus per omne  
Tempus Amazonia securi  
dextras obarmet, etc.*

2. *Die Relig. des röm. Heeres*, in *Westdeutsche Zeitschrift f. Gesch.*, 1895, p. 11

3. Tac., *Ann.*, II, 25; une autre avait été retrouvée l'année précédente *ibid.*, I, 60. La troisième sera reprise en 41; cf. Dio Cassius, LX, 8.

La même année ou les années suivantes ont vu naître le modèle du Grand Camée de France <sup>1</sup> (fig. 2). Il peut sembler



Fig. 2. — Grand camée de France. (Phot. Giraudon.)

1. Sur le « Camée de la Sainte-Chapelle », voir principalement : Babelon, *Catal. des Camées ant. et mod. Bibl. Nat.*, 1897, n° 264, pl. XXVIII; Furtwängler, *Antike Gemmen*, II, p. 268 sq. (pl. LX); Bernoulli, *Röm. Ikon.* II<sup>1</sup>, p. 275 (pl. XXX); Mrs. Strong, *Apoth. and after life*, p. 68-70 (pl. IX), et *Scultura romana*, I, p. 84-85.



téméraire de revenir après tant d'autres sur un sujet si étudié. On voudra bien pourtant nous permettre d'y essayer l'explication que nous venons d'apporter.

Il y a longtemps qu'on a eu l'idée de confronter la scène principale des deux objets, épée et camée. Lersch le premier, en 1849, avait reconnu la similitude frappante du groupe de l'empereur assis et du guerrier debout qui se retrouve sur l'un et l'autre. Mais le rapprochement est resté peu fécond, sans doute parce que, préoccupé exclusivement du point de vue artistique, on a trop négligé le sens religieux.

Au reste, on discute encore du sujet du Grand Camée : est-ce l'apothéose d'Auguste, la glorification de Tibère, celle de Germanicus ? Chaque hypothèse a trouvé des défenseurs ingénieux et peut s'appuyer en effet sur des vraisemblances presque égales. Les problèmes prosopographiques surtout ont donné lieu à des solutions diverses et contradictoires ; ce sont aussi ceux auxquels on s'est le plus sérieusement attaché, au risque de laisser échapper l'idée générale qui doit assembler les figures. On s'accorde toutefois sur ces données : au centre de la composition est Tibère, empereur régnant, défini par ses attributs et par son attitude, reconnaissable aussi à ses traits ; devant lui Germanicus, accompagné par sa mère Antonia ; à sa gauche, Livie en Cérès (?) (ou en *Felicitas* ?)<sup>1</sup>, puis Drusus, soutenant un trophée. Au sommet, au-dessus de Tibère, mais dans le ciel, le *divus Augustus*, porté par une figure allongée en costume phrygien, ancêtre troyen des Jules (Énée, Anchise ou Ascagne<sup>2</sup>), qui tient dans ses mains le globe, symbole du pouvoir divin de domination universelle. Le registre inférieur est occupé par des allégories de victoires. La plupart des archéologues ont reconnu dans la composition d'ensemble l'illustration d'un

1. L'allégorie de la *Felicitas* conviendrait particulièrement à côté de Tibère ; cf. *supra*. Pour le rôle joué par Livie dans la religion du règne de Tibère, où elle transparaît derrière des abstractions divinisées, rapprocher l'édifice d'Eumachia à Pompéi, dédié à la *Concordia Augusta*.

2. Énée est le plus probable ; cf. Piganiol, *Le miracle de la flèche*, dans *Essai sur les Jeux rom.*, p. 60. On pourrait aussi songer à Ascagne-Iulus, figure modelée par César d'après ses prétentions familiales.

événement précis : retour et triomphe de Germanicus en 17, ou son départ pour l'Orient. En même temps il a paru à tous que cet épisode servait de prétexte à une scène plus générale, dont on a fait honneur, suivant le cas, à Auguste, à Tibère ou à Germanicus.

Ces explications nous semblent, par leur principe même, vouées à l'échec. Nous proposons d'y voir tout autre chose : ni glorification de Germanicus, ni divinisation de Tibère, ni apothéose d'Auguste, ou de tout cela un peu, si l'on veut, mais avant tout, de l'un à l'autre, *transmission du pouvoir victorieux*, dont les effets viennent de se manifester dans les campagnes de Germanie.

Trois des acteurs essentiels se retrouvent et leur groupe est assez semblable à celui qu'ils forment sur le fourreau d'épée : au centre Tibère représente les droits souverains de l'empereur régnant, être surhumain, promis à l'immortalité (son costume est divin) : plus exactement, chef sous les auspices sacrés duquel toute victoire est remportée. Il est étrange que cette signification, entrevue par Bernoulli, n'ait joué aucun rôle dans les explications d'ensemble. Tibère tient dans la main droite tournée vers Germanicus le bâton augural ou *lituus*. Cet attribut n'est pas vain : son langage est même infiniment plus précis que celui du sceptre, qui lui répond dans l'autre main. Il affirme, ainsi que nous le montrons ailleurs<sup>1</sup>, le pouvoir augural presque illimité qu'Auguste a eu l'habileté de mettre au nombre des attributs impériaux. Il atteste l'intervention des auspices de l'empereur, par lesquels Germanicus a vaincu. Il ne suffit donc pas de dire en passant, avec Bernoulli, que le *lituus* est un attribut impérial<sup>2</sup>. Il faut tirer de sa présence sur le Grand Camée comme sur le Camée de Vienne la conséquence qui s'impose : tenant le

1. *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1930, art. cit.

2. *Op. cit.*, II<sup>1</sup>, p. 263 (à propos du Camée de Vienne) : (*Augustus*) *ist dargestellt mit nacktem Oberleib, in den Händen Augurstab und Scepter als Inhaber der Auspicien und der Herrschergewalt... Dem Kaiser als solchem gehört nur der Augurstab...* L'idée trop rigoureuse que le *lituus* est essentiellement un attribut impérial a fait mettre en doute l'identification de Germanicus sur un autre Camée du Cabinet des Médailles représentant une apothéose.



*lituus*, Tibère assis devant Germanicus illustre exactement l'opposition officielle de l'inscription du Forum :

*ductu Germanici, auspiciis Tiberii.*

Et voilà qui rend déjà improbable que la composition soit destinée à glorifier Germanicus. Est-ce à dire que Tibère soit lui-même le véritable vainqueur ? Non pas. La force victorieuse vient de plus haut, d'Auguste qui est au ciel. Le *divus* qui figurait sur l'épée sous l'apparence de sa *Victoria* trône ici dans sa gloire, sur le registre supérieur que le sculpteur a pu ménager sur le Camée. Il assiste d'en haut à la victoire dont il est le principal auteur. C'est aussi vers lui qu'elle remonte, comme l'attestent les regards levés des personnages derrière Tibère. Drusus le jeune, on l'a toujours observé, ne regarde point la scène qui se joue sur terre entre son père et Germanicus. Il élève la main droite vers le *Divus*, comme pour l'acclamer, et son bras gauche soutient un trophée qu'il semble lui offrir. Sa compagne regarde au même endroit du ciel. Dans le ciel même c'est encore lui que contemplent les deux héros qui l'entourent, l'un suspendu à gauche, l'autre à droite monté sur le cheval ailé. Ces attitudes ont favorisé l'hypothèse que la composition ait pour centre Auguste. Elles rompent, en apparence, l'unité d'une scène dont Tibère n'occupe plus le véritable milieu. En réalité, elles rétablissent l'équilibre dans une composition qui n'a point pour centre une figure, mais plutôt une idée : l'idée religieuse de la transmission de la Victoire, telle qu'elle s'est précisée dans les deux premières années du règne de Tibère ; dès ce temps il est bien vrai que toute victoire des armées impériales est un mystère qui se joue sur deux plans : le plan du ciel où elle s'élabore au sein des dieux et des *divi*, le plan terrestre où elle a deux principaux acteurs, l'empereur et son général. La chaîne est pour ainsi dire double : d'Auguste elle descend à Germanicus ; de Germanicus elle remonte au *Divus*. Mais ce qui importait beaucoup à celui qui fit composer la scène, c'était que le rôle de Tibère ne fût pas méconnu dans cette transmission divine. Détenteur des auspices —

d'où son *lituus* — il est non la première source de la Victoire, mais un anneau essentiel dans le mouvement qui la communique.

Cette explication, proposée par les passages de Tacite déjà cités et par la comparaison décisive du motif de l'épée, nous paraît rendre compte mieux que les précédentes de l'ensemble de la composition du Camée. Le registre inférieur y prend son entière valeur, d'illustration de la commune victoire de Germanie. Les deux moitiés du registre central se balancent, l'une consacrée à mettre face à face, dans leur exacte subordination, l'empereur et son *dux*, l'autre à fixer l'attention sur le grand vainqueur de l'au-delà; au sommet enfin le *Divus* a la place d'honneur qui convient à son rôle; c'est bien lui le plus glorifié, si l'on entend par là l'exaltation de son pouvoir victorieux.

La scène de l'Épée de Tibère et celle du Grand Camée suivent donc le même schéma d'inspiration; la différence essentielle tient à celle des conditions dans lesquelles ont travaillé leurs artistes : ayant à illustrer sur un espace limité et sur un seul registre l'idée de la transmission de la victoire d'Auguste à Germanicus en passant par Tibère, l'auteur des reliefs du fourreau, forcé de représenter les trois acteurs sur le même plan, a fait descendre du ciel et suspendu derrière le trône de Tibère la déesse légère qui représente la *Victoria Augusti*. Le graveur du Camée a eu le loisir de développer plus complètement le même sujet : au registre du milieu, réservé aux vivants, il a pu ajouter, au-dessous, l'illustration de la victoire, au-dessus un coin du ciel pour le Divus. Il a réalisé ainsi la double unité qu'imposait son thème : apparente et officielle autour de Tibère, réelle et profonde dans la personne d'Auguste.

Il y a une autre différence dans la manière de traiter le sujet : tandis que sur l'épée, destinée à des soldats, l'idée familiale s'efface devant l'idée impériale, et que le dieu militaire est présent, comme si l'on avait suivi à la lettre les termes de l'inscription du trophée germanique, la transmission du pouvoir victorieux est plus spécialement représentée,



sur le Camée, à l'intérieur de la dynastie : c'est ce qu'atteste le nombre des personnages secondaires où il faut certainement reconnaître, quel que soit le détail des identifications, des princes et princesses de la famille julio-claudienne. Le personnage troyen au ciel en est une autre preuve. Il annonce et garantit les privilèges divins de sa race. Mais nous avons des raisons de croire que cet aspect familial tient plus à la destination précise du Grand Camée qu'il n'est essentiel au sujet; et de fait, il est moins sensible sur le Camée qui est une variante du précédent, le Camée Hawkins d'Angleterre (fig. 3). La comparaison s'impose à quiconque veut tenter



Fig. 3.

de reconstruire l'archétype commun. Mais elle ne doit pas être conduite seulement du point de vue artistique, ainsi que Bernoulli l'a surtout fait<sup>1</sup>. Si le Camée Hawkins doit être, comme il l'a cru, plus près de l'original, l'idée maîtresse devra y apparaître plus claire.

C'est bien ainsi qu'il en est : la composition est dans l'ensemble la même, sauf que le cavalier ailé occupe dans le ciel une place plus centrale que sur le Camée du Cabinet des Médailles. La raison n'est d'ailleurs pas suffisante pour admettre que ce héros, où l'on veut reconnaître une seconde fois Germanicus, soit le principal sujet de la scène. D'autres

1. *Loc. cit.* et fig. 45, reproduite ici dans notre fig. 3.

différences de détail sont plus intéressantes : Drusus ne porte plus sur son épaule gauche le trophée, dont la position est maladroite sur le Grand Camée; à sa place, une Victoire vole derrière le Pégase, tendant une couronne : c'est la Victoire qui remonte à sa source, après en être descendue pour se poser sur les enseignes de Tibère et de Germanicus<sup>1</sup>. Le *lituus* de Tibère, mieux dégagé, parle avec plus d'autorité. Enfin les deux figures du haut ne paraissent pas être les mêmes; leurs attributs restant identiques, il s'agirait plutôt de Venus Genetrix au lieu d'Auguste, de Roma au lieu du Troyen. Mais, s'il en est ainsi, l'idée n'est point changée : Venus Genetrix, chère à César et à Auguste, s'est entièrement confondue, dans l'art et dans le culte, avec *Venus Victrix*; or *Venus Victrix*, honorée à Rome avant César, est une autre forme de *Victoria*. Quant à Roma, majestueusement présente sur le Camée de Vienne à côté d'Auguste, elle est la déesse triomphante par excellence. Pour glorifier moins personnellement les Jules, le Camée Hawkins paraît donc illustrer la même idée que le Camée de France, et même avec plus de clarté. Répétons que cette idée est essentiellement celle d'une transmission du pouvoir de vaincre. Selon Bernoulli, l'idée initiale (*Vorwurf*) de la composition du Grand Camée est celle-ci : « Auguste qui, avec l'aide de son fils et de son petit-fils, a soumis les ennemis du peuple romain, et qui maintenant à la fin de son règne trône dans l'éclat du pouvoir souverain des dieux<sup>2</sup>. » Nous préciserons : Auguste, grand vainqueur par delà la mort, du haut du ciel, par les auspices de son fils Tibère et les armes de son petit-fils Germanicus; de lui à eux, et d'eux à lui, le double mouvement de sa *Victoria*, et spécialement de sa Victoire germanique, vengeresse de Varus. Qu'on songe à l'émotion que provoqua en l'an 9 l'exceptionnelle défaillance de la *Victoria Augusti*! Ne devait-on pas être pressé de lui imputer le mérite de la réparation ?

1. C'est aussi, si l'on veut, une Victoire d'apothéose, la couronne qu'elle tend celle d'immortalité. Il est à peu près impossible de distinguer entre ces deux effets parallèles de la *Victoria*.

2. *Loc. cit.*



Tout nous ramène donc à dater les deux œuvres d'art, fourreau de glaive et Camée, de ce tournant des années 16 et 17 où Germanicus est rappelé du Rhin par Tibère. En y reconnaissant l'épisode de son retour, la plupart des archéologues cependant n'ont pu s'arrêter à cette date, parce qu'ils ont vu dans le haut du Camée la représentation de l'apothéose de Germanicus<sup>1</sup>. Le jeune prince leur a donc paru figurer deux fois, à gauche dans sa vie terrestre, après son triomphe, à droite et dans le ciel au moment de son ascension. L'apothéose n'a pas été en effet rigoureusement réservée aux empereurs; la montée au ciel de Germanicus est précisément le sujet d'un autre Camée célèbre du Cabinet des Médailles. Si la conjecture a raison, la composition définitive du Grand Camée aurait été nécessairement postérieure à la mort de Germanicus en 19. Mais cette supposition se heurte à de grosses difficultés. Quelle vraisemblance y a-t-il que Tibère ait choisi ce moment funeste, où les passions s'exaspèrent autour de lui, pour commander une œuvre d'une inspiration aussi sereine? Nous pensons d'ailleurs avoir assez prouvé qu'elle n'a nullement pour objet principal de glorifier Germanicus; or, c'est là qu'on en vient inévitablement dès que l'on y reconnaît deux fois sa présence, ou, si l'on préfère, l'idée préconçue de sa glorification conduit à y chercher la représentation de son apothéose. Cette identification n'a rien de sûr. Nous verrions plus volontiers dans le cavalier céleste, avec plusieurs commentateurs, Drusus, frère de Tibère. Il est vrai que sa mort est bien antérieure à l'année 16. Mais est-il nécessaire que l'apothéose soit représentée dans son acte? L'artiste se devait de réserver à Auguste la sereine immobilité du *Divus*. Les princes divinisés ne pouvaient prétendre à la même place céleste; en outre, dans une composition où l'équilibre est obtenu par une assez souple variété d'attitudes, l'artiste avait intérêt à fuir la symétrie littérale : le cavalier de Pégase s'oppose de l'autre

1. Surtout E. Babelon, *op. cit.*, p. 124 : « Les trois registres du tableau sont en l'honneur de Germanicus; c'est exclusivement sa gloire sur la terre et dans le ciel qu'on a voulu immortaliser par ce monument. »

côté d'Auguste au prince (ou Agrippa ?) représenté sans monture.

Mais, dit-on, le jeune Oriental assis près du trône de Livie fait allusion à la mission de Germanicus en Arménie, postérieure à 17; et sur le registre inférieur, les captifs ont aussi des vêtements orientaux. Il est permis d'en douter. Germanicus n'a pas remporté en Orient de véritable victoire, digne d'être comparée à ses succès de Germanie. Nous préférierions reconnaître dans la figure assise un des princes parthes restés à Rome en otage, et qui serait là pour attester les effets universels de la *Victoria Augusti*<sup>1</sup>. En effet, les campagnes de Germanie, vengeresses de Varus, ont pour précédent glorieux la reprise des enseignes de Crassus sur les Parthes, en 20 avant notre ère, au cours d'une mission de Tibère. Ce succès, bien qu'obtenu sans guerre, compta pour un des plus beaux exploits de la Victoire d'Auguste. A quel point lui-même en fut fier, nous le voyons au passage du Testament d'Ancyre et à la scène centrale de la cuirasse de Prima Porta. Le même pouvoir divin, sous le signe protecteur de Mars Ultor, a vengé Crassus, puis Varus. La Germanie et les Parthes ont senti tour à tour sa force. Voilà ce que la composition du Grand Camée nous paraît vouloir dire.

Cette explication ne prétend pas rendre compte de tous les détails. Il nous faudrait en particulier une connaissance plus sûre des traits de tous les princes et princesses pour les identifier avec certitude. Mais cette identification doit, nous semble-t-il, se poursuivre dans le cadre de ce sujet principal : le pouvoir victorieux d'Auguste, sa transmission, ses effets. Notons que l'ascension au ciel des princes de sa famille peut aisément s'y rattacher, la Victoire, dans les idées des Anciens, se manifestant par le triomphe sur la mort non moins que par

1. D'accord avec un certain nombre de commentateurs, et notamment sur ce point avec Bernoulli, *loc. cit.*, p. 287, avec cette différence que la présence de cet otage parthe ne serait pas là, comme Bernoulli le suggère, pour rappeler des exploits antérieurs de Tibère, mais plutôt d'Auguste. Noter que Livie, assise près de Tibère, devenue Augusta en 14, représente même sur le registre central les privilèges qui viennent d'Auguste, considéré depuis l'adoption comme *son père*.



le succès des entreprises humaines. Si donc, comme il demeure possible, Germanicus est bien le cavalier du cheval ailé, son apothéose, autant que sa victoire germanique, concourt essentiellement à la glorification d'Auguste, non de lui-même. Il est d'ailleurs frappant que les deux princes au ciel ont les yeux ardemment fixés sur lui. On pourrait dire, toutes proportions gardées, qu'il les accueille et les protège, comme on verra dans l'art chrétien les âmes sauvées s'abriter dans le sein d'Abraham.

Un thème aussi grandiose et aussi précieux à l'Empire a dû inspirer d'autres œuvres qu'un fourreau de glaive ou des travaux de glyptique. Ou plutôt ces œuvres elles-mêmes doivent procéder de modèles plus importants. « Les figures et les groupes des deux Camées, de Vienne et de Paris, a écrit Mrs. Strong, représentent sans doute des peintures ou des groupes sculpturaux de caractère triomphal, pris dans l'actualité de la vie réelle<sup>1</sup>. » Nous suivrons volontiers cette hypothèse. Qu'on songe en effet à l'intention didactique qui anime ces représentations : écrasé à Rome par le souvenir éclatant d'Auguste, par la gloire montante de Germanicus, Tibère affirmait les principes du pouvoir impérial dans leurs fondements religieux et leur application militaire; il se plaçait respectueusement, pieusement, sous le patronage du Divus son père. Il glorifiait son merveilleux pouvoir; mais du même coup il subordonnait à ses propres auspices et à l'intervention toute-puissante de la *Victoria Augusti* les succès de Germanicus. Sans diminuer leur gloire, il les faisait entrer dans le patrimoine de l'Empire. Des artistes officiels durent s'emparer de ces idées. Les peintures triomphales étaient à Rome une tradition; il y a longtemps que les *imperatores* les faisaient servir à leur renommée. Combien il est vraisemblable que les premiers empereurs, particulièrement préoccupés d'assurer leur pouvoir vainqueur, aient exploité ce grand instrument de propagande! Il est probable que

1. *Apotheosis*, p. 70. Interprétation d'accord avec l'opinion formulée par Mrs. Strong dans le même ouvrage sur le rôle des cérémonies triomphales dans l'établissement de l'Empire.

l'occasion de la grande composition d'où dérivent les œuvres que nous venons d'étudier fut le retour de Germanicus à Rome, à la fin de 16, et son triomphe au début de 17. Le costume héroïque de Tibère, l'allure générale de la scène du Grand Camée et de celle de l'épée, l'influence manifeste de l'art grec ne doivent pas faire oublier en elles les détails précis qui évoquent la conception romaine du triomphe : tel est le *liluus*.

Ce qui donne beaucoup de force à la conjecture de Mrs. Strong, c'est l'exemple du Camée de Vienne<sup>1</sup>. La scène triomphale qu'il illustre s'est toujours imposée comme un terme de comparaison avec celle du Grand Camée de France. Nous y devons nous-même d'autant plus revenir que notre explication va s'y confirmer.

Antérieur de plusieurs années à celui de Paris, puisque Auguste y apparaît vivant, le Camée de Vienne (fig. 4) est cependant d'une perfection de travail peut-être supérieure. En outre, il n'a que deux registres, celui du milieu où se joue la scène principale; au-dessous, comme sur l'autre, la représentation d'exploits guerriers. L'idée triomphale est nettement apparente, grâce à la présence du char conduit par une Victoire, d'où le héros descend pour s'approcher d'Auguste; à son costume de triomphateur; enfin au langage précis des scènes inférieures : soldats dressant un trophée, etc. Le petit nombre des personnages et la qualité du travail ont rendu l'identification assez commode : le triomphateur est Tibère, l'adolescent qui l'accompagne Germanicus, un peu rajeuni. Ainsi Germanicus sur le Grand Camée est accompagné du jeune Caligula. Assis au centre dans le costume de demi-dieu, pourvu du sceptre, comme Tibère sur le fourreau de glaive ou sur le Grand Camée, Auguste est à côté de la déesse Roma : couple devenu inséparable par l'organisation du culte impérial. Au-dessus de son front, où une femme tourelée

1. Cf. Furtwängler, *Ant. Gemmen*, II, p. 257-258 (pl. LVI); Bernoulli, *Röm. Ik.*, II<sup>1</sup>, p. 262 sq. (pl. XXIX); Mrs. Strong, *Apotheosis*, p. 71-72; *Sculpt. rom.*, p. 84-85.

pose une couronne de laurier, le signe du Capricorne, sous lequel il est né, ou a été conçu, dans le désordre du calendrier préjulien. Auguste étant ainsi représenté en empereur régnant, il reste à chercher quel est le triomphe que Tibère est en train de célébrer. On s'arrête en général à celui de l'an-



Fig. 4. — Camée de Vienne. (Phot. Giraudon.)

née 13, accordé au vainqueur de l'insurrection pannonienne. Suétone à cette occasion paraît fournir la meilleure glose de la composition : au milieu de sa pompe, raconte-t-il, avant de prendre la direction du Capitole, Tibère descendit de son char et vint se prosterner aux genoux de son père Auguste <sup>1</sup>.

1. Tib., 20 : *a Germania in urbem post biennium regressus triumphum, quem*



Ce texte, et quelques autres, permettent à vrai dire des conclusions plus certaines qu'on n'en tire d'ordinaire. Il faut, pour expliquer le couronnement d'Auguste, rappeler une fois de plus, d'après Dion Cassius, la mesure de haute signification prise en 40 : Octave, consacré *imperator* souverain, se couronne désormais de laurier pour toute victoire de ses légats. Nous ne pouvons pas souhaiter au texte une illustration plus formelle que celle du Camée; de même Tibère figure lauré, au centre du Grand Camée et sur le médaillon de l'Épée. Cette triple représentation nous assure que la décision de 40 reçut une application courante. Quant au *lituus* dans la main droite d'Auguste, il affirme que la victoire célébrée par ce triomphe a été remportée :

*ductu Tiberii, auspiciis Augusti.*

Il atteste les prétentions toutes particulières d'Auguste au privilège de l'auspication, comme augure non moins que comme *imperator*. Il définit surtout les conditions dans lesquelles le pouvoir victorieux s'est transmis. Nous pouvons remonter jusqu'à sa source : au-dessus d'Auguste nous pourrions nous attendre, si le schéma était tout à fait le même que sur le Grand Camée, à trouver dans le ciel la figure du Divus Julius, dont la victoire, après les ides de mars, pesait d'un tel poids dans les succès de Rome et d'Octave. Elle est cependant tout à fait absente, non pas assurément pour cette raison matérielle qu'il manquait à l'artiste un espace où l'asseoir, ni qu'on eût reculé devant les difficultés de la représentation, mais plutôt parce que les victoires d'Auguste ont cessé de descendre d'un autre que lui-même : la *Victoria Augusti*, affirmée devant Modène, est devenue après Actium la dispensatrice presque unique du pouvoir victorieux<sup>1</sup>; Auguste doit ce pouvoir à la merveilleuse influence du signe

*distulerat, egit, prosequentibus etiam legatis quibus triumphalia ornamenta impetrarat; ac priusquam in Capitolium flecteret, descendit e curru seque praesidenti patri ad genua summovit.*

1. Ce fait ne préjuge rien de l'importance du culte rendu sous Auguste au *divus Julius*, attestée par bien des détails.

zodiacal : le Capricorne, si fréquent dans le symbolisme augustéen est spécialement ici, comme sur le Camée du Musée de l'Ermitage publié ici même par Mme Maximowa<sup>1</sup>, la source d'où découle la divine puissance de vaincre d'Auguste, que ses auspices ont transmise à Tibère. Source hors de son être humain, mais qui lui est personnelle. Tibère ne s'y trompe pas. Il sait que sans la présence d'Auguste son triomphe serait illusoire. S'il descend de son char avant de monter au Capitole et se prosterne aux pieds de l'empereur, ce n'est pas simple geste de piété filiale, comme Suétone l'a peut-être cru, mais une reconnaissance publique du vrai et premier vainqueur. Il rend vers le même temps hommage, par la dédicace d'un autel, à la souveraineté du *numen Augusti*<sup>2</sup>.

Quelques lignes de Suétone nous permettent en effet de deviner qu'il s'est posé dès ce moment un problème analogue à celui qui préoccupera si vivement Tibère au début de son règne. Le public romain saluait les victoires du prince héritier avec enthousiasme, et aurait voulu en consacrer le souvenir par un surnom; dès que furent connus ses succès foudroyants contre les Pannoniens, en même temps qu'on lui accordait le triomphe que nous le voyons célébrer trois ans plus tard, on proposa qu'il s'appelât *Pannonicus*, ou *Invictus*. D'autres mettaient en avant le nom de *Pius*, plus modeste, et qui aurait précisément souligné l'obéissance filiale de Tibère; Auguste écarta ces appellations, et l'on voit facilement pourquoi : à lui seul devait, en toute rigueur, revenir le surnom de victoire, à plus forte raison le titre quasi divin d'*Invictus*, offert par le Sénat à César et dont la grandeur sacrilège semble avoir effrayé les premiers empereurs. Il les refusait donc à Tibère, non pour le brimer, mais pour empêcher le public de s'égarer sur l'origine d'un triomphe « impérial » et de créer un précédent dangereux. Plus le héros était proche de lui

1. *Rev. arch.*, 1929, juillet-septembre, p. 64-69. Le Camée, Mme Maximowa le prouve, illustre la victoire d'Octave à Actium. Le Capricorne, avec ce sens, traverse tout le règne d'Auguste.

2. *C. I. L.*, I<sup>2</sup>, p. 231.

par le sang, plus la distinction était nécessaire. Les premiers empereurs ont eu moins à craindre les complots ou les succès des généraux étrangers à leur famille que la popularité des princes qui semblaient partager leurs privilèges surhumains. Leur préoccupation a été double : affirmer les prérogatives de toute leur race, grâce auxquelles pouvait s'introduire dans l'Empire un principe de légitimité dynastique; d'autre part, marquer les distances entre leur personne et celle du plus favorisé de leurs proches. Ce que Tibère fera, dans des circonstances plus pressantes, pour Germanicus, Auguste à la fin de son règne l'a fait pour Tibère. Les deux Camées augustéens expriment ce double souci de glorifier la famille impériale et de souligner sa hiérarchie interne.

Il est significatif qu'Auguste ait saisi l'occasion pour annoncer la transmission de son surnom; rien ne prouve que jusqu'alors personne ait songé à reporter sur un autre le titre exceptionnel et personnel d'*Augustus*. Or Suétone ajoute qu'en compensation des noms qu'il refusait pour Tibère, Auguste lui promet qu'il porterait le sien après sa mort; et il devrait s'en contenter<sup>1</sup>. C'est que, dans ce nom, les contemporains sentaient justement, mieux qu'un vague caractère divin, les privilèges du triomphateur, la puissance décisive de ses auspices. A celui qui le porte appartient le triomphe. Il consacrera à la mort d'Auguste, bien mieux que tout autre titre, les prérogatives de Tibère.

De 13 à 17, donc, dans la notion de la victoire impériale, une seule chose a changé : en 13 elle est un attribut d'Auguste, déterminé par des conjonctures célestes; elle ne descend plus de César, ne remonte pas à lui; le prestige d'Auguste a éclipsé en une certaine mesure celui de son prédécesseur. En 17 l'empereur, qui est Tibère, est moins orgueilleux. Il ne pré-

1. Tib. 17: *Censuerunt etiam quidam ut Pannonicus, alii ut Invictus, nonnulli ut Pius cognominaretur. Sed de cognomine intercessit Augustus, eo contentum repromittens, quod se defuncto suscepturus esset. Triumphum ipse distulit maesta civitate clade Variana; nihilominus urbem praetextatus et laurea coronatus intravit positumque in saeptis tribunal senatu astante conscendit ac medius inter duos consulares cum Augusto simul sedit, unde populo consalutato circum aemula deductus est.*



tend personnellement qu'à la *Felicitas*. S'il lui plaît d'affirmer en face de Germanicus, pour l'enseignement du public, ses droits souverains d'auspication, il laisse à Auguste, au ciel, l'origine première de ses victoires : la *Victoria Augusti* est toujours la seule dont la puissance soit décisive. Entendons par là celle d'Octave-Auguste.

Il n'entre pas dans notre étude de suivre ses effets plus longtemps. Il paraît bien que sa prééminence n'a pas été menacée tant qu'ont régné des princes de sa maison, qui avaient intérêt à se réclamer d'elle. Aucun peut-être ne l'a reconnue plus volontiers, et exploitée plus sciemment que le dernier, Néron. Il y a à cet égard beaucoup de calcul dans ses fantaisies. Qu'il rentre à Rome en triomphe sur le char d'Auguste, qu'il fasse déposer religieusement près de la statue d'Auguste la couronne qui lui est décernée comme prix de cithare, il rend hommage au grand ancêtre, dont le pouvoir victorieux daigne se manifester jusque dans les jeux musicaux<sup>1</sup>. Ses prétentions apolliniennes, qui sont marquées, le rapprochent aussi très étroitement d'Auguste. Nous avons peine à croire que dans la *Victoria Augusti* qui revient assez souvent sur ses monnaies, il n'ait pas reconnu, au moins pour moitié, le bienfait du *Divus*<sup>2</sup>. Mais il était fatal que la Victoire d'Auguste eût à souffrir de la crise où sa race disparut. A partir de Vespasien, et sans doute de lui seulement, le nom d'Auguste cesse d'être essentiellement un nom transmis par héritage, — *nomen hereditarium*, dit Suétone<sup>3</sup> — comme celui de *Caesar*, pour désigner sans considération de personne ni d'origine les privilèges du prince régnant. De même chaque empereur a désormais sa Victoire, attachée à l'Auguste comme un attribut personnel. Cela ne veut pas dire

1. Suét., Nero, 25 : ... *Romam eo curru, quo Augustus etiam triumphaverat (introit) ... sequentibus currum ovantium ritu plausoribus, Augustianos militesque se triumphum ejus clamitantibus. Dehinc... Palatium Apollinemque petit.*

*Ibid.*, 12 : ... *Citharae autem (coronam) a iudicibus ad se delatam adoravit ferrique ad Augusti statuam jussit.* — Nous nous proposons de revenir un jour sur ce sujet.

2. La *Vict. Aug.* apparaît pour la première fois sur les monnaies de Claude.

3. *Tib.*, 26.

qu'elle ait cessé tout à fait d'être celle d'Octave-Auguste. La souplesse du mot était infinie, et l'équivoque pouvait être utile. Mais nous sommes loin du temps où, sous Tibère encore, elle ne se confondait avec aucune autre et donnait lieu aux illustrations dont nous venons de faire l'analyse.

L'importance des deux Camées dans l'histoire de l'art augustéen a été reconnue depuis longtemps. Il convient seulement d'en rapprocher plus étroitement la scène de l'Épée de Tibère. Ces trois œuvres, avec des différences sensibles dans la forme et dans la qualité du travail, supposent également des modèles romains, directement inspirés par l'empereur. Nulle part l'art romain n'apparaît plus nettement au service de l'idée impériale. Il l'enseigne dans son principe et jusque dans ses nuances. Ce qui fait la force et la grandeur de cette idée, c'est son contenu religieux, la richesse de sens et d'expression qu'elle tire de la notion de Victoire.

Bien des études seraient nécessaires pour établir avec un peu de précision l'histoire de cette notion à Rome vers le commencement de notre ère; nous ne nous permettrons ici que de dégager les quelques traits qui ressortent de cet examen. Les trois grandes divinités de l'armée romaine, entendez l'armée impériale, sont, d'après A. von Domaszewski, Jupiter, Mars et Victoria<sup>1</sup>. Le dieu du Capitole est à la vérité bien éclipsé au début de l'Empire; Mars au contraire est en pleine faveur sous l'aspect nouveau de l'*Ullor*. Comme il a conduit Octave contre les meurtriers de César, il protège les campagnes vengeresses contre Parthes ou Germains, et veille jalousement sur les enseignes légionnaires. Quant à *Victoria*, son culte est florissant, grâce à la vie que lui infuse l'institution impériale. Le règne des grands *imperatores* lui a assuré la fortune. Sylla et Pompée ont développé à leur profit le culte de Venus Victrix, reconnu à Rome par la consécration d'un temple en 55<sup>2</sup>. César a eu l'habileté d'absorber ce culte dans celui de Venus Genetrix, patronne de sa race, et de la

1. *Loc. cit.*, p. 4.

2. Cf. l'étude très intéressante de Pais, *Dalle guerre puniche a Ces. Aug.*, II, p. 232-235.

confondre avec sa propre *Victoria*. Sa personnalité a été si forte qu'on s'est habitué à reconnaître l'intervention de sa Victoire avant et par delà sa mort. La Victoire de l'empereur ne cessera plus de jouer ce triple rôle : de son vivant, elle assure ses triomphes; à sa mort, sa survie céleste; de l'au-delà, toujours efficace, elle continue de participer aux victoires romaines. Mais la *Victoria Caesaris* a souffert du prestige de la Victoire d'Octave. Celle-ci, la *Victoria Augusti* au sens premier de l'expression, prouvée par les événements d'une longue vie, a été savamment exploitée pour donner une consécration religieuse à l'Empire naissant. Avant de se réduire au rôle précaire d'une compagne de l'Auguste, elle a étendu sa protection sur toute la famille julio-claudienne. Elle a surtout profité, semble-t-il, des premières années du règne de Tibère; alors elle a servi d'arbitre suprême pour répartir les mérites des deux hommes entre lesquels hésitait le dévouement des Romains. Elle a favorisé Germanicus, mais à travers les auspices de Tibère<sup>1</sup>. Éclairée par ces notions, l'histoire de Tibère et Germanicus se présente sous un jour un peu nouveau; séparés malgré eux par des intrigues extérieures, nous voyons l'empereur sans prestige et le lieutenant trop populaire s'efforcer ensemble de ramener le public et les armées à une vue plus juste de leur rôle respectif. Dans ces circonstances a fini de s'élaborer la doctrine impériale du triomphe, dont Octave avait posé les principes en 40.

Jean GAGÉ.

1. On concevra aisément à quel point il était utile pour Tibère de ramener à leurs justes proportions et à leurs vraies origines les succès de Germanicus, si l'on réfléchit que le jeune prince passait dans tout l'Empire pour le héros vainqueur par excellence. C'est ce que prouve, entre autres, et d'une façon particulièrement intéressante, l'inscription récemment découverte à Gythion (cf. Seyrig, *R. A.* 1929), où l'on voit Drusus Honoré avec Aphrodite (Livilla sa femme?), et Germanicus avec la Victoire.



# LE VIOL RITUEL CHEZ LES ROMAINS

---

- I. La mort de la fille de Séjan. — II. Le supplice triumviral. — III. La *devotio* du couple ennemi. — IV. Le supplice de la Vestale coupable. — V. Le viol rituel. — VI. Le martyre des vierges chrétiennes.

## I

### LA MORT DE LA FILLE DE SÉJAN

Après avoir fait périr Séjan, Tibère s'acharna sur sa famille et ordonna la mort de ses enfants. Tacite écrit <sup>1</sup> :

On les mène donc en prison : le fils avait conscience du danger imminent; la fille en était tellement ignorante qu'elle demandait souvent pour quelle faute et où on l'entraînait : elle ne recommencerait pas et on pouvait bien la punir du fouet des enfants. D'après les auteurs contemporains, comme il était sans exemple qu'une vierge ait subi le supplice triumviral, le bourreau la viola avant de lui passer le lacet; puis, étranglés, les cadavres, à cet âge, furent jetés aux Gémonies. »

D'accord avec Tacite, Dion Cassius apporte quelques précisions sur le supplice de la fille de Séjan <sup>2</sup> :

Par décret, il (Tibère) fit mettre à mort ses enfants (de Séjan); la fille, qui était fiancée au fils de Claude, fut violée par le bourreau, parce que la loi divine défendait de faire périr une vierge en prison.

1. Tacite, *Annales*, VI, 4 (V, 9) : *Igitur portantur in carcerem, filius imminentium intelligens, puella adeo nescia ut crebro interrogaret quod ob delictum et quo traheretur; neque facturam ultra et posse se puerili verbera moneri. Tradunt temporis ejus auctores, quia triumvirali supplicio adfici virginem inauditum habebatur, a carnifice laqueum juxta compressam; exim obliis faucibus id aetatis corpora in Gemonias abjecta.*

2. Dion Cassius, LVIII, 11.

Les supplications enfantines de la condamnée, d'après Tacite, ne contredisent pas l'affirmation de Dion Cassius qu'elle était fiancée au fils de Claude : les fiançailles précoces étaient nombreuses<sup>1</sup>. Un passage de Suétone confirme le texte de Tacite. On sait par les *Annales* que la vengeance de Tibère ne fut pas assouvie par la mort de Séjan et des siens; quiconque, de près ou de loin, avait touché au favori, fut exécuté<sup>2</sup> :

Ce fut un immense massacre, sans distinction de sexe ni d'âge, personnes de grande famille ou d'humble naissance, isolément ou par groupes.

Il y eut, en quelque sorte, deux séries d'exécutions : après Séjan et sa famille périt sa clientèle. Suétone, mêlant les deux faits, étend à de nombreuses victimes l'odieux supplice de la fille de Séjan<sup>3</sup> :

Aucune des victimes qui ne fût traînée par le crochet du bourreau et jetée aux Gémonies. En un seul jour on tira et jeta ainsi vingt et un cadavres, et parmi eux des enfants et des femmes. Des petites filles, parce que la tradition religieuse défendait d'étrangler les vierges, furent d'abord violées par le bourreau, puis étranglées.

L'expression de Suétone : *immaturae puellae*, s'applique sûrement à la fille de Séjan. Mais on sait par ailleurs que les Romains fixaient à douze ans pour les filles l'âge moyen de

1. Les enfants d'Antoine et de Cléopâtre furent fiancés tout jeunes : Alexandre Hélios avec la fille du roi d'Arménie, en 33, alors qu'il naquit en 40 ou en 36 (cf. Dion Cassius, XLIX, 39); Cléopâtre Séléné avec Juba en 31, bien qu'elle fût née dans le même temps que son frère (cf. Dion Cassius, LI, 15; Plutarque, *Ant.*, 87). De même, Marcellus fut fiancé dès 39 avec Pompeia, fille de Sextus Pompée (Dion Cassius, XLVIII, 38; Zonaras, X, 22; Appien, *Bell. Civ.*, V, 73). D'autres cas sont rapportés par Dion Cassius (LIV, 16), Suétone (*Caes.*, 1), Nepos (*Att.*, 19).

2. Tacite, *Annales*, VI, 25 (VI, 19) : *Jacuit immensa strages, omnis sexus, omnis aetas, illustres, ignobiles, dispersi aut aggerati.*

3. Suétone, *Tibère*, 61 : *Nemo punitorum non et in Gemonias abjectus unco tractus. Viginti uno die abjecti tractique sunt, inter eos pueri et feminae. Immaturae puellae, quia more tradito nefas esset virgines strangulari, vitatae prius a carnifice, dein strangulatae.*

la puberté<sup>1</sup>. Il est donc probable que la fille de Séjan n'avait pas encore atteint cet âge.

On admet d'ordinaire que le viol de cette enfant par le bourreau a eu pour objet de la vieillir. Petite fille d'une dizaine d'années, elle ne pouvait être mise à mort; femme, son exécution était possible<sup>2</sup>. A l'appui de cette explication on invoque un fait analogue rapporté par Dion Cassius à la charge des triumvirs, après la mort de César<sup>3</sup> :

Ils rangèrent un petit garçon parmi les jeunes gens, pour qu'il fût mis à mort comme atteignant tout juste l'âge d'homme.

Il faut sans doute comprendre que la jeune victime des triumvirs fut simplement vêtue de la toge virile. De même que le vêtement pour le garçon, le viol pour la fille aurait constitué une sorte de dispense d'âge pour mourir.

Cette explication ne s'accorde pas avec les textes qui sont unanimes sur le fait que la virginité, et non l'âge, s'opposait au supplice. Tacite déclare l'exécution triumvirale d'une vierge « sans précédent » (*inauditum*) ; Suétone et Dion Cassius en indiquent la raison : « la tradition religieuse défendait » (*more tradito nefas* — *ὡς ἡ ἐσσιν*) qu'une vierge pérît étranglée dans la prison. Aucun ne parle d'âge<sup>4</sup>. La concordance des textes et leur clarté excluent l'hypothèse d'une erreur. Force est donc d'admettre que dans la prison la fille de Séjan a été violée par le bourreau avant d'être étranglée, parce que l'exécution, dans ces formes, était, à l'endroit d'une vierge, réputée interdite par la tradition religieuse.

1. Mommsen, *Droit pénal*, trad. fr., I, p. 86.

2. *Ibid.*, I, p. 87.

3. Dion Cassius, XLVII, 7.

4. Ce n'est pas l'avis de Gros (Dion Cassius, traduction, LVIII, 11). D'après lui, « *παρθενευομένη* » désignerait l'âge et non la virginité; en ce cas, *virgo* serait, dans les textes latins, employé pour *puella*; or Suétone a décrit, à peu de distance, *immaturae puellae* et *virgines*, distinguant ainsi l'âge et la virginité. L'interprétation de Gros n'est donc pas à retenir.



## II

## LE SUPPLICE TRIUMVIRAL

Les précisions de Suétone et de Tacite, *virgines strangulari et triumvirali supplicio*, trouvent dans Dion Cassius leur analogue, ἐν τῷ δεσποτηρίῳ. L'interdiction s'applique donc à un mode déterminé d'exécution; et le soin qu'ont pris les trois auteurs de le mentionner permet de penser qu'il n'y avait pas une interdiction générale de faire périr légalement une vierge. On ne saurait donc invoquer, pour expliquer les textes cités plus haut, une sorte de *tabou* de la virginité.

La difficulté n'est pas supprimée, mais déplacée. Il convient de rechercher d'abord non plus la raison du viol, mais les motifs qui ont poussé Tibère à faire choix pour la fille de Séjan d'un supplice impliquant le viol.

Plusieurs modes d'exécution applicables aux femmes sont connus. D'ordinaire les parents de la condamnée ont la charge du supplice<sup>1</sup>. Les Vestales coupables étaient mises à mort selon des règles particulières et enterrées vivantes. On ne connaît qu'un seul cas où l'exécution aurait eu lieu en prison et par le supplice de la faim<sup>2</sup>; encore s'agit-il d'une histoire apocryphe<sup>3</sup>. Une femme condamnée à mort aurait été enfermée dans une prison située sur l'emplacement du théâtre de Marcellus; elle aurait été nourrie par le lait de sa fille. Malgré l'in vraisemblance de l'événement et l'inexistence de la prison, cette histoire, qui peut remonter au second siècle avant notre ère, fait connaître l'application aux femmes du supplice de la faim. Il est à retenir que ces trois modes d'exécution de femmes excluent la publicité et la flagellation que comportait le plus souvent l'exécution des hommes.

Quand le supplice n'était pas public, il avait lieu dans la

1. Mommsen, *op. cit.*, III, p. 274.

2. Festus, *Pietati*, p. 209; Val. Max., V, 4, 7; Pline, *H. N.*, VII, 36, 121.

3. Mommsen, *op. cit.*, II, p. 167, n. 2.

prison inférieure, le *Tullianum*<sup>1</sup>, et sous la surveillance des *tresviri kapitales*<sup>2</sup>; on appelle, comme fait Tacite, cette exécution *triumvirale supplicium*. Ainsi périrent Jugurtha et les complices de Catilina. Ces derniers furent étranglés par le bourreau<sup>3</sup>. Pour Jugurtha, les textes mentionnent la mort par la faim ou la strangulation<sup>4</sup>. L'histoire apocryphe rapportée précédemment, et qui concerne une époque plus éloignée, indique le supplice de la faim. Il faut par conséquent admettre l'explication de Mommsen<sup>5</sup> : la mort par privation de nourriture fut la plus anciennement employée; on la remplaça ensuite par l'étranglement au moyen du lacet; le lacet lui-même fut enfin interdit au III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>6</sup>. La strangulation apparaît ainsi comme une forme plus récente et moins cruelle de l'exécution triumvirale.

Le souvenir subsistait, sous l'Empire, de l'ancien et lent supplice des femmes par la faim. Un exemple est fourni par Dion Cassius au sujet de Séjan<sup>7</sup> : après la mort de son mari et de ses enfants, Apicata, femme de Séjan, se suicida; elle avait auparavant dénoncé à Tibère les agissements de Livilla, veuve de Drusus; l'empereur, selon les uns, aurait fait périr Livilla; d'après d'autres, et Dion se fait l'écho des deux explications, il l'aurait épargnée par respect pour sa mère Antonia (*minor*) qui était la fille d'Octavie et d'Antoine le triumvir; Antonia, plus sévère que l'empereur, aurait elle-même fait mourir sa fille de faim.

Il est frappant qu'Antonia ait choisi pour la mort de Livilla l'ancienne forme de l'exécution triumvirale. C'était donc bien là le mode traditionnel d'exécution pour une femme. Du point de vue juridique, l'exécution de la fille de Séjan est expliquée. Séjan, précédemment mis à mort, ne pouvait être

1. Salluste, *Catilina*, 55; Tite-Live, XXXIV, 44, 8.

2. *Dict. Ant.*, art. *Tresviri*; Mommsen, *op. cit.*, III, p. 267-269.

3. Salluste, *Catilina*, 55.

4. Plutarque, *Marius*, 12 (mort de faim); Eutrope, IV, 27 (étranglé).

5. Mommsen, *op. cit.*, III, p. 269.

6. Ulpien rapporte cette interdiction (*Dig.*, XLVIII, 19, 8, 1) et la dernière exécution certaine remonte à Caracalla (Dion Cassius, LXXVIII, 9).

7. Dion Cassius, LVIII, 11.

chargé du supplice de ses enfants; l'exécution spéciale de la vestale coupable n'était pas possible; conformément à l'usage, Tibère infligea à sa petite victime le supplice triumviral. Il est, de plus, vraisemblable que la cruauté de l'empereur était satisfaite par les modalités du supplice, viol préalable, cadavre exposé aux Gémonies et jeté ensuite dans le Tibre<sup>1</sup>.

Le droit et la vengeance de Tibère s'accordaient dans une condamnation qui nous paraît d'autant plus odieuse que nous n'apercevons pas le lien, de nature religieuse, qui unissait chez les Romains l'exécution triumvirale et la perte de la virginité.

### III

#### LA DEVOTIO DU COUPLE ENNEMI

L'expression de Suétone *more tradito nefas* indique une interdiction fort ancienne. C'est donc entre la forme primitive du supplice triumviral et la virginité qu'il faut chercher l'opposition. D'ores et déjà il a été noté que le supplice de la faim était antérieur à la strangulation. On peut décrire ainsi cette exécution : la condamnée est enfermée dans la prison de la ville, sous la surveillance des *tresviri kapitales* ; elle y meurt de faim ; son corps est le plus souvent traîné aux Gémonies, puis jeté dans le Tibre. L'exposition du cadavre aux Gémonies est un procédé d'intimidation publique, qui n'est pas particulier au supplice triumviral. Les deux caractères essentiels de cette exécution sont, par conséquent, la mort par la faim en prison et la privation de sépulture, le corps supplicié étant jeté dans le fleuve.

La prison, où avait lieu ce supplice, est le *Tullianum*<sup>2</sup>, construction qui subsiste de nos jours ; c'est dans la partie inférieure de la prison, *carcer inferior*<sup>3</sup>, que la condamnée

1. Ce fut le sort de Séjan et de tous ceux que Tibère fit mourir comme ses complices (Dion Cassius, LVIII, 11 ; Tacite, *Annales*, VI, 25).

2. Voir plus haut, p. 40.

3. Tite-Live, XXXIV, 44, 8.



mourait; sombre, ne prenant air et lumière que par une ouverture pratiquée tout en haut de ce local, le *Tullianum* d'aujourd'hui est bien celui que les textes décrivent « ne recevant par d'étroites ouvertures qu'une pauvre trace de lumière <sup>1</sup> »; c'est dans ce souterrain sinistre que la fille de Séjan fut violentée, puis étranglée.

Sous sa forme ancienne, l'exécution triumvirale ressemble singulièrement au vieux rite de la consécration du couple ennemi : au commencement de chaque guerre un homme et une femme de la nation adverse étaient enterrés vivants au Forum Boarium <sup>2</sup>. Ce sacrifice était à la fois une imprécation, un rite propitiatoire et une élimination. La destruction d'un couple ennemi avait pour objet de déterminer la ruine de tous les adversaires, qui étaient ainsi voués aux divinités infernales; on attendait en retour de ces dieux qu'ils fussent bienveillants aux Romains; on retranchait enfin des vivants deux êtres devenus impurs <sup>3</sup>.

Il n'est pas douteux que ces enterrés vivants ne dussent pas tarder à succomber par asphyxie, même si, comme la comparaison avec le supplice des vestales coupables <sup>4</sup> l'indique, leur fosse excédait les dimensions d'une fosse funéraire. Mais on peut se demander comment les Romains se représentaient anciennement la mort du couple consacré : l'enterré vivant meurt-il de faim ou de la privation d'air pur ?

La réponse est fournie par un passage du curieux roman d'amour et d'aventures que sont les *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse <sup>5</sup>. Peu de temps après son mariage, Anthia a été séparée de son époux par une série de malheurs et elle est tombée au pouvoir de brigands égyptiens qui l'ont enfermée dans leur caverne. Un de ces brigands veut abuser d'Anthia qui ne peut se dégager qu'en tuant son gardien.

1. Calpurnius Flaccus, *Decl.*, 4 : *angustis foraminibus tenuem lucis umbram recipientem*.

2. Pline, *H. N.*, XXVIII, 3. Pour un cas particulier, après la bataille de Cannes, cf. Tite-Live, XXII, 45.

3. A. Loisy, *Essai historique sur le sacrifice*, VIII, 3, p. 332.

4. Voir plus loin, p. 44.

5. Xénophon d'Éphèse, *Éphésiaques*, IV, 6, 2-7.

Réunis en conseil, les bandits hésitent sur le supplice d'Anthia; puis leur chef décide qu'elle sera enterrée vivante avec deux gros chiens. On creuse « une fosse large et profonde <sup>1</sup> », où sont précipités femme et animaux; on met par-dessus des poutres et la fosse est enfin recouverte de terre. Les brigands ne croient pas à une mort rapide, puisque, par précaution, l'un d'entre eux monte la garde près de la fosse dûment bouchée; évidemment ils imaginent que, poussés par la faim, les chiens dévoreront Anthia dans la nuit de sa prison souterraine. Non seulement Anthia n'est pas assaillie par les chiens, mais son gardien n'observe pas la consigne : pour gagner les faveurs de la condamnée, il découvre un peu la fosse et donne à la captive du pain et de l'eau. Finalement Anthia peut s'échapper indemne du souterrain qu'elle appelle dans ses plaintes « une fosse et une prison <sup>2</sup> ».

Il est déjà piquant que le romancier grec ait choisi comme supplice pour Anthia une sorte de forme aggravée de l'exécution triumvirale; mais simple rencontre ou intention réfléchie, peu importe ici, bien que la date de la composition du roman (1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) permette les deux suppositions. Xénophon d'Éphèse nous apprend deux choses capitales : ses lecteurs admettaient, comme lui, que dans une fosse, même grande, mais recouverte de terre, une femme et deux chiens souffriraient de la faim, non de l'asphyxie; la preuve est dans le roman lui-même; le gardien n'ouvre pas largement la fosse, il y glisse du pain et de l'eau; en second lieu, une fosse de ce genre est désignée par deux mots dont aucun ne signifie « tombeau » : Anthia est enterrée vivante dans une « prison ».

A la question posée plus haut : « comment les Romains se représentaient-ils la mort du couple ennemi consacré ? », les *Éphésiaques* donnent la réponse : « les enterrés vivants étaient censés mourir de faim ».

La ressemblance entre la mort triumvirale et la consécration du couple ennemi s'affirme. Les victimes sont dans les

1. *Ibid.*, § 3 : τάφρον... μεγάλην καὶ βαθεῖαν.

2. *Ibid.*, § 6 : τάφος καὶ δεσμωτήριον.

deux cas enfermées dans une prison souterraine, où elles meurent, on le croit du moins, de la privation de nourriture. Une différence subsiste : le cadavre du condamné ne reste pas dans la prison et il est généralement jeté au Tibre; le couple consacré n'a pas non plus de sépulture véritable, mais les deux cadavres restent dans la fosse du Forum Boarium. Sous la réserve de cette différence, et au seul point de vue de la forme, le rapprochement est légitime entre le supplice triumviral et le vieux rite de la consécration du couple ennemi.

## IV

## LE SUPPLICE DE LA VESTALE COUPABLE

Au double point de vue de la signification religieuse et de la forme, le supplice de la Vestale coupable est voisin de la consécration du couple ennemi. Dans les deux rites, les personnes sont enterrées vivantes, encore que les lieux soient différents; et, comme la consécration des ennemis, le supplice traditionnel de la Vestale constitue un véritable sacrifice éliminatoire<sup>1</sup>. Les Romains, d'ailleurs, après la bataille de Cannes, ont accompli à peu près dans le même temps les deux rites semblables, comme s'ils allaient l'un avec l'autre dans les pires circonstances<sup>2</sup>.

Les analogies, pour être prises en considération, doivent concerner des rites très anciens : je me suis efforcé de comparer la plus ancienne forme connue de la mort triumvirale et le rite traditionnel de consécration des ennemis; il convient par conséquent de préciser le mode traditionnel d'exécution de la Vestale incestueuse<sup>3</sup>.

La tradition dont il s'agit remonte selon Plutarque à

1. A. Loisy, *op. cit.*, p. 322-323.

2. Tite-Live, XXII, 57.

3. Les textes s'accordent à qualifier d'*incestus* le crime de la Vestale qui manque à son vœu de chasteté (Tite-Live, *Épit.*, 63; Festus, *Sceleratus campus*).



Numa<sup>1</sup>, d'après Denys d'Halicarnasse à Tarquin l'Ancien<sup>2</sup>; on peut retenir que les Anciens plaçaient ses origines au temps des rois. L'exécution a lieu au *sceleratus campus*, près de la porte Colline<sup>3</sup>. A aucune époque l'exécution n'a été précédée de la flagellation<sup>4</sup>. C'est le grand pontife, chef du collège des Vestales, qui dirige la cérémonie. Au milieu de la consternation générale, la coupable, dépouillée de ses vêtements sacerdotaux<sup>5</sup>, est conduite dans une litière au lieu du supplice<sup>6</sup>. Là on a creusé une sorte d'habitation souterraine<sup>7</sup> où on accède par un escalier mobile<sup>8</sup>; il s'y trouve un lit, une lampe allumée, du pain, de l'eau, de l'huile<sup>9</sup>. La condamnée, entièrement recouverte d'un voile, est guidée par le grand pontife. Celui-ci, les mains levées au ciel, prononce quelques prières secrètes<sup>10</sup>. La Vestale incestueuse descend dans la fosse avec l'aide du bourreau<sup>11</sup>.

L'entrée de la fosse est ensuite recouverte de terre<sup>12</sup>. Par

1. Plutarque, *Numa*, 10.

2. Denys d'Halicarnasse, III, 67.

3. En outre des textes déjà cités de Plutarque et Denys d'Halicarnasse, cf. Tite-Live, VIII, 15, et XXII, 57; Servius, *ad Aen.*, XI, 206; Festus, *Sceleratus campus*.

4. Denys d'Halicarnasse rapporte l'exécution de Rhéa Silvia par les verges (I, 78) et la flagellation préalable d'Urbinie, au <sup>ve</sup> siècle (IX, 40). Il est invraisemblable que ce rituel, si précis, ait subi une modification ancienne. Comme on sait, d'autre part, qu'en cas de faute légère les Vestales étaient fouettées par le grand pontife (Plutarque, *Numa*, 10), il est vraisemblable que ce fut le cas d'Urbinie, fustigée pour une peccadille, puis, son crime découvert, mise à mort. Quant à la mythique Rhéa Silvia, Denys rapporte aussi à son sujet l'autre supplice : on peut penser que sa flagellation n'est que le prototype mythique de la flagellation des Vestales légèrement fautives.

5. Denys d'Halicarnasse, VIII, 89.

6. Plutarque, *Numa*, 10; Denys d'Halicarnasse, III, 67.

7. Plutarque, *Numa*, 10 : κατήγετο οἶκος; Plinè (*Epist.* IV, 11) : *Subterraneum cubiculum*.

8. Plutarque, *Numa*, 10; Plinè, *Épist.*, IV, 11.

9. Plutarque, *Quaest. Rom.*, 96; *Numa*, 10.

10. Plutarque, *Numa*, 10.

11. C'est ce qui ressort du récit fait par Plinè (*Epist.*, IV, 11) de l'exécution, sous Domitien, de la Vestale Cornélie : la robe de la victime s'étant accrochée tandis qu'elle descendait l'escalier, le bourreau lui tendit la main pour l'aider à descendre; ce geste ne se comprend que si le bourreau est au bas de l'escalier.

12. Plutarque, *Numa*, 10; *Quaest. rom.*, 96.

la suite, des cérémonies expiatoires ont lieu au *sceleratus campus*<sup>1</sup>. Mais rien, dans la cérémonie entière, ne rappelle les funérailles<sup>2</sup>.

Il arriva parfois que la Vestale condamnée se donna la mort<sup>3</sup>; Domitien même laissa à des prêtresses coupables le choix de leur supplice<sup>4</sup>. Le ou les complices de la Vestale sont battus de verges au Comitium par le grand pontife jusqu'à ce que mort s'ensuive<sup>5</sup>; par exception, Domitien se contenta parfois de l'exil<sup>6</sup>.

En dépit de son caractère de châtiment, le supplice de la Vestale incestueuse est un sacrifice humain; le rôle capital du grand pontife, la particularité du rite, le fait même que la condamnée est une personne sacrée font de cette exécution une cérémonie religieuse qu'on peut rapprocher de la consécration du couple ennemi. Elle en diffère par deux points : le couple ennemi est censé mourir de faim, alors que la Vestale trouve quelque nourriture dans sa prison souterraine; l'homme et la femme ennemis subissent le même sort, tandis que le complice de la Vestale meurt par la flagellation.

Plutarque<sup>7</sup> suppose que les Romains, en mettant de petites provisions dans le caveau, voulaient marquer leur intention de ne pas faire mourir de faim un corps religieusement consacré. Il est vraisemblable, en effet, que l'on attachait beaucoup d'importance à ne pas tuer une Vestale; « on l'envoyait dans le monde infernal; c'était une élimination de l'impureté sans violence exercée sur la personne impure<sup>8</sup> ». Tout à fait privée de nourriture, la Vestale serait morte à peu près dans les mêmes conditions qu'une condamnée au supplice triump-viral, et il y aurait eu exécution en même temps qu'élimina-

1. Plutarque, *Quaest. rom.*, 96.

2. Denys d'Halicarnasse, II, 67.

3. Tite-Live, XXII, 57.

4. Dion Cassius, LXVII, 3; Suétone, *Domitien*, 8.

5. Denys d'Halicarnasse, VIII, 89; Tite-Live, XXII, 57; Pline, *Épist.*, IV, 11.

6. Suétone, *Domitien*, 8.

7. Plutarque, *Numa*, 10.

8. A. Loisy, *ibid.*, p. 333.

tion. Mais le scrupule religieux par lequel on affecte de ne pas faire mourir la Vestale révèle la transformation d'un rite ancien qui a été en quelque sorte adapté au caractère sacré de la Vestale, même coupable.

Quant au complice de la Vestale, on ne saurait le comparer à l'homme du couple consacré. Celui-ci symbolise l'ensemble des hommes de son pays; son impureté, aux yeux des Romains, est la même que celle de la femme qui partage son sort. Au contraire, le complice de la Vestale n'a aucune raison d'être traité comme elle, puisqu'il ne participe en rien à sa consécration religieuse. Au reste, la Vestale est enterrée vivante même si son complice reste caché<sup>1</sup>; et s'il y a plusieurs complices, tous périssent frappés de verges au Comitium par le grand pontife<sup>2</sup>. Le rôle de bourreau est ainsi dévolu au pontife, dont la présence fait de cette exécution un acte religieux; pourtant, son caractère pénal est prépondérant.

Dans l'exécution de la Vestale incestueuse comme dans la consécration du couple ennemi, il y a rite éliminatoire, consistant essentiellement à enterrer vivantes la ou les personnes impures<sup>4</sup>, bien que dans les deux cas l'impureté soit différente<sup>3</sup>.

## V

### LE VIOL RITUEL

J'ai montré plus haut qu'on pouvait rapprocher du supplice triumviral, sous sa forme ancienne, la consécration du couple ennemi; d'autre part, j'ai montré quelles analogies frappantes existaient entre le supplice de la Vestale coupable et la consécration du couple ennemi. On peut maintenant considérer le rite du couple consacré comme une sorte de

1. La Vestale Minucia fut suspectée à cause de son élégance, et il n'apparaît pas dans Tite-Live (VIII, 15) qu'on ait découvert son complice.

2. Denys d'Halicarnasse, VIII, 89.

3. A. Loisy écrit à ce sujet (*ibid.*, p. 332) : « ressemblance qui ne laisse aucun doute sur la parenté des deux rites et l'analogie de leur signification ».



trait d'union entre les deux exécutions triumvirale et de la Vestale incestueuse.

La femme condamnée au supplice triumviral et la Vestale coupable sont toutes deux enfermées par le bourreau dans une prison souterraine. La femme meurt de faim; la prêtresse dispose bien de quelques aliments, mais on sait qu'on ne les lui a donnés que par scrupule et que, en d'autres circonstances, les enterrés vivants n'ont pas non plus d'aliments et sont censés mourir d'inanition. La ressemblance s'accroît quand on remarque que le supplice triumviral n'est pas applicable à une vierge et que la prêtresse condamnée a justement manqué à son vœu de virginité. Si enfin on considère la mort de la fille de Séjan, on peut, en regard de la Vestale coupable d'inceste, placer la jeune fille violée par le bourreau.

Ces ressemblances ne sauraient pourtant faire oublier les différences, et d'abord celle qui sépare le viol de l'inceste volontaire. On sait, par ailleurs, que si dans aucun cas il n'est célébré de funérailles, le cadavre de la Vestale reste dans la fosse, alors que le corps de la femme exécutée dans la prison est le plus souvent jeté au Tibre.

En ce qui concerne la fille de Séjan, on ne s'étonne pas de la voir privée de sépulture. Le corps d'un condamné n'appartient pas à sa famille : l'empereur est libre de le lui donner ou de le lui refuser; en général, le crime de lèse-majesté entraîne la privation de sépulture <sup>1</sup>.

La fille de Séjan ne pouvait guère être accusée que d'être, par sa seule existence, un attentat à la majesté impériale. Pourquoi son corps fut-il jeté dans le Tibre ?

Si les cadavres des suppliciés non ensevelis étaient le plus souvent jetés au fleuve, c'est que c'était là, en somme, le moyen le plus simple de se débarrasser d'eux. Mais on eut à l'origine une autre idée. Le rite des Argées et l'exécution des parricides, que l'on jetait, enveloppés dans un sac, au Tibre, montrent que des victimes humaines ont dû être ancienne-

1. *Dig.*, III, 2, 11, 3.

ment offertes à la divinité du fleuve. La précipitation rituelle dans le fleuve est devenue exécution capitale, ou bien a survécu sous la forme atténuée des Argées : un cadavre n'est pas une figuration de victime humaine plus invraisemblable qu'un mannequin.

Je propose de voir dans le supplice de la fille de Séjan deux rites : la mort de faim (figurée par l'étranglement) dans une prison souterraine, avec viol préalable; la précipitation du cadavre dans le Tibre. Si cette hypothèse est exacte, il doit exister dans la tradition religieuse de Rome quelque trace de l'offrande d'une femme comme victime sacrifiée au Tibre. En effet, au rite indiqué correspond un mythe : après la naissance des jumeaux, Rhéa Silvia, d'après certains auteurs<sup>1</sup>, se serait jetée dans un fleuve, Tibre ou Anio, et elle en serait devenue l'épouse et la déesse. Cette légende est la traduction mythique d'un rite consistant à précipiter une femme dans le fleuve; plus tard on se serait contenté du cadavre d'une femme, et finalement d'une femme condamnée à la privation de sépulture.

La comparaison, indiquée précédemment entre la mort triumvirale et le supplice de la Vestale coupable, se trouve dégagée d'une différence capitale : la précipitation du cadavre dans le Tibre ne provient pas du même rite que la mort dans la prison souterraine, où l'étranglement a remplacé l'ina-nition.

La substitution d'un supplice rapide à une exécution lente a pour raison principale l'adoucissement des mœurs. Mais le choix de l'étranglement par le lacet n'est pas indifférent parce qu'il rappelle l'étranglement par pendaison. Le rite inoffensif des *oscilla* figure la mort par pendaison de victimes humaines sacrifiées à des divinités primitives<sup>2</sup> : la preuve en est dans l'*Énéide*, où Virgile fait périr de la sorte la reine Amata<sup>3</sup>. Or Amata, selon la tradition pontificale, est la

1. Horace, *Odes*, I, 2, 17-20; Ovide, *Ann.*, III, 6, 45 sq. ; Claudien, *Pan. in Olybrii et Probinii cons.*, 225.

2. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, I, II, 2<sup>e</sup> partie, ch. 3, p. 385.

3. Virgile, *Énéide*, XII, 599-603.

première des Vestales, dont le nom est rappelé dans la formule de *capio* de la jeune Vestale par le grand pontife : *Amala te capio*<sup>1</sup>. Ce n'est pas par hasard que le lacet, dans l'exécution triumvirale, a remplacé la mort par la faim : à un supplice très voisin de la mort des Vestales incestueuses s'est substitué le genre de mort que la tradition attribue à la plus ancienne des Vestales et qui subsiste dans le rite des « *oscilla* ».

Le lien se resserre qui unit l'exécution triumvirale ancienne et le supplice de la Vestale coupable, puisqu'aux ressemblances déjà notées s'ajoute un fait significatif : c'est d'après la tradition religieuse des Vestales qu'on a modifié le supplice triumviral; tout s'est passé comme si le supplice triumviral était un rite concernant de quelque manière les Vestales.

La seule différence qui soit inexpiquée entre les deux exécutions, triumvirale et de la Vestale coupable, tient à la diversité des fautes punies : la vestale expie le manquement au vœu de chasteté; le supplice triumviral punit chez une femme des crimes variés, sous cette réserve qu'il ne peut être infligé à une vierge. Et la mort de la fille de Séjan montre que, le cas échéant, le viol précédait la mise à mort.

Réduit à cette difficulté unique, le problème est simple, puisqu'il n'est susceptible que de deux solutions contradictoires :

1° Comme la substitution du lacet à la mort par inanition invite à le croire, les deux exécutions considérées sont les survivances d'un même rite primitif.

2° Il n'y a pas d'origine commune aux deux exécutions dont les ressemblances s'expliquent par l'usage qu'ont fait les Romains de l'enterrement de personnes vivantes dans des circonstances variées.

La solution négative a l'inconvénient de laisser sans réponse la question première : pourquoi, avant l'exécution, le viol au nom de la tradition religieuse ?

La solution positive suppose un rite disparu; mais à ce rite

1. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, I, 12, 19.



peut correspondre un mythe inventé pour en rendre compte et qui permette de le reconstituer. Or ce mythe existe : c'est celui de Rhéa Silvia.

Rhéa Silvia était la nièce du roi d'Albe Amulius qui l'avait contrainte à être Vestale. Allant puiser de l'eau à une source qui se trouvait dans un bois consacré à Mars, elle y fut violée. Denys d'Halicarnasse<sup>1</sup> rapporte de ce viol trois versions : l'auteur du viol fut, selon les uns, quelque amoureux de la Vestale, et, selon d'autres, le roi Amulius ; enfin certains ont raconté que le dieu du bois, Mars lui-même, avait obscurci le ciel et violé la prêtresse ; adoptant cette troisième explication, Ovide<sup>2</sup> en fait un récit plus aimable en contant que Mars profita du sommeil de Rhéa Silvia pour en faire son épouse, non seulement involontaire, mais ignorante de cette union.

La première version est sûrement la moins ancienne ; elle a tout l'air, dans cette vieille histoire, d'un élément romanesque imaginé après coup pour rendre plus vraisemblable l'aventure. Elle est à rejeter aussi parce que la tradition mythique confirme les deux autres explications à la fois. Il convient naturellement de négliger la version d'Ovide qui n'ajoute rien au mythe, mais transforme en fête galante une vieille légende fruste et brutale.

Rhéa Silvia mit au monde Romulus ; on sait par ailleurs que Servius Tullius naquit d'une vierge à qui s'unit le dieu du feu<sup>3</sup> ; une tradition romaine considère les rois comme fils d'un dieu et d'une vierge-mère. Dans le mythe de Rhéa Silvia, il est tout naturel qu'on ait fait d'un dieu l'amant de la Vestale. Mais l'époux divin a pris dans le bois sacré une forme humaine. La tradition a conservé une légende analogue, celle de Numa et d'Égérie : auprès de la nymphe-vierge, le roi-prêtre joue le rôle du dieu-amant<sup>4</sup>. Dans la version la plus ancienne du mythe on racontait donc que Rhéa

1. Denys d'Halicarnasse, I, 77.

2. Ovide, *Fastes*, III, 11 sq.

3. Denys d'Halicarnasse, IV, 2.

4. J. Frazer, *les Origines magiques de la royauté*, éd. franç., p. 239-246.

Silvia avait été violée par Mars dans l'obscurité du bois sacré; mais on admettait que la place de Mars fût tenue par Amulius.

A la naissance des jumeaux, Rhéa Silvia fut châtiée d'avoir manqué au vœu de virginité. Denys d'Halicarnasse<sup>1</sup> rapporte deux récits de sa mort : les uns disent qu'elle fut aussitôt frappée de verges et ainsi mise à mort; les autres assurent qu'elle fut enfermée dans « une obscure prison<sup>2</sup> » et que son incarcération fit croire à sa mort; enfin une tradition, déjà mentionnée<sup>3</sup>, veut que Rhéa Silvia se soit alors jetée dans un fleuve dont elle fut l'épouse et la déesse.

Le sens de cette troisième version a déjà été indiqué<sup>4</sup>. Il convient de noter maintenant l'importance de cette précipitation attribuée à la Vestale Rhéa Silvia. C'est un indice de plus en faveur de la commune origine des deux exécutions, triumvirale et de la Vestale coupable : on racontait d'une Vestale ce qui était infligé aux victimes du supplice triumviral.

Des deux autres versions, rapportées par Denys d'Halicarnasse, la première a été étudiée précédemment<sup>5</sup> : les Vestales légèrement fautives étaient fustigées par le grand pontife; la flagellation de Rhéa Silvia est la traduction mythique de cet usage. Force est donc d'accepter la seconde : après la naissance des jumeaux, Rhéa Silvia fut enfermée dans « une obscure prison ».

Si on en croit Denys, il se serait donc écoulé entre le viol et le châtement le temps normal de la grossesse. Si on rapproche de la naissance de Romulus la naissance, tout aussi miraculeuse, de Servius Tullius<sup>6</sup>, il n'y a guère de commun aux deux mythes que la vierge-mère. Servius est fils du dieu du feu, Romulus et Rémus sont fils de Mars; Rhéa Silvia a été

1. Denys d'Halicarnasse, I, 78-79.

2. Denys d'Halicarnasse, I, 79 : ἀδελφ... τῶν δέμων.

3. Voir plus haut, p. 49.

4. Voir plus haut, p. 49.

5. Voir plus haut, p. 46, n. 4.

6. Denys d'Halicarnasse, IV, 2.

unie à la divinité dans un bois sacré; la mère de Servius a conçu sans avoir été violentée : Vulcain, le dieu du foyer, a pris la forme d'étincelles pour aller vers la vierge élue; la naissance de Servius n'a pas été pour la mère le signal du supplice. Mais la légende de Rhéa Silvia contient les éléments d'un mythe analogue à celui de Tanaquil, mère de Servius.

Denys d'Halicarnasse dit que Mars, pour s'unir à la Vestale, a obscurci le ciel et fait tomber les ténèbres<sup>1</sup>; ces manifestations s'accordent mieux avec la puissance d'un dieu de la foudre et de l'orage qu'avec les attributions de Mars, chtonien ou guerrier. La tradition qui fait de Rhéa Silvia l'épouse du Tibre ne se comprend pas bien si la Vestale a été d'abord unie à Mars. Au contraire, tout s'explique si l'époux divin de Rhéa Silvia est le grand dieu primitif Thybris-Volcanus, dieu du ciel, du feu et du Tibre<sup>2</sup>. C'est lui aussi le père de Servius, et son souvenir persiste dans le mythe de Rhéa Silvia, malgré la grande place faite à Mars.

La paternité des jumeaux doit donc être partagée; deux mythes sont mêlés : l'un faisait de Thybris le père de Romulus et Rémus; l'autre substitua Mars à Thybris. Ce qui concerne la naissance de Romulus, roi de Rome, appartient, si l'on s'en rapporte au mythe de Servius, à Thybris; tout le reste concerne Mars. En d'autres termes, Rhéa Silvia mère des jumeaux se distingue de Rhéa Silvia violée par Mars et mise à mort : la confusion a pu se faire facilement, Thybris étant comme Mars un dieu guerrier<sup>3</sup> et l'union d'une femme et d'un dieu se rencontrant dans les deux mythes.

Cette distinction permet de rejeter la version de Denys d'Halicarnasse selon laquelle Rhéa Silvia ne fut mise à mort qu'après son accouchement. La version primitive du mythe comportait seulement le viol de Rhéa Silvia par Mars et son internement dans « une obscure prison », où elle mourut. Et ce mythe a été forgé pour rendre compte d'un rite qui ne peut

1. Denys d'Halicarnasse, I, 77.

2. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, I. IV, 1<sup>re</sup> partie, ch. 1, et 2<sup>e</sup> partie, introd.

3. J. Carcopino, *op. cit.*, I. IV, 2<sup>e</sup> partie, ch. 2.



être que le suivant : une vierge (la Vestale Rhéa Silvia) est violée dans un bois sacré par le roi-prêtre (Amulius-Mars), puis meurt dans une prison obscure.

Ce rite reconstitué est-il l'origine commune de l'ancien supplice triumviral et de l'exécution de la Vestale incestueuse ? Si on rapproche de ce rite l'incontestable supplice de la fille de Séjan, le doute n'est guère permis en ce qui concerne la mort triumvirale : viol d'une vierge, mort dans la prison obscure (figurée par la strangulation) se retrouvent dans les deux cas. Quant au supplice de la Vestale incestueuse, il s'explique facilement, tant les survivances de ce rite sont nombreuses dans la tradition religieuse des Vestales. Le bois sacré, théâtre des amours divines, est rappelé par le *lucus Vestae*, voisin de la maison des Vestales<sup>1</sup>. L'*atrium Vestae* comporta toujours une prison, souterraine sans doute, en tout cas très obscure : c'est là que le grand pontife fouette les prêtresses coupables de fautes légères<sup>2</sup>. La virginité des prêtresses doit être comprise comme une sorte de mariage mystique avec la divinité; la formule d'intronisation des jeunes vestales en est caractéristique : *Amata te capio*, dit le grand pontife à la fillette<sup>3</sup>. Enfin et surtout l'exécution de la Vestale incestueuse consiste à enfermer la coupable dans une prison souterraine; et il n'y a pas, au début, grande différence entre l'inceste et le viol, puisque Rhéa Silvia, vestale, fut punie d'un viol; c'est qu'en réalité une seule chose importe, la perte de la virginité. La faute de la prêtresse rappelle le viol rituel; dès lors la coupable est, selon le rite, jetée pour toujours dans une prison souterraine.

On peut, dans l'ordre chronologique, établir la succession suivante :

1<sup>o</sup> Les Romains ont connu à l'époque royale un rite qui comportait le viol rituel d'une vierge par le roi et la mort de la victime dans une prison souterraine.

1. Sur la pente du Palatin, vers la *via nova*. Le *lucus* n'est plus mentionné après Cicéron; cf. Thédenat, *le Forum romain*, p. 122.

2. Plutarque, *Numa*, 10.

3. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, I, 12, 19.

2° Avec le temps et l'adoucissement des mœurs ce rite tomba en désuétude, et ne se maintint plus que sous la forme d'un châtiment.

3° Une forme, très religieuse encore, du vieux rite est l'exécution de la Vestale incestueuse.

4° Une autre forme, laïcisée, consiste dans l'application à une femme du supplice triumviral. Le vieux rite apparaît dans toute sa brutalité primitive quand la condamnée est vierge : le bourreau, dernière et inconsciente incarnation du dieu Mars, viole auparavant la condamnée.

Le viol de la fille de Séjan est expliqué, comme une survivance du viol rituel : le bourreau joua le rôle de l'époux divin, autrefois tenu par le roi-prêtre.

L'empereur, grand pontife de droit, est l'héritier des anciens rois. Les Vestales, épouses mystiques de la divinité, vierges consacrées, peuvent connaître l'amour de l'empereur-dieu, sans qu'il y ait là autre chose que la survivance lointaine, et peu religieuse d'inspiration, d'un rite très antique : Élagabale fut l'époux d'une Vestale<sup>1</sup>.

Le sens religieux du viol rituel est indiqué par la place qu'y tient le dieu Mars et par le genre de mort de la victime : il s'agit d'un rite chtonien. On donnait une épouse au dieu de la terre qui était censé s'unir à elle; et, enterrée vivante, la victime appartenait tout à fait à la divinité. Cette pratique visait sans doute à promouvoir la fécondité du sol, ou même, plus largement, la fécondité générale de toute la nature, végétaux, animaux, hommes<sup>2</sup>.

La même signification du viol rituel est indiquée par une autre pratique religieuse de Rome. Chaque année, aux ides de Mars, une foule nombreuse se rendait au nord de la ville, vers le pont Milvius, et célébrait la fête d'Anna Perenna<sup>3</sup>. Les légendes ne s'accordaient pas sur cette divinité : tantôt

1. *Hist. Aug., Vit. Elag.*, ch. 6.

2. A. Loisy, *op. cit.*, p. 246 : L'acte sexuel, pratiqué par une personne représentative du groupe, le roi, par exemple, peut être un « rite de bon succès, d'efficacité générale ».

3. Ovide, *Fastes*, III, 600-696.

c'était une nymphe nourrice de Jupiter, tantôt, plus modestement, une vieille femme qui avait nourri la plèbe lors de sa retraite sur le Mont-Sacré. Dans tous les cas, c'était une déesse nourricière<sup>1</sup>. On la fêtait par un repas champêtre, accompagné de danses; et, si on en croit Martial<sup>2</sup>, la licence y était grande.

*Et quod virgineo cruore gaudet  
Annae pomiferum nemus Perennae.*

Il est bien probable que la fête d'Anna Perenna avait eu, aux temps anciens, le caractère d'une initiation sexuelle; à la fête de la déesse nourricière les vierges devenaient femmes. La victime, violée et enterrée vive, du rite reconstitué plus haut a bien des chances d'avoir été offerte à l'esprit de la terre nourricière pour en exalter la fécondité.

## VI

### LE MARTYRE DES VIERGES CHRÉTIENNES

La mort de la fille de Séjan est le seul exemple clair du supplice triumviral appliqué à une femme, et le seul absolument du même supplice infligé à une vierge. Au moment où le lacet est interdit<sup>3</sup>, les persécutions exercées contre le christianisme amènent l'exécution d'un grand nombre de femmes qui, par piété, ont fait vœu de chasteté; parmi elles les vierges sont nombreuses. C'est alors qu'apparaissent les dernières survivances du viol rituel.

Le supplice triumviral n'est plus distingué des autres modes d'exécution; en particulier la mort dans l'amphithéâtre remplace fréquemment les supplices traditionnels. Sans doute le viol constitue souvent une aggravation de la peine de mort ou un châtement odieux pour des jeunes filles. Les vierges

1. Dumézil, *le Festin d'immortalité* (thèse), p. 126 sq.

2. Martial, IV, 64, 16.

3. Voir plus haut, p. 40.



chrétiennes étaient alors condamnées au lupanar<sup>1</sup>. Mais dans d'autres cas la vierge condamnée était violée avant d'être mise à mort. Sainte Thècle, par exemple, supplie qu'on la laisse pure jusqu'au moment où elle sera dévorée par les bêtes<sup>2</sup>. Même quand l'exécution n'a plus rien de commun avec la mort triumvirale, le viol qui précède le supplice rappelle les violences rituelles.

Le martyre de sainte Agnès est l'exemple le plus connu. Toute jeune encore, Agnès souffrit le martyre pour sa foi. On sait à son sujet peu de choses sûres<sup>3</sup>; on a rapporté qu'elle avait fait vœu de chasteté et qu'elle refusa de se marier; dénoncée comme chrétienne, elle fut condamnée à mourir; mais elle fut d'abord exposée dans un mauvais lieu voisin du cirque; une suite de miracles protégèrent, d'après ses biographes, sa virginité<sup>4</sup>. Le martyre fut subi, de la même façon, par de nombreuses vierges chrétiennes, si on en croit les auteurs de martyrologes<sup>5</sup>; il est même notable que la privation de nourriture dans la prison est un tourment souvent infligé aux condamnées.

La ressemblance du martyre de sainte Agnès et de l'exécution de la fille de Séjan n'est pas douteuse. Toutes deux sont très jeunes et vierges; toutes deux sont exposées au viol; toutes deux ensuite mises à mort. Je ne crois pas le rapprochement fortuit. Sainte Agnès, en raison de son sexe, aurait dû subir le supplice triumviral; mais ce mode d'exécution a disparu. Cependant la tradition subsiste qu'une vierge ne saurait subir le supplice triumviral, ni par conséquent le supplice qui l'a remplacé. A la fois par cruauté et par respect de la tradition, sainte Agnès, avant de mourir, est condamnée à subir les violences des hommes.

René LUGAND.

1. Saint Cyprien, *De mortalitate*, 1.

2. *Acta S. Theclae*, 27 (Lipsius, p. 255).

3. *Dict. arch. chrét. et lit.*, article Agnès.

4. En particulier le miracle de ses cheveux qui s'allongent pour la couvrir quand elle est nue prend, chez les auteurs tardifs, une grande importance.

5. On en trouve huit exemples, qui ont l'air copiés l'un sur l'autre dans la *Légende dorée* (ch. 4, 28, 43, 76, 134, 140, 146, 169).

# AUTOUR DU FUSEAU D'ANANKÉ<sup>1</sup>

(PL. VI ET VII)

---

## I

Platon traite de l'astronomie d'une façon fort différente au VII<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> livre de la *République*.

Au VII<sup>e</sup> livre, en des pages qui marquent une étape décisive dans le développement de la raison, il oppose radicalement la pensée scientifique, qu'il dégage ainsi dans toute sa pureté, aux images qui l'enveloppent et l'illustrent; ce que le véritable astronome étudie, ce n'est pas le ciel visible, ce sont les lois des mouvements des astres, leurs vitesses et leurs lenteurs relatives, ἃ δὴ λόγῳ μὲν καὶ διανοίᾳ ληπτὰ, ὅψει δ' οὐ (529 d).

Au X<sup>e</sup> livre, au contraire, la science devient la servante de l'eschatologie; le philosophe lui demande une représentation symbolique, mais concrète de l'univers, qui lui permette, en situant l'homme dans le monde, de rendre sensible aux yeux la conception de la destinée qu'il expose.

Mais entre la science pure et le mythe eschatologique, il existe un terme intermédiaire : ce sont les instruments scientifiques, qui tiennent de la science par leur objet, du mythe par leur nature et par l'usage qu'on en peut faire. M. Rivaud a montré récemment, dans les images décrites par Er au X<sup>e</sup> livre, « un groupe de statues, associé à un mécanisme propre à figurer les mouvements célestes... Les déesses, le

1. Qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciements aux conservateurs du British Museum à Londres et du Fitzwilliam Museum à Cambridge, à qui nous devons les photographies ci-jointes.

fuseau, les douilles, les membrures, tout ce mécanisme que nos yeux chercheraient vainement dans le ciel, est celui d'un « automate » destiné à représenter aux sens ce que l'intelligence seule peut imaginer<sup>1</sup>. Le mythe du *Politique* peut également s'interpréter en fonction des instruments scientifiques du temps<sup>2</sup>. Dès qu'intervient la représentation sensible, on pénètre dans le domaine du mythe et l'on passe ainsi du VII<sup>e</sup> livre de la *République* au X<sup>e</sup>.

## II

On a déjà cité, à plusieurs reprises<sup>3</sup>, un texte curieux où Philostrate nous montre Apollonius de Tyane visitant, à Babylone, la salle où le roi rendait la justice; le toit en était une coupole de saphir semblable au ciel, à laquelle étaient suspendues quatre *ἑνγες* d'or, *τὴν Ἀδράστειαν αὐτῷ παρεγγυῶσαι καὶ τὸ μὴ ὑπὲρ τοὺς ἀνθρώπους αἵρεσθαι*<sup>4</sup>. Ceci fait penser au X<sup>e</sup> livre de la *République*; d'autre part, la voûte de cristal qui imite le ciel pourrait peut-être évoquer le passage du VII<sup>e</sup> livre où Platon critique ceux qui croient que l'on peut parler de « re-

1. *Études platoniciennes. I. Le système astronomique de Platon*, in *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 2<sup>e</sup> année, 1928, p. 8, 13.

2. Cf. *Revue archéologique*, 1930, I, p. 251, n. 2.

3. A. B. Cook, *Zeus, the Indo-european Sky God*, t. I, 1914, p. 258-265; A. Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, 1915, p. 261; R. Eisler *apud* Doren, *Fortuna im Mittelalter und in der Renaissance*, in *Warburg Vorträge*, 1922-1923, I, p. 80 sq.

4. *Vit. Ap.* I, 25, *ad fin.* Les mages appellent ces roues *θεῶν γλώττας*, dit Philostrate (*ibid.*); ailleurs il parle des « iynges » d'or, aux voix de Sirènes, qui étaient suspendues au temple de Delphes (VI, 11), ce qui rappelle aussi les *κηληδόνες* de Pindare (fr. 25, éd. Puech, coll. Budé, p. 135, n° 12) :

*χρύσαι δ' ἔξ ὑπὲρ ἀετοῦ  
ᾄδον κηληδόνες.*

et l'harmonie, ἐν ᾗ αἱ Σειρήνες, dont il est question dans un mystérieux Akousma pythagoricien (Diels, *Vorsokratiker*, 45 C 4, I, p. 358, l. 19); cf. A. B. Cook et Delatte, *l. c.* Sur la *ἑνγξ*, voir Fr. E. M. Esmann, *De organis graecorum musicis*, Diss. Weimar, 1880, p. 32; et cf. Théocrite, *Id.*, II, v. 17, éd. Legrand, Coll. Budé, p. 98 et n. 3.



garder vers le haut » εἴ τις ἐν ὀροφῇ ποιήσας θεώμενος ἀνακλίπτων κατὰ μανθάνει τι<sup>1</sup>.

Quand Platon écrit ces lignes, Agatharchos a déjà exécuté ses peintures murales<sup>2</sup>; on pourrait également rappeler les hypothèses relatives à la décoration de la coupole du Prytanée d'Athènes, qui aurait représenté le ciel d'après les observations de Méton en 432<sup>3</sup>.

M. A. B. Cook a illustré cette page de Philostrate à l'aide d'un bas-relief babylonien du ix<sup>e</sup> siècle, qui d'ailleurs est sans doute la copie d'une tablette beaucoup plus ancienne, remontant peut-être au xi<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

Si donc on peut retrouver dans le texte de Philostrate des influences platoniciennes, il semble qu'on peut aussi, inversement, se demander s'il n'y aurait point là des souvenirs de représentations très anciennes, que Platon aurait connues — l'*Index Herculanensis* mentionne un Chaldéen parmi les élèves de l'Académie<sup>5</sup> — qu'il aurait rejetées au VII<sup>e</sup> livre, sur le plan de la science pure, adaptées au

1. 529 B.

2. V. *Recueil Milliet*, 1921, t. I, p. 177, n° 183 et 184; et cf. E. Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, Munich, 1923, II, § 664, p. 615.

3. V. Svoronos, *Numism. Zeitschr.*, N. F., Bd 15 (1922), 119 sq.; Fr. Gisinger in Schlachter, *Der Globus, seine Entstehung und Verwendung in der Antike*, 1927; *Στοιχεῖα*, VIII, p. 110.

4. On trouvera une reproduction de ce même relief dans la *Revue*, 1930, I, p. 249, fig. 1; l'inscription jointe fait allusion à la restauration par Nabu-Aplu-Iddina d'un temple déjà restauré par Simmash-Shipak vers 1050 et par Eu'mash-Shakin-Shum vers 1020. Cf. British Museum, *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities*, 2<sup>e</sup> éd., 1908, n° 94, p. 148 et suiv.; A. B. Cook, *op. cit.*, p. 263. On pourrait être tenté de voir dans cette roue qui tourne devant la statue du dieu-soleil une confirmation de la théorie adoptée par Espinas sur la valeur primitivement religieuse de certains instruments d'usage courant; d'autre part, M. C. Leonard Woolley a trouvé, durant sa dernière campagne de fouilles à Our (1929-1930), dans des couches datant environ de l'an 4000, où la poterie faite au tour remplace la poterie faite à la main, une roue de potier, actuellement exposée au Musée Britannique; on peut ainsi remonter « from the mechanical age back to the days of the pure handicraftsman » (C. L. Woolley, *Antiquities of Ur, an introduction to the eight temporary exhibition of the joint expedition of the British Museum and of the Museum of the University of Pennsylvania to Mesopotamia*, London, 1930, p. 184).

5. *Academicorum philosophorum index Herculanensis*, col. III, p. 13 (Mekler).

X<sup>e</sup> livre, sur le plan du mythe ? Il est évident qu'on ne peut trop prudemment poser la question.

### III

Le mouvement de rotation que décrit Platon s'effectue d'ailleurs dans un plan horizontal; il a recours, non pas à l'image de la roue verticale, mais à celle du fuseau. Ici encore surgit le problème des influences orientales; il se trouve que nous touchons précisément ici l'un des points où l'on peut, non pas, sans doute, le résoudre, mais le serrer d'un peu près; le thème de la fileuse est en effet répandu à la fois en Grèce et dans l'Orient ancien, les étapes intermédiaires étant marquées par des objets trouvés, d'une part à Éphèse, d'autre part à Nimroud. Cette chaîne est d'autant plus intéressante à étudier que, si le fuseau est un instrument très répandu en Grèce, où il prend un sens symbolique comme emblème des Moïres, c'est en Asie surtout qu'on lui donne la valeur d'un emblème religieux; « en fait, on voit à l'occasion la quenouille aux mains d'Ishtar, de la grande déesse hittite, de la déesse syrienne Atargatis, d'une divinité chypriote primitive <sup>1</sup> ».

Hogarth fit donc une découverte particulièrement importante lorsqu'il trouva, dans les ruines de l'Artémision d'Éphèse, à côté d'une statuette représentant le Mégabyze, la figurine d'ivoire que reproduit la figure 1 <sup>2</sup>, et que M. Picard appelle « la Dame au Fuseau <sup>3</sup> ». Sans doute s'agit-il

1. Ch. Picard, *Éphèse et Claros, Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord*, 1922, p. 497; cf. R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, 1910, p. 98, 4; Fr. Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, 1912, ch. VIII, p. 101; *Delphische Studien*, 1924, p. 10.

2. British Museum, *Excavations at Ephesus, the Archaic Artemision*, by D.-G. Hogarth, with chapters by C.-H. Smith, A.-H. Smith, B.-V. Head, A.-E. Henderson, London, 1908; p. 157-158 et pl. XXIV, 1 a et b. La statuette est actuellement au Musée de Constantinople; nous la reproduisons d'après un moulage que possède le British Museum.

3. *Op. cit.*, p. 496 sq.

soit d'une prêtresse, soit plutôt d'une déesse filandière, telle Athéna ou Artémis Χρυσήλδατος : on sait que « des fuseaux

et des quenouilles d'argent étaient offerts en ex-voto dans l'Artémision délien <sup>1</sup> ».

De cette statuette d'Éphèse nous rapprochons ici deux groupes d'objets qui se rattachent à des représentations du même ordre <sup>2</sup>. Ce sont d'abord deux disques d'ivoire, moulins de fuseaux, qui figurent au Musée Fitzwilliam de Cambridge, à côté d'astragales votifs, parmi tout un lot d'objets domestiques qui proviendraient d'Éphèse (pl. VI, *spindle whorls*); ils ressemblent d'ailleurs beaucoup à ceux qu'a reproduits Hogarth <sup>3</sup>, et qui seraient, d'après lui, des ex-voto <sup>4</sup>. Telle était sans doute aussi la destination de ces fuseoles, qui peuvent servir à illustrer ce qu'il faut entendre, dans le mythe d'Er, par le terme de σφύδρος.

Rappelons d'autre part que, dès la première publication des fouilles



Fig. 1. — La Dame au Fuseau.

1. *Ibid.* Cf. P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, p. 216.

2. Nous tenons à remercier tout particulièrement de leur extrême obligeance le docteur H. R. Hall, conservateur des Antiquités babyloniennes et égyptiennes du British Museum, et M. J. W. Goodison, conservateur adjoint du Musée Fitzwilliam, qui ont bien voulu faire exécuter ces photographies sur notre demande et nous autoriser à les reproduire.

3. *Excav. at Eph.*; voir les planches XXXIII-XXXVIII (notamment XXXIII, 15-25, et XXXVIII, 7) et cf. p. 188, 194.

4. *Ibid.*, p. 237-238.



d'Éphèse<sup>1</sup>, les statuettes de l'Artémision ont été comparées aux ivoires trouvés à Nimroud par Layard, et déposés au British Museum; Hogarth joignit à son rapport la photographie de quelques-uns d'entre eux<sup>2</sup>, parmi lesquels ne figurent pas ceux que reproduit la planche VII, et qui nous paraissent particulièrement remarquables. L'objet que tiennent en main ces gracieuses figures fait penser à un fuseau à tige solide (comme l'*ῥηλινότρον* dont parle Platon), suspendu par une lanière, ou à une quenouille.

On a envisagé, relativement à la provenance de ces objets, les hypothèses les plus diverses, ce qui s'explique, comme l'a remarqué M. Dussaud<sup>3</sup>, par le caractère disparate du groupe, qui tient aux emprunts faits par les Assyriens à différents pays; il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait attribué une origine tantôt chypriote<sup>4</sup>, tantôt phénicienne (avec influence égyptienne)<sup>5</sup>, et que M. C. Smith y ait vu l'œuvre d'Ioniens installés en Assyrie ou travaillant pour l'exportation<sup>6</sup>, alors que Layard avait pensé y retrouver un art importé de l'Ouest<sup>7</sup>; mais si l'on y reconnaît, avec Hogarth, une influence lydienne<sup>8</sup> ou hittite<sup>9</sup>, on peut être tenté de voir, dans les trésors de Nimroud et d'Éphèse, deux étapes

1. *Excav. at Eph.*, p. 158.

2. *Op. cit.*, pl. XXVIII, 2, 3, 5, et XXIX. Cf. *l'Art antique de la Perse*, par Marcel Dieulafoy, 1885, t. III, p. 50 et suiv., fig. 50-59, et Fr. Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, 1912, p. 47; cf. R. Dussaud, *les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2<sup>e</sup> éd. 1914, p. 317 et suiv.

3. *L. c.*

4. Cf. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, p. 437, 194, cité par Dussaud, *op. cit.*, p. 317; l'ivoire que reproduit la figure 28, 5 de Hogarth, *op. cit.*, offre une ressemblance étonnante avec quelques-uns de ceux qui ont été trouvés à Arslan Tash par la mission Thureau-Dangin (actuellement au Louvre) et qui représentent une tête féminine dans l'encadrement d'une fenêtre; il est curieux d'en rapprocher une photographie moderne de Mme Ohnefalsch-Richter, *Griechische Sitte und Gebräuche auf Cypern*, 1913, pl. IX, 5.

5. Cf. Marcel Dieulafoy, *loc. cit.*; Fr. Poulsen, *op. cit.*, p. 100.

6. *Exc. at Eph.*, p. 184.

7. Cf. Ch. Picard, *l. c.*, et p. 580, 581.

8. *Exc. at Eph.*, p. 243.

9. *Ionia and the East*, 1909, p. 27 et suiv., 60 et suiv., 74.

sur la route par laquelle certains thèmes ont pu parvenir en Grèce<sup>1</sup>.

Ainsi, alors que l'on tend à reconnaître à plus d'un trait du récit d'Er un caractère oriental, il se trouve que le symbole du fuseau, par quoi s'opère dans la *République* le passage de la science au mythe, se trouve être précisément l'un de ceux qui posent le plus nettement, dès une époque fort ancienne, le problème des rapports de la Grèce et de l'Orient.

Pierre-Maxime SCHUHL.

1. Sur la transmission des influences orientales en général, voir Picard, *op. cit.*, p. 580; Hogarth, *op. cit.*

*Errata* : dans l'article intitulé *Un mécanisme astronomique dans la quatrième Églogue de Virgile* (*Revue*, 1930, I, p. 246-252), il faut lire :

p. 246, n. 2, v. 200 : *cognitas* au lieu de *cognit's*; *aquarius* au lieu de *aquarum*;

p. 247, l. 6 : *dulces* au lieu de *dulcis*;

Γ. 249, n. 2 : obligeance.









(Photogr. par le Serv. Phot. Br. M.)

IVOIRES DE NIMROUD  
(British Museum)





## SUR LE SENS DES PARODIES DE THÈMES HÉROÏQUES DANS LA PEINTURE DES VASES DU CABIRION THÉBAIN

---

D'importants travaux ont été déjà consacrés à l'exégèse des vases caricaturaux retrouvés dans le Cabirion voisin de Thèbes<sup>1</sup>.

Il n'aurait pas paru nécessaire d'ajouter à l'abondante bibliographie qui concerne ces produits attardés de la céramique à figures noires, si l'aspect donné là généralement aux thèmes « héroïques » — à en juger d'après les exemplaires conservés de ces peintures — ne présentait certains caractères peut-être insuffisamment mis en lumière jusqu'à maintenant; si, d'autre part, l'existence désormais attestée (à Samothrace, notamment) de *théâtres*, dépendant des sanctuaires cabiriques, ne permettait, semble-t-il, de reviser, de préciser, ce que nous pouvons savoir sur la portée véritable et le rôle de ces énigmatiques représentations.

Avant de présenter à ce sujet quelques observations que nous croyons nouvelles<sup>2</sup>, nous décrirons sommairement les vases, ou fragments de vases, décorés des scènes qui se sont imposées à notre attention :

### 1. *La randonnée maritime d'Ulysse.*

Vase du Cabirion. Ashmolean Mus. Oxford (fig. 1). Bibliographie : M. Bieber, *Die Denkmäler zum Theaterwesen im Altertum*, p. 154 et fig. 134.

1. Cf. E. Pfuhl, *Malerei u. Zeichnung der Griechen* (bibliographie).

2. Je remercie M. Ch. Picard des conseils qu'il a bien voulu me donner pour cette étude, extraite d'un mémoire présenté à la Faculté des Lettres de Paris.

Au centre, Ulysse navigue sur deux amphores qui font office de radeau. Il est nu et porte seulement, enroulé autour du bras gauche, un manteau dans lequel s'engouffre le vent. La figure d'Ulysse est caricaturale : le héros est représenté ici avec une barbe hirsute, de gros yeux, un nez camus, la bouche ouverte. Il a un gros ventre et un

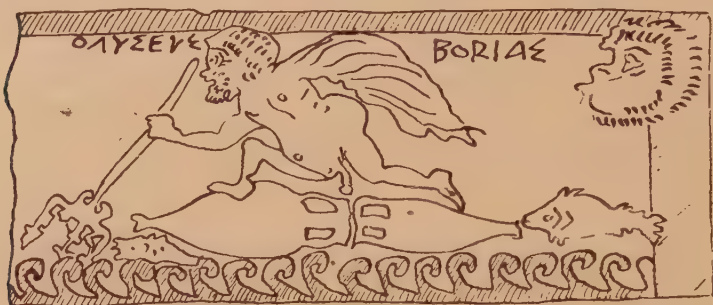


Fig. 1.

énorme phallos. De la main droite, il tient un trident. A gauche de cette figure, une inscription (ΟΛΥΣΣΕΥΣ) permet d'identifier le personnage. En haut et à droite, une tête aux énormes joues gonflées, avec, dans le champ et à gauche, une inscription : ΒΟΡΙΑΣ. C'est le vent du Nord qui pousse Ulysse dans sa navigation. Les vagues sont représentées par des éléments en forme de volutes qui constituent une sorte de bande décorative au bas de la scène. Au-dessus de ces vagues, deux poissons, l'un à gauche des amphores, l'autre, plus gros, à droite.

Cette scène résume un passage bien connu du poème homérique<sup>1</sup>; il faut citer ce passage qui semble d'une certaine importance pour l'interprétation de cette « randonnée maritime d'Ulysse » :

Au bout de quatre jours, tout était terminé. Calypso, le cinquième, le renvoya de l'île : elle l'avait baigné et revêtu d'habits à la douce senteur; elle avait mis à bord une outre de vin noir, une plus grosse d'eau, et dans un sac de cuir, les vivres pour la route, sans compter d'autres mets et nombre de douceurs; elle avait fait souffler la plus tiède des brises, un vent de tout repos. Plein de joie, le divin Ulysse

1. *Odyssée*, V, 262 et suiv.

ouvrit les voiles... Dix-sept jours, il vogua sur les routes du large; le dix-huitième enfin, les monts de Phéacie et leurs bois apparurent : la terre était tout près, bombant son bouclier sur la brume des mers. Or, du pays des Noirs, remontait le Seigneur qui ébranle le sol. Du haut du mont Solyme, il découvrit le large : Ulysse apparaissait voguant sur son radeau. Redoublant de courroux, le dieu hocha la tête et se dit en son cœur : Ah! misère, voilà, quand j'étais chez les Noirs, que les dieux, pour Ulysse, ont changé leurs décrets. Il est près de toucher aux rives phéaciennes, où le destin l'enlève au comble des misères qui lui venaient dessus. Mais je dis qu'il me reste encore à lui jeter sa charge de malheurs! — A peine avait-il dit que, prenant son trident et rassemblant les nues, il démontait la mer et, des vents de toute aire, déchainait les rafales : sous la brume il noyait le rivage et les flots; la nuit tombait du ciel; ensemble s'abattaient l'Euros, et le Notos, et le Zéphyr hurlant, et le Borée qui naît dans l'azur et qui fait rouler la grande houle. Sentant se dérober ses genoux et son cœur, Ulysse alors gémit dans son âme vaillante<sup>1</sup>.

Nous retrouvons, dans la scène figurée, quelques détails du récit homérique, plaisamment utilisés par le décorateur du vase. Très probablement, les deux amphores de dimensions inégales sont une libre illustration des deux outres, « l'une de vin noir, une plus grosse d'eau », que Calypso avait remises à Ulysse avant son départ. La tempête a sans doute détruit le radeau d'Ulysse, et le héros toujours ingénieux, « l'homme aux mille tours », s'est fait un radeau de fortune avec ses deux outres. On pourrait admettre que c'est aussi la tempête qui a privé le héros de ses « habits à la douce senteur », mais la comparaison avec d'autres vases du Cabirion nous montre que la nudité des personnages n'a d'autre raison d'être que d'accentuer le caractère comique des scènes représentées : c'est avec un costume aussi réduit, et ayant, sur le bras, le même petit manteau, qu'Ulysse se présentera devant Circé. Quant à la figure de Borée, elle est un symbole grotesque des vents déchainés sur le radeau d'Ulysse : mais quelle relation peut exister entre une telle scène et les mystères cabiriques ?

La plupart des commentateurs ont rappelé que les repré-

1. *Odyssée*, V, 262-269 et 278-298 (trad. Victor Bérard).

sentations grotesques étaient une partie essentielle des cérémonies orphiques; comme le caractère orphique du culte des Cabires a été établi, en particulier par O. Kern<sup>1</sup>, on comprendrait bien qu'il y ait eu, dans ce culte, des parodies de la légende héroïque. Il y a, croyons-nous, beaucoup plus dans la scène que nous étudions, et nous y voyons une véritable parodie d'un *thème héroïque à symbolisme religieux*, qui, sous sa forme sérieuse, avait sa place dans les croyances cabiriques. Nous avons, en effet, de bonnes raisons de croire qu'Ulysse n'était pas, pour les initiés aux mystères cabiriques, un héros quelconque. L'initiation de Samothrace, et très probablement aussi celle du Cabirion de Thèbes, assurait le salut dans les périls, et particulièrement le *salut des navigateurs* (Sch. ad Apoll. Rh., I, 917 : ἀρρήκτους ἀγανῆσι τὰς τελετάς λέγει τὰς ἐν Σαμοθράκῃ ἀγομένους, ὥς ἔι τις μνησθῇ, ἐν τοῖς κατὰ θάλασσαν χειμῶσι διασώζεται). Or, le héros de l'*Odyssée* qui, ballotté par tant de tempêtes, avait fini par rentrer dans Ithaque, sa patrie, passait aux yeux des Grecs pour avoir été initié à ces mystères : la même scholie à Apollonius de Rhodes (I, 917) nous l'apprend (καὶ Ὀδυσσεύα δὲ φασι μεμνήμενον ἐν Σαμοθράκῃ χρῆσθαι τῷ κρηδέμῳ ἀντὶ ταινίας). L'exemple édifiant d'Ulysse qui, fidèle à son initiation religieuse, avait fait usage de la bandelette sacrée des initiés, et avait échappé ainsi à de grands périls, devait être, par conséquent, une sorte de *ἱερὸς λόγος* révélé dans les mystères des Cabires.

Ce récit homérique avait d'ailleurs, pour une autre raison, sa place parmi les textes saints de la religion cabirique. L'antiquité avait, de bonne heure, reconnu le symbolisme moral et religieux qui se dissimulait sous la légende d'Ulysse. Ce symbolisme, l'*Odyssée* l'avait hérité — plus ou moins consciemment — des épopées chaldéennes dont elle pourrait bien n'être qu'un achèvement. « L'Égypte — dit M. V. Bérard — eut ses récits d'explorations et d'aventures maritimes, la Chaldée eut des épopées de héros et de dieux, mille et deux mille ans peut-être avant le règne d'Agamemnon... Et si

1. O. Kern, *Die boiotischen Kabiren*, in *Hermès*, XXV, 1890, p. 1-16.



le roi d'Ithaque a connu de terribles angoisses dans sa recherche des passes de la mer occidentale, μ 269,

πάντων ὅσσ' ἐμόγησα πόρους ἄλς ἐξερεείνων,

c'est peut-être que, depuis un ou deux millénaires, la Chaldée en son épos racontait les malheurs de la déesse ou du héros cheminant à travers les dangers et les portes de l'Occident <sup>1</sup>. » Les découvertes faites en Asie mésopotamienne et sur les confins nous ont, en particulier, rendu un poème, le *Poème du Juste souffrant*, où nous voyons un homme errant, parmi des dangers de toutes sortes, à la recherche des portes du monde occidental. Peut-être ce poème est-il à l'origine de la béatification d'Ulysse. Le Juste souffrant, n'est-ce pas, en effet, Ulysse ? « Que l'*Odyssée* est avant tout le poème de la persévérance et de la volonté, c'est ce qu'a fort bien compris le rédacteur, peut-être tardif, du dixième chant. Il nous dit que le héros, lorsqu'il vit que ses compagnons avaient ouvert l'outre où Éole avait enfermé les vents, se demanda s'il ne valait pas mieux abandonner la lutte, couler avec le navire, ou résister encore :

Mais je souffris et je résistai. (X, 53.)

« L'*Odyssée* est bien le poème de l'énergie et de sa ténacité. Voilà pourquoi la scène finale où le héros, dépouillé de ses haillons de mendiant, s'élance sur le seuil, armé de son arc, est d'une grandeur que nulle œuvre littéraire ne dépassera jamais <sup>2</sup>. »

Cette idée de la souffrance nécessaire, cette grandeur et ce rôle purificateur de la souffrance acceptée, était probablement une des idées morales enseignées dans les mystères cabiriques. Si vraiment, comme le dit Diodore, les participants aux mystères devenaient « plus pieux, plus justes et meilleurs à tous les points de vue <sup>3</sup> », c'est là sans doute qu'il faut en voir la cause, car, « dans la croyance à une protection

1. V. Bérard, *Odyssée*, I. Préface, p. xvii-xviii.

2. G. Méautis, *Aspects ignorés de la religion grecque*, p. 39-41.

3. Diodore, V, 49,6.

purement matérielle au milieu des dangers de la vie, comme résultat de l'initiation, il n'y avait pas de quoi rendre les hommes meilleurs<sup>1</sup>. Une religion qui imposait à ses fidèles des rites sérieux de purification morale, comme la confession, qui exigeait en somme beaucoup des initiés, devait être capable de justifier ses exigences en proposant à la méditation des fidèles des vies de personnages héroïques, des vies de « saints », dirions-nous volontiers. Parmi ces « saints », nous ne doutons pas qu'Ulysse ait figuré, et son exemple était certainement un des plus beaux à proposer aux initiés cabiriques.

Si tout ce que nous avons relevé est exact, nous ne croyons plus pouvoir interpréter cette scène exactement comme une partie des *δρώμενα* cabiriques, au sens strict de ce terme, c'est-à-dire comme un épisode des représentations secrètes et pleines d'enseignement des mystères. Nous devinons, par transparence, ce que pouvaient être ces *δρώμενα* : une représentation de la « passion » d'Ulysse. Mais la scène du vase thébain reste, à notre avis, une sorte de parodie de ce thème héroïco-religieux.

## 2. Ulysse chez Circé (fig. 2).

Bibliographie : H. B. Walters, *J. H. S.*, XIII, 1892, p. 77 et suiv., pl. IV; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, III, p. 249, fig. 616.

A gauche, la magicienne Circé, qu'une inscription en alphabet et dialecte béotiens (KIRKA) nous permettrait d'identifier, si le sens de cette scène figurée n'apparaissait immédiatement. Elle est revêtue du chiton et de l'himation; elle a une chevelure épaisse, retenue par un filet aux larges mailles. Ses traits caricaturaux la font ressembler à une Éthiopienne : lèvres proéminentes, nez retroussé, gros yeux, vaste front<sup>2</sup>. Elle tient des deux mains un skyphos qu'elle présente

1. *Dict. Antiq.*, art. *Cabires*, p. 776.

2. Sur la représentation caricaturale traditionnelle (en nègres) de certains personnages de la légende, cf. Miss Gr. Hadley Beardsley, *The Negro*, 1929.

à Ulysse, représenté de profil. Celui-ci, à demi nu, un manteau jeté sur les épaules, est appuyé sur un bâton noueux; il tend les deux mains pour recevoir le vase que lui offre Circé. Son visage est moins caricatural que celui de la magicienne : barbe rare et jaunâtre, lèvres épaisses. Il est coiffé d'un chapeau pointu. Derrière lui, le métier à tisser de Circé, et à droite du métier un des compagnons d'Ulysse, transformé en pourceau, mais ayant conservé des jambes humaines.



Fig. 2.

Il est facile de reconnaître, dans ce dessin, une illustration plus ou moins exacte d'un passage de l'*Odyssée* (X, 310 et suiv.) : l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans la demeure de Circé. « Sous le porche de la déesse aux belles boucles, je m'arrête et je crie; la déesse m'entend. Elle accourt à ma voix. Elle sort, et, m'ouvrant sa porte reluisante, elle m'invite, et moi je la suis, en dépit du chagrin de mon cœur. Elle m'installe en un fauteuil aux clous d'argent et, dans la coupe d'or dont je vais me servir, elle fait son mélange : elle y verse la drogue, ah! l'âme de traîtresse!... Elle me tend la coupe<sup>1</sup>. » Évidemment, les personnages, tels qu'ils sont représentés sur le vase du Cabirion, ne ressemblent guère à la Circé et à l'Ulysse homériques. Il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître, dans cette mégère grotesque, la « déesse aux belles boucles », et dans ce vieillard comique, maigre et affaissé, Ulysse, le « héros d'endurance ». Mais la substance du récit homérique est néanmoins conservée ici : la présentation du kykéôn à Ulysse. Le métier nous rappelle qu'au moment où les compagnons d'Ulysse sont entrés chez

1. Trad. V. Bérard.

Circé, la magicienne tissait « une toile divine, un de ces éclatants et grands et fins ouvrages, dont la grâce trahit la main d'une déesse <sup>1</sup> ». Enfin la présence du pourceau, à droite, synthétise la triste aventure des compagnons du héros.

On s'est demandé pourquoi Circé aurait été associée au culte cabirique <sup>2</sup>. La réponse est facile, croyons-nous. Le personnage de Circé n'a dans cette scène qu'un rôle secondaire, et il faut nous attacher à l'épisode en général : Circé offrant à Ulysse son philtre magique. Dans l'*Odyssée*, le *kykéôn* nous est présenté comme un breuvage qui doit faire perdre à Ulysse et à ses compagnons « tout souvenir de la patrie ».

εἶσεν δεισαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε,  
 ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι γλωρὸν  
 οἶνον πραυνέω ἐκύκα, ἀνέμισγε δ' ἑλπίσιν  
 φάρμακα λύγρ' ἵνα πάγκυλα θόιατο πατρίδος αἴης <sup>3</sup>.

Tel est le rôle « profane » du *kykéôn* utilisé par Circé dans un dessein perfide. Mais songeons à un autre breuvage du même nom, breuvage sacré celui-là, le *kykéôn* d'Éleusis. On connaît la déclaration solennelle que faisaient les mystes éleusiniens avant de pénétrer dans la grande salle des initiations : « Ἐνήπτευσα, ἔπιον τὸν κυκεῶνα, ἔλαβον ἐκ κίστης, ἐργασάμενος ἀπεθέμην εἰς κάλαδον καὶ ἐκ καλᾶτος εἰς κίστην <sup>4</sup> ». L'absorption du *kykéôn* a été, à Éleusis, on le sait, un rite symbolique, commémorant un des moments célèbres de la *πλανή* de Déméter. On symbolisait par là la fin de l'abstinence et du jeûne rituel, mais aussi le passage à une existence nouvelle de bonheur et de pureté. Or nous savons qu'en Béotie, le culte de Déméter et de Coré avait été associé à celui des Cabires. Près du Cabirion, Pausanias mentionne l'existence d'un sanctuaire consacré à Déméter Cabeiria et à sa fille Coré (Paus., IX, 25-5 : σταδίου δὲ αὐτόθεν πέντε προσελθόντι καὶ

1. *Odyssée*, X, 222-223; cf. aussi X, 254.

2. H. B. Walters, *JHS.*, art. cité.

3. *Odyssée*, X, 233-236. Cf. aussi la description du *kykéôn* d'Hécamède, *Iliade*, XI, 636-640.

4. P. Foucart, *Les Mystères d'Éleusis*, p. 376.



εἰκοσι Δήμητρος Καβειρίας καὶ Κόρης ἐστὶν ἄλλος). Toujours en Béotie, à Anthédon, nous retrouvons la même coexistence du culte cabirique et du culte éleusinien de Déméter. Il ne serait pas surprenant, dès lors, que certains rites d'Éleusis aient été transportés en Béotie, et qu'en particulier le kykéôn éleusinien ait eu un équivalent cabirique. Ainsi peut s'éclaircir la scène figurée sur le vase que nous étudions : c'est le rôle mystique du *kykéôn* qui s'y trouve comme parodié. Le procédé caricatural ressemble beaucoup à certains procédés comiques que l'on a pu relever chez Aristophane : on confond le breuvage sacré qui donne aux initiés une vie divine, avec le philtre par lequel Circé la magicienne transforma les compagnons d'Ulysse en pourceaux ! Aristophane agissait-il autrement lorsqu'il assimilait volontairement les mystères éleusiniens aux mystères de l'art comique, ou aux mystères de l'initiation politique ?

Peut-être y a-t-il, dans cette utilisation symbolique d'un breuvage sacré, une fusion de deux thèmes de l'*Odyssée* : celui de Circé et celui de Calypso. Le rappel d'un festin d'immortalité auquel une déesse convie un mortel, ne nous semblerait pas absent de cette représentation caricaturale. Calypso proposait à Ulysse de le rendre :

ἀθάνατον καὶ ἀγήραν ἥματα πάντα<sup>1</sup>.

Au moment du départ du héros elle lui montrait une dernière fois le bonheur qu'il trouverait chez elle :

ἐνθάδε κ' αὔθι μένων σὺν ἐμοί τόδε δῶμα φυλάττοισ  
ἀθάνατός τ' εἴης<sup>2</sup>.

« Un être immortel — dit M. Dumézil<sup>3</sup> — convie vainement à son festin un être mortel, et une déesse, folle d'amour pour ce mortel, va jusqu'à lui abandonner l'ambrosie. » Qu'il y ait au moins rapprochement de ces deux thèmes — celui du festin d'immortalité et celui du *kykéôn* — dans la

1. *Odyssée*, V, 136.

2. *Odyssée*, V, 208-209.

3. Dumézil, *le Festin d'immortalité*, p. 227.

peinture du vase thébain, c'est une hypothèse qui, sans doute, reste invérifiable, mais qui nous paraît vraisemblable.

### 3. *Ulysse et Circé* (fig. 3).

Bibliographie : M. Bieber, *Die Denkmäler zum Theaterwesen im Altertum*, p. 155, fig. 155.

La scène représentée n'est, en dépit de quelques variantes, que la reproduction de celle que nous venons d'étudier : Circé offrant le kykéôn à Ulysse. La magicienne est vêtue d'une longue robe à gros plis; ses cheveux sont frisés « en côtes de melon ». Elle a une

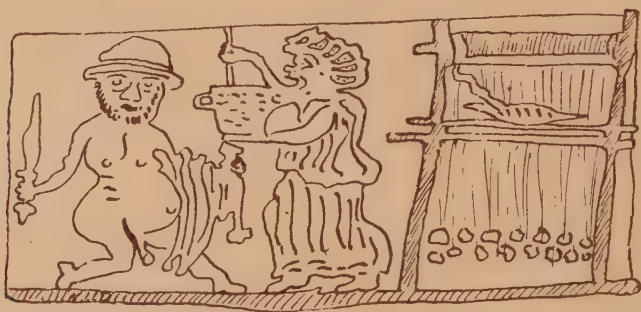


Fig. 3.

large bouche, des yeux immenses, un nez camus de négresse. Debout devant son métier à tisser, elle tient un skyphos et, avec une baguette, agite le mélange qu'elle vient de préparer. Elle l'offre à un Ulysse grotesque, vu de face, complètement nu, mais portant, enroulé sur son bras gauche, le petit manteau que nous connaissons déjà. Il a un ventre énorme et un gros phallos; la figure, caricaturale, est la même que celle que nous avons déjà étudiée dans la « randonnée maritime d'Ulysse » — ce qui ne doit pas nous surprendre, car les deux scènes sont figurées de l'un et l'autre côté du même vase, et ont été exécutées par le même décorateur. Le héros a un nez large et aplati, des yeux très ouverts; il est coiffé d'un chapeau à bords plats. Il fait une grimace de dégoût, et, l'épée tirée du fourreau, il s'apprête à bondir sur la magicienne.

Il y avait dans le dessin précédent plus de finesse dans le traitement comique des personnages : celui-ci est d'une cari-

cature plus grossière. L'épisode représenté est le même, mais nous le voyons traité ici avec moins d'exactitude. Dans l'*Odyssée*, c'est après avoir bu le philtre préparé par Circé qu'Ulysse tire son glaive : « Elle me tend la coupe; d'un seul trait je bois tout... Le charme est sans effet, même après que, m'ayant frappé de sa baguette, elle dit et déclare : Maintenant, viens aux tects coucher près de tes gens! — Elle disait, mais moi j'ai, du long de ma cuisse, tiré mon glaive à pointe et, lui sautant dessus, fait mine de l'occire<sup>1</sup>. »

L'interprétation picturale de cette scène, telle que nous l'avons sous les yeux, nous montre au contraire Ulysse tirant son glaive au moment même où Circé lui présente le kykéôn. Mais l'explication de la scène, comme sa valeur caricaturale, restent identiques.

#### 4. *Cadmos et le dragon* (fig. 4).

Bibliographie : M. Bieber, *Die Denkmäler zum Theaterwesen im Altertum*, p. 153, pl. 87-2.

La scène qui décore ce vase constitue un nouvel emprunt à la légende héroïque, mais le héros, que nous voyons représenté dans une posture aussi ridicule, n'est autre que Cadmos, le fondateur mythique (*ækistès*) de Thèbes. Parmi les exploits du héros dont la tradition gardait le souvenir, le décorateur du vase que nous étudions a choisi le combat de Kadmos contre le dragon, à la source d'Arès, épisode culminant qui symbolise le triomphe du héros dans ses pérégrinations et annonce la fondation de la cité.

Cadmos, vêtu en voyageur d'une tunique courte et coiffé d'un chapeau de feutre pointu (*πίλος*), est figuré à gauche. Comme Ulysse, il a un ventre énorme et un gros phallos; son visage est plus grotesque encore que celui du héros de l'*Odyssée* : bouche gigantesque, nez camus, yeux largement ouverts. Cadmos s'était probablement arrêté pour se désaltérer à la source qui nous est indiquée sur la droite par des roseaux touffus; il avait posé à terre son sac de voyageur et

1. *Odyssée*, X, 318-322.

s'avançait sans doute, un seau à la main, vers la fontaine. Là, un énorme serpent se dresse du milieu des roseaux : épouvante du héros qui fait la culbute ; le seau qu'il portait décrit dans l'air une courbe et va retomber auprès du sac de voyage. La frayeur de Cadmos se manifeste en outre d'une façon... toute physique <sup>1</sup>.



Fig. 4.

Nous avons d'assez sérieuses raisons de croire qu'au même titre que les aventures d'Ulysse souffrant, la « passion » de Cadmos avait sa place comme *ἱερὸς λόγος* dans les cérémonies mystiques du Cabirion de Thèbes. Rappelons la légende : Cadmos, fils d'Agénor, roi de Phénicie, part à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Zeus ; au cours de sa randonnée, il visite la Crète, Rhodes, Thasos, Théra, une partie des côtes voisines, et partout, en tous ces points, les traditions locales conserveront les traces de son passage. Il se rend ensuite à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon : il devra cesser sa course errante, et, lorsqu'il apercevra une vache, se laisser conduire par elle. Il obéit à l'oracle, et c'est ainsi qu'il arrive à l'endroit même où, plus tard, s'élèvera sa ville,

1. Comme chez le Dionysos des *Grenouilles* et l'Eueipidès des *Oiseaux*.



Thèbes. Là, ses compagnons sont dévorés à la source d'Arès par un serpent gigantesque. Cadmos s'approche à son tour, tue le dragon et sème les dents du monstre à l'endroit même de sa victoire. De ces dents naissent les *Spartes*, qui luttent entre eux et dont les cinq survivants seront les chefs des cinq grandes familles thébaines. Cadmos se purifie du sang versé, devient roi de Thèbes et achève, dans sa cité, une vie pacifique.

Si nous dépouillons ce récit de ses ornements accessoires, voici ce que nous y trouvons. Comme Déméter à la recherche de sa fille Coré, Cadmos accomplit une *πλανή*. Héros navigateur, il ressemble d'autre part à Ulysse se dirigeant à travers les périls, vers les portes du monde occidental. Ses tribulations, elles aussi, pourraient symboliser l'odyssée du « Juste souffrant ». Son combat contre le dragon résume ses luttes; l'épisode permet à la persévérance et à la volonté humaine de s'affirmer. Cadmos, devenu roi de Thèbes, jouira du « repos héroïque » accordé à l'Héraclès éleusinien, à ceux qui ont accompli, à son exemple, de grands exploits. Mais le point le plus intéressant de cette légende, et qui nous permet de la considérer comme un des textes sacrés de la religion cabirique, c'est la purification que s'impose le héros, comme se l'était imposée Apollon, meurtrier du serpent Python<sup>1</sup>. Cadmos, parce qu'il a répandu le sang, doit se purifier pour jouir du repos héroïque. Or, cette idée morale, nous la retrouvons ailleurs dans les mystères cabiriques — à Samothrace du moins, vraisemblablement aussi à Thèbes — comme une épreuve nécessaire à l'homme pour parvenir à une vie supérieure. Nous savons que les homicides, exclus des mystères d'Éleusis, pouvaient être admis à l'initiation cabirique, mais devaient auparavant expier leur faute, et en être purifiés par une véritable absolution. L'un des prêtres cabiriques, si nous en croyons Hesychius<sup>2</sup>, était spécialement chargé d'absoudre ces coupables.

1. Cf. la purification éleusinienne d'Héraclès, représentée sur le sarcophage de Torre-Nova et ailleurs.

2. Hesychius : Κοίης ἱερῆς Καβείρων, ὁ καλᾶίων φονέα.

On peut donc admettre, avec vraisemblance, que la légende de Cadmos faisait partie d'un cycle héroïque *thébain* dont le symbolisme religieux était dévoilé aux initiés cabiriques; nous sommes sûrs, à tout le moins, que Thèbes et Samothrace étaient unies par une vénération commune du héros fondateur de Thèbes.

### 5. *Bellérophon et la Chimère* (fig. 5).

Bibliographie : Winnefeld, *Ath. Mitt.*, XIII, 1888, pl. XI.

Les deux fragments reproduits ici appartiennent au même vase, mais ne se raccordent pas : le centre de la scène manque. Il est facile néanmoins d'identifier cette scène : c'est le combat de Bellérophon contre la Chimère. Sur le fragment de droite, le monstre est repré-



Fig. 5.

senté sous sa forme traditionnelle : animal à double tête — tête de lion et tête de chèvre — et à queue de serpent. Sur le fragment de gauche, Bellérophon, nu et *ithyphallique*, traîne derrière lui Pégase, son cheval ailé. Ces figures de gauche sont très mutilées : la tête de Bellérophon a disparu à peu près complètement, et il ne reste de Pégase que la tête, le poitrail, les pattes de devant et les ailes.

La représentation de la légende de Bellérophon, à côté de celles d'Ulysse et de Cadmos, sur les vases du Cabirion,

ne doit pas surprendre : elle est encore une variation sur le même thème moral, ce thème, pourrait-on dire, du Juste souffrant. On connaît l'élément essentiel de cette légende corinthienne. Après avoir involontairement tué son frère, Bellérophon est obligé de s'expatrier, de se réfugier auprès du roi de Corinthe, *pour s'y purifier*. La femme du roi, ne réussissant pas à se faire aimer de Bellérophon, le dénonce à son mari comme ayant voulu lui faire violence. Bellérophon est renvoyé auprès de Iobates, beau-père du roi de Corinthe, ignorant qu'il porte lui-même son arrêt de mort. Iobates ne prend connaissance de cet arrêt que trop tard ; Bellérophon échappe à la mort, mais alors commence pour lui une longue suite d'aventures errantes : le combat contre la Chimère en est l'épisode le plus saillant. Pour ce combat, les dieux<sup>1</sup> lui donnent un cheval ailé, Pégase, qui lui permet de remporter la victoire. Finalement, reconnaissant l'héroïsme de Bellérophon, le roi de Corinthe lui fait grâce. Mais au moment où il va jouir du « repos héroïque », Bellérophon éprouve la jalousie des dieux, et sa vie s'achève lamentablement, dans une douloureuse solitude. Bellérophon, comme Ulysse, comme Cadmos, a été béatifié pour ses souffrances. Comme Cadmos, il a dû se purifier du sang versé. Ne doutons pas que, comme lui, il ait figuré parmi les héros de la religion cabirique.

La scène représentée sur le vase thébain est encore une parodie, celle du plus bel exploit de Bellérophon. L'élément caricatural est tout entier dans le fragment de gauche : d'ordinaire on représente Bellérophon monté sur Pégase, et victorieux grâce à ce cheval ailé, présent des dieux. Si nous en jugeons d'après la peinture du Cabirion, ce cadeau divin a été très encombrant pour le pauvre Bellérophon, car son cheval, qui sans doute a peur de la Chimère, se cabre, refuse d'avancer, et le héros, déjà obligé de lutter contre le monstre, doit encore traîner un Pégase rebelle derrière lui.

1. Notamment Athéna, protectrice des héros valeureux et souffrants.

6. *Achille et Pélée chez le Centaure Chiron* (fig. 6).

Bibliographie : *British Museum, Catal. of vases*, II, p. 75; S. Reinach : *Monuments nouveaux de l'Art antique*, I, p. 199, fig. 115.

Ce vase représente Pélée conduisant son fils Achille auprès du Centaure Chiron. A gauche, le Centaure accueille Pélée d'un air jovial. Il s'appuie de la main droite sur un bâton noueux et, de l'autre main, tient une branche feuillue. Pélée s'avance vers lui, majestueux et décidé, mais sa figure est extrêmement caricaturale : il a un œil



Fig. 6.

largement ouvert, et surtout ses lèvres et son nez font songer à une tête de pourceau. Derrière lui vient timidement le jeune Achille. Son attitude hébétée et hésitante est celle d'un gaillard inquiet qui se demande anxieusement où on le conduit.

On sait que le Centaure Chiron fut le précepteur d'Achille, comme il avait été le maître de Pélée et d'autres héros. Cette scène nous révèle, une fois de plus, avec quelle désinvolture les céramistes grecs pouvaient traiter les héros des poèmes homériques; mais nous ne doutons guère que cette improvisation burlesque renferme certain symbolisme religieux. Il suffit de se reporter à la décoration de la Basilique pythagoricienne de la Porta-Maggiore, dans laquelle toutes les scènes représentées ont, selon M. J. Carcopino, une signi-



fication religieuse : or, les scènes de pédagogie y figurent<sup>1</sup>. Et nous savons, d'autre part, que Chiron était considéré comme le « Père de la Sagesse » par toute l'antiquité.

7. *Combat des Pygmées et des Grues* (fig. 7).

Bibliographie : Winnefeld, *Ath. Mitt.*, XIII, 1888, pl. XII.

Ce vase est décoré d'une scène caricaturale, souvent reproduite dans l'art grec : le combat des Pygmées et des Grues. Les deux Pygmées représentés sont dessinés de façon fort comique, comme de

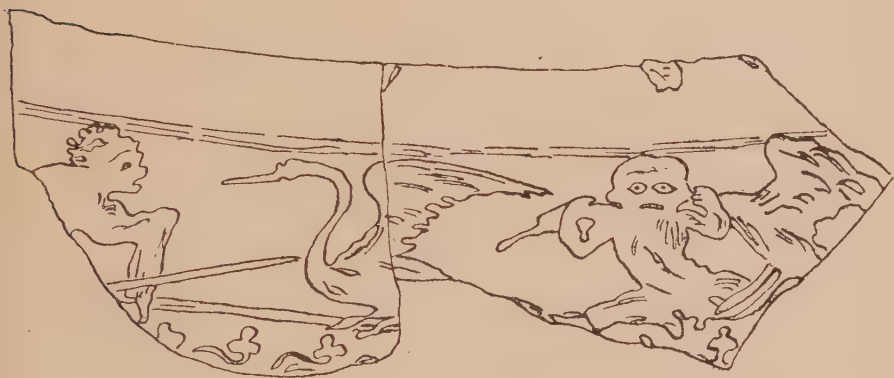


Fig. 7.

petits personnages trapus, à tête ronde. Celui de droite est vu de face ; l'expression comique est due aux yeux ronds et très ouverts, ainsi qu'à la bouche, largement fendue. Le Pygmée de gauche a la chevelure frisée et les lèvres épaisses d'un nègre.

1. J. Carcopino, *la Basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*, p. 126-128, notamment : « Chiron fut, au dire d'Homère, le seul juste parmi les Titans. Il personnifie la perfection dans la sagesse, selon Platon, la perfection dans la piété, selon Euripide. En sortant à vingt ans de son école, les héros qu'il a élevés pouvaient se rendre cette justice de n'avoir « jamais dit une parole ni fait une action inconvenante..... la leçon que nous lui voyons donner à un héros anonyme n'est qu'un symbole de l'éducation divine ».

Le rapport précis de cette scène avec les mystères cabiriques est sans doute difficile à déterminer ; mais là encore, la comparaison avec les scènes représentées plus tard dans la basilique de la Porta-Maggiore nous inciterait à penser que cet épisode a déjà une signification religieuse<sup>1</sup>.

\* \* \*

La plupart des scènes légendaires représentées sur les vases du Cabirion se rattachent, semble-t-il, au thème du Juste ou du Héros souffrant (Ulysse, Cadmos, Bellérophon). Il est possible que les mystères cabiriques thébains — peut-être comme les mystères éleusiens — aient proposé aux futurs initiés la méditation des grandes « gestes » héroïques, et principalement de la vie des héros en lutte pour conquérir la sagesse et le repos divins. La religion cabirique a eu aussi des *saints*, et cette vénération du « Juste souffrant » fut probablement un de ses caractères particuliers — du moins en Béotie. Elle atteste peut-être certaine influence de l'orphisme, et par là les découvertes archéologiques du Cabirion de Thèbes confirmeraient les données de la tradition littéraire qui attribue à Méthapos une réforme orphique du culte des Cabires en Béotie<sup>2</sup>.

Il faut du moins se demander, maintenant, ce qu'ont voulu au juste représenter les vases, et quel esprit, sacré ou profane, animait leurs décorateurs.

Les éditeurs des vases du Cabirion ont vu, en général, dans les représentations grotesques que nous venons de signaler, *la reproduction exacte d'une partie des δρώμενα cabiriques*. M. L. Séchan, dans un livre récent, résume cette interprétation commune en disant : « Cabiros tenait dans le culte béotien une place analogue à celle de Dionysos dans le culte attique. La parodie de la légende héroïque faisait partie de

1. J. Carcopino, *op. cit.*; voir surtout ce qui est dit des Pygmées, p. 114-116 et 275-277.

2. Cf., sur Méthapos et sa réforme, Pausanias, IV, 1-8; R. Pettazzoni, *I Misteri*, p. 80.

ses mystères, et les vases peints représentant ces scènes burlesques nous font assister aux *δρῶμενα* de ce culte local <sup>1</sup>. » Plus précisément, on devra considérer, à notre avis, de telles scènes *caricaturales* comme reproduisant des tableaux vivants improvisés par des acteurs comiques, et faisant plus ou moins partie des cérémonies proprement mystiques de la religion cabirique.

C'est surtout en s'appuyant sur les représentations tirées de la légende héroïque que les archéologues ont pu voir, dans ces peintures de vases, des reproductions des *δρῶμενα* cabiriques. En effet, O. Kern a cru pouvoir montrer la pénétration de l'influence orphique dans les mystères du Cabirion. Or, on pense que les cérémonies burlesques étaient un élément des mystères orphiques : il ne serait pas étonnant, dès lors, que le culte cabirique ait comporté, lui aussi, comme partie intégrante et proprement mystique, des exhibitions comiques. En fait, la conclusion ne s'impose pas avec cette absolue rigueur, et nous signalerons que M. Walters, éditeur d'un des vases les plus intéressants de la série, montre plus de prudence en disant simplement : « (étant donnée l'influence orphique), il n'est pas étonnant que les peintres aient représenté des scènes burlesques sur les vases peints qui avaient rapport au culte des Cabires <sup>2</sup>. »

On a pu noter, dans l'une des scènes étudiées, la présence d'un masque comique <sup>3</sup>. Or, nous connaissons une série spéciale de vases grecs, où le masque d'acteur comique est en général représenté : ce sont les vases à phlyakes de l'Italie méridionale. « C'est — dit M. L. Séchan — en connexion avec la comédie sicilienne que se développa dans l'Italie du Sud, une comédie populaire, qui, d'abord improvisée, ne fut fixée littérairement par Rhinton que dans le dernier tiers du IV<sup>e</sup> siècle. Comme chez Épicharme, la matière en fut, à côté des scènes de la vie journalière, la transposition burlesque

1. L. Séchan, *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, p. 51, n. 2.

2. H. B. Walters, *JHS.*, XIII, 1892, p. 77 et suiv.

3. Collignon-Couve, *Catal.*, p. 354.

des légendes que venait d'illustrer encore la tragédie, à tel point que ce genre put être désigné parfois sous le nom d'*hilarotragôdia*. Ces scènes bouffonnes, généralement appelées *phlyakes*, jouissaient d'une grande vogue et elles ont été reproduites sur de nombreux vases peints de l'Italie méridionale, appartenant surtout au IV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. » Il est bien difficile de ne pas rapprocher ces deux séries de vases : celle de l'Italie du Sud et celle du Cabirion. Citons encore M. L. Séchan : « Ajoutons en terminant, dit-il, qu'un vase à figures rouges et plusieurs vases à figures noires trouvés au Cabirion de Thèbes ou dans les tombeaux environnants, nous donnent une idée des *spectacles burlesques qu'improvisaient des acteurs volontaires* : c'est la rencontre de Cadmos avec le dragon, la navigation d'Ulysse sur un radeau fait de deux amphores, ou diverses autres *pochades mythologiques*<sup>2</sup>... »

D'autres indices, d'ailleurs, nous invitent à voir, dans ces scènes burlesques, de véritables *scènes de comédie*, et dans les personnages représentés, des *acteurs comiques*. Ulysse et Cadmos, en particulier, sont figurés avec un ventre énorme et un gros phallos<sup>3</sup> et, semble-t-il, complètement nus : *leur costume est donc celui des acteurs de la comédie ancienne*. « Le costume de la comédie ancienne — écrit M. O. Navarre — n'a été décrit par aucun auteur de l'antiquité. Les seuls renseignements directs que nous ayons sur le sujet sont quelques indications accidentelles, éparses dans les pièces d'Aristophane. Il en ressort trois faits importants : 1<sup>o</sup> dans une scène des *Grenouilles* (v. 200), Dionysos est qualifié de « gros ventre », allusion, nous dit le scholiaste, aux ventres postiches qui étaient en usage dans la comédie; 2<sup>o</sup> une dizaine de passages attestent que tous les personnages du sexe masculin exhibaient un phallos de cuir; 3<sup>o</sup> de ce fait s'en

1. L. Séchan, *op. cit.*, p. 47-48.

2. *Ibid.*, p. 51.

3. Noter aussi l'ithyphallisme apparent — et inattendu — du Bellérophon. Comme pour Ulysse et Cadmos, il y a là une disposition qui n'aurait pas dû coïncider avec des scènes *de peur*, et qui n'est explicable que par les exigences d'un costume typique.



déduit nécessairement un autre : c'est que le chiton des comédiens affectait une indécente brièveté<sup>1</sup>. » Étudiant ensuite un vase attique sur lequel sont figurés les apprêts d'une représentation, M. O. Navarre poursuit : « Quant aux deux autres acteurs, serviteurs du dieu, ils *semblent de prime abord ne porter aucun vêtement*; mais c'est une nudité simulée obtenue à l'aide d'un maillot collant, reconnaissable aux extrémités (encolure, poignets, chevilles). En dessous de ce maillot font saillie des bedaines et des croupes extravagantes, façonnées à grand renfort de coussins. Tous les deux ont le phallos postiche, énorme et pendant chez l'un, relevé chez l'autre. Leurs masques enfin sont à l'avenant de leur accoutrement, c'est-à-dire franchement caricaturaux<sup>2</sup>. »

Nous admettons donc volontiers l'assimilation proposée par M. L. Séchan; mais est-il nécessaire de voir, dans ces spectacles burlesques improvisés, de véritables *δρώμενα* cabiriques ? Nous ne le pensons pas. Athénée<sup>3</sup> rapporte qu'il existait à Thèbes un groupe d'acteurs volontaires, d'improvisateurs, qu'il appelle *ἐξέλονται*. Nous savons, d'autre part, que Cabiros avait dans le culte béotien une place analogue à celle de Dionysos dans le culte attique; bien plus, que le dieu vénéré à Thèbes sous le nom de Cabiros n'était autre que Dionysos lui-même. On peut donc, avec quelque vraisemblance, voir dans ces *improvisateurs comiques* une confrérie d'artistes quasi dionysiaques, placée sous le patronage du dieu et, sans doute, à son service. Une corporation analogue existait à Éleusis, une aussi à Samothrace, et « les artistes témoignaient leur reconnaissance aux dieux par leur piété et leur zèle pour les jeux qui étaient une partie du culte<sup>4</sup>. » Ceci nous est curieusement confirmé à Samothrace par la découverte d'un théâtre situé en plein hiéron, et sur lequel étaient vraisemblablement représentées des scènes de la légende héroïque : « Le théâtre exhumé en 1923, et dont

1. O. Navarre, *le Théâtre grec* (Payot, 1924), p. 215.

2. *Ibid.*, p. 216-217.

3. Athénée, XIV, 621 d.

4. P. Foucart, *les Mystères d'Éleusis*, p. 245-246.

sept rangées de gradins sont conservées, servait vraisemblablement à la représentation de tragédies d'intérêt légendaire *local*. Il a dû être bâti au cours du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère. Là aurait été mise en œuvre, notamment, la légende de Dardanos <sup>1</sup>. » Nous pouvons penser que les ἐθέλονται de Thèbes avaient, eux aussi, leur théâtre auprès du Cabirion, et espérer qu'un jour les fouilles nous rendront ce théâtre.

Quel moyen avaient donc les acteurs comiques thébains de témoigner leur piété à Cabiros-Dionysos, sinon de lui jouer quelques scènes burlesques ? Un des traits de la piété grecque, c'est qu'elle établit une parfaite liberté de rapports entre le dieu et les fidèles. Point n'est besoin d'offrir de grands sacrifices; il suffit de consacrer ce que l'on possède, très souvent un modeste produit du métier quotidien. Les ἐθέλονται de Thèbes ne pouvaient dédier à Dionysos que des improvisations comiques; mais si l'interprétation que nous avons donnée des scènes figurées sur les vases du Cabirion est exacte, ces vases nous montrent que les sujets sur lesquels on improvisait étaient en général choisis parmi les légendes héroïques à symbolisme religieux, parmi les vies exemplaires de ceux que nous avons appelés les « saints » cabiriques. Les fantaisies des acteurs comiques avaient ainsi l'aspect d'une sorte de parodie religieuse; mais tel n'était pas en réalité leur caractère. Elles étaient offertes pieusement au dieu par des artistes, persuadés de collaborer ainsi à la célébration du culte; et le dieu, de son côté, devait les accepter comme un agréable hommage. Dionysos aime l'enthousiasme, la verve, le rire et parfois même l'obscénité : de telles parades furent bien propres à lui plaire.

Ce sont ces scènes que nous voyons reproduites sur les vases du Cabirion et dédiées, en somme, une seconde fois, au Cabire et à son fils. Nous pouvons bien supposer que de telles improvisations se jouaient au moment des grandes

<sup>1</sup> *B.C.H.*, XLVIII, 1924, p. 504 (*Chronique des fouilles*) ; à propos de la légende de Dardanos, mise en œuvre par Dymas de Iasos, voir dans Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, 352, deux décrets en l'honneur de ce poète tragique; *Inscripfen von Priene*, 68-70; *IG.*, XII, 8, p. 38.

cérémonies mystiques, sans être obligés d'admettre qu'elles étaient une partie de l'enseignement intime des mystères, — pour tout dire, sans voir en elles, comme on le répète trop, les *δρώμενα* des mystères.

Au Cabirion de Thèbes, d'ailleurs, tout comme à Éleusis, le badinage mythologique, le jeu, la plaisanterie pouvaient avoir leur place et posséder certaine valeur rituelle. A Éleusis, on sait qu'il existait un *jeune* dieu, pour qui survivait le culte préhellénique de l'Enfant divin, un Dionysos *παρπαρίζων* qui avait tous les droits que comporte l'enfance<sup>1</sup>. A Thèbes, nous trouverons un autre dieu jeune, fils de Dionysos, peut-être transfuge de l'orphisme. Ce *νέος θεός* a été l'héritier de toutes les complaisances de Zeus : *ὁ γὰρ Ζεὺς βασιλέα τίθησιν αὐτὸν ἀπάντων τῶν ἐργασμάτων θεῶν καὶ πρωτίστας αὐτῷ νέμει τιμὰς καίπερ ἔσονται νέῳ καὶ νεότητι εὐλαπιναστή*<sup>1</sup>.

Malgré ce privilège royal, le jeune dieu est resté un enfant : les offrandes qu'il reçoit au Cabirion l'attestent. Sur une liste d'offrandes, découverte sur l'emplacement du temple, nous lisons en effet : *Ὠκυθία ἀστραγάλως πέτταρας, στρόβιλον, μάστιγα, δαίδα, ἀργούρια, ὀκτὰ δραχμὴ πέντε*<sup>2</sup>. Et l'on a effectivement retrouvé, parmi de nombreux objets en terre cuite, une des toupies (*στρόβιλοι*) mentionnées sur cette liste. Nous avons de bonnes raisons de croire que ces jouets étaient dédiés spécialement au *παῖς* du Cabirion.

A Thèbes, le culte s'adresse à Cabiros-Dionysos, dieu qui aime la vie joyeuse, voire les plaisirs grossiers; il a, à ses côtés, un très jeune fils qui se plaît au divertissement. Éleusis, sous certains aspects, a pu montrer une déesse peu austère que d'obscènes plaisanteries n'avaient point trop scandalisée — un Dionysos ami du jeu — et enfin un jeune génie mystique, Iacchos, qui, lui aussi, admettait la plaisanterie des géphyrismes. L'esprit de ces cultes mystiques ne diffère pas sensiblement; le grand soin des fidèles s'y attache à ne pas priver les dieux de ce qui leur plaisait. Amis de la gaité, ces

1. Abel, *Orphica*, 191; cf. O. Kern, *Hermès*, 1890, *art. cit.*, p. 5.

2. O. Kern, *Hermès*, *art. cit.*, p. 6, et Winnefeld, *Ath. Mitt.*, 1888, p. 426.

maîtres ne s'effaroucheront pas des plaisanteries qui leur seront offertes, et les fidèles n'auront aucun scrupule à leur dédier de burlesques offrandes : Aristophane pourra mettre ses moqueries sous la protection de Déméter, plaisanter « d'une manière digne de sa fête <sup>3</sup> » et les décorateurs des vases du Cabirion consacreront leurs œuvres gaies à Cabiros et à son fils.

E. LAPALUS.

1. Aristophane, *Grenouilles*, v. 392.

---



## LES ORIGINES DE L'ICONOGRAPHIE IRLANDAISE

---

L'inépuisable curiosité de M. Kingsley-Porter semble attirée depuis quelques années par les problèmes de la sculpture anglaise et irlandaise du haut moyen âge. Déjà, en 1917<sup>1</sup>, à propos d'une stèle funéraire de Bobbio, il évoquait les missionnaires irlandais et leur rôle dans la transmission des formes décoratives. Mais ce n'était qu'une indication. Quelques années plus tard, il reprend le problème en lui donnant une bien autre ampleur. En 1927<sup>2</sup> et 1928<sup>3</sup>, il insiste sur l'importance que prennent, dans l'histoire de la sculpture médiévale, les croix anglaises de Bewcastle et de Ruthwell, dès lors qu'on admet pour elles la date longtemps controversée de 670. Croix anglaises des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, croix irlandaises du X<sup>e</sup> siècle, sont presque les seules sculptures figurées d'Occident antérieures à l'art roman; les seules subsistantes, tout au moins, car, à l'aide de textes, de dessins de Montfaucon, et de quelques fragments isolés, sarcophages de Jouarre, tête de Christ de Saint-Pantaléon-lès-Autun, etc., M. Kingsley-Porter dresse devant nous l'hypothèse, qu'il rend très plausible, d'une sculpture figurée mérovingienne et carolingienne. Il en explique l'existence par une influence anglo-irlandaise, et il voit des prolongements de cette influence jusqu'en pleine époque romane, dans la sculpture de Lombardie, de Bourgogne et de Languedoc, et dans les œuvres d'orfèvrerie de Godefroy de Claire.

Amené par l'étude de la sculpture romane et préromane

1. A. Kingsley-Porter, *The chronology of Carolingian ornament in Italy*, in *Burlington Magazine*, vol. XXX (1917), p. 98 sq.

2. Du même, *The tomb of Hincmar and Carolingian sculpture in France*, in *Burlington Magazine*, vol. L (1927), p. 75 sq.

3. Du même, *Spanish romanesque sculpture*, p. 1-40.

à celle des croix insulaires, M. Kingsley-Porter en est venu à chercher l'origine de leur iconographie. C'est le sujet de deux articles qu'il vient de publier<sup>1</sup>. Ce qui précède fait deviner l'importance qu'il y attache, et qu'il espère expliquer ainsi une partie de l'iconographie romane. La question, envisagée à ce point de vue, dépasse donc en ampleur une simple étude d'une province jusqu'ici mal explorée de l'art chrétien. Elle prend une singulière portée et mérite qu'on l'examine longuement.

Ces deux articles sont plutôt une série de notes sur des points d'iconographie encore mal connus qu'une étude systématique. Tels qu'ils sont, ils nous laissent entrevoir les résultats auxquels leur auteur aboutit déjà.

Dans le premier article, il étudie d'abord le motif jusqu'ici inexpliqué des deux personnages luttant corps à corps. On le trouve sur plusieurs croix irlandaises. La similitude du panneau de Kells avec un petit groupe de la façade de Notre-Dame-la-Grande est évidente; une sculpture de la cathédrale de Trani, où l'un des personnages a des ailes, vient les expliquer l'une et l'autre et permet d'y reconnaître la lutte de Jacob et de l'ange. M. Kingsley-Porter montre le lien qui unit cette scène à celle de la Nativité, en un commentaire imagé de la prophétie de Balaam : *oriatur stella ex Jacob*, lien que vérifie la juxtaposition des deux scènes à Notre-Dame-la-Grande et à Clonmacnoise. Cette iconographie de Jacob et l'ange est d'ailleurs exactement parallèle à celle de la genèse de Vienne, ce qui amène M. Kingsley-Porter à affirmer l'origine orientale de l'iconographie irlandaise. Il en voit d'autres preuves dans un panneau de la croix brisée de Kells où le Christ est représenté entrant à Jérusalem assis sur l'âne, les deux jambes du même côté, suivant la formule orientale. La représentation de l'arche de Noé serait aussi orientale, mais elle prend en Irlande un aspect curieusement

1. A. Kingsley-Porter, *Notes on Irish crosses*, article publié dans un recueil d'hommages : *Johnny Roosval, den 29 Augusti 1929*, Stockholm, p. 85 sq.; Arthur Kingsley-Porter, *An Egyptian legend in Ireland*, in *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 1930, p. 1 sq.

scandinave, par l'adjonction, aux deux extrémités, d'une tête de dragon et d'une spire qui transforment en une barque viking le bateau anonyme des figurations méditerranéennes, tel qu'on le voit par exemple sur les fresques coptes d'El-Kargeh.

Mais M. Kingsley-Porter est frappé aussi par l'originalité foncière de la représentation de certaines scènes bibliques en Irlande. Il en donne comme exemple la multiplication des pains et des poissons à Castledermot et à Kells (croix de Saint-Patrick et Columba) et surtout le baptême du Christ. Dans les représentations irlandaises de cette dernière scène, le Jourdain a toujours deux sources, figurées par deux petits disques. Cette habitude de donner deux sources aux rivières bibliques est un trait constant des psautiers monastiques, entre autres du psautier du Stoudion (British Museum).

M. Kingsley-Porter conclut : « Les sculpteurs irlandais, d'une manière générale, travaillaient avec une extraordinaire indépendance, mais ils connaissaient probablement des prototypes orientaux, et spécialement des décorations de psautiers byzantins. Le fait même de la sculpture en pierre et quelque chose de touffu dans les compositions suggèrent l'influence de sarcophages chrétiens, et surtout de ceux d'Occident. Mais je sais peu de détails qu'on puisse faire remonter à une pareille source. » Il cite cependant la représentation des soldats au tombeau et celle d'Adam et Ève.

Le second article semble avoir été écrit à la même époque que le premier et le complète. Mais il traite, en même temps que des croix irlandaises, de quelques croix anglaises. M. Kingsley-Porter reprend d'abord le thème de saint Paul et saint Antoine dont il avait traité brièvement à la fin de son article de 1927. La légende des deux saints ermites de la Thébàïde, de leur rencontre et du pain qui leur est apporté par un oiseau tient, par ses origines mêmes, au sol d'Égypte. On n'en connaissait jusqu'ici aucune représentation copte. M. Kingsley-Porter nous apporte une fresque inédite de Der Abu Makar où les deux saints sont représentés de face, dans l'attitude des orants, tandis que l'oiseau vole entre eux,

apportant le pain dans son bec. En Occident, deux moments différents de la légende ont été alternativement choisis par les sculpteurs. Sur la croix de Ruthwell, en Angleterre, sur un chapiteau de Vézelay, et à Moarves, en Espagne, c'est le partage du pain que les saints tiennent entre eux. En Irlande, au contraire, c'est l'instant précédent, celui où l'oiseau paraît, tenant le pain dans son bec. On retrouve la représentation de Der Abu Makar qui, seule, correspond aux plus anciennes vies des deux saints.

Un autre personnage de Der Abu Makar, saint Jean-Baptiste portant l'agneau dans une sorte d'écusson, existe aussi dans les Iles Britanniques, mais cette fois sur les croix de Bewcastle et de Ruthwell. Et là, l'intermédiaire est tout indiqué : c'est la chaire de Maximien, à Ravenne, dont l'origine orientale, et probablement copte, est bien établie, ainsi que ses rapports stylistiques avec les croix anglaises qu'expliquent les voyages de l'évêque northumbrien Benedict en Italie. Il y a là une série de monuments bien enchaînée qui nous amène jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Mais le fil se rompt qui devrait nous conduire jusqu'au trumeau de Vézelay.

D'autres traits iconographiques d'origine copte se retrouveraient en Irlande : le Christ au tombeau de Clonmacnoise représenté comme une momie ligotée par ses bandelettes, l'âme personnifiée par un oiseau dans le même panneau. Et la légende de saint Antoine a fourni la matière d'une autre représentation : celle de la Tentation. Le saint est représenté debout entre deux personnages à tête d'animal qui l'agrippent chacun d'un côté, et semblent murmurer à ses oreilles. Cette scène, qu'on trouve fréquemment en Irlande, n'a jamais été figurée en Angleterre, ce qui renforce encore la remarque faite à propos de saint Paul et saint Antoine ; on aboutit à deux groupes iconographiques : Égypte-Irlande d'une part ; Égypte-Northumbrie-France-Espagne d'autre part.

D'autres comparaisons sont d'ailleurs possibles, non plus cette fois avec des œuvres coptes, mais avec le psautier byzantin enluminé en 1066 au couvent de Saint-Jean Stou-



dion (*Br. Mus. Add.*, 19352). M. Kingsley-Porter l'avait déjà invoqué une première fois à propos de la double source des fleuves bibliques. Il y trouve cette fois-ci des parallèles frappants avec certains panneaux des croix irlandaises : la représentation des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, celles de David oint par Saül, du sacrifice d'Isaac, etc. On reconnaît aux psautiers de cette série des prototypes de Syrie ou d'Asie Mineure. Ce sont eux qui auraient influencé également les sculpteurs irlandais.

Tout l'effort de M. Kingsley-Porter, dans ces deux articles, a donc tendu à montrer les rapports étroits des sculptures irlandaises avec des œuvres orientales, les unes de l'Asie antérieure, les autres coptes. Il montre en même temps que, dans la transmission de ces modèles orientaux, l'Angleterre ne semble avoir joué aucun rôle. Il a l'impression d'un contact intime et direct.

Ce contact, M. Kingsley-Porter ne l'explique pas autrement que par une brève allusion à l'histoire des monastères irlandais et à leurs rapports avec l'Orient. Mais ici interviennent des questions de chronologie qui compliquent singulièrement la question, pour peu qu'on les examine de près. Et c'est ce qui peut faire regretter que M. Kingsley-Porter nous ait présenté ces premiers résultats de ses recherches — même si dans son esprit ils ne sont que provisoires et préliminaires — sous cette forme de notes abruptes. Il fait observer qu'il n'existe aucun *corpus* de la sculpture irlandaise et qu'il est obligé de travailler uniquement sur ses photographies et ses dessins. C'est montrer quelque injustice pour l'admirable recueil de photographies, incomplet mais très abondant, qu'a publié quelques mois avant sa mort l'archéologue irlandais H. S. Crawford<sup>1</sup>. La minceur de ce volume et l'insuffisance de son texte ne devraient pas faire méconnaître son admirable valeur documentaire. Ce peut être, provisoirement, le *corpus* que réclame M. Kingsley-

1. H. S. Crawford, *Handbook of carved ornament from Irish monuments of the Christian period*, Dublin, 1926.

Porter. Ce qui nous manque surtout, c'est une étude systématique des croix irlandaises faite par rapport aux découvertes actuelles de l'iconographie chrétienne, et un essai de classification chronologique. Et cela, M. Kingsley-Porter ne nous le donne pas. Les passages où il parle de l'Irlande dans l'introduction de *Spanish romanesque sculpture* sont vagues, et détonnent dans ce vigoureux tableau de la sculpture préromane. Il se contente d'indiquer quelques points de repère: avec Crawford, il date du ix<sup>e</sup> siècle les croix d'Ahenny, puis il rappelle que les croix du roi Flann à Clonmacnoise, et de l'abbé Muiredach à Monasterboice sont toutes deux datées des premières années du x<sup>e</sup> siècle par leurs inscriptions, tandis que la croix de Tuam peut être située de la même manière aux environs de 1156. Il semble croire à l'existence de croix, et plus particulièrement de croix à personnages, en Irlande au moins, depuis le vii<sup>e</sup> siècle, puisque, agitant la question de savoir si les croix anglaises sont le prototype des croix irlandaises ou *vice versa*, il penche nettement pour la seconde hypothèse. Il ne nous dit pas d'ailleurs quelles croix il ferait ainsi remonter au vii<sup>e</sup> et au viii<sup>e</sup> siècle. Peut-être suppose-t-il l'existence de monuments maintenant disparus qui auraient précédé ceux que nous avons encore.

Or, nous croyons qu'il est possible, actuellement, d'arriver à plus de précision. Nous n'avons pas l'ambition d'assigner à chacune des croix irlandaises une place absolument déterminée dans cet espace de cinq ou six cents années sur lesquelles elles se répartissent. Nous croyons simplement qu'on peut établir leur ordre de succession, et surtout dessiner avec une certaine netteté les contours de groupes dont les méthodes et les affinités ne sont pas les mêmes. Il est difficile d'exposer brièvement cette classification dont chaque point devrait être justifié par de longues comparaisons. Nous allons seulement en résumer les grandes lignes, ce qui posera les données sur lesquelles nous discuterons les résultats auxquels aboutit M. Kingsley-Porter.

On connaît actuellement un peu plus de cent croix en

Irlande, groupées dans le centre et le nord-est de l'île (Ulster oriental, Meath, Leinster, nord du Munster). Un certain nombre d'entre elles sont trop peu décorées pour qu'on puisse essayer de les classer. Les autres, au nombre d'une soixantaine, à peu près, sont couvertes d'une chape dense et continue d'ornements. Ce sont tantôt des spirales, des entrelacs, ou des emmêlements inextricables d'animaux stylisés; tantôt, des groupes de personnages généralement enfermés dans des cadres rectangulaires. Ces croix se rattachent évidemment à celles d'Angleterre et du pays de Gaïles. Elles appartiennent au même type de monuments. Elles leur ressemblent par la profusion des ornements. Mais elles s'en écartent par leur forme qui comprend presque toujours un cercle reliant entre eux les quatre bras. Elles ne leur ressemblent pas non plus par leur décoration, soit ornementale, soit figurée. Elles sont au contraire dans un rapport très étroit avec les croix sculptées sur les stèles d'Écosse dont les bras sont aussi reliés par un cercle et dont les ornements sont souvent identiques à ceux d'Irlande.

Je placerai en tête de la série quelques monuments du nord-est du Donegal (croix de Carndonagh, stèles de Fahan et de Drumhallagh), que leurs entrelacs à double contour et divers autres détails rattachent aux ornements du livre de Durrow (650 environ). Elles doivent remonter à la fin du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Elles seraient donc sensiblement contemporaines des croix de Bewcastle et de Ruthwell, si même elles ne leur sont pas antérieures. Mais elles appartiennent à un art absolument différent. Elles portent quelques très grossiers personnages parmi lesquels on ne peut guère identifier que David jouant de la harpe, Jonas avalé par la baleine, et la Crucifixion.

A la première moitié du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, il faut assigner sans doute les croix d'Ossory. Celles d'Ahenney sont évidemment des imitations d'œuvres de métal du type de la broche de Tara dont la décoration de spirales se rattache étroitement à celle du livre de Lindisfarne (700 environ). Leur date entraîne celle de la grande croix de Kilkieran, des bases de Lorrha,

et des croix de Killamery et de Kilrea. Toutes les croix de ce groupe sont couvertes d'un réseau serré d'ornements, et elles traduisent par des traits nombreux (imitations de cabochons couvre-clou, de verroterie cloisonnée, etc.) la transposition en pierre de modèles d'orfèvrerie. Elles ont toutes des scènes de chasse ou de défilés de cavaliers et de chevaux, analogues aux sculptures de certaines stèles écossaises, qui semblent une adaptation christianisée de vieux mythes celtiques. Les scènes chrétiennes apparaissent seulement timidement çà et là : la Crucifixion à Killamery, et quelques petites scènes réparties en quatre panneaux aux extrémités des bras, à Killamery et à Kilrea; on y distingue la lutte de Jacob et l'ange, ainsi que saint Paul et saint Antoine recevant le pain, et peut-être la tentation de saint Antoine.

A une époque un peu postérieure (deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle), il faut classer, à cause de la forme déjà plus évoluée de la spirale, quelques croix et stèles à scènes de chasse (Clonmacnoise, Banagher, Bealin, etc.). On arrive ainsi à cette fin du VIII<sup>e</sup> siècle qui voit les premières incursions des Vikings (795). Les perturbations qui s'ensuivirent mirent probablement pendant quelque temps une entrave à l'activité des sculpteurs, et ce n'est que lorsque, de pirates, les Scandinaves deviennent fondateurs de colonies et de royaumes, qu'au milieu ou vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle un nouvel essor se fait sentir. Nous savons qu'il aboutit vers 920 à l'érection des grandes croix de Clonmacnoise et de Monasterboice. Ces deux monuments surchargés de scènes bibliques nous mettent en présence d'une sculpture figurée complètement évoluée et sûre de ses moyens. Il nous faut voir maintenant comment elle s'est formée, si ses origines remontent à des monuments contemporains de ceux que nous venons d'étudier, ou bien si, au contraire, elle n'apparaît qu'après les premiers raids des Vikings.

Il existe environ une trentaine de croix à scènes figurées. Leur iconographie permet de les classer en plusieurs groupes.

Un certain nombre d'entre elles, dont les exemples les plus frappants se trouvent en Ulster (Arboe, Camus-Macos-





Fig. 1. — Croix de Donaghmore.

quin, Donaghmore, Armagh, Killary, croix brisée de Kells) sont composées avec une grande rigueur; une scène ou deux peuvent manquer, mais l'enchaînement, l'ordre de succession sont à peu près constants. Cela vient de ce qu'il y a un lien entre les scènes et de ce qu'elles forment un commentaire de l'idée de rédemption. Sur une face de la croix, on trouve des scènes de l'Ancien Testament : la Chute, qui nécessite la Rédemption, puis, dans leur ordre chronologique, des épisodes où Dieu manifeste son aide, scènes chargées de signification, dont certaines préfigurent en même temps la Crucifixion : arche de-Noé, sacrifice d'Abraham, Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Sur l'autre face, ce sont des scènes du Nouveau Testament; d'abord l'Annonce aux bergers et l'Adoration des Mages, symboles de la rédemption de tous les peuples. Leur place met d'ailleurs en pendant d'une manière saisissante, d'un côté la Chute qui est la cause première de la Rédemption, et de l'autre l'Incarnation qui est le moyen de son accomplissement. Les scènes qui suivent, Noces de Cana, Multiplication des pains et des poissons, sont des symboles de l'Eucharistie. Elles sont surmontées de la Crucifixion, aboutissement de toutes les scènes précédentes, accomplissement des nécessités et des promesses qu'elles renfermaient (fig. 1). Ce cycle bien construit, qu'anime une ample et rigoureuse pensée théologique, s'augmente sur les côtés de la croix de quelques scènes plus variables, et qui s'y incorporent plus ou moins bien : saint Paul et saint Antoine recevant le pain, qui deviennent une sorte de figure de l'Eucharistie, en même temps qu'une image de l'aide divine; parfois le massacre des Innocents, David et le lion, etc. <sup>1</sup>. C'est ce même programme, mais dis-

1. M. Kingsley-Porter ne semble pas avoir été frappé par cet enchaînement des scènes. S'il avait noté cette répétition des mêmes séries, il n'eût sans doute pas vu des démons tourmentant saint Antoine dans les cinq pains et les deux poissons croisés en X qui flanquent à droite et à gauche la figure du Christ assis, sur la croix du marché de Kells. Cette scène vient à sa place normale, entre les Noces de Cana et la Crucifixion. De même, sur la croix de Saint-Patrick et Columba, à Kells, le panneau central n'est qu'un motif décoratif de spirales, tel qu'on en trouve sur bien des croix anciennes.

persé, et avec un aspect papillotant, qu'on retrouve sur quelques rudes croix de granit qui s'élèvent à l'ouest des montagnes de Wicklow, à Moone-abbey, Castledermot et Ullard. A Moone, toutes les scènes bibliques sont réparties sur la base, très haute, tandis que la croix elle-même est toute couverte d'animaux; sur l'une des croix de Castledermot, la face occidentale étant occupée par des ornements, les scènes bibliques se tassent et se bousculent sur les trois autres côtés. A Moone et à Castledermot, on trouve d'ailleurs, en plus des scènes énumérées jusqu'ici, les douze apôtres. A Moone, nous rencontrons pour la première fois la Fuite en Égypte, et à Castledermot, David jouant de la harpe. Le programme est d'ailleurs tronqué : l'arche manque, ainsi que le Baptême du Christ, et les Noces de Cana. Et l'iconographie de presque chaque scène s'écarte par bien des détails de ce qu'elle était en Ulster.

D'autres croix, peu nombreuses, mais extrêmement importantes, diffèrent de celles d'Ulster, non plus par des détails et des attitudes, mais par le choix même des scènes. Sur la croix du marché, à Kells, les scènes du Nouveau Testament décorent bien l'une des faces, au-dessous de la Crucifixion, mais l'autre côté nous montre un mélange bizarre qui commence par les soldats gardant le tombeau du Christ, surmontés d'un groupe de guerriers qui représentent peut-être un épisode de la vie de Gédéon. Les scènes habituelles de l'Ancien Testament, Adam et Ève, Daniel dans la fosse aux lions, le sacrifice d'Abraham sont rejetés sur les bras et à leur intersection. Sur l'un des côtés, auprès de scènes difficilement intelligibles, on voit Moïse recevant les tables de la loi. A Durrow, le

La scène qui le surmonte représente, comme le dit M. Kingsley-Porter, la multiplication des pains et des poissons, mais les pains sont entre le Christ et l'assistant, en avant de la rangée de têtes qui représente les autres assistants. M. Kingsley-Porter ne semble avoir vu que quelques-unes des croix d'Ulster; il dit ne connaître de représentations du baptême du Christ qu'à Monasterboice, Killary et Kells, alors qu'on trouve cette scène aussi à Arboe, Armagh, Camus-Macosquin, Donaghmore et Boho. L'arche de Noé est sculptée non seulement à Killary et Kells, comme il le note, mais aussi à Armagh et à Camus-Macosquin.

programme d'Ulster s'émiette bien plus; on n'en retrouve plus, disséminés au hasard, que le sacrifice d'Abraham, Adam et Ève, David et le lion. La face occidentale tout entière est occupée par des scènes de la Passion : deux épisodes de l'arrestation du Christ, et les soldats au tombeau. Ce sont à peu près les mêmes panneaux qui figurent à Clonmacnoise, sur la face occidentale de la croix du roi Flann; et cette fois-ci, il ne reste plus rien, sur les autres côtés, du commentaire de la Rédemption. On retrouve les scènes de l'arrestation, sur la croix de Muiredach, à Monasterboice. Ces trois croix, Monasterboice, Clonmacnoise, Durrow, forment un groupe cohérent. En plus des scènes que nous venons de citer, elles ont toutes, au revers de la crucifixion, la figure du Christ juge qu'accompagnent, à Monasterboice, plusieurs scènes du Jugement dernier. Le mélange de scènes que nous constatons à Durrow et à Kells tend à prouver que ce groupe est à peu de choses près contemporain de celui d'Ulster. Les analogies du style peuvent d'ailleurs laisser peu de doutes à cet égard. Elles sont confirmées par l'examen des ornements. Prenons par exemple le décor de spirales (fig. 2). A Ahenny, comme dans le Livre de Lindisfarne, il s'étalait en enroulements fleuris. Sur la croix de Bealin et les stèles de Clonmacnoise, on voit son exubérance se calmer; il se dépouille d'un peu de sa fantaisie. Sur les croix à personnages, qu'il s'agisse du groupe d'Ulster ou de celui de Monasterboice, leur organisation dans un cadre rigoureux est un fait accompli, et leurs lignes ont achevé de se défaire de tout caprice pour se rapprocher d'un pur tracé géométrique. La spirale a pris toute son importance et s'est renflée en une demi-sphère qui jaillit du panneau. On a ainsi une évolution continue dont les deux points extrêmes sont datés par le Livre de Lindisfarne (700) et la croix de Muiredach (920 environ). Les croix à personnages des deux groupes semblent ainsi bien datées. Puisque leurs ornements sont d'une part semblables entre eux, et d'autre part l'aboutissement d'une évolution continue et cohérente, il n'y a de place pour elles qu'autour de celles qui sont bien datées, donc à la fin du ix<sup>e</sup> et au début du x<sup>e</sup> siècle.



La question devient plus obscure lorsqu'on se tourne vers les croix du groupe Castledermot-Moone. Leurs spirales, faites de la jonction de grosses S en relief, ne ressemblent à rien d'autre que nous connaissions en Irlande. Leur icono-



Fig. 2. — Panneaux de spirales.

1. Ahenny. — 2. Bealin (VIII<sup>e</sup> siècle).  
3. Croix brisée de Kells. — 4. Livre de Lindisfarne. — 5. Croix de Muiredach.  
6. Duleek (croix à personnages IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> s.).

graphie est singulière. On peut difficilement parler de leur style, car sa sauvagerie vient en partie du gros granit rude dans lequel elles sont taillées. Il paraît pourtant identique à celui du fût brisé d'Old Kilcullen. Or, ce fragment bien énigmatique semble, autant qu'on peut le déchiffrer, avoir des ornements très archaïques. Faut-il voir dans tout ce groupe le précurseur des deux autres, mais plus particu-

lièrement du groupe d'Ulster ? Faut-il, au contraire, y voir le produit d'un atelier local passablement arriéré ? Il est malaisé actuellement de trancher la question, qui serait cependant fort importante. Il semble difficile, cependant, que ces croix puissent être contemporaines de celles du VIII<sup>e</sup> siècle dont elles sont si dissemblables.

Quoi qu'il en soit, et en laissant cette question ouverte, nous aboutissons au classement suivant :

650-700 : croix du Donegal (Carndonagh, etc.).

700-750 : croix d'Ossory (Ahenny, Kilkieran, Killamery, Kilrea, etc.).

750-800 : croix de Bealin, stèles de Clonmacnoise.

(?) 800-850 : croix de Castledermot et de Moone (?).

850-950 : croix à personnages du groupe d'Ulster et du groupe Clonmacnoise-Monasterboice-Durrow.

La période suivante, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, ne nous intéresse pas ici ; elle comprend une série de croix-crucifix dont la dernière est probablement celle de Tuam (1156 environ).

En nous aidant de ce classement, reprenons la question qui nous occupe, celle de l'apparition des thèmes iconographiques. Quelques-uns de ceux que nous trouverons jusqu'à la fin, et dans les groupes les plus divers, semblent apparaître très tôt : la Crucifixion, d'abord, qu'on trouve à Carndonagh et à Killamery ; puis David jouant de la harpe (Carndonagh ; plus tard Castledermot, Durrow), et enfin la lutte de Jacob et de l'ange, et la rencontre de saint Paul et saint Antoine (Killamery). Ainsi entendu, le point de vue de M. Kingsley-Porter devient plus intéressant encore ; l'introduction de deux des thèmes dont il a bien défini l'origine orientale semble remonter au début du VIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une époque très peu postérieure à la conquête de l'Égypte et de la Syrie par les Arabes. L'arrivée des Musulmans, si elle n'a pas fait disparaître immédiatement les monastères, a du moins amené un exode de moines vers des régions plus paisibles. La renommée des écoles irlandaises était assez grande pour qu'une partie d'entre eux s'en allassent jusqu'à cette extrémité de l'Europe. Il est tout naturel qu'ils aient amené avec eux

les légendes de leurs saints et quelques images. Les autres thèmes arrivent en Irlande un siècle au moins plus tard, du moins si l'on ne recule pas au delà de 800 la date des croix de Castledermot et de Moone, et l'on peut se demander, dans ce cas, si quelque intermédiaire n'est pas intervenu dans leur transmission.

Reprenons les arguments de M. Kingsley-Porter et voyons quelles interprétations nous pouvons en donner. Les traits d'iconographie copte qu'il relève peuvent se résumer ainsi :

*Thème de saint Paul et saint Antoine rompant le pain. Saint Jean-Baptiste portant l'agneau sur un écusson.* Ces deux thèmes ne se trouvent dans les Îles Britanniques qu'en Northumbrie au VII<sup>e</sup> siècle. Ils y sont parvenus par l'intermédiaire de monuments coptes d'Italie, tels que la chaire de Maximien.

*Thème de saint Paul et saint Antoine recevant le pain.* Cette scène parviendrait au VIII<sup>e</sup> siècle en Irlande, apportée par des moines fuyant devant l'invasion arabe.

*Le Christ au tombeau représenté comme une momie égyptienne.* Les momies liées de bandelettes sont fréquentes dans l'art chrétien primitif, et Lazare est toujours représenté sous cet aspect sur les sarcophages d'Occident.

Les emprunts faits par l'Irlande à l'Égypte copte semblent se réduire à la scène de saint Paul et saint Antoine. Je serais cependant tentée d'en ajouter une autre : il semble bien que dans la scène du Baptême du Christ, à Baouît<sup>1</sup>, le Jourdain ait deux sources, représentées par deux petits personnages tenant des urnes. Mais la fresque est justement à cet endroit en fort mauvais état. D'ailleurs, ce trait des fleuves à double source, à peu près constant dans le psautier du Stoudion, semble appartenir tout autant à la Syrie, à laquelle le peintre égyptien l'aurait emprunté.

Cela nous amène aux apports que M. Kingsley-Porter qualifie, d'une manière plus générale, d'orientaux. Certains

1. Jean Clédat, *Le monastère et la nécropole de Baouît*, in *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français du Caire*, t. XII, 2<sup>e</sup> fasc., pl. XLV.

ne méritent peut-être pas absolument ce qualificatif; l'arche de Noé n'est pas représentée seulement à El-Kargeh, en Égypte. Elle fait partie du cycle iconographique que Le Blant rattache à la prière des morts, et figure à ce titre non seulement sur la coupe de verre gravé de Podgoritzza, mais encore sur plusieurs sarcophages occidentaux. Les rapprochements avec les psautiers semblent infiniment plus solides. Il y a certainement, à la base de beaucoup de scènes représentées

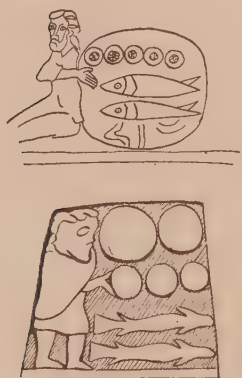


Fig. 3. — Multiplication des pains.

en Irlande, des manuscrits syriens ou cappadociens analogues à ceux dont s'est inspiré l'enlumineur byzantin. Cette hypothèse peut être d'ailleurs confirmée par un rapprochement curieux (fig. 3): la fameuse représentation de la multiplication des pains et des poissons de Castledermot n'est pas, comme le pense M. Kingsley-Porter, une originalité des sculpteurs irlandais, mais une réplique fidèle d'une fresque de la chapelle souterraine de Toqale, en Cappadoce (ix<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>. Sur l'autre croix de Castledermot, les personnages qui entourent les objets du miracle sont aussi conformes à la fresque, considérée alors dans son ensemble. On pourrait ajouter encore à la liste de thèmes orientaux dressée par M. Kingsley-Porter le thème de l'ascension d'Alexandre dont le caractère oriental est reconnu, et qu'on trouve en Irlande sur la croix de Durrow et la grande croix de Monasterboice<sup>2</sup>.

Il y a donc bien des traits orientaux dans l'iconographie des croix irlandaises et ces traits semblent appartenir, pour la majeure partie, à des illustrations de psautiers.

Mais il y a des traits occidentaux aussi. M. Kingsley-Porter écarte bien vite les sarcophages. Ce n'est pas seulement, comme il le remarque, par leur style que les croix évoquent

1. G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce*, vol. I, pl. XXXVI.

2. H. S. Crawford, *loc. cit.*, pl. L, n<sup>os</sup> 161 et 162.



les scènes touffues des grandes tombes sculptées de la vallée du Rhône. M. Kingsley-Porter a noté lui-même que les scènes d'Adam et Ève et des soldats au tombeau sont traitées d'une manière presque identique sur les deux groupes de monuments.

La scène des soldats est particulièrement frappante. Mais il y a une correspondance plus curieuse encore dans le choix des thèmes. Les croix du groupe de la Rédemption ne comprennent que des sujets appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler l'art chrétien primitif. Leur programme ne remonte pas jusqu'au stade purement symbolique auquel appartiennent le Bon Pasteur, le Pêcheur d'âmes, etc., mais il remonte à cette période où les scènes étaient choisies pour leur signification cachée, et comme les illustrations des diverses faces d'une même idée. Comme les sculptures des sarcophages, des diptyques et les fresques d'El Bagawat, en Égypte, illustraient l'idée de salut, les croix irlandaises sont un commentaire de celle, toute proche, de rédemption. De là, un choix presque identique de scènes. Mais ce choix de sujets est surtout en honneur aux <sup>iv</sup><sup>e</sup> et <sup>v</sup><sup>e</sup> siècles. Bientôt, en Orient, l'aspect historique des scènes frappe le peintre ou le sculpteur bien plus que leur interprétation théologique. On en arrive à des illustrations de plus en plus littérales de l'Évangile, au cycle historique des églises rupestres de Cappadoce <sup>1</sup>.

En Occident, la sculpture figurée disparaît presque complètement après le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Mais au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, dans l'Empire carolingien, on en revient à la vieille iconographie théologique.

L'art carolingien, on commence à le bien voir maintenant, emprunte ses modèles aux sources les plus diverses. Dans les ivoires, les manuscrits, les formules iconographiques d'Orient et d'Occident voisinent et se coudoient. On copie des modèles syriens, byzantins. On copie aussi des diptyques d'ivoire du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle analogues, comme style et comme ico-

1. Cf. G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont Athos*. Paris, 1916.

nographie, aux sarcophages. M. Goldschmidt a donné des exemples évidents de ces emprunts<sup>1</sup>. Or ce mélange de thèmes iconographiques est justement ce que nous trouvons en Irlande sur des croix dont la plus grande partie date indiscutablement du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle. On n'en peut conclure sans plus de recherches à une influence carolingienne en Irlande, mais il faut examiner la question.

Il est un grand nombre de scènes des croix irlandaises qu'on peut retrouver dans les ivoires carolingiens, et elles appartiennent aussi bien au groupe d'Ulster qu'à celui de Monasterboice.

Les sculpteurs d'ivoire carolingiens reprennent aux artistes arlésiens du v<sup>e</sup> siècle le motif des deux soldats endormis symétriquement de chaque côté du tombeau, appuyés sur leurs deux lances qui dessinent un grand V dans le panneau<sup>2</sup>. C'est un groupe à peu près identique que nous retrouvons en Irlande, à cette différence près que le tombeau n'est plus un petit édicule circulaire, mais un sarcophage béant occupant toute la partie inférieure de la composition. Le Christ emmailloté comme une momie que l'on y aperçoit à Clonmacnoise peut s'expliquer aussi par l'imitation de modèles carolingiens, puisqu'il est presque identique au Lazare d'un ivoire de la Bibliothèque royale de Berlin<sup>3</sup>. L'arrestation du Christ est représentée de la même manière sur un ivoire de la Bibliothèque nationale<sup>4</sup> et sur les croix de Clonmacnoise et de Durrow. La scène très curieuse qui semble se dérouler sur l'un des panneaux de la croix de Muiredach, saint Pierre coupant au soldat une oreille que le Christ recolle, n'est que le développement d'un épisode de l'ivoire du Louvre<sup>5</sup>. Les deux petits personnages à l'air angoissé de la croix de Durrow, dont l'un serre un enfant contre

1. A. Goldschmidt, *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser.*, Berlin, 1914, p. 10, fig. 6 et *passim*.

2. *Ibid.*, vol. I, pl. V, 9, LXII, 147 d, LXXXIII, 180 et *passim*.

3. *Ibid.*, vol. II, pl. VI.

4. *Ibid.*, vol. I, pl. XXIX, n<sup>os</sup> 72 et 73.

5. *Ibid.*, vol. I, pl. XXXIII, n<sup>o</sup> 80 b.

lui, font songer à la fuite en Égypte (fig. 4). Mais l'âne manque. Ce trait se retrouve sur le coffret du Louvre<sup>1</sup>. La scène de l'Annonce aux bergers telle qu'on la trouve en Irlande sur les croix d'Ulster, l'ange et les bergers se faisant pendant de chaque côté de moutons représentés de profil les uns au-dessus des autres (fig. 1, panneau inférieur), se retrouve sur un ivoire du Victoria and Albert Museum<sup>2</sup>. De même, le groupe qui représente la multiplication des pains et des poissons, et peut-être en même temps la Cène, sur les croix d'Ulster (fig. 1, 5<sup>e</sup> panneau), se retrouve identiquement sur un ivoire de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle<sup>3</sup>. On trouverait aussi facilement des équivalents à la représentation irlandaise des Noces de Cana. Et la version carolingienne du baptême du Christ est peut-être celle qui se rapproche le plus, comme composition et ordonnance, de celle d'Irlande (fig. 1, 3<sup>e</sup> panneau, Goldschmidt, *loc. cit.*, *passim*).

Malgré tous ces rapprochements, nous sommes très loin d'affirmer une identité entre les deux arts. Un grand nombre de scènes, fréquentes dans l'art carolingien, manquent en Irlande. D'autres, au contraire, telle l'Arche de Noé, existent en Irlande, alors qu'on ne les trouve pas sur le continent. Mais l'atmosphère est la même. Le style, la manière de grouper les personnages se ressemblent de part et d'autre. Et les sources semblent être les mêmes. En dernière analyse, c'est là le point important. Les croix irlandaises et les ivoires



Fig. 4. — La fuite en Égypte.  
(Croix de Durrow.)

1. *Ibid.*, vol. I, pl. XLI, n° 95.

2. *Ibid.*, vol. I, pl. VIII.

3. *Ibid.*, vol. I, pl. XII, n° 22.

carolingiens sont probablement à peu près contemporains, et s'ils se ressemblent, c'est surtout parce que les mêmes modèles parvenaient dans les ateliers de l'Empire et dans ceux d'Irlande. De part et d'autre, on obéissait aux mêmes modes. Et les rapports entre les deux arts sont faciles à établir au point de vue historique : le ix<sup>e</sup> siècle voit une recrudescence d'activité irlandaise dans les vallées du Rhin et de la Moselle, et la fondation de nombreux couvents dont les moines se livrent, semble-t-il, à d'incessantes allées et venues entre l'Irlande et le Continent. Il est naturel qu'on leur doive un second apport d'images, analogue, quoique plus important, à celui qui fut la conséquence de l'exode des moines coptes et syriens.

Les croix irlandaises ne seraient, en somme, qu'un aspect de ce phénomène complexe qu'est la renaissance carolingienne. Elles participeraient, tout en gardant une grande originalité, de son éclectisme à choisir des modèles et de son goût archaïsant. Par cette voie détournée, un peu du style des sarcophages et des diptyques du v<sup>e</sup> siècle survivrait encore dans leurs panneaux plus rigoureusement ordonnés. Et ce serait simplement parce que Godefroy de Claire se rattache à une tradition rhénane à base carolingienne qu'il se trouve employer, comme les sculpteurs irlandais, le symbolisme des préfigurations. Lorsqu'il ciselait la croix de Saint-Denis, les Irlandais avaient cessé, depuis près de deux siècles, de représenter en sculpture des scènes bibliques qu'ils n'avaient d'ailleurs presque jamais figurées en orfèvrerie. Les deux arts remonteraient simplement à une origine commune.

M. Kingsley-Porter ne semble pas avoir vu les croix irlandaises à personnages sous cet aspect, qui lui semblera sans doute mesquin. Elles seraient plus frappantes si l'on pouvait y voir une sorte de miroir privilégié en Occident de l'art oriental. Mais il est déjà remarquable que les sculpteurs irlandais aient traduit en pierre ce que, dans l'Empire carolingien, l'on ne sculptait guère qu'en ivoire. Par là, les croix irlandaises sont encore d'une importance singulière. Elles nous font sentir ce qu'il y avait, dans l'art carolingien, de dispositions latentes





EPÉE DITE DE TIBÈRE, AU BRITISH MUSEUM

A droite la lame ; à gauche le fourreau à reliefs.



à la sculpture monumentale. Même si l'on se refuse, avec M. Bréhier, à admettre l'existence d'une sculpture carolingienne, on sent au moins, grâce à l'exemple de l'Irlande, qu'elle aurait pu exister, que tout était prêt pour son épanouissement. Envisagées ainsi, elles présageraient l'art roman, et elles en seraient plus que le prototype — la première esquisse.

Françoise HENRY.

---

# L'INSCRIPTION DE BEALIN

(PLANCHES IV ET V)

Une découverte inattendue vient de nous mettre à même de vérifier quelques-unes des dates proposées dans le précédent article. Il s'agit d'une inscription que je viens de déchiffrer sur la croix de Bealin (comté de Westmeath), et qui la date des environs de 800 (fig. 1). C'est un nouveau jalon dans l'histoire de la sculpture irlandaise dont l'évolution devient ainsi plus claire.



Fig. 1. -- Inscription de la croix de Bealin.

La croix de Bealin (pl. IV et V) est l'une des moins connues des croix irlandaises. Elle se dresse actuellement dans le domaine de Twyford, à 5 kilomètres au nord-est d'Athlone, sur une petite éminence qui domine la partie nord de la tourbière d'Allen. Elle était primitivement située au voisinage d'une source non loin de la maison d'habitation de Twyford, mais on ne sait rien du monastère sur le territoire duquel elle a dû être élevée. Quoi qu'il en soit, Bealin n'est pas à 20 kilomètres de Clonmacnoise, et il est naturel que notre croix se rattache à quelques-uns des monuments de cet immense champ de pierres sculptées que fut le monastère du Shannon. Plusieurs panneaux de ses faces latérales (ceux de spirales et ceux de serpents entre autres) sont à peu près identiques à certains panneaux de deux stèles qui se dressaient jusqu'à l'année dernière dans l'une des églises de Clonmacnoise, et que le docteur Mahr, conservateur des Antiquités du National Museum, vient de



transporter à Dublin. Chose plus remarquable encore, on trouve sur l'une des stèles de Clonmacnoise, sur une autre stèle provenant du cimetière voisin de Banagher, également transportée à Dublin, et sur la croix de Bealin, des cavaliers et des chiens chassant le cerf, et des dragons aux queues feuillues. Le grand panneau d'entrelacs-animaux de la face orientale de la croix de Bealin se retrouve presque exactement sur la stèle de Banagher. Les quatre monuments se tiennent étroitement. Ils sont probablement l'œuvre d'un même sculpteur. Ils sont en tous cas contemporains. Nous les considérons, à cause de la forme plus évoluée de leurs spirales, comme légèrement plus récents que les croix d'Ahenney, qu'ils rappellent d'ailleurs par plus d'un trait. Nous datons les croix d'Ahenney du VIII<sup>e</sup> siècle. L'inscription de Bealin donne une date voisine de 800. Voilà donc la date des croix d'Ahenney confirmée, et, en même temps, les débuts de la grande sculpture irlandaise nettement situés au VIII<sup>e</sup> siècle.

Henry Crawford semble être le seul archéologue qui se soit jamais occupé de la croix de Bealin. Il en a publié des photographies et des dessins <sup>1</sup> et il a signalé l'existence de l'inscription qu'il n'avait pu déchiffrer. C'est un passage de l'un de ses articles qui m'a amenée à deviner, sous une surface hirsute de lichen, l'existence de lettres *en relief*. Cette manière de sculpter une inscription est, il me semble, unique en Irlande antérieurement à l'époque gothique, et s'explique probablement par le désir de donner au panneau inférieur la même valeur de modelé et les mêmes ombres qu'à ceux qui le surmontent.

L'inscription, une fois nettoyée, se lit facilement, car, à l'exception de l'*i* et du *t* du premier mot, les lettres sont peu usées. Elles ont un relief de près de 2 millimètres et sont d'un beau dessin ferme.

Leur forme prête à quelques remarques. Nous avons cherché tout naturellement des points de comparaison dans

1. H. S. Crawford, *The early crosses of East and West Meath, III, Bealin*, in *Journal of the Roy. Soc. of Antiquaries of Ireland*, vol. LVII (1927), p. 2-4. Voir aussi : *id.*, vol. XXXVII (1907), p. 320-322.

l'abondant répertoire d'inscriptions que représentent les pierres tombales de Clonmacnoise. A la fin de la belle publication qu'il leur a consacrée, M. Macalister classe les différents types de lettres représentés en quatre alphabets principaux<sup>1</sup>. Si nous comparons les lettres de Bealin avec les exemples qu'il donne, nous pourrons faire les observations suivantes :

L'*a* dont la seconde partie est formée d'une courbe aussi prononcée en haut qu'en bas appartient aux trois premiers alphabets. Mais, à Bealin la courbe est si nette que la lettre semble formée de deux *c* collés l'un à l'autre. Cette particularité appartient plus spécialement au second alphabet.

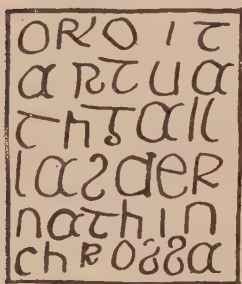


Fig. 2. — Inscription de la croix de Bealin.

Le *d* et l'*e* de Bealin appartiennent très nettement au premier alphabet. Tous les autres ont le *d* à tige renversée qui est celui de l'alphabet irlandais moderne.

Le *g*, avec son trait long et accentué, et sa boucle petite est aussi caractéristique des deux premiers.

L'*h* aux formes carrées de Bealin appartient aux trois derniers. Pour le premier, M. Macalister donne un *h* dont le second jambage est nettement incurvé.

L'*r* de Bealin appartient au second alphabet.

Quant à l'*s* renversé qu'on trouve trois fois à Bealin, il semble une anomalie. La seule forme qu'on puisse en rapprocher se trouve dans une inscription de l'abbaye de Roscommon, non loin de Bealin, publiée par Petrie<sup>2</sup>, qui se traduit : « une bénédiction sur l'âme de Joseph. » Or, les *Annales* citent deux personnages portant le nom de Joseph, qui ont vécu à Roscommon : l'un est mort en 811 et l'autre en 828. La date qui nous est ainsi donnée est d'accord avec celle que

1. R. A. S. Macalister, *The memorial Staves of Clonmacnoise, King's county*, Dublin, 1909, p. 80-81.

2. G. Petrie, *Christian inscriptions in the Irish language*, éd. M. Stokes, Dublin, 1872 et 1878, vol. II, p. 11, et pl. VII.

fournit l'examen des lettres. Nous avons vu qu'elles appartaient exclusivement aux deux premiers alphabets. Or, M. Macalister ne fixe pas la date de ses quatre alphabets, mais il indique les rapports à peu près constants de chacun avec une forme particulière de stèle. Les inscriptions composées de lettres du premier alphabet se trouvent sur des pierres tombales décorées d'une croix grecque inscrite dans un carré, tandis que le second alphabet est caractéristique des pierres ornées d'une croix latine dont les bras sont reliés par un cercle. Dans son *Archaeology of Ireland*<sup>1</sup>, M. Macalister date la première forme des pierres tombales de la période 550-800, et la deuxième du ix<sup>e</sup> siècle. Notre inscription, dont les lettres participent à la fois du premier et du second alphabet, semble donc représenter la transition du viii<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle.

A ces évidences extérieures, l'évidence intérieure répond exactement. L'inscription (fig. 2) se lit :

ORÓIT AR TUATHGALL LAS DERNATH IN CHROSSA

Priez pour Tuathgall par qui a été faite cette croix.

Or, s'il y a, à toutes les périodes de l'histoire irlandaise, des personnages nommés Tuathall ou Tuathal, je ne suis parvenue à découvrir qu'un seul Tuathgal. A l'année 810, les *Annales d'Ulster*<sup>2</sup> mentionnent, dans un langage bigarré : Tuathgal abbas sruithe Cluana mortuus est, ce que Hennessy traduit : Tuathgal, abbé très sage de Clonmacnoise, mourut. Dans les *Annales des Quatre Maîtres* nous trouvons parmi une liste de personnages décédés en 806 (recte 811) : Tuathghal abb. sruithe Cluana. La traduction diffère de la précédente : « Abbot of the religious seniores of Cluain », et une note explique que *sruithe* est traduit *seniores* par Colgan et *sapientes* par Ussher, tandis que la

1. R. A. S. Macalister, *The Archaeology of Ireland*, Londres, 1928, p. 322-323.

2. *Annals of Ulster*, éd. W. H. Hennessy, Dublin, 1887, vol. I, p. 298.

3. *Annals of the Kingdom of Ireland by the four Masters*, éd. John O'Donovan, Dublin, 1851, vol. I, p. 416.

vieille version anglaise des *Annales d'Ulster* donne : Tuahgall, abbas sapiens Clona, moritur, et que, dans l'édition originale d'O' Conor, on trouve : Tuathgall, Abb. Sruithe Cluana, moritur. Peu importe d'ailleurs la signification exacte du qualificatif attribué à notre personnage. Les citations précédentes montrent que son nom a une orthographe variable, et existe aussi bien avec deux *l* qu'avec un seul. Les seuls faits importants pour nous sont la date de sa mort — 810 ou 811 — et sa qualité d'abbé de Clonmacnoise.

La croix de Bealin est donc un monument qu'a fait élever Tuathgall, abbé de Clonmacnoise, dans un monastère voisin du sien. Il semble bien que ce soit de son vivant, et rien, dans l'inscription, n'indique qu'elle ait un caractère funéraire. La formule employée, *las an-dernad in chrossa*, est en effet courante sur des monuments dont certains n'ont manifestement rien de funéraire. On la trouve par exemple sur la croix d'orfèvrerie de Cong (xii<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup> et sur la crosse de Lismore<sup>2</sup>. Jusqu'ici, le plus ancien exemple daté était, semble-t-il, l'inscription de la croix de Muiredach, à Monas'erbouice (début du x<sup>e</sup> siècle). La croix de Bealin nous fait remonter un siècle plus haut et, comme il est naturel, nous présente un aspect un peu différent de la formule, et la terminaison en *th* du passé au lieu de celle en *d* que nous donnent toutes les autres inscriptions.

Une autre anomalie est la suppression de la particule relative *an*. Nous laissons aux linguistes le soin de l'expliquer. Elle est peut-être due tout simplement à l'ignorance grammaticale du sculpteur.

Mais l'inscription de Bealin n'est pas intéressante seulement au point de vue linguistique; elle est également très importante pour la chronologie de l'art irlandais. Elle permet aussi de préciser la date de quelques monuments écossais. La croix de Bealin et les stèles qui lui ressemblent ont en effet des rapports trop étroits avec les monuments

1. G. Petrie, *loc. cit.*, vol. II, pl. XXXVII.

2. *Id.*, pl. XLVII.





(Cliché H. S. Crawford)

CROIX DE BEALIN (IRLANDE)

Face Orientale





(Cliché H. S. Crawford)

CROIX DE BEALIN (IRLANDE)

Face Occidentale





écossais décorés de scènes de chasse et avec une croix de Saint-Andrews, sur laquelle des entrelacs se terminent par des corps d'hommes, pour qu'on n'admette pas que les uns et les autres sont sensiblement contemporains<sup>1</sup>. En Irlande, comme en Écosse, ils représentent un art déjà menacé, et qui va disparaître. Si nous parcourons les *Annales* dans les années qui suivent et précèdent celle de la mort de Tuathgall, nous y trouverons la mention répétée et de plus en plus insistante des incursions des « étrangers », des ravages des « Danois ». Le sac d'Inishmurray, l'invasion du Connaught et de Roscommon, des raids en Ulster alternent à chaque page avec l'habituelle énumération des morts d'abbés et de rois. Le VIII<sup>e</sup> siècle avait été une période de grande prospérité et d'épanouissement artistique et littéraire. Quand l'art irlandais reprendra son essor, après la tourmente, ce sera sur des données nouvelles, et quelques lignes des *Annales de Clonmacnoise* rendent vivante l'atmosphère dans laquelle fut élevée notre croix :

« 810. — Il y eut un grand massacre de nouveau de ceux de Iarhar Connaught par les Danois. Charles le Grand, roi de France, et empereur de toute l'Europe, mourut<sup>2</sup>. »

La croix de Bealin n'a rien de commun avec ce que nous connaissons de l'art carolingien, mais elle en est exactement contemporaine. Et bientôt c'est vers cet art du Continent que les sculpteurs vont se tourner pour chercher des modèles. C'est donc non seulement l'art d'avant les Vikings, mais aussi l'art d'avant l'invasion des modèles carolingiens que nous montre la croix de Bealin. Nous avons ainsi, bien daté, un des morceaux les plus originaux de l'art irlandais-écossais.

Françoise HENRY.

1. *Id.*, pl. XXXVII.

2. *The Annals of Clonmacnoise*, éd. Denis Murphy, Dublin, 1896, p. 130.

## RECHERCHES

### SUR LA CHRONOLOGIE ÉVANGÉLIQUE

---

« Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume de Dieu est violenté (*biazetai*) et les violents (*biastai*) le ravissent. » Ces paroles de l'évangile de Matthieu (xI, 11) ont été discutées à l'infini. Le sens d' « arrive avec force », proposé pour *biazetai*, n'est pas confirmé par le plus récent dictionnaire de grec du Nouveau Testament<sup>1</sup>. Luc a changé ce mot en *euangelizetai* : « est joyeusement annoncé », en modifiant aussi la seconde partie de la phrase : « chacun s'efforce d'y entrer ». Mais ces retouches tendancieuses ne doivent pas nous arrêter.

Alexandre Schweitzer (1836), suivi par J. Klausner (1924), a reconnu, il y a près d'un siècle, que les « violents » sont des zélotes révolutionnaires, au service de l'idéal messianique.

La phrase de Matthieu soulève une autre difficulté. Si Jésus a dit : « Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à maintenant », cela contredit nettement le passage capital de Luc (I, 26), qui donne à Jean six mois seulement de plus que Jésus; Jean n'aurait commencé à baptiser qu'au début de l'activité publique de Jésus.

Tout comme les monuments figurés, étudiés d'abord par Cecil Torr<sup>2</sup>, cette phrase, déclarée inintelligible par MM. Ed. Meyer et Goguel, implique que Jean était de beaucoup l'aîné de Jésus.

Voilà donc un cas typique : une parole de Jésus fidèlement rapportée par Matthieu, facile à comprendre au point de vue

1. Walter Bauer, Giessen, 1928.

2. *Rev. arch.*, 1902, I, p. 14; 1903, II, p. 125.

du messianisme politique, est corrigée pour devenir inoffensive et, de ce fait, reste inintelligible.

Au contraire, ce mot s'explique parfaitement par le texte de la *Halôsis* de Josèphe, suivant lequel le Baptiste apparut sous Archelaüs (— 4), prêchant au peuple le chemin de la Loi « pour se délivrer de la multitude de ses tyrans<sup>1</sup> ». De là une révolte, que Varus dut étouffer dans le sang.

\*  
\* \*

Un fait qu'aucun critique du Josèphe slave n'a encore remarqué, c'est que Matthieu lui-même, lu sans parti pris, place l'apparition de Jean et le baptême de Jésus *sous le règne d'Archelaüs*, avant l'an 6.

L'évangéliste dit (II, 191) que saint Joseph rentra d'Égypte avec sa femme et son fils après la mort d'Hérode, quand Archelaüs régnait à sa place en Judée (II, 22); c'était donc en — 4. « En ces jours-là, continue-t-il, parut Jean-Baptiste; il prêchait dans le désert de Judée. » Le dernier traducteur français du Nouveau Testament (1929) remarque à ce sujet : « *En ces jours-là* est une formule vague. En réalité, il s'est écoulé plus de vingt ans entre le retour de Jésus en Palestine et son baptême. » Qui ne voit que le texte dit tout autre chose? En vain objectera-t-on qu'il y a nouveau chapitre, car la division du Nouveau Testament en chapitres date seulement du XIII<sup>e</sup> siècle (cardinal Hugo de S. Caro).

Donc, pour Matthieu, le fils de Joseph revenant d'Égypte est un *adulte*, qui n'a pas besoin d'être conduit vers saint Jean par ses parents (III, 13).

On a fermé les yeux pour ne pas voir que Matthieu a une chronologie à lui, distincte de celle de Luc. Ce qu'on appelle la « vie cachée » de Jésus se place d'abord, au dire de Matthieu, en Égypte, pendant les dernières années du règne d'Hérode

1. Ce sont les « archontes de ce monde » (I Cor., 2, 8), qui n'ont rien à voir avec les *archontes* gnostiques.

(II, 19, 20, suivant le *Codex Bezae*<sup>1</sup>) et, pour la seconde partie, au désert, où Jésus vit en ermite, nourri comme l'avait été Élie (I *Rois*, XIX, 5) par les anges, depuis le baptême jusqu'à l'arrestation du Baptiste. C'est de ce long espace de temps que veut parler Jésus d'après Matthieu (XI, 11) et, cela compris, le passage ne fait pas difficulté.

Matthieu ne sait rien de la date de la Passion, sinon qu'elle eut lieu sous Pilate. Comme l'auteur de l'*Épître des apôtres* (*Texte und Unters.*, t. XIII, 1919, p. 36) et celui de l'*Anaphora Pilati* (Tischendorf, *Ev. apocr.*, p. 439, 446), il peut s'être imaginé que Jésus a été crucifié au temps de Pilate et d'Archelaüs (*sic*) et ignorer que ce dernier avait été banni en Gaule l'an 6 de notre ère.

D'autre part, il fournit une indication indirecte concernant la date de la naissance de Jésus, dont la portée n'a été reconnue que récemment par M. Jeanmaire (*Rev. arch.*, 1924, II, p. 255). La naissance de Jésus (II, 1) est placée « aux jours du roi Hérode; « et voici, des Mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem qui avaient vu l'étoile d'un roi de Judée naissant monter au levant ». Il est impossible de comprendre « au levant » comme signifiant « dans le pays des Mages »; il aurait fallu dire « dans leur pays <sup>2</sup> ». Ces astrologues, iraniens et mithriastes, étaient donc arrivés en Palestine lors de la naissance de Jésus. D'après un évangile suivi par Tertullien (c. *Marc.* III, 13) et que Matthieu peut avoir abrégé, trois rois vinrent offrir leurs hommages au nouveau-né. On a voulu dériver ce trait des prophéties du *Psaume* LXXII, 10, et d'*Isaïe*, LX, 6. En vérité, ces passages parlent bien de l'arrivée des rois de Tarse, des Ilcs, de Séba et Saba, des chameaux de Saba, de l'or et de l'encens qu'ils apporteront; mais ils ne disent rien des *trois rois* que croit connaître Tertullien et que ne cessera de figurer l'art chrétien.

Or, il faut se souvenir qu'en 40 avant notre ère la Palestine fut envahie par les Parthes sous leurs trois princes, Bar-

1. « Il prit son fils » (*ton paida*) et non pas *to paidion*, « l'enfant », comme on a corrigé après coup.

2. Fr. Boll, *Zeitschr. f. N. T. Wiss.*, t. XVIII, p. 14.



zapharnes, Pacoros (fils du roi Orode) et Pacoros (l'échanson du roi parthe), qui avaient trompé Hérode et intronisé en Judée un roi de leur choix, Antigone l'Asmonéen<sup>1</sup>. Le nom même de ces deux Pacoros survit dans celui du « prophète Parchor », cité par Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI, 6, 53), dont les oracles, semblables, paraît-il, à la prophétie pseudo-zoroastrienne de Seth concernant l'étoile du Messie<sup>2</sup>, donnèrent lieu à des interprétations gnostiques. Sous l'impression de la sensation universelle produite par le voyage pompeux du roi-mage mithriaste d'Arménie à Rome en 66<sup>3</sup>, avec les fils des rois perses Vologèse, Monobaze et Pacoros — de nouveau ce nom parthe! — les Judéo-chrétiens de Palestine imaginèrent que leur roi, le Jésus-Messie, aurait été, lui aussi, adoré comme enfant par les rois-mages iraniens lors de l'invasion des Parthes en Judée; Jésus eût été reconnu roi des Juifs par ces mages au lieu de l'indigne Antigonos, si la persécution d'Hérode n'avait forcé ses parents à cacher l'enfant en Égypte! Sans notions chronologiques précises, l'auteur du premier évangile et surtout sa source, le *Sefer toldoth Jêsu ben David* cité par Matthieu (1, 1), qu'on attribuait à Jacques le Juste<sup>4</sup>, paraît bien avoir placé la naissance de Jésus au moment de l'invasion parthe, c'est-à-dire dans la première partie du règne d'Hérode le Grand.

Assurément, il semble bizarre que, suivant la doctrine de la source de Matthieu, Jésus soit né vers — 40, ait été baptisé à l'âge de trente-six ans environ, vers — 4, et n'aurait commencé sa prédication qu'après l'arrestation du Baptiste en 35, donc à un âge assez avancé. Mais cette doctrine s'accorde avec la tradition des presbytres d'Asie qu'Irénée (*Haer.*, II, 22, 4, 5) trouvait dans Papias; Jésus aurait atteint l'ἡλικία

1. Josèphe, *Bell.*, I, 248 sq. Cf. Matth., II, 16 (Hérode trompé par les Mages) et Josèphe, I, 255, qui parle des ruses des Parthes et de la méfiance qu'ils inspirent à Hérode. Plus loin, il traite Barzapharnes de « fourbe ».

2. Ernest Kuhn, *Eine Zoroastrische Prophezeiung im christlichen Gewande*, dans *Festgruss an Rudolph von Roth*, p. 217 sq.

3. Plinie, *N. H.*, XXX, 16; cf. A. Dieterich, *Z. f. N. T. Wiss.*, 1902, III, p. 10 sq.

4. Cf. Eisler, *Jesous Basileus*, I, p. 353.

τέλειος, l'âge d'un *senior*, pour sauver tous les âges des hommes, cet « âge mûr » commençant à quarante ou cinquante ans<sup>1</sup>.

\*  
\* \* \*

De toutes ces données plus ou moins vagues, une seule est confirmée par d'autres témoignages. La doctrine que Jean commença à baptiser « en ces jours » où mourut Hérode le Grand et où son fils Archelaüs lui succéda, s'accorde non seulement avec la source baptiste du Josèphe slave, mais avec l'*Évangile des XII Apôtres* en usage chez les Ébionites judéo-chrétiens, dont le début est cité par Épiphane (*Haer.*, xxx, 13) : « Aux jours d'Hérode, roi de Judée<sup>2</sup>, vint Jean qui baptisait un baptême de repentir dans le fleuve Jourdain... et tous venaient à lui. » Suivant cet évangile, Jésus est baptisé à cette époque et il a environ trente ans quand il s'entoure des douze Apôtres.

M. Goguel, qui veut discréditer le témoignage du Josèphe slave, estime que cette notice a pour origine l'*Évangile de Luc*, mais au prix d'une confusion; l'auteur aurait appliqué au ministère du Baptiste l'indication de Luc (1, 5), relative à sa naissance<sup>3</sup>. L'exégèse à tendances concordistes se débarasse ainsi, au prix de paralogismes, des textes qui la gênent. Les efforts pour mettre d'accord la date de l'apparition du

1. *Triginta annorum aetas prima est et extenditur usque ad quadragesimum annum. A quadragesimo et quinquagesimo declinat jam in aetatem seniore, quam habens Dominus roster dicebat, sicut Evangelium* (Jo., II, 20; VIII, 57) *et omnes seniores testantur qui in Asia apud Joannem discipulum Domini convenerant* (Iren., *Haer.*, II, 25, 5). Cf. Dom J. Chapman, *Journ. of theol. Stud.*, t. VIII, 1907, p. 590 sq.

2. A ces mots, l'évangile de Cérinthe et de Carpocrate, cité par Épiphane (XXX, 14) comme dépendant de l'évangile des XII et d'un texte tronqué de Matthieu, ajoute : « quand Caïphe fut grand prêtre », évident anachronisme. Waitz a eu tort d'imprimer cette forme secondaire dans le texte des fragments de l'évangile des XII (Hennecke<sup>2</sup>, p. 44).

3. Goguel, *Au seuil de l'Évangile, Jean-Baptiste*, p. 71. En réalité, l'*Év. des XII* ne dépend nullement des Synoptiques, mais d'une source baptiste. D'autre part, Luc, 1, 5, ne veut dater que l'*akmé* de Zacharie et de sa femme, alors que la naissance de Jean et de Jésus est placée par lui en l'an 6 (recensement de Quirinius).

Baptiste sous Archelaüs (Matthieu) avec le texte de Luc sur la date du baptême de Jésus, sont d'ailleurs très anciens. Ainsi, dans une vie grecque du Baptiste écrite en 1568 par un moine Paphnuce (*Patrol. orient.*, IV, p. 523), il est dit que le Baptiste avait commencé de baptiser à cinq ans (!) et n'avait baptisé Jésus qu'à trente ans. Ces cinq ans répondent à l'intervalle entre le début de notre ère et la dernière année d'Archelaüs, la date extrême à laquelle on pouvait attribuer l'apparition de Jésus suivant Matthieu, tandis que les vingt-cinq ans (30 — 5) sont la durée qui sépare cette année 6 de la date traditionnelle de la Passion, en 30.

De même, chez les Mandéens (*Ginza*, trad. Lidzbarski, p. 191), on trouve une tradition suivant laquelle Jean aurait baptisé le peuple pendant quarante-deux ans, jusqu'au jour où le Sauveur des Mandéens (*Manda de Hayê* = *Gnôsis Zôés*) fut baptisé à son tour.

Il me semble certain que les quarante-deux ans sont le résultat d'un calcul analogue à celui du moine Paphnuce. Si la naissance de Jean (et de Jésus) et le massacre des Innocents<sup>1</sup>, causé par la prophétie astrologique des Mages, doivent se placer à l'époque de l'invasion des Parthes en Palestine (— 40), et si Jean, comme d'aucuns le déduisaient de Matthieu, avait commencé de prêcher et de baptiser avec une précocité miraculeuse (analogue à celle que l'hymne homérique attribue à l'enfant Hermès), le baptême de Jésus serait de l'an 6, donc, comme pour Paphnuce, de la dernière année d'Archelaüs, date *extrême* selon le texte de Matthieu.

\*  
\* \*

La doctrine chronologique de Luc est toute différente.

On sait que le texte des *Antiquités* de Josèphe sur la mort du Baptiste (XVIII, 118-119) est placé bien après celui qui parle de Jésus et de sa mort (XVIII, 63-64). La mort du

1. Dans le *Protoévangile* de Jacques (21 sq.), qui dépend sur ce point d'une vie baptiste de Jean, c'est le fils de Zacharie que redoute Hérode comme destiné à régner sur Israël (23).

Baptiste est aussi racontée après celle de Philippe, frère d'Hérode, donc *après* la vingtième année du principat de Tibère et la trente-septième du règne du roi juif (XVIII, 106), ce qui équivalait à l'an 34. Philippe étant mort sans enfants, Tibère hérita de lui (XVIII, 108). A ce moment (34 ou peu après), il y eut conflit entre Arétas de Pétra et Hérode (XVIII, 109) et l'armée d'Hérode fut taillée en pièces (XVIII, 114). « Or, il y avait des Juifs pour penser que cette défaite (an 36) était une juste vengeance de la divinité pour l'exécution de Jean-Baptiste » (XVIII, 116, 119).

Quelque effort que l'on fasse, on ne peut nier que dans le texte grec des *Antiquités* la mort du Baptiste se place après celle de Philippe et immédiatement avant la défaite d'Hérode, donc en 35, année où l'émeute causée par le Messie samaritain a pu faire craindre à Hérode un mouvement semblable sous l'influence du Baptiste. On n'aurait donc pas dû s'étonner de trouver, dans la version slave de la *Halôsis*, une histoire dérivée d'une très ancienne *Vie et Passion de Jean le Baptiste* qui fait mourir Philippe de frayeur à la suite d'une invective prophétique du Baptiste, lequel a, par conséquent, survécu à Philippe.

Sans connaître le texte slave, Théodore Keim avait déjà conclu en 1866 que le Baptiste n'avait été exécuté qu'à la fin de 34. Pour sauvegarder la tradition évangélique qui fait survivre Jésus au Baptiste, le traducteur chrétien de Josèphe dit Égésippe (II, 5) place la crucifixion de Jésus après l'émeute des Samaritains, dont la répression cruelle par Pilate fit révoquer ce dernier en l'an 36.

C'est la chronologie même de Luc. Suivant lui, un prêtre vivant du temps d'Hérode (I, 5) et sa femme, stérile jusque dans sa vieillesse, auraient eu un enfant (I, 25), dont la naissance (I, 57) précède de six mois (I, 26) celle de Jésus. Celle-ci serait de l'année du recensement de Quirinius (an 6; Luc, II, 2, 6)<sup>1</sup>. Si Jésus avait « environ » trente ans au début

1. L'hypothèse d'un autre recensement de Quirinius au temps d'Hérode le Grand, comme celle d'une erreur de Luc sur la date, n'est qu'une ressource désespérée du concordisme.



de son activité publique et si la Passion est de la même année, il s'ensuit que Luc la met en l'an 36, après l'exécution de Baptiste (34), cela en dépit du fait qu'il place le baptême de la foule et de Jésus en l'an 15 de Tibère (28-29 de notre ère) et que, par suite, il se serait écoulé environ sept ans du moment où le Diable tenta Jésus au désert (iv, 13) jusqu'à celui (xxii, 3) où le Diable entra dans l'Ischariote pour trahir son maître.

\* \*

Pourquoi Luc, qui dit avoir consulté nombre d'évangiles, et pourquoi aussi le prétendu Égésippe, placent-ils la Passion en 35 ou 36, dernière année de Tibère et de la procuratèle de Pilate?

Une date aussi tardive est évidemment impossible à concilier avec la chronologie de Paul, telle quelle est maintenant fixée par l'inscription qui place en 51 la procuratèle de Gallion en Achaïe. Mais Luc savait, probablement par Josèphe, que le Baptiste avait survécu au tétrarque Philippe (an 34); pour que Jésus pût survivre à Jean, il fallait donc dater la crucifixion au plus tôt de 35 ou de 36.

\* \*

Une troisième chronologie, irréconciliable avec Luc comme avec Matthieu, ressort de l'évangile selon saint Jean, c'est-à-dire du texte que, selon Papias, Jean l'Ancien d'Éphèse dicta à Marcion du temps de Trajan<sup>1</sup>. Cet évangéliste fait dire aux Juifs, en réponse à la promesse de Jésus de rebâtir en trois jours le Temple (ii, 20) : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir le Temple, et toi tu le relèverais en trois jours! » Un chiffre aussi précis implique que l'on connaissait bien l'année où Hérode avait commencé de bâtir le troisième Temple, sans doute parce qu'il portait une inscription très visible donnant la date de la reconstruction.

Or, suivant le témoignage concordant de Josèphe (*Ant.*, xv, 11, 1) et de Dion Cassius (LIV, 7), cette année est — 20/19;

1. Voir mon article dans la *Rev. de philol.*, octobre 1930.

donc, suivant l'évangéliste, cela a été dit à la Pâque de 27 ou de 28. En interprétant la parole de Jésus comme visant son propre corps, l'évangéliste laisse entendre nettement qu'à ce moment le corps de Jésus avait quarante-six ans. C'est pourquoi les Juifs disent à Jésus (Jean, VIII, 57) : « Tu n'as pas encore cinquante ans. » Il place donc l'incarnation du *Logos* en — 20/19, ce qui la fait coïncider et contraster avec l'arrivée en Syrie du divin Auguste, avec l'épiphanie du dieu tombé du ciel suivant les païens<sup>1</sup>. J'ai déjà montré que la date de la Passion, selon Luc, loin d'être historique, est le résultat d'un calcul tout à fait artificiel<sup>2</sup>. On sait qu'Eusèbe est très fier de pouvoir montrer que Thallos le Samaritain et Phlégon de Tralles mentionnent une éclipse accompagnée d'un tremblement de terre dans toute l'Asie; ce seraient les prodiges qui accompagnèrent la crucifixion selon les *Logia* de Matthieu qui avait, semblait-il, réuni tous les passages prophétiques de l'Ancien Testament à ce sujet (Amos, VII, 9; Zéphania, XIII, 6; Joël, II, 10; Ézéch., XXXII, 7; Isaïe, XIII, 10; XXIV, 10). Mais tout ce travail était inutile.

Kepler a montré, en effet, qu'une éclipse totale du soleil, visible en Palestine, s'est produite en l'an 29; mais, malheureusement pour les apologistes et Eusèbe, le 24 novembre, non le jour de Pâques. Du reste, il fallait une grande ignorance de l'astronomie pour croire qu'une éclipse de soleil pût coïncider avec Pâques, c'est-à-dire avec la pleine lune. Mais cette année 29 (15<sup>e</sup> de Tibère) avait encore, pour les chronologistes chrétiens, un autre avantage. Les païens célébraient, du 22 au 25 mars, la fête d'Attis, mourant attaché au tronc d'un pin et ressuscitant le « jour de joie » (*Hilaria*, VIII *cal. April.*), qui était le dernier de la solennité<sup>3</sup>.

1. Songe de Cicéron dans Suét., *Aug.*, 94 (*juvenem demissum caelo catena aurea*), avec l'allusion ironique de Lucrèce, II, 1155.

2. On me permettra de dire que le théologien anglais Burton Scott Easton vient d'appeler cette démonstration *a miracle of ingenuity* (*Anglic. Theol. Rev.*, 1930).

3. Frazer, *Attis, Adonis*, etc., p. 227, note 3. Mon attention a été appelée sur ce point par M. Théod. Gaster.

De même, les chrétiens appelèrent *Dominica Gaudii* la fête de la résurrection du Seigneur.

Pour opposer à la célébration joyeuse de la résurrection du dieu païen le deuil des chrétiens lamentant la Passion du Christ figé à l'*arbor infelix*, on imagina de bonne heure de placer la commémoration, c'est-à-dire la date de la mort de Jésus, au 25 mars (VIII Kal. Aprilis)<sup>1</sup>.

Puisque l'on interprétait la *paraskeuè* de la Pâque de la crucifixion comme la « préparation du Sabbat », c'est-à-dire le vendredi de la semaine, le problème se posa de trouver dans les calendriers romains, indiquant les consuls de chaque année, l'âge lunaire et la planète du jour, une année du règne de Tibère et de la procuratèle de Pilate où le 25 mars fût un vendredi.

L'an 29, an XV de Tibère, celui des consuls Rufus et Rubelio, est le seul qui réponde à ces conditions; et cela d'autant mieux que le 15 mars, vendredi de l'an 29, avait l'âge lunaire XVII et pouvait donc, selon les règles du calendrier lunaire des Juifs<sup>2</sup>, être considéré comme un jour suivant une nuit de pleine lune pascale<sup>3</sup>.

On ne retrouve cette coïncidence d'un vendredi avec le 25 mars qu'en l'an 40, mais cette fois, la lune est *decima nona* et ne peut être pleine. Il semble donc évident qu'un des textes que Luc dit avoir lus a daté la Passion et aussi le Baptême (suivant la théorie que l'activité publique de Jésus ne dura qu'un an) de l'an 15 de Tibère. C'est là que Luc a pris la date du Baptême, alors que, prudemment, il n'en indique aucune pour la Passion. Luc, qui termine son récit en cette même année, ne parle pas plus que Jean de l'exécution du Baptiste, considérée comme en dehors de son récit.

1. Tert., *Adv. Jud.*, 8; Aug., *Civ. Dei*, XVIII, 1; Épiphân., *Haer.*, p. 245; Calendrier de Polémus Silvius, 24 mars (*dies calicis*).

2. Quand la nouvelle lune n'était pas visible à cause des nuages, le jour suivant était dit celui de la néoménie. Cela pouvait se produire deux fois de suite dans une année.

3. Voir mon *Jesous Basileus*, t. II, p. 136 sq.

\* \* \*

Au II<sup>e</sup> siècle, ces chronologies contradictoires n'étaient pas encore admises comme canoniques. Irénée connaît des « anciens » qui, non contents de faire mourir Jésus sous Claude, veulent qu'il ait été baptisé en 46 par Jean et crucifié par Néron! Étant donnée cette ignorance grossière des dates de la procuratèle de Pilate — car il était de foi que Jésus avait souffert *sub Pontio Pilato* — je ne puis être accusé de bouleverser la chronologie traditionnelle en préférant, aux dates qui se contredisent à tel point, celle qui ressort d'un document officiel, les *Actes de Pilate* publiés par l'empereur Maximin Daïa (Eusèbe, *H. Eccl.*, I, 9, 2-10). D'après ce document, Jésus a souffert dans la nuit du 15-16 avril de l'an 21. Quant à Jean-Baptiste, la concordance de Matthieu et de l'*Évangile des XII* avec la source baptiste du Josèphe slave, permet de croire qu'il est entré en scène vers l'an — 4; la concordance entre le système chronologique de Luc et les dates du Josèphe grec et slave permettent de fixer l'exécution de Jean en l'an 35.

Pourquoi la tradition chrétienne veut-elle faire croire que Jésus a survécu au Baptiste et que sa prédication, comme ses miracles, est postérieure à la mort du Précurseur? C'est évidemment qu'il fallait imposer silence aux adversaires des chrétiens et aux disciples fidèles de Jean. Ceux-ci pouvaient, en effet, prétendre qu'on attribuait à Jésus des mots<sup>1</sup> et des miracles de leur maître et que le Jésus ressuscité était en vérité le Baptiste<sup>2</sup>.

Robert EISLER<sup>3</sup>.

1. Le commandement d'aimer ses ennemis a été attribué par les disciples du Baptiste à Jean. Voir le texte roumain dans mon *Jesous Basileus*, t. I, p. 446.

2. *Marc*, VI, 14; *Matth.*, XIV, 2; *Luc*, IX, 7.

3. [Rédigé, d'après le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]



# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Rev. arch.*, 1930, I, p. 333-343).

## SÉANCE DU 2 MAI 1930

M. Cuq communique, au nom de M. Frédéric Hrozny, correspondant de l'Académie à Prague, la photographie de deux monuments anatoliens trouvés par lui sur la route qui descend du Taurus vers Kaisarieh.

Le premier a été découvert dans un petit cimetière turc près du village appelé Kilissi-Hissar. C'est un grand aigle de marbre dont la tête manque et qui paraît être d'origine gréco-romaine.

Le second monument a été trouvé à Kaisarieh, dans un coin d'une hôtellerie. C'est le couvercle d'un sarcophage en pierre qui, posé horizontalement sur le sol, sert actuellement d'auge pour les chevaux. Le sarcophage anthropoïde représente une femme dont les seins sont nettement indiqués et dont les mains sont jointes sur la poitrine. La tête est entourée d'un linge qui passe sous le menton — peut-être pour tenir fermée la bouche de la morte. La sculpture est très primitive. M. Hrozny pense qu'elle date de la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère. Le sarcophage provient, dit-on, de Bozdja, à treize kilomètres environ à l'est d'Urgub.

La Commission du prix quinquennal Georges Perrot (15.000 francs), fondé par le duc de Loubat en faveur d'un ouvrage ou d'un ensemble de travaux relatifs à l'étude de la langue et de la littérature latines ou de l'archéologie romaine, propose que ce prix soit décerné à M. Paul Monceaux.

M. Robert Eisler montre que le texte du prologue antimarcionite du quatrième évangile est altéré par une fausse ponctuation. Il propose donc de rectifier ce texte qu'il lit ainsi : « L'évangile de Jean a été révélé aux Églises par Jean (l'Ancien) de son vivant, comme Papias, dit l'Hiérapolitain, le rapporte dans ses cinq livres exégétiques. Mais l'évangile a été écrit sous la dictée de Jean qui dictait correctement la vérité à l'hérétique Marcion. Après qu'il fut désapprouvé par lui, parce qu'il était d'opinion contraire, il fut rejeté par Jean. Celui-là (Marcion) lui avait apporté des lettres de frères qui habitaient le Pont. »

M. Eisler souligne l'importance de ce texte, ainsi rectifié, pour l'étude de l'œuvre de Marcion et pour l'intelligence des objections qu'on fit au quatrième évangile avant qu'il fût admis par l'Église catholique.

M. Franz Cumont fait une communication sur un passage de Josèphe où l'historien juif expose les idées des Esséniens sur la vie future. Il n'est pas douteux que ces idées, comme l'indique d'ailleurs Josèphe, n'aient subi l'influence des doctrines néo-pythagoriciennes. Les âmes descendues du haut de l'éther pour animer les corps remontent après la mort vers le ciel et gagnent la lune, regardée comme l'île céleste des bienheureux, en traversant cet océan, toujours agité, qu'est l'atmosphère. Certains pythagoriciens précisaient même que ces âmes habitaient d'abord le cône d'ombre que projette la terre

du côté opposé au soleil, et, si elles sont pures, parviennent à passer sur la lune au moment où, dans les éclipses, ce cône atteint l'astre qu'il obscurcit. Cette croyance, peut-être d'origine orientale, semble avoir été adoptée par les pythagoriciens d'Alexandrie du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est une tentative curieuse d'adaptation des vieilles traditions helléniques aux progrès de l'astronomie.

#### SÉANCE DU 9 MAI 1930

Le secrétaire perpétuel dépose sur le bureau une médaille, œuvre de M. Romagnoli, frappée à la Monnaie royale de Rome pour commémorer le bimillénaire de la naissance de Virgile.

Le prix Ambatielos (3.000 francs) est décerné à M. Plassart, professeur à l'Université de Grenoble, pour son ouvrage *les Sanctuaires et les cultes du mont Cynthe à Délos*. La médaille Perrot (500 francs) est attribuée à M. Henri Seyrig, ancien secrétaire général de l'École d'Athènes.

L'abbé Drioux, curé de Malroy (Haute-Marne), croit pouvoir apporter un argument nouveau en faveur du rapprochement que M. Joseph Loth a établi entre l'existence, chez les Celtes, de la croyance à un *omphalos* (nombril ou centre sacré de la terre) et les nombreux *mediolanum* (centres de cités ou plutôt de tribus gauloises). Il se fonde sur une coutume curieuse existant encore dans la commune de Maulain, canton de Montigny-le-Roi (Haute-Marne). Les Lingons possédaient au moins deux *mediolanum* (*Mâlain*, Côte-d'Or, et *Maulain*, Haute-Marne). Maulain, avant la Révolution, était le centre d'un pèlerinage. On y venait, non pas *s'accuser*, mais *s'accenser*, c'est-à-dire *se lier*, se consacrer moyennant redevance à « M. saint Félix, patron de la paroisse ». Détail à retenir : les pèlerins emportaient de la terre du cimetière où l'on croyait la mère de saint Félix inhumée et la répandaient dans les endroits infestés de couleuvres. Ces dernières passent, en effet, pour être inconnues à Maulain grâce, dit-on, à la mère du saint patron. Une pratique analogue est signalée par Tylor et précisément en Irlande, terre des *omphaloi*. Il s'agit de reptiles changés en pierres par le pouvoir de Dieu et de saint Patrice, et de marchands anglais allant chercher de la terre en Irlande pour la jeter dans leurs jardins « afin de les protéger des bêtes venimeuses ou de les tuer ». Pour l'abbé Drioux, la coutume moderne, à Maulain comme en Irlande, n'est vraisemblablement pas autre chose que la survivance d'une ancienne pratique celtique. Les pèlerins ne venaient sans doute originellement chercher de la terre au centre religieux de leur tribu que pour infuser en quelque sorte une fécondité, une vie nouvelle à la leur au contact de la terre sacrée du *mediolanum* (celtique : *medio* — qui est au milieu — et *lânon* — endroit uni, sacré). Les *omphaloi* celtiques sont couverts de signes serpentiformes qui, d'après M. Loth, peuvent avoir une signification analogue à la représentation du serpent sur les *omphaloi* grecs.

#### SÉANCE DU 16 MAI 1930

Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu de MM. Fabia et Germain de Montauzan une note relative à une inscription trouvée dans la propriété des Frères Saint-Jean-de-Dieu, au sud de Lyon, dans le quartier du Grand-Trou. Il s'agit d'un milliaire de la voie romaine de Lyon à Vienne.

MM. Gsell et Coville rendent compte, le premier du Congrès international d'archéologie, le second du Congrès des sciences historiques, qui se sont tenus à Alger, où ils ont représenté l'Académie. Le Congrès d'archéologie a décidé la publication des inscriptions libyques; quant au second, il a entendu une trentaine de communications sur des sujets divers, mais plus spécialement sur l'histoire de l'Afrique du Nord.

L'Académie décerne le grand prix Gobert (9.000 francs) à M. de Bouard pour son *Manuel de diplomatique pontificale et française*, et le second prix Gobert (1.000 francs) à M. Allix, pour l'*Oisans au moyen âge*.

Les revenus de la fondation Louis de Clercq (4.000 francs) sont attribués à la *Revue d'assyriologie* que dirigent le P. Scheil et M. Thureau-Dangin.

Le prix Brunet est ainsi partagé : 2.500 francs à M. Émile Magne, pour sa *Bibliographie générale des œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et de Gilles et Jacques Boileau*, et 500 francs à M. Jacques Meurgey, pour ses *Armoiries des provinces et villes de France* et sa *Bibliographie des travaux relatifs aux armoiries des provinces et villes de France*.

M. A. Moret expose les résultats actuels des fouilles entreprises depuis 1923 par le Service des antiquités de l'Égypte autour de la pyramide à degrés de Saqqarah, tombe présumée du roi Zeser (III<sup>e</sup> dynastie, vers 2900 av. J.-C.). Le dégagement d'une enceinte, décorée d'une colonnade d'entrée, d'un édifice pour la fête Sed, de deux chapelles pour des princesses, d'un temple funéraire pour le roi, avec statue, et d'un nouveau caveau présumé funéraire, montre l'importance des travaux conduits par M. Firth, inspecteur en chef, et M. J.-Ph. Lauer, architecte. Les personnalités de Zeser et de son chef de travaux Imhetep se précisent : une époque, jusqu'ici inconnue, de l'architecture égyptienne se révèle par des chefs-d'œuvre. C'est la transition entre les édifices en briques et bois des I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> dynasties et les constructions en blocs énormes de la IV<sup>e</sup> dynastie (grandes pyramides). Pierres de petite taille, en calcaire fin, colonnes cannelées, toujours engagées, décor végétal, imitation des charpentes de bois par la pierre, sont les caractéristiques de ce style qui ne sait pas encore, faute d'outillage, manier les grandes pierres, et qui traite la maçonnerie comme une menuiserie de précision. De là l'impossibilité de viser au colossal, mais une légèreté, une sobriété, une mesure jusqu'ici presque ignorées dans l'architecture égyptienne, d'autant plus surprenantes qu'elles apparaissent au début des temps historiques.

#### SÉANCE DU 23 MAI 1930

M. René Dussaud annonce que le professeur Bauer, de l'Université de Halle, a réussi à déchiffrer les textes énigmatiques de Ras-Shamra découverts, il y a un an, par MM. Schæffer et Chenet, qui en avaient confié la publication à M. Ch. Virolleaud. M. Bauer a reconnu la langue phénicienne ou, plus exactement, un dialecte phénicien assez différent, notamment par le vocabulaire, de celui de Byblos, de Sidon et de Tyr. Sur les vingt-six ou vingt-sept caractères divers qui constituent cette écriture cunéiforme, M. Bauer a pu en déterminer une vingtaine. Toutes les difficultés ne sont donc pas aplanies, mais un pas décisif est accompli qui ne permet plus de douter que l'écriture alphabétique de Ras-Shamra a été instituée au XI<sup>e</sup> siècle

avant notre ère, à l'imitation de l'alphabet phénicien proprement dit. La langue ainsi révélée est celle de la Phénicie du nord, région qui a été connue, dans la suite, sous le nom de royaume d'Arados et qui s'est reconstituée de nos jours, exactement dans les mêmes limites, sous le nom d'État des Alaouites.

M. Dussaud annonce également que les fouilles reprises cette année par MM. Schæffer et Chenet sur le site de Ras-Shamra ont fourni de nouveaux textes en caractères cunéiformes, notamment trois grandes tablettes identifiées par l'assyriologue Émile Forrer, dont l'une est un vocabulaire bilingue suméro-mitannien, la seconde un lexique de synonymes babyloniens, et la troisième une liste de mots sumériens, avec signature du scribe.

Les revenus de la fondation Piot (4.000 francs) sont attribués à M. Rey pour lui permettre de poursuivre les fouilles qu'il a entreprises à Apollonie d'Albanie.

Le prix Baron de Joest (2.000 francs) est décerné à M. Marouzeau pour ses travaux de bibliographie classique.

M. Jérôme Carcopino lit une note de M. Scarlat Lambrino, chargé de cours à l'Université de Bucarest, sur un diplôme militaire inédit récemment trouvé dans la région de Silistrie, ancienne Durostorum. Daté de 54 de notre ère, ce diplôme est un des plus anciens qui nous soient parvenus. Sa forme est absolument particulière; elle ne reparait, en effet, dans aucun autre. Il révèle l'existence d'un corps auxiliaire gaulois nouveau, probablement créé sous le règne de Tibère. M. Carcopino souligne l'intérêt de cette découverte et du commentaire qui l'accompagne.

M. Victor Goloubew, membre de l'École française d'Extrême-Orient, fait un exposé des travaux archéologiques effectués au Cambodge au cours de ces dernières années. Il insiste particulièrement sur les fouilles de Sambor-Prei-Kuk, dont il avait la direction en 1927, et sur le dégagement du Prah-Khan qui se poursuit activement depuis 1926 par les soins de M. Henri Marchal, conservateur du groupe d'Angkor. A Sambor-Prei-Kuk, de nombreux temples ont été repris à la forêt. Le sanctuaire central du groupe sud, une fort belle tour en briques du VII<sup>e</sup> siècle, a été entièrement libéré des lianes et des herbes et déblayé à l'intérieur. Les fouilles effectuées à proximité de ce monument amenèrent la découverte de plusieurs sculptures importantes en grès, notamment d'un linteau monumental représentant la danse de Çiva. Les débris qui encombraient la cella du temple livrèrent les fragments d'un autel brahmanique de taille gigantesque, dont on a pu reconstituer l'ensemble. Deux textes sanscrits, trouvés au cours de ces travaux, se rapportent au règne d'Îçânavaṛman (première moitié du VII<sup>e</sup> siècle). A Angkor, le dégagement du Prah-Khan progresse rapidement. Le principal effort a porté sur la partie orientale de ce vaste temple. La grande chaussée jalonnée de bornes, et la chaussée des géants qui traverse le fossé, ont été remises en état et constituent, à l'heure actuelle, un ensemble du plus bel effet architectural. On a procédé également au nettoyage et à la consolidation de l'entrée Est et des édifices voisins, emprisonnés jusqu'ici dans un fourré inextricable. Parmi les sculptures tirées de la brousse par M. Marchal se trouvent plusieurs statues de la plus haute valeur artistique, notamment un grand Bouddha debout et une divinité féminine agenouillée, au visage éclairé d'un sourire à peine perceptible, qui peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de la statuaire khmère.



M. Goloubew termine en rappelant que, selon les récents travaux de M. G. Cœdès, le nouveau directeur de l'École française d'Extrême-Orient, le Prah-Khan d'Angkor, de même que le Bayon, doivent être attribués au règne de Jayarman VII, bouddhiste zélé et bâtisseur infatigable, dont le règne correspond à la deuxième moitié du xii<sup>e</sup> siècle.

## SÉANCE DU 30 MAI 1930

Le secrétaire perpétuel annonce le décès du docteur Victor Leblond, correspondant de l'Académie depuis 1924.

Le R. P. Butin, professeur à l'Université catholique de Washington, rend compte des travaux de la mission américaine dont il fit partie et qui avait pour objet d'effectuer des recherches sur l'alphabet dit sinaïtique. Il fait l'historique de la question, puis il commente les inscriptions nouvelles. Il expose les problèmes que suscite la découverte de cet alphabet dont l'existence est constatée par des fragments de poterie trouvés en Palestine, ce qui prouve que son usage n'était pas limité à la péninsule sinaïtique.

M. L.-Ch. Watelin, directeur des fouilles de Kish, expose les résultats obtenus. A l'aide de moyens mécaniques, il a été possible d'atteindre le sol naturel situé à 3 mètres sous une nappe d'eau qui est elle-même à 6 mètres au-dessous du niveau de la plaine. On y a trouvé un outillage lithique d'une fabrication qui n'avait jamais été signalée en Mésopotamie et qui est en connexion avec la poterie peinte.

## SÉANCE DU 6 JUIN 1930

M. Léon Levillain établit que le *Bene val* n'est pas une formule de souhait, mais un ordre de chancellerie concernant la validation des diplômes par le sceau. Chacun des référendaires recevait des mains du roi un sceau, insigne de sa fonction. Le maire du palais possédait un sceau de juridiction qui pouvait être substitué à celui d'un référendaire pour valider un acte royal. Ces données nouvelles permettent de résoudre diverses difficultés soulevées par les diplômes mérovingiens et carolingiens.

M. Holleaux communique un mémoire de M. Rostovtzel, associé de l'Académie, qui étudie une inscription grecque léguée par Froehner au Cabinet des médailles. Cette inscription provient de la ville de Théangéla, en Carie, et date vraisemblablement des dernières années du iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Bien que gravement mutilée (la première partie a disparu), elle constitue un document historique de grand intérêt. C'est le texte d'un traité qu'un certain Eupolémós, après avoir assiégé Théangéla, conclut avec cette ville et les soldats mercenaires qui y sont en garnison et qui ont pour général le Macédonien Peukestas. Le traité qui règle les conditions de la capitulation de Théangéla offre d'instructives analogies avec d'autres documents de même sorte appartenant à l'époque hellénistique. Il garantit aux anciens garnisaires de Théangéla quantité de privilèges soigneusement spécifiés et rappelle ainsi la célèbre convention d'Eumène I<sup>er</sup> de Pergame avec ses mercenaires, de même que les accords passés entre Séleukos II et ses soldats rebelles. Le traité paraît avoir été principalement l'ouvrage des mercenaires

de Théangéla dont une partie se mit, du reste, au service d'Eupolémos. L'acte se termine par le serment que prête Eupolémos à la ville de Théangéla et aux « soldats de Théangéla ». On pourrait être tenté de reconnaître dans Eupolémos le personnage homonyme qui fut un des lieutenants de Cassandre, chargé en 312 de la défense de la Grèce. M. Rostovtzeff repousse cette opinion. S'autorisant du fait qu'il existe des monnaies de Mylasa (en Carie) frappées précisément et nom d'Eupolémos, il incline à reconnaître dans le conquérant de Théangéla quelque officier macédonien devenu, après Alexandre, « dynaste », indépendant de Mylasa. Ce dynaste pourrait être identique à l'Eupolémos qui, au témoignage de Diodore, fut en 115-314, l'auxiliaire du satrape Asandros et de prépélaos, général de Cassandre dans la guerre faite en Carie à Polémaïos, général d'Antigone. C'est comme allié de Ptolémée Soter et de Cassandre qu'Eupolémos aurait, vers 315, assiégé et réduit la ville de Théangéla, qui avait, de gré ou de force, pris parti pour Antigone.

#### SÉANCE DU 13 JUIN 1930

L'Académie accorde les subventions suivantes : 6.000 francs à MM. Fabia et de Montauzan et 4.000 francs à la Société « les Amis de Moissac » pour les fouilles qu'ils ont entreprises, ceux-là à Fourvière et ceux-ci dans leur localité ; 4.000 francs à M. Jean Babelon pour la publication du troisième tome du catalogue de la collection de médailles de Luynes à la Bibliothèque nationale.

M. A. Meillet, pour rendre compte de l'établissement de la catégorie grammaticale du féminin, a recours à son hypothèse relative aux dates successives où se sont établies les langues indo-européennes. La comparaison des faits hittites et arméniens avec les faits latins donne lieu de penser que la catégorie grammaticale du genre féminin serait l'une des acquisitions les moins anciennes du groupe indo-européen.

#### SÉANCE DU 20 JUIN 1930

L'Académie vote une subvention de 30.000 francs, prélevée sur les revenus de la fondation Garnier, à M. Marcel Griaule pour une mission linguistique et ethnographique dont il est chargé dans le pays compris entre Dakar et Djibouti.

M. René Dussaud communique la traduction d'un texte araméen gravé sur une stèle dont il tient la copie du propriétaire, M. Dumbakly, à Alep. C'est une malédiction contre des chefs de la Syrie du Nord et des populations de cette région, formulée devant une suite de divinités dont la plupart sont assyro-babyloniennes. M. Dussaud conclut que ce document constitue une mise au ban de l'empire assyrien. Un des principaux personnages cités étant Mataïlu, roi d'Arpad, contre qui le roi assyrien Téglathphalasar III dut mener trois campagnes consécutives pour le réduire, il en résulte que le nouveau texte a été gravé et affiché à l'issue de la dernière campagne, soit en 740 avant notre ère. Il répond aux menaces insérées par le roi assyrien, Assur-Miani, dans son traité avec Mataïlu.

M. Camont lit un mémoire de M. Rostovtzeff, associé de l'Académie, et

de M. Bradford Welles, de l'Université de Yale, sur un parchemin juridique découvert en 1929 dans les fouilles de Doura-Europos. Ce document est un contrat de prêt où le débiteur s'engage à servir comme esclave son créancier jusqu'à l'échéance pour acquitter les intérêts de la dette. L'acte prévoit le traitement qui doit être réservé à cet esclave temporaire et énumère les obligations de celui-ci. Il contient enfin une série de stipulations intéressantes pour le cas où la dette ne serait pas remboursée au terme fixé. Cette convention, conclue à une date qui répond à l'an 121 de notre ère, mentionne les titres et les noms de hauts fonctionnaires du royaume des Parthes auquel appartenait alors Doura et nous fournit des renseignements précieux sur l'organisation administrative de cet État. Cette organisation est, pour ainsi dire, inconnue et, dans le petit groupe de documents qui, récemment, ont apporté quelques renseignements sur elle, le parchemin de Doura peut être regardé comme le plus important.

M. Victor Goloubew, membre de l'École française d'Extrême-Orient, expose les résultats de deux campagnes de fouilles et de recherches entreprises par cette École et dirigées par M. J.-Y. Claeys en 1927-1928 dans le Quangnam, en Annam central. Le but de ces travaux était de fournir des données précises sur l'emplacement, l'étendue et l'aspect d'une ancienne capitale chame dont les vestiges, situés à proximité du village de Tra-Kiêu, avaient été signalés pour la première fois par M. Lemire, en 1894. Les fouilles ont fourni de nombreuses indications qui permettent de se faire une idée très précise de la ville disparue. Celle-ci avait pour centre religieux un groupe de huit temples brahmaniques en briques dont le principal paraît avoir été un édifice remarquable, non seulement à cause de ses dimensions exceptionnelles, mais aussi par la quantité et la qualité des sculptures qui en constituaient la parure plastique. Les temples s'élevaient sur une terrasse. A proximité se trouvait un port intérieur accessible aux jonques de mer. Quant aux restes de la ville proprement dite, ils occupent, à une profondeur variant de 1 mètre à 2 m. 50, une surface de près de 6 hectares. Les travaux effectués sur l'emplacement des temples écroulés livrèrent un nombre considérable de sculptures, parmi lesquelles se trouvent de fort belles pièces. Elles ont été réparties entre les musées de Saïgon, de Hué, de Hanoï et de Tourane. L'unique inscription découverte par M. Claeys se rapporte au règne de Prākāḍadharma (vii<sup>e</sup> siècle) et commémore la reconstruction d'un temple en l'honneur du grand *rishi* et poète Vālmīki, auteur du *Rāmāyana*.

L'examen détaillé de tous les vestiges qui ont été relevés au cours des travaux effectués par l'École française a permis d'identifier Tra-Kiêu avec la citadelle chame décrite dans le Chouei King Chou, la même que les textes sanscrits mentionnent sous le nom de *Simhapura*, la « ville du lion ». Ainsi se confirment les suppositions formulées par M. Paul Pelliot en 1904 et tendant à localiser au Quangnam la première capitale du Lin-Yi.

M. Goloubew fait ensuite un historique rapide des travaux de fouilles et d'exploration réalisés par l'École française d'Extrême-Orient dans le Thanh-Hoa (Nord-Annam). Dans cette province, particulièrement riche en monuments archéologiques, plusieurs tombeaux chinois en briques ont été ouverts et soigneusement étudiés. Ils ont livré des bronzes et des poteries datant des premiers siècles de notre ère. Sur la rive droite du Sang-Ma une série d'anciennes tombes indigènes, fouillées par M. Pajot, ont livré une grande

quantité d'armes, de vases et de tambours métalliques, dont l'ornementation très spéciale présente des rapports indiscutables avec l'art des Dayak, Moïs, Battak de Sumatra et autres peuples indonésiens. D'autre part, la présence dans ces tombes de sapèques et de bronzes chinois datant des Han ne laisse point de doute quant à l'époque à laquelle elles appartiennent.

#### SÉANCE DU 27 JUIN 1930

M. Holleaux communique une lettre adressée à l'Académie par M. J. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes. Les fouilles exécutées à Athènes, dans le cimetière du Céramique, par l'Institut archéologique allemand, ont amené une découverte importante, celle du grand monument élevé aux guerriers lacédémoniens tués, en 403, dans le combat qu'ils livrèrent aux libérateurs du Pirée commandés par Thrasybule. Une dalle funéraire porte les noms, parfaitement conservés, des deux polémarques Thimbrachos et Chairon, et les restes du nom d'un troisième personnage, Lakratès. Les fouilles ont mis au jour plusieurs squelettes dont l'un percé d'un fer de lance. Cette belle découverte est en frappant accord avec les indications que donne Xénophon dans son récit de la délivrance du Pirée : « Dans ce combat périrent Chairon et Thimbrachos, polémarques l'un et l'autre, Lakratès l'Olympionique, et le reste des Lacédémoniens qui sont ensevelis au Céramique, en avant de la porte Dipylon. »

M. Cagnat lit une note du P. Poidebard relative à une découverte faite par lui en Syrie. Après avoir repéré par des photographies prises en avion le tracé très net d'une piste romaine qui reliait jadis l'Euphrate à Palmyre, il a trouvé, à 22 kilomètres au sud-est de cette ville, près d'un vieux puits, les restes d'une grosse colonne monumentale brisée. On y lit un décret bilingue (grec-palmyrénien) de la cité de Palmyre. Il avait été rendu en faveur d'un riche citoyen qui avait aidé de ses deniers et de son influence « les négociants, les caravanes et ses concitoyens domiciliés à Ologesias ». La lecture et le commentaire envoyés par le P. Poidebard sont dus au P. Mouterde.

#### SÉANCE DU 4 JUILLET 1930

M. Salomon Reinach expose les hypothèses du docteur Eisler et du professeur Panofsky concernant un panneau de Raphaël acheté par le duc d'Aumale à lord Dudley et qui est aujourd'hui au Musée Condé à Chantilly, et un autre tableau, également de Raphaël, qui appartient à la National Gallery de Londres. Tous deux sont de mêmes dimensions : 17 centimètres sur 17, et tous deux appartinrent à la famille Borghèse. Cette identité d'origine jointe à l'identité des dimensions amène MM. Eisler et Panofsky à se demander si ces deux œuvres ne seraient pas les deux parties d'un diptyque qui aurait été commandé à Raphaël — selon un usage dont on trouve des exemples — à l'occasion de la confirmation du jeune Scipion Tommaso Borghèse, qui, né en 1493, fut confirmé, ainsi qu'il était alors de règle, quand il eut sept ou huit ans, c'est-à-dire en 1501, date où furent exécutées ces deux œuvres de Raphaël. Dans ces conditions, le tableau de Londres qu'on nomme *le Songe du chevalier* devrait en réalité s'appeler *la Vision de Scipion l'Afri-*



cain. Il représenterait Scipion assimilé à Hercule, choisissant entre la Vertu et le Vice, selon le thème du quinzième livre des *Punica* de Silius Italicus. Quant au panneau du Musée Condé où l'on a voulu reconnaître les *Trois Grâces*, il figurerait les *Hespérides* tenant chacune une des pommes d'or que conquiert Hercule. Cette composition s'inspirerait d'un groupe en marbre ancien, les *Trois Grâces*, qui est à Sienne, où précisément les Borghèse résidaient à l'époque de la confirmation de Scipion. Au surplus, le sens allégorique de cette composition rend très vraisemblables les hypothèses ainsi formulées.

Recherchant l'origine de la locution proverbiale *monts et merveilles* dans les auteurs grecs et latins, M. Salomon Reinach montre qu'il s'est agi d'abord des monts d'Or ou « pleins d'or », que les Grecs plaçaient à peu près aux monts Oural, d'après ce qu'on disait dans les colonies grecques des bords de la mer Noire. Un proverbe grec dit : « promettre des monts d'or », et cette expression se trouve aussi chez Tércence. Plus tard, on oublia qu'il s'agissait de mines dans les montagnes. Salluste dit : « promettre des mers et des monts »; Pcrse parle d'un médecin en vogue auquel on promet de « grands monts » — ce qui n'a plus de sens. L'expression française, déjà usitée au xvii<sup>e</sup> siècle, ne serait logique que si l'on disait : « promettre des monts d'or et des merveilles ».

M. F. Bruhot lit un mémoire où, s'appuyant sur des citations, il fait l'histoire de la langue de la critique d'art en France. Il la prend à sa naissance, en marque les développements, souligne ses emprunts aux langues étrangères. Il note au passage les critiques que provoquèrent les mots nouveaux avant d'être admis dans le vocabulaire courant.

#### SÉANCE DU 9 JUILLET 1930

M. Holleaux donne lecture d'une note sur le fragment 36 des *Mirabilia* de Phlégon de Tralles, où Scipion l'Africain est censé prophétiser la première expédition des Romains en Asie et la défaite d'Antiochos le Grand. Il montre que le seul manuscrit qui nous ait conservé le texte de Phlégon, le *Palatinus* 398, doit être corrigé en un point. Il ne s'agit évidemment pas, dans la prophétie de Scipion, du pays des *Ainianes*, mais du pays des *Ainiens*, que traversa l'armée de Manlius à son retour d'Asie.

M. Adrien Blanchet rapproché de divers monuments d'une divinité tricéphale recueillis à Reims ou dans les environs un petit autel trouvé dans ces dernières années au cours des travaux de réfection de la cathédrale de Soissons. Ce monument associe à la représentation tricéphale une tête de bclier et un coq.

#### SÉANCE DU 18 JUILLET 1930

M. Cagnat donne lecture d'une note où le P. Poidebard consigne les résultats des recherches qu'il a effectuées au cours de trois campagnes accomplies de novembre 1929 à avril 1930 en vue de reviser la carte archéologique de la Haute-Djezireh. Utilisant, cette fois encore, les reconnaissances par avion, il a réussi, notamment, à retrouver plusieurs points du *limes* de Dioclétien, un camp de 15 kilomètres, ainsi que les principales voies de communication anciennes.

M. Searlat Lambrino lit un mémoire sur les dernières découvertes effectuées à Histria au cours de la campagne de fouilles qu'il a été chargé de continuer après la mort du savant V. Parvan, qui fut son maître. Le mur d'enceinte de la ville, certaines constructions, les thermes, des basiliques, qui datent du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, ont été mis au jour. Des monuments, des sculptures, des fragments de céramique dont l'origine est comprise entre le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et l'époque byzantine, des inscriptions nombreuses, certaines d'un grand intérêt historique, attestent et l'importance de cette ancienne colonie grecque de la Méditerranée et la vie florissante de cette ville dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, ainsi que ses relations avec les Gètes de la plaine valaque du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle. Ils permettent aussi de préciser les événements qui s'échelonnent des premiers temps de l'empire jusqu'à l'empereur Anastase.

#### SÉANCE DU 25 JUILLET 1930

M. Jouguet dépose les statuts de la Société royale égyptienne de papyrologie, fondée cette année et placée sous le haut patronage du roi Fouad I<sup>er</sup>. Cette Société se propose de collaborer avec le service des antiquités pour la conservation des sites où l'on espère trouver des papyrus. Elle se propose également d'entreprendre des recherches et des publications et, enfin, de préparer la création d'un institut de papyrologie en Égypte. Les publications prévues dès maintenant comprendront deux séries : une collection de documents et des archives.

M. Franz Cumont communique deux inscriptions grecques découvertes par M. de Mecquenem au cours des fouilles que poursuit, à Suse, la mission archéologique de Perse et dont le P. Scheil a bien voulu lui confier l'étude.

La première, déjà copiée par le voyageur anglais Loftus vers 1850, est une dédicace à Arrheneides, stratège de la Susiane, qui doit avoir gouverné cette province dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, peu avant qu'elle fût perdue par les Séleucides.

L'autre inscription, malheureusement mutilée, est l'éloge, en vers, d'un certain Zamaspès, au service de Tiridaze, général du roi Phraates. Ce prince est probablement Phraates IV, qui battit Antoine et, plus tard, s'allia à Auguste à qui il rendit les drapeaux enlevés à Crassus. Tiridaze est alors le vassal qui se révolta contre lui et, à deux reprises, s'empara du trône. Les inscriptions du royaume des Parthes sont en très petit nombre et ce texte historique fournit des données intéressantes sur le gouvernement encore si mal connu des Arsacides.

M. Adrien Blanchet rend compte des fouilles qu'il a dirigées, au nom de l'Institut, à Langeais, où il était utile de chercher des informations complémentaires au sujet du donjon élevé en 994 par Foulques Nerra, comte d'Anjou. Les fouilles ont permis de faire des constatations intéressantes et amené la découverte des fondations d'un pilier central destiné à supporter les poutres qui soutenaient le plancher du premier étage. On a aussi retrouvé une base circulaire, qui est probablement celle d'un escalier — peut-être l'escalier. Une porte basse a également été reconnue.

Les nouvelles observations ont conduit, en outre, à constater que certains travaux de nettoyage et de consolidation sont devenus nécessaires pour pro-

téger les restes importants et pittoresques qui font partie du beau domaine historique donné à l'Institut par M. et Mme Jules Siegfried, donation complétée par Mlle Agnès Siegfried.

#### SÉANCE DU 1<sup>er</sup> AOUT 1930

M. Holleaux offre à l'Académie, au nom de M. N. Balanos, ingénieur en chef des travaux de l'Acropole d'Athènes, une brochure intitulée : *Relèvement des monuments de l'Acropole, 1834-1930*. L'Acropole que nous a rendue notamment l'habileté prudente et patiente de l'ingénieur grec est une Acropole inconnue des modernes, telle, en effet, que personne ne l'avait vue depuis l'explosion de 1667 et aussi ressemblante que possible à l'ancienne.

M. Petit-Dutaillis étudie les origines de l'institution des baillis. L'institution des baillis, sous le règne de Philippe-Auguste, a été dans l'histoire monarchique un événement capital. Malgré la pauvreté des textes, il est possible d'en démêler l'origine, à condition qu'on se rappelle en quelles circonstances générales apparaissent les baillis, et quel était l'état politique de la France d'alors, en grande partie dominée par les Plantagenets. L'auteur estime que les baillis, agissant individuellement ou en groupe comme délégués de la *curia regis*, ont été envoyés dans le domaine royal à partir de 1184 pour rétablir l'ordre gravement troublé. Cette institution a été certainement inspirée par des modèles anglo-normands. Les relations étaient alors très étroites entre la royauté capétienne et les Plantagenets.

M. Raymond Lantier présente le buste en bronze d'un jeune chef aquitain, découvert à Bordeaux entre 1865 et 1869, lors des travaux du percement du cours d'Alsace-Lorraine. Le personnage représenté est jeune et imberbe, les traits du visage sont particulièrement accusés; la chevelure, collée en longues mèches rigides et séparée par une raie médiane, retombe bas sur le front en une ligne rigide. Cette disposition permet de dater le monument de l'époque de Trajan. Le buste présente d'étroites analogies avec deux têtes, également en bronze, découvertes à Alesia et à Prilly, près de Lausanne. Ces divers portraits doivent être rattachés à un groupe d'œuvres sculpturales gauloises du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.

#### SÉANCE DU 8 AOUT 1930

M. F.-A. Schæffer rend compte de la seconde campagne (1930) de sa mission de fouilles à Minet-el-Beida et Ras-Shamra dans la Syrie du Nord. A M. Schæffer était adjoint cette année encore M. Chenet, archéologue argonnais. La mission était subventionnée par l'Institut, le Musée du Louvre et l'État des Alaouites.

Les recherches ont débuté à Minet-el-Beida par l'exploration des terrains situés à l'entour des grandes tombes royales découvertes par la mission l'an dernier. Elles ont permis de mettre au jour un très important ensemble de constructions à destination funéraire, comprenant chambres, couloirs, escaliers, cours avec puits et fontaines votives. Dans ces salles avaient été déposées de nombreuses offrandes, céramiques ou objets de bronze et de métaux précieux. Deux salles montraient encore une douzaine de très grandes

jarres ayant sans doute contenu des liquides pour les morts voisins et dont plusieurs sont encore complètes.

Après six semaines de fouilles, les recherches furent portées sur le tell de Ras-Shamra, où la mission avait découvert en 1929 le trésor des bronzes et le dépôt des fameuses tablettes en une langue inconnue.

La première excavation a fourni cette année encore de très importants dépôts, puis permit la découverte à un second niveau plus ancien d'un cimetière avec squelettes bien conservés et céramique très élégante qui permet de faire remonter ces tombes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Aux abords de l'emplacement de la « bibliothèque », dégagée l'an dernier, furent trouvées des séries de tablettes d'un plus grand intérêt encore. Elles indiquent la présence sur le tell, auprès du grand temple, d'une école de scribes étudiant diverses langues: 1<sup>o</sup> l'énigmatique écriture alphabétique, qui est probablement du phénicien; 2<sup>o</sup> l'acadien ou assyro-babylonien; 3<sup>o</sup> le sumérien; 4<sup>o</sup> peut-être du mitannien. Il faut y ajouter des documents égyptiens et hittites, ce qui porte à 6 le nombre des langues connues dans cette ville. A signaler en particulier parmi ces tablettes un curieux lexique de synonymes babylonien et un texte bilingue de la plus haute rareté; de grandes tablettes à 3 et 4 colonnes de texte serré promettent une moisson de renseignements historiques.

Le temple voisin dégagé cette année a livré aussi une stèle égyptienne donnant le nom ancien de la ville : Zapouna, et un bas-relief avec une belle divinité masculine en costume très curieux.

Les résultats de cette campagne 1930 ont complété ceux acquis l'an dernier et ont montré plus encore l'importance de la ville de Zapouna, centre du commerce du cuivre chypriote et carrefour des routes de l'antique Orient.

M. S. Schiffer lit une étude sur *Leviathan* et *Behemoth* dans lesquels il reconnaît respectivement les divinités chaotiques de l'océan et de la terre. *Leviathan* est le monstre chaotique dans une version cosmogonique de Judée, tandis qu'en Samarie l'Elohiste fait figurer dans la Genèse l'océan chaotique *Tehom-Tehomoth* qui correspond à la déesse *Tiamat* de la cosmogonie babylonienne. Les mots *tohu-bohu*, qui sont passés dans toutes les langues modernes et qui signifient en français désordre, sont des abréviations de *Tehom* et de *Behom(oth)*. *Leviathan* et *Behemoth* figurent dans différentes doctrines messianiques.

M. Dussaud, qui présidait, a présenté quelques objections contre cette interprétation.

#### SÉANCE DU 13 AOUT 1930

M. Michon fait une communication, d'après une étude de M. Arnoult, sur le souterrain récemment découvert à Cirières (Deux-Sèvres). Cet abri, qui servait probablement à l'époque néolithique, est composé de galeries basses avec des dispositifs de défense et de nombreux tuyaux d'aération. Il est pourvu d'une fosse pour provision d'eau et d'une sorte de placard creusé dans la paroi.

M. René Dussaud signale la découverte à Bet-Shemesh, en Palestine, d'un ostrakon couvert d'écriture sur chaque face. M. E. Grant, auteur de cette découverte, a estimé que ce document remonterait à quinze cents ans avant



notre ère, mais M. Dussaud *pense qu'il* appartiendrait plutôt à l'écriture phénicienne et serait de la fin du *x<sup>e</sup>* siècle.

## SÉANCE DU 23 AOUT 1930

M. Salomon Reinach rappelle qu'un peintre de génie a été appelé, depuis 1898, le maître de Flémalle, parce qu'on a cru que quatre chefs-d'œuvre de sa main, au Musée de Francfort depuis 1840 et 1849, provenaient d'une abbaye de Flémalle qui n'a pas existé. Une note de 1848, publiée en 1913, du célèbre amateur de Cologne, Boisserée, ne mentionne pas Flémalle, mais l'abbaye de Falin près Sedan — qui n'a pas existé non plus — comme ayant possédé ces panneaux. Aidé de M. Philippoteaux, président des Amis du Vieux Sedan, M. Salomon Reinach établit que Falin est une mauvaise lecture pour Eslan, à 15 kilomètres de Sedan. Dans l'église abbatiale d'Eslan était enterré Philippe, fils du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui tomba en 1415 à Azincourt. Sa veuve, Bonne d'Artois, se remaria en 1424 avec Philippe le Bon, le prince le plus riche de la chrétienté, et mourut l'année suivante, en octobre 1425. C'est à une commande de Bonne d'Artois, exécutée par les soins de son second mari, que M. Reinach attribue les panneaux de Francfort, dérobés à Eslan sous la Révolution et dont la première mention se rencontre en 1811, où ils étaient à Aschaffenburg, résidence d'été du duc de Dalberg, qui présidait la Confédération du Rhin depuis 1807.

La commande ayant probablement été faite à Bruges, à l'atelier de Van Eyck, on peut attribuer l'exécution du triptyque et du diptyque à un élève de celui-ci : Rogier de Bruges — à distinguer, peut-être, comme l'ont fait les Italiens du *xvi<sup>e</sup>* siècle, de Rogier de Tournai, dit de la Pasture ou Van der Weyden.

M. R. Lantier entretient l'Académie des nombreuses statuettes découvertes dans les sanctuaires ibériques de Castellar de Santisteban, de Despeñaperros et de La Luz, cavaliers, piétons, porteuses d'offrandes, orants et orantes. Ces statuettes sont des *ex-voto*, représentations impersonnelles de dévots, plus ou moins importantes, plus ou moins bien exécutées aussi, suivant leurs moyens. La majeure partie de ces figurines appartiennent à la seconde période de l'époque de La Tène et gardent une physionomie très spéciale dans l'art du second âge du fer. Les prototypes doivent être recherchés dans certaines sculptures grecques, tels les Apollons archaïques. Mais le contact ne s'est pas fait directement entre la Grèce et la péninsule ibérique. L'Étrurie, où l'on a recueilli un certain nombre d'images semblables, a probablement servi d'intermédiaire. Cette hypothèse permet d'expliquer, mieux que par des emprunts à la civilisation punique, certains détails du costume des figurines ibériques.

---

## VARIÉTÉS

---

### La Collection P. du Chatellier au Musée de Saint-Germain.

La collection P. du Chatellier se compose des objets découverts dans le Finistère, au cours de nombreuses années de fouilles, par Paul du Chatellier, auxquels étaient venus s'ajouter les produits des recherches du commandant Le Pontois dans le Morbihan, et du commandant Martin dans les Côtes-du-Nord. Les trois collections étaient, jusqu'en 1925, réunies chez Paul du Chatellier, au château de Kernuz, près de Pont-l'Abbé. Acquises en novembre 1924 par les Musées nationaux, elles ont été transportées au début de l'année suivante au Musée de Saint-Germain. Les ensembles d'objets provenant des principales tombes explorées ont été reconstitués à l'aide des articles publiés par les inventeurs dans diverses revues archéologiques, du livre de P. du Chatellier : *les Époques préhistoriques dans le Finistère*, de notes manuscrites de P. du Chatellier, et d'indications données par M. Zacharie Le Rouzic sur les monuments du Morbihan.

Les objets provenant de cachettes de l'âge du bronze et d'enceintes fortifiées de l'époque de La Tène seront exposés dans les salles du Musée où se trouvent déjà des trouvailles du même ordre et des mêmes époques. Les objets provenant de monuments mégalithiques, ou se rattachant à la civilisation des mégalithes, ont tous été réunis dans la salle III où se trouvait déjà le moulage de l'allée couverte de Gavrinis. Cette salle, qui a pris le nom de *salle du Chatellier*, a été inaugurée le 20 décembre 1929 par M. François Poncet, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Les objets ont été groupés d'après les principaux types de vases, la chronologie étant indiquée par les modifications du poignard de bronze. Une conclusion ressort immédiatement de ce classement : c'est qu'aucun des ensembles n'appartient au néolithique proprement dit. Les vases les plus archaïques, exposés dans la vitrine 1, — grands vases en forme de pot à fleur, en terre grossière, vases à fausses anses, — sont accompagnés de petits poignards courts à soie plate, de haches plates en bronze (nécropole de Lesconil), ou bien encore de haches dont la forme imite celle d'objets de métal (tumulus de Renongar, nécropole de Lesconil). Plusieurs objets indiquent les relations des constructeurs de mégalithes du Finistère avec des peuples assez éloignés : quelques belles lames de silex du Grand-Pressigny, et surtout, dans l'angle de la vitrine, à gauche, deux très beaux vases en terre noire, décorés de larges sillons parallèles, qui se rattachent à la civilisation des palaffites.

L'examen des vitrines 2, 3 et 4 ne fait que renforcer cette impression : tous les mobiliers qu'elles contiennent comportent des vases caliciformes. Or, les uns rappellent, — avec un pied moins surhaussé — les types anglais (tumulus de Crugou, dolmen de Kérouraren), tandis que d'autres se rappo-

chent des exemplaires espagnols et portugais. Le métal est représenté non seulement par un poignard court à soie plate (allée couverte de Penker), mais par des ornements d'or (dolmen de Kerouaren, dolmen de la lande du Gras, allée couverte de Grah-Niol). Les sépultures ont livré en outre quelques-unes de ces plaquettes en schiste poli qu'on appelle à tort « brasaards d'archer », et des perles de callais. Deux vases (dolmen de Kervéret, tumulus de Crugou; ce dernier exposé sur la vitrine) sont remarquables par leurs dimensions inusitées. La décoration de celui de Kervéret se retrouve à peu près sur un vase caliciforme de la Hesse rhénane dont le moulage (Musée de Mayence) est exposé dans la salle de comparaison.

Les vitrines 5 et 6 sont consacrées à des vases à deux ou à quatre larges anses plates qui semblent inspirés de récipients de métal. Leur type est particulier à la Bretagne et y est abondamment représenté. Les vases à quatre anses sont souvent accompagnés (tumulus de Goarem-ar-Run, tumulus de Kergoniou, tumulus de Kerheuret, vitrine 7) de petits poignards légèrement évasés au sommet, dont le manche semble avoir été fixé par des rivets, et dont la lame est décorée de filets gravés. Ces poignards sont évidemment plus récents que les petits poignards à soie plate contemporains des vases à fausses anses et des vases caliciformes.

Dans la vitrine 7, près de la fenêtre, sont exposés les plus beaux vases de la collection, dont la moitié au moins vient du Morbihan. Plusieurs sont décorés de chevrons et de gravures en feuilles de fougère. Ils semblent datés par le bel ensemble de Parc-ar-Vouden qui comprend trois poignards à rivets et à renflement médian, ainsi qu'une douzaine de pointes de flèche en silex d'une finesse merveilleuse. Cet ensemble est à rapprocher de ceux de la vitrine 8. L'un des vases du dolmen d'Er-Mar, décoré de pastilles de pâte collées à la surface comme les écailles d'une pomme de pin, rappelle les « incense cups » des sépultures du sud de l'Angleterre. Le grand vase du Mané-Hui porte une décoration d'arcs de cercles qu'on retrouve sur les grandes pierres de Gavrinis dont les moulages sont pendus autour de la salle. Mais le mobilier du tumulus de Run-ar-Justicou est plus remarquable encore : il comprend en effet une perle en terre cuite émaillée bleue, très probablement égyptienne.

La vitrine 8 contient de beaux ensembles de poignards et de haches de bronze provenant du Finistère et des Côtes-du-Nord. Certains poignards (forêt de Carnoët)<sup>1</sup> atteignent la taille d'une petite épée. Les manches, en bois, étaient décorés d'un dessin pointillé fait de minuscules clous d'or. Les fourreaux, dont quelques fragments se sont conservés, étaient en cuir. Ces sépultures renferment toujours, comme celle de Parc-ar-Vouden, un faisceau de flèches aux pointes de silex.

Les objets exposés dans la partie horizontale de la vitrine sont destinés à montrer le travail des roches dures, en particulier le sciage des galets de fibrolite, et les principaux types de haches de pierre.

La vitrine 9 renferme, outre quelques belles haches et un splendide collier de callais, de nombreux objets d'or. Le plus intéressant est la grande lunule gravée qui a été découverte à Saint-Potan, dans les Côtes-du-Nord :

---

1. Ce mobilier, qui ne fait pas partie de la collection, a été maintenu dans la salle III où il figurait déjà.

elle est d'un type bien connu en Irlande, de sorte qu'elle ajoute un pays de plus à la liste déjà longue des régions proches ou éloignées avec lesquelles les constructeurs de mégalithes du Finistère se trouvaient en relations.

Françoise HENRY.

### La Gaule romaine, ancêtre de la France d'aujourd'hui.

Nous prêtons une grande attention aux importantes découvertes faites en Égypte, en Grèce, en Syrie, où la France, représentée et soutenue par des fils érudits et dévoués, tient si bien la place de choix que Mariette et Maspero, Homolle, le marquis de Vogüé, Ernest Renan, Clermont-Ganneau et tant d'autres avaient contribué à lui ménager.

Mais il ne faudrait pas croire que la France même soit laissée de côté. De beaux résultats ont été obtenus récemment encore sur des champs de fouilles, dans des centres romains de notre vieux sol, à Vaison, à Saint-Bertrand de Comminges, à Alise-Sainte-Reine, à Bavay, sans parler des recherches et restaurations exécutées par la Direction des Beaux-Arts.

Dans la plupart des pays d'Europe, les recherches relatives à l'antiquité romaine ont pris un grand développement. L'Union académique internationale, dont le siège est à Bruxelles, a décidé, il y a quelques années, de publier la carte archéologique du monde romain (*Forma orbis romani*), chaque pays intéressé devant travailler indépendamment. L'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France a naturellement accepté de préparer la publication de la partie qui concerne notre pays. Elle a chargé l'un de ses membres de diriger ce travail, qui, s'étendant sur près de 550.000 kilomètres carrés, ne saurait être mené à bien par un seul homme. Le directeur du travail est parvenu à s'assurer la collaboration, à la fois dévouée et désintéressée, de soixante-dix collaborateurs, professeurs, archivistes, conservateurs de musées, médecins, ecclésiastiques, etc., qui dressent l'inventaire des monuments existant encore, des ruines signalées, des découvertes de tout genre, anciennes ou récentes, même d'une monnaie romaine isolée ou de quelque menu objet; il suffit que le lieu de la découverte soit assez précis pour être noté, dans le texte qui servira de base à la carte publiée, au 200.000<sup>e</sup> probablement, dans des conditions qui ne peuvent être encore absolument fixées. Si l'on se souvient que la carte topographique au 80.000<sup>e</sup>, commencée en 1818, n'a été terminée que plus de soixante ans après, on peut se rendre compte des difficultés que comportent des travaux de ce genre. Toutes proportions gardées, le travail sera long, car si les cartes topographiques déjà constituées peuvent servir à l'établissement de la nouvelle carte, il faut tenir compte non seulement de la difficulté des enquêtes sur le terrain et de la lenteur qui en est inséparable, mais aussi du temps nécessaire aux collaborateurs pour consulter une quantité considérable de publications susceptibles de leur fournir des renseignements utiles.

On se demandera peut-être si une entreprise réellement très vaste, comme celle dont je viens de signaler les voies et moyens, présente quelque utilité. D'abord, ceux qui envisagent les questions de ce genre du seul point de vue philosophique diront, à juste titre, qu'il n'y a pas plus de raison de chercher



un but utilitaire à une telle œuvre qu'à une histoire de la peinture, de quelque autre art ou de quelque science. En réalité, il n'y a pas d'œuvre inutile, encore que l'utilité pratique en reste à l'état plus ou moins latent.

En ce qui concerne la carte archéologique de la Gaule romaine, cette utilité apparaît d'ailleurs nettement, que l'on considère les monuments qui existent encore ou que l'on recherche les points sur lesquels on pourrait en trouver.

Un livre sur les enceintes romaines des villes de la Gaule, étude sur l'origine de nombreuses villes françaises (1907), a démontré que nos grandes cités avaient subi, pendant dix siècles au moins, l'étreinte d'un corset de pierre, que les temps troublés des invasions germaniques leur avaient imposé. Les conséquences de cette vie comprimée de vingt générations se sont fait sentir sur la race et les mœurs : il ne serait pas inutile d'étudier encore de telles répercussions.

Si nous portons nos investigations dans les campagnes, nous serons étonnés du nombre des établissements de tout genre, exploitations agricoles et villas luxueuses, que le hasard a fait rencontrer et qu'il fait découvrir chaque année.

Les anciens ont certainement été nos maîtres dans la recherche des points d'eau. Quand on s'est occupé de remettre en valeur diverses régions de l'Algérie et de la Tunisie, c'est en restaurant un bon nombre d'installations hydrauliques des Romains que nous sommes parvenus à de très beaux résultats.

Et quand on s'est souvenu que l'Afrique antique produisait de l'huile, on a pu reconstituer des plantations que l'incurie arabe avait laissées périr.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, on avait bien compris, en France même, l'utilité de recherches de ce genre. Voici ce qui est imprimé dans le *Mercur de France* d'avril 1763 (p. 143) : « Une histoire des aqueducs faits en Gaule par la même nation (romaine) pour procurer de l'eau aux villes, ne pourroit-elle pas avoir aussi son objet d'utilité? » On ne tarda guère à appliquer, avec un grand succès, ce programme si sensé.

En 1777, le port d'Antibes ne possédait qu'un seul puits pour alimenter ses 4.000 habitants. Alors M. d'Aguillon, ingénieur et brigadier des armées du roi, rechercha le tracé d'un des aqueducs qui desservaient la ville dans l'antiquité, le reconnut et acquit la certitude qu'il pouvait être restauré. Les travaux, conduits rapidement de 1783 à 1785, dotèrent de nouveau Antibes d'une eau pure et abondante. On pourrait citer des exemples analogues à Rodez, près de Saintes et ailleurs.

Je disais que les points cultivés par les Romains étaient en nombre considérable. En effet, vers 1863, sur un territoire peu étendu comprenant les communes d'Allain-aux-Bœufs, de Bagneux, de Colombey, de Crézilles et d'Ochey (au sud de Toul), un laborieux instituteur, M. Olry, avait identifié plus de trente villas gallo-romaines.

Cette densité de ruines antiques ne se présente naturellement pas partout. Mais en laissant à part les régions peu favorisées de la nature et, par conséquent, négligées par l'homme, on peut penser que bien des points paraissent dépourvus d'installations antiques, simplement parce qu'elles ont disparu au cours des siècles ou qu'elles gisent encore sous terre. Rien ne prouve mieux la vérité de cette assertion que l'exemple suivant, très digne d'être allégué.

M. Gabriel Jeanton, conservateur du Musée de Tournus, qui a fait en particulier des recherches importantes sur les antiquités de la région de Mâcon, avait été frappé du fait que la partie du département de Saône-et-Loire, située à l'est de la Saône, entre la Seille au nord et le département de l'Ain au sud, était fort pauvre en restes antiques. Ainsi la grande commune de Romenay, s'étendant sur 16 kilomètres de l'ouest à l'est et 6 du nord au sud, ne présentait aucune trace d'antiquités romaines. Mais cette commune, parmi ses soixante-quinze hameaux ou écarts, en possède plusieurs dont les noms sont évidemment dérivés de vocables romains (terminés par le suffixe *acus*). M. Jeanton, qui avait déjà reconnu, pour le Mâconnais, l'utilité de l'examen des noms de lieux, encouragea MM. Lagrange, Pépin et Lorton à faire des recherches sérieuses autour de Romenay (*Romanacum* vers le *vi<sup>e</sup>* siècle). En partant d'un tronçon de voie romaine, découvert, il y a un siècle, à Montpont, on retrouva diverses parties de cette voie et de chemins secondaires (*diverticula*). Cette exploration amena, en deux années, la découverte de restes antiques nombreux : à Lissiat, une villa, avec des colonnades et des hypocaustes (pour le chauffage), des substructions au Poizet, à Prognat, à la Ripe-Quessard, autour de Romenay, des Renardières à la Genète, et dans une dizaine d'autres endroits.

C'est ainsi qu'on peut reconstituer des parties importantes de la future carte. Mais cet habile travail n'est pas toujours possible. Ailleurs, il faudra se fier aux livres déjà anciens, aux souvenirs de paysans dignes de foi, aux notes consignées dans des recueils divers. On relèvera, de toute manière, les moindres débris, mais, je le répète, si le lieu de la trouvaille paraît certain. Assurément, même en procédant avec prudence, on devra mettre, de temps en temps, à la suite des notices rédigées, un point d'interrogation. Mais, dans l'ensemble, les informations finiront par constituer un tout satisfaisant qui fournira, à ceux qui en verront l'achèvement, des renseignements de tout genre.

Notre industrie, si puissante et si fière de son développement, pourrait apprendre encore à cette école de l'antiquité : on ne sait pas comment les Romains fabriquaient leurs vases de terre rouge vernissée, dont les fragments sont si fréquents dans les ruines; il y a quelques années, un orfèvre de Paris se demandait comment les fabricants de certains vases d'argent du trésor de Bernay (Eure) avaient pu procéder.

Il arrive souvent qu'un vase de terre ou de bronze, soulevé par la charue ou la pioche, s'entr'ouvre et laisse échapper des centaines de monnaies. Recueillez-les et classez-les avec soin, afin d'établir, à quelques années près, la date de l'enfouissement. C'est en comparant des centaines de trésors de l'époque romaine que plusieurs érudits sont parvenus à démontrer une relation entre des cachettes de ce genre et les invasions germaniques, qui commencèrent à ruiner notre pays dès le milieu du *iii<sup>e</sup>* siècle de notre ère.

J'ai parlé du département de Saône-et-Loire, parce qu'il est un des plus riches en restes gallo-romains et aussi l'un des mieux explorés. Mais il y en a beaucoup d'autres, dont la richesse en souvenirs du même genre n'est guère soupçonnée. C'est ainsi que M. le chanoine Pinier m'écrivait récemment que son enquête, très avancée, lui avait appris ce fait remarquable : sur les 381 communes du département de Maine-et-Loire, il n'y en a pas 25 qui aient perdu toute trace de l'époque romaine.

La proportion est moins forte dans le département de la Seine-Inférieure, où l'enquête dirigée par M. Deglatigny a révélé environ 325 communes « antiques » sur les 559 du département; celui-ci reste cependant, sur notre territoire, un des centres les plus importants de la colonisation romaine.

Avec de tels résultats, nous pouvons donc entrevoir l'époque, relativement prochaine, où cette vaste enquête permettra de tracer de la Gaule romaine un tableau qui laissera loin derrière lui l'esquisse que nous en avons aujourd'hui.

Collaborer à de telles recherches, c'est donc participer à une œuvre qui est à la fois scientifique et nationale. Et si quelques lecteurs de ces lignes ont la bonne fortune de découvrir des antiquités gallo-romaines, dans des conditions précises, ils seront remerciés s'ils veulent bien signaler leurs découvertes à la Direction de la *Forma orbis romani* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Palais de l'Institut, 23, quai Conti (Paris, VI<sup>e</sup>).

(*Débats*, 14 juin 1930).

Adrien BLANCHET.

### Figures du Christ.

*Le groupe de Panéas et la thèse de M. Robert Eisler.*

Mesnil-Germain, le 18 août 1930.

Mon cher Directeur,

Nul n'admire plus que moi l'érudition de M. R. Eisler; aussi ai-je lu avec le plus vif intérêt son article sur la prétendue *Statue de Jésus et de l'Hémorrhôisse* à Panéas, dans le dernier numéro de la *Revue archéologique* (1930, I, p. 18 et suiv.). Mais j'ai été surpris de trouver qu'un peu hypnotisé peut-être par le texte rectifié de la *Lettre de Lentulus*, duquel il extrait un *signalement policier* de Jésus, il ait oublié de parler de deux séries de sources qui méritaient de ne pas être négligées en la circonstance. Elles ne sont même pas signalées dans la bibliographie, pourtant copieuse, mais un peu exclusivement allemande, qui accompagne son étude.

Il a laissé de côté, d'une part, des passages historiques, qui peuvent, à la vérité, avoir été interpolés, censurés, développés par des copistes intéressés ou ignorants; d'autre part, la question iconographique, dont les monuments peuvent certes être discutés, mais qui, une fois admis, offrent une base solide à la présentation d'une thèse.

M. Eisler ne parle pas des *Itinera latina* des premiers pèlerins occidentaux en Orient, qui ont consigné dans les relations parvenues jusqu'à nous, publiées par Riant et, plus tard même, en partie, republiées par M. P. Geyer en 1898, des traditions orientales anciennes de la plus grande importance, comme aussi de certains passages de la Patristique. Il n'a pas davantage jeté les yeux sur les documents qui furent publiés il y a trente ans (1900), à l'occasion de l'Ostension du Saint-Suaire de Turin, cependant de premier ordre; pour le contrôle du signalement judiciaire considéré comme dérivant de Josèphe.

Votre collaborateur fait état d'une lettre adressée au Sénat romain par un certain Lentulus, qui aurait été consul en Judée. Il y est dit que le Christ

était de petite taille. Mais ne faut-il pas immédiatement écarter cette lettre? Elle date du XI<sup>e</sup> siècle. Le nom de Lentulus est, en effet, prononcé pour la première fois par Marianus Scot, en 1080; la lettre elle-même fait son apparition chez Anselme de Cantorbery en 1093. Dans son *Alexiade*, Riant a montré que c'était une de ces épîtres excitatoires qui firent leur apparition au moment des croisades. Or, la première eut lieu sur la demande d'Alexis I<sup>er</sup>, empereur de Constantinople, en 1096; depuis 1073 le gouvernement byzantin sollicitait du pape Grégoire VII des secours contre les Musulmans. Nous sommes bien dans les limites sus-indiquées. On doit ajouter immédiatement qu'un passage du *Pèlerinage d'Antoine le Martyr* aux Lieux Saints, en 570, qui décrit une statue du Seigneur, qu'il voit à Sainte-Sophie de Sion, semble bien être le cadre primitif de la pseudo-lettre de Lentulus : *Pedem pulchrum, modicum, subtilem, staturam communem, faciem pulchram, capillos subanelatos, manum formosam, digitos longos, imago designat*. La brièveté du signalement lui donne une apparence d'authenticité très acceptable. On ne saurait trop insister sur ce qu'ici il n'est question ni de la mesure de la taille du Sauveur, ni de la barbe, qui va bientôt jouer dans l'iconographie du Christ un rôle capital; ce qu'il importe de discuter tout d'abord, c'est la laideur, l'abjecte apparence, la difformité, la petitesse du Christ.

Or, il est nécessaire de bien mettre en lumière que, dès le II<sup>e</sup> siècle, deux thèses vont s'affronter chez les Pères de l'Église. Pour les uns, le Christ était très laid. Saint Justin en 165, dans son *Dialogue avec Tryphon*, dit le Sauveur αἰδῶν καὶ ἄτιμον φανέντα; en 435, saint Cyrille y ajoute : τὸ εἶδος αὐτοῦ ἄτιμον, ἐκλείπον παρὰ πάντας τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων. Ainsi, d'après ces Pères, il était difforme, abject, négligé plus que tous les enfants des hommes. Et dans les siècles suivants, des Pères répéteront les mêmes paroles.

Cependant, vers 185, Tertullien n'allait pas aussi loin; il écrivait simplement : *nec humanæ honestatis fuit corpus ejus*. *Honestus* étant « distingué », son corps manquait ainsi de la distinction humaine. Saint Basile en 379, saint Cyrille en 435, suivront cette doctrine, qui survivra pendant des siècles, puisque les PP. Pouget et Martianay la soutenaient encore en 1692. M. Eisler la reprend aujourd'hui.

Or, quelle est l'origine de cette croyance? Origène, dans ses discussions avec Celse, nous la fait toucher du doigt. Les Pères cherchaient l'annonce de la venue du Messie dans les *Prophètes* : ils appliquèrent alors à Jésus les versets 2 et 3 du c. LIII d'Isaïe :

2. « Il est sans beauté et sans éclat, nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil et nous l'avons méconnu.

3. « Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était comme caché; il paraissait méprisable et nous ne l'avons pas reconnu. »

Ne sont-ce pas là, textuellement, les termes mêmes de Justin, de Cyrille, de Celse?

Mais Origène, le disciple même de Celse, n'hésita pas à accuser celui-ci de mauvaise foi. Il lui reproche, lorsqu'il raille les chrétiens d'adorer un homme petit, laid et de basse extraction, de ne pas citer les versets 3 et 5 du *Psaume XLIV* de David :

3. « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes et une grâce admirable s'est répandue sur vos lèvres. »



5. « Par votre dignité, par votre beauté, signalez-vous, progressez heureusement et réglez. »

En même temps, saint Ambroise (374), saint Grégoire de Nysse (373), saint Jérôme (385), saint Augustin (390), saint Jean-Chrysostome (398), Théodoret (425), enseignent que Jésus entraînait les hommes et les charma par la majesté de ses traits. Voilà les deux courants<sup>1</sup>.

Aussi, quand on relit la *Première Histoire du Christianisme* de Maury (1863), et qu'on y trouve cette phrase, que M. Eisler ne semble pas avoir connue : « Le fameux passage de Josèphe sur Jésus-Christ, auquel rien ne se réfère dans le reste de ses écrits, qui est en contradiction formelle avec l'esprit de l'auteur, a été reconnu par tous les critiques pour une interpolation de quelques copistes chrétiens », on ne saurait s'étonner que le signalément anthropométrique, *policiér*, du Seigneur : σωμα μικρον και δυσαιδεες, un corps petit, laid, ait été interpolé dans le texte original de Josèphe, par des chrétiens de la secte de saint Justin. On pourrait même peut-être rappeler ici le *Christ à tête d'âne du Palatin*.

Quant à la taille du Seigneur, que M. Eisler croit avoir été de 1 m. 41, est-on bien fixé sur les dimensions exactes du *seraf* et du *tefah*? Dès les temps les plus reculés, au nombre des plus précieuses reliques du *Sancta Sanctorum* du Latran, était une colonne rapportée de Palestine, donnant la mesure du Sauveur, 1 m. 85. Enfin une croix d'or, conservée à Constantinople, donnait une hauteur un peu moins grande, 1 m. 65; elle se rapprocherait de celle indiquée par Théodose, *statura communis*.

Bien que ces textes si différents, entre lesquels l'Église n'a jamais voulu prendre parti, laissent le champ libre à toutes les discussions, il semble cependant que M. Eisler aurait dû au moins les mentionner.

Les monuments figurés sont beaucoup plus précis. Naguère, — il y a trente ans, — j'ai réuni les plus remarquables, dans une *Étude sur les portraits du Christ*, pour montrer l'impossibilité de l'authenticité du Saint Suaire de Turin, que les souverains de la Maison de Savoie ne voulaient pas me permettre d'examiner, alors que les sanctuaires chrétiens les plus inaccessibles (voir l'*Histoire de la Sainte Lance*) me furent toujours si libéralement ouverts, pour mon *Histoire des reliques rapportées par les Croisés en Occident*<sup>2</sup>.

Depuis, il en est venu un au jour, dont M. Salomon Reinach a signalé immédiatement l'extrême importance. C'est l'admirable statue, datant des environs du *ii*<sup>e</sup> siècle, découverte à Rome en 1914<sup>3</sup>, représentant un personnage assis, jeune, imberbe, d'une dignité impressionnante, que les archéologues les plus compétents se sont crus autorisés à regarder comme un portrait du Christ; avec la statue du Christ debout, nimbé, représentant sans aucun doute possible le Christ, sur le sarcophage de Psamatia, au Musée de Constantinople, voisine du *iii*<sup>e</sup> siècle, ce sont les deux plus admirables figures qui répondent à la tradition qu'Origène rappelait à Celse.

1. Voir à ce sujet Em. David; ses études sur le Moyen Age, qui sont une mine d'admirable érudition pour tous les travaux d'exégèse et que je ne vois jamais citées par personne, pas plus que Humboldt, que Bayle et toute la pléiade d'étonnants encyclopédistes de la fin du *xviii*<sup>e</sup> et du commencement du *xix*<sup>e</sup> siècle.

2. *Exuviae sacrae* G. P., t. III.

3. S. Reinach, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1916, p. 291; Mély, *Les Dieux ne sont pas morts*, Paris, Leroux, 1927, p. 161.

Mais a-t-il jamais existé un portrait original du Christ? Voici à peu près tout ce qu'on peut dire à ce sujet :

Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, sous le pape Anicet (157-168), saint Irénée, évêque de Lyon, parlant des Gnostiques, écrit qu'ils prétendaient posséder un portrait du Christ, exécuté par ordre de Ponce Pilate, pendant sa présence au milieu des hommes; il aurait été apporté à Rome par Marcellina. Et Alexandre-Sévère, d'après Lampride et Capitolin, possédait dans son laraire cette statue, à côté de celles des plus illustres philosophes, Pythagore, Platon, Aristote. Le profil du Sauveur nous aurait été conservé par une petite pierre gravée, dite de Marcellina, qui est arrivée jusqu'à nous et que j'ai publiée.

Les Carpocratéens, disciples du platonicien Carpocrate qui tenait école à Alexandrie en 130, prétendaient avoir, eux aussi, un buste de Jésus, auquel ils rendaient des honneurs païens. Et ce type de jeunesse, de beauté imberbe que nous voyons sur les sarcophages chrétiens des premiers temps, se poursuit jusqu'au premier quart du IV<sup>e</sup> siècle (330); alors apparaît, après un songe de Constantin, en 312, — et l'on sait l'influence historique des visions et des songes de Constantin dans l'histoire religieuse, — un Christ *barbu*, dont le type s'affirme, *pour la première fois*, sur un plat du British Museum, où le Seigneur est figuré en majesté, nimbé, entre les deux médaillons de Constantin et de l'impératrice Fausta. A partir de ce moment, peu à peu, la figure d'un Christ jeune, plein de charme, *imberbe*, va disparaître de l'iconographie religieuse. Il est utile de constater que sur les tuiles mérovingiennes, trouvées en France, que je crois être des *encolpia*, *ectypa* des *keramidia* d'Abgar, conservées en Terre Sainte d'où elles furent rapportées dans le Trésor impérial de Constantinople en 969, le Christ, à figure radiée, n'a pas de barbe.

Tout cela nous amène au groupe de Panéas, où Eusèbe reconnaît l'Hémorroïsse aux pieds du Seigneur qui vient de la guérir. N'omettons pas de dire que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, de 333, mentionne Panéas et ses sources salutaires pour les femmes malades, mais ne dit rien du groupe, qui va seulement faire son apparition religieuse dans les *Itinéraires* postérieurs; il n'est donc pas encore identifié. Avec Eusèbe, qui est nommé évêque de Césarée en 315, la légende prendra corps dans son *Histoire ecclésiastique*. Le groupe a naturellement disparu, nous allons voir comment; mais De Rossi et Grimouard de Saint-Laurent, en 1869, crurent en découvrir une représentation sur un sarcophage du Latran, où ils voyaient une femme agenouillée devant un personnage *barbu*, le Christ, certainement « exécuté d'après la tradition <sup>1</sup> ». Mais quelle tradition, puisque nous venons de voir, au contraire, que c'est le songe de Constantin, en 312, qui fait remplacer le Christ *imberbe* par un Christ *barbu*?

Trois opinions vont ainsi se trouver en présence; c'est l'Hémorroïsse aux pieds du Christ, — la Ville de Panéas aux pieds d'un Empereur, — enfin, celle d'hier, de M. R. Eisler, Esculape avec sa fille Panacée à ses pieds. M. Eisler ne semble pas avoir eu connaissance de l'article de M. P.-L. de Feis, qui, dans le *Bessarione* (1898, p. 181), discutait l'identification du groupe avec Esculape et sa fille Hygie, — et non Panacée, — en renvoyant à Stark (1878), car il n'en fait nulle mention.

1. M. Eisler a oublié de mentionner les noms de ces deux savants, bien antérieurs cependant à F. Wilpert (1924) et à Victor Schultz (1925).

Au cours de mes recherches, depuis une quarantaine d'années, je n'ai jamais changé d'opinion. J'ai toujours cru voir ici la Ville de Panéas aux pieds d'un Empereur, mais je pensais aussi qu'Eusèbe, élu évêque de Césarée (Panéas), voyant dans sa ville épiscopale la statue d'un personnage dont la figure était conforme au type révélé à Constantin, avec une femme à ses genoux, avait tout naturellement vu là, même sans flatterie, un *ex-voto* de l'Hémorrhôisse, dont il est fait mention dans l'évangile de saint Marc, v. 25-26. Il y avait cependant une petite difficulté : l'Hémorrhôisse n'était pas de Panéas, elle était de Capharnaüm, à 50 kilomètres de Panéas; elle n'avait donc aucune raison d'élever à Panéas une statue, d'autant plus qu'elle, Meriosa, car tel était son nom, avait sa demeure à Capharnaüm et qu'on sait qu'elle avait fait élever au Seigneur, en souvenir de sa guérison, une statue dans l'église de Capharnaüm (Théodose, *Itinera*, I, p. 72). La légende de l'herbe guérisseuse est une de ces pieuses adjonctions confirmatives dont le P. Delehaye nous a donné tant d'exemples. Ici, aux champs normands où je demeure une partie de l'année, je les vois fleurir sous mes yeux.

L'explication de M. Eisler, qui voit ainsi, dans le groupe de Panéas, Esculape et sa fille, est donc fort séduisante. Le changement d'identification devient tout naturel pour qui s'applique aux origines des légendes figurées. Tout y trouve facilement sa place : Esculape barbu, *Christus medicus*, Panacea, — la plante panacée (la grande centaurée), hémostatique puissant, salutaire aux femmes souffrant d'hémorragies, — sources de Césarée, pour la conception. Qu'on me permette de signaler ici un de ces jeux de mots qui, dans les légendes, jouent un rôle capital : Panéas, Panacea, chose bien moins difficile à admettre que la transformation d'*Aimorrhōtssa* (l'Hémorrhôisse) devenant sous nos yeux *Marosa* (en hébreu, *domina*), *Mariōsa* (en hébreu *Vironisia*), puis en grec *Prounice*, puis *Véronique*, puis *Bérénice*. Nous en suivons les modifications philologiques dans les *Itinera* des pèlerins.

J'étais donc tout prêt à me rallier à l'opinion de M. Eisler, bien qu'il ne soit pas question ici d'un serpent, attribut nécessaire des représentations d'Esculape, car, comme tous, j'acceptais les yeux fermés l'identification du groupe de Panéas et du sarcophage 174 du Latran. Mais comment se faisait-il que le Christ, toujours représenté *imberbe* avant Constantin, fût ainsi, *une seule fois*, représenté vers le IV<sup>e</sup> siècle, *barbu*, puis qu'en outre, au centre du même sarcophage, on vît, à la place d'honneur, au centre, un Christ jeune *imberbe*, conforme alors à l'iconographie rituelle de l'époque; enfin, que la barbe, qui, lorsqu'elle apparaîtra, sera longue et *bifurcata*, soit ici ronde et bouclée?

Il fallait donc procéder à une petite enquête historique. Or, Théodose, dans son *Itinéraire* (570), visite Capharnaüm, à 50 kilomètres de Panéas. Il voit dans l'église une statue du Christ, *electrina*, que Mariosa, l'Hémorrhôisse, originaire de Capharnaüm, y avait fait élever. Dans son *Itinéraire* de 723-726, saint Willibald voit encore dans l'église de Capharnaüm la même statue de Mariosa.

D'autre part, nous savons que le groupe de Panéas avait été renversé au temps de Julien et traîné par les rues. La tête, qui avait été sauvée, existait encore en 380, et Philostorge ajoute qu'en creusant au pied du groupe, on y avait trouvé l'épigraphe qui donnait l'histoire du monument. Virgile, dans

son *Itinéraire à Jérusalem* (IV<sup>e</sup>-V<sup>es</sup>), en parle encore. Mais ni sainte Paule en 404, ni saint Eucher en 440, qui visitent Panéas, n'en font plus mention; le monument était pourtant d'importance, puisque les pèlerins vont continuer à mentionner le groupe de Capharnaüm jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Nous nous trouvons ainsi avec deux monuments, avec la même attribution du IV<sup>e</sup> siècle, et assez proches voisins: celui de Panéas, qui fut détruit probablement en 362, dont personne ne parle plus après 404, et celui de Capharnaüm, qui existait encore en 726. Ce dernier était bien probablement, nous venons de le voir, un groupe du Seigneur et de l'Hémorrhôisse. Mais celui de Panéas, que représentait-il alors? Par une bien intéressante coïncidence, à côté du sarcophage 174 du Latran, où l'on croit voir le Christ *barbu*, se trouve un autre sarcophage sur lequel, dans une scène identique, le Christ est *imberbe*, suivant la tradition primitive. Serait-il alors téméraire de supposer que le premier groupe représentait la soumission de Panéas à un empereur romain, comme celle du revers d'une médaille d'Adrien et dont les *Itinéraires latins* ne parlent jamais, tandis que le second serait celui de *Mariosa-Marosa* (la *domina*) de Capharnaüm, signalé alors soigneusement par les pieux pèlerins occidentaux?

F. DE MÉLY.

### Monts et merveilles.

Le plus récent commentateur français du *Catilina* de Salluste, feu H. Goelzer, rencontrant dans le texte (ch. xxiii) l'expression *maria montesque polliceri*, remarque en note: « Le proverbe latin dit « mers et monts » et se comprend mieux que le proverbe français: car la mer et les montagnes sont dans la nature les choses dont la grandeur frappe le plus l'imagination. »

La locution française à laquelle Goelzer faisait allusion est « promettre monts et merveilles », qui, suivant Littré, se rencontre déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, mais peut être notablement plus ancienne.

L'explication donnée par H. Goelzer est erronée parce que *montes*, dans cette façon de parler, d'ailleurs sans autre exemple, ne signifie pas l'imposant ensemble des montagnes du globe, mais certaines montagnes particulières pleines de mines d'or, probablement les monts Oural, que les anciens appelaient *Ripées*, ῥιπαῖα ὄρη.

Strobilus, dans l'*Aululaire* de Plaute (IV, 8, 1), se dit plus riche que les *pici* qui habitent les monts d'or:

*Picos divitiis, qui aureos montes colunt*  
*Ego solus supero...*

Les oiseaux, proprement des piverts, sont ici les griffons de la fable grecque, originaire des colonies du Pont-Euxin. Pomponius Mela, décrivant l'intérieur de la Scythie, s'exprime ainsi (II, 4): « Puis vient une région d'un sol extrêmement riche, mais inhabitable, parce que les griffons, espèce d'animaux féroces et acharnés, aiment extraordinairement l'or tiré des profondeurs de la terre, le gardent non moins jalousement et se montrent hostiles à ceux qui le touchent. » On connaît les fables sur les guerres continuées entre griffons et Arimaspes, d'après le poème d'Aristée de Proconèse.



L'exploitation moderne de l'or de l'Oural, découvert en 1745, a commencé en 1754; en dehors des mines, les sables aurifères, dont une partie était concédée en 1914, couvrent là une surface de 40.500 kilomètres carrés. Les Grecs, établis au nord de la mer Noire, n'avaient qu'une vague connaissance du lieu d'origine des quantités d'or qu'ils mettaient en œuvre ou qu'ils échangeaient contre des marchandises de luxe provenant de leur pays; cela explique la richesse en or des sépultures scythiques, connue d'Hérodote et de Strabon et confirmée par les fouilles du siècle dernier.

De là le proverbe grec : Χρυσᾶ ὄρη ὑποχρεῖσθαι, promettre des monts d'or, ce qui ne signifie pas des monceaux d'or, mais littéralement les montagnes, les *aurei montes*, dont parle Plaute, d'après un auteur de la comédie nouvelle dont nous ignorons le nom. Lucien (*Hermotime*, 71) énumère, parmi les chimériques désirs des hommes, celui de découvrir des monts tout en or, ὄρη ὅλα χρυσᾶ ἐκρίσκειν.

Térence les mentionne également quand, dans son *Phormio*, tiré de l'*Epidikazomenos* d'Apollodore, il fait dire à l'esclave Geta que son maître est parti pour la Cilicie où un ami lui promet presque des monts d'or, *modo non montes auri pollicens* (v. 68). La locution « promettre des monts d'or » existe aussi en allemand, où *Bergwerke* signifie d'ailleurs « des mines ».

Salluste, comme nous l'avons vu, n'a retenu que *montes* sans épithète; comme il écrit *maria montesque*, il prouve qu'il ne connaît plus l'origine de la locution.

Il en est de même de Perse (III, 65) :

*Et quid opus Craterò magnos promittere montes ?*

« A quoi bon promettre de grandes montagnes à Cratère? » C'était un médecin célèbre du temps d'Auguste, dont les riches recherchaient à tout prix les conseils. Évidemment, il ne s'agit pas de grandes montagnes, qui pourraient être désertes et stériles, mais des monts d'or dont parlaient Plaute et Térence, des richesses de la lointaine Scythie.

Ainsi, lorsque nous disons « promettre monts et merveilles », expression qui semblait peu logique à Henri Goelzer, nous réunissons, sans en avoir conscience, deux locutions qui sont l'une et l'autre légitimes et sont à peu près équivalentes : *promettre des merveilles*, ce qui est le fait des faiseurs de promesses de tous les temps, et *promettre des monts*, ce qui est une expression latine tirée du grec et qui ne prend son sens véritable que si l'on ajoute, ce que l'on ne fait point, des *monts d'or*. Les locutions comme les mots ont leur histoire qui remonte parfois très haut.

Quant à l'expression de Salluste, *maria montesque*, qui s'explique par l'oubli du sens originaire de *montes*, elle n'a jamais donné lieu, que je sache, à une locution française : *promettre des monts et des mers*, encore qu'elle puisse un jour se trouver dans le Dictionnaire, en cours de publication, de la langue du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais l'alliance allitérative de mots, *monts et mers*, se rencontre dans l'imprécation contre Rome que Corneille place dans la bouche de Camille :

Que cent peuples unis, des bouts de l'univers,  
Passent pour la détruire et les monts et les mers...

Il n'est pas impossible que Corneille, bon latiniste, se soit souvenu du

*maria montesque* de Salluste; mais ici il ne s'agit plus d'une promesse et les mots rapprochés sont très bien choisis, puisqu'un ennemi de Rome, comme Hannibal, a bien dû passer les mers et les monts avant de porter la terreur en Italie.

S. REINACH.

### Un nouveau livre sur les peintures murales de Pompéi <sup>1</sup>.

Prèsque un demi-siècle nous sépare de la publication du livre d'Auguste Mau, *Geschichte der dekorativen Malerei in Pompeji* (1882); mais ce livre demeure indispensable et sans doute le restera longtemps encore. L'intérêt pour la peinture murale antique s'est réveillé dans les vingt dernières années. Les travaux des spécialistes — Rostovtzeff, Rodenwaldt, Wirth, Diepolder — ont beaucoup fait pour nous donner de ce sujet une intelligence plus sûre, mais il reste encore maintes questions à discuter, maints problèmes à résoudre.

Le professeur Curtius se déclare le continuateur de Mau : « Quand nous essayerons, dans le chapitre suivant, de décrire l'évolution de la peinture architecturale, on verra que notre interprétation repose sur les recherches brillantes de Mau. » C'est le mérite de ce savant d'avoir distingué les phases successives de l'histoire de la peinture à Pompéi, du <sup>11</sup>e siècle avant J.-C. jusqu'à la catastrophe finale. Tout en acceptant les quatre styles de Mau, classification adoptée désormais par tous les archéologues, M. Curtius diffère cependant d'opinion sur le quatrième style qui, pour Mau, représente le commencement de la décadence, mais, pour Curtius, la pleine floraison du style décoratif : par où il se rapproche du point de vue de Wickoff, sans aller pourtant jusqu'à considérer la peinture pompéienne de la dernière période comme *impressionniste*. « L'impressionnisme ne s'intéresse qu'à l'aspect extérieur des choses, à leur éclat passager dans la lumière, leur apparition éphémère sur la scène du monde, et non pas à leur essence et à leur réalité » (p. 27). D'autre part, M. Curtius s'élève contre les exigences de certains « connaisseurs » en ce qui concerne la peinture pompéienne. Il rappelle le juste avertissement d'un historien de l'art, le Danois Jules Lange : dans les galeries hollandaises ou italiennes, nous voyons des chefs-d'œuvre choisis parmi des milliers de tableaux; dans le Musée national de Naples et surtout dans les maisons de Pompéi, nous voyons pêle-mêle tout ce qui a subsisté. D'ailleurs, Pompéi n'a jamais été un centre artistique : c'était une petite ville provinciale, provinciale dans le sens moderne. Il n'y avait qu'un seul lien entre les aristocrates de Rome et les habitants de Pompéi; la beauté exceptionnelle des environs et la situation de la ville même séduisaient nombre de riches Romains, qui y avaient leur villa — il suffit de rappeler Cicéron. Les relations qui s'établissaient pendant leur villégiature entre les représentants des classes aisées de Rome et les parvenus de Pompéi pouvaient continuer dans la suite. Il est certain que c'était là une des voies possibles par lesquelles l'influence de Rome pénétrait à Pompéi.

Depuis la publication du livre de Mau, on a mis au jour un certain nombre de murs décorés à Priène, à Délos, à Pergame, à Alexandrie, dans la Russie

1. Curtius, *Wandmalerei Pompejis*, Berlin, 1929.

du Sud, dans les villas du nord de l'Italie. Mais toutes ces découvertes ne suffisent pas à établir une filiation ininterrompue où les tableaux des villes de Campanie pourraient s'insérer comme des chaînons. Il faut donc étudier les peintures campaniennes séparément; il faut chercher leur explication et l'évolution de leur développement en elles-mêmes. Mais si l'on doit renoncer à élucider complètement les rapports qui existent entre elles et les peintures provenant d'autres lieux, rien ne nous empêche de les comparer.

M. Curtius commence par étudier le mur de la maison hellénistique à Délos (*Mon. Piot*, XIV, 1907, pl. VI, A; dans le livre de M. Curtius, n° 36, p. 57) : c'est un mur du style d'incrustation développé. Dans son analyse de ce type de décoration, M. Curtius insiste sur la partie supérieure. La corniche forme une galerie apparente (*Scheingalerie*), c'est-à-dire une rangée de pilastres doriques surmontée d'une frise avec triglyphes et métopes et d'un plafond à caissons. Cette frise est à l'origine des frises compliquées et fantaisistes des troisième et quatrième styles; comme exemple du troisième style, l'auteur cite le mur du *tablinum* de la maison de Lucretius Fronto, et, pour ce qui concerne le quatrième style, la chambre d'Ixion de la maison des Vettii. Dans le mur d'incrustation de Délos, les rectangles en stuc imitent des blocs taillés de marbre; outre la corniche il y a un lieu « nerveux », comme dit l'auteur — la zone entre les orthostates et la première rangée des blocs rectangulaires. La zone présente une accumulation d'ornements. Sur le mur d'une autre maison de Délos, on voit à la place une frise d'Amours; ailleurs ces Amours sont remplacés par des scènes de lutte. Ainsi la peinture de figures a pénétré dans le style d'incrustation. Ce fut le dernier mot du développement de ce style. En 69 avant J.-C., l'île fut dévastée par des pirates alliés de Mithridate. Cette date peut être considérée comme la fin du style d'incrustation et le commencement du style architectural — dont nous avons à Pompéi des spécimens superbes. Prenant comme exemple une petite chambre de la maison du Labyrinthe, M. Curtius y souligne une innovation essentielle : des pilastres sont appuyés sur la plinthe et divisent ainsi le mur dans le sens de la hauteur. Les pilastres sont peints de manière à donner l'impression d'être placés devant le mur. Cette innovation a eu des conséquences importantes : c'est l'origine de la représentation en trompe-l'œil. Seconde innovation : dans la fausse galerie du style d'incrustation, l'espace entre les pilastres est occupé en haut par les caissons peints en perspective, alors qu'en bas il est vide. Le mur est la limite de la chambre. Dans la partie supérieure du mur latéral de la maison du Labyrinthe, on entrevoit entre les pilastres supérieurs des motifs architecturaux, des salles, des entablements sous le ciel bleu. Donc, dans ce cas, le mur n'est pas la limite de la chambre : l'œil plonge dans des perspectives lointaines. On ne peut faire un choix plus heureux que M. Curtius, qui choisit les murs de la maison du Labyrinthe comme exemple intermédiaire entre les deux styles. Les pages consacrées au deuxième style sont les plus brillantes du livre. L'auteur retrace pas à pas les innovations successives, les nouveaux motifs, les variantes de ceux qui étaient déjà employés. On acceptera les subdivisions du deuxième style telles que les marque M. Curtius. Il rapporte à la seconde phase les peintures de la maison dite « des Noces d'Argent », de celle de Trebius Valentis et de la villa Item. Il insiste sur les colonnes ioniques de la villa Item, qui ont une ombre portée de même que les consoles, sur les carreaux imitant le marbre

de couleur encastres dans la frise avec des fausses portes à deux battants et avec des « niches » créées par la perspective des colonnes. Tous ces motifs se compliquent et se développent dans la suite. M. Curtius attire l'attention sur le *cubiculum* jaune de la maison des Noces d'Argent, avec les guirlandes attachées aux pilastres et un entablement très compliqué : une architrave aux blocs rectangulaires, une frise avec Ménades, Satyres et Centaures qui soutiennent les consoles de la corniche, dont le type est celui des rideaux suspendus.

Le mur de l'aile droite de la maison de Livie révèle un dessin nouveau : les colonnes dans ce cas ne sont pas appuyées sur la plinthe, mais sous chacune est figuré un socle orné de monstres marins; aux guirlandes sont attachés des emblèmes religieux, des paniers entièrement remplis de fruits, des masques. Au lieu des figures représentées plastiquement dans le *cubiculum* jaune de la maison des Noces d'Argent, on voit une frise où se déroulent des paysages sur un fond jaune. On se souvient que c'est le mérite du professeur Rostovtzeff d'avoir relevé toute l'importance de ces paysages architecturaux. Au-dessus de la frise, des compartiments sont occupés par des figures stylisées se terminant en arabesques et en griffons. Pour saisir le chemin qu'a parcouru la peinture murale, l'auteur invite le lecteur à comparer ce mur à celui de Délos. Avec ce mur nous arrivons au bout de la seconde subdivision du deuxième style : l'introduction de tableaux à figures et à paysages marque la transition vers la troisième étape du second style. Les peintures de la villa de Fabius Sinister près de Boscoreale nous en donnent les meilleurs exemples. Les motifs des colonnes ioniques et des portes à deux battants que nous avons vus sur les murs de la villa Item se compliquent et se complètent. Au lieu des lignes sobres des portes de la villa Item, les portes de la villa de Boscoreale sont chargées une fois d'hippocampes et une autre de scènes de chasse. Beaucoup plus importante est la représentation d'une colonnade entourant une cour, c'est-à-dire une espèce de péristyle. La représentation des colonnades latérales en trompe-l'œil est un tournant dans l'évolution de la peinture murale. Les colonnades latérales sont figurées dans les entre-colonnements. Dans le premier, on voit l'entablement orné de palmettes et surmonté de masques; dans le second, la partie supérieure des colonnes avec chapiteaux ioniques supportant l'entablement; dans le troisième, une corniche avec ornements de feuilles. Il n'est resté des orthostates qu'un rectangle de chaque côté de la porte. Mais, dans le plan suivant, on verra sur ces rectangles des paysages ou des natures mortes. On trouvera des masques dans les frises. Ne pas conclure de là que l'artiste ait eu le dessein de représenter un ensemble constructif architectural logiquement possible. Ce n'est pas la représentation d'un péristyle réel. D'abord, on ne pourrait pas réunir les colonnades latérales avec celle de derrière; puis, les colonnes avec un vase au milieu, qui surgissent par derrière au-dessus du fronton, sont de pure fantaisie. Omettant les autres défauts, notons que ce mur contient tous les éléments, développés à l'extrême, qu'on remarquait sur le mur de la villa Item.

L'auteur est d'avis que la seconde phase du second style constitue son époque classique. C'est alors que l'art de la perspective a été traité avec le maximum de perfection. Le déclin commence au moment où un tableau vient occuper le panneau central, au lieu des motifs architecturaux en trompe-



l'œil; la décadence se précipite au moment où sur le même mur sont représentés des tableaux d'origine et de sujets différents. Comme intermédiaire entre la seconde et la troisième phase du second style, M. Curtius cite le mur de Boscoreale, mur qui se trouve dans une autre pièce que celle que nous avons déjà examinée (fig. 61), où l'entre-colonnement est entièrement occupé par un tableau. L'auteur ne trouve pas à Pompéi d'exemple pour la troisième phase du second style; il est obligé d'avoir recours aux peintures de la chambre centrale de la maison de Livie et à celles de la Farnésine à Rome.

Le mur est devenu « abstrait »; il n'est qu'une surface couverte par des tableaux; c'est le commencement des motifs décoratifs fantaisistes. L'ornement qui, dans la seconde phase, n'était qu'un accessoire, joue dans la troisième un rôle important. Le milieu du mur dans les villas Item et Boscoreale, où se trouvent les portes à deux battants, est occupé par une niche avec un tableau; on voyait dans la maison de Livie, sur le mur le plus étroit, Polyphème et Galatée (tout à fait effacé aujourd'hui), Io et Argus sur le plus large. Les tableaux sont conçus par l'artiste exactement comme des tableaux, non comme des panoramas entrevus par une porte ou une fenêtre. En d'autres termes, la niche sert d'encadrement. Les frontons de ces niches sont comparables à ceux des portes des villas Item et de Boscoreale. Sur le mur long — outre le tableau d'Io — se trouvent encore trois tableaux d'un genre tout différent : sur le panneau latéral gauche, à la place du panneau droit, il y a une porte qui communique avec la chambre à frise jaune; en haut, une colonnade avec un arbre sacré aux ramures entrelacées; sur la frise, un tableau avec un cadre muni de deux volets.

Sur le mur de la Farnésine, la niche perd tout à fait sa profondeur; elle devient toute plate; mais les ornements sont des réminiscences du fronton des portes de la seconde phase. Les tableaux des panneaux latéraux sont soutenus par des Sirènes. La décadence est allée plus loin encore : le mur architectural plastique devient plat et sans relief.

Nous nous sommes étendu sur ce sujet, mais nous sommes d'avis que désormais les trois subdivisions du second style de Curtius seront acceptées comme les quatre styles de Mau. Par son exposé lumineux des détails et des plus petits changements successifs, par l'art avec lequel il en a suivi l'évolution, M. Curtius a fait preuve d'une finesse exceptionnelle. Très ingénieusement, il a daté les phases du second style : la première de 69 à 15 avant J.-C., la seconde coïncidant avec l'*Ara Pacis*, la troisième occupant la seconde moitié du règne d'Auguste et celui de Tibère.

En cherchant à déterminer l'origine du second style par la méthode d'élimination, M. Curtius conclut qu'il faut en suivre la racine vers quelque centre hellénistique de l'Asie Mineure. Il est regrettable que nous ne puissions nous attarder sur tous les autres points que soulève son livre; nous sommes obligé de choisir.

La seconde moitié est consacrée non plus à l'étude de la composition décorative, mais aux tableaux eux-mêmes. On sait que ces tableaux, sauf quelques exceptions, dérivent d'œuvres grecques et hellénistiques. Trois, quatre, et même cinq siècles séparent ces copies des originaux, et nous sommes réduits à juger ceux-ci d'après celles-là. C'est comme si nous devions apprécier quelque chef-d'œuvre de la Renaissance ou de l'art moderne d'après des reproductions sur des tasses de café, des boîtes ou même des papiers peints. Le problème

le plus difficile est de discerner ce qu'il faut rapporter à l'original et ce qu'il faut attribuer au copiste. Plus le copiste est doué, plus se manifeste sa personnalité, moindre est la valeur objective de sa copie pour la connaissance de l'original. En revanche, plus le copiste est fidèle, plus sa copie est sèche et fade. M. Curtius, se fondant sur la frise de la villa Item et sur les tableaux d'Herculanum, la *Toilette de la prêtresse*, *Achille et Patrocle*, le *Poète et l'Acteur*, considère l'époque du second style comme l'âge d'or des copies. Celles du troisième style sont, selon lui, trop sèches, celles du quatrième quelquefois grossières et comme encaustiquées.

Doué d'un œil pénétrant et d'une mémoire visuelle surprenante, M. Curtius a montré encore ses talents dans l'analyse des tableaux. Nul détail ne lui échappe, et les rapprochements entre les tableaux et surtout les figures représentées sont souvent aussi inattendus que convaincants. Il manie ingénieusement la méthode de comparaison, et ses conclusions, quelquefois hardies, restent gravées dans la mémoire du lecteur; les archéologues devront désormais compter avec elles.

Prenons, par exemple, l'analyse comparative des deux versions du tableau *Achille reconnu parmi les filles de Lycomède*. Sur le bouclier d'Ulysse est représenté « Chiron enseignant la musique à Achille ». Ce petit tableau est une addition du copiste romain; c'est une fausse note; ou Achille avait été élevé avec ces jeunes filles, ou il avait été élevé par le Centaure qui le préparait d'avance aux exploits guerriers. A ce sujet, M. Curtius fait une hypothèse ingénieuse : dans l'édifice majestueux de *Saepta*, qui avait été commencé par Jules César, se trouvait un groupe de bronze — Chiron instruisant Achille. Le copiste, s'étant inspiré de ce groupe, le fit figurer dans le tableau, sans remarquer que c'était tomber dans une *contradictio in adjecto*.

En comparant les deux versions de « l'Arrivée d'Io en Égypte », l'auteur aboutit à cette conclusion que la copie du temple d'Isis se rapproche bien plus de l'original que celle de la maison privée. Notons ses observations à propos des effets de la lumière sur ce qu'il nomme le « centre spirituel de l'action ».

Signalons encore une brillante analyse du tableau de la villa de Boscoreale : le philosophe qui s'y trouve représenté offre une ressemblance frappante avec l'Épicure du Musée Barracco à Rome.

L'effort de M. Curtius pour retrouver l'original de *Thétis chez Héphaïstos*, en comparant quatre répliques, est intéressant de bien des manières, quoique ses conclusions soient surtout négatives, et qu'elles concernent plus ce qu'il n'y avait pas dans l'original que ce qui y était.

En rapprochant les deux versions du Châtiment de Dircé, l'une du quatrième style, l'autre du troisième, il remarque que dans la première tout est vie et passion, et que dans la seconde il n'y a que des poses de figurants; dans la première, tout est concentré; dans la seconde, tout est relâché; la première éclate comme une bombe; la seconde n'est que préciosité (*Zart-zimperligh*). C'est une impression que ressentiront toutes les personnes qui examineront les fresques de Pompéi. Le lecteur se demandera involontairement : est-ce « une bombe éclatée » ou bien est-ce « *Zimperllichkeit* »?

Le lecteur retiendra d'autre part la description si pénétrante d'Andromède et Persée : « La date du tableau est donnée par les caractères mêmes; c'est une scène courtoise; Persée est un noble chevalier qui aide Andromède, dont les menottes au poignet gauche rappellent le malheur, à descendre du

haut du rocher, comme eût fait un gentilhomme avec une princesse au cours d'un pique-nique. C'est bien là l'attitude d'Andromède : elle retrouse sa robe de bal; elle donne sa main à baiser — cette main qui vient d'être déliivrée des fers. »

M. Curtius critique avec une juste sévérité le tableau du Sacrifice d'Iphigénie, auquel Mau a donné trop d'importance. Mau y voyait une copie de Timanthe; M. Curtius accorde que derrière la copie se cache un bel original, mais non de Timanthe, que l'on place au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle; c'est plutôt une œuvre du début de l'époque hellénistique. Mais la copie ne vaut rien — avec son Iphigénie peinte comme une planche, ses personnages exécutant une véritable « danse des œufs », l'apparition de la déesse avec la biche dans les nuages comme dans un ballet français — et enfin la figure de Calchas, qui excède de moitié les autres et qui est sans doute empruntée à un autre tableau. M. Curtius a reconnu un certain nombre de figures humaines qui émigrent ainsi d'un tableau dans l'autre; par exemple, la Ménade qui danse devant le chariot dans le cortège d'Ariane et de Dionysos (de la maison de Lucretius Fronto) ressemble trait pour trait à la danseuse de la villa Item. La différence réside uniquement dans les proportions; l'une est toute petite, l'autre presque de grandeur naturelle. Le rapprochement des deux Cortèges de Dionysos — le second est dans la maison de Marcus Lucretius — qui sont deux *pasticci*, dont certains traits coïncident et les autres diffèrent, est véritablement de premier ordre : les archéologues débutants devraient le prendre pour modèle.

M. Curtius interprète le charmant petit tableau de la frise dans le *tablinum* de la maison de Castor et Pollux comme une représentation de Déméter à la recherche de sa fille. Un berger, ému par ses malheurs, lui donne à boire. La scène se passe à l'entrée de la chaumière. Le peintre a tenu à montrer la pauvreté idyllique du lieu et non sa sordide pauvreté.

Une trentaine de pages sont consacrées aux fresques du *tablinum* de la villa des Mystères. On sait que les figures de grandeur presque naturelle sont exceptionnelles à Pompéi. La frise en question se compose de vingt-neuf personnages. Le nombre des articles consacrés à ces frises n'est pas loin d'atteindre ce chiffre, si grand est l'intérêt qu'elles provoquent; autant d'opinions différentes! L'analyse de M. Curtius est très intéressante, non seulement pour tous les détails qu'il met en lumière, mais aussi parce qu'il apporte du contenu une interprétation psychologique et religieuse approfondie.

Il suppose que dans l'original — qu'il fût fixé au mur d'un temple ou d'une salle d'ex-voto — les figures étaient disposées à la suite sur un seul plan. Le copiste qui travaillait dans la villa Item fut obligé de répartir les tableaux sur trois murs, et encore de raccourcir l'ensemble. La continuité du récit est brisée par les angles, et le manque de place a nécessité un changement dans la disposition. Dans l'original, selon M. Curtius, les groupes étaient bien séparés et mis en valeur. Sur la copie, certaines figures se recouvrent et quelques-unes sont déplacées; par exemple, les groupes de Satyres devraient flanquer Dionysos et Ariane; la jeune fille effrayée et qui fuit appartient au même groupe que celle qu'on voit agenouillée devant le *liknon*. On ne niera pas l'ingéniosité de cette distribution; il semble pourtant que l'auteur tombe ici dans une légère contradiction. A la fin de sa description suivie des différentes scènes, M. Curtius place la danseuse aux cymbales : ici s'arrête la série, dit-il. La jolie femme à sa toilette, aidée par une servante et un Eros

portant un miroir pliant, la dame assise sur cette large chaise et qui s'ennuie un peu, n'appartiendraient pas à notre cycle et ne seraient là que par remplissage. Mais pourquoi ce peintre aurait-il eu besoin de remplissage, puisque le manque de place l'a contraint de s'écarter de l'original? On dira peut-être qu'il s'est trompé dans ses mesures. Mais c'était un peintre très précis et soigneux; il suffit, pour s'en convaincre, de constater les efforts qu'il a faits pour corriger, par exemple, la main et le bras de la jeune fille agenouillée. N'eût-il pas été plus logique d'élargir la composition, d'éviter les entre-croisements et, ce qui est encore plus important, de laisser les figures à leur place? En ce qui concerne la scène de la toilette, je partage l'avis de mon maître Rostovtzev qui y voit « the decking of the bride », une des fiancées mystiques de Dionysos (*Mystic Italy*, p. 46). Cette opinion, d'ailleurs, ne contredit pas l'interprétation générale de M. Curtius : celui-ci ne nie pas que beaucoup de symboles nous échappent qui étaient tout à fait clairs pour les initiés. Ces fresques n'ont pas été peintes à notre intention.

M. Curtius donne une interprétation personnelle de la figure ailée avec longue baguette; il l'identifie avec Artémis. M. Rostovtzev, de son côté, y reconnaît la déesse Télété. Les deux hypothèses, qui s'excluent l'une l'autre, ont pour elles de solides arguments. Il serait très important, à coup sûr, de décider si cette figure représente Artémis ou Télété. Mais dans les deux cas, ce qui demeure inattaquable dans l'interprétation générale de M. Curtius, c'est ce qu'on peut nommer la glorification du monde féminin. Les lignes qu'il consacre à Artémis, patronne de la chasteté, et qui, en même temps, embrasse tout ce qui est la vie: bonheur conjugal, naissance des enfants, épanouissement de la jeunesse, ces lignes sont parmi les plus belles et les plus profondes de ce beau livre.

A ce monde des femmes, M. Curtius oppose le monde des hommes : c'est la bataille entre les Grecs et les Perses. Le centre du tableau, et en même temps son centre moral, n'est pas le vainqueur, mais le vaincu, quoique terrassé. Nous avons déjà exprimé cette idée ailleurs.

Il est impossible de parler des autres sujets touchés par M. Curtius. Les chapitres consacrés aux portraits et aux paysages sont plutôt des esquisses qui seront reprises et complétées un jour. M. Curtius n'a fait que nous indiquer ce qu'il tirera de ces matériaux; le sous-titre du livre *Einführung* nous fait espérer d'autres ouvrages sur ce sujet.

Le livre refermé, on a l'impression d'avoir assisté à un entretien avec un savant d'une érudition inépuisable, et en même temps d'une vitalité exubérante; nous dirons encore plus : c'est le livre d'un homme. Un livre consacré aux peintures de Pompéi touche très souvent, chemin faisant, aux problèmes de la vie. M. Curtius y témoigne d'une expérience de la réalité qui fournit la meilleure réponse à ceux qui tiennent l'archéologie pour « la science des choses mortes ».

Une légère critique cependant : les illustrations, surtout dans la première partie, sont placées de telle sorte que le lecteur est souvent obligé de revenir en arrière pour les comparer avec le texte. Il est certain que l'auteur n'est pas responsable de cet inconvénient, mais nous espérons qu'il sera évité dans la seconde édition, laquelle sans doute ne tardera pas.

Tatiana WARSCHER.

Rome, Istituto Archeologico Germanico.



## Arménie et Géorgie.

L'Arménie et la Géorgie tiennent depuis quelques années une grande place dans les préoccupations des historiens de l'architecture et de la sculpture du moyen âge. Leur art, longtemps considéré comme une forme provinciale de l'arbyzantin, a été brusquement promu au rang de précurseur. Strzygowski et Kondakoff ont insisté sur cet aspect. C'est à un tout autre point de vue que se place l'auteur d'un livre récent <sup>1</sup>. Il indique des emprunts ou des prêts faits par l'art de la Transcaucasie à ses voisins ou à ses contemporains — et certains sont d'une importance considérable — mais il s'attache surtout à définir cet art, tantôt par des comparaisons, tantôt par l'analyse de ses méthodes, de ses habitudes propres, en le démontant en quelque sorte comme un mécanisme. Il n'étudie pas l'histoire de l'art en Transcaucasie. Les données historiques sont indiquées dans une substantielle préface, les références chronologiques dans un index; entre ces deux termes extrêmes du livre, l'art géorgien et arménien est considéré comme une vaste entité qui a sa vie et son individualité propres; la persistance des mêmes motifs et des mêmes procédés justifie amplement cette méthode.

La position de l'art de la Transcaucasie par rapport à l'art roman apparaît ainsi sous un jour que des rapprochements trop brutaux avaient jusqu'ici dissimulé. Ces deux arts ont en commun, à leurs débuts, tout un répertoire de formes. C'est ce qui permet entre eux des comparaisons. Mais ces comparaisons sont artificielles tant qu'on considère seulement les éléments semblables, en négligeant l'esprit dans lequel ils sont traités, les différentes manières dont ils sont élaborés. L'étude des ornements, de la sculpture figurée et des plans met en relief ces divergences, en même temps qu'elle fait apparaître certaines ressemblances. Parfois aussi, c'est en faisant appel à l'art arabe que M. Baltrušaitis parvient à préciser des particularités de l'art transcaucasien. Plusieurs manières différentes de traiter les formes se trouvent ainsi confrontées. L'art roman compose, procède par synthèses de plus en plus fermes, tend vers une cohésion toujours plus grande. L'art arabe, au contraire, analyse chaque ornement, en isole les éléments, et leur donne à chacun une vie propre. L'attitude de l'art transcaucasien est singulière; il commence par la composition, par un agencement des formes qui fait songer à l'art roman, puis, comme l'art arabe, il analyse l'ornement constitué, le désagrège. Cependant, il rassemble les éléments ainsi disjoints et les recompose suivant un plan nouveau. Étudier cet art, qui s'apparente par ses méthodes à la fois à l'un et à l'autre, en apprend plus sur l'art roman et l'art arabe que des comparaisons entre leurs démarches violemment divergentes. Placé entre eux deux, il aide à les comprendre, et il explique en quoi, malgré leurs analogies, ils sont inconciliables. En même temps apparaît le côté téméraire de certains rapprochements entre l'art roman et l'art arménien, de comparaisons qui tendaient à ne voir en eux que deux provinces — orientale, occidentale — d'un même art. Ils ont des points de contact, d'étonnantes ressemblances, mais, tout à coup, on les voit s'écarter l'un de l'autre en complet désaccord.

---

1. Jurgis Baltrušaitis, *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*. Préface par Henri Focillon (Leroux, 1929).

Un premier aspect de leurs divergences est défini par l'étude de l'entrelacs. L'art de la Transcaucasie apparaît épris de mathématiques et de combinaisons géométriques, agençant entre elles, analysant des figures d'un tracé impeccable. Comme les Arabes — peut-être stimulés par eux — les décorateurs arméniens et géorgiens se complaisaient à des décorations qui reposent sur des données abstraites. Mais les Arabes poussent cette habitude jusqu'à ses conséquences extrêmes. Ils extraient de l'entrelacs des figures géométriques qu'ils n'emploient plus qu'isolées, juxtaposées sur la surface de la pierre.

En Transcaucasie, l'entrelacs garde sa continuité. On y lit aussi des formes géométriques, mais elles restent enchaînées. Il couvre les monuments d'un tissu de figures rigides, d'un réseau enchevêtré de carrés, de cercles et de polygones qui n'a pas d'équivalent en Occident.



Fig. 1. — Chapiteau de la cathédrale de Koutaïs.

Pourtant, il est tout un vocabulaire ornemental qui est commun à l'Orient et à l'Occident : le rinceau courant qui décore tant de bases et de chapiteaux romans, et voisine avec les entrelacs sur les églises géorgiennes; la palmette, dérivée de la réunion de deux rinceaux; un grand nombre de motifs qui ne sont faits que de la combinaison de plusieurs palmettes. Les motifs, les procédés de composition sont les mêmes. Mais là s'arrête l'analogie des deux arts. Le décorateur géorgien, ayant obtenu une série de formes par la composition du même motif, les analyse et se met à les décomposer pour en tirer des formes nouvelles; le rinceau se fragmente en un assemblage de plusieurs pièces, la palmette est isolée de son cadre qui, lui-même, se sectionne. Des

zigzags, des triangles, des croix se dégagent. On voit des détails et des assemblages de détails prendre une vie individuelle aux dépens de l'ensemble désagrégé. Mais ces fragments ne sont pas traités isolément. Comme les figures géométriques extraites de l'entrelacs, on les voit se recomposer entre eux pour former de nouveaux ensembles. Il n'y a pas de rupture dans la continuité de l'ornement, il y a simplement méconnaissance de sa structure; les éléments doivent être composés, mais il n'y a aucune permanence dans le tracé qui les ordonne. L'entrelacs qui se combine avec ces motifs aide à leur désagrégation. Dans l'art roman, au contraire, il respecte des formes données une fois pour toutes, et contribue seulement à établir ou à affermir une liaison entre elles.

L'étude du décor figuré nous amène enfin à un accord complet entre les expériences d'Orient et d'Occident. Il ne s'agit plus d'un même vocabulaire



Fig. 2. — Bas-relief du narthex de Nicorzminda.

obéissant à des syntaxes différentes. C'est bien, de part et d'autre, par une coïncidence troublante, la même langue. Il y a, en Arménie et en Géorgie, une série de figures qui sont communes aux arts d'Asie d'une part — art chaldéen, assyrien, sassanide — et à l'art roman. On retrouve ainsi le lion passant, certains types d'oiseaux ou de griffons, le thème des animaux adossés ou affrontés, des cavaliers affrontés, des animaux dévorant ou poursuivant, la figure aux bras levés entre deux lions. Ce sont évidemment des motifs que les arts qui en sont tributaires de près ou de loin empruntent à l'art chaldéen ou à ses descendants. Mais c'est déjà un premier unisson. Il y en a un autre bien plus profond. Ces thèmes communs sont inscrits dans la pierre en Transcaucasie et en Occident suivant les mêmes principes de composition. De part et d'autre, la figure humaine sculptée est traitée comme une partie d'un tout et ployée aux exigences de formes qui lui sont extérieures. Les lignes de figures géométriques qui ordonnent la composition imposent leur direction aux corps, aux membres, règlent les attitudes et les gestes, obligent à étirer ou à comprimer les personnages. La tyrannie du cadre dont

les lignes veulent être suivies — fût-ce au prix de déformations et de contorsions — qui impose son centre, son axe à la figure qu'il circonscrit, est la première et la plus évidente manifestation de cette loi. Le bœuf de Nicorzminda dont le dos se bombe pour remplir l'hémicycle d'un tympan, le petit personnage de Koubatchi dont les membres se plient au contour d'un quadrilobe l'illustrent d'exemples auxquels répondent des exemples occidentaux. En Transcaucasie comme en Occident, l'ornement végétal, rinceau ou palmette, sert souvent de schéma à la composition de scènes figurées. Mais c'est lorsqu'il s'agit d'un ensemble de personnages nombreux que l'application de ces principes de composition devient le plus frappante : le bas-relief du pignon sud de Nicorzminda, par exemple, est régi par une combinaison de figures géométriques : rectangle, triangle, ovale, losange, qui ont un axe commun et qui obligent les corps des anges à se ployer à angle droit, tandis que leurs mains démesurées jalonnent la courbe de l'ovale. Une composition du même type, faite aussi de figures géométriques ayant un axe commun, se retrouve au tympan d'Autun. Le parallélisme des deux arts est donc absolu.



Fig. 3. — Bas-relief d'Anamour.

Mais dès qu'il s'agit d'architecture, l'art arménien reprend sa physionomie propre. Pas plus qu'il ne sait conserver la structure d'un motif ornemental, il n'a le respect des fonctions architecturales. Il ne sait pas faire découler l'effet décoratif ou monumental d'une raison d'être interne. En maçonnerie, c'est un art du placage. Strzygowski avait mis cet aspect en lumière. M. Balthusaitis nous montre la même tendance s'exerçant de manières plus imprévues. Les plans que tracent les architectes arméniens ne sont pas l'inscription sur le sol d'un système de poussées. Ils sont un jeu de géomètre dessinant des figures. Ils ne sont pas la conséquence de l'élévation verticale du monument; ils la régissent au contraire, et lui imposent des formes qui sont un non-sens architectural. Ils sont l'emboîtement l'un dans l'autre d'un plan intérieur et d'un plan extérieur dont les formes ne se correspondent pas : on a ainsi des églises à trois nefs, à absides et absidioles circulaires qui sont tout entières inscrites dans un rectangle ou dans un plan cruciforme, un quadrilobe inscrit dans un hexagone, etc. Le plan extérieur tend à la simplicité, le plan intérieur se complique au contraire à l'infini. Leur désaccord provoque la construction d'épaisses masses de maçonnerie qui ne sont qu'un remplissage entre le tracé des deux plans, et ne jouent aucun rôle actif dans la construction.



Mais l'aspect le plus curieux de cette tendance est l'adaptation d'un plan à un motif décoratif. La comparaison des plans des églises Sainte-Croix de Djvari et Saint-Serge de Chtskonque avec des panneaux sculptés ne peut laisser aucun doute à cet égard. Les sculpteurs géorgiens et arméniens subordonnent le décor à des principes de géométrie abstraite; les architectes agissent de même vis-à-vis des monuments. Et cette méconnaissance des principes de structure s'étend à tous les détails de la construction : les chapiteaux, taillés en forme de boules, ne jouent pas leur rôle de support; on trouve des colonnes placées horizontalement dans l'encadrement des fenêtres, des colonnes faites d'empilages d'éléments instables, etc. Chaque partie est traitée séparément, en dehors de sa fonction dans l'ensemble du monument. Ainsi cesse l'accord entre les arts d'Orient et d'Occident. Dans ce long parallèle, M. Baltrušaitis les a tantôt rapprochés, tantôt écartés l'un de l'autre. Nous savons maintenant ce qu'ils ont de commun : le traitement de la figure sculptée. Mais la tendance géométrique qui se manifeste par là dans l'art roman est plus absolue, plus tyrannique en Orient et s'y manifeste aux dépens de la matière même sur laquelle elle s'exerce.

Quelques suggestions apparues au cours de la démonstration, et certains points de vue nouveaux du livre méritent d'être retenus et examinés.

L'art arménien procède en grande partie des arts de Mésopotamie et d'Iran. C'est un fait connu depuis longtemps, mais l'origine que M. Baltrušaitis attribue à la tresse arménienne le montre sous un jour particulièrement intéressant. Après avoir rappelé des entrelacs chaldéens dont les plus anciens ont été trouvés dans la nécropole de Suse, il compare à l'un des premiers exemples de tresse sculptée transcaucasien le décor gravé d'une ceinture trouvée à Erasgovar, dans une tombe hittite. L'identité ne se borne pas au tracé, mais s'étend à la forme même du ruban à trois bandes. L'Arménie recevant des motifs chaldéens par l'intermédiaire des Hittites, voilà une indication qui prendra peut-être une importance plus grande au fur et à mesure que l'art hittite sera mieux connu.

Puis une distinction s'indique entre les différents arts de Transcaucasie. Styrzowski avait pris ses documents en Arménie surtout. M. Baltrušaitis fait une large place à la Géorgie et emprunte quelques exemples au Daghestan. L'art géorgien et l'art arménien apparaissent bien distincts, malgré leur étroite parenté. Dans le premier, l'entrelacs reste homogène, le rinceau s'y juxtapose et s'y mélange, les reliefs sont vigoureusement indiqués. L'entrelacs arménien, au contraire, sec, buriné dans la pierre, se décompose en figures rigoureuses.

La succession des différents plans en Transcaucasie, telle que l'indique M. Baltrušaitis, pose aussi un problème important. Il nous montre le plan ramassé, dont on trouve des exemples bien datés au <sup>vi</sup> et au <sup>vii</sup> siècle, évoluant parallèlement au plan basilical. Puis ces deux types fondamentaux se combinent pour donner des édifices comme la cathédrale de Koutaïs (1033), dont le plan extérieur est cruciforme et dont le transept semble être le résultat d'une interprétation nouvelle du plan ramassé et de sa combinaison avec le plan basilical. C'est une suggestion qui peut jeter un jour nouveau sur le problème de la genèse du plan cruciforme.

Il est enfin une partie de ce livre dont la portée dépasse beaucoup une simple étude de l'art arménien : c'est l'analyse de l'entrelacs. Notre con-

naissance des ornements est encore rudimentaire. On les compare et on les cite trop souvent sur une simple analogie superficielle. C'est ce qui fait l'importance d'une étude comme celle-ci, non seulement pour les résultats qu'elle nous apporte, et le répertoire commode de formes classées qu'elle représente, mais encore plus pour sa méthode même qui peut servir à l'analyse d'autres décors. L'entrelacs est un de ces ornements fondamentaux qu'on retrouve

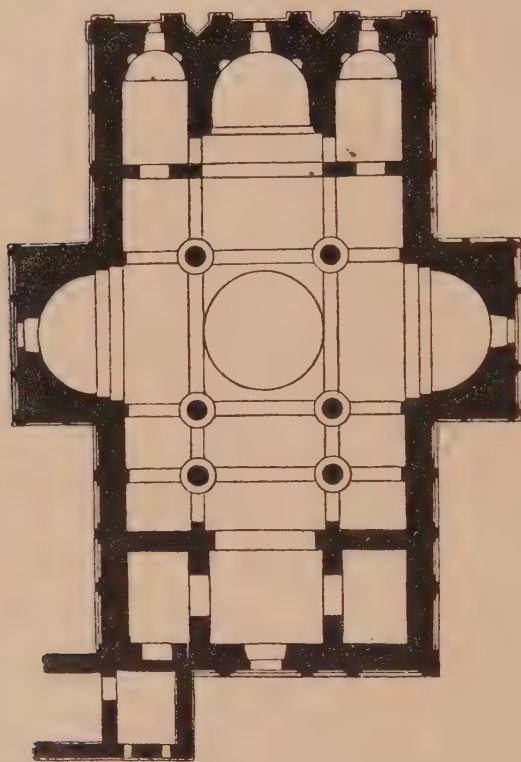


Fig. 4. — Plan de la cathédrale de Koutaïs.

dans les cinq parties du monde, et dont l'origine, multiple ou unique, peut être controversée à l'infini. Mais, dans les temps historiques, on suit assez bien sa transmission. Certains décorateurs qui l'ont beaucoup employé, comme les sculpteurs des îles Britanniques, l'ont reçu déjà très évolué. Ils ont travaillé sur des données qui leur ont été fournies toutes faites, de sorte qu'une étude de l'entrelacs qui prendrait chez eux ses exemples est automatiquement faussée par l'absence des formes élémentaires. En Arménie, au contraire, il semble que nous soyons à l'un des plus antiques foyers où se sont élaborées les diverses transformations de la tresse. Des exemples armé-

niens et géorgiens sont par cela même les meilleurs que l'on puisse choisir pour illustrer une théorie générale de l'entrelacs. Ces exemples sont pris dans tout l'art transcaucasien sans considération de dates. Cette méthode est valable pour tout ensemble d'art très cohérent. Les motifs anciens subsistent longtemps à côté de motifs nouveaux issus de leur transformation. On trouve ainsi sur certains monuments de véritables répertoires de formes qui ont toutes été déduites les unes des autres. Le fait a déjà été signalé en Égypte et dans l'art mycénien. Goodyear (*The grammar of the Lotus*) s'en était servi pour démontrer certaines des transformations de la fleur de lotus. Ici, ce sont les pierres funéraires, les *hatchkars* du xvi<sup>e</sup> siècle, qui se présentent avec cet aspect de table des matières. Ils résument une évolution et permettent d'affirmer certaines origines qui sans cela resteraient problématiques, celle du polygone, par exemple. L'analyse de cette évolution part de la forme la plus simple : la torsade à deux brins, puis passe à une tresse plus complexe dont le nombre de fils varie suivant l'endroit où l'on réunit les extrémités libres. Cet entrelacs régulier est la base de toutes les transformations suivantes. Les combinaisons de ces fils esquissent des figures géométriques dissimulées dans les hachures de la tresse et qui vont se dégager. Le grand facteur de transformation est la substitution de l'enlacement de deux fils à leur entre-croisement. Ce mouvement nouveau qui interrompt la continuité de l'entrelacs et fait repartir deux fils chacun dans la direction vers laquelle tendait l'autre, commence le dégagement des figures géométriques comprises dans la tresse. On y discerne des losanges, des triangles, des cercles. Ils peuvent rester enchaînés, formant un entrelacs aux fils discontinus. Mais on en arrive à considérer les figures comme ayant leur propre structure. Une première décomposition analytique de la tresse a mis en lumière ses éléments constitutifs. Puis ces figures réagissent sur la tresse et la réorganisent.

Cette démonstration, qui nous fait comprendre la structure intime de l'entrelacs, vaut probablement pour toutes ses variétés. Dans l'entrelacs lombard, irlandais-écossais, scandinave, — sans discuter ici leur origine et leurs emprunts réciproques, — on retrouve ce dégagement de formes géométriques ; on y trouve aussi ce choc en retour qui fait que la figure dégagée de l'entrelacs en régit ensuite la forme. C'est faute d'avoir bien connu les entrelacs orientaux et d'avoir compris cette loi que Romilly-Allen (*Early christian monuments of Scotland*) n'a pas su expliquer l'une des formes les plus courantes de l'entrelacs irlandais-écossais aux ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles : cet entrelacs est modelé par des cercles qui en ordonnent le parcours et fixent la place de ces nœuds auxquels Romilly-Allen attribuait toute l'importance. Il résulte aussi de cette analyse que la décomposition de l'entrelacs découle d'une loi interne et qu'elle peut être recommencée à partir de la tresse en des lieux différents. C'est une remarque de nature à rendre prudent quand il s'agit de prouver une influence par la transmission de l'entrelacs. Mais en Arménie le répertoire des figures géométriques dégagées de l'entrelacs est plus complet qu'ailleurs, et ce sont leurs lignes génératrices — diamètres et diagonales, — qui prennent le plus d'importance dans les modifications de l'entrelacs. Elles le métamorphosent en un système de polygones. On atteint ainsi le dernier stade de la désagrégation de la tresse et de la recombinaison de ses éléments.

En plus de solutions neuves à des problèmes controversés, et de l'exemple d'une méthode salutaire, le livre de M. Baltrušaitis nous apporte un mer-

veilleux répertoire d'images presque toutes nouvelles. La série des bas-reliefs figurés, jusqu'ici si mal connus ou complètement ignorés, rendra d'immenses services. Quelques planches indiquent ou suggèrent par des juxtapositions curieuses des coïncidences entre monuments transcaucasiens et monuments



Fig. 5. — Trompes des coupôles de Coumourodo (964) et de S'-Foy de Conques.

romans. Celle qui met en parallèle les deux trompes — chacune timbrée d'un personnage sculpté — des coupôles de Coumourodo et de Conques, pose à elle seule une série de problèmes. Une carte très claire, un index des églises, donnant pour chacune d'elles ses références chronologiques, achèvent de faire de ce livre un admirable instrument de travail.

Françoise HENRY.



## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### FRIEDRICH VON DUHN (1851-1930)

Né à Lübeck, Fr. von Duhn fut professeur d'archéologie classique à Bonn et à Heidelberg. De longs séjours à Rome, en Campanie, en Sicile et en Grèce complétèrent l'éducation qu'il avait reçue à l'Université de Bonn. Il laisse la réputation du meilleur connaisseur allemand de l'ancienne Italie. Jeune encore, il publia le grand ouvrage préparé par Matz sur les sculptures anciennes de Rome (1881-1882), puis il étudia les temples grecs de Pompéi (1890) et se tourna finalement vers les nécropoles de l'Italie, dont personne, depuis Montelius, n'a eu une connaissance aussi étendue (*Gräberkunde*, 1924 et suiv.). On lui doit aussi un bon livre sur Pompéi (1906). Comme l'a écrit Sir Arthur Evans, sa mort à l'âge de soixante-dix-huit ans, mais encore en pleine activité, sera regrettée bien ailleurs qu'en Allemagne. « Avec sa personnalité géniale et sa haute stature, il pouvait être considéré comme le *grand old man* de l'archéologie allemande, également compétent dans le domaine préhistorique et dans le domaine classique de l'Italie et de la Grèce. » (*Times Lit. Suppl.*, 1930, p. 641.)

S. R.

### V. BARTHOLD (1864-1930)

On l'a qualifié de « Gibbon du Turkestan ». Professeur à l'Université de Pétrograd, il avait, depuis sa jeunesse, fait du Turkestan et de ses civilisations anciennes l'objet favori de ses études. Les républiques turcomanes lui décernèrent le titre d'historien officiel et tous les musulmans de Russie le tenaient en haute estime. Son histoire du Turkestan jusqu'à l'invasion mongole a été traduite en anglais (1928) (*Times*, 26 août 1930).

X.

### MAX EBERT (1879-1930)

Max Ebert, né le 4 août 1879, à Stendal (Saxe), est mort récemment à Berlin. Professeur à Königsberg, puis à Riga, il était chargé du cours de préhistoire qu'il professa simultanément dans ces deux Universités. Il fut nommé à Berlin en 1927. D'une remarquable puissance de travail, il mena à bien en quelques années la publication de cette importante encyclopédie qu'est le *Reallexikon der Vorgeschichte* (1924-1930). Il assumait également la direction du *Vorgeschichtliches Jahrbuch* et des *Vorgeschichtliche Forschungen*. En plus de ces importants travaux, il laisse un grand ouvrage paru en 1921, sur les antiquités de la Russie méridionale.

R. L.

## AUGUSTIN FITZGERALD

Cet excellent helléniste, mort à Paris au mois d'août 1930 après une longue maladie, était né Anglais, mais fut élevé aux États-Unis, où il fréquenta l'Université de Yale. De retour à Paris, il étudia la peinture chez Julien et se montra singulièrement doué. Mais, vers 1910, il se donna tout entier à l'hellénisme; j'ai pu souvent apprécier sa compétence, qui n'était pas celle d'un simple amateur. On lui doit une traduction complète en trois volumes de Synesius (1926, 1930); il laisse manuscrite, mais achevée, une traduction du traité d'Alexandre d'Aphrodisias sur le Destin. C'était un lettré et un humaniste dans toute la force de ces termes, avec les qualités aimables qu'ils impliquent et sans l'ombre de pédantisme ou de vanité.

S. R.

## BASILE LEONARDOS

Né en 1857, mort le 27 juin 1930, B. Leonardos a joué un rôle considérable dans la science grecque, comme directeur du Musée épigraphique et de l'*Ephemeris*. Comme explorateur, il travailla à Lycosura, à Olympie et à l'Amphiaraion. Il avait débuté par la médecine et dut peut-être à son éducation scientifique l'exactitude minutieuse qu'il porta dans ses recherches et ses publications.

S. R.<sup>1</sup>.

## EDUARD MEYER

Après Bode et Harnack, Eduard Meyer! Les sommets de la science allemande sont cruellement frappés.

Ed. Meyer, mort le 31 août 1930 à Berlin, était né en 1855 à Hambourg. Formé à Bonn et à Leipzig, reçu docteur en 1875, il fut quelque temps précepteur, à Constantinople, des enfants du consul général d'Angleterre, puis devint *Privat-Dozent* d'histoire ancienne à Leipzig. Il enseigna successivement à Breslau et à Halle avant d'être nommé professeur ordinaire à Berlin (1902), puis recteur (1919). Physiquement et intellectuellement, c'était une manière de géant, sachant non seulement les langues classiques, mais assez d'hébreu, d'égyptien, d'assyrien et de sanscrit pour contrôler les traductions d'autrui. Son *Histoire de l'Antiquité*, en partie traduite dans notre langue et dont une édition nouvelle est en cours de publication, représente un effort énorme de synthèse, en même temps que d'érudition originale et de clairvoyance. Personnellement, il ne cherchait pas à se rendre agréable et souffrait du *morbus pangermanicus*; mais, dans tous les pays de l'Europe, amis ou temporairement ennemis du sien, il n'a jamais manqué d'admirateurs<sup>2</sup>.

S. R.

1. D'après une notice d'Oikonomos dans l'*Ephemeris*, 1927-1928, p. 222, avec portrait.

2. *Gesch. von Troas*, 1877; *Gesch. des Königr. Pontos*, 1879; *Gesch. des Allerthums*, 1884-1902 (3<sup>e</sup> éd. à partir de 1912); *Gesch. des alten Aegyptens*, 1887; *Forsch. z. alten Gesch.*, 1892-1899; *Untersuch. zur Gesch. der Gracchen*, 1894; *Wirtschaftl. Entwickl. des Alterthums*, 1895; *Entstehung des Judentums*, 1895; *Die Israeliten und Nachbarstämme*, 1906; *Papyr. von Elephantine*, 1912; *Caesar's Monarchie*, 1919; *Ursprung und Anfänge des Christentums*, 3 vol., 1920-1922, etc.

## H. ST. J. THACKERAY

Helléniste et exégète, ce savant est mort au mois de juin 1930, à l'âge de soixante et un ans. Il fut le premier laïc à obtenir le titre honorifique de D. D. (*doctor in divinity*) à Oxford. On lui doit une grammaire de la Septante, un livre sur *Saint Paul et l'Église juive*, et surtout la bonne édition de Josèphe de la collection Loeb, suivie d'un ouvrage sur cet historien (1928). Il était associé aux docteurs Brooke et Maclean pour la publication, actuellement en cours à Cambridge, de la Septante. On se rappelle qu'il fut le premier savant anglais de marque à donner son adhésion aux travaux de R. Eisler sur le texte slave de Josèphe, dont il traduisit les fragments, non conservés en grec, dans son édition.

S. R.

## Hommage à saint Augustin

En mémoire du quinzisième centenaire de la mort de saint Augustin à Hippone (28 août 430), un recueil d'articles sur le « maître si maître », comme disait Bossuet, a été publié à Londres (Sheed and Ward). Il contient : 1° C. Martindale, S. J., *Saint Augustin et sa conversion* ; 2° Chr. Dawson, *l'Époque de saint Augustin et la Cité de Dieu* ; 3° B. Reeves, O. P., *Saint Augustin et l'humanisme* ; 4° C. d'Arcy, S. J., *Philosophie de saint Augustin* ; 5° J. Maritain, *Saint Augustin et saint Thomas d'Aquin* ; 6° Ét. Gilson, *l'Avenir de la métaphysique augustinienne* ; 7° Maurice Blondel, *les Ressources latentes de l'augustinisme*. Les noms et les titres des auteurs disent assez ce qu'on peut ou non attendre de ce recueil.

Le premier volume d'un autre travail collectif, *Miscellanea Agostiniana*, a été offert, par la même occasion, au Saint-Père.

X.

## Hommage au professeur Th. Zielinski

THADDAEUS ZIELINSKI  
 Doctor quinquagenarius  
 Collegis Amicis Hospitibus  
 S. P. D.

*Hoc solemnī decimī vitae scientīfīcae lustrī claudendī die cui potiori debitas gratias persolvam, quam huic universitatī varsoviensi, quae me ante hos decem annos quasi naufragum paene desperatis diuturni laboris fructibus amanter excepit, exceptum hucusque indefessa benignitate fovet et, si Deus vota mea secundaverit, etiam per hoc quod restat retentura est ? Qua de re quominus dubitarem, summo quo poterat doctoratus honorarii dono in me conferendo etiam arctioribus me secum vinculis astrinxit. Ut igitur ei sum gratissimus, ita ceteris quoque Poloniae universitatibus, cracoviensem dico et leopolitanam, vīlnensem et posnaniensem, quae eundem benevolentiae cursum secutae eadem dignitate academica mihi oblata socium me sibi cooptaverunt. Proxime eis adjungendos censeo innumeros cives meos et praesentes et futuros, qui hunc diem praeterire non sunt passi, quin salute hoc vel illo modo mittenda suum mei amorem testificarentur ; futuros dico, neque enim invitus inter universam gratulationem*

etiam « parvulorum », ut se ipsi appellabant, vuculas distinxi. Qui si quandoque, cum adoleverit aetas, aliquam mei memoriam servaverint, vixisse non frustra videbor.

Sed enim ipsa fata benigne tulerunt, ut mihi etiam illis haud sane paucis gratia esset referenda, quos in terris sive vicinis sive adeo longinquis hujusce diei fortuna mei admonuit. Quodsi fas est homini bene nato vel inter conjunctissimos summo tamen honore prosequi fratres, licebit homini polono etiam hac data occasione potiore loco eos ponere, quos communi sanguinis slavici natura sibi cognatos arbitratur. Quo laetiore animo inter hospites nostros populi bohemoslogenici legatos vidi; qui me adeo universitatis brunensis nutu doctoratu honorario auxerunt et in oratione quam habuerunt honorificentissima id comprobaverunt, quod ego semper professus sum, debere nos Slavos mundo tertium « renascimentum ». Cui non dubito quin se adjunctura sit etiam orientalis nostra vicina, simulatque ei post nublla Phoebus illuxerit : licet enim paucissimae me inde voces attigerint, tamen ne prorsus memoriam mei evanuisse credam inter eos, quibus quadraginta annorum operam navavi, numerosissimae filiorum ejus testimoniationes efficiunt, quae ex aerumnosa eorum dispersione ad me sunt perlatae. Neque fas mihi est populum ucrainensem praeterire, cujus suavissimae olim cantilenae incunabula mea foverunt. Jam quid de populo jugoslavico deque bulgaro dicam, quorum fraterno hospitio nuper fructus sum, nunc hospitii illius memoria ipsorum consalutatione redintegrata perfruor? Ad quos populos mere slavos proxime accedit lettonicus, cujus legatum eo libentius inter hospites nostros video, quod eum etiam disciplinae communis foedere mecum conjunctum esse scio. Quam vellem hoc loco nominare possem eum populum, qui illum et stirpis et linguae cognatione attingit! Video tamen patienter et, quoad ejus fieri poterit, amanter expectandum esse, donec error veritati odiumque amor cedat. Eidem familiae adnumerare licet duos populos locorum communitate illis, linguarum inter se conjunctos, estonicum dico et hungaricum; quorum ille et legatum ad nos misit mihi carissimum et summo me nunc honore academico ornaturus erat, nisi eundem jam pridem rite a me impetratum esse sciret, hic ipse quoque praeter testimoniationes disertas per legatum hospitii me praeclari admonuit, quo vitum, quam populus ille extra fines suos omnino esse negat, revera intra ipsos vel vividissimam esse cognovi.

Ut tamen etiam latius evagetur animus, tot tantaeque me consalutationes compellunt undique oriundae, ab extremo Nipponis oriente ad extremum Californiae occidentem aque gelidis Fenniae Norvegiaeque undis ad ardentes palaestinas arenas memphiticasque. Quas inter terras primo loco eas nominare fas est, quae homini philologo pro secunda patria sunt, Graeciam dico et Italiam; quarum alteram non immemorem extitisse gaudeo honoris illius, quem civitas academica atheniensis olim in me contulit, alterius usque ad hos ultimos dies tot amicitiae honorifica accepi testimonia, ut eorum quasi index extaret litterarum telegrammatumque quam aula nostra audivit series. His igitur duabus sepositis ceteris jam nullo ordine, prout cujusque nomen in mentem venerit, debitas agam gratias. Et Franciae quidem philologos probe memini jam pridem meas esse aliquid putasse elucubrationes, etiamsi alibi in dubium vocarentur, qua eos sententia etiam nunc sture et video et gaudeo. Huic arcana ratio alphabetica non minus quam geographica vicinam adjunxit Germaniam, in qua adolescens et magistros inveni, quorum mihi pia semper colenda est



*memoria, et amicos, qui amicitiae foedera per totam servaverunt vitam; cujus universitatum una, almam meam matrem dico lipsiensem, ut ante hos L annos doctoratus gradum mihi impertivit, ita nunc hoc honore renovato etiam gratitudinem meam renovavit. Hinc mihi commodus paratur transitus in generosam Angliam... Angliam cum dico, praeter academiam britannicam, quae me nuper socium ascivit, paene unice doctor honorarius Oxonii recorder, oppidi mihi longe dilectissimi, eorumque quibus ibi gratam esse meam memoriam certo scio. Angliam sequatur « anglice loquens » ut dici solet America, non adeo curis materialibus dedita, quin etiam humanitatis studiis aliquem relinquat locum inque eis, ut ex ipsius litteris laetus cognovi, etiam meorum comiter meminerit. In Europam reversus Bataviae philologis manum porrigere velim, quorum amicissimum morte mihi suisque nuper ereptum esse doleo, imprimisque groninganis, qui mihi olim civitatis suae academicae jus impertierunt; tum vero Belgis universitatisque liberae bruxellensis professoribus, a quibus nuper tam honorifice sum exceptus, nec minus lovaniensis leodiensisque. Et ut in orbe romanensi remaneamus, post Belgas mihi liceat — resalutatis tamen in itinere florentibus Helvetiae Austriaeque universitatibus — remotissima commemoretur Romania, hospitio geniali et ipsa cognita, et ultimo ordinis, sed non affectus loco Hispania inque ea civitas et universitas barcinonensis et civis ipsius Johannes Estelrich, indefessus studiorum classicorum apud populares suos catalanos propugnator; quem quodunum ex tanta virorum amicissimorum serie nominatim appello, eo fit, quod ceteris vitae meae ornamenta carissima sane et pretiosissima, huic ipsam vitam, debeo solertia ejus ex orci unguibus ereptam.*

*Quod igitur apud Graecos in proverbio est, vel occidentem solem nihilominus esse solem, id hoc praecipue die quam verum esset laetus gratulusque cognovi.*

*Dabam Varsoviae mensis maii D. XXV A. D. MCMXXX<sup>1</sup>.*

#### Olivier Voutier.

Ce nom est assez familier aux admirateurs de la Vénus de Milo, qu'il fut le premier à dessiner en deux morceaux encore séparés. M. Jean Guillon, proviseur du lycée du Puy, a réuni d'utiles renseignements sur la vie de ce « soldat-archéologue » (*Bull. Guill. Budé*, juillet 1930, p. 18-30). Né à Thouars en Vendée (1796), Voutier mourut à Hyères en 1877. En 1820, il servait comme aspirant sur la goélette *l'Estafette* de la station du Levant. F. Ravaisson l'interrogea en 1874; d'où la plaquette publiée par Voutier à Hyères, devenue très rare aujourd'hui. M. Guillon n'est pas fort au courant de l'histoire de la statue, mais n'en a pas moins fait œuvre estimable en racontant la carrière ultérieure de Voutier dans la guerre de l'Indépendance hellénique.

S. R.

#### L'Académie américaine de Rome.

Le huitième volume (1930) des *Memoirs of the American Academy in Rome* (in-4°, 169 pages, avec 57 planches) contient deux mémoires admirablement

---

1. Le prof. Zielinski a été nommé, en novembre 1930, *doctor honoris causae* de l'Université de Paris.

illustrés : Marion-Elizabeth Blake, *The pavements of the Roman buildings of the Republic and early Empire* ; Cecil C. Briggs, *The Pantheon of Ostia and its immediate surroundings*. Le frontispice est occupé par une grande vue restaurée du Panthéon d'Ostie, qui serait postérieur à Constantin. Une double planche en couleurs reproduit la mosaïque du lion à Teramo (cf. p. 135). Dans l'état rudimentaire de nos connaissances sur les mosaïques de l'Italie<sup>1</sup>, le mémoire de Mlle Blake, où la technique n'est jamais négligée, offre un intérêt considérable ; les différentes variétés font l'objet de chapitres séparés, suivis chacun d'un résumé chronologique et typologique. Presque toutes les photographies publiées le sont ici pour la première fois. L'influence des modèles hellénistiques est souvent mise en évidence là même où l'on est tenté de songer surtout à l'art romain ; il a été dûment tenu compte des trouvailles de Délos.

S. R.

### Genava.

Très bien illustrée comme à l'ordinaire, *Genava*, bulletin du Musée d'art et d'histoire, nous apporte les articles suivants qui doivent intéresser nos lecteurs (t. VIII, Genève, Kundig, 1930) : 1<sup>o</sup> W. Deonna, *Les stations magdaléniennes de Veyrier* (d'après les portefeuilles et carnets d'Hipp. Gosse, compléments à l'article de *Genava*, 1929, p. 43 sq.) ; 2<sup>o</sup> le même, *Moules tarentins du Musée de Genève* (beau torse d'athlète, p. 68) ; 3<sup>o</sup> le même, *Miroir à relief et boucles d'oreilles d'époque grecque* (Attis ? assis sur la boîte de miroir) ; 4<sup>o</sup> le même, *Portrait en marbre de Romain* (1<sup>er</sup> siècle, beau style) ; 5<sup>o</sup> le même, *Sculptures carolingiennes de Naz*, Haute-Savoie (entrelacs) ; 6<sup>o</sup> le même, *Bronze milanais de la Renaissance au type du Spinario* (étude détaillée du motif et des copies anciennes et modernes). On voit tout ce que ce volume, comme le précédent, doit à l'infatigable et polymorphe activité de notre collaborateur.

S. R.

### A propos du bâton en bois de renne de Lortet.

On n'a pas encore expliqué l'association des saumons aux cervidés fuyant vers la gauche sur cette œuvre célèbre (*Rép. de l'art quaternaire*, p. 125), ni si c'est par un simple hasard, constaté par Hoernes, qu'une scène analogue paraît dans une peinture de vase dipylonienne. Voici, à ce propos, un témoignage à retenir (*Times Lit. Suppl.*, 24 juillet 1930, p. 661)<sup>2</sup>. Un voyageur, qui a vu souvent les Boschimans exécutant leurs peintures, ayant remarqué un tableau représentant des buffles associés à des poissons, demanda à un jeune Boschiman ce que cela signifiait. « Ce sont, dit-il, des buffles qui passent une rivière. — Non pas, dit un Boschiman plus âgé, ce sont des buffles de pluie », entendant par là des êtres à demi-mythiques qui errent

1. One article by Gauckler under *Musivum* opus... remains practically the only source of general information on ancient Roman pavements (p. 11).

2. A propos d'un livre excessivement coûteux d'Obermaier et Kühn, *Bushman Art*, Oxford, 1930 (50+ francs!).

sur les montagnes et font tomber la pluie; les poissons leur sont associés dans la peinture parce que, vivant dans l'eau, ils constituent un charme efficace pour l'attirer. » — La seconde explication, étant *difficilior* et magique, doit évidemment être préférée à la plus simple.

S. R.

### Une architecture nouvelle en Égypte.

Les étonnantes découvertes faites par M. C. M. Firth à Saqqarah, au pied de la pyramide à degrés du roi Zôser, ont révélé, vers 3000 avant J.-C., une architecture déjà en possession de la colonne cannelée, d'une technique incomparable dans le jointoiement et le polissage des pierres. Il faut lire à ce sujet un excellent article illustré de M. J.-P. Lauer, architecte, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1930, p. 137 sq. Il en ressort, entre autres, qu'on ne peut parler d'une naissance anticipée de l'ordre dorique; les cannelures seules sont communes; la hauteur et le couronnement des colonnes n'ont aucun rapport.

X.

### Haches polies en Égypte.

On a souvent noté l'extrême rareté de ces objets. Dans le désert oriental, près de Badari, M. Guy Brunton en signale huit, découvertes ensemble. On ne voit pas nettement à quelle époque les attribuer (*Times*, 24 juin 1930).

X.

### La tombe d'un grand prêtre à Gizeh.

Les fouilles de l'Université égyptienne ont porté sur la tombe du grand prêtre Râ-Wer (Ve dynastie), qui était d'une richesse peu commune en statues votives. Deux rasoirs de silex ont été découverts, justifiant le titre de « barbier royal » porté par Râ-Wer. Parmi les inscriptions, il en est une qui raconte un incident de la vie du pharaon Neferarkarâ. Comme il conduisait une procession, le grand prêtre s'approcha de lui pour lui mettre un vêtement, ce que faisant, il fut accidentellement touché à la cuisse par la canne royale. Le roi lui dit : « Il n'y a pas de mal; tu es le premier homme de mon royaume » et donna des ordres pour que cet épisode fût rapporté sur une stèle à placer dans la tombe de Râ-Wer.

Une autre tombe est celle de Mersu-Ankh, intendant des domaines de Râ-Wer, qui est dit « unique ami », titre donné par les Pharaons à leurs favoris. C'est la première fois qu'on le trouve attribué par un grand prêtre à un fonctionnaire de sa maison (*Times*, 25 juillet 1930, p. 11).

X.

### Tymbôruchia égyptienne.

Sous la XX<sup>e</sup> dynastie, la décadence des Ramessides et sans doute aussi des causes économiques donnèrent naissance à de véritables bandes de pilliers de tombeaux, parmi lesquels on compta même des prêtres de chapelles royales (xii<sup>e</sup> siècle). Les délinquants étaient punis avec une extrême

rigueur, mais leur industrie était trop rémunératrice pour être arrêtée par la crainte des châtimens. Les papyrus égyptiens nous ont donné à cet égard de très curieux renseignements qui ont été mis en œuvre par M. T. Eric Peet, avec traduction des documents originaux, rapports d'inspection et aveux (E. Peet, *The great Tomb-roberies of the Twentieth Egyptian dynasty*, 2 vol., Londres, Milford, 1930; cf. *Times Lit. Suppl.*, 11 août, p. 652). On fait la part trop grande aux Arabes dans ce vandalisme que déplore la science et qu'elle continue pourtant — ce qui est l'essentiel et la justifie — dans un tout autre dessein.

X.

### Le prix du papyrus dans l'antiquité.

Jusqu'à l'invention du parchemin, dont profita la Bibliothèque de Pergame, celle d'Alexandrie eut la possibilité de se constituer sans dépenses excessives, parce que les Ptolémées qui, à la suite des Pharaons, avaient monopolisé le papyrus pour le faire payer fort cher au dehors, le cédaient à la Bibliothèque au prix coûtant. Étudiant d'après les inscriptions (celles de Délos surtout) et les papyrus, les prix successifs de cette marchandise, M. Glotz aboutit à quelques conclusions précises. En 407, deux feuilles de papyrus valent à Athènes 1 dr. 2 ob., prix supérieur à celui d'une journée de travail (1 dr.). Une forte hausse se produit ensuite jusqu'en 267, obligeant beaucoup de gens à écrire sur des tessons de poterie. La conquête d'Alexandre, supprimant pour un temps les droits de sortie établis en Égypte, a pour effet une baisse considérable, jusqu'au rétablissement de ce monopole vers 280, époque où le papyrus, en Égypte même, devient une denrée assez chère, à 4 oboles la feuille<sup>1</sup>.

S. R.

### L'exposition des trouvailles d'Ur.

Une huitième exposition de ces trouvailles a eu lieu en 1930 au British Museum; un court, mais bon catalogue, en a été publié par M. L. Woolley (*Antiquities of Ur*, au Brit. Mus., 21 pages avec gravures). L'histoire du site, depuis les temps les plus anciens jusqu'à son abandon par les Perses, peut être aujourd'hui suivie sans lacunes. Parmi les nouvelles trouvailles, on signale un bol persan en argent, finement ouvragé; une colonne en briques datant de 2300 environ (importante pour l'architecture sumérienne); une statuette en cuivre du roi Rimsin, dans le dépôt de fondation d'un temple (vers 1990); un sanglier très archaïque en stéatite; de curieuses statuettes féminines de la période dite du Déluge, avec têtes presque animales, etc.

S. R.

### Un temple cananéen à Kiriath Sefer.

Au cours des fouilles du séminaire de Pittsburgh et de l'école américaine de Jérusalem, on a trouvé un lion en pierre long de 1 mètre et une table d'offrandes en pierre avec trois lions en relief sur le rebord. On suppose qu'il

1. G. Glotz, *Le prix du papyrus dans l'antiquité grecque*, extrait du *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, n° 25, Alexandrie, 1930.



il y avait deux lions, un de chaque côté du trône de la divinité locale (*Times*, 27 août 1930).

X.

### A Jéricho.

D'après un rapport de M. Garstang (*Times*, 13 juin 1930), les plus anciennes fortifications de cette ville remonteraient à l'an 2000 environ. Le mur supérieur serait du temps de Josué et offrirait de nombreuses traces d'une destruction violente. En somme, la ville fut fortifiée à la fin de l'âge du bronze, puis détruite, et cette catastrophe fut suivie d'une conflagration générale antérieure à l'an 1300.

X.

### Le Musée archéologique de Palestine.

Le 19 juin 1930, le Haut-Commissaire britannique, Sir John Chancellor, a posé la première pierre du Musée archéologique qui doit recevoir, outre des antiquités, une riche bibliothèque et des archives. Le site choisi domine la vallée de Josaphat, en face du mont des Oliviers. Les travaux sont effectués à l'aide d'un don de £ 40.000 (50 millions de francs) dû à M. Rockefeller (nov. 1927)<sup>1</sup>.

X.

### L'art de la Perse à la Royal Academy.

A propos de cette exposition, qui doit ouvrir le 31 janvier prochain, j'emprunte ce qui suit à un article du *Times* (2 août 1930) :

« Les sources principales de l'art sont la Grèce, la Perse et la Chine. L'art de la Perse est le plus ancien des trois. On verra à l'Exposition une série remarquable de bronzes récemment exhumés au Louristan qui, relevant de l'art thériomorphe décoratif, sont antérieurs de près de cinq cents ans aux bronzes scythiques analogues, récemment exposés au Burlington Club.

« Dans une pièce spéciale seront réunis des documents relatifs aux rapports de l'art persan avec d'autres arts et leurs influences réciproques. Pour prendre un exemple, l'ange, dans l'art et la littérature, remonte à la captivité des Juifs à Babylone; ils ont reçu ce motif des Persans, ce qui établit un lien entre l'Iran et des artistes comme Fra Angelico. En revanche, le motif italien de la Madone paraît dans les miniatures persanes et indiennes. A en croire un savant espagnol de nos jours, Dante a fondé sa topographie du Ciel et de l'Enfer sur une œuvre d'Ibn Arabi de Murcie, membre de l'Académie mozarabe de Salamanque. Qui ne connaît l'influence de la Perse sur les étoffes ornées et les céramiques de l'Europe? »

L'occasion sera bonne de remettre à l'ordre du jour (après Heuzey et Brunn) les influences de la Grèce ionienne sur l'art des Achéménides, et *vice versa*.

S. R.

1. *The Times*, 20 juin 1930.

### Le culte du serpent à Cnossos.

Après six semaines de travail, Sir A. Evans a déblayé une section du mur d'enceinte formé de grands blocs et comprenant une acropole primitive, des maisons et le prolongement sud-ouest de la cour du palais. Le mur date d'environ 2100 avant J.-C. Là où se croisaient autrefois les deux chemins pavés de la cour, les fouilles ont fait apparaître une rampe d'entrée fortifiée. On y accède à angles droits par un chemin flanqué de deux murs, courant vers l'ouest pour rejoindre la grande route nord-sud, à travers l'île. A l'intérieur de l'enceinte sont, entre autres, deux cavités murées et circulaires dites *koulouras*, remplies de tessons du plus beau style Minoen II. Ces restes sont superposés à ceux de grandes maisons d'une époque antérieure, avec pavés décorés de stucs peints, escaliers et mobilier abondant. Dans une chambre d'une maison postérieure, au nord de celle-ci, on a trouvé tout l'attirail d'un culte domestique du serpent : variété extraordinaire de vases de formes nouvelles, sur lesquels s'enroulent des ophidiens. Un monument jusqu'à présent inédit de la religion minoenne est un autel en pierre mobile, qui a été déplacé du sanctuaire vers le nord-ouest du palais. Il porte en relief les cornes et les doubles haches, qui étaient recouvertes, à l'origine, de stuc peint (*Times*, 20 juin 1930).

S. R.

### Les tombes royales de Mycènes.

J'ai rendu compte ici (*Revue*, 1929, II, p. 163) de la découverte de Sir Arthur Evans relative au caractère secondaire des tombes à puits de Mycènes. L'ouvrage où il l'a développée ayant été l'objet d'un compte rendu assez malveillant — on devine de qui — dans le *Times Literary Supplement* du 17 juillet 1930, Sir Arthur, évitant toute polémique, y a répondu dans le même périodique (7 août 1930). Au début, il reproduit une lettre de Fr. von Duhn, ce grand archéologue que l'Allemagne vient de perdre. Il avait lu la thèse d'Evans avec l'idée préconçue que les tombes à coupoles étaient postérieures aux tombes à puits. « Mais maintenant, ajoutait-il, ayant lu cela une seconde fois et examinant votre opinion sous tous ses aspects, après avoir pesé vos arguments et les surprenants parallélismes que vous indiquez, j'incline hautement à croire que vous avez tout à fait raison. Il me semble, ainsi qu'à d'autres savants qui vous ont lu, que c'est là une découverte très importante, réconciliant des phénomènes qui avaient passé jusque-là pour incompatibles. » Et Sir Arthur, après avoir résumé de nouveau sa manière de voir, critique vivement celle qu'on lui oppose, en lui appliquant les termes de *preposterous and perverse* qui avaient été employés contre la sienne. Aucun doute, à mes yeux, qu'il n'ait « mis dans le mille » une fois de plus.

S. R.

### La question d'Ithaque.

Un archéologue grec, M. Kypris, prétend avoir trouvé à Ithaque, au sud de l'île, la fontaine maçonnée et les restes d'un sanctuaire des Nymphes (*Od.*, XVII, 244 sq.). Mais la capitale d'Ulysse n'était-elle pas au nord, à l'endroit encore nommé *Polis* ? On attend les fouilles de Sir Rennell Rodd.

Quant à la théorie de Doerpfeld, qui place l'Ithaque homérique à Leucade, elle paraît à peu près abandonnée, mais il la maintient (*Times*, 21 août et 4 nov. 1930).

X.

### Une controverse sur Homère<sup>1</sup>.

A propos de la topographie d'Ithaque, qui intéresse l'opinion en Angleterre à cause de l'exploration commencée par Sir R. Rodd, le ministre de Grèce à Londres, M. Caclamanos a écrit : « Nous pouvons maintenant considérer Homère comme un être vivant, plongé, pour composer ses épopées, dans la littérature des périples phéniciens, et ses poèmes immortels comme l'œuvre d'un poète de génie, non l'assemblage des œuvres de nombreux rhapsodes. » A quoi M. W. B. Prosser répond (*Times*, 26 août 1930) : « La plupart des savants, je crois, adhèrent encore à l'opinion que les épopées homériques sont le résultat coordonné d'un développement séculaire de tradition orale, pourvue d'une forme appropriée par des générations de bardes. Il serait fort intéressant que Son Excellence nous donnât un résumé des raisons qui l'ont amené à sa manière de voir et à la conception d'un Homère informé de la littérature des anciens périples phéniciens. » Mais ces « raisons » ont un nom : Victor Bérard.

X.

### Fouilles à l'Heraion (Corinthie).

Explorant le site de l'Heraeum de Peiraion, au nord de Corinthie, l'école anglaise d'Athènes a découvert un petit temple — qui n'est pas l'Heraion — et, non loin de là, ce qui paraît être des *favissae*, très riches en poterie proto-corinthienne et autre, ainsi que des vases de bronze avec statuettes bien conservées ayant orné leurs anses et leur col (Niké, Héraklès, etc.). On signale encore des statuettes en terre cuite, des sceaux d'ivoire, des fibules, 60 scarabées importés d'Égypte et une belle tête en ivoire du <sup>ve</sup> siècle. Le *Times* (20 août 1930) a publié le couvercle d'un vase proto-corinthien et une Niké de bronze, courant dans l'attitude agenouillée.

S. R.

### La Caryatide de l'Erechtheion.

Faut-il que le British Museum rende cette belle sculpture à Athènes — en échange, p. ex., d'une des *Tantes*<sup>2</sup> — ou bien est-elle plus en sûreté dans le Musée qu'en plein air? Le *Times* a publié nombre de lettres à ce sujet (p. ex. 12 juillet 1930, p. 8). Voici bien des années que la restitution des rapt de Lord Elgin fournit de la copie; il y a du pour et du contre, mais le bon sens s'accommode volontiers du précepte : *Quieta non movere*.

S. R.

### L'Aphrodite (?) de Satala.

La plus belle tête grecque en bronze du Musée Britannique (Rayet, *Monuments*, II, pl. 44) fut acquise en 1873 de Castellani (*Br. Mus. Bronzes*, n° 266). Un de ceux qui insistèrent le plus pour cette acquisition auprès du

1. *The Times*, 26 août 1930.

2. H. S. Cowper, *The Times*, 24 juillet 1930.

ministre Gladstone fut, nous le savons depuis peu, le peintre-sculpteur Leighton, plus tard Lord Leighton. Une lettre de lui à cet effet a été donnée en extrait dans les *Gladstone Papers* (*Times*, 10 juin 1930).

S. R.

### Une nouvelle Aphrodite de Rhodes.

Cette statue, haute de 6 pieds, a été découverte par des scaphandriers dans le vieux port, très peu rongée par les eaux. La partie inférieure du corps est drapée, les bras manquent, mais il est certain qu'une des mains était posée sur la poitrine, tandis que l'autre retenait la draperie (cf. *Rép.*, II, p. 358, n° 9). C'est une œuvre savante et délicate du iv<sup>e</sup> siècle (phot. dans le *Bollettino d'arte*, 1930, p. 403, avec article de Giulio Jacobi).

S. R.

### Un manifeste en faveur de l'art romain.

Du 10 juin au 10 juillet 1930, M. Waldemar George a organisé aux galeries Brummer une exposition d'art impérial romain. Le prospectus, bon à conserver, fait l'éloge de cet art « qui atteste l'avènement de la personnalité, la vision optique qui se substitue à la vision tactile, la recherche de l'effet psychologique ». Voici le début :

L'exposition d'art de l'Empire Romain, telle que je l'ai conçue avec Ernest Brummer, n'est pas un vain divertissement pour historiens et pour archéologues. Son objet n'est pas exclusivement de réhabiliter une époque et une forme réputées décadentes et séniles, de reviser quelques dogmes historiques, d'appeler l'attention des curieux et surtout des artistes sur un art qui est la source vivante du Moyen Âge et des temps dits modernes. Cette manifestation a un but immédiat, actuel. C'est une réponse aux manifestations d'art africain et d'art océanien qui sévissent à Paris depuis quelques années. C'est un premier effort de rendre à l'Occident le sentiment perdu de sa dignité, de sa souveraineté. C'est une tentative d'arracher notre époque à l'humiliante tutelle des dieux barbares, des idoles primitives, à la religion, plus ou moins freudienne, des formes réputées archaïques.

Il y a, en effet, des plaisanteries qui ont trop duré. Presque en même temps, le succès d'une exposition de toiles léchées et anecdotiques de Boilly condamnait l'hostilité de certain art moderne à la *bourgeoisie* des « sujets », à la superstition du dessin, à tout ce qui n'est pas vulgarité et laideur. Même phénomène en Angleterre, où l'art victorien ne trouve plus seulement des insulteurs. *Swing of the pendulum*, dit-on là-bas.

S. R.

### Une épée d'apparat italique.

Dans une vente d'antiquités faite par Sotheby à Londres le 23 juillet 1930, on a donné £ 155 d'une épée dans son fourreau avec monture en or, longue de 31 pouces, appartenant au premier âge du fer et découverte à Lugo, près de Bologne; le vendeur était l'Italien C. Bernardo. La même vente comprenait un lit étrusque en bois et en os, fait pour une sépulture à Norcia, près de Pérouse, appartenant à M. Massimo Colizzi (£ 52)<sup>1</sup>.

X.

1. *The Times*, 25 juillet 1930, p. 9.



**A Pompéi.**

Parmi les récentes découvertes, on signale (phot. dans le *Times*, 19 juillet 1930) : 1° une table de marbre supportée par trois protomés de lions, avec le nom de *Casca* sur les consoles posées sur les têtes de lion; ce serait la marque de propriété d'un des meurtriers de César; 2° une charmante fontaine, édicule de marbre avec bassin dans la maison de Tibertinus; 3° une statuette de Pan portant une corne d'abondance, qui ornait une salle à manger.

S. R.

**La bataille de Cannes.**

Des fouilles récentes sur la rive gauche de l'Ofanto, au lieu dit *La Fossa del Sangue*, ont mis au jour des milliers d'ossements d'hommes et d'animaux, semblant ainsi confirmer la théorie du général von Schlieffen que la bataille de 216 n'a pas été livrée, comme on l'admet d'ordinaire, sur la rive droite de la rivière (*Times*, 28 juin 1930).

X.

**A Saint-Bertrand-de-Cominges<sup>1</sup>.**

Les travaux ont continué en 1929 au théâtre et au terrain Escoubas, voisin du trophée impérial. La trouvaille capitale (phot. dans la brochure de M. Sapène) est celle d'une tête colossale en marbre, haute de 0 m. 45, ce qui implique un colosse de plus de 3 mètres de hauteur; la chevelure porte des traces de couleur rouge et était peut-être surmontée d'une couronne. On peut encore hésiter entre un Apollon et une Tutela. Le style est vigoureux, mais le travail sommaire. On a recueilli quelques fragments d'un buste tout auprès.

S. R.

**Découvertes à Cologne.**

La construction de maisons nouvelles dans la *Severinstrasse* — où déjà 160 tombes romaines ont été mises au jour en 1925 — a fait découvrir une nouvelle série de sépultures, les unes romaines, d'autres franques, du VI<sup>e</sup> siècle, qui, explorées avec grand soin, ont donné une riche moisson d'antiquités, exposées aussitôt au Wallraf-Richartz Museum. L'abondance des belles verreries parfaitement conservées, avec gravures et de couleurs variées, confirme l'opinion que la *Colonia Claudia Augusta Agrippinensis* a été le centre de l'industrie verrière en Rhénanie. On signale aussi des vases de terre cuite avec inscriptions telles que *sume, misce, vivas, frui, salve*. Une des tombes franques contenait un grand scramasaxe avec étui de cuir décoré d'ornements de bronze (*Times*, 22 août 1930).

X.

1. B. Sapène, *Découvertes à Saint-Bertrand-de-Cominges*, Toulouse, Privat, 1930; J. Calmette, *Les fouilles de Saint-Bertrand*, *ibid.*, 1930.

### Des bains dans un fort romain.

On a déjà signalé en Germanie des édifices pourvus de bains, mais ces édifices étaient à la fois civils et militaires. Au mois de juin 1930 a été découvert, dans la forteresse légionnaire de S. Sampsons square, à York, le premier exemple de thermes réservés aux soldats. Précédemment, on avait déblayé une abside et un dallage en tuiles; puis on mit au jour le plancher de l'hypocauste sur lequel reposaient, à des intervalles réguliers, les bases de petites colonnes; celles-ci supportaient sans doute les bains (*Times*, 20 juin 1930).

X.

### Un Centaure à retrouver.

En 1761, Antoine Houdon remporta le prix de Rome et entra à l'Académie de France en 1764. Les élèves devaient alors commencer par copier des antiques. « En tête des œuvres romaines de Houdon, écrit M. Réau dans son excellente monographie de cet artiste (Paris, Laurens, 1930), se place la copie en marbre d'un *Centaure* qui est mentionnée en 1818 dans le catalogue du Musée de Luxembourg d'où il a mystérieusement disparu depuis. » (P. 14.) Un Centaure ne disparaît pourtant pas comme une muscade! Il a dû être envoyé par la Restauration dans quelque parc ou château; peut-être la présente notice permettra-t-elle de le retrouver. J'ai vu un Centaure en marbre, copie de l'antique, dans le parc du Grand Trianon à Versailles; je crois bien que c'est le marbre cherché.

S. R.

### La chevauchée de Phyllis.

Tout le monde connaît, du moins de seconde main, la plaisante histoire du *Lai d'Aristote*, du philosophe chevauché, sous les yeux de son royal élève, par une courtisane nommée tantôt Campaspe, tantôt Phyllis. L'origine de cette anecdote d'écolâtre est encore à découvrir<sup>1</sup>. Les œuvres d'art qui la figurent — en particulier un relief du xiv<sup>e</sup> siècle à la cathédrale de Lyon — sont souvent citées, mais on en attend encore une énumération méthodique et complète. Ceux qui la tenteront feront bien de se reporter à l'article érudit et richement illustré que M. J. Sarton a publié dans la Revue brgeoise et internationale *Isis* (vol. XIV, 1, n° 43, mai 1930, p. 8-19, avec 5 figures).

S. R.

### Saint Denis céphalophore.

Dans mon *Manuel de Philologie* (t. II, p. 262), puis dans *Cultes* (t. II, p. 166), j'avais dit, sans référence, que, dès le xvii<sup>e</sup> siècle, Montfaucon expliquait la légende de saint Denis portant sa tête par les statues où le saint était représenté la tête à la main (emblème du martyr subi). M. Saintyves, dans son ouvrage sur les saints successeurs des dieux, fit observer (p. 123)

1. La donnée semble plus ancienne (sans le nom d'Aristote) en Inde qu'en Occident, où elle ne paraît qu'à la fin du moyen âge (Sarton).

qu'il avait vainement cherché ce passage dans Montfaucon. Je cherchai à mon tour sans succès (*Cultes*, t. IV, p. 96), affirmant d'ailleurs n'avoir rien inventé. En août 1930, M. de Mély a bien voulu me faire savoir qu'il pensait avoir retrouvé la référence : *Monum. de la Monarchie française*, t. II, p. 325. Il y est question d'un tableau du Palais à Paris, aujourd'hui perdu, où saint Denis, représenté avec sa tête, tient de la main droite une section de son crâne : « Vêtu pontificalement avec le pallium... il tient, de l'autre main, le haut de son crâne, coupé seulement de la naissance des cheveux en haut... Ce n'est pas le seul tableau, assure-t-on, où il se voit peint ainsi. » Ces lignes impliquent bien la doctrine que la tête portée par saint Denis, ou une section de cette tête, n'est pas la sienne, puisque celle-ci est intacte sur le tableau, mais un emblème du martyr subi par décapitation.

S. R.

### L'Epinomis de Platon.

Réfutant un à un les arguments accumulés par F. Müller (1927) contre l'authenticité de l'*Epinomis* (extr. des *Proceedings of the British Academy*, vol. XV), le professeur A. E. Taylor exprime l'opinion que cet opuscule date de l'extrême vieillesse du philosophe et a été plutôt dicté qu'écrit par lui. Les disciples auront eu trop de respect pour un manuscrit trouvé chez le maître pour y apporter des corrections. L'attribution de l'*Epinomis* à Philippe d'Oponte ne peut alléguer aucune raison valable.

S. R.

### Byzantion.

Le tome V, 1 (1929-1930) de cette *Revue internationale des Études byzantines* est dédié au professeur Aug. Heisenberg. On y remarque les mémoires suivants : 1° le *Corpus Bruxellense*. Il s'agit du projet d'une nouvelle *Byzantine*, avec traduction et commentaires; 2° des fragments d'une longue inscription grecque du iv<sup>e</sup> siècle, trouvés près de Stobi, concernent le père de Théodose, dont on trouve ici une nouvelle biographie par R. Egger; 3° faisant état des publications récentes sur le psautier byzantin à frontispice, L. Bréhier conclut à l'imitation de rouleaux composés au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle par des artistes imbus des traditions hellénistiques d'Alexandrie; 4° Talbot Rice étudie les édifices religieux de Trébizonde, où un style original prit naissance sous les Commènes, plus influencé par l'Ouest de l'Asie Mineure que par la Géorgie; 5° G.-J. Bratiano traite de l'approvisionnement de Constantinople à l'époque byzantine et ottomane; il montre « l'organisation économique conditionnée par des faits d'un ordre essentiellement politique », réserve de plus à la thèse du « matérialisme historique »; 6° H. Grégoire parle des « sauterelles de saint Jean-Baptiste », d'après une épître de saint Isidore de Péluse transcrite sur la paroi d'une grotte d'anachorète à Milet; 7° V. Laurent passe en revue les manuscrits et les éditions de G. Pachymère; 8° A.-C. Orlandos décrit une basilique chrétienne découverte en Locride (1928) et datant des débuts du v<sup>e</sup> siècle; 9° Gertrude Redl poursuit la publication de la *Chronologie appliquée* de Michel Psellos; 10° H. Grégoire revient, à propos du livre de Th. Schmit, sur le monastère d'Hyacinthe à Nicée (vi<sup>e</sup> siècle?); 11° Martin Jugic analyse les écrits apologetiques de Gennadios Scholarios à l'adresse des musulmans; 12° A. Dain et G. Rouillard com-

mentent une inscription du VI<sup>e</sup> siècle sur le droit d'asile, provenant de la côte de Phénicie et conservée au Louvre; 13<sup>o</sup> H. Grégoire, à propos de la restauration d'Ancyre en 859, parle de Michel III, de Basile le Macédonien, de Digénis Akritas, etc.; 14<sup>o</sup> A. Gastoué traite de la musique byzantine; 15<sup>o</sup> M. Jugic fait connaître les poésies rythmiques de Nicéphore Calliste; 16<sup>o</sup> M. H. Grégoire reconstitue le milieu historique de la *Vie de saint Blaise d'Amorium*, publiée pour la première fois par le P. Delehaye (1925); 17<sup>o</sup> H. Gerstringer rend compte du VI<sup>e</sup> Congrès des orientalistes allemands à Vienne (1930); 18<sup>o</sup> rapport de P. Kretschmer sur un projet de lexique du grec moyen. — Suivent 36 planches, richesse ajoutée à celle du texte.

S. R.

### La « Byzantine » de Bruxelles.

Comme on l'a dit plus haut, la Revue *Byzantion* a pris l'initiative d'une grande entreprise à laquelle nombre de savants autorisés ont donné leur adhésion: une nouvelle *Byzantine*, destinée à remplacer celle du Louvre et la contre-façon qui en a été publiée à Bonn. Une partie des fonds nécessaires sera fournie par un Mécène athénien, M. Antonio E. Bénakis. Espérons qu'on s'arrangera pour ne pas faire double emploi avec la collection byzantine qu'a entreprise l'Association G. Budé.

S. R.

### En Transylvanie.

Sur l'activité archéologique et les découvertes épigraphiques faites dans ce pays de 1919 à 1929, M. C. Daicovici a publié un exposé bien illustré à Cluj (extrait de l'*Annuaire de la Commission des monuments historiques de Transylvanie*, 1929); l'exposé, en roumain, est suivi d'un résumé en italien. Les localités dont il est question sont Apulum, Cincis, Cristesti, Domnesti, Micia, Napoca, Potaissa, Rahau, Sarmizegetusa, Tibiscum. Les illustrations comprennent une Némésis d'Apulum et deux médiocres statues drapées de Cincis; d'intéressantes inscriptions, notamment d'Apulum, ont aussi été reproduites en zincogravure et il y a des corrections et additions au *Corpus latin*.

S. R.

### Une Revue d'art ukrainienne.

Voici que paraît à Kharkov une Revue d'art (t. I, 1928-1929) qui ne peut laisser indifférent aucun slavisant ni aucun archéologue. Les sommaires en français sont malheureusement beaucoup trop courts. Je signalerai les articles suivants: S. Taranouchenko, *L'art ukrainien des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*; T. Ivanovska, *Les boucles de ceinture en bronze du Caucase*; E. Nikolska, *Miniatures arméniennes*; M. Leiter, *Mosaïques de la basilique de Chersonèse*; K. Berladina, *Broderies ukrainiennes à figures*; O. Stepanova, *Crucifix en bois*; M. Wiazmitina, *Objets d'art musulman au Musée de Kharkov*; D. Gordeev, *Émaux du triptyque de Khakhou*. Il n'y a pas moins de 73 planches hors texte, généralement très bonnes. Quel dommage que le manque d'une langue internationale, fût-ce un médiocre latin, jette un



voile épais sur tant de faits et d'idées qui intéresseraient tous les chercheurs!

S. R.

### La civilisation primitive en Rhodésie.

Une expédition italienne à Mumbwa (Rhodésie du Nord) a découvert, à 6 pieds de profondeur, dans une caverne, une fonderie de fer superposée à une couche moustérienne. Les squelettes recueillis suggèrent l'opinion que la connaissance de la fonderie arriva en Afrique aux Boschimans alors qu'ils étaient encore à l'âge ancien de la pierre. Ces recherches peuvent jeter quelque lumière sur Zimbabwe et les ruines rhodésiennes d'édifices en pierre (*Times*, 30 juillet 1930).

S. R.

### Le trésor des Guelfes.

Exposée à Francfort (Musée Staedel) en août 1930, pour être vendue en détail par un syndicat, puis à Berlin, cette admirable collection a été l'objet d'un catalogue illustré, tiré à peu d'exemplaires et d'un prix inabordable. M. Swarzenski, l'auteur du catalogue, a publié deux articles à ce sujet dans la *Gazette de Francfort* (13 avril et 12 août 1930); il existe aussi un petit *Führer* illustré pour le grand public.

Le trésor des Guelfes, c'est l'ancien trésor de la cathédrale de Brunswick, fondation de Henri le Lion, qui se compose surtout d'œuvres d'orfèvrerie, c'est-à-dire de ce que le moyen âge germanique a produit de mieux. M. Swarzenski parle à ce sujet de « monumentale Kleinkunst. », d'art à la fois industriel et monumental, et fait observer que la destination religieuse de ces reliques crée une différence essentielle entre elles et les produits des arts industriels de notre temps. C'est très juste.

On annonce que dix objets précieux, notamment l'ivoire des Noces de Cana, la corne de saint Blaise, la patène de saint Bernard et le bras-reliquaire dit des Apôtres, ont déjà été vendus au Musée de Cleveland (Ohio)<sup>1</sup>.

S. R.

### Au British Museum.

Le Musée doit à M. et Mme Chester Beatty un lot important de papyrus égyptiens de Thèbes (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> dynasties), comprenant notamment un traité sur l'interprétation des songes (premier texte égyptien de ce genre), un conte allégorique (le premier connu) sur la Vérité aveuglée par le Mensonge, un éloge du métier de scribe, des formules magiques contre les morsures de serpents et de scorpions, un poème sur la bataille de Kadesh (1295), des hymnes à des divinités solaires, des modèles de lettres, etc. Tout cela sera publié par M. Alan Gardiner (*Times*, 17 juin 1930)<sup>2</sup>.

S. R.

1. *The Times*, 11 août 1930.

2. Parmi les autres acquisitions récentes, il est question d'un carnet de voyage d'un Français qui, visitant Londres en 1785, parle des progrès du *British Museum*.

### Le Psautier Luttrell et les Heures de Bedford.

Après des alternatives d'espoir et de découragement, ces deux magnifiques manuscrits illustrés sont définitivement entrés au British Museum (28 juillet 1930). La générosité de M. Pierpont Morgan (nommé pour cela docteur à Oxford) et l'effort prolongé du *National Art Collections Fund*, joint à celui du public britannique en son ensemble, ont permis d'assurer ce résultat dont les amateurs européens doivent tous se réjouir. *Lo Britannico cuor non è ancor morto.*

S. R.

### Au Musée de Boston.

Donatrice, de son vivant, de deux belles galles meublées de Hamilton Palace, Mme Harriet J. Bradbury a légué au Musée de Boston environ cinq millions de dollars (125 millions de francs). Cette somme énorme doit servir en partie à la construction d'une aile nouvelle du Musée, le reste devant former un capital dont les intérêts seront employés à des acquisitions. La construction de l'aile nouvelle n'étant pas urgente, le legs, réalisable en cinq ans dans son entier, restera provisoirement intact.

S. R.

### La collection Gustave Dreyfus.

Formée en grande partie de la collection du peintre Timbal, qui avait été acquise en Italie, et célèbre au premier chef pour la rare qualité de ses médailles, sculptures et peintures de la Renaissance, cette admirable collection a passé le 10 juillet 1930 à la maison Duveen qui la débitera en détail. Le prix d'achat est, paraît-il, de 800.000 £, soit 100 millions de notre monnaie. Une monographie bien illustrée, extraite de la défunte *Revue des Arts*, a paru en 1908 (in-fol., 96 pages); la maison Duveen prépare de grands catalogues illustrés des différentes sections.

S. R.

### Droits sur les faux.

Le 13 août 1930, l'ambassade des États-Unis à Paris a fait savoir que toute pièce de collection dont l'expertise controuvera l'authenticité sera frappée d'un droit de douane supplémentaire de 25 p. 100 de la valeur déclarée de l'objet.

Quelle naïveté! On croit encore, de l'autre côté de l'Atlantique, à l'autorité des prétendus experts, gens qui se sont promus eux-mêmes à cette dignité, qui n'ont passé aucun examen et qui, entre eux, ne peuvent se regarder sans rire! Et cela, quand les archéologues professionnels sont en désaccord au sujet de pièces célèbres comme la grande statue de femme archaïque de Berlin! On oublie là-bas le mot de Pilate sur la vérité.

S. R.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Bibliothek Warburg.** *Vorträge*, 1926-1927. Leipzig, Teubner, 1930; gr. in-8, 248 pages, avec 248 planches. — Ce nouveau volume de la *Bibliothek Warburg* (*Vorträge*, 1926-1927) est d'un intérêt de premier ordre, en particulier pour l'étude de la Renaissance et de l'influence des créations de l'art antique sur l'art moderne. Si le mémoire de J. von Schlosser (*les monuments commémoratifs*) concerne plus spécialement l'art du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, celui de M. Swarzenski (*le sculpteur et orfèvre bolonais dans un texte de Ghiberti*) réunit des exemples nouveaux et concluants des relations de la Renaissance italienne avec l'art rhénan. Il n'y a pas moins à apprendre (mais au prix de réels efforts, car c'est obscur) de la dissertation de M. Hans Tietze (*l'Art roman et la Renaissance*), où les survivances de l'antiquité comme celles de l'art roman sont mises en lumière. L'iconographie tirera grand profit de l'article de M. D. Henkel (*Editions illustrées des Métamorphoses d'Ovide du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle*), où de nombreux matériaux de comparaison, disséminés dans des éditions très rares, depuis 1484, sont mis, pour la première fois, à la disposition des curieux<sup>1</sup>. Un manuscrit cosmographique et biographique avignonnais (1330), avec une nouvelle image du *Régisole* devant le dôme de Pavie, a occupé M. Richard Salomon. Le dernier mémoire (H. Sieveking, *l'Académie de Ham*) sort de notre cadre, bien qu'important pour l'histoire de la science, notamment des travaux de K. Sieveking et de Bunsen. En somme, publication de la meilleure qualité et qui doit être accueillie avec gratitude.

S. R.

**Nils Aoberg.** *Bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chronologie.* Teil I. Italien. Stockholm, Verlag der Akademie; in-4°, 217 pages, avec 1 carte et 598 figures. — Entre les chronologies de l'âge du bronze adoptées par Sophus Muller, Déchelette, Kossinna, etc., il n'y a pas de différences essentielles; tout se fonde, dans cet ordre d'idées, sur l'important mémoire publié en 1885 par Montelius et dont il a lui-même, dans ses grands travaux ultérieurs, précisé et quelque peu modifié les conclusions avec la tendance de vieillir la chronologie d'abord adoptée, ce qui a donné lieu à quelques objections de la part des céramographes. Les dates absolues sont fournies par les analogies mycéniennes, alors pourtant que la chronologie minoenne et mycénienne est encore assez flottante, reposant elle-même sur la chronologie égyptienne qui ne l'est pas moins. Un nouvel et minutieux examen, éclairé par des gravures presque toutes empruntées à Montelius et discutant les conclusions adoptées, postérieurement à Montelius, par Ducati, Karo,

---

1. La bibliographie de ce sujet a déjà été donnée par J. Duplessis en 1889.

Mac Iver, etc., aboutit à des résultats que résume un tableau à la fin du volume. L'âge du bronze finirait au <sup>xiii</sup>e siècle, le premier âge du fer (Benacci I) en 850, Benacci II en 700, Benacci III (Este I) entre 650 et 600, Arnoaldi (Este II, Hallstatt I) en 500, Este III (Hallstatt II, Certosa) en 400. La période de Peschiera (1300-1150) est celle des fibules dont les analogies mycéniennes ont été le point de départ de la chronologie de Montelius. Ce tome I doit être suivi de deux autres sur l'époque de Hallstatt et l'époque du bronze dans l'Europe centrale.

S. R.

**René Dussaud.** *La Lydie et ses voisins aux hautes époques.* Paris, Geuthner, 1930; in-8, 111 pages, avec 5 planches et 17 figures. — Les textes antiques suffisent à faire pressentir l'importance de la civilisation pré-lydienne. L'auteur y insiste, tout en mettant en pleine lumière l'influence mésopotamienne, que les Pré-Lydiens « véhiculèrent » dans le bassin de la mer Égée et en Crète. La Lydie échappa à la barbarie hittite, dont l'effort se porta surtout vers l'Est. L'éveil de la Méonie à la civilisation « s'est produit sous l'action directe que les Suméro-Accadiens firent sentir pendant tout le troisième millénaire en Asie Mineure, autant par leurs installations commerciales en pleine Anatolie que par leurs armées... Les Suméro-Accadiens ont apporté en Asie Mineure tout ce qui était utile à leur commerce, depuis l'écriture accadienne jusqu'au char sumérien à quatre roues attelé d'ânes, ce qui implique qu'ils ont dû ouvrir les premières routes carrossables dans le pays ». Rien des Pré-Élamites et Élamites. J'attendais que l'auteur reconnût, avec moi, une dynastie d'invasisseurs pré-lydiens dans cette civilisation riche en or et en ânes, pratiquant les sacrifices humains, qu'ont révélés les tombes royales d'Ur; mais il se contente de constater en Méonie « l'usage du sacrifice humain qui semble avoir disparu assez tôt en Sumer » (p. 41). Il y a des hypothèses intéressantes sur les représentations des cylindres, la double hache, la spirale, la céramique anatolienne, les figurines de plomb, la déesse nue, etc. Il faudrait, pour discuter, une place dont je ne dispose pas.

S. R.

**H. C. Butler, Fr. A. Norris, E. R. Stœver.** *Syria. Publications of the Princeton University. Division I. Geography and Itinerary.* In-4°, 108 pages, avec nombreuses cartes et figures. Leyde, Brill, 1930. — Ce beau fascicule, succédant à bien d'autres, comprend deux parties, narratives et descriptives : 1° l'expédition de 1904-1905; 2° l'expédition de 1909. La mort du professeur Howard Crosby Butler en a retardé la publication; la partie rédigée par lui a dû être revue par ses amis. L'expédition de 1899-1900 avait exploré certaines régions entre Alep et le désert arabe, mais en avait négligé d'autres. On décida donc d'organiser une seconde mission, où l'architecture devait être étudiée par Butler, l'épigraphie par Enno Littmann et W. K. Prentice, la topographie par F. A. Norris. Sur une carte à grande échelle sont marqués les itinéraires des deux expéditions. Le nombre des ruines décrites et photographiées est considérable et fait bien présumer des fouilles à venir. Une des gravures les plus intéressantes (p. 76) représente la caravane cheminant sur un tronçon admirablement conservé d'une voie romaine.

S. R.



**E. Boisacq.** *La sculpture grecque*, 2<sup>e</sup> éd. Bruxelles, Bothy, 1929; in-8, 29 pages. — *Syllabus*, calqué sur le *Handbook* de Gardner, de six leçons sur l'histoire de la sculpture grecque professées à Bruxelles (1895-1901). Ce programme peut rendre service. Il n'aurait pas fallu parler des *cartons* de Phidias (lire *maquettes*) ni donner comme seul exemple d'un portrait de César le marbre très suspect du British Museum. La bibliographie est bien choisie, mais le *Répertoire de la statuaire* compte cinq volumes et non deux. La préface, bougonne, s'attaque on ne sait à qui.

S. R.

**Louis Séchan.** *La danse grecque antique*. Paris, E. de Boccard, 1930; in-4<sup>o</sup>, 371 pages, avec 19 planches et 71 figures. — Auteur de l'article *Saltatio* dans le *Dictionnaire des Antiquités* (1909), aussi familier, comme il en a donné maintes preuves, avec les textes qu'avec les monuments, M. Séchan était particulièrement désigné pour reprendre, après Maurice Emmanuel, le sujet à la fois difficile et attrayant de la danse antique. Ses notes, à la fin de chaque chapitre, prouvent assez qu'il n'ignore rien des plus récentes conquêtes ou hypothèses de l'érudition. « Si l'on accepte de me suivre, écrit-il avec bonne grâce, je jouerai de mon mieux le rôle d'*exarchôn*, de chef de chœur, en évitant les pentes trop abruptes et en choisissant les meilleurs chemins. » La bonne qualité et l'abondance de l'illustration ne contribuent pas peu au charme du voyage sous un tel guide. Ce n'est pas à dire que les difficultés soient esquivées; elles sont d'autant plus nombreuses et sérieuses que les témoignages anciens, tant littéraires que graphiques, posent cent problèmes que nous ne pouvons résoudre qu'à moitié. L'ethnographie a encore beaucoup à nous apprendre, car la danse est à la fois un art raffiné et le plus ancien de tous; forme première de l'instinct de communication sociale et de l'art, comme écrit avec raison l'auteur, « elle est aussi la traduction initiale d'un autre sentiment profondément humain, celui du mystère et de la religion ». Il faut consulter la-dessus les *Aruntas* australiens<sup>1</sup>.

S. R.

**Aloïs Gotsmich.** *Studien zur ältesten griechischen Kunst*. Prag, R. Lerche, 1930; in-8, 104 pages. — Il s'agit surtout dans ce livre de la formation du style géométrique en céramique, et des relations de l'art égéen avec l'art proto-hellénique. M. Gotsmich combat également la théorie de Rodenwalt et celle de Gisela Weyde, qui, tout en s'opposant l'une à l'autre, aboutissent à nier toute liaison entre les créations anciennes de la Crète et les apports des populations du Nord qui pratiquaient le style géométrique. Il soutient l'opinion contraire avec une grande abondance d'arguments, en se rattachant aux idées de Praschniker. Je m'étonne qu'il n'ait pas rappelé l'article de Sam Wide (*Nachleben mykenischer Ornamentik*, dans *Ath. Mitth.*, 1897), qui, un des premiers, a établi les preuves d'une filiation certaine au moyen des documents céramiques (cf. *Jahrb. Inst.*, XV, 1900, p. 49). C'est aussi la partie essentielle de ces *Studien*.

---

1. Je m'abstiens de critiquer les derniers chapitres où il est question de Malarmé et d'autres, notamment de celui qui définit la danse « acte pur des métamorphoses ». Je ne comprends point. Il y a aussi des pages enthousiastes sur Isadora Duncan, qui auraient fait grand plaisir à cette pauvre danseuse étranglée, victime de son écharpe.

L'auteur examine dans les poteries peintes de l'époque la syntaxe de la composition, la division de la surface en zones circulaires ou en métopes, les détails des ornements usités, curvilignes et rectilignes, les formes des vases. Dans toutes ces catégories il montre ce que la période de transition, celle du mycénien tardif (Spätmykenisch), a conservé des traditions égéennes; il dépeint la lente résurrection d'un géométrique ancien et indigène qui, par une pente naturelle, fusionne avec les apports nouveaux des envahisseurs venus du nord (Doriens et autres). On a tort, croit-il, de considérer cet âge comme une ère de stérilité et d'engourdissement; c'est, au contraire, un foyer de transformation et de création fécondes, d'où sont sorties des formes de poteries et des agencements de composition que l'art grec proprement dit développera et perfectionnera. Un *Excursus* final traite en particulier du style géométrique en Attique.

Toute cette étude est instructive et bien faite; on en tirera profit. Je ne me range pas sans restriction aux conclusions de l'auteur. Tout en l'indiquant, il n'a pas donné, à mon avis, une place suffisante à la force et à la prééminence des éléments nordiques qui ont véhiculé l'ornementation géométrique à travers les Balkans et le continent grec depuis le début du second millénaire jusqu'au <sup>x</sup>e siècle avant notre ère. La théorie du « style paysan » (Bauernstyl) avait déjà présenté une solution analogue à celle des *Studien*, en attribuant à l'art créto-mycénien le pouvoir de réagir de lui-même contre l'emploi abusif du style curviligne. M. Gotsmich donne plus de corps et plus de précision à sa démonstration en la concentrant sur l'activité des décorateurs durant la période du « Spätmykenisch ». Mais est-il juste de dire qu'ils ont par leurs propres forces créé cette réaction rigoureuse qui aboutit au géométrique pur? Les diverses phases de l'« helladique », qui, en Thessalie et en Thrace, offrent tant de spécimens très anciens du style géométrique rectiligne, conduisent à une conclusion différente, car on y voit qu'au cours du second millénaire les éléments curvilignes crétois, évoluant du sud au nord, arrivèrent à influencer fortement les produits du répertoire européen. Il fallut une nouvelle et forte poussée venue du nord pour balayer toute résistance.

Je crois que l'auteur n'est pas remonté assez haut dans l'histoire du géométrique pour en saisir les origines essentielles et la puissance de propagation. L'empire du style géométrique embrasse non seulement la région de l'Europe orientale, mais toute l'Asie antérieure et occidentale. Créé ou importé en Élam, à Suse, dès la fin du quatrième millénaire, il a gagné de proche en proche toute la région asiatique, limitrophe de la Méditerranée, et les populations indo-européennes l'ont porté aux environs de la Caspienne et de la mer Noire dans une haute antiquité, car il convenait à merveille aux instincts et aux habitudes de races à l'état de civilisation primitive. De là, il a pénétré, peu à peu, dans les Balkans, en Thrace, en Thessalie et jusque dans le nord du Péloponèse. Toutes les vagues d'envahisseurs qui ont déferlé vers le Sud durant le second millénaire l'ont apporté avec elles; l'« helladique » n'en est qu'une portion et comme un prolongement. La dernière en date de ces invasions fut sans doute celle des Doriens qui laissa son nom dans l'histoire; elle fut apparemment la plus importante et la plus irrésistible. Ce que des infiltrations progressives avaient déjà préparé à l'époque du « spätmykenisch » fut complété et consacré par le proto-géomé-

trique des Hellènes. Alors se forma un art ornemental, nouveau et original, qui, rigidement rectangulaire comme en Attique et en Béotie, contenait néanmoins d'importants héritages du monde insulaire et égéen, comme l'a si bien montré M. Gotsmich. Mais il l'a écrit lui-même en terminant et il aurait pu développer avec plus d'ampleur cette idée si juste — l'élément ethnique fut un « mächtiger Faktor » que l'on ne doit pas négliger.

E. POTTIER.

**Édouard Herriot.** *Sous l'olivier*. Paris, Hachette, 1930; in-8, 325 pages.  
— Par la vallée de la Save et les monastères serbes, le voyageur a gagné la Macédoine, Delphes, Athènes, Délos, Olympie, Corinthe, Tirynthe, Mycènes, la Crète, Épidaure, témoignant partout d'une curiosité en éveil, de connaissances archéologiques et historiques précises, d'un talent descriptif et narratif qui s'est déjà manifesté souvent, par exemple dans un beau livre sur la Normandie. Sainte-Beuve eût aimé celui-ci, lui qui goûtait si finement ceux de Grenier (trop oublié aujourd'hui) et d'About. La phrase finale : « L'esprit domine et survit » aurait pu être l'épigraphe de ce volume où le philosophe paraît, sans s'imposer indiscrètement, sous le voyageur et le lettré. Quelques critiques, témoignant d'une lecture attentive. Page 64, de nouveau l'Aphrodite « original de Fréjus », qui n'est ni un original, ni de Fréjus<sup>1</sup>, mais de Naples (même page, notes intéressantes sur les marbres peu connus du Musée de Salonique). — Page 68, Alexandre est si peu le « disciple aimé d'Aristote », que son ancien précepteur ne parle jamais de lui et fait seulement des allusions désagréables aux conquérants. — Page 77, l'auteur cite le vers de Musset où Oloossone semble faire vis-à-vis à Camyre et ajoute : « Je n'ai point retrouvé Camyre. » Et pour cause; Musset n'a cherché qu'une rime; Camiros est à Rhodes. — Page 84, Thaumakoi (Dhomoko) n'est pas un nom isolé et ne peut traduire « l'étonnement qui saisissait le voyageur » quand il apercevait la Thessalie. — Page 128, il n'est pas exact que tous les Athéniens dussent se faire initier à Éléusis. — Page 139, la Promachos n'est pas une « destructrice des villes », mais une sentinelle. — Page 140, Anaxagore a été influencé par Empédocle; il n'a pas été son maître. Du reste, page 322, il est nommé avant Anaxagore. — Page 246, une mention, sans aucun écho, de l'Hermès de Praxitèle, alors qu'il est fait cas ailleurs de tant de fragments médiocres! — Page 267, il n'est pas exact que Juvénal (VIII, 113) « dénonce les parfums suspects de Corinthe »; *unctam Corinthon* fait allusion, comme l'a bien compris le scoliaste (Jahn, p. 296), aux usages de la palestra. — Page 273, il est bien faux que la tortue sur laquelle Aphrodite pose le pied représente « la vie sédentaire et le silence ». Aphrodite fut tortue divine et marine avant de prendre pied sous forme humaine. — Page 292, les deux lionnes de Mycènes n'ont pas été « sculptées sous l'influence de l'Assyrie »; la chronologie suffit à le démentir. — Page 312. « Dès l'époque néolithique, aux lendemains de la guerre de Troie. » Hérésie chronologique!

Mais trêve de chicanes un peu pédantes! Non seulement ce livre est agréable à lire et plein d'idées, nourri du suc du théâtre grec<sup>2</sup>, mais, étant donné le

1. La provenance *Fréjus* paraît une invention de Froehner, ayant mal lu Millin.

2. « Je suis venu ici poussé par Eschyle et Sophocle » (p. 289).

nombre de sujets qu'il aborde — de la préhistoire à Byzance et au delà — remarquablement correct dans le détail. Un index n'eût pas été inutile; faut-il toujours répéter la même chose?

S. R.

**O. Bronner.** *Corinth* (IV, 2). *Terracotta lamps*. Cambridge (Mass.), 1930; in-4°, xx-340 pages, avec 33 planches et 210 figures. Prix : 125 francs. — Au cours des fouilles si consciencieuses de l'École américaine d'Athènes à Corinthe (1896-1928), on a découvert près de 1.600 lampes ou fragments de lampes, datant des temps helléniques, hellénistiques, romains et byzantins. De nouvelles trouvailles de ce genre, faites en 1929, n'ont pu prendre place dans le beau volume, alors déjà sous presse, que nous avons sous les yeux. C'est la première fois que, fouillant une ville de la Grèce ancienne, on recueille et publie ces modestes, mais instructifs matériaux. On sait que le classement scientifique des lampes d'après leur forme et leur décoration est de date relativement récente : c'est à M. Siegfried Loeschke, dans son ouvrage *Lampen aus Vindonissa* (1919), qu'on est redevable de ce progrès de la science, de même que le classement des lampes chrétiennes remonte, je crois, au R. P. Delattre (1880). L'excellente bibliographie des pages 299-304 dispense d'insister sur l'historique de la question depuis Beger (1696); je ne vois guère d'important à y ajouter que les planches 113 et suivantes du recueil de Muselli (Vérone, 1756, in-fol.)<sup>1</sup> et qu'un petit nombre de fautes d'impression à y corriger. M. Bronner a proposé, à titre provisoire, de diviser la masse énorme des lampes antiques en 37 types, distingués non seulement dans le texte, mais dans les planches; seul un futur *Corpus lucernarum* permettra d'accroître et de subdiviser encore les types. Quelques-uns des nouveaux reliefs sont intéressants (Léda, gladiateurs, etc.). Il y a de très bons index, dont l'un pour les inscriptions et noms de fabricants, l'autre pour les sujets.

S. R.

**J. G. O'Neill.** *Ancient Corinth to 404 B. C.* Londres, Milford, 1930; in-8, xiii-270 pages, avec 10 cartes et planches. — Ayant suivi de près et sur place les grandes fouilles américaines à Corinthe, qui ont donné et promettent encore tant de résultats importants, l'auteur était tout désigné pour reprendre l'histoire de la ville dont le rôle, dans celle du monde grec, n'est pas toujours apprécié à sa valeur. Ce volume, qui conduit le lecteur jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, doit être suivi d'un second, jusqu'à la destruction de Corinthe en 146; espérons qu'un chapitre final traitera de la nouvelle Corinthe romaine. M. J. G. O'Neill a longuement discuté, dès le début, la thèse sceptique de Leaf (*Homer and History*) qui niait l'existence de Corinthe à l'époque mycénienne, aujourd'hui attestée par les fouilles, et voyait des interpolations dans les textes homériques qui la concernent<sup>2</sup>. Voici la dis-

1. L'auteur ignore aussi le *Bull. arch. du Comité*, 1886 et suiv., source abondante, mais en général peu connue.

2. Il y a un peu partout abus de citations d'auteurs modernes à la place de discussions directes des textes et des monuments. L'effet, sur le lecteur français, est très agaçant.



position des matières : I. Topographie de Corinthe et de son territoire. II. La cité et la citadelle; le temple d'Apollon. III. Corinthe préhistorique. IV. Cultes et mythes. V. La tyrannie et la constitution subséquente. VI. Colonies et relations intérieures. VII. Guerres médiques. VIII. Guerre du Péloponnèse. Deux appendices concernent le monnayage et la question de la guerre lélantine (inser. de Naupacte). Bibliographie et index sont très soignés.

S. R.

**Erich Boehringer.** *Die Münzen von Syrakus.* Berlin, W. de Gruyter, 1929; gr. in-8, viii-297 pages, avec figures dans le texte et 32 planches. Prix des deux volumes reliés : 80 marks (480 fr.). — Reposant sur une connaissance extraordinairement complète des collections publiques et privées, ainsi que sur des observations d'ordre esthétique et technique (matrices et poinçons), ce classement des monnaies de Syracuse, c'est-à-dire de la plus belle série de monnaies grecques (530-435 av. J.-C.), en groupes principaux et secondaires, représente un travail énorme de plusieurs années, l'auteur ayant présenté une esquisse de son ouvrage dès 1925 comme thèse à l'Université de Würzburg. Les planches sont parfaites. Après avoir étudié avec minutie le style et la chronologie des monnaies, pour laquelle le *Damareteion* (479) offre une base solide, l'auteur aborde le difficile problème de la désignation de la tête féminine qui, non moins que le quadrigé, caractérise cette longue série syracusaine. On a déjà proposé bien des noms : Artémis, Aréthuse, Déméter, Koré, Kyané. Le seul attribut sont les quatre dauphins, signifiant que Syracuse est un port. M. Boehringer se décide pour Artémis *Alpheioa*, mais avec une importante réserve (p. 103), qui donnera lieu à plus d'une controverse. La tête figurée est celle d'une femme de vingt à trente ans, dont les traits nous semblent souvent rudes et presque vulgaires. Les monétaires ont imité un modèle, ou plutôt toute une série de modèles, mais lesquels? Peut-on admettre que l'État ait autorisé chaque graveur à coin de choisir le modèle qui lui convenait? Évidemment non. « Il faut que l'État ait désigné au graveur certaines femmes d'après lesquelles il devait exécuter son travail... On ne peut croire que ce fussent les lauréates d'un concours de beauté, car nombre de ces têtes ne sont pas belles. On n'admettra pas non plus que les divers chefs de l'État aient désigné chaque fois la tête à copier... Mais il est possible que les prêtresses d'Artémis aient servi de modèles aux artistes, étant donné surtout que, dans les religions antiques, le prêtre ne représente pas seulement la divinité, mais est identifié à elle. Si l'on admet cela, il en résultera que nos planches ne donnent pas seulement un catalogue illustré des monnaies de Syracuse, mais une galerie de portraits des prêtresses d'Artémis de cette ville. » A quoi l'on objectera que l'idée de beauté est relative et variable, que notre conception de la beauté féminine classique n'est pas celle de Dürer, de Rembrandt, de Velasquez, que l'iconographie réaliste ne remonte pas si haut, etc. Mais il y là ample matière à discussion.

S. R.

**H. Philippart.** *Iconographie des Bacchantes d'Euripide.* Paris, Les Belles-Lettres, 1930; in-8, 72 pages, avec 14 planches et 13 figures dans le texte. — Après l'*Iconographie d'Iphigénie en Tauride*, l'auteur nous donne celle des *Bacchantes* d'Euripide, non pas limitée aux épisodes de la tragédie qui

nous reste, mais embrassant celles qui l'ont précédée et suivie. Le tout est réparti sous trois chefs : Dionysos, les Ménades, Penthée. Chaque article est accompagné d'une ample bibliographie, souvent aussi d'une notice explicative. L'auteur a évidemment disposé d'une très riche bibliothèque et l'a consciencieusement explorée. Les quelques sondages que j'ai faits pour rechercher, dans ses listes bien classées, tels monuments peu connus, ont tourné à ma confusion : M. Philippart paraît avoir tout vu et seules des découvertes ultérieures pourront ajouter aux documents qu'il a recueillis.

S. R.

**Erwin Panofsky.** *Hercules am Scheidewege*. Leipzig, Tuebner, 1930 (*Studien der Bibliothek Warburg*) ; in-4°, xx-216 pages, avec 119 sujets sur 77 planches. — Copieusement — peut-être trop copieusement illustré, car beaucoup de planches auraient pu être remplacées par des croquis dans le texte — cet important ouvrage d'un connaisseur éminent du Moyen Age et de la Renaissance se compose de deux mémoires principaux (indépendamment de trois études qui forment appendices)<sup>1</sup> : Explication, par un passage de Macrobe et son adaptation par Pétrarque et d'autres, d'un tableau de Titien publié en 1924 seulement et représentant trois têtes viriles, l'une de face, deux de profil, au-dessus de trois têtes d'animaux, lion entre chien et loups. Le groupe inférieur symbolise la Prudence qui *tripartita perlustrat tempora vitae*, réunissant la mémoire, l'intelligence et la prévoyance, c'est-à-dire le passé, le présent et l'avenir ; le groupe des têtes d'animaux est le *signum tricipitis animantis (leonis, canis, lupi)* que Macrobe donne comme attribut à Sérapis, identifié au Soleil, à Hélios et à Apollon par le syncrétisme mythologique des bas temps. L'*Ovide moralisé* joue un rôle considérable dans la transmission du *signum triciput*, mais je ne puis entrer ici dans les détails. Le second mémoire, plus considérable, a pour sujet l'iconographie de l'allégorie de Prodicus, Hercule à la croisée des chemins, qui ne paraît dans l'art, inspiré de la littérature, qu'à la fin du xve siècle, mais n'a cessé depuis d'y tenir une grande place. L'auteur a démontré, et M. R. Eisler est arrivé indépendamment au même résultat, que le petit tableau de la jeunesse de Raphaël à Londres, dit *le Songe du Chevalier*, représente, en vérité, Hercule entre les deux déesses, mais que le jeune Hercule, armé comme un chevalier, est le Scipion du long récit de Silius (*Punica*, XV, 18 sq.). Ce charmant tableautin formait diptyque chez les Borghèse (où le prénom de Scipion est héréditaire), avec celui de Chantilly dit *les Trois Grâces*, qui représente, en vérité, les trois Atlantides tenant les pommes d'or, objet du dernier exploit d'Hercule. Ici encore, j'abrège extrêmement, car il est impossible, sans y employer des pages (voir plus haut, p. 134) de donner une idée de tous les résultats brillants et nouveaux auxquels, avec sa connaissance égale des textes et des monuments figurés, est arrivé le savant auteur.

S. R.

1. *L'Amour sacré et profane* de Titien (explication platonicienne) ; Hercule assailli, gravure sur bois de Dürer ; l'allégorie de la Vertu et du Vice dans Filarète.

Restent à publier les inscr. syriaques, safaïtiques et arabes ; 20 parties sur 33 ont paru.

**Léon Homo.** *La civilisation romaine*. Paris, Payot, 1930; in-8, 470 pages, avec 294 figures. — L'auteur de *Rome antique*, de *l'Empire romain* et de maints autres bons ouvrages dont on eût voulu trouver la liste au verso du titre de celui-ci, nous donne mieux qu'un manuel illustré répondant à son objet : c'est un livre pensé et écrit par'un spécialiste, qui sait aussi composer et s'exprimer dans une langue agréable. Trois grandes divisions : 1<sup>o</sup> la race et les influences; 2<sup>o</sup> les grandes productions du génie romain; 3<sup>o</sup> la civilisation romaine et le monde. La conclusion (p. 431-448), suivie d'une bibliographie qui comprend trop d'ouvrages vieillis, est particulièrement intéressante... et contestable. « Si l'art doit se définir l'expression la plus haute du génie d'une race, la synthèse matérialisée de ses qualités et de ses défauts, jamais art n'a eu le droit plus que l'art romain de revendiquer sa place au grand soleil de l'histoire. » (P. 432.) « L'art romain sous l'Empire pourra s'habiller à la grecque : c'est de ses origines italiques qu'il tirera le plus pur de sa vigueur » (P. 434.) « Art étrusque, art romain, art italien, trois stades d'une même évolution. » (P. 438.) Étudiant les causes de la décadence, l'auteur fait avec raison une grande part à la crise terrible et encore si mal connue du III<sup>e</sup> siècle, à la ruine des élites romanisées, mais il ne marque pas les conséquences funestes de l'esclavage<sup>1</sup> et de la fainéantise encouragée par les distributions. L'illustration prête à quelques critiques. Trop souvent des monuments, dont il existe en France d'excellentes photographies (comme le grand camée de Sapor) sont reproduits d'après des ouvrages étrangers. Page 113, le bas-relief des prétoriens du Louvre (reproduit d'après l'*Album* de Fougères, son seul mauvais livre) n'est qu'un truquage. Pages 313, 361, ces copies d'œuvres grecques n'ont rien à faire ici. Page 338, le dieu au maillet reproduit, dont l'original est perdu, est donné d'après un mauvais dessin, alors que d'autres monuments du même genre abondent<sup>2</sup>. Mais ce sont là de menues critiques; l'ensemble est excellent. S. R.

**Luigia Achillea Stella.** *Italia antica sul mare*. Milan, Hoepli, 1930; gr. in-8, xxvii-308 pages, avec 24 figures et 87 planches. — Les mers qui baignent l'Italie ont vu se réaliser les plus grands progrès du genre humain; tout le monde sait d'ailleurs qu'elles sont séduisantes comme leurs Sirènes. En raconter l'histoire jusqu'à la première guerre punique, à l'aide de textes assez rares et de nombreux documents archéologiques, jusqu'à présent très dispersés, était une tâche bien propre à tenter une autrice généreusement éprise de son sujet. Ce n'est pas un ouvrage purement littéraire, bien qu'il y ait de la bonne littérature un peu partout, et aussi dans la belle préface de M. Ducati : l'érudition bien informée y tient une place importante et les sources sont indiquées avec soin. Bien des problèmes, dont on attend encore la solution — en ce qui touche, particulièrement, les relations entre l'est et l'ouest de la Méditerranée — sont du moins nettement posés et circonscrits; mais il y aurait là-dessus beaucoup trop à dire au cours d'une simple notice et mes réserves seraient assez sérieuses. L'illustration, en grande partie neuve, est très belle, les cartes également<sup>3</sup>. S. R.

1. Le mot manque même à l'index.

2. P. 263, c'est une grave erreur (due à Furtwaengler) de faire disparaître l'art du camée avec le I<sup>er</sup> siècle.

3. J'ai noté au passage quelques incorrections : P. 111, *Geschichte der Altertum*;

**Sir Themistocles Zammit.** *Prehistoric Malta. The Tarxien temples.* Londres, Milford, 1930 ; in-8, 127 pages, avec 33 planches et 35 figures. — La préhistoire de Malte est encore pleine de mystères, mais nous devons à l'auteur de posséder ici les éléments de l'un d'eux, éclairés par d'excellentes illustrations. Le principal intérêt s'attache aux trois temples de Hal Tarxien, fouillés en 1913, où l'on peut étudier, dans leur perfection croissante, les procédés des constructeurs de l'île. Ces temples semblent bien appartenir à l'époque néolithique, étant couronnés par une nécropole de l'âge du bronze, postérieure à leur destruction. Où trouver ailleurs en Europe une culture néolithique aussi développée ? La céramique, caractérisée par de nombreux trous de suspension, paraît avoir surtout servi aux pratiques rituelles ; la décoration, très particulière, ne suggère guère de comparaisons avec d'autres poteries. Un singulier fragment (pl. XXX) montre un taureau incisé marchant sous des arbres, les creux étant remplis d'une couleur rouge, la base décorée de chevrons. Les statuettes néolithiques, déjà en partie publiées, sont d'étranges images stéatopyges qui font penser à celles de l'art quaternaire ; ailleurs, on croit sentir des affinités ibériques. Ce livre peut être recommandé aux archéologues en quête de problèmes à résoudre, comme à ceux qui visent plus modestement à savoir.

S. R.

**G.-E. Rizzo.** *La pittura ellenistico-romana.* Milan, Treves, 1929 ; in-4°, 92 pages, avec 200 planches. — Malgré la beauté et l'abondance de l'illustration, comprenant quelques peintures inédites d'un grand prix, ce livre est tout autre chose qu'un album d'images. Le texte est une œuvre originale, bien que dépourvue de références et sans controverses<sup>1</sup>. Après avoir repris, en la rectifiant sur quelques points importants, la distribution des peintures entre quatre styles due à Mau (1882), l'auteur aborde l'étude de la relation des tableaux de Pompéi, etc., avec la peinture grecque. C'est une erreur fondamentale d'exagérer, comme on l'a fait, l'importance de ce qu'ont innové les copistes romains, même dans le paysage. Un caractère constant de l'art industriel des anciens, c'est, en s'inspirant de modèles classiques, d'ajouter, de supprimer des figures, d'altérer le rythme de la composition. C'est ce qu'ont fait les peintres pompéiens (p. 25), compilateurs capricieux plutôt que copistes. Mais que contenaient leurs cahiers de croquis, leurs albums de modèles ? Assurément, très peu ou pas de sculptures, ou seulement des sculptures qu'avaient déjà imitées d'autres peintres. Ce que nous savons par les textes et les vases nous permet de croire qu'ils disposaient d'un fonds de motifs et de types très riche, mais déjà de seconde et de troisième main, alexandrisé comme la mythologie d'Ovide. Parfois, comme dans la mosaïque de la bataille d'Alexandre, le beau modèle hellénistique paraît peu altéré. Je regrette de ne pas pouvoir suivre M. Rizzo dans les intéressantes recherches qu'il a instituées sur les originaux supposés, les copies de plus en plus libres

p. 113, *Journal de savants* ; p. 119, *Athen und der West* ; p. 122, *Karthagher*, etc. J'ignore ce que veut dire (p. 124) *Hoher Monatsfte*, deux mots estropiés ; évidemment l'auteur ignore l'allemand. Au point de vue typographique, il me semble absurde de séparer par un tiret le nom de l'auteur du titre du livre ou même des chiffres de la référence, par exemple VITRUV. — II, 7, 3.

1. La collection dont fait partie ce volume (*Thesaurus artium*) est destinée au grand public, non aux érudits.



et les changements qu'elles ont subis, tout en restant fidèles aux conceptions des artistes dont l'inspiration, du moins, s'est conservée jusqu'à nous. A côté des *éditions* alexandrines, il y a celles qu'ont fournies des écoles asiatiques et autres, sans oublier l'école néoclassique qui fleurit au siècle d'Auguste, à l'imitation d'originaux grecs de la belle époque et aussi de peintures de l'époque républicaine relatives à l'histoire de Rome. Une traduction française de cet excellent livre, sage et méthodique, serait certaine du succès<sup>1</sup>.

S. R.

**G. M. Rushforth.** *Latin Historical Inscriptions*. Londres, Milford, 1930; in-8, 144 pages. — Réimpression *anastatique* ou *photographique*<sup>2</sup> (il faudra trouver pour cela une désignation plus commode, je propose *retypage*, anglais *retyping*) d'un ouvrage utile publié en 1893, qui a pour objet de rendre plus accessible aux étudiants, par des documents épigraphiques et numismatiques dûment classés, l'histoire et les institutions du Haut Empire. Le choix des documents est ici assez arbitraire, mais les commentaires sont généralement soignés. Trop souvent on s'aperçoit qu'il s'agit d'un rhabillage; ainsi pour le n° 17 (Cahors, puis Lyon), il n'y a de renvoi qu'à Boissieu et à la *Gallia* de Jullian (1892), alors que le grand ouvrage du même savant n'est pas moins ignoré que le *Corpus*. Cela fait sourire, quand le millésime de 1930 orne la page de titre.

S. R.

**Amedeo Maiuri.** *Pompei, Lavori dall'aprile 1926 al dicembre 1927* (extr. des *Notizie degli Scavi*, 1929). Rome, Bardi, 1930. In-4°, avec gravures et planches. — On connaît l'excellente méthode « conservatrice » qui préside actuellement aux fouilles de Pompéi. La publication des trouvailles va de pair avec l'effort de les étudier dans leur milieu, de respecter le caractère décoratif que leur assignent le lieu de la découverte et la nature des édifices exhumés. Parmi les œuvres d'art récemment rendues à la lumière, signalons *Hylas et les Nymphes*, peinture bien conservée (fig. 5), *Hélène et Paris* (fig. 6), *Femme couchée nourrissant un serpent*, terre cuite (fig. 9), *Eros chevauchant un cygne*, canthare d'argent (fig. 10), *Silène sur un mulet et deux Satyres*, mosaïque (fig. 19), *Acteur avec masque comique*, beau fragment de peinture (fig. 31), *Apollon*, statuette de bronze (pl. XXVI et fig. 34), *Tritons et Néréides*, vase d'argent (fig. 35). Les planches hors texte représentent, outre le plan des travaux de 1923 à 1927, une belle peinture (*Mars et Vénus*), d'autres ayant pour sujet un jardin, un *sacellum* rustique, trois scènes de comédie et de tragédie, un tableau de fleurs (très remarquable), etc. Si je devais refaire le RPGR, quel supplément cet ouvrage comporterait! Mais le dessinateur, en présence de photographies non interprétées par des croquis *faits sur place*, serait souvent aussi embarrassé que l'auteur du texte<sup>3</sup>.

S. R.

1. Voir aussi Rizzo, *Bullettino per gli studi mediterranei*, déc. 1930, p. 6-18 (article très important).

2. Avec quelques corrections, notamment des renvois à Dessau substitués aux renvois à Wilmanns.

3. Une longue série de peintures pompéiennes encore inédites a été décrite par M. della Corte, *Una famiglia di sacerdoti d'Iside* (via dell' Abbondanza, n° 2 de l'isola V, Pompei, Sicignano, 1930. Les fouilles remontent à 1918-1921.

**Luisa Banti.** *Una scena della Mostellaria* (extr. des *Studi ital. di Filol.*). Florence, 1930; in-8, 15 pages. — Plaute, *Mostell.*, 500 : « *Nam me Acherontem recipere Orcus noluit quia praemature vita caveo...* » Il s'agirait donc d'un *aóros*, mais les *aóroi* sont partout des enfants. Le malheureux dont il est parlé n'en était pas un; il a été tué par son hôte (vers 501); c'est donc un *biaiothanatos*. L'*aóros* résulte ici d'une confusion. Philémon, dans le *Phasma* qui est l'original latinisé par Plaute, a dû écrire *pro Moiras*, ce qui, suivant Ammonios, marque une mort violente, tandis que *pro hóras* signifie une mort prématurée. Croyant, comme l'ont cru encore des savants modernes, que les deux expressions distinguées par Ammonios sont synonymes, Plaute est tombé dans l'erreur ingénieusement dévoilée par Mlle Luisa Banti, *docta mehercle!* S. R.

*Trierer Ausgrabungen und Forschungen.* Band 4, i. *Die Kaiserthermen.* Abteil. I. *Ausgrabungsbericht und grundsätzliche Untersuchungen römischer Thermen*, von **D. Krencker, E. Krüger, H. Lehmann** und **H. Wachtler**; 1 vol. in-fol. de xxxvii-244 pages, avec 13 planches, 1 plan et 529 figures dans le texte. Augsburg, Filser, 1929. — Ce grand ouvrage est l'un des plus complets qui aient été publiés sur les bains romains. Dans ce premier volume, MM. Krencker et Lehmann ont écrit l'histoire archéologique des grands thermes de Trèves et donné une description très précise du monument tel qu'il apparaît à la suite des fouilles entreprises depuis 1912; une troisième partie très importante, œuvre de M. Krüger, est consacrée à une revue générale des édifices thermaux du monde romain. Deux appendices traitent l'un de la décoration murale des bains de Trèves (E. Krüger), l'autre des textes latins relatifs aux thermes.

Les grands bains de Trèves ont été construits à l'époque de Dioclétien ou de Constantin, dans la région sud-est de la ville, non loin du forum, sur un emplacement occupé par des maisons et par de petits thermes. Le monument ne paraît pas avoir subsisté plus d'un siècle avec sa destination primitive et subit de profondes transformations au v<sup>e</sup> siècle; après une discussion très serrée, les auteurs croient y reconnaître un palais ou un *praetorium*, précédé d'une grande cour avec casernes. De nombreux croquis ou plans, des essais de reconstitution des principales salles de l'édifice permettent de suivre plus facilement la description souvent compliquée.

La disposition des salles dans les bains publics a été schématiquement étudiée par M. Krüger qui distingue plusieurs types : le plus simple (*Reihentyp*) offre les pièces alignées les unes à la suite des autres, depuis l'apodyterium jusqu'au caldarium en passant par le frigidarium; le *Ringtyp* offre la même disposition, mais sur plan circulaire; puis les bains doubles pour hommes et femmes avec leurs nombreuses variétés, enfin les bains impériaux. Une suite de croquis donne les dispositions comparées des principales pièces de ces édifices. Après cette introduction appelée à rendre de grands services, M. Krüger donne une série de notices sur les thermes découverts en Afrique du Nord, Allemagne, Angleterre, France, Italie, Asie Mineure, et termine sa revue par l'étude des bains turcs contemporains. Toute cette partie abondamment illustrée n'est pas une simple collection de fiches et de plans; en ce qui concerne l'Afrique du Nord, l'auteur apporte en certains cas des précisions nouvelles et souvent intéressantes. La documentation pour la France est

moins sûre. Le plan des thermes de Paris est publié d'après un croquis ancien du *Bulletin Monumental* de 1866, alors que De Pachtere en a donné un nouveau plus précis. M. Krüger a confondu Arles-en-Provence avec Arles-sur-Tech, dans les Pyrénées-Orientales. En Tunisie, les grands thermes d'été et d'hiver de Thuburbo majus ont été omis dans cet inventaire. Ces erreurs, qui disparaîtront dans une prochaine édition, sont peu de chose comparées aux grands services qu'un pareil ouvrage est appelé à rendre à tous ceux qui auront à étudier la question des thermes dans l'antiquité.

R. L.

**Thomas May.** *Catalogue of the Roman Pottery in the Colchester and Essex Museum.* Un vol. in-4° de 304 pages, avec 93 planches et 9 figures dans le texte. Cambridge, University Press, 1930. — Cet inventaire, parfaitement illustré et qu'un index bien établi permet de consulter avec facilité, présente un grand intérêt pour l'histoire des relations commerciales du sud-est de la Grande-Bretagne avec le continent aux premiers siècles de notre ère. Avant la romanisation, la poterie belge est à la mode ; on la trouve dans les ports et les établissements situés dans les estuaires des rivières Colnes, Thames, Kentish, etc. Dès le milieu du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., la vogue en est passée et la céramique d'importation vient de Gaule. Au début, ce sont surtout les poteries sigillées des officines de l'Allier et de Saint-Rémy-en-Rollat qui parviennent en Bretagne ; sous les Antonins, les principaux fournisseurs sont les potiers de Lezoux, qui se partagent cette clientèle avec ceux de la Madeleine d'Heiligenberg et de Rheinzabern. Cette céramique à reliefs ne tarde pas d'ailleurs à être imitée dans les ateliers indigènes de New-Forest, Castor-on-Nen, Colchester, qui continuent leur fabrication alors, que les ateliers gaulois et germains cessent leurs importations à partir du 3<sup>e</sup> siècle. Ces mêmes ateliers ont encore approvisionné le marché anglais, entre 200 et 350, de toute une vaisselle caractéristique, flacons ornés au goulot d'une tête humaine, bouteilles à décor estampé ou à la barbotine, gobelets à dépressions, grands vases à panse sphérique ornés de quadrillages, etc. Parmi les poteries importées figurent des vases à visages et des tessons décorés à la roulette du type de l'Argonne.

R. L.

**C. F. C. Hawkes, J. N. L. Myres et C. G. Stevens.** *Saint Catharine's Hill.* Winchester, Warren, 1930 ; in-8, 310 pages, avec nombreuses gravures. — Des fouilles sur cette colline voisine de Winchester (1925-1928) ont révélé, outre les fondations d'une église du 12<sup>e</sup> siècle sur le sommet, un système de fortifications en grande partie antérieures à la conquête romaine et remontant au premier âge du fer. Les Celtes ont occupé cet emplacement depuis le 7<sup>e</sup> jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère ; au siècle suivant, de nouveaux envahisseurs (Belges) fondèrent la ville qui, après s'être appelée *Venta Belgarum* — dont on connaît quelques fragments de mosaïques — subsiste et prospère aujourd'hui. Aucun historien de la Grande-Bretagne pré-romaine ne pourra se dispenser de lire ce livre, dont l'illustration est particulièrement originale. Il y a aussi des pages intéressantes sur le culte de sainte Catherine dans l'Angleterre médiévale ; la céramique de cette époque, etc.

S. R.

*Exposicion internacional de Barcelona, 1929. P. Bosch Gimpera. El Arte en España. Guía de la sección de la España primitiva del Museo del Palacio nacional*; un vol. in-12 de 194 pages avec 24 planches. Barcelone, Herma, 1929. — Parmi les innombrables richesses artistiques réunies dans le Musée du Palais national de l'Exposition qui vient de se terminer à Barcelone, les salles consacrées à l'histoire de la civilisation pré-romaine de la Péninsule offraient un intérêt dépassant les cadres d'une simple manifestation régionale. Les découvertes archéologiques faites en Espagne depuis une vingtaine d'années ont ouvert de nouvelles perspectives, et quelques-uns des problèmes posés par la préhistoire ou la protohistoire ont certainement leur solution dans la péninsule qui réunit le continent africain à l'Europe. Un gros effort a été fait pour exposer dans les salles du Palais national un ensemble de monuments ordinairement dispersés dans les musées et les collections privées de l'Espagne. Tout l'honneur de cette entreprise, qui fut loin d'être facile à réaliser, revient à M. P. Bosch Gimpera, professeur à l'Université de Barcelone, et à ses collaborateurs. C'est à lui également que l'on doit, maintenant que l'Exposition est terminée, de garder un témoignage de cette œuvre si intéressante dans le Guide illustré consacré aux antiquités pré-romaines et romaines temporairement réunies à Barcelone. La description suit l'ordre des salles dans lesquelles les monuments avaient été groupés par grandes provinces archéologiques. L'une des sections les plus remarquables et les plus neuves était constituée par l'ensemble des civilisations néolithiques et du début des métaux, dont il était possible de suivre, pour la première fois, la complexité et la variété, civilisations des grottes du sud, du vase campaniforme, des grottes catalanes, d'Almeria et de ses prolongements en Catalogne et dans les anciens royaumes de Valence et d'Aragon. C'est à la collection Siret qu'avaient été empruntées les pièces les plus remarquables des groupes d'El-Argar et de Los Millares. Dans les salles suivantes étaient exposés les principaux monuments appartenant aux âges du fer. Le rapprochement de ces industries et de cet art faisait ressortir encore plus vivement l'extrême diversité de civilisations qui correspondent presque toujours à de grandes divisions naturelles du sol espagnol. Chaque province archéologique garde son faciès très spécial et l'art ibérique de l'Andalousie se présente avec des modalités qui ne sont point celles de l'Aragon ou de Numance. Les dernières salles étaient consacrées à l'archéologie des peuples colonisateurs : nécropoles carthaginoises d'Ibiza et de Plana (Baléares), de la province d'Almeria, produit des fouilles de la ville grecque d'Ampurias, sur les bords du golfe de Rosas. Enfin, dans le vestibule d'entrée avaient été réunis les principaux monuments de l'art romain en Espagne, parmi lesquels il faut mentionner les sculptures du Musée de Tarragone et la belle patère en argent repoussé découverte à Poro Tito, dans la province de Jaen.

R. L.

**Mario Cardozo.** *Jóias arcaicas encontradas em Portugal*. A Cruña, 1930: in-4°, 37 pages, avec 1 planche et 7 gravures. — Très remarquable mémoire où l'on trouve : 1° une notice sur le trésor inédit de Cabeceiras de Basto, comprenant une lunule en or d'un type voisin de celles de l'Irlande; 2° une dissertation sur les croissants, parfaitement informée et aboutissant à la conclusion que ces objets, d'origine irlandaise, ont été répandus par le commerce en Ibérie et ailleurs; 3° une carte de la distribution des trouvailles



de colliers, bracelets, lunules, fibules, etc., du Portugal; 4<sup>o</sup> de nouveaux renseignements sur les colliers rigides d'Evora et de Cintra; 5<sup>o</sup> une statistique, avec bibliographie, des objets d'or découverts au Portugal. Ce mémoire est extrait d'une publication intitulée *Nós*.

S. R.

**Recherches des antiquités dans le nord de l'Afrique.** Nouvelle édition. Paris, Leroux, 1929; in-8, 250 + 17 pages, avec cartes et figures. — Cet excellent livre, où chaque chapitre est l'œuvre d'un archéologue compétent, a été réédité par le procédé anastatique (photographique)<sup>1</sup> et pourvu d'un appendice relatif à l'archéologie marocaine: 1<sup>o</sup> Époque antique, par Maurice Besnier; 2<sup>o</sup> Époque arabe, par Georges Marçais. Une bibliographie de l'archéologie de la Tingitane n'aurait pas été inutile.

S. R.

**Sir Arthur Evans.** *The Palace of Minos at Knossos.* Volume III. Londres, Macmillan, 1930; in-4<sup>o</sup>, xxiv-525 pages, avec 13 planches en couleurs, 11 planches simples, 408 plans et figures, etc. — Ce quatrième tome (vol. III) d'un admirable ouvrage apporte, comme ses prédécesseurs, beaucoup d'excellent et de nouveau. D'une manière générale, on y trouve une description détaillée des restes de l'art minoen et des monuments de la religion minoenne. Pour la première fois, nous avons ici une publication intégrale — en couleurs — des petites fresques représentant les dames de la cour de Minos, avec la spirituelle variété de leurs gestes et de leurs attitudes. « Cela sent Versailles plutôt que Florence », écrit l'éditeur (p. 49). Un taureau en course, peint sur une plaque de cristal, est une autre miniature d'une rare perfection, dont on peut rapprocher les incrustations métalliques sur des armes de Mycènes et de Vaphio, ainsi que les cachets gravés dont le plus remarquable est la « bague de Nestor ». (Sir A. Evans ne fait même pas allusion à ceux qui ont contesté l'authenticité de cet objet.) Les progrès des enquêtes architecturales et de la réparation des édifices avec du ciment ont permis de mettre en lumière les portiques ornés de grands reliefs en plâtre peint, auxquels appartient la grande tête de taureau chargeant, analogue, comme l'a montré l'auteur, à des fragments en gypse rapportés de Mycènes par Lord Elgin. Le *mégaron* de la reine a pu être presque entièrement restitué (planche en couleurs). Bronzes, porcelaines, ivoires, stéatites sculptés, grandes boucles de bronze, autrefois attachées à une tête féminine, — je ne cite qu'un petit nombre des objets figurés et décrits — c'est tout un Musée dont la variété nous éblouit et dont la chronologie relative n'est jamais perdue de vue.

Une des découvertes à mon sens les plus importantes est celle d'un nouveau système d'écriture linéaire, *alphabétique*, gravée, en lettres isolées, sur des os plats taillés en poissons; il y a 25 signes sans compter les traits parallèles, en nombre variable, qui semblent équivaloir à des chiffres. « De ces 25 signés, dit l'auteur (p. 406), 11 sont semblables à ceux de l'alphabet

1. On continue à dire *anastatique*, d'après le nom qu'avait reçu la découverte faite vers 1840 en Allemagne; mais, aujourd'hui, la photographie s'est complètement substituée à la lithographie et il n'est plus nécessaire, comme autrefois, pour obtenir la reproduction économique d'un ouvrage précieux, d'en sacrifier deux exemplaires.

grec; 4, de plus, sont analogues, mais autrement orientés. *La date minoenne de ces os gravés est aussi bien établie que celle de tout objet trouvé entre les murs du palais.* Ils étaient à 6 m. 60 sous la surface du sol, dans un dépôt bien défini qui ne peut être postérieur à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle avant notre ère... Assurément, il faut toujours se rappeler que la plupart des signes alphabétiformes sont des figures géométriques simples auxquelles on peut accéder par plus d'un chemin et que certaines formes comme A et E paraissent déjà sur les os gravés de l'âge du renne. Un champ de comparaison moins éloigné est fourni par des écritures linéaires avancées de Crète, bien que 8 seulement sur 25 des nouveaux signes montrent quelque réelle correspondance... Ce qui est particulièrement singulier, c'est qu'à côté des poissons en os on trouve des segments, découpés dans des bracelets d'os et d'ivoire, qui offrent des signes et marques de numération analogue. » Et Sir A. Evans se demande s'il ne s'agirait pas de pions de jeu, dernière ressource des archéologues dans l'embarras. Il y a des bracelets en stéatite avec inscriptions auxquels il n'a pas songé, mais dans le néolithique occidental. Parmi les signés non grecs du tableau dressé par Sir A. Evans, quelques-uns se rencontrent en Espagne et en Libye; il en est d'autres que je n'ai vus nulle part, pas même dans les écritures linéaires néolithiques où Sir Arthur, circonvenu par un concert intéressé, a eu le tort de ne voir que les produits de fraudes (Alvao et Glozel). Espérons que ce vénérable savant nous sera conservé assez longtemps pour reconnaître et réparer sa profonde erreur. S. R.

**A. Merlin et L. Poinssot.** *Cratères et candélabres de marbre trouvés en mer près de Mahdia.* Notes et documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts de la Tunisie, fasc. IX; 1 vol. in-8 de 143 pages, avec 40 planches et 9 figures. Tunis, Tournier, et Paris, Vuibert, 1930. — Le malheur des temps a voulu que les fouilles de Mahdia restassent inachevées. La lecture de l'introduction groupant l'ensemble des découvertes faites dans la coque du navire naufragé, il y a deux mille ans, rend encore plus sensible l'interruption de ces travaux si heureusement conduits par MM. Merlin et Poinssot avant la guerre. Parmi les objets trouvés et qui vraisemblablement proviennent du pillage d'Athènes par Sylla, figurent des cratères décoratifs et des grands candélabres ou brûle-parfums en marbre blanc, destinés à l'ornement de ces *horti marmorei* dont la vogue commençait alors à se faire sentir à Rome. Deux des cratères qui ont pu être reconstitués au Musée du Bardo sont analogues au vase Borghèse et au vase du Campo Santo de Pise dont le décor s'inspire des fêtes dionysiaques. Il n'est pas douteux que ces divers monuments sont les produits des mêmes ateliers; les artisans d'une même équipe ont travaillé aux cratères découverts près de Mahdia. De même que les candélabres, ils ont pour prototypes des objets de métal et procèdent des mêmes tendances esthétiques de ces ateliers néo-attiques qui travaillaient pour l'exportation. Ces ateliers ont produit non seulement des candélabres et des vases semblables à ceux de Mahdia; il faut encore leur rendre d'autres monuments, les plaques Campana, et bon nombre de grands vases caliciformes. Cet art néo-attique apparaît en somme comme « une sorte de vulgate où se mêlent aussi bien les tendances des diverses écoles que les manières des différents maîtres » dont le rayonnement déborde les cadres mêmes de l'Empire romain.

La monographie de MM. Merlin et Poinssot apporte en somme une page nouvelle à l'histoire des arts industriels de l'antiquité. Ce trop court exposé ne donne qu'un sec résumé de ces pages alertement écrites où les aperçus ingénieux ne manquent pas. On goûtera également la présentation des planches, où chaque motif est reproduit isolément. Sur les parois, restituées en plâtre, la silhouette des reliefs disparus est indiquée par une teinte ocrée cernée de traits gravés. Cette heureuse innovation permet une lecture aisée des motifs manquants ou incomplets. Il serait injuste de ne pas mentionner ici les noms de MM. Pradère et Bréchet, à l'habileté technique desquels ces restaurations doivent leur qualité.

R. L.

**Louis Poinssot.** *L'autel de la Gens Augusta à Carthage.* Notes et documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts, X; 1 vol. in-8 de 38 pages et 16 planches. Tunis, Tournier, et Paris, Vuibert, 1929. — Dans cette monographie fort bien illustrée, M. L. Poinssot reprend, sur de nouvelles bases, l'étude de l'autel, élevé par P. Perellius Hedullus en l'honneur de la *Gens Augusta*, en un point encore indéterminé de la colline Saint-Louis à Carthage. Sur les quatre faces sont représentés les sujets suivants : Apollon, dont l'image s'apparente étroitement à celle de la frise commémorant la bataille d'Actium et à l'Auguste assis des deux camées de Vienne; — Rome en déesse, à la fois guerrière et pacifique, tenant dans la main droite une reproduction du *clipeus aureus*, offert en 27 à Auguste par le Sénat et le peuple romain. La figure est imitée de la Rome « assise dans sa gloire » placée dans l'enceinte qui, à Rome, entourait l'*Ara Pacis*; — Énée portant son père Anchise et accompagné du jeune Ascanie, la plus ancienne copie d'une peinture ou d'un bas-relief contemporain de l'époque augustéenne; — scène de sacrifice dans laquelle on doit reconnaître Auguste « honorant ses ancêtres et les dieux protecteurs de sa race » et non point le dédicant sacrifiant à la *Gens Augusta*. L'exécution de ces figures, souvent imparfaite et même assez gauche, contraste avec celle de la partie supérieure du couronnement, sur laquelle se détache un aigle saisissant un serpent dont le rendu n'est pas sans analogies avec celui de certains morceaux de l'*Ara Pacis*. Le caractère des reliefs et les rapprochements qui s'imposent avec trois reliefs romains contemporains obligent à placer ce monument aux environs de l'année 14 après J.-C. Cette monographie, qui renferme de très intéressants détails sur la technique des sculpteurs du début de l'ère chrétienne, apporte de judicieuses précisions sur la politique générale de l'empereur Auguste.

R. L.

**Commandant Bénard Le Pontois.** *Le Finistère préhistorique.* Paris, Nourry, 1929; gr. in-8, 337 pages, avec cartes, plans et 347 gravures. Préface du Docteur **Capitan**. — Ouvrage intéressant, ne fût-ce que par la très abondante illustration, malheureusement un peu déparé par trop d'indulgence pour les théories astronomiques popularisées par Sir Norman Lockyer et qui ont trouvé beaucoup d'adhérents en Bretagne. Après un chapitre concernant la géologie et la tectonique du massif armoricain, d'où il ressort que la distribution des mégalithes dépend de la nature du terrain, et que le

climat marin de l'Armorique quaternaire y a fait obstacle à la naissance d'une civilisation de la pierre éclatée, l'auteur aborde l'étude des amas de coquilles (sans poterie) et l'époque néolithique, qui vient après. Cette époque serait caractérisée, au point de vue anthropologique, par des brachycéphales originaires d'Asie. Que diable seraient-ils venus faire dans cette presqu'île? C'est pourtant à ces intrus qu'on attribue l'introduction de la pierre polie! Bien longtemps après se place l'époque des mégalithes, dus à des navigateurs armés « originaires du sud de l'Ibérie et probablement d'au delà des colonnes d'Hercule ». Ce fut surtout une conquête religieuse; la civilisation mégalithique n'est pas intelligible sans la direction d'une caste supérieure. Sur ce point comme sur d'autres, le lecteur critique ne refusera pas son assentiment; mais il n'y a là rien de bien nouveau.

S. R.

**F.-A. Schaeffer.** *Les tertres funéraires dans la forêt de Haguenau. II. Les tumulus de l'âge du fer.* Haguenau, Imprimerie de la Ville, 1930; in-4°, 332 pages, avec 191 figures et 30 planches. — Le premier volume de cet important ouvrage, consacré aux tumulus de l'âge du bronze (1926), a été reçu avec une faveur méritée. « Ce livre, a dit M. Jullian, est peut-être la contribution la plus sérieuse qui ait été apportée depuis longtemps à la science de l'époque du bronze. » Depuis, pour rédiger le tome II et dernier, consacré aux sépultures du premier et du début du second âge du fer, l'auteur ne s'est pas contenté de dépouiller une longue série d'ouvrages et d'articles, énumérés pages 309-319, mais a visité, le crayon à la main, un grand nombre de Musées français et étrangers. Aujourd'hui, comme le dit l'éditeur M. Gromer, conservateur de la collection qu'ont enrichie d'abord les recherches de Nessel, « le Musée de Haguenau, par la publication complète de ses fonds préhistoriques, se place au premier rang des Musées qui possèdent des collections de cette époque ». Cela est parfaitement exact; il faut ajouter, d'ailleurs, que pour l'archéologie préhistorique de la France de l'Est, les deux volumes si richement illustrés de M. Schaeffer constituent le plus riche manuel qui existe, supérieur même, par la richesse de la documentation, aux excellents volumes de Déchelette qui traitent du même sujet. Parmi tant de choses intéressantes, signalons un petit *Corpus* de la décoration hallstattienne d'après les plaques de ceinture (p. 282-283).

Voici quelques lignes de la conclusion : « A la fin du bronze l'inhumation sous tumulus a été remplacée pendant un certain temps par la crémation et la sépulture en plein sol. Ce fut l'établissement, dans la région de Haguenau, d'un nouvel élément ethnique qui détermina ce changement. Mais dès que l'influence étrangère se fit moins fortement sentir, la population indigène revint à ses anciennes traditions. Au milieu du Hallstatt la coutume de l'emploi du tertre funéraire a été observée partout dans la région de Haguenau et s'y est maintenue jusqu'au début de Latène. Au commencement de l'époque de Latène les tumulus furent définitivement abandonnés dans toute l'Alsace et remplacés par des tombes plates à inhumation à la manière des Gaulois qui, sans doute, étaient alors les maîtres du pays. »

S. R.

**Robert D. Scott.** *The Thumb of Knowledge, Studies in Celtic and French literature.* New-York, Institute of French Studies, 1930; in-8, 296 pages. —



Il s'agit ici d'idées magiques, réputées pré-celtiques, qui ont survécu dans différents contes de l'Europe du Nord. Finn mac Cumhaill (Fingal) est un devin doué de pouvoirs extraordinaires : quand il veut prévoir l'avenir, connaître ce qui est caché, il lui suffit de mettre son pouce dans sa bouche ou sous sa dent de sagesse. « C'est mon petit doigt qui me l'a dit », est une location encore usitée. On a raconté des histoires analogues du Sigurd norrois et du Gallois Taliésin. Quelle est l'origine de ce thème? Est-ce le caractère sacré attaché, depuis l'époque quaternaire, à la main de l'homme? Il y a d'ailleurs mille variantes et des parallélismes difficiles à dégager. Que des rites d'incantation soient à l'origine des mythes de ce groupe, c'est possible, mais loin d'être prouvé. A-t-on déjà songé aux statuettes alexandrines d'Harpocrate, l'enfant divin qui se met les doigts dans la bouche?

S. R.

**A.-B. Artzickovsky.** *Kourgans de la région de Viatka*. Moscou, 1930; in-8, 222 pages. — Bien que ce volume soit publié sans aucun résumé dans une langue européenne, ses nombreuses illustrations, parlant un langage compris de tous, le recommandent à l'attention de ceux qui étudient les tumulus des pays slaves et leur contenu, principalement métallique et ornemental.

X.

**Ivan Stchoukine.** *La peinture indienne à l'époque des Grands Moghols*. Paris, Leroux, 1930; in-4°, 216 pages, avec 100 planches. — Ce que l'auteur étudie dans ce beau volume, c'est la peinture indienne à l'époque des Grands Moghols; ce n'est pas seulement l'école moghole, qu'on a considérée à tort comme une intrusion, de même qu'on a qualifiée à tort d'indo-persane, en la rattachant trop étroitement à l'art iranien, toute la peinture indienne de ce temps-là. Assurément, il n'y a pas là un style pur, si tant est qu'un tel style existe; il y a un *métissage artistique* qui, suivant l'expression de l'auteur, est un style en voie de formation. Ce style ne manque pas de grâce, mais, sauf quelques portraits, il n'a ni caractère ni vigueur. C'est E. B. Havell qui, en 1908, mit le premier en évidence les qualités esthétiques des écoles néo-indiennes, y compris l'école monghole; Vincent Smith (1911) le suivit dans cette voie et fit mieux. Les écoles du Radjpoutana, qui sont encore très actives, n'ont été révélées, dans leur importance historique, qu'en 1912, par Ananda Coomaraswamy, l'auteur du catalogue des œuvres de l'art indou à Boston. Dans l'ouvrage tout récent de Percy Brown (*Indian painting under the Mughals*, Oxford, 1923), il est surtout question des artistes eux-mêmes et du milieu où ils ont travaillé; M. Stchoukine a fait autre chose, en donnant toute son attention aux qualités intrinsèques des peintures. En France, nous n'avions encore presque rien à ce sujet, en dehors d'articles de périodiques et de mentions sommaires dans les ouvrages de Cl. Huart et de G. Migeon. Voici notre infériorité bien compensée par la publication d'un volume parfaitement illustré, qui remonte à la peinture de l'Inde antique (Ajanta) et, en retraçant l'évolution de cet art sous de multiples influences, décrit avec détail, dans sa partie analytique, les formes de l'homme et de l'animal, le paysage, la composition, la couleur. Seule l'iconographie a été laissée de côté, parce qu'elle mérite un traité spécial. Le but essentiel de l'auteur a été de « définir et classer les formes, fixer leurs variations; découvrir

leur rythme ». Bibliographie et index très complets. Un critique anonyme, évidemment bien informé (*Burl. Magazine*, août 1930, p. 93), a rendu pleine justice à cet effort.

S. R.

**Philippe Stern.** *Le Bâyon d'Angkor et l'évolution de l'art khmer.* Paris, Geuthner, 1930; in-8, 217 pages et 22 planches. — Se fondant sur l'évolution de la sculpture, où il distingue deux styles, l'auteur corrige la chronologie admise depuis Aymonier et propose une date plus tardive pour le bâyon d'Angkor Thom, chef-d'œuvre du *second* style angkoréen. Ce monument, commencé peut-être à la fin du x<sup>e</sup> siècle, aurait été construit pendant la première moitié du siècle suivant : le massif central daterait de 1050 à 1065 (au lieu de 910), Angkor Vat serait du milieu du xii<sup>e</sup> siècle; l'art y est devenu un peu hiératique et froid (p. 81). L'étude de l'architecture et celle des inscriptions vient à l'appui de la nouvelle chronologie. Je sais que de très bons juges ont donné raison à M. Stern.

S. R.

**Joaquim Bensaude.** *Origines du plan des Indes.* Première partie (xv<sup>e</sup> siècle), Coimbre, 1930; gr. in-8, 148 pages. — Entre l'œuvre coloniale de l'infant D. Henrique, mort en 1460, et la découverte de Colomb en 1492, l'histoire et l'archéologie navale passent légèrement sur une époque très féconde, l'administration coloniale de D. João (1471-1495). Pendant cette période, l'œuvre maritime des Portugais grandit sans cesse jusqu'au voyage de Vasco di Gama (1497-1499). « Les avantages éphémères que le Portugal s'est procurés, par la réalisation du rêve des Indes, ne sont qu'un incident, comparés à la puissance coloniale immense qui, dès lors, est restée acquise aux nations européennes en Orient. » Ce fut la revanche réelle de la chute de Byzance : l'islamisme perdit le commerce oriental par l'effet des conquêtes d'Albuquerque (1507-1515). Voilà ce que M. J. Bensaude a exposé avec détail dans la première partie d'une œuvre savante, rédigée en un français irréprochable, hommage à « un petit peuple de héros qui se lança seul dans l'arène pour conquérir à l'Europe des bienfaits dont elle ne se rend plus compte de nos jours ».

S. R.

**Achille Carlier.** *L'église de Rampillon.* Avec une préface de H. Focillon. Paris, 7, rue Péguy; in-4°, 115 pages, avec 100 planches et 19 figures dans le texte. — Œuvre d'un architecte qui est, en même temps, un connaisseur averti de la sculpture gothique, cette luxueuse monographie d'un petit édifice de la Brie — *parvus videri, sentiri ingens*, comme disait Stace — attirera sans doute une foule de pèlerins vers cette église que Camille Enlart, en 1908, recommandait à l'attention comme « une des plus belles et des moins visitées des environs de Paris ». Par l'architecture, elle se rattache à l'école de Champagne; par la sculpture, heureusement bien conservée, à Reims et à Bourges. Dans ces admirables statues et reliefs, rien de provincial; on dirait que l'atelier entier d'une grande cathédrale, sa besogne achevée ou seulement interrompue, se serait transporté à Rampillon pour donner là, une fois de plus et à plus petite échelle, la mesure de son habileté technique et de son amour encore naïf de la beauté. Écoutons l'auteur : « Cette architecture

campée en vigie, qui offre de loin ses masses émouvantes aux regards du voyageur, lui réserve, de près, les plus délicates surprises; elle abrite un ensemble de sculptures admirables, enchâssé dans les rudes murailles de grès comme un précieux joyau. Et ces sculptures sont dignes en tout des plus beaux morceaux du moyen âge... C'est, par certains côtés, le grand art de Reims adapté aux proportions d'une église de campagne. » Mais regardons surtout, pour la joie des yeux, ces œuvres reproduites à grande échelle, souvent sous divers aspects : les apôtres du portail occidental (la tête de l'un d'eux, planche 19, implique un modèle antique aussi sûrement que la *Visitation* de Reims); le Jugement dernier du même portail, avec une Vierge en prière qui est une merveille; un ange psychopore (pl. 56) qui en est une autre; un patriarche Abraham recevant les âmes où les *putti* valent ceux de la Renaissance italienne; l'extraordinaire composition du Réveil des morts (pl. 63); les figures du Calendrier; les motifs végétaux des piédroits; l'ange du portail méridional; le rétable du bas côté sud, etc. On va de surprise en surprise, tout honteux d'avoir ignoré, à quelques lieues de Paris, ce que le sous-titre de ce mémorable ouvrage appelle si justement « un chef-d'œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle ». Nous sommes tous les obligés de l'auteur.

S. R.

**A. de Laborde.** *Le comte Paul Durrieu* (1855-1925). Paris, A. Picard, 1930; in-4°, 147 pages, avec portrait. — Après une biographie très complète et bien écrite de ce grand savant, dont personne n'était mieux en état d'apprécier la valeur que son biographe, on trouve une bibliographie comprenant 640 numéros (1878-1925), accompagnée des éclaircissements nécessaires. M. de Laborde a emprunté à Baedeker (à moins qu'elle ne soit plus ancienne) l'idée pratique et digne d'imitation de signaler par un ou deux astérisques les œuvres *importantes* ou *très importantes* de Durrieu. Mais cette utile bibliographie ne devrait être qu'un premier pas. Tout ce qu'il a écrit sur l'histoire de l'art devrait être réimprimé avec les illustrations des mémoires originaux, car il s'en faut que les ouvrages proprement dits de l'auteur, c'est-à-dire ses livres en nombre, fournissent l'équivalent de tant de richesses. Chaque année qui passe fait sentir davantage à quelques-uns d'entre nous quelle lumière s'est éteinte avec Paul Durrieu.

S. R.

**Carlo Anti.** *Il regio museo archeologico nel Palazzo reale di Venezia.* Rome, Libreria dello Stato, 1930; in-8, 185 pages, avec nombreuses planches et gravures. — Cet élégant catalogue, qui donne à la fin une concordance avec les ouvrages toujours utiles de Valentinelli et de Dütschke, fait partie de la collection *Le guide dei Musei italiani* et ne peut qu'en être une parure. Nombre de marbres, débarrassés de mauvaises restaurations, apparaissent sous un aspect nouveau. Le beau buste dit de Vitellius (planche à la page 142) est, avec raison, déclaré authentique, mais ne représente pas Vitellius; M. C. Anti pense à un haut fonctionnaire de la cour d'Hadrien; je songerais plutôt à un philosophe ou même à Pline. La question posée par toutes les répliques de ce buste (par exemple au Louvre) est à reviser (cf. *Rev. arch.*, 1899, I, p. 204).

S. R.

[O. Sirén]. *Collection de peintures du Musée national. Maîtres étrangers*. Stockholm, 1928; in-8, 268 pages, avec nombreuses planches. — Fondé sur la *Notice descriptive* de G. Göthe (1910), modifiée avec indépendance, ce catalogue descriptif, qu'accompagnent de nombreuses planches, rendra tous les services qu'on en peut attendre; la rédaction finale en est due au connaisseur éminent qu'est M. Oswald Sirén. Pour nous en tenir aux œuvres antérieures au xvii<sup>e</sup> siècle, on sera heureux de trouver ici des reproductions d'œuvres peu connues, comme une *Adoration des Mages*, très originale, d'un Romagnol (anc. coll. Kaufmann à Berlin), une jolie *Sainte Famille* de Piero di Cosimo, une autre de Lorenzo di Credi. Je doute fort de l'attribution du n<sup>o</sup> 2636 à Francesco Napolitano. Parmi les Flamands, une *Flore au jardin* de Jan Messys, signée et datée de 1561, est intéressante par les analogies qu'elle présente avec les nudités de l'école de Fontainebleau, dont J. Massys, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, paraît avoir fait partie pendant quelque temps.

S. R.

Bernhard Schweitzer. *Antiken in ostpreussischem Privatbesitz*. Halle, Niemeyer, 1929; gr. in-8, 43 pages avec 32 planches. — Deux châteaux seigneuriaux de la Prusse orientale, ceux de Beguhn et de Waldburg, ont fourni à l'auteur la matière d'un intéressant mémoire sur des antiques achetés en Italie au xix<sup>e</sup> siècle et jusqu'à présent ignorés de la science. Des photographies très satisfaisantes accompagnent un texte bien informé. A signaler surtout : pl. 2, tête d'une Amazone polyclétéenne; pl. 4, torse d'un athlète (réplique à Bologne); pl. 8 et 9, têtes de déesse diadémée et d'Aphrodite; pl. 11, tête de Satyre riant, analogue à celle d'Arles au Louvre; pl. 15-23, portraits romains, parmi lesquels ceux d'Agrippine la Jeune et peut-être de Domitia Lucilla (coiffure très curieuse, pl. 22); pl. 26, chat en bronze et charmant groupe de deux enfants dansant. Mentionnons encore un fragment de pilier votif, probablement campanien, avec la dédicace : ISIDI AUG MANILIA CHRYSAV[S]. Six planches complémentaires réunissent des éléments de comparaison.

S. R.

Louis Hourticq. *Paris vu du ciel*. Paris, Laurens, 1930; in-4<sup>o</sup>, 10 pages avec 24 planches et nombreuses gravures. — Dans la dernière édition, la quatorzième (1929), de l'*Encyclopaedia Britannica*, dont il y a beaucoup de bien, mais aussi du mal à dire, les épreuves ayant été mal corrigées, on trouve un article spécial, appendice au grand article *Archaeology*, sous le titre de *Air Survey*. On sait que des vues prises de l'air ont permis, tant en Europe qu'en Asie, de relever des ruines encore inconnues. Le livre de M. Hourticq n'a pas cette prétention; mais, sur l'histoire monumentale de Paris jusqu'à la fin de la Renaissance, qui rentre dans notre cadre, on apprendra beaucoup en rapprochant les belles vues aériennes publiées ici des plans anciens de la ville, également vus de haut. Après Paris, c'est le tour de Versailles, de Saint-Germain, de Compiègne. Je me permets de ne pas croire que le château de Saint-Germain soit l'œuvre du maître maçon Pierre Chambiges (p. 62); il n'est pas davantage celle de l'Italien Serlio, et le véritable auteur du plan doit, pour le moment, rester sans nom.

S. R.



**Robert Stahl.** *Les Mandéens et les origines chrétiennes.* Paris, Rieder, 1930; in-8, 212 pages (Coll. *Christianisme*). — Je sais (de troisième main) que, suivant E. Peterson (1928), les Mandéens ne sont pas les disciples de saint Jean et qu'il ne peut être question de faire d'eux les adeptes d'une secte jumelle du christianisme. La secte serait née en Babylonie au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, par la fusion de Mazdéens et de Chrétiens à tendances dualistes (*Rev. hist. rel.*, mars-juin 1929, p. 337). Cela ne s'accorde guère avec l'opinion de M. Stahl qui, à première vue, semble plus raisonnable; elle a pour elle ceux qui ont le mieux étudié la question et traduit, pour la première fois, le livre sacré des Mandéens, dont on trouvera ici de longs extraits. Suivant notre auteur, Mandéens et Chrétiens sont des prosélytes émancipés de la Synagogue, mais tandis que les seconds ont surtout secoué le poids des rites juifs, les premiers ont repoussé tout l'Ancien Testament; le Saint-Esprit qui l'a inspiré serait une puissance des ténèbres; Jéhovah, Jésus et le Saint-Esprit seraient autant de faux dieux. On lira ce petit livre avec grand intérêt, car le mandéisme, enfin accessible, ne peut être écarté comme inexistant ou sans portée historique.

S. R.

**P.-L. Couchoud.** *L'Apocalypse.* Traduction nouvelle avec introduction et notes. Paris, Rieder, 1930; in-12, 223 pages (Coll. *Christianisme*). — Aucun livre n'a plus fait délirer que celui-là; mais la science exégétique de nos jours a peu de bijoux plus précieux dans son écrin. Avant d'en donner une traduction rythmée, d'un style énergique et savoureux, M. Couchoud a longuement étudié cet opuscule dans une introduction à la fois brillante et érudite. Le fonds du poème daterait de 64 à 70, des six années où a éclaté la grande révolte des Juifs contre Rome. « Quant à l'édition que l'on interpole un peu sottement pour lui faire prédire le retour de Néron ressuscité, elle est de quinze à vingt ans postérieure. C'est à elle que se rapporte la tradition consignée par Irénée vers 180, d'après laquelle l'Apocalypse aurait été composée seulement vers la fin du règne de Domitien » (p. 39). L'auteur serait bien Jean de Jérusalem, adversaire des Nicolaïtes qui étaient des chrétiens émancipés, c'est-à-dire des Pauliniens; mais il n'a rien de commun avec l'auteur du quatrième Évangile, dont l'esprit est absolument différent<sup>2</sup>.

S. R.

**Maurice Leenhardt.** *Notes d'ethnologie néo-calédonienne.* Paris, Institut d'ethnologie, 1930; gr. in-8, 340 pages, avec 36 planches, 2 cartes et 46 gravures. — Missionnaire évangélique, ayant passé vingt-cinq ans en Nouvelle-Calédonie, l'auteur a minutieusement noté ses observations, sans vouloir émettre de théories foudées sur elles. On annonce de lui deux autres volumes, l'un sur les légendes de l'île, l'autre sur sa langue. Disons tout de suite que l'archéologie trouve son compte en maint endroit de ce consciencieux ouvrage, illustré de nombreuses phototypies et de croquis simples, mais

1. C'est la date admise de la codification des textes mandéens (p. 22), mais ils remonteraient, en grande partie, à une époque bien plus ancienne, quelques-uns étant antérieurs au IV<sup>e</sup> Évangile.

2. P. 166, le chiffre du monstre (XIII, 18) ne serait pas 668, mais 616, donné par la vieille version latine et d'autres témoignages; ce serait le nom d'Attis au datif (!) et l'explication par le nom de Néron est abandonnée.

évidemment exacts. L'étude de la sociologie, des religions et surtout de la magie en tireront grand profit; des comparaisons s'imposent souvent avec certains traits des civilisations de l'Europe et de l'Asie, sans que l'on puisse admettre de relations, même préhistoriques, entre pays si éloignés. Je cite un passage (p. 243) : « Les pierres ont presque toujours la forme de l'objet dont elles assurent la multiplication ou le succès... Celle représentant vaguement un pigeon sera utile à la chasse; la pierre de la pêche au poisson aura la forme de cet animal... Un beau crabe fossile servait pour la pêche aux crabes. » Remarquez qu'il ne s'agit pas de pierres sculptées, bien que parfois modifiées par frottement (p. 31), mais de ce qu'on appelle, en archéologie préhistorique, des *imagenttes*, c'est-à-dire de produits naturels.

S. R.

**Alexander Haggerty Krappe.** *The Science of Folklore*. Londres, Methuen, 1930; in-8, 344 pages. — Par opposition à l'école dite *anthropologique*, l'auteur traite le folklore du point de vue historique et littéraire. « Plus on met à l'épreuve, dit-il, la théorie anthropologique, moins on la trouve satisfaisante. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un nombre limité de thèmes (motifs) a cours parmi les sauvages, bien qu'à l'ordinaire non combinés en récits, et que certains autres offrent des caractères qui ne se trouvent pas dans les sociétés très civilisées. Pourtant, d'une manière générale, nos fables et *märchen* présupposent une civilisation assez développée et une organisation sociale qui n'est rien moins que « primitive ». La singulière absence de fables parmi les nègres de l'Afrique centrale, les indigènes australiens et les Indiens de l'Amérique du Nord n'est certainement pas favorable aux thèses de l'école anthropologique. » La théorie ritualiste de Saintyves n'est pas plus adoptée que celle des *complexes* freudiens, et l'exégèse solaire de Max Müller va rejoindre celle des frères Grimm sur le fonds historique des épopées et ballades populaires. Benfey, Cosquin, Huet et Krohn sont des guides plus sûrs. La fable, selon l'auteur, est un document littéraire, parfois très ancien, qui doit être jugé comme tel, et, si possible, daté et localisé; elle est le produit du génie populaire, c'est-à-dire non littéraire, agissant sous les mêmes impressions que la littérature de nos jours<sup>1</sup>. — Je n'ai donné là qu'une bien faible idée d'un savant livre qui doit être lu avec attention et sera probablement fort discuté.

S. R.

1. P. 14 : « Jusqu'à preuve du contraire, je crois que le conte de fées est un type d'ancienne fiction populaire, tirant ses matériaux, comme la fiction littéraire moderne, de sources diverses, habituellement de motifs. Quelques-uns de ces motifs sont plutôt réalistes, d'autres sont des survivances ou résultent de l'élaboration de rêves. » Tout cela me semble assez vague. L'auteur n'admet pas l'hypothèse polygéniste de M. Bédier pour expliquer les ressemblances, mais croit à des transmissions.

\*  
\* \*

**ERRATUM.** — *Revue* 1930, I, p. 172, à la dernière ligne, lire : *dernière période interglaciaire* au lieu de *glaciaire*.

---

Le Gérant : NAILLARD.

---

6979-31. — Tours, Imp. ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

# VILLAGES PRÉ-ROMAINS DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

---

## I

### LA VILLA

A 1.800 mètres environ au sud du village de Solosancho et à 23 kilomètres au sud-ouest d'Avila, sur une hauteur granitique dominant le petit hameau de *La Villa*, don Francisco Llorente y Poggi signala, il y a une vingtaine d'années, l'existence d'un établissement ibérique important. Exploré rapidement, au mois de mai 1914, par MM. Pierre Paris et Raymond Lantier, la *citania* fut de nouveau visitée par nous l'année suivante et nous relevâmes de notre mieux le tracé général de l'enceinte.

Les ruines occupent la terrasse supérieure d'un éperon rocheux qu'une gorge, profondément entaillée, sépare de la sierra d'Avila. Isolé en bordure de la plaine marécageuse où viennent se joindre le rio Adaja et l'arroyo de los Molinos, il apparaît comme un bastion avancé d'où l'on peut aisément surveiller les chemins qui descendent de la montagne. A la partie supérieure, deux petits ravins en pente douce forment des prairies suspendues où ruissellent de nombreuses sources. Après la saison des pluies, principalement dans la partie nord-ouest, on trouve de l'eau en abondance dans de petits bassins naturels formés par la désagrégation des roches.

Sur ce plateau, parmi les champs de blocs, utilisant sur son tracé les masses granitiques dénudées par l'érosion, court une muraille d'enceinte en pierres sèches (fig. 1). Le périmètre de la *citania* ne constitue pas une figure géométrique régulière. La forme générale est celle d'un pentagone. Le grand axe, orienté à peu près nord-sud, mesure 1.200 mètres environ; le petit axe, est-ouest, 1.020 mètres; et la superficie totale

peut atteindre 38 hectares. Dans son ensemble la muraille montre un tracé polygonal présentant une série de saillies angulaires et de retraits, suivant en général les crêtes ou les talus. Lorsque des glacis ou des pentes abruptes rendent l'escalade difficile, la direction du mur tend à se rapprocher de la ligne droite. Les défenses, par contre, ont été accumulées



Fig. 1. — Plan de La Villa.

chaque fois qu'un petit vallon ou une grimpette permet d'atteindre trop facilement la crête.

Le rempart repose directement sur la roche. Il est constitué par une double muraille dont l'intervalle a été comblé par un blocage à sec de pierrailles. Les gros blocs de granit en place ont été utilisés par les constructeurs et les interstices entre les roches ont été obstrués par de petits murets. L'écroulement total du rempart ne permet pas de se rendre compte de sa hauteur qui devait être considérable, à en juger par la masse des éboulis.



Tous les vallons menant au plateau, même les plus petits, ont été mis en état de défense. Des murs barrent complètement les deux cols qui, au sud et au nord-est, conduisent à la terrasse supérieure. Sur le versant méridional, dominant l'arroyo de los Molinos, il y avait un petit fortin rectangulaire destiné à arrêter le premier choc d'un assaillant tentant l'escalade des glacis, relativement facile à cet endroit.

Quatre portes s'ouvrent sur les faces ouest et nord de l'enceinte. L'accès de la porte A est défendu par une tour ronde, complètement effondrée. L'ouverture, très étroite, mesure 2 mètres de largeur. Un peu en retrait, sous les blocs, existe un petit réduit antique et, vers le nord, la muraille s'incurve légèrement, tandis qu'au sud une suite de saillants et de rentrants, avec la tour comme élément central, assurent la défense.

Un assez large vallon, ouvert sur le hameau de La Villa, est barré d'une double muraille. Il conduit à la porte B précédée d'un couloir d'accès à tracé oblique et défendue par un fortin complètement ruiné.

La porte G, très étroite, est située à l'extrémité d'une petite grimpette. Elle est défendue par une énorme tour carrée de 7 m. 50 de côté.

L'entrée principale de la *citania*, D, était à la pointe nord du camp. En avant du couloir naturel conduisant au plateau s'ouvre une triple porte. L'avant-cour dominée par une grosse tour, dont l'éboulis a 10 mètres de largeur, et le couloir d'accès sont enfermés entre un double rempart, formé par le mur d'enceinte et une muraille extrêmement forte qui barre le vallon. La porte elle-même, entre les deux murs, mesure 4 mètres de largeur. Obliquement à celle-ci, deux autres couloirs débouchent sur le passage central. Une tour de mêmes dimensions, placée à l'extrémité d'une poterne fermée, au nord, par une muraille, en assure la protection. Dans l'un des passages, on remarque encore sur les blocs les encoches dans lesquelles s'encastraient les poutres de la fermeture.

Outre ces sorties défendues par des tours ou des fortins,

il y avait d'autres issues ménagées dans l'enceinte pour les besoins de la défense. Leur exiguité et leur position les empêchaient de servir aux communications régulières. L'une d'elles a pu être retrouvée sur le versant oriental (porte E). C'est une étroite ouverture de moins de 2 mètres de largeur, pratiquée intentionnellement dans la muraille.

A l'intérieur du rempart, sur le versant nord-ouest, entre les portes B et D, perdus dans les herbes et dans les roches, s'élèvent les soubassements de plusieurs groupes de maisons. Leur forme est généralement rectangulaire. Quelques-unes sont assez grandes. L'une d'elles, dominant le vallon principal, n'a pas moins de 19 mètres de longueur sur 10 de largeur. L'épaisseur des murs intérieurs peut atteindre 1 mètre. Comme le rempart, ces constructions sont en pierres sèches; un blocage intérieur de pierrailles remplit l'interstice entre les deux parements.

Le plan intérieur des demeures est encore visible sur le sol. Leur disposition est généralement fort simple : un vaste rectangle divisé en deux pièces par une cloison. Quelques-unes sont un peu plus compliquées; sur une cour rectangulaire s'ouvrent trois petites chambres; une quatrième forme comme une aile sur le côté gauche de la maison. Ces appartements sans ouverture sur la rue devaient être des étables pour le bétail ou des celliers pour les provisions. Les maisons à deux pièces semblent toutefois dominer.

Le temps et les moyens nous ont manqué pour faire le relevé des trois principaux monuments du village. Le premier est situé sur le versant ouest à peu de distance d'un groupe de maisons. Cinq blocs de granit disposés naturellement en triangle ont été l'objet d'un aménagement. Sur le côté nord-ouest, deux larges encoches peuvent avoir servi de bases à des fenêtres. Du côté opposé, l'un des blocs a été entaillé par un double escalier parallèle <sup>1</sup> dont la dénivellation est beaucoup plus sensible sur la droite (fig. 2).

1. De semblables escaliers ont été découverts à Meca, près de la source au voisinage de la Laguna de la Janda et à Bolonia.

Les deux autres monuments s'élèvent en dehors du groupe de maisons dans la partie orientale du vallon central, au voisinage des sources. La disposition régulière de blocs, les dimensions, la construction plus soignée, l'emplacement enfin semblent indiquer des édifices publics. L'un d'eux devait être voûté. L'autre était précédé d'une sorte de colon-



Fig. 2. — Escaliers taillés dans les rocs.

nade très fruste, faite de blocs de granit grossièrement épannelés comme on en voit encore dans les villages voisins.

Aucune fouille n'ayant encore été faite jusqu'à ce jour à La Villa, les trouvailles de sculptures ou d'objets de métal ont été fort rares. On ne peut signaler avec certitude, comme provenant de cet établissement, que le taureau de granit dressé devant l'église de Solosancho. L'animal est représenté debout, l'extrémité du mufle brisée, les joues et les oreilles très fortement indiquées, une légère saillie marquant l'emplacement des orbites. La queue retombe sur la cuisse droite, revient sur l'échine et plaque en fouet sur le côté gauche (fig. 3).

Par contre, les fragments de céramique se trouvent en abondance dans le voisinage des habitations. Ils sont particulièrement nombreux sur le versant ouest, aux abords d'une masse granitique située entre les portes B et C, principalement

là où l'érosion pluviale a délavé les terres. On les trouve assez souvent mêlés à des scories de fer et à des ossements calcinés.

Les tessons que nous avons recueillis se répartissent en trois groupes : 1<sup>o</sup> de très nombreux morceaux de grandes jarres, à pâte rouge mêlée de grains de calcaire, de mica ou de feldspath. Le tournage a souvent marqué fortement son empreinte dans la terre; la décoration, très simple, se réduit



Fig. 3. — Le taureau de Solosancho.

à des lignes ou à des carènes gravées ou en relief; 2<sup>o</sup> une poterie grise, moins grossière et mieux cuite, de même forme et de même décoration, mais dont les produits sont de dimensions plus petites; 3<sup>o</sup> une céramique de transition à pâte fine, rosée, revêtue d'enduits colorés ou lissés de teinte rougeâtre. Quelques fragments de petits bols sont décorés de lignes horizontales sur la panse ou sur les bords. Un autre est recouvert intérieurement d'un enduit rouge.

L'établissement que nous venons de décrire se rattache à la série ininterrompue des enceintes fortifiées du nord et du nord-ouest de la Péninsule. Il est contemporain des villages pré-romains de la vallée du Duero et de l'Extremadoure avec lesquels il présente les plus grandes analogies : même enceinte de larges murailles, flanquée de tours ou de bastions; même procédé de construction; mêmes maisons à plan rectangulaire.

Les fouilles récentes de M. J. Cabré Aguilo à *Las Cogotas* <sup>1</sup>,

1. Je dois remercier ici M. J. Cabré Aguilo qui, lors d'un récent séjour à Madrid, a bien voulu me communiquer les plans encore inédits de Las Cogotas et les spécimens les plus remarquables de l'abondante céramique recueillie par lui au cours des fouilles (R. L.).



près de Cardenosa, dans la province d'Avila, ont amené la découverte d'un village qui présente d'intéressantes ressemblances avec celui de La Villa.

Au sommet de la hauteur se dresse une acropole défendue par une enceinte faite d'un double parement avec remplissage interne de gros blocs de pierre. Un certain nombre de portes ouvertes obliquement dans la muraille sont défendues par des plates-formes surélevées ayant pu servir de bases à des tours de bois. Contre le rempart s'adossent des maisons dont la forme rectangulaire et irrégulière rappelle celles des casernes mises au jour à Numance dans les camps de Scipion. De l'acropole descendent des rues empierrées qui se poursuivent jusqu'à l'intérieur d'une deuxième enceinte également fortifiée, située en contre-bas sur les pentes. En avant de celle-ci se dressaient, encore en place, plusieurs statues de taureaux, semblables à celles découvertes à La Villa et dans la province d'Avila.

Une certaine partie de la poterie de Las Cogotas, décorée d'incisions plus ou moins profondes, chevrons, dents de loup, épines, ponctuations, etc.<sup>1</sup>, présente de grandes analogies avec les tessons que nous avons recueillis à La Villa. Mais la poterie peinte manque à Las Cogotas.

Le plan de ces deux stations, aussi bien que le matériel archéologique, prouvent une identité de civilisation.

L'une et l'autre correspondent à des établissements jusqu'à ce jour exclusivement découverts dans les sierras granitiques de la Castille et principalement dans la province d'Avila. Ce nouveau type de *citania* offre une forme d'habitat très particulier. Les habitations n'y occupent qu'une faible place dans l'enceinte : à La Villa, c'est à peine si elles s'étendent sur le cinquième de la superficie totale ; à Las Cogotas, elles sont cantonnées sur l'acropole. De vastes espaces inoccupés, sortes de prairies suspendues où ruissellent les sources parmi les herbes, constituaient d'excellents pâturages pour le bétail

1. J. Cabré Aguiló, *Ceramica de la segunda mitad de la época del bronce en la Península Iberica*, dans *Actas y memorias de la sociedad española de antropología, etnografía y prehistoria*, t. VIII, 1929, p. 232-245.

qui fut toujours la principale richesse de ces régions montagneuses. Le plan des maisons, avec les étables ouvertes sur une vaste cour rectangulaire, n'est pas sans présenter quelque analogie avec celui des *ventas* des régions pastorales de l'Espagne. Aussi sommes-nous disposés à reconnaître dans ces établissements, généralement placés à peu de distance d'un confluent, sur une hauteur escarpée d'où l'on peut surveiller le débouché de deux vallées, les villages fortifiés de populations de pasteurs qui placèrent leurs camps de refuge et leurs *ganaderias* sous la protection des taureaux sacrés dont les rudes images de granit se dressent encore dans le voisinage.

Détruites par le feu et démantelées vers le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ces bourgades montagnardes ne disparurent pas complètement et leur existence se prolongea jusqu'à une époque assez tardive<sup>1</sup>.

Il serait à souhaiter que des fouilles méthodiques fussent entreprises à La Villa dont les ruines, assez bien conservées, permettraient d'apporter d'utiles compléments à la connaissance d'établissements si différents des agglomérations contemporaines du sud et du sud-est de la Péninsule.

Raymond LANTIER et abbé Henri BREUIL.

---

1. J. Cabré Aguilo, *op. laud.*, p. 210.

## LE BAS-RELIEF N° 26 DU MUSÉE DE MARIEMONT

---

Le beau musée antique constitué au château de Mariemont (Belgique) par feu Raoul Warocqué<sup>1</sup> contient un bas-relief représentant à n'en pas douter une scène d'affranchissement. Ce bas-relief, d'autant plus remarquable qu'il est le seul représentant une scène de ce genre qui nous ait été conservé, a été diversement interprété par plusieurs savants. L'ayant examiné moi-même récemment, au cours de recherches sur l'affranchissement, je voudrais proposer à mon tour une interprétation, après avoir essayé de réfuter celles qui ont été données jusqu'à présent. Mais il importe avant tout de le décrire.

Tel qu'il nous a été conservé, ce bas-relief contient trois personnages à peu près intacts et des fragments d'un quatrième. Deux de ces personnages sont assu-



Fig. 1. — Bas-relief de Mariemont.

1. J'ai pu obtenir communication du cliché grâce à l'obligeante entremise de M. Schellink, conservateur du Musée. Il vaudra bien trouver ici tous mes remerciements.

rément des esclaves que l'on affranchit : l'un debout, tenant un fouet (c'est sans doute un cocher<sup>1</sup>), s'avance vers le personnage très mutilé qui lui serre la main droite de sa propre main droite. Le second esclave, accroupi, reçoit sur la tête un coup de baguette de la part du troisième personnage intact qui se trouve au fond et au milieu de la composition, et qui, en même temps que de sa main droite il tient le bâton, tient de sa gauche un faisceau appuyé sur l'épaule à peu près de la même manière que nos soldats tiennent leur fusil. J'ajoute que tout à fait au bord droit du monument, se trouve, marqué par un relief assez accusé, le flanc droit de l'individu qui donne la main à l'esclave debout — au cocher — ce qui permet de reconstituer avec assez de certitude l'attitude du personnage mutilé.

Tels étant les éléments positifs de notre relief, voyons les interprétations qui en ont été données. On peut mentionner celle des éditeurs de la collection Warocqué et celle de M. Édouard Cuq.

1° Les éditeurs du catalogue de Mariemont, MM. Capart, Franz Cumont et De Mot, estiment<sup>2</sup> que le licteur tient la main du cocher tandis que le maître affranchit l'esclave prosterné en le frappant de sa baguette. Cette explication ne résiste pas à l'examen. Elle se heurte à la constatation indéniable que le personnage placé au centre est non pas un particulier, mais un licteur : le faisceau qu'il tient sur l'épaule gauche ne permet pas d'en douter.

2° M. Éd. Cuq, dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 24 décembre 1915<sup>3</sup>, propose une théorie différente. Il croit notre bas-relief plus mutilé encore qu'il ne semble au premier aspect. Pour lui, dans son état premier, le monument aurait comporté, non pas seu-

1. Selon la juste observation de M. Cuq, dans l'article cité à la note 3.

2. *Collection Raoul Warocqué*, 3 fascicules, Mariemont, 1903-1909; 1<sup>er</sup> fascicule; n° 26, p. 19. « Un esclave coiffé du bonnet phrygien (*pileus*) est accroupi à terre et son maître l'affranchit en le touchant d'une baguette (*vindicta*). Un autre esclave est debout et le licteur qui se trouvait à droite le prenait par la main pour le faire tourner sur lui-même. »

3. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1915, p. 537 et sq.



lement quatre personnages, mais six. Vers la gauche aurait figuré un magistrat, sans doute un préteur vers qui se tourne le licteur. Vers la droite, le sculpteur aurait représenté le maître, personnage différent de ceux qui sont figurés en tout ou en partie sur le relief, car, pour M. Cuq, le personnage qui donne la main au cocher n'est ni le licteur ni le maître : c'est un *adsertor libertatis*.

Examinons ces deux hypothèses.

Le bas-relief, dans son état premier, contenait-il, vers la gauche, un préteur? Ce n'est pas impossible, et pourtant cela ne paraît pas probable, car il est vraisemblable qu'un indice quelconque, partie du corps, pli de toge, etc., signalerait sa présence sur la gauche du bas-relief. Sans doute le visage du licteur est nettement tourné vers la gauche, mais il est fort possible que cela ait suffi à l'artiste et qu'il n'ait pas cru devoir faire figurer le magistrat. Ce dernier se bornait à dire « Addico », formalité essentielle sans doute, mais qui n'est pas d'une réalisation figurative intéressante, au rebours du coup de bâton donné par le licteur, qui est également fort important puisqu'il donne son nom à l'acte, et qui du reste présuppose l'*addictio* du magistrat. Je conclurai donc que le préteur ne figurait pas sur le bas-relief.

Jetons maintenant les yeux sur l'autre extrémité du monument. M. Cuq suppose que le personnage qui donne la main au cocher est un *adsertor libertatis*. On appelle ainsi, on le sait, le personnage qui dans le procès de liberté soutient les intérêts de l'individu retenu en esclavage et qui se prétend libre. N'ayant pas accès devant les tribunaux, ce dernier a besoin d'un homme libre qui prenne fait et cause pour lui et prononce à sa place la réclamation. C'est l'*adsertor libertatis*. Tel est le personnage qui, dans notre bas-relief, serrerait la main à l'esclave debout. Mais cette hypothèse se double nécessairement d'une autre. Comme l'*adsertor* n'est qu'un comparse, il faut que le sculpteur ait représenté également le maître qui joue en notre matière un rôle autrement important. Ce maître aurait aussi figuré sur le monument dans son état premier, bien qu'il ne reste de lui aucune trace.

L'examen du bas-relief, si mutilé soit-il, permet d'écarter cette conjecture. Sur la partie droite se trouve une saillie sensiblement verticale, peu discernable sur la photographie, mais parfaitement visible à l'observation directe, et qui ne peut être autre chose que le flanc droit du personnage donnant la main à l'esclave. L'attitude de ce personnage et la place occupée par lui se trouvant ainsi déterminées, il est non seulement invraisemblable, mais techniquement impossible qu'une autre personne ait figuré sur le bas-relief sensiblement à la même hauteur que le premier. Il aurait dû se trouver sur un plan nettement perpendiculaire, ce qui est contraire aux conditions d'exécution d'un bas-relief. Quant à l'imaginer plus à droite, derrière le prétendu *adsertor*, cette hypothèse n'est guère plus acceptable, car bien évidemment c'est le maître qui voulant commémorer l'affranchissement devait y figurer en première place.

Surtout, le vice de l'interprétation de M. Cuq est de supposer gratuitement, sans indice aucun, la présence d'un personnage qui ne figure pas sur le monument.

Le savant romaniste a été logiquement conduit à cette hypothèse par la conception qu'il se fait de la *manumissio vindicta*. Suivant l'opinion unanimement reçue<sup>1</sup>, c'est, en effet, un procès fictif, le premier acte d'une *causa liberalis* intentée, d'accord avec le maître, en présence du prêteur et terminée, comme une *in jure cessio*, par une *addictio* du magistrat devant la renonciation ou le silence du maître.

Or cette théorie, comme j'ai tenté de le démontrer ailleurs<sup>2</sup>, est de tout point imaginaire. Aucun *adsertor* n'intervient dans l'affranchissement, qui n'est à aucun degré un acte judiciaire. C'est une simple déclaration de liberté prononcée suivant les époques par le maître lui-même ou par le magistrat et munie dans tous les cas de la sanction de l'autorité publique. La théorie de la *manumissio* — pro-

1. Par exemple, Girard, *Manuel élémentaire de Droit romain*, 8<sup>e</sup> éd., p. 131; Cuq, *Manuel des Institutions juridiques des Romains*, p. 95.

2. Communication faite à la *Semaine d'Histoire du Droit de Bruxelles*, le 6 juin 1930.

cès fictif a été inventée de toutes pièces au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

S'il en est bien ainsi, l'interprétation de notre bas-relief apparaît toute simple. La scène comprend seulement les quatre personnages représentés en tout ou en partie, à savoir les deux esclaves, le maître à droite et le licteur au fond. Essayons de rendre compte de l'attitude de chacun d'eux.

L'esclave agenouillé au premier plan, coiffé du *pileus*, peut fort bien — c'était déjà l'opinion de Götting<sup>2</sup> — être prosterné devant son maître dans une attitude non pas de *supplicatio*, au sens technique<sup>3</sup>, mais de respect et de gratitude. Le maître pouvait, en effet, se trouver debout devant lui en même temps qu'il donnait la main au cocher<sup>4</sup>. Mais ce que l'artiste a voulu surtout représenter, c'est ce qui constitue le rite essentiel de l'affranchissement par la vindicte, le coup de baguette donné par le licteur à l'esclave qu'il s'agit d'affranchir. Ce geste est figuré de la façon la plus claire sur notre monument. La tête de l'esclave accroupi se trouve à 2 centimètres à peine de la baguette du licteur et la façon dont est tenue cette baguette ne laisse aucun doute sur les intentions du licteur<sup>5</sup>. Il n'y a rien à dire de plus sur ce dernier.

Restent le cocher et le maître. Ils se donnent la main droite. Quelle interprétation peut-on donner à ce geste? Il est susceptible, à mon avis, d'en recevoir trois. Ce peut être un geste d'appréhension conforme à celui qui nous est signalé par

1. Le premier auteur qui la formule, à ma connaissance, est Unterholzner, dans la *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, t. II, 1816, p. 139 et sq.

2. *Annali del Instituto di corrispondenza archeologica di Roma*, t. XII, 1840, p. 159.

3. *Contrà*, Cuq, *loc. cit.*, p. 549.

4. Il n'y avait à cela aucune impossibilité, ni même aucune difficulté technique pour le sculpteur. D'autre part, il n'est nullement invraisemblable que le maître et l'affranchi aient voulu, d'un commun accord, perpétuer le souvenir de leurs bons sentiments mutuels. Si beaucoup d'affranchis se montraient ingrats, on ne nous dit nulle part qu'il n'y a jamais eu à Rome des maîtres affectueux et des affranchis reconnaissants.

5. Cette donnée essentielle, que l'observation directe met hors de doute, paraît avoir échappé à M. Cuq.

Festus, *vo* Manumitti <sup>1</sup>. Ce peut être aussi le geste préalable à la *vertigo*, c'est-à-dire la volte-face que le maître, d'après certains textes, faisait faire à son esclave lorsqu'il l'affranchissait <sup>2</sup>. Enfin une troisième hypothèse peut être envisagée, celle d'une *dextrarum junctio* pure et simple. Le maître y jouerait le même rôle que joue l'*adsertor* dans la *causa liberalis*, au dire de Festus, c'est-à-dire que par ce geste, le maître communiquerait à l'esclave la qualité d'homme libre qu'il a lui-même <sup>3</sup>. Entre ces trois hypothèses, je ne choisirai pas; toutes trois sont plausibles.

Henri LÉVY-BRUHL.

1. *vo* Manumitti (Paul Diacre) : *Manumitti servus dicebatur quum dominus ejus aut caput ejusdem servi aut aliquid membrum tenens dicebat : hunc hominem liberum esse volo, et emittebat eum e manu.*

2. C'est l'hypothèse adoptée par les éditeurs du catalogue (*suprà*, p. 217, n. 2), sauf qu'ils confondent le licteur avec le maître. Elle nous paraît, comme à M. Cuq, difficile à concilier avec la position du cocher. Sur la *vertigo*, cf., en dernier lieu, Nisbet, *The festuca and the alapa*, in *Journal of Roman Studies*, VIII, 1918, p. 1-14.

3. (Festus) *vo* Sertorem : *Sertorem quidam putant dictum a prehendo, quia cum cuipiam adserat, manum, educendi ejus gratia ex servitute in libertatem, vocetur adsertor.*



## NI FLÉMALLE NI FALIN<sup>1</sup>

---

Depuis 1898, à la suite d'un mémoire du critique d'art Hugo von Tschudi<sup>2</sup>, on s'est mis d'accord pour désigner, sous le nom de « maître de Flémalle », un peintre flamand de la première moitié du xve siècle, dont l'œuvre présumé, dépourvu de toute date et de toute signature, est difficile à distinguer de celle de son contemporain un peu plus jeune, Rogier de la Pasture (van der Weyden).

Cette désignation si généralement acceptée — on appelle aussi parfois cet artiste le Maître de Mérode, parce qu'on lui attribue l'admirable triptyque appartenant à la famille belge de ce nom — est aussi mal autorisée que possible. Elle se fonde sur deux notes écrites, en 1842 et 1843, par Jean-David Passavant (1787-1861), peintre et critique, élève de David et de Gros à Paris, puis directeur, pendant de longues années, du Musée Städel à Francfort, d'après lequel quatre panneaux de premier ordre de ce Musée, acquis en 1840 et 1849, proviendraient de l'abbaye de Flémalle entre Liège et Huy<sup>3</sup>. Il n'y a pas de doute que ces quatre peintures soient de la même main et que trois d'entre elles aient appartenu vers 1840 à un notable commerçant d'Aix-la-Chapelle nommé Ignace van Houten, chez lequel Passavant les vit<sup>4</sup>. « Tout ce que nous savons, écrivait

1. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions le 24 août 1930 (*Rev. archéol.* 1930, II, p. 139).

2. *Jahrb. preuss. Kunstsamml.*, t. XIX, p. 8 sq.

3. Passavant, *Messenger des sc. hist. de Belgique*, 1842, p. 30; *Kunstblatt*, 1843, p. 263. C'est le même témoignage en deux langues.

4. Le *bon larron*, volet de triptyque, fut acquis en 1840 à Mannheim pour le Musée Städel à Francfort. En 1849, le même Musée acheta à Aix-la-Chapelle la Vierge et l'Enfant, la Véronique et la Trinité. A l'extérieur du panneau de la Vierge et l'Enfant, est peinte une Vierge douloureuse beaucoup plus faible.

Weale en 1903<sup>1</sup>, c'est que M. van Houtten (*sic*) d'Aix-la-Chapelle l'acheta (le volet du larron), ainsi que les trois autres panneaux, d'un prêtre de Liège, qui les disait originaires de Flémalle. » On ajoutait que le panneau central du triptyque avait péri lors de la bataille de Nerwinde (18 mars 1793), qui se livra dans la région de Liège et de Huy. Mais M. Destrée, ancien ministre belge, a récemment établi, à la suite d'une enquête, qu'il n'y avait pas eu d'abbaye à Flémalle<sup>2</sup>; or, ces tableaux, formant à l'origine deux triptyques ou un triptyque et un diptyque, exigeaient, pour être exposés, un local très vaste. Les dimensions des originaux peuvent se calculer aisément pour le triptyque, dont le volet gauche seul, représentant le larron en croix, s'est conservé. On connaît, en effet, grâce à Sir Martin Conway, une copie réduite de l'ensemble, autrefois à Saint-Julien de Bruges, aujourd'hui au Musée de Liverpool, où le volet droit est très exactement reproduit<sup>3</sup>; cela permet d'établir que l'ensemble avait 6 mètres de long.

Le diptyque devait en occuper de 3 à 4; si, comme quelques-uns l'ont pensé, il y avait deux triptyques se faisant pendant, ils réclamaient ensemble 12 mètres de cimaise, sur 1 m. 60 de hauteur sans les cadres, espace que ne peut évidemment pas offrir une église de modestes dimensions.

Sans doute le prêtre liégeois ne connaissait pas la provenance des peintures qu'il vendait et en indiquait une au hasard, non loin de sa résidence. C'est ce qu'on peut aujourd'hui, comme on va le voir, considérer comme certain.

En 1913, le critique d'art Firmenich-Richartz découvrit, aux archives municipales de Cologne, une lettre du peintre Pierre Cornelius, datée de Francfort, 13 mai 1811, et adressée

1. Weale, *Burlington Magazine*, I, p. 205.

2. *Rev. de l'art*, janvier 1928, p. 4 et suiv. P. 11 : « Il n'y eut jamais d'abbaye à Flémalle. » Il existe un tirage à part de ces articles (*Le Maître de Flémalle*, Bruxelles, 1930).

3. *Burlington Mag.*, 1903, I, p. 206; le tableau central, d'après le tableau de Liverpool, dans mon *Rép. des peint.*, t. VI, p. 324. M. Hulin a signalé à Ségovie une copie libre, par A. Benson, du panneau central, également reproduit sur une miniature (voir plus bas);

à Sulpice Boisserée, un des deux frères qui, de 1804 à 1818, recueillirent dans les églises et couvents désaffectés une ample collection de primitifs allemands et flamands, aujourd'hui conservés à Munich et à Nuremberg. « J'ai trouvé, écrivait Cornelius, deux vieux et beaux tableaux à Aschaffenburg. L'un représente le larron mourant avec deux figures au-dessous, dans la manière de Van Eyck<sup>1</sup>. » Nul doute qu'un de ces tableaux ne soit le volet gauche du grand triptyque qui fut acheté en 1840 à Mannheim d'un conseiller de légation nommé Pfeilschifter, dont je ne sais rien de plus.

Aschaffenburg, où Cornelius vit les panneaux en 1811, est très loin de Liège. C'était la résidence d'été de Charles-Théodore de Dalberg, prince-primat de la Confédération du Rhin depuis 1807 et, depuis 1810, grand-duc de Francfort. Ce personnage avait été président de l'Académie d'Erfurt; il fut associé de notre Académie des Inscriptions. Il aimait à s'entourer de savants, d'artistes et d'amateurs; il n'est pas surprenant que des œuvres d'art mobilisées par la Révolution aient trouvé le chemin de sa petite cour.

Le même Firmenich-Richartz a publié<sup>2</sup> un extrait d'un carnet de Boisserée qui donne un renseignement tout nouveau : « Aix-la-Chapelle, 9 septembre 1848. Passé l'après-midi chez Ignace van Houten, marchand drapier. Sa demeure est ornée de beaux primitifs flamands, en particulier de deux volets de Roger de Bruges, où l'on voit sainte Véronique, la Vierge et l'Enfant, le Père Éternel portant le corps de Jésus. *Ces deux ou plutôt ces trois tableaux viennent de l'abbaye de Falin près de Sedan.* »

Postérieure de cinq ans à l'information donnée par Passavant, celle-ci, qui est sans doute préférable, est peut-être due à Van Houten lui-même, qui aura complété son enquête au sujet de ces tableaux. Il peut avoir vendu l'un d'eux, avant 1840 — le volet du larron — à Pfeilschifter, mentionné plus haut.

1. *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1913, p. 377.

2. Même article.

Dès que j'eus connaissance, en 1913, de la note de Firmenich-Richartz, j'en publiai la substance dans la *Revue archéologique* (1913, II, p. 406), faisant observer que l'abbaye de Falin n'était pas mentionnée dans la *Topobibliographie* et exprimant, comme l'auteur allemand, le vœu que les savants ardennais instituassent une enquête à ce sujet. Que cette enquête n'a pas eu lieu, ou resta sans résultat, c'est ce que prouvent deux ouvrages récents sur la peinture flamande primitive où la provenance indiquée est devenue *Falins* (avec s final) :

Winckler, *Die altniederländische Malerei*, Berlin, 1924, p. 67 : « Il n'est pas certain que les tableaux de Francfort soient originaux de Flémalle : d'après une autre information, ils étaient dans l'abbaye de *Falins* près de Sedan. »

Dülberg, *Altniederländische Malerei der Renaissance*, Potsdam, 1929, p. 39 : « Cet ensemble de peintures, d'après l'opinion la plus répandue, provient de l'abbaye de Flémalle entre Namur et Liège, d'après d'autres de *Falins* près de Sedan. »

Au mois de mai 1930, l'aimable envoi d'un livre de M. Philippoteaux, avocat, président d'honneur de la Société des amis du vieux Sedan, me mit en rapport avec ce vénérable érudit que j'interrogeai sur la mystérieuse abbaye de Falin. Il n'hésita pas à me répondre qu'il n'y avait jamais eu d'abbaye de ce nom, que la seule abbaye vraiment voisine de Sedan — à 15 kilomètres — était celle d'*Elant*, nom qui pouvait avoir été corrompu dans le texte que j'alléguais. Cette abbaye porte, dans les imprimés et les manuscrits, des noms très différents, à savoir Elan, Eslan, Slam, Eslam, Eslan, Ellant, Ellanz, Eslans, Elant, Ellans, Ellan, Eslant, Eslanz, Erlant, Helan, Les Landes, Elaeon, Heland, Oelan, etc., en latin *Eslantium*, *Estancium*, *Ellancium*, *Ellantium*, *Hellantium*, *Ellenterium*, *Slantium*, *Selanum*, etc.<sup>1</sup>. La forme adoptée dans le Dictionnaire de Moreri, *Eslan*, peut fort bien avoir été confondue avec *Salin*, soit que Boisserée

1. Émile Thellier, *Notice hist. du village et de l'ancienne abbaye d'Elant*, Tours, 1902, p. 7; Labande, *Trésor des chartes du comté de Rethel*, t. IV, p. 483.



ait mal entendu, soit que sa note ait été mal lue. Sur cinq lettres, il y en a quatre de communes et la lecture *Salin* peut d'autant mieux s'expliquer par l'influence de *Saline* que l'étymologie du nom d'Eslan est inconnue.

M. Philippoteaux eut aussi l'obligeance de m'envoyer la rare brochure de feu Émile Thellier sur le village et l'abbaye d'Élant, publiée en 1902 et non citée à la *Topobibliographie*. En consultant la *Gallia christiana*<sup>1</sup> et surtout le *Trésor des chartes du comté de Rethel*, publié par notre confrère M. Labande, je pus contrôler les informations, d'ailleurs fort exactes, d'Émile Thellier.

La question qui se pose est maintenant celle-ci : pourquoi des peintures flamandes de premier ordre ont-elles été envoyées et conservées à Élant ? Je crois pouvoir y répondre avec une vraisemblance approchant de la certitude, et il en résultera des conséquences importantes tant sur l'origine que sur l'auteur présumé de ces chefs-d'œuvre.

Élant, aujourd'hui dans l'arrondissement de Mézières, sur la Meuse, entre cette ville et Donchery, a possédé une abbaye cistercienne, fondée en 1148 par Witer, comte de Rethel, au diocèse de Reims, dans le pays de Rethel, qui échut à la fin du <sup>xiii</sup>e siècle à Louis de Crécy, comte de Flandre, et passa, en 1384, à la maison de Bourgogne.

Il y avait là, jusqu'à la Révolution, une église sous le vocable de Notre-Dame, de style gothique flamboyant et de dimensions considérables : la voûte principale s'élevait à 20 mètres; elle avait 55 mètres de long sur 24 de large. Thellier écrit, d'après Dom Lelong, *mais sans référence précise*, qu'elle contenait des tableaux, des fresques, des statues imposantes. J'ai vainement cherché ce passage dans l'ouvrage de Dom Lelong sur le diocèse de Laon; je le retrouverai sans doute un jour dans quelque livre de ce savant bénédictin, car l'honnête Thellier n'a certainement rien inventé. Étant données les dimensions de l'église, il y avait là place pour deux triptyques de 6 mètres de long — qui pouvaient être

1. *Gall. christ. vet.*, 1656, IV, p. 354-355; *nova*, 1751, IX, p. 310-312.

pris pour des fresques par un homme habitué à l'aspect des tableaux modernes. On ne voyait plus, en 1902, que des restes de la grande église, qui avait été reconstruite sur un plan réduit vers 1822.

Le premier comte de Rethel fut inhumé à Élant en 1199; ce fut désormais le lieu de sépulture de ces comtes et de leurs proches. La plus considérable de ces tombes, dont les inscriptions ont été conservées par d'anciennes copies, était celle de Philippe de Bourgogne, comte de Nevers et de Rethel <sup>1</sup>. Par son testament, en date du 6 juin 1412, ce prince avait élu sépulture en l'église Notre-Dame d'Élant, où était déjà ensevelie sa première femme Isabelle de Coucy; il prescrivit qu'un tombeau de marbre fût élevé sur son corps, un autre sur celui de sa femme, un troisième sur celui de sa fille morte à six mois. Le 21 février 1420, furent fondées des messes pour feu Mgr Philippe, comte de Nevers et de Rethel. La Révolution ne laissa subsister que les emplacements, encore reconnaissables, des monuments du comte Hugues II, mort en 1228, et du comte Philippe dont il vient d'être question; on assure que la pierre funéraire de Marie de Coucy ne fut détruite qu'en 1840 par les villageois.

Arrêtons-nous un peu sur Philippe, comte de Nevers et de Rethel, pour faire ressortir l'intérêt de sa sépulture à Élant en vue de la question qui nous occupe. Il ne sera pas inutile de rappeler d'abord quelques éléments bien connus de la généalogie de la maison de Bourgogne.

Philippe le Hardi, quatrième fils de Jean le Bon et de Bonne de Luxembourg, premier duc de Bourgogne (1342-1404), eut de Marguerite de Flandre, morte en 1405, cinq fils et quatre filles. L'aîné, le futur Jean sans Peur, fut d'abord comte de Nevers, puis second duc de Bourgogne (1371-1419); il hérita de son père et de sa mère la Bourgogne, la Franche-Comté, la Flandre, les comtés d'Artois, de Rethel, de Nevers

1. *Gall. christ. vet.*, IV, p. 355 : *tumulus marmoreus Philippi comitis niver-nensis, ex regiâ stirpe Burgundâ, in Azincurteâ pugnâ interempti. Suit un éloge du prince en vers latins.*

et de Charolais. Les fils suivants, Charles et Louis, moururent en bas âge; puis vinrent Antoine, comte de Rethel et de Brabant, et Philippe, comte de Rethel et de Nevers, qui furent tués l'un et l'autre le 25 octobre 1415 à Azincourt dans l'armée de Charles VI. Jean sans Peur, ayant de bonnes raisons pour en vouloir au roi de France, avait interdit à son fils aîné, le futur Philippe le Bon, de répondre à l'appel de son suzerain, bien qu'il eût alors dix-neuf ans; ses deux frères le firent et y trouvèrent la mort.

J'ai vainement cherché où avait été enseveli Antoine; peut-être son corps ne fut-il pas retrouvé sur le champ de bataille. Mais Philippe, comme je l'ai déjà dit, fut, conformément à son testament de 1412, enterré dans l'église d'Élant.

Une des filles de Philippe le Hardi, Marguerite, épousa, en 1386, Guillaume IV de Bavière, qui mourut en 1417; leur fille unique, Jacqueline de Bavière, fut mariée quatre fois: en 1406, à Jean de France, dauphin, mort en 1417; puis à son cousin Jean de Bourgogne, duc de Brabant, qui mourut en 1426; puis au duc de Gloucester, frère de Henri V, et finalement, en 1433, à François, seigneur de Borselles, union qui irrita Philippe le Bon et servit de prétexte à la confiscation des États de Jacqueline. Elle mourut sans postérité en 1436.

Antoine de Brabant (1384-1415) avait épousé en 1402 Jeanne de Luxembourg, dont il eut Jean IV, mort en 1426, qui épousa Jacqueline de Bavière; celle-ci fut donc mariée au petit-fils de Philippe le Hardi.

Le frère d'Antoine, Philippe, celui qui fut enseveli à Élant, avait épousé d'abord (1409) sa cousine Isabelle de Coucy. Devenu veuf en 1411, il épousa, en 1413, une autre cousine, Bonne d'Artois, petite-fille du duc Jean de Berry. De ce mariage sont issus deux enfants d'Isabelle, morts en bas-âge, puis deux fils de Bonne, l'un âgé d'un an en 1415, l'autre né le jour même de la mort de son père à Azincourt.

Bonne fut tutrice de ses deux enfants; elle s'entendit, en 1421, avec les moines d'Élant pour la sépulture de son mari

et la fondation de messes<sup>1</sup>. Au cours de sa tutelle, 1415-1424, il n'est guère probable qu'elle n'ait pas songé à orner l'église où reposait son mari. Ses rapports avec Philippe le Bon, son neveu, avaient toujours été cordiaux. Comme le prince était veuf de sa première femme, Michelle de France, il épousa, en novembre 1424, la veuve de Philippe, comte de Rethel et de Nevers, qui lui apporta le comté de Rethel. Bonne mourut l'année suivante, le 17 septembre 1425. Quand, dix ans après (1435), le fils aîné de Philippe et de Bonne, Charles, devint majeur, il eut Rethel et Nevers; le second fils, Jean, eut Étampes et Doudan. L'aîné mourut sans postérité légitime en 1464, le second en 1491. Ces deux fils du comte tué à Azincourt furent de hauts, mais non de puissants personnages; ce n'est pas à eux que l'on peut attribuer la décoration de l'église d'Élant, mais bien plutôt à leur mère, riche dès leur minorité, mais surtout après son mariage de 1424 avec Philippe le Bon, le souverain le plus opulent de son temps. Le duc resta veuf pendant cinq ans et n'épousa qu'en 1429 sa troisième femme, Isabelle de Portugal.

On voit où je veux en venir. Les grandes peintures d'Élant, aujourd'hui en partie à Francfort et attribuées au prétendu maître de Flémalle, auraient été commandées par Bonne vers 1424 pour orner la tombe de son premier mari qui était l'oncle du second, et mises en place cinq ou six ans après par ordre de Philippe le Bon.

M. Hulin de Loo, devinant que des œuvres de cette importance avaient une origine princière, mais ignorant tout de l'abbaye d'Élant, introduite ici pour la première fois dans la question des panneaux de Francfort, avait pensé à une autre princesse de la même famille, Jacqueline de Bavière, comme

1. Labande, *op. cit.*, t. III, p. 23. Convention entre les conseillers de Bonne d'Artois, l'abbé et le couvent d'Élant, pour l'exécution du testament de Philippe de Bourgogne; celui-ci, après avoir fixé sa sépulture dans l'église d'Élant où se trouvait déjà le cœur de sa première femme, avait légué une rente de 200 livres pour la fondation de trois messes quotidiennes. Les religieux s'engagent à dire deux messes seulement et consentent à réduire la rente à 150 livres (21 février 1421).



auteur de la commande <sup>1</sup>. Il avait pour cela une raison. Persuadé que le prétendu maître de Flémalle était le peintre Campin de Tournai, il songea naturellement à celle qui gouvernait le Hainaut vers 1430, date *maxima* que, par des motifs dignes d'attention, il attribuait aux panneaux de Francfort et que viennent confirmer mes propres hypothèses. Mais, à mon avis, l'origine tournaïsiennne des panneaux est invraisemblable, et cela par les raisons que voici. La copie réduite du triptyque, dont le volet gauche subsiste seul, aujourd'hui à Liverpool, porte les armes de la ville de Bruges; un tableau du *xv<sup>e</sup>* siècle à Saint-Sauveur de Bruges en imite (c'est une découverte de M. Hulin) quelques figures <sup>2</sup>. Nous sommes donc à Bruges, non à Tournai, et M. Friedlaender a eu raison d'écrire <sup>3</sup> : « En un endroit visible de loin, probablement à Bruges, ces tableaux (de Francfort) furent exposés et firent une profonde impression sur les contemporains et la génération suivante. »

On peut admettre, je crois, que Bonne commanda ces grandes peintures vers 1424 et qu'elles furent terminées à Bruges vers 1430 pour être d'abord exposées là, puis envoyées à Élant, Jacqueline de Bavière, belle-fille, par son alliance avec Jean de Bourgogne, du duc Antoine, n'avait aucune raison de décorer à grand frais la tombe d'un oncle tombé à Azincourt. Bonne, veuve de Philippe mort de même, et tutrice de ses enfants, avait au contraire d'excellentes raisons d'agir ainsi. Mais Bonne ne peut guère avoir commandé ces tableaux qu'à l'atelier brugeois des frères Van Eyck, dont l'aîné, Hubert, mourut en 1426, le plus jeune, Jan, en 1441. Les Van Eyck étaient en relations étroites avec toute la maison de Bourgogne. De leur atelier sortirent des portraits, connus aujourd'hui par des copies ou des dessins seulement,

1. Hulin de Loo, *Heures de Turin*, p. 48.

2. Copies ou imitations partielles dans l'ancienne coll. Schweitzer à Berlin, dans la coll. Lazaro à Madrid (Vierge et Enfant), dans la partie exécutée vers 1445 des Heures de Turin (observation de Durrieu). Voir Winckler, *Der Meister von Flémalle*, 1913, et son *Histoire de la peinture flamande*, 1924.

3. *Meisterw. niederl. Malerei*, p. 7.

de Michelle de France<sup>1</sup>, de Bonne d'Artois<sup>2</sup>, d'Isabelle de Portugal<sup>3</sup>, de Jacqueline de Bavière<sup>4</sup>; dans cette galerie, les hommes sont représentés par Jean sans Peur, Philippe le Bon, Jean IV duc de Brabant, son frère Philippe, etc. On sait d'ailleurs que Jan van Eyck, peintre et varlet de Philippe le Bon, fut employé par lui à diverses missions de confiance, en particulier au Portugal.

Attribuer les panneaux de Francfort à l'un des frères Van Eyck est impossible, bien qu'on l'ait tenté plus d'une fois. Les seuls artistes célèbres que l'on puisse mettre en avant pour ces chefs-d'œuvre sont Rogier et Campin. Mais tous les deux travaillaient, vers 1430, à Tournai et nous avons vu que, suivant toute vraisemblance, la commande a dû être faite à Bruges en Flandre, non à Tournai en Hainaut. Alors se pose de nouveau un vieux problème que je me contente de résumer ici en quelques mots. Les auteurs italiens du xvi<sup>e</sup> siècle à la suite de Vasari, et ensuite le Vasari flamand, Karel van Mander, ont distingué deux Rogier, l'un dit de Bruxelles (ville dont Rogier de la Pasture, originaire de Tournai, était le peintre officiel vers 1435), l'autre de Bruges, élève de J. van Eyck. Depuis un mémoire de l'archiviste Wauters (1877), les critiques ont généralement renoncé à ces deux Rogier pour n'en admettre qu'un seul, le tournoisien; mais les œuvres sont là pour témoigner que *certaines* peintures dites de Rogier, notamment le *Saint Luc* de Munich et la *Sainte Barbe* de Madrid, ont fait des emprunts incontestables aux œuvres des Van Eyck. Le savant critique autrichien Wurzbach, en 1910, a de nouveau et énergiquement, après Hasse, soutenu la thèse des deux Rogier, en quoi il a été

1. Copie dans la coll. Bissing à Munich en 1912, avec inscription sur le cadre (*Rev. arch.*, 1912, I, p. 406-412).

2. Copie à Berlin et dessin (Weale et Brockwell, *The Van Eycks*, p. 188, 203, 213; héliogr. dans Durand-Gréville, *Van Eyck*, p. 216); peut-être aussi le beau portrait de la coll. Heseltine, exposé en 1930 à Anvers, qui porte au dos le nom de J. van Eyck et la date 1424 (copiés sur les inscriptions d'un ancien cadre?).

3. Dessin dans Weale et Brockwell, p. 213.

4. Copie à Copenhague, avec les armes de Hainaut sur la coiffe.

suivi par plusieurs critiques plus récents qui ont oublié de le citer. Je ne prétends pas prendre parti; mais je fais observer que le présent mémoire, qui rend vraisemblable une commande de Bonne d'Artois au célèbre atelier de Bruges, peut être allégué, comme un argument accessoire, en faveur de l'existence d'un Rogier de Bruges, élève de Van Eyck, à distinguer du Rogier de Tournai ou de Bruxelles, élève de l'obscur Campin.

Si l'on ne voulait pas admettre ce qui précède, il faudrait raisonner ainsi. Comme, le 17 novembre 1426, le magistrat de Tournai fait présent à maître Roger de la Pasture de 8 lots de vin et que, d'autre part, Roger aurait achevé cette année même son apprentissage chez Campin, il s'agirait, en vérité, d'une collaboration, datant de 1422 environ, du maître et de l'élève, du chef d'atelier et de son principal auxiliaire, précisément en vue d'une grosse commande de Bonne d'Artois. Vu leur importance, reconnue par le don du magistrat de Tournai, ces peintures auraient été exposées et copiées à Bruges, avant d'être expédiées à Élant... Mais cette hypothèse ne paraît guère vraisemblable, et l'on ne voit pas du tout pourquoi la décoration de la tombe d'un prince de Bourgogne aurait été commandée à Tournai, où l'on faisait surtout des tapisseries.

Il me reste à justifier l'hypothèse de l'emploi de peintures importantes pour décorer des tombes seigneuriales dans les églises. Cet usage remonte au siècle précédent et se constate en Flandre même. Peu avant 1373, Louis le Mâle commanda de construire une chapelle en l'église Notre-Dame de Courtrai. Il voulut y avoir sa sépulture et, à cet effet, ordonna qu'il fût préparé un mausolée, un sarcophage, des statues de bronze, et, sur les murs, des portraits peints des comtes de Flandre, laissant de la place pour ses successeurs<sup>1</sup>. Antérieurement à cette date, en l'église des Augustins d'Avignon, il est question, m'écrit M. Labande, d'une *tabula picta* sur la tombe d'un chevalier mort en 1333. En Avignon encore,

1. Crowe et Cavalcaselle, *Alt-niederl. Malerei*, éd. Springer, p. 14.

Pons de Sade, évêque de Vaison, demande, le 28 octobre 1472, à être enterré en l'église Notre-Dame<sup>a</sup> des Doms devant le rétable qu'il avait commandé précédemment. En janvier 1482, Jean Lemaire prescrit de l'ensevelir devant le tableau de Notre-Dame à Saint-Pierre d'Avignon. Le triptyque laissé inachevé par Jan van Eyck, dit de la Madone d'Ypres, jadis chez M. de Helleputte, aujourd'hui ou hier dans le commerce aux États-Unis<sup>1</sup>, fut suspendu en 1445 au-dessus de la tombe de Nicolas van Maelbeke, qui en avait fait la commande, à Saint-Martin d'Ypres. Ce dernier exemple suffirait à justifier notre hypothèse en ce qui concerne la première destination des panneaux de Francfort.

Avant de terminer, je veux résumer le présent mémoire et en marquer nettement l'objet.

Un peintre de génie est appelé depuis 1898 le « maître de Flémalle » en raison de la provenance assignée à quatre chefs-d'œuvre de sa main, aujourd'hui au Musée de Francfort. Mais cette provenance se fonde sur un on-dit dont la fausseté peut être établie. Grâce à l'interprétation, due au concours de M. Philippoteaux, d'une note de Boisserée qui, en 1848, croyait ces panneaux originaires d'une abbaye de Falin près de Sedan — il n'y a jamais eu d'abbaye de ce nom — on peut croire (mais non affirmer) qu'ils ont d'abord orné, à l'église Notre-Dame d'Élant dans les Ardennes, la tombe de Philippe, comte de Rethel, fils de Philippe le Hardi, lequel tomba en 1415 à Azincourt et dont la veuve, Bonne d'Artois, épousa Philippe le Bon en 1424. Si la commande peut, en effet, être attribuée à Bonne d'Artois, elle a dû vraisemblablement l'adresser à l'atelier des Van Eyck à Bruges, qui entretenait des relations suivies avec la maison de Bourgogne, et non à l'atelier de Campin à Tournai. Donc, si l'on met en avant le nom de Rogier comme auteur de ces panneaux, il y a peut-être lieu de penser qu'il s'agit d'un Rogier de Bruges, élève des Van Eyck, et non d'un Rogier de Tournai, élève de Campin.

Salomon REINACH.

1. *Internat. Studio*, avril 1930, p. 54.



# GUERRIERS ET GLADIATEURS SAMNITES

---

*A propos de deux lampes romaines du Musée Borély  
à Marseille.*

## I

Le Musée Borély, à Marseille, possède, entre autres lampes romaines, deux exemplaires (fig. 1 et 2) que, sous les n<sup>os</sup> 1825 et 1826 de son *Catalogue*, Frøehner décrit en ces termes<sup>1</sup> :

« 1825. Gladiateur, de face, en posture de combat. Il porte au bras gauche un long bouclier et un poignard à la main droite levée... Orange. Terre jaune.

« 1826. Un gladiateur blessé est agenouillé dans l'arène, la tête penchée, les mains derrière le dos. Un bouclier ovale gît à ses pieds. Au revers, la lettre P en relief. Terre blanche, couverte brune. » (Provenance inconnue.)

La lampe n<sup>o</sup> 1825, du type à bec pointu à volutes, le n<sup>o</sup> 1826, du type à bec arrondi à volutes, toutes deux sans anse, appartiennent donc aux classes 1 et 2 de Walters, et, plus précisément, aux formes 78 et 81<sup>2</sup>. Ces deux types, dont le premier est le plus ancien, sont rapportés à la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>3</sup>.

Les lampes de ces types sont très communes et beaucoup figurent des gladiateurs. L'équipement des personnages ici

1. *Musée de Marseille. Catalogue des antiquités grecques et romaines*, par W. Frøehner. Paris, 1897, p. 319.

2. H. B. Walters, *Catalogue of the Greek and Roman lamps in the British Museum*, 1914, p. xxiii s. et pl. XLII.

3. Walters, p. xxiv.

figurés est, au contraire, assez particulier et mérite de retenir un moment l'attention.

Le costume consiste en un pagne ou jupon court retroussé sur les hanches et serré d'une ceinture, et en chaussures montantes laissant à découvert l'extrémité du pied. L'arme



Fig. 1. — MUSÉE BORÉLY, n° 1825.

offensive, du moins celle du combattant debout, est le glaive court à lame courbe connu sous le nom de *sica*. Les armes défensives sont un gantelet ou *manica*, dont le poignet, qui semble rembourré, couvre tout l'avant-bras; un casque hémisphérique, sans masque ni cimier; un bouclier oblong, ovale chez l'un, chez l'autre hexagonal, de faible convexité, pourvu d'une arête mais sans *umbo*.

La plupart des éléments de cet équipement se retrouvent

dans les autres figurations de gladiateurs; néanmoins, ce casque simple est assez rare. Quant au bouclier, celui des gladiateurs est ordinairement du type rectangulaire en forme de tuile faîtière qui leur est commun avec les légionnaires du Haut-Empire, ou plus rarement, une petite rondache du type *caetra*; les innombrables statuettes, peintures, mosaïques, reliefs représentant des gladiateurs ne leur attribuent jamais, sauf erreur, le bouclier ovale ou hexagonal.

D'autre part, le personnage de la lampe n° 1826 est figuré

dans une attitude dont les figurations de gladiateurs, si je ne me trompe, ne fournissent aucun autre exemple; agencouillé, les mains, semble-t-il, liées derrière le dos, il fait penser à un ennemi captif plutôt qu'à un gladiateur vaincu<sup>1</sup>, et rappelle de très près les images de barbares représentés au pied d'un trophée sur les monnaies romaines.

Ainsi, équipement et attitude sont également exceptionnels. L'un et l'autre, cependant, se retrouvent sur une série de lampes parmi lesquelles on peut citer les suivantes: au British Museum, n° 555 (fig. 3)<sup>2</sup>. A gauche le vainqueur semble attendre la décision du public avant d'immoler le vaincu; celui-ci est exactement semblable au personnage de notre figure 2, si ce n'est qu'on aperçoit derrière son bras gauche un ob-

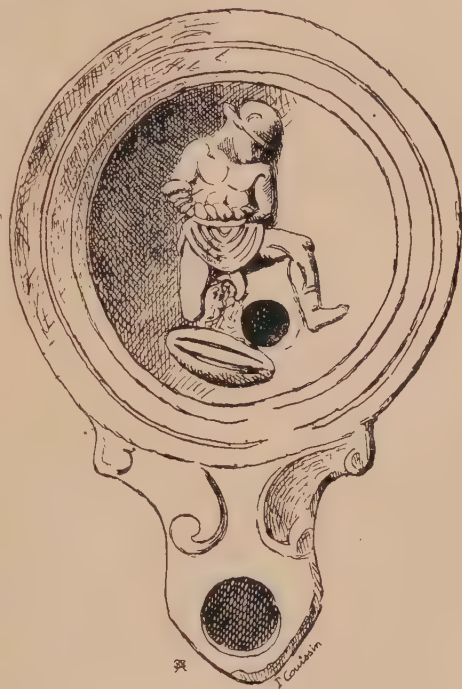


Fig. 2. — MUSÉE BORÉLY, n° 1826.

jet où Walters voit peut-être son épée, mais qui serait plutôt un bout de la corde qui lui lie les mains. — N° 556. Identique, moins l'objet en question<sup>3</sup>. — N° 557. Provenance : Corfou. Même composition, mais le vainqueur porterait en outre une cuirasse et des jambarts, et le vaincu un pétase (?)

1. Cf. Walters, p. 84, à propos de la lampe n° 555 (ici fig. 3) : « the other (samnit?) ... with hands tied behind his back, as if a prisoner (?) ».

2. Walters, p. 84 et fig. 106. Prov. inconnue; anc. coll. Towneley.

3. Id., *ibid.* (non figurée). Prov. inconnue.

et une tunique courte <sup>1</sup>. — N° 664. Pouzzoles (fig. 4) <sup>2</sup>. Analogie. Le vainqueur se prépare à achever le vaincu; mais celui-ci n'a qu'une main derrière le dos; l'avant-bras gauche se lève, assez maladroitement, pour demander grâce (occupant dans la composition la place de l'objet indéterminé du n° 555). Il est vêtu d'une tunique courte <sup>3</sup>. Cette lampe



Fig. 3. — BRITISH MUSEUM, n° 555  
(Walters).



Fig. 4. — BRITISH MUSEUM, n° 664  
(Walters).

porte une inscription dans un cartouche, caractère qui « paraît particulier aux lampes campaniennes <sup>4</sup> ».

Notre gladiateur debout se voit sur une lampe du Musée Lavigerie (fig. 5) <sup>5</sup>, vainqueur d'un adversaire armé d'une paire de jambières et d'un bouclier rectangulaire. La même

1. Id., p. 85 (non figurée); le prétendu pétase doit être dû à une déformation involontaire du casque.

2. Id., *ibid.* et pl. XXI.

3. Walters croit y voir une cuirasse, mais à tort, si j'en juge par la photographie, qui est fort claire. Je n'y vois pas davantage les jambarts que, d'après Walters, porteraient les deux personnages.

4. Walters, *loc. cit.*

5. *Musées de l'Algérie...*; *Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage*, II, 1 (Babelon), p. 55 et pl. XIV, 6.



scène est figurée sur une autre lampe reproduite par Henzen <sup>1</sup>.

Sur une lampe du British Museum, n° 565 (fig. 6) <sup>2</sup>, un personnage attaquant à gauche porté le jupon court, le bouclier ovale, la chaussure à courroies de la plupart de ceux des autres lampes; il n'a, toutefois, ni gantelet ni casque (?). Walters le décrit sous le nom de « guerrier », détermination suivie par Bienkowski <sup>3</sup>, mais tout hypothétique.

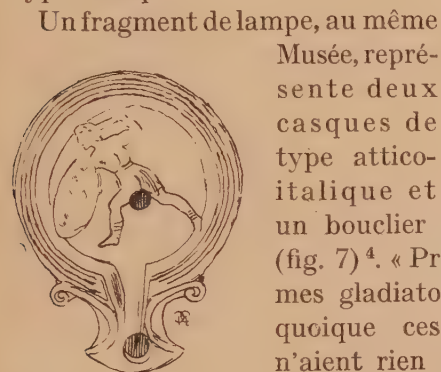


Fig. 6. — BRITISH MUSEUM, n° 565 (Walters).

Un fragment de lampe, au même Musée, représente deux casques de type attico-italique et un bouclier ovale avec arête et umbo (fig. 7) <sup>4</sup>. « Probablement d'une frise d'armes gladiatoires <sup>5</sup> », quoique ces armes n'aient rien de proprement gladiatoire. La lampe n° 664 du British Museum est de la classe 2 (à bec arrondi); toutes les autres appartiennent à la classe 1 (à bec pointu); le fragment, naturellement, n'est pas déterminable. Il existe, certainement, d'autres lampes figurant le même équipement et



Fig. 5. — MUSÉE LAVIGERIE (Babelon).



Fig. 7. — BRITISH MUSEUM, n° 1390 (Walters).

1. Henzen, *Expl. musiv. Borgh.*, pl. VII, 6; d'où Saglio, *Dict. des ant.*, fig. 3585.

2. Walters, *op. laud.*, p. 86, n° 565, fig. 107.

3. Bienkowski, *les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*, p. 133.

4. Walters, *op. laud.*, p. 209, n° 1390, fig. 328.

5. Walters, *ibid.*

sans doute les mêmes scènes<sup>1</sup>. Celles que nous venons de mentionner semblent suffire, cependant, à autoriser quelques constatations d'ensemble propres à poser le problème et à en déterminer les données essentielles.

Ces données sont les suivantes : des gladiateurs d'un équipement archaïque (le bouclier sans umbo, notamment, et aussi le casque très simple) sont figurés sur des lampes du type le plus ancien (avant le milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère), de fabrication sans doute campanienne; cet équipement ne se retrouve sur aucun monument plus récent; d'autre part, il est si proche d'un équipement de guerre que, sur certains exemplaires, on peut le tenir pour tel. Enfin, l'un de ceux qui le portent, les mains liées, serait assurément considéré comme un ennemi captif s'il n'apparaissait dans des scènes de combats gladiatoires, et il n'y apparaît qu'accompagné du bouclier ovale.

La plupart de ces figurations sont certainement celles de gladiateurs. Mais à quelle *armatura* appartiennent-ils ? D'autre part, on a peine à croire que quelques-uns ne soient pas des guerriers. Mais de quel peuple ? Et, s'il en est ainsi, comment expliquer entre les deux sortes de combattants une telle identité d'équipement qu'il soit malaisé de faire un départ certain des guerriers et des gladiateurs ?

## II

Nous avons des éléments de comparaison dans quelques monuments où se voient des personnages caractérisés, comme ceux de nos lampes, par l'usage d'un jupon court et d'un bouclier ovale ou hexagonal. Ces personnages ont été signalés tous, sauf erreur, et étudiés par Bienkowski qui les considère comme des Vénètes<sup>2</sup>. Les voici, dans l'ordre où il les

1. Les catalogues non illustrés que j'ai consultés ne m'ont été d'aucun secours; les termes de « bouclier long » ou de « scutum » couramment employés dans les descriptions peuvent désigner des armes de formes différentes.

2. Pierre Bienkowski, *les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains, avec des recherches iconographiques sur quelques autres peuples barbares*; Cracovie,

énumère<sup>1</sup>, avec description sommaire de leur équipement :

1<sup>o</sup> Monument de Paul-Émile à Delphes : deux ou trois des fantassins de l'armée romaine (fig. 8 et 9)<sup>2</sup>. Grand bouclier ovale à arête, avec *umbo* non métallique; casque probablement attique; un trou sur la hanche droite indique la place où était fixé le fourreau de l'épée; chaussure haute. Ad. Reinach voyait en outre une « cuirasse qui moule le torse et s'achève à la ceinture par un gros bourrelet<sup>3</sup> »; Homolle, au contraire, avait décrit ces guerriers comme « à demi nus, le pagne aux cuisses<sup>4</sup> » et, pour Bienkowski également<sup>5</sup>, ils n'ont d'autre vêtement

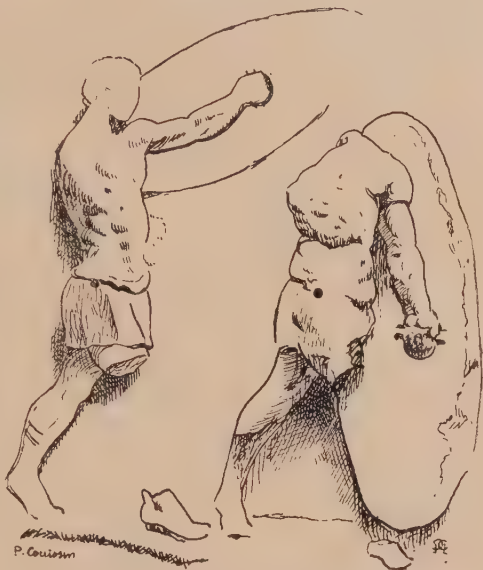


Fig. 8 et 9. — FANTASSINS A JUPON. Monument de Paul-Emile (Bienkowski : personnages A et L).

1928. Cet ouvrage, complète, comme on sait, *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*. Wien, 1901, et l'ensemble constitue un admirable corpus des *Celtarum imagines*. Malheureusement, l'auteur est mort (en 1925) sans avoir pu procéder à la révision finale; d'où certaines omissions. Je crois pouvoir rappeler qu'avant Bienkowski (p. 151) j'ai dit ici-même et montré (*Revue archéol.*, 1923, II, p. 213 s.) que le Gaulois de Mondragon n'a jamais appartenu à l'arc d'Orange et n'est même pas une œuvre romaine; cf. Espérandieu, *Recueil gén. des bas-reliefs*, I, p. 210.

1. Bienkowski, *op. laud.*, p. 180 et suiv., dans l'étude intitulée *la Frise du monument de Paul-Emile à Delphes*; cf. Ch. Picard, in *Revue des études latines*, 1929, p. 205 et n. 4.

2. Personnages que Bienkowski désigne par les lettres A et L; probablement aussi M, peut-être T; Bienkowski, fig. 244 a, 245 b, et 246.

3. Ad. Reinach, *la Frise du monument de Paul-Emile à Delphes*, in *Bull. de corr. hell.*, 1910, p. 437; cf. *ibid.*, p. 438 et 441.

4. Homolle, *le Trophée de Paul-Émile* (*Mél. Boissier*, 1902, p. 297).

5. Bienkowski, *op. laud.*, p. 166.

qu' « une jupe courte autour des hanches ». L'état de dégradation des reliefs ne permet ici aucune affirmation catégorique, mais le fait est qu'on n'aperçoit aucune trace de cuirasse<sup>1</sup>, et il est probable que le torse est nu.

2<sup>o</sup> Reliefs de Durazzo : deux plaques, d'époque incertaine, dont chacune porte l'image d'un combattant (fig. 10 et 11)<sup>2</sup>.

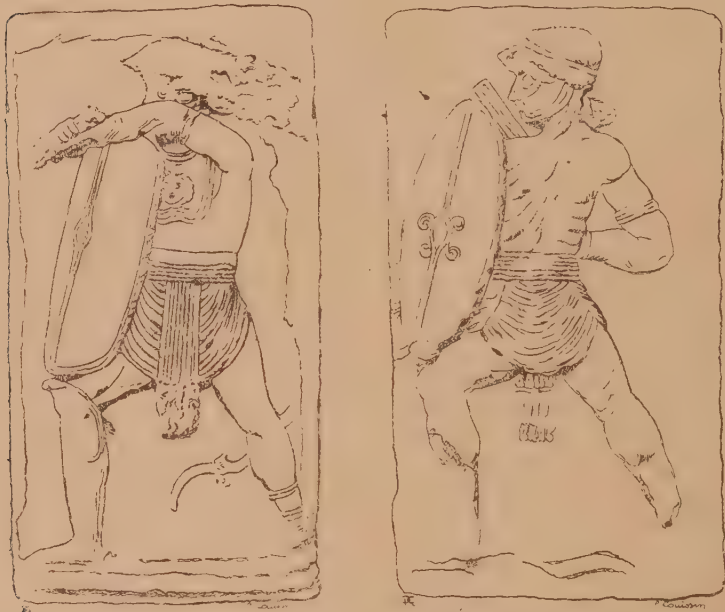


Fig. 10 et 11. — RELIEFS DE DURAZZO (Bienkowski).

L'un d'eux (fig. 10), par l'effet d'une méprise du sculpteur, tient l'épée de la main gauche et porte au bras droit son bouclier<sup>3</sup>. Casque peu distinct, d'un type à rebord oblique

1. On n'aperçoit ni épaulières, ni bords de la cuirasse au cou et aux épaules, et il est certain que les épaules ne sont pas couvertes de la manche courte d'une tunique.

2. Heuzey et Daumet, *Mission archéol. de Macédoine*, 1876, pl. 30; *Revue archéol.*, 1909, II, p. 57, fig. 3; S. Reinach, *Répert. de reliefs*, II, 157, 2 et 3; Bienkowski, *op. laud.*, fig. 248 et 249.

3. Bienkowski, p. 184, donne de ce relief une interprétation toute diffé-



circulaire; bouclier ovale à arête, de deux formes différentes; épée à bords parallèles, chez l'un coupée carrément comme si elle était brisée, chez l'autre vraisemblablement aiguë, à en juger par le geste; pectoral en écusson, décoré d'un gorgoneion; pagne retroussé sur les hanches à la mode des gladiateurs; large ceinturon (métallique ?) avec tablier analogue à celui du *cingulum militiae* des soldats romains; chaussures peu distinctes fixées haut par des courroies; gant de cuir montant au-dessus du coude; l'un des deux personnages porte un jambart métallique unique, figuré à la jambe droite, mais qu'il faut, semble-t-il, restituer à la jambe gauche <sup>1</sup>.

rente et, semble-t-il, insoutenable : « Nous sommes, dit-il, étonnés de voir qu'au lieu de tenir le bouclier de la main gauche, le guerrier, l'a placé sur le genou droit et appuie les deux avant-bras sur l'arme, qu'il attire ainsi vers lui. En effet les cinq doigts de la main droite, ainsi que la poignée d'une épée ou d'un poignard, sont visibles à gauche à la partie supérieure du bouclier. Comme il s'agissait probablement d'un corps à corps, le guerrier a placé le bouclier verticalement devant lui et se prépare à porter un coup d'épée de la main droite. » Une si extraordinaire manœuvre n'a sans doute jamais été pratiquée. Il paraît préférable, tenant compte des maladresses du sculpteur et de la mutilation du relief, de considérer la main qui tient l'épée comme appartenant au bras gauche, dont l'attitude, au reste, correspond bien au mouvement nécessaire pour porter un coup de pointe, et de supposer que c'est le bras droit (invisible) qui tient le bouclier; le bras gauche, d'ailleurs, est armé d'un gantelet qui lui serait inutile s'il était normalement protégé par le bouclier et que l'autre personnage, comme tous les gladiateurs, porte au bras qui tient l'épée. — Ainsi ce combattant se sert de ses deux mains au rebours de l'usage courant. Cette représentation ne correspond sans doute à aucune réalité, bien qu'il y eût des gladiateurs gauchers (cf. Lafaye, in Saglio, *Dictionn.*, s. v. *Gladiator*, p. 1582 et notes 7 et 8), mais s'explique aisément si l'on admet que l'image est *inversée*. Cet accident, comme on sait, est fréquent sur les objets moulés, notamment les lampes romaines; la lampe de Carthage reproduite plus haut (fig. 5) en fournit un exemple : le personnage de droite tient l'épée de la main gauche armée du gantelet et son bras droit, nu, vient de lâcher le bouclier. Autres exemples (gladiateurs) : Saglio, *Diction.*, fig. 3585; Fröhner, *Catal. du musée de Marseille*, p. 318, n° 1823; Walters, *Catal. of lamps*, p. 85, n° 558; p. 102, n° 665; etc. Ces interventions d'armes sont dues au retournement de l'image, retournement qui ne paraît pas involontaire. Ces deux reliefs, semble-t-il, sont des répliques locales d'œuvres de meilleur style. Le sculpteur a-t-il lui-même inversé son modèle, ayant besoin d'un personnage marchant à gauche? Il est plus probable qu'il s'est inspiré d'un modèle déjà inversé, sans doute un relief moulé, en stuc ou en argile.

1. Cf. note précédente.

3° Fragment de relief de l'Acropole d'Athènes; époque mal déterminée, probablement hellénistique. Deux hommes armés (fig. 12) <sup>1</sup>. Bouclier en ovale tronqué du type dit hexagonal; casque attique, épée à bords parallèles, dont une mutilation du relief a détruit l'extrémité; gantelet souple à la main droite; torse nu; court jupon, ceinture; les jambes manquent.



Fig. 12. — RELIEF DE L'ACROPOLE (Bienkowski).

4° Peinture de l'Esquilin; II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Un guerrier, désigné sous le nom de M. Fannius et figuré trois fois (fig. 13 et 14) <sup>2</sup>. Casque à grandes ailes; grand bouclier ovale; deux cnémides; torse nu; court jupon; ceinture; pieds nus; armes offensives non figurées.

5° Autre peinture de l'Esquilin, figurant des épisodes de la légende d'Énée <sup>3</sup>, I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Les Rutules y sont représentés sous l'aspect de Barbares, avec des accoutrements variés (fig. 15 et 16). Armés de boucliers longs, soit ovales, soit hexagonaux, la plupart sont entièrement nus, quelques-uns ont une tunique, quelques-uns le jupon court. Leurs armes offensives sont tantôt la lance, tantôt un court glaive spatulé du type italo-grec, dont le fourreau est suspendu soit à droite, soit à gauche, au ceinturon ou au baudrier. Quelques-uns sont casqués; aucun n'a de gantelet ni de jambières; les pieds sont nus.

1. Le Bas-Reinach, *Voyage archéologique*; *Mon. fig.*, pl. 18, 2; Bienkowski, *op. laud.*, fig. 250.

2. *Bull. della commiss.*, 1889, pl. 11-12; S. Reinach, *Répert. de peintures*, 220, 2.

3. *Monum. dell' Instit.*, X, 60; S. Reinach, *Répert. de peint.*, 176 et 177.

6° Statuette de bronze de la collection Carmichel (fig. 17) <sup>1</sup>. Chevelure rude et inculte; pagne noué sur la hanche gauche. Pas d'armes.

Il faut ajouter à cette liste les figurations suivantes, considérées aussi par Bienkowski comme celles de Vénètes :

7° Statuette de terre cuite d'Asie Mineure : guerrier mort (fig. 18) <sup>2</sup>. Casque ogival <sup>3</sup>; bouclier circulaire; torse nu; court jupon; ou, peut-être, cuirasse collante et tunique <sup>4</sup>.

8° Enfin la lampe du British Museum <sup>5</sup> signalée et figurée plus haut (fig. 6) comme appartenant à notre groupe.

Du groupe constitué par Bienkowski on doit, semble-t-il, éliminer la statuette de Pergame, que d'ailleurs il ne mentionne pas dans son étude d'ensemble. Même si l'on admet qu'elle figure un jupon



Fig. 13 et 14. — M. FANNIUS. Peinture de l'Esquilin (Bulletino).

court, ce qui n'est pas certain, la présence du bouclier rond et surtout l'excentricité du lieu de fabrication ne permettent guère de la rattacher aux autres monuments <sup>6</sup>. Dans ceux-ci

1. E. Strong, *Exhibition of ancient Greek art*, pl. LIX; Bienkowski, *op. laud.*, fig. 251.

2. Winter, *Typen der figürlichen Terrakotten*, II, p. 385, n° 2; S. Reinach, *les Gaulois dans l'art antique*, 1888-1889, fig. 20; Bienkowski, p. 128 et fig. 181. — La provenance indiquée est Pergame; mais la provenance réelle, ou tout au moins le lieu de fabrication, doit être Myrina (Bienkowski, *loc. cit.*).

3. Casque plutôt que bonnet : la couleur bleue dont il est peint semble indiquer qu'il est en fer.

4. Bienkowski hésite entre les deux interprétations et pense que, si le guerrier est cuirassé, il peut représenter un Grec; mais le torse semble bien être nu.

5. Walters, *Catalogue*, n° 565, fig. 107; Bienkowski, *op. laud.*, p. 133.

6. La nationalité de ce guerrier est incertaine. M. S. Reinach l'a considéré

on peut reconnaître avec Bienkowski que l'équipement est



Fig. 15 et 16. — RUTULES. Peinture de l'Esquilin (Monumenti).



Fig. 17. — STATUETTE DE BRONZE. Coll. Carmichel (Bienkowski).

assez homogène, ses caractères distinctifs étant l'emploi du jupon court et du bouclier oblong (ovale ou hexagonal). Néanmoins il est aisé de relever, entre les équipements des divers personnages, des différences qui ne sont pas toutes négligeables, et par exemple, pour nous borner aux plus importantes, entre l'épée spatulée des « Rutules » de l'Esquiline et l'épée à bords parallèles des reliefs d'Athènes et de Diarazzo, entre le jambart unique de ceux-ci et la paire de cnémides de M. Fannius, entre la présence et l'absence du gan-



Fig. 18. — STATUETTE D'ARGILE. Myrina (Bienkowski).

comme un Galate (*les Gaulois dans l'art antique*, p. 34), et j'ai moi-même adopté cette opinion (*Revue archéol.*, 1927, I, p. 146), qui me paraît aujourd'hui douteuse. Il est tant de peuples anciens dont le costume et les armes nous sont inconnus qu'on ne peut espérer identifier tous les guerriers que figurent les monuments. L'idée qu'un coroplaste de Myrina ait pu représenter un guerrier vénète (Bienkowski, p. 128) paraît inadmissible.



telet. Les reliefs de Durazzo, surtout, figurent plusieurs pièces très caractéristiques, jambart unique, pectoral, épée tronquée, ceinture à tablier de lanières, jupon drapé et relevé sur les hanches, qu'on ne voit sur aucun des autres monuments. Si bien que, malgré l'homogénéité foncière de l'équipement, ces particularités nombreuses engagent à établir dans ce groupe des subdivisions, à y voir, par exemple, des représentants de tribus différentes d'un même peuple.

Il semble qu'on puisse aller beaucoup plus loin. Ce n'est certes pas accroître l'hétérogénéité du groupe constitué par Bienkowski que d'y introduire les personnages figurés sur nos lampes. Leur équipement, également caractérisé par le jupon et le bouclier ovale, s'apparente de si près, par l'usage du gantelet et la disposition du jupon, à celui des reliefs de Durazzo (cf. surtout fig. 10), que celui-ci présente assurément plus de rapport avec l'équipement des lampes qu'avec celui d'aucun des autres monuments. Nous n'avons plus ainsi deux groupes, mais un seul.

Peut-être dira-t-on que ce groupe n'est pas homogène, étant constitué par des guerriers et par des gladiateurs. Mais l'on verra plus loin que cette hétérogénéité n'est qu'apparente. Et, d'autre part, le groupe formé par Bienkowski comprenait déjà et des guerriers et des gladiateurs. Les personnages des deux peintures de l'Esquilin, ceux de la frise de Delphes, en effet, sont certainement désignés comme guerriers par la nature des scènes dans lesquelles ils figurent. Mais, sans parler des personnages du relief d'Athènes, dont la condition est douteuse, ceux des reliefs de Durazzo ne peuvent pas, me semble-t-il, être autre chose que des gladiateurs.

Telle était l'opinion exprimée par Heuzey<sup>1</sup>; Ad. Reinach, au contraire, pensait y reconnaître des guerriers illyriens à cause de la *sica* que porterait l'un d'eux, et aussi du « *subligaculum* particulier, qui rappelle celui de l'archer dalmate A. Daverzus<sup>2</sup> ». Bienkowski, comme on sait, les classait

1. Heuzey, *Miss. archéol. de Macédoine*, p. 383.

2. Ad. Reinach, *les Mercenaires et les colonies militaires de Pergame*, in *Revue archéol.*, 1909, II, p. 57, note 1.

parmi ces Vénètes, précisément déterminés par la présence de ce même jupon <sup>1</sup>. En réalité leur équipement est sans autre exemple dans nos figurations de guerriers barbares. Leur casque, d'ailleurs mutilé et d'interprétation incertaine, ne peut nous guider. Leurs boucliers appartiennent à un type très commun. L'épée, au contraire, est caractéristique, mais sans autre exemple, car dans cette arme rectiligne coupée net on ne saurait reconnaître avec Ad. Reinach la *sica*, qui était courbe et aigüe <sup>2</sup>, ni, avec Bienkowski <sup>3</sup>, les « *gladii praelongi ac sine mucronibus* » des Gaulois d'Hannibal <sup>4</sup>, qui sont tout simplement les épées à pointe mousse de Latène II. Quant au jupon finement drapé, nous verrons qu'il fut inconnu des Vénètes, et s'il rappelle, en effet, de fort près la façon dont, sur les stèles funéraires, est drapée la tunique non seulement d'Annaius Daverzus, mais de tous les soldats romains <sup>5</sup>, c'est, sans doute, que c'était là une mode romaine, et l'on ne saurait tirer de ce rapprochement aucune indication d'origine. Si le gantelet <sup>6</sup> a peut-être été employé par les Illyriens <sup>7</sup>, rien ne permet d'en attribuer l'usage aux Vénètes. Le pectoral en écusson et le jambart unique <sup>8</sup> n'appartiennent à l'équipement de guerre d'aucun peuple de l'antiquité.

1. Bienkowski, *op. laud.*, p. 184.

2. Cf. Ad. Reinach, in *Dict. des ant.*, s. v. *Sica*.

3. Bienkowski, *op. laud.*, p. 182 et note 1.

4. Tite-Live, XXII, 46, 5.

5. Stèles de porte-enseignes : S. Reinach, *Répert. de reliefs*, II, 35, 2 et III, 527; de légionnaires : *ibid.*, II, 52, 4; 73, 2; d'un archer; *ibid.*, II, 66, 4; etc.

6. Sur les gantelets et brassards, voir Saglio, *Dict. des ant.*, s. v. *Manica*, et E. Caetani Lovatelli in *Bull. com. de Comm.*, 1900, p. 252 et suiv. Ces listes, toutefois, devraient être complétées et refaites, car elles ne distinguent pas les armes de guerre des armes gladiatoires et confondent des types entièrement différents, notamment nos gantelets de main droite et le gantelet de main gauche dont Xénophon recommande l'emploi aux cavaliers (*Equit.*, XII).

7. Si, du moins, l'arc de Pola se rapporte à des victoires sur les Illyriens, ce qui est plus que douteux; cf. E. Löwy, *Die Anfänge des Triumphbogens*, p. 2. On trouve sur les frises de cet arc des gantelets de type gladiatoire; on en trouve aussi sur la frise de Berlin (Cumes?) et sur l'urne d'Anagni; mais ce dernier monument figure beaucoup d'armes de fantaisie et, sur les deux autres, plusieurs sont suspectes.

8. Sur le jambart unique voir mes *Armes romaines*, p. 165 et suiv.

C'est, dit Bienkowski, « ne sachant comment les nommer », que Heuzey qualifia de gladiateurs les personnages de Durazzo <sup>1</sup>. Si l'on entend par là que ce fut pour avoir constaté que leur équipement n'était celui d'aucun peuple connu, la raison n'était déjà pas si mauvaise. On en peut, cependant, trouver de plus positives : le gantelet, le jupon plissé, sans parler du bouclier, se retrouvent chez les gladiateurs de nos lampes, et l'on sait assez que la jambière unique est fréquente dans l'équipement gladiatoire <sup>2</sup>. Le pectoral s'y rencontre également (*infra*, fig. 29), d'une forme identique à celle que figure le relief de Durazzo <sup>3</sup>. En somme, à la réserve du glaive sans pointe, toutes les pièces de l'équipement de ces personnages se retrouvent avec certitude dans celui des gladiateurs, et c'est comme tels, selon toute vraisemblance, qu'il faut les considérer.

Il convient peut-être, comme nous verrons, de ranger dans la même catégorie les personnages du fragment d'Athènes (fig. 12). Mais contentons-nous, pour l'instant, de constater que les personnages du groupe constitué par Bienkowski et ceux de la série des lampes doivent être réunis en un seul groupe, et que ce groupe comprend à la fois des gladiateurs et des guerriers, les uns et les autres pourvus du jupon court et du bouclier oblong.

### III

A quelle classe appartiennent ces gladiateurs ? A quel peuple ces guerriers ? Chacun de ces groupes et, le plus souvent, chacun des personnages a déjà été l'objet d'une ou de plusieurs interprétations. Meier est, je crois, le premier qui ait remarqué l'équipement particulier de ces gladiateurs <sup>4</sup>. Il

1. Bienkowski, *op. laud.*, p. 181.

2. Cf. G. Lafaye, in *Dict. des ant.*, s. v. *Gladiatores*.

3. Cf. S. Reinach, *Répert. de reliefs*, II, 38,5; 163, 2; etc.

4. P. J. Meier, *De gladiatura romana quaestiones selectae*, 1881. Il semble n'avoir connu de nos gladiateurs qu'une seule représentation, la lampe mentionnée plus haut et publiée par Henzen (reprod. dans Saglio, *Dictionn.*,

les considérait comme des mirmillons, caractérisés, dit Festus, par un armement gaulois<sup>1</sup>. Lafaye semble adopter cette opinion<sup>2</sup>, inconciliable avec celle de Juste Lipse, pour qui les mirmillons étaient, comme les cruppellaires, bardés de fer de la tête aux pieds<sup>3</sup>. Aussi les descripteurs de nos lampes manifestent-ils un légitime embarras, à moins qu'ils ne gardent une réserve justifiée. Babelon et Frœhner se contentent de la qualification de gladiateurs<sup>4</sup>; Walters, suivant les cas, y voit des samnites, des thraces, des hoplomaques<sup>5</sup>.

Le même désaccord se montre dans la détermination des guerriers. Sans parler des personnages de Durazzo, dont, comme on a vu, la qualité de gladiateurs a été contestée, rappelons que le M. Fannius de la peinture de l'Esquilin a été considéré tantôt comme un chef ombrien ou samnite (Visconti, Münzer, Ad. Reinach)<sup>6</sup>, tantôt comme un Romain (Hülse, Weege)<sup>7</sup>, avant d'être, par Bienkowski, tenu pour « un Vénète au service de Rome<sup>8</sup> ». Quant aux guerriers de la frise de Delphes, au temps où ce monument passait pour commémorer la victoire des Grecs sur les bandes celtiques, on voyait en eux des Gaulois<sup>9</sup>. Après y avoir reconnu une représentation de la bataille de Pydna, Homolle décrit ces guerriers comme des « Thraces, Gaulois ou Péoniens<sup>10</sup> »; Ad. Rei-

fig. 3585). Friedlaender n'en mentionne aucune (*Darstellungen aus der Sittengesch. Roms*, 5<sup>e</sup> éd., 1881, II, p. 475 s. et 479 s.).

1. Festus, p. 285 M.

2. Lafaye, in Saglio, *Dictionn.*, s. v. *Gladiator*, p. 1588.

3. Justi Lipsii, *Opera*, t. II, Lugd. 1613 : *Saturnalia sermonum*, lib. II, cap. x, p. 178 et suiv.

4. *Musées de l'Algérie...*, Musée Lavignerie, p. 55; Frœhner, *Catal. du musée de Marseille*, p. 319.

5. Walters, *Catal. of lamps*, p. 555 et 664.

6. C. L. Visconti, in *Bull. Rom.*, 1889, p. 340; Münzer, in Pauly-Wissowa, *Real-Encykl.*, VI, 2, p. 1748; Ad. Reinach, in *Rev. arch.*, 1907, II, p. 232 et suiv.

7. Hülse, in *Röm. Mitteil.*, 1981, p. 111; Weege, in *Jahrb. d. Inst.*, 1909, p. 145.

8. Bienkowski, *les Celtes*, p. 183.

9. Ulrichs, *Reisen und Forschungen in Griechenland*, 1840, I, p. 38; E. Curtius, *Anecdota delphica*, 1843, p. 97; A. Conze et A. Michaelis, in *Annali dell' Istit.*, 1861, p. 45; Th. Homolle, in *Gaz. des Beaux-Arts*, 1894, II, p. 452.

10. Homolle, *Mélanges Boissier*, 1902.



nach les tient pour des Péligniens (Samnites)<sup>1</sup> et Bienkowski pour des Vénètes, auxiliaires des Romains<sup>2</sup>. Enfin l'équipement des Rutules de l'Esquilin n'avait pas, que je sache, attiré l'attention, et nul n'avait contesté leur nationalité jusqu'au moment où Bienkowski les enrôla parmi ses Vénètes<sup>3</sup>.

A ces déterminations diverses, qui ne sont pas toutes à rejeter, on peut reprocher surtout ce fait que leurs auteurs, dans chaque cas, ont procédé le plus souvent comme si ce cas était isolé. Même Bienkowski, qui a eu le mérite de grouper ceux où il voyait des guerriers, en excluant les gladiateurs, s'est privé d'un utile élément de comparaison. Il est nécessaire de considérer le groupe dans son ensemble et de ne proposer qu'une détermination qui convienne à tous ses éléments.

Plusieurs de nos monuments n'offrent guère de prise à l'hypothèse; mais quelques-uns permettent au moins des conjectures et imposent des éliminations. Si le peintre de l'Esquilin, pour caractériser ses Rutules, leur a attribué aux uns le jupon court, aux autres la nudité complète, à tous le bouclier oblong, c'est, sans doute, qu'il croyait que tel était bien l'équipement de guerre des anciens Rutules. Et il le croyait soit parce que la tradition le leur attribuait, soit, ce qui revient au même, parce qu'il savait que cet équipement avait été autrefois en usage chez quelque peuple italique. Cet usage pouvait d'ailleurs n'avoir pas disparu depuis longtemps et il fallait même, pour qu'on s'en souvînt, que cette disposition fût assez récente. Il ne paraît pas téméraire de supposer qu'un tel équipement a pu appartenir à des Italiens vaincus par Rome un siècle ou deux avant la date de la peinture.

Cette hypothèse paraît fortifiée par l'examen de la fresque où figure M. Fannius. Dans ce chef, dont, au registre inférieur, les troupes battent en retraite et qui lui-même, seul, sans lance et sans épée et, au registre médian, sans casque

1. Ad. Reinach, in *Bull. de corr. hell.*, 1910, p. 453.

2. Bienkowski, *op. laud.*, p. 180.

3. *Ibid.*, p. 183.

ni bouclier, vient conférer avec Q. Fabius appuyé sur sa lance et assisté de son armée, il ne me paraît pas possible de voir un auxiliaire de Rome, encore moins un Romain; c'est assurément un ennemi. La date de cette peinture fournit encore une utile indication : comme elle appartient à la fin du III<sup>e</sup> ou au début du II<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, non seulement la guerre qu'elle commémore a eu lieu, au plus tard, au III<sup>e</sup> siècle, mais



Fig. 19. — FANTASSIN NU. Monument de Paul-Émile (Bienkowski).

le nom M. Fannius, à cette époque, ne peut être que celui d'un Italien.

Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, au contraire, ces Italiens combattent dans l'armée romaine. Nous les retrouvons, en effet, sur la frise de Delphes, sous les deux aspects qu'ils présentent sur les peintures de l'Esquilin, les uns munis du jupon court et du grand

bouclier ovale, les autres entièrement nus, mais ici armés d'un petit bouclier rond (fig. 19). Pour déterminer plus exactement leur nationalité, nous pouvons faire appel aux récits de Tite-Live et de Plutarque<sup>2</sup>; non que la frise de Delphes doive être considérée comme représentant fidèlement tel épisode de la bataille<sup>3</sup>, mais il est raisonnable de

1. On a supposé (Visconti, Ad. Reinach) que c'était une copie des peintures exécutées par Fabius Pictor en 304 sur les murs du temple de Salus et commémorant la deuxième guerre samnite. Cette hypothèse, sur laquelle nous reviendrons plus loin, a été combattue notamment par Hülsen et Helbig, dont les objections sont assez faibles. Pour détails et références voir Ad. Reinach in *Revue archéol.*, 1907, II, p. 232, note 2.

2. Tite-Live, XLIV, 40; Plutarque, *Paul-Émile*, 18-21.

3. Voy. à ce sujet les remarques de Bienkowski, p. 177 et 185; elles ne sont d'ailleurs pas toutes exactes et il faut, semble-t-il, admettre, avec Homolle et Ad. Reinach, que le cheval figuré sur la face nord est bien le cheval échappé mentionné par Tite-Live et par Plutarque. Bienkowski (p. 169 et 177) attribue ce cheval à un guerrier figuré blessé; mais cette interprétation est inadmissible, le guerrier en question (Bienkowski, fig. 245 c, N) ayant un bouclier de fantassin.

croire que les auxiliaires dont l'image a été jugée digne de figurer avec celle des légionnaires<sup>1</sup> ont mérité cet honneur par un rôle particulièrement glorieux. Or, si le texte de Tite-Live, d'ailleurs tronqué, ne fournit aucune indication à cet égard, celui de Plutarque nomme expressément les Ligures<sup>2</sup>, les Péligniens et les Marrucins<sup>3</sup>, mais attribue aux Péligniens une conduite spécialement valeureuse<sup>4</sup>. On peut donc admettre au moins comme vraisemblable l'interprétation d'Ad. Reinach et voir dans les guerriers à jupon court, peut-être aussi dans les guerriers nus<sup>5</sup>, des Péligniens, en tous cas des Italiotes.

Si l'on considère maintenant que l'équipement de ces guerriers se retrouve sans importante modification dans celui d'une classe de gladiateurs, le nom de Samnites vient, semble-t-il, de lui-même à l'esprit pour désigner et les gladiateurs et les guerriers. En effet, d'un passage bien connu de Tite-Live<sup>6</sup>, que nous étudions plus loin, il ressort qu'il existait à Capoue des gladiateurs appelés Samnites et portant l'équipement des guerriers samnites. Et, d'autre part, ce nom de Samnites fut à Rome, jusqu'à l'époque d'Auguste<sup>7</sup>, celui d'une classe de gladiateurs<sup>8</sup>.

Ainsi la détermination de Samnites paraît pouvoir s'appliquer d'une part aux guerriers que nous voyons combattre contre les Romains sur les peintures de l'Esquilin, puis avec eux sur les frises de Delphes, d'autre part aux gladiateurs des lampes de Marseille.

1. On doit, semble-t-il, considérer comme légionnaires les fantassins cuirassés.

2. Plutarque, *loc. cit.*, 19.

3. *Ibid.*, 21.

4. *Ibid.*

5. Mais non, comme le croit Ad. Reinach, dans les fantassins cuirassés qui sont, je l'ai dit, des légionnaires. Il serait d'ailleurs inconcevable que l'armée romaine ne fût représentée que par les auxiliaires.

6. Tite-Live, IX, 40.

7. Juste Lipse, *op. laud.*, II, p. 718.

8. Références, *ibid.*, et Lafaye, in *Dict. des ant.*, s. v. *Gladiator*.

## IV

Cette détermination, semble-t-il, résulte naturellement du témoignage concordant des monuments et des textes. Ce n'est, toutefois, qu'une hypothèse. Il nous reste à la confronter avec les autres déterminations, à l'éprouver par l'examen des objections qu'on peut lui opposer et, si possible, à la confirmer par des arguments plus décisifs.

A la vérité, parmi les déterminations proposées, il n'en est guère qu'on doive retenir. Nulle d'entre elles ne prétend s'appliquer à l'ensemble du groupe; nulle, en effet, ne s'y applique, ce qui pourtant est une condition nécessaire. On ne voit pas, d'ailleurs, beaucoup de peuples italiens qui, vaincus par Rome, lui aient ensuite fourni d'une part des corps de troupes, de l'autre des armes gladiatoires.

Meiër, je le rappelle, proposait de voir dans nos gladiateurs des mirmillons, dont le nom ancien aurait été *galli* et qui auraient porté des armes gauloises<sup>1</sup>. Si cette détermination était exacte, on pourrait songer à appliquer à tout notre groupe la qualification de Gaulois. Mais une telle hypothèse se heurte à toutes sortes de difficultés. M. Fannius ne peut être, à cause de son nom, un Cisalpin du III<sup>e</sup> siècle; il serait étrange que, pour caractériser des Rutules, on leur eût donné un équipement gaulois. Mais surtout il n'y a aucune raison de voir dans nos gladiateurs ou des mirmillons ou des Gaulois. Je ne m'arrêterai pas à chercher si nous pouvons reconnaître ici leur équipement, qui est fort mal connu; il semble établi, toutefois, que leur casque était pourvu d'un masque<sup>2</sup>, tandis que nos gladiateurs ont le visage découvert. Le mirmillon, comme le gaulois, était normalement opposé au rétiaire<sup>3</sup>; sur les lampes, nos gladiateurs combattent entre eux ou contre d'autre *scutati*.

1. Ci-dessus, p. 249 et 250.

2. Divers casques figurés ou réels portent l'image d'un poisson, insigne de ces gladiateurs : ces casques sont pourvus d'un masque; cf. Friedlaender, *Sittengeschichte*, II, p. 482.

3. Lafaye, in *Dict. des ant.*, s. v. *Gladiator*, p. 1587



J'ajoute que le mirmillon continue, jusqu'à la fin de l'Empire, à figurer dans les jeux <sup>1</sup>, tandis que les monuments ne représentent plus, après le milieu du 1<sup>er</sup> siècle, le bouclier ovale au bras des gladiateurs. Quelle raison, au reste, y aurait-il de donner aux nôtres le nom de Gaulois ? C'est, dit-on, que leur bouclier est « tout à fait semblable à celui qui est généralement attribué aux Gaulois <sup>2</sup> ». Cette détermination n'est donc que l'effet de l'erreur si commune par laquelle on réserve aux seuls Gaulois l'usage du bouclier ovale ou hexagonal. En réalité, ce bouclier était employé non seulement en Gaule, mais en Espagne, en Bretagne, en Italie, chez les Illyriens, les peuples du Danube, les Scythes et même dans les monarchies hellénistiques <sup>3</sup>. Peu d'armes sont moins caractéristiques et sa présence au bras d'un guerrier ne suffit pas, tant s'en faut, à désigner ce guerrier comme Gaulois. Les Gaulois, d'ailleurs, ne portaient ni l'épée courbe ni le jupon de nos gladiateurs, dont l'équipement appartient donc à un autre peuple.

Ce peuple est-il celui des Vénètes ? Du témoignage douteux de deux statuettes grossières représentant des personnages en prière <sup>4</sup>, Bienkowski a cru pouvoir conclure « qu'aux environs d'Este vivait anciennement une tribu dont les membres avaient coutume de porter autour des hanches des jupes » courtes comme celles de nos guerriers <sup>5</sup>. Le fait, assurément, n'a rien d'inadmissible; le jupon court, en effet, le *perizôma* des Grecs, le *cinctus*, *campestre*, *subligaculum* des Romains a été porté par bien des peuples <sup>6</sup>; c'est, presque partout, notamment dans le monde méditerranéen, la pièce essentielle du costume primitif, et il s'était conservé à titre de vêtement de travail ou d'exercices physiques dans les

1. Cf. Friedlaender, *op. laud.*, II, p. 483.

2. Lafaye, *loc. laud.*

3. J'ai donné les principales références dans mes *Armes romaines*, p. 68 et suiv. et dans *Revue archéol.*, 1923, II, p. 62.

4. *Notizie d. scavi*, 1888, pl. V<sup>1</sup>, 9 et VIII, 8.

5. Bienkowski, *les Celtes*, p. 180.

6. Pour les exemples en Grèce et en Italie cf. Saglio, in *Dict. des ant.*, s. v. *Cinctus*.

pays où la nudité totale n'était pas admise en public. Ce n'est donc pas seulement aux environs d'Este, mais dans toute l'Italie que ce pagne était en usage.

En revanche, il n'est guère, à notre connaissance, de peuples occidentaux dont le pagne ait constitué le vêtement de guerre. Et l'on peut dire que les Vénètes ne sont pas de ceux-là. Nous ne manquons point pour l'affirmer d'éléments de comparaison, l'équipement de guerre des Vénètes nous est connu par des documents nombreux, authentiques, échelonnés sur

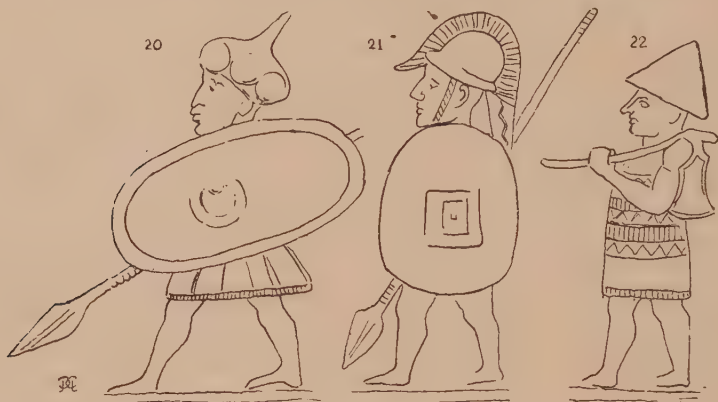


Fig. 20-22. — VÉNÈTES DU VI<sup>e</sup> SIÈCLE, Situle Zannoni.

une période de quatre siècles, et dont on s'étonne que Bienkowski n'ait cité qu'un seul (fig. 23) <sup>1</sup> et n'ait figuré aucun. Les plus anciens, qui remontent aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, sont fournis par les situles, ceintures, miroirs et autres objets de bronze ornés de personnages gravés, notamment de guerriers <sup>2</sup>. Ces objets ayant été fabriqués dans la région d'Este <sup>3</sup>, les

1. D'après Bienkowski, ce personnage n'a qu'« une jupe autour des hanches; le reste du corps est nu ». Cette nudité du torse n'est qu'une apparence due à la grossièreté d'exécution : les guerriers de nos figures 24 et 25, qui appartiennent à la même série, ont certainement une tunique; cependant l'encolure n'en est pas figurée.

2. Liste dans A. Bertrand et S. Reinach, *les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, 1894, p. 96; Déchelette, *Manuel d'archéologie*, II, 2, p. 768.

3. Déchelette, *loc. laud.*, p. 764.

guerriers sont des Vénètes. Il suffit d'un coup d'œil pour constater qu'entre leur équipement (fig. 20 à 22) et celui de nos guerriers à jupon court il n'y a vraiment aucune ressemblance. Plus différent encore est le costume à braies et à manches longues des Vénètes du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle figurés sur le fourreau de Hallstatt <sup>1</sup>.



Fig. 23-25. — VÉNÈTES DU III<sup>e</sup> SIÈCLE. Statuettes d'Este (Montelius).

A l'époque gauloise, il est vrai (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle), l'équipement s'est un peu modifié : les Vénètes, alors, dit Polybe, « dans leurs mœurs et leur costume sont peu différents des Celtes <sup>2</sup> » ; or les Celtes n'ont pas, je le répète, porté le pagne comme costume de guerre. Pour cette époque aussi, d'ailleurs,

1. *Ibid.*, fig. 297.

2. Polybe, II, 17.

nous avons des monuments figurés : des lames de bronze repoussé et quelques statuettes, trouvées à Este (fondo Baratela)<sup>1</sup>. Ces guerriers portent une tunique et parfois un casque (fig. 23 à 25); l'un d'eux, avec sa cotte de mailles et son épée de Latène suspendue à un ceinturon métallique, a tout à fait l'équipement gaulois (fig. 26).



Fig. 26. — VÉNÈTE DU III<sup>e</sup> SIÈCLE. Statuette d'Este (Montelius).

Ainsi l'équipement de guerre des Vénètes est tout différent de celui de nos guerriers. Cette constatation était à prévoir : les Vénètes n'ont jamais combattu les Romains, ils n'ont joué à Pydna aucun rôle dont ait parlé l'histoire, ni leur nom ni leurs armes n'ont caractérisé une classe de gladiateurs ; ajoutons qu'il serait surprenant que, pour faire reconnaître des Rutules, le peintre de l'Esquilin leur eût donné l'équipement des Vénètes.

Il n'est, semble-t-il, aucun autre peuple auquel on puisse attribuer et nos guerriers et nos gladiateurs. A la vérité, notre ignorance est grande en ces matières comme en quelques autres ; mais, sous cette réserve, en voyant en eux des Samnites, nous émettons la seule hypothèse présentant quelque vraisemblance.

## V

Cette hypothèse, cependant, avant d'être admise, doit subir la même épreuve que celles de Meier et de Bienkowski.

1. Statuettes : Montelius, *la Civilisation primitive en Italie*, pl. 61, nos 1 à 4 (d'où nos fig. 23 à 26). Les lames de bronze (*Ibid.*, pl. 60, nos 3, 5, 6, 8) représentent un trompette et des cavaliers, d'ailleurs intéressants, mais dont le bouclier masque le corps.



Celles-ci ont succombé à une comparaison avec l'équipement authentique soit des Gaulois, soit des Vénètes. La nôtre supportera-t-elle la confrontation avec ce que nous savons de l'équipement des guerriers samnites et de celui des gladiateurs de même nom ?

De celui des gladiateurs samnites nous ne savons pas grand'chose, et l'on ne peut assez admirer les érudits qui ont reconnu des représentants de cette armature dans des figurations, d'ailleurs différentes et même contradictoires <sup>1</sup>. Nous avons plusieurs images antiques de gladiateurs accompagnées du nom de leur classe, mais aucune, que je sache, ne porte le mot *Samnis*. De témoignage littéraire proprement direct, on ne peut citer que celui de Juvénal, qui leur attribue « le ceinturon, le brassard, le casque à crête et le jambart à la jambe gauche <sup>2</sup> ». Mais cet équipement est commun à plusieurs classes de gladiateurs et n'a rien de caractéristique. Un témoignage plus complet, et qui n'est indirect qu'en apparence, comme nous verrons plus loin, est celui de Tite-Live qui, après avoir décrit les armes des guerriers samnites, rapporte que ces armes furent attribuées par les Campaniens à leurs gladiateurs et semble bien vouloir dire par là que les gladiateurs samnites avaient exactement les mêmes armes que les guerriers <sup>3</sup>. Nous n'avons donc pas à les distinguer et sommes ramenés à considérer exclusivement l'équipement des guerriers samnites.

L'équipement samnite ou, plus exactement, l'équipement des diverses populations sabelliennes, dont les guerres contre Rome occupèrent une bonne partie du III<sup>e</sup> siècle, nous est imparfaitement connu, même après la pénétrante étude de

1. L. Friedländer, *Sittengeschichte*, 5<sup>e</sup> éd., II, p. 483 et suiv.; G. Lafaye, in *Dict. des ant.*, s. v. *Gladiator*, p. 1584; etc., cf. V. Chapot, in *Dict. d'archéol. chrét.*, s. v. *Gladiateurs*, p. 1275. Juste Lipse se contentait de la description de Tite-Live : « Picturam omnem sperno prae hac descriptione », dit-il (*Œuvres*, t. II, 1613, p. 719). Il faisait, d'après cette description, exécuter un dessin (p. 719) d'un *hoplomachus sive samnis*, qui témoigne, en effet, d'un complet mépris des monuments figurés, mais ne le justifie pas.

2. Juvénal, VI, 256.

3. Tite-Live, IX, 40.

Weege et malgré l'abondance et la variété des documents <sup>1</sup>. Entre les divers témoignages, notamment ceux des monuments figurés, fort nombreux, apparaissent des différences importantes. Ces différences permettent d'établir plusieurs groupes ayant chacun son équipement propre et correspondant sans doute à des peuples divers. Certains de ces équipements sont représentés par un seul monument figuré, et il en a certainement existé dont nous n'avons aucune représentation : la description de Tite-Live ne correspond à aucun monument figurant soit des guerriers soit des gladiateurs <sup>2</sup>. Il ne faut donc point s'attendre à retrouver parmi ces monuments un équipement identique à celui que nous cherchons à déterminer; d'autant que, si cet exemple existait, il eût été déjà relevé soit par Weege, soit par Bienkowski. Il suffira, pour que notre hypothèse subsiste, que les plus caractéristiques des pièces de notre équipement se retrouvent dans celui des guerriers sabelliens.

L'épée tronquée du relief de Durazzo ne s'y retrouve pas, il faut l'avouer. Mais le fait perd beaucoup de son importance si l'on se souvient qu'elle ne se retrouve pas davantage ailleurs, comme arme de guerre du moins <sup>3</sup>. En revanche, le glaive courbe des gladiateurs paraît bien devoir être assimilé au *falcatus ensis* que Virgile attribue aux Osco-Campaniens et Silius Italicus aux Picentins <sup>4</sup>, et que figure, dans des trophées d'armes samnites, une patelle trouvée à Chieti (fig. 27) <sup>5</sup>.

Le bouclier ovale était également en usage dans l'Italie méridionale <sup>6</sup>; et ce fait n'est guère significatif, sans doute,

1. F. Weege, *Bewaffnung und Tracht der Osker*, in *Jahrb. des Instit.*, 1909, p. 141-162. On trouvera aussi d'intéressantes indications dans Bienkowski, *op. laud.*

2. M. Weege a vainement essayé, dans l'étude citée, de concilier cette description avec le témoignage des monuments figurés.

3. Un glaive à lame semblablement tronquée, mais en outre coudée, figure parmi des armes gladiatoires, sur un relief de Bordeaux : Espérandieu, *Recueil général*, I, n° 1235.

4. Virgile, *Æneid.*, VII, 732; Silius Italicus, *Punicor.*, VIII, 582; cf. Weege, *op. laud.*, p. 158.

5. Zahn, in *Archäol. Anzeiger*, 1909, col. 561 et suiv.

6. Weege, *op. laud.*, p. 144, n'en énumère que trois exemples; il serait

ce bouclier étant alors fort répandu, mais il est plus intéressant de le retrouver chez les Samnites (fig. 28) <sup>1</sup> précisément avec la même arête, caractéristique et rare, que présente celui de nos gladiateurs. Quant au petit bouclier rond que portent, sur le monument de Paul-Émile, les guerriers nus alliés des Romains, peut-être y faut-il reconnaître la *parmula Bruttiana* que Marius devait donner à toutes les troupes légères de l'armée romaine <sup>2</sup>. Le témoignage des monuments figurés établit d'ailleurs que certains peuples italiotes avaient coutume de combattre nus <sup>3</sup>.



Fig. 28. — Bouclier Samnite. Peinture de Capoue (Weege).



Fig. 27. — Falcatus Ensis Samnite. Pâttelle de Chieti (Zahn).

Toutes les formes de casque figurées par nos monuments se retrouvent en Italie méridionale ; mais plusieurs y sont particulièrement fréquentes et même caractéristiques. Le casque de nos gladiateurs appartient au type italo-celtique dont l'aire de dispersion est considérable, mais, comme je l'ai dit ailleurs, l'origine italique <sup>4</sup>. Le casque du relief de l'Acropole (*suprà*, fig. 12) est du type attique qui, à partir du iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C., n'est plus guère employé qu'en Italie méridionale ; c'est le casque ordinaire des Samnites aux iv<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> siècles <sup>5</sup>. Celui de M. Fannius est encore plus spécifiquement italique, avec son timbre élevé et ses para-

aisé d'en citer d'autres, quoique le bouclier rond hellénique, en Italie méridionale, eût, au iii<sup>e</sup> siècle, presque supplanté le bouclier ovale indigène.

1 Weege, *Oskische Grabmalerei*, in *Jahrbuch*, 1909, p. 101-141 ; fig. 3.

2 Festus, p. 31 et 238 M. ; cf. Weege, p. 146. Dans Festus 238, il faut corriger *militēs* en *velites* ; Ad. Reinach, dans *Bull. de corr. hell.*, 1910, p. 452 ; A. Schulten, dans *Hermes*, 1928, p. 240 et s.

3 Monnaies du Bruttium : Garrucci, *Monete dell' Italia*, pl. 124, 22 ; de Larinum : *ibid.*, pl. 90, 30-31 ; vases lucaniens : S. Reinach, *Rép. de vases*, I, 364 ; II, 16 et 59 ; apuliens : *ibid.*, I, 419 ; appliques de vases céramiques apuliens : Bienkowski, *les Celtes*, fig. 142.

4 P. Couissin, *Armes romaines*, p. 261 ; cf. *Revue archéol.*, 1930, I, p. 93.

5 Weege, *Bewaffn. und Tracht.*, p. 156.

gnathides couvrant les oreilles (fig. 14); ce dernier caractère, exceptionnel en Grèce, apparaît très fréquemment sur les peintures italiotes<sup>1</sup>. Enfin, si l'on rencontre ailleurs des casques ornés d'ailes<sup>2</sup>, nulle part, sans doute, cette décoration ne fut plus en faveur qu'en Italie méridionale aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

Nous parlerons plus loin de la nudité du torse. L'absence de cuirasse est fréquente en beaucoup de pays; mais elle l'est notamment en Italie méridionale<sup>4</sup>. Quant au pectoral du personnage de Durazzo, il se retrouve sur une stèle de gladiateur du Musée de Berlin (fig. 29)<sup>5</sup>. Le pectoral de ce dernier, comme l'a déjà vu Weege, doit être rapproché de celui des guerriers samnites<sup>6</sup>. Mais celui de Durazzo, par la présence d'un masque en apotropaïon, en est encore plus voisin et rappelle les beaux exemplaires découverts à Ruvo et à Ksour-es-Saf (Tunisie)<sup>7</sup>.



Fig. 29. — GLADIATEUR AVEC PECTORAL. Stèle de Berlin (S. Reinach).

Les larges ceinturons plats de ces mêmes personnages et des gladiateurs de nos lampes sont figurés sur toutes les peintures italiques, et de nombreux exemplaires en ont été trouvés dans les tombes de l'Italie méridionale<sup>8</sup>. Ce sont elles, également, bien que le brassard ait été employé en divers lieux, qui ont fourni la plupart des exemplaires

1. Statuette du Louvre : S. Reinach, *Répert. de la stat.*, II, 188; vases peints : *Répert. de vases*, II, 318, 337, 349, 352, etc.

2. S. Reinach, in *Dict. des ant.*, s. v. *Galea*, XVIII.

3. Exemplaires figurés : S. Reinach, *Rép. de vases*, I, 206; *Rép. de peintures*, 270, 3; exemplaires réels, Lipperheide, *Antike Helme*, p. 107, 108, 111, 147.

4. S. Reinach, *Rép. de vases*, II, 295, 319, 337, 349, 362, etc. Les exemples sont très nombreux.

5. S. Reinach, *Rép. de reliefs*, II, 38, 5.

6. F. Weege, *op. laud.*, p. 151 et note 25.

7. A. Merlin, *Découverte d'une cuirasse italiote près de Ksour-es-Saf*, in *Mon. Piot*, XVII, 1910, p. 125 et suiv., fig. 4 et 5 et pl. XIII et XIV; Weege, p. 151, fig. 21.

8. E. Saglio, in *Dict. des ant.*, s. v. *Cingulum*, p. 1177; cf. Lindenschmit, *Altertümer*, I, III, 1, n<sup>cs</sup> 4 et 5; Déchelette, *Manuel*, II, fig. 375. etc.



connus de cette arme<sup>1</sup>. Pour le jambart unique du relief de Durazzo, nous aurions beau jeu à le rapprocher de celui que Tite-Live, suivi par Silius, attribue aux Samnites<sup>2</sup>. Nous n'en ferons rien, toutefois, car il est à peu près certain que Tite-Live a commis une erreur<sup>3</sup>. Mais nous remarquerons que la paire de cnémides que porte M. Fannius est un des éléments de l'équipement des peintures italiotes.

Enfin il n'est pas exact, comme on l'a prétendu<sup>4</sup>, que le jupon court soit inconnu en Italie méridionale; on en peut citer au moins quelques exemples : sur deux amphores de Nola, des guerriers, d'ailleurs équipés à la grecque<sup>5</sup>; sur un autre vase, un guerrier ou plutôt un gladiateur (*infra* fig. 35)<sup>6</sup>; et, sur une peinture de Paestum, un combattant opposé à un adversaire à tunique italique (fig. 36)<sup>7</sup>.

Bien plus, et ce fait paraît important, sur l'une des lampes du British Museum, le gladiateur vaincu porte non pas le jupon, mais la tunique caractéristique des guerriers italiotes (*suprà*, fig. 4)<sup>8</sup>.

Ainsi notre comparaison nous a permis de retrouver en Italie méridionale la plupart des éléments de l'équipement que nous étudions, et même de constater que plusieurs d'entre eux, parmi les plus caractéristiques, sont particulièrement usités aux iv<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> siècles dans cette région. Nous sommes donc autorisés à considérer comme samnite, au sens large de ce terme, l'équipement de nos guerriers et de nos gladiateurs.

1. E. Saglio, in *Dict. des ant.*, s. v. *Manica*.

2. Tite-Live, IX, 40; Silius Italicus, VII, 418.

3. Cf. mes *Armes romaines*, § 91-96.

4. F. Weege, *op. laud.*, p. 145; Bienkowski, *les Celtes*, p. 183.

5. Millin-Reinach, I, 19; II, 14.

6. S. Reinach, *Répert. de vases*, II, 293.

7. Saglio, *Dict. des ant.*, fig. 254.

8. Walters, *Catal. of lamps*, n° 664, p. 101; c'est certainement à tort que Walters voit ici une cuirasse. Sur une autre lampe (n° 557), figurant la même scène, les deux gladiateurs auraient une « tunique courte ».

## VI

Quelques autres considérations semblent renforcer cette hypothèse et en accroître l'intérêt.

Le fait que des gladiateurs ainsi armés se rencontrent sur les lampes des types les plus anciens et, sauf erreur, ne se rencontrent que là, engage à rechercher assez haut les modèles de ces figurations. Il est, à cet égard, fort signifi-



Fig. 30. — CAVALIER ROMAIN ou campanien du III<sup>e</sup> siècle. Brit. Mus. (Walters).



Fig. 31. — CAVALIER ROMAIN du III<sup>e</sup> siècle. Brit. Museum (Walters).

catif qu'on ne trouve aucun exemple de cet armement même sur les monuments de Pompéi, ce qui semblerait indiquer qu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, tout au moins, cet équipement avait déjà cessé d'être en usage.

D'autre part, les lampes romaines, surtout celles de formes à volutes, présentent d'autres motifs de caractère relativement archaïque. C'est ainsi que, sur plusieurs d'entre elles, sont figurés des cavaliers, en diverses attitudes (fig. 30 à 32)<sup>1</sup>, tous armés d'un bouclier rond très caractéristique.

1. Walters, *Catal. of lamps*, n<sup>os</sup> 549, 564, 675, 978 : pl. XVII, XVIII et XXIX.

Ce bouclier permet une détermination chronologique assez précise. Ce n'est autre, en effet, que la *parma equestris*, que les Romains semblent avoir empruntée à leurs voisins du sud, probablement aux Campaniens, lors de la création de la cavalerie proprement dite<sup>1</sup>. Or ce bouclier, dont l'origine est incertaine, n'eut qu'une existence éphémère. Il apparaît en Italie méridionale, au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>2</sup>; mais, dans l'armée romaine, il avait déjà disparu avant le milieu du II<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les cavaliers représentés sur ces lampes sont donc des Romains et des Italiotes du temps des guerres samnites<sup>4</sup>.



Fig. 32. — CAVALIER SAMNITE (?) du III<sup>e</sup> siècle. Brit. Museum (Walters).

En l'un de ces cavaliers (fig. 31)<sup>5</sup> on a reconnu aisément celui que figure un relief du Capitole (fig. 33) où l'on voit habituellement Mettius Curtius se précipitant dans le gouffre

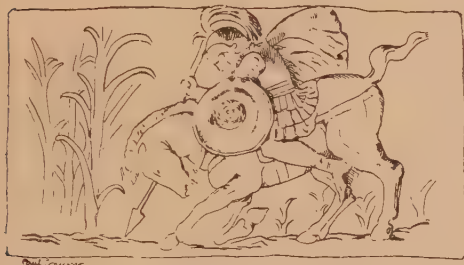


Fig. 33. — RELIEF DE METTIUS CURTIUS. Palais des Conservateurs (Strong).

1. Cf. Helbig, *Contribution à l'étude de l'équidatus romain*, in *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1904, I, p. 194; E. Pais, *Italia antica*, I, p. 153. C'est probablement ce bouclier que Polybe, VI, 25, 7, compare au gâteau ombilicé nommé *popanum*; mais il l'appelle improprement *thyreos*. J'ai eu tort, dans mes *Armes romaines*, p. 248 et suiv., d'ac-

corder à Polybe le souci de la propriété des termes.

2. Sur les appliques d'*askoi*, en Apulie, puis, en Campanie, sur une frise de Pompéi : Bienkowski *les Celtes*, fig. 139 à 141; 162, 164, 166, 175.

3. Polybe, VI, 25, 10; P. Couissin, *Armes romaines*, loc. cit. — Il subsista, toutefois, jusqu'à l'époque impériale, comme bouclier des chevaliers et insigne de l'ordre équestre : *Ibid.*, p. 143 et fig. 39.

4. Le cavalier fuyant de notre figure 32 est vraisemblablement un Samnite; on remarquera sur son casque une paire de grandes plumes. Cette décoration n'était pas spéciale aux Samnites, mais l'on n'ignore pas qu'elle était particulièrement en usage chez eux.

5. Walters, *Catal. of. Lamps*, n° 549, pl. XVIII.

du Forum <sup>1</sup>. Sans doute cet épisode ne se rapporte pas aux guerres samnites; mais, outre que le motif, sur la lampe du British Museum, peut avoir été employé pour représenter toute autre chose, par exemple un cavalier mettant pied à terre, il nous suffit ici de reconnaître dans ce motif une réplique d'un original qu'on peut dater du III<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>, c'est-à-dire de la même époque que nos autres guerriers.

Enfin, l'une des lampes figurant nos gladiateurs présente un nom dans un cartouche (fig. 4), et ces cartouches, d'après M. Walters, seraient particuliers aux lampes campaniennes <sup>3</sup>. Il n'y aurait rien que de naturel à ce que les décorateurs de ces lampes eussent pris leurs modèles dans des monuments exécutés, plus ou moins longtemps auparavant, en Campanie même ou dans les pays voisins. Et quelles guerres pouvaient figurer, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les artistes campaniens ou romains, sinon les guerres samnites ?

## VII

Nous chercherons tout à l'heure à préciser quels furent ces modèles. Il nous faut d'abord soumettre à une dernière épreuve notre hypothèse sur la nationalité de ces combattants à jupon court et à bouclier ovale, en voyant si elle peut s'appliquer à chacun des monuments où nous avons remarqué leur présence.

Dans le M. Fannius de la fresque de l'Esquilin, nous avons déjà reconnu un Italien. A l'interprétation de Visconti et d'Ad. Reinach, qui voyaient en lui un Samnite, on n'avait opposé que la présence du jupon court, supposé inconnu des

1. E. Strong, *Roman sculpture*, pl. CI; S. Reinach, *Rép. de reliefs*, III, 204.

2. Le relief actuellement au Capitole (Palais des Conservateurs) est une œuvre de basse époque; mais l'on est d'accord pour y reconnaître la fidèle copie d'un travail d'époque républicaine : Hülsen, in *Röm. Mitteil.*, 1902, p. 323 et suiv.; 1905, p. 70; Strong, *op. cit.*, p. 324; Zahn, in *Archäol. Anzeiger*, 1909, col. 565. Il en existe aussi des répliques sur pierres gravées : Furtwängler, *Ant. Gemmen*, III, 284.

3. Walters, *Catal. of lamps*, p. 101, n° 664.



Samnites<sup>1</sup>. Nous avons vu que cette objection n'est pas fondée et par conséquent nous pouvons, et même nous devons considérer comme excellente l'interprétation en question, et admettre avec ces mêmes savants l'hypothèse, si séduisante à tous égards, que la fresque de l'Esquilin est une copie des peintures exécutées en 304 par Fabius Pictor sur les murs du temple de Salus en commémoration de la deuxième guerre samnite.

Notre détermination ne s'applique pas moins bien aux fresques de l'*Énéide*. Nous n'avons plus besoin de supposer à l'artiste l'étrange idée d'aller chercher en Vénétie l'équipement de ses Rutules. Dans les personnages nus, nous reconnaissons les Barbares du Bruttium ou de Lucanie<sup>2</sup>; dans les guerriers à jupon, nous retrouvons les Samnites, compatriotes de M. Fannius. L'artiste, comme devait le faire Virgile<sup>3</sup>, voulant donner une impression d'antiquité, a pris soin de choisir, dans les équipements de ces peuples, ceux qu'il a trouvés les plus primitifs.

Pour le monument de Paul-Émile, nous avons dit plus haut quelles raisons engageaient à voir, avec Ad. Reinach, dans les guerriers à jupon, des *socii* samnites. Ici encore les objections tirées de l'examen du costume ne paraissent pas à retenir; ces soldats sont bien des Samnites, et les auxiliaires nus sont, eux aussi, des Italiotes, armés, sans doute, de la *parma bruttiana*.

Rien n'indique la qualité des personnages de l'Acropole : l'équipement primitif des gladiateurs samnites étant supposé le même que celui des guerriers, ils peuvent être aussi bien l'un que l'autre. En tous cas, gladiateurs ou guerriers, aucune détermination ne leur convient mieux que celle de Samnites.

En revanche, les combattants de Durazzo, je l'ai dit plus haut, me paraissent des gladiateurs. Ceux des lampes le sont sans contestation. Les uns et les autres, revêtus d'armes

1. F. Weege, *Oskische Grabmalerei*, p. 145; Bienkowski, *les Celtes*, p. 183.

2. Garrucci, *Monete dell' Italia*, pl. 90, nos 30-31; 124, 22.

3. Virgile, *Énéide*, VII-5; 685-690; 741-743.

samnites, sont des gladiateurs samnites. Je ne prétends nullement d'ailleurs que les gladiateurs dits samnites aient été constamment et uniformément équipés de cette façon. Non seulement l'équipement gladiatoire a évolué, mais même à l'origine, — nous allons revenir sur ce point, — l'équipement des guerriers samnites étant varié, celui des gladiateurs a dû l'être aussi. Le fait important ici, et qui paraît établi, c'est que celui que nous étudions est bien un équipement samnite.

Assurément, encore une fois, nous ne connaissons qu'imparfaitement le costume et les armes des anciens. Sur nombre de peuples, dont plusieurs furent importants, notre ignorance à cet égard est extrême. Il reste donc possible que les guerriers que nous venons d'étudier appartiennent à quelqu'un, ou à plusieurs de ces peuples. Mais, dans la mesure où il est permis d'affirmer, il semble bien que la qualification de Samnites est la seule qui convienne à nos guerriers et à nos gladiateurs.

## VIII

De cette constatation et des vues qui précèdent, on peut tirer quelques conséquences. Je me contenterai ici, puisque deux lampes du Musée Borély ont été l'occasion de cette recherche, d'indiquer celles qui concernent les lampes de cette série.

Nous avons vu que les motifs guerriers qui les décorent sont vraisemblablement inspirés d'œuvres du III<sup>e</sup> siècle. On souhaiterait pouvoir préciser et je regrette de n'apporter ici que des hypothèses.

Le III<sup>e</sup> siècle est une époque de grande production artistique dans toute l'Italie. Ce qui nous en reste témoigne assez clairement de cette activité. Peintures funéraires d'Étrurie, de Campanie, de Lucanie, derniers vases peints de l'Italie méridionale, sculptures des urnes et sarcophages étrusques, reliefs céramiques de toutes sortes, sur les urnes d'Étrurie,

les plaques et les coupes de Calès, les *askoi* d'Apulie; par ce qui subsiste encore de tant d'objets fragiles, on peut juger du nombre de ceux qui ont péri. Ce sont ces objets disparus dont quelques motifs nous sont transmis par les lampes romaines.

Les modèles de nos lampes ne sont pas étrusques : l'équipement des guerriers, en effet, n'appartient pas à l'Étrurie, mais au Latium et à l'Italie méridionale, comme nous l'avons vu. Là existaient des compositions plus ou moins importantes, le plus souvent en terre cuite, figurant en haut-relief des épisodes militaires relatifs à des faits historiques. Sur telle frise de Pompéi on reconnaît une bataille entre Italiens et Gaulois, peut-être la bataille de Télamon <sup>1</sup>; ailleurs on peut soupçonner un épisode des guerres de Pyrrhus <sup>2</sup>; le plus souvent ce sont des combats entre Italiens, où notre ignorance des particularités de costume s'oppose à toute précision <sup>3</sup>. Le relief de Mettius Curtius, ou plutôt l'original de ce relief, paraît appartenir à cette série.

De ces combats entre Italiotes il est probable, sans qu'on puisse le prouver, que plusieurs au moins appartenaient aux guerres samnites. C'est de là, semble-t-il, que procèdent les motifs de nos lampes. L'art industriel, en effet, empruntait à ces compositions des détails, qu'il utilisait ensuite de façon plus ou moins heureuse. Ainsi en usaient les modelleurs alexandrins, les ciseleurs étrusques, les céramistes caléniens; ainsi, très certainement, à toute époque, les fabricants de lampes d'argile. La présence du motif de Mettius Curtius constitue déjà une preuve; on en verra d'autres plus loin. Je crois donc qu'on peut voir dans les guerriers de nos lampes (fig. 6 et 34 à 36) des répliques de ceux qui, sur quelque frise campanienne ou romaine, figuraient dans une scène de combat contre les Samnites.

1. Bienkowski, *la Frise en terre-cuite de Pompéi*, dans *les Celtes*, p. 111 et suiv. Autres figurations de celtomachies italiotes : *ibid.*, fig. 131 (?), 135, 137, 175.

2. Plaque de Calès : Bienkowski, *ibid.*, fig. 143. Dans les vaincus, Bienkowski verrait « des Asiatiques plutôt que des Macédoniens » (p. 98), et peut-être des Carthaginois » (p. 110).

3. Bienkowski, fig. 139 et suiv.

## IX

En est-il de même pour les gladiateurs ? La question est moins simple qu'elle ne paraît.

Si l'on se réfère à la phrase de Tite-Live, il semble d'abord tout naturel de trouver dans l'art campanien du III<sup>e</sup> siècle des figurations de gladiateurs samnites. Après la victoire, dit-il, « les Romains consacrèrent à honorer les dieux les armes splendides des ennemis; les Campaniens, par orgueil et par haine des Samnites, employèrent ces armes pour équiper les gladiateurs dont ils se donnaient le spectacle pendant leurs repas, et imposèrent à ces gladiateurs le nom de samnites <sup>1</sup> ». Cette phrase, à la vérité, dont le savant balancement, relevé par l'asyndète, oppose la pieuse gravité romaine à la frivolité des habitants de Capoue, paraît un peu tendancieuse et par là suspecte. Cependant l'impression qu'elle fait sur le lecteur n'est peut-être pas un motif suffisant de contester l'exactitude de cette double information. Si elle est exacte, les Campaniens auront fort bien pu, dans les œuvres d'art qui célébraient leur victoire, représenter, outre les combats où leurs ennemis avaient succombé, les jeux dégradants dans lesquels ils humiliaient les armes et le nom des vaincus; et l'on serait tenté de voir dans les gladiateurs de nos lampes, comme dans leurs guerriers, de simples répliques des œuvres campaniennes.

Il faut, je crois, résister à cette tentation, et c'est à bon droit que l'information de Tite-Live nous a paru suspecte <sup>2</sup>. D'abord il confond les époques. Si, de son temps, les jeux gladiatoires n'étaient plus, à Capoue comme à Rome, que des divertissements <sup>3</sup>, il n'en avait pas toujours été ainsi. A

1. Tite-Live, IX, 40, 17 : « Romani quidem ad honorem deum insignibus armis hostium usi sunt; Campani, ab superbia et odio Samnitium, gladiatores, quod spectaculum inter epulas erat, eo ornatu armarunt Samnitiumque nomine compellarunt. »

2. Cf. mes *Armes romaines*, p. 171 et 174.

3. Strabon, V, p. 250; Sil. Ital., XI, 51.



l'origine, ce n'étaient pas des jeux, *ludi*, mais des devoirs, *munera*, rendus aux morts illustres, et ces combats appartenaient aux rites funéraires <sup>1</sup>. Telle était encore leur destination à Capoue aux iv<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> siècles, comme le prouvent notamment deux peintures : l'une appartenant à la décoration murale d'une chambre funéraire (fig. 34) <sup>2</sup>, l'autre, pein-

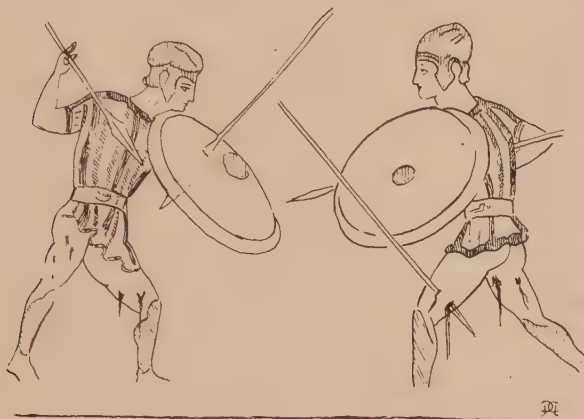


Fig. 34. — GLADIATEURS SAMNITES A CAPOUE. Peinture funéraire (Weege).

ture de vase, figurant un combat de gladiateurs à côté d'un tombeau (fig. 35) <sup>3</sup>.

D'autre part, Tite-Live donne clairement à entendre qu'avant la victoire de 310 les gladiateurs de Capoue ne s'appelaient pas samnites et n'étaient pas équipés en Samnites. Quels étaient donc leur nom et leurs armes ? Tite-Live ne le dit pas et, sans doute, ne s'en est pas soucié. Nous pouvons tenter de répondre à ces questions.

Il est à peu près certain que les combats funéraires avaient été introduits à Capoue par les Samnites qui s'y étaient

1. Servius, *ad Æn.*, X, 519.

2. S. Reinach, *Répert. de peintures*, 272, 5.

3. S. Reinach, *Répert. de vases*, II, 293, 1. J'adopte ici l'interprétation de M. Weege, *Oskische Grabmalerei*, p. 133 et noté 28. Peut-être cependant faut-il, avec M. Reinach, y voir une danse armée (mais non de femmes).

rendus indépendants à la fin du <sup>ve</sup> siècle. En effet, les Samnites de Lucanie, eux aussi, avaient la même coutume, comme le prouvent des peintures funéraires de Paestum (fig. 36) <sup>1</sup>, et il n'est pas imprudent de supposer qu'il en était de même dans les autres pays sabelliens. Mais, quand les Samnites de Capoue eurent perdu leur nationalité en se fondant dans le reste de la population, on dut faire appel pour les jeux funéraires à des gladiateurs du Samnium, que, naturellement, on

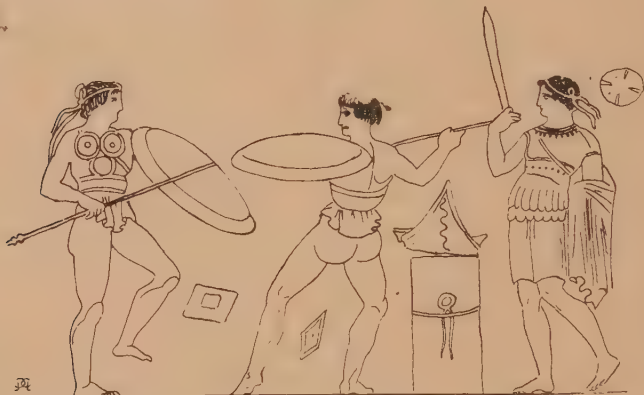


Fig. 35. — GLADIATEURS SAMNITES A CAPOUE. Vase peint (Tischbein).

désigna du nom de Samnites. Ce qui engagerait à le croire, c'est qu'à Rome aussi le nom ancien des gladiateurs paraît avoir été *Samnites* <sup>2</sup>, non point sans doute parce qu'ils étaient armés à la samnite, mais parce qu'ils étaient originaires du Samnium <sup>3</sup>.

Sur leur équipement, nous pouvons être encore plus affir-

1. Weege, *op. laud.*, peintures 33, 35, 42, ces peintures sont perdues. Notre figure 36, d'après Inghirami, *Monum. etruschi*, VI, pl. I, 5, d'où Saglio, *Dict. des ant.*, fig. 254, et Weege, p. 119, fig. 8.

2. C'est ce qu'on peut induire du fait que ce nom fut celui de la plus ancienne classe de gladiateurs à Rome; cf. Weege, *op. laud.*, p. 135.

3. De même que les gladiateurs dits *galli* et *thraeces* tiraient leur nom de leur patrie d'origine, non pas, autant que nous en pouvons juger, de leur armement, qui paraît avoir été assez différent de ceux des Gaulois et des Thraces.

matifs : il suffit de considérer les peintures funéraires de Capoue (fig. 34)<sup>1</sup> et celles, plus significatives encore, de Paestum (fig. 36). Plus significatives parce qu'il ne peut être ici question d'armes de vaincus données à des gladiateurs et que les gladiateurs de Paestum sont des gladiateurs samnites employés par des Samnites. Or, de part et d'autre, l'équipement est le même : c'est l'équipement de guerre samnite, usité non seulement en Lucanie et dans le Samnium, mais également dans la Campanie du iv<sup>e</sup> siècle, comme le prouvent les peintures de cette région.

Il existait donc à Capoue, avant la victoire de 130, des gladiateurs samnites revêtus d'armes samnites ; ni ce nom ni ces armes ne sont en rapport avec la victoire ; l'information de Tite-Live n'est rien de plus qu'une légende



Fig. 36. — GLADIATEURS SAMNITES A PAESTUM.  
Peinture funéraire (Inghirami).

explicative sans aucune valeur historique, — et les Campaniens n'avaient aucune raison, sur les monuments qui célébraient leur victoire, de faire figurer des gladiateurs samnites.

Si donc, comme on peut croire, les gladiateurs de nos lampes proviennent de modèles campaniens, ces modèles ne représentaient pas des gladiateurs.

## X

Quand on considère la lampe n<sup>o</sup> 664 du British Museum, dont je reproduis ici le motif (fig. 37), on a d'abord l'impression

1. M. Weege, il est vrai, place cette peinture vers 300 ; mais elle paraît plus ancienne, et cette date semble avoir été dictée par le souci d'un accord avec Tite-Live, souci bien inutile si, comme je pense, l'information de Tite-Live est sans valeur historique.

sion d'une composition à peu près cohérente. Le gladiateur de gauche se prépare à achever celui de droite qui, tombé sur un genou, demande grâce. De même sur la lampe du Musée



Fig. 37. — LAMPE n° 664 du British Museum.



Fig. 38. — LAMPE du Musée Lavigerie.

de Carthage (fig. 38), le vainqueur semble se tourner vers le public avant de mettre à mort son adversaire blessé, qui a laissé tomber son bouclier.

Cette impression disparaît aussitôt qu'on analyse la composition. Sur la lampe de Carthage, le vainqueur n'a pas l'attitude d'un vainqueur, et le fait est encore moins contestable quand on le considère isolé sur la lampe 1825 de



Fig. 39. — LAMPE du Musée Borély, n° 1825.

Marseille (fig. 39) : c'est, au contraire, un combattant qui se retire et ne résiste qu'en reculant. Quant au vaincu, c'est bien un vaincu, mais il était si peu destiné à être groupé avec l'autre qu'il a fallu le « retourner », si bien qu'il porte au bras gauche le glaive et le brassard qui devraient charger sa droite.

Il en est de même pour la lampe du British Museum. Le vainqueur n'a nul besoin, pour achever son adversaire, de brandir son bouclier. Son attitude est plutôt celle d'un guerrier qui pare un coup de taille ou se défend contre un cavalier. Quant au vaincu, son attitude est inexplicable : pourquoi garde-t-il la main droite derrière le dos ? C'est, évidemment, qu'il procède d'un original qui avait les mains liées, tel qu'il apparaît sur



les lampes 1826 du Musée Borély et 555 du British Museum (fig. 40 et 41).

Or cet original ne figurait certainement pas un gladiateur. Pourquoi aurait-on lié un gladiateur ? Il représentait bien plutôt un ennemi captif enchaîné et exposé aux yeux des vainqueurs. Nous le retrouverons, ce captif agenouillé, enchaîné au trophée, sur une foule de monuments romains, monnaies, lampes, monuments triomphaux de toutes sortes. Ici aussi, sans doute, je veux dire sur l'original de nos lampes, il était lié à un trophée, et dans l'objet filiforme qui, sur la lampe n° 555 du British (fig. 41), apparaît à droite derrière le personnage, sans doute faut-il voir l'extrémité du lien qui l'y attachait <sup>1</sup>. On peut voir également un témoin de l'équipement qu'il avait sur l'original dans la tunique samnite qu'on reconnaît fort nettement sur la lampe n° 664 (fig. 37), tunique que ne portaient plus, à l'époque où furent fabriquées ces lampes, ni les guerriers samnites ni, vraisemblablement, les gladiateurs.



Fig. 40. — LAMPE du Musée Borély, n° 1826.



Fig. 41. — LAMPE n° 555 du British Museum.

Il est donc fort probable que, quand, au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, les fabricants de lampes, pour satisfaire une clientèle passionnée pour les jeux du cirque, voulurent représenter des combats de gladiateurs, ils se contentèrent de chercher dans les scènes de guerre qu'ils avaient sous les yeux les éléments propres à être utilisés, et, trouvant dans les monuments relatifs aux guerres samnites des personnages équipés à peu près comme les gladiateurs, ils les prirent pour modèles et, plus ou moins heureusement, en composèrent les motifs désirés.

Ainsi les gladiateurs de nos lampes, comme les guerriers

1. M. Walters y voit une épée : *Catal. of lamps*, p. 84, n° 555.

des lampes de même type, proviendraient des scènes de combat relatives aux guerres samnites et figurées sur des monuments romano-campaniens.

## XI

Nous ne pousserons pas plus loin la recherche des origines de ces motifs. Il serait aisé de retrouver sur les monuments grecs les mêmes attitudes que sur les monuments campaniens ou romains — sans peut-être que de telles constatations fussent décisives. Il en est une, cependant, qu'il semble bien qu'on n'y retrouverait pas : je veux dire celle du captif agenouillé.

J'ai rappelé plus haut la fortune qu'avait obtenue ce thème dans l'art romain. Il n'y a pas à insister sur un point si connu. Mais il est bon, sans doute, de noter ici que ce thème paraît entièrement étranger à l'art grec. Les Grecs ne semblent pas avoir eu comme les Romains le goût de l'ostentation dans la victoire; la pompe triomphale n'est pas une institution hellénique et les cités grecques ne connurent sans doute pas ces longs, ces interminables défilés d'armes conquises et de captifs auxquels se plaisait l'orgueil des Romains.

Ces parades, au contraire, semblent avoir été de bonne heure pratiquées dans toute l'Italie. Les situles des Vénètes, dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, figurent des captifs nus traînés à la suite des guerriers vainqueurs <sup>1</sup>. Il est possible qu'ils aient reçu cette coutume d'Italie avec leurs armes. En tous cas les peintures samnites et campaniennes figurent fréquemment le motif du guerrier vainqueur, portant sur l'épaule, comme Marcellus, les dépouilles de l'ennemi <sup>2</sup>, et il n'est pas rare que le

1. Situle Benvenuti, Este : A. Bertrand et S. Reinach, *les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, fig. 76.

2. Cf. Weege, *op. laud.*, p. 136 et suiv. Le plus souvent ces dépouilles sont constituées par la tunique et le ceinturon du vaincu, fixés sur la lance du vainqueur. On en trouvera de nombreuses figurations dans Weege, *op. laud.* Ces guerriers vainqueurs ont été souvent considérés comme des porte-dra-

triomphateur soit accompagné d'un ou plusieurs captifs enchaînés<sup>1</sup>. On ne saurait donc s'étonner de retrouver ce motif du captif enchaîné sur des lampes qui procèdent sans doute d'œuvres campaniennes.

On a récemment cherché en Grèce l'origine des monuments triomphaux et principalement celle des arcs de triomphe<sup>2</sup>. Je crois, pour ma part, que cette origine est purement italienne<sup>3</sup>. Que diverses œuvres hellénistiques et notamment pergaméniennes aient eu sur la décoration de ces monuments une influence importante, cela n'est pas douteux. Encore ne faut-il pas exagérer et, pour une part, cette décoration est originale<sup>4</sup>. Pour nous borner au captif agenouillé, je pense que ce motif est emprunté directement à la réalité et en rapport avec une coutume propre à l'Italie. Il semble que le témoignage de nos lampes soit de nature à confirmer cette opinion.

## XII

On serait tenté d'aller encore plus loin. Nous avons reproduit ci-dessus (fig. 7) un fragment de lampe du British Museum où se voient, disposées en frise, deux casques de type attique et un bouclier ovale. M. Walters considère ces armes comme « probablement gladiatoires<sup>5</sup> ». Elles peuvent, en effet,

peaux : Ad. Reinach, in *Dict. des ant.*, s. v. *Signum*, p. 1315. Néanmoins, longtemps avant Weege, on avait reconnu en eux des vainqueurs portant les dépouilles de l'ennemi : cf. *Musée d'artillerie : Notice sur les costumes de guerre*, 1901, n° 5 « Le guerrier vainqueur ». Sur le dépouillement des captifs, voir É. S. Mc Cartney, *Cum singulis vestimentis* in *Class. Philol.*, XXIII, 1928, p. 15-18.

1. S. Reinach, *Répert. de vases*, II, 316; Weege, *op. laud.*, fig. 14 et 15.

2. Em. Löwy, *Die Anfänge des Triumphbogens*, 1928.

3. Telle est l'opinion actuellement la plus répandue : cf. F. Noack, in *Arch. Anzeiger*, XLI, 1926, col. 464-466; G. Patroni, in *Historia*, I, 1927, p. 3-30; C. Weickert, in *Gnomon*, V, 1929, p. 24-30. Je ne connais pas l'article de Oelmann in *Forschung. und Fortschr.*, 1930.

4. J'ai déjà exposé cette opinion dans *Revue de Philologie*, 1929, p. 19 et suiv. M. Em. Löwy a bien voulu me dire que telle est également sa pensée.

5. Walters, *Catal. of lamps*, p. 209, n° 1390.

avoir appartenu à nos gladiateurs, mais aussi bien à nos guerriers, car, comme nous avons vu, ces armes sont samnites. Faut-il reconnaître dans ce fragment de lampe une réplique, ou un souvenir, d'un original campanien, relatif à la victoire de 310 ?

Si, comme je crois l'avoir montré, les Campaniens n'ont pas attribué à leurs gladiateurs les armes des vaincus, il est à croire que, comme les Romains, ils les ont consacrées aux dieux, suspendues dans les temples et dans les maisons de leurs généraux <sup>1</sup>. Les ont-ils reproduites en relief sur leurs monuments ? L'idée pouvait aisément leur en venir. Les Étrusques, d'ailleurs, dans leurs chambres sépulcrales, sculptaient déjà de longues frises d'armes <sup>2</sup>. Il serait bien intéressant de retrouver sur les monuments campaniens du iv<sup>e</sup> siècle les trophées que figurent les monnaies de Capoue <sup>3</sup>, avec les scènes de combat, avec les captifs enchaînés que reproduisent nos lampes, des frises représentant les dépouilles des vaincus — c'est-à-dire, en somme, les principaux éléments décoratifs des monuments triomphaux romains, de même que les principaux éléments du triomphe apparaissent sur les peintures funéraires campaniennes <sup>4</sup>.

Ainsi l'influence hellénistique et notamment pergaménienne n'aurait rien apporté d'essentiel et consisterait seulement dans l'addition d'accessoires et, peut-être, dans la disposition plus harmonieuse d'éléments déjà connus.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse, à laquelle il faudrait, pour prendre corps, la confirmation de monuments plus nombreux et mieux étudiés. L'humble témoignage de nos lampes d'argile ne permet pas d'aller jusqu'à l'affirmation. Ce témoignage, du moins, si, comme j'ai tenté de le montrer, les motifs qui les décorent procèdent bien d'œuvres campaniennes du iii<sup>e</sup> siècle, ce témoignage nous a permis d'inter-

1. Cf. Ad. Reinach, in *Dict. des ant.*, s. v. *Tropaeum*, p. 508.

2. Dans la célèbre *Tomba dei rilievi*.

3. Friedländer, *Oskische Münzen*, II, 11; III, 21; Ad. Reinach, *loc. laud.*, p. 507.

4. Weege, *Oskische Grabmalerei*, p. 137, note 35.



prêter avec vraisemblance quelques peintures et divers reliefs jusqu'ici insuffisamment ou mal déterminés, de décrire un équipement de guerre italiote encore méconnu et celui d'une classe de gladiateurs, de rectifier une affirmation de Tite-Live et notre propre opinion sur l'origine des gladiateurs samnites, de reconnaître, enfin, le prototype italiote d'un motif triomphal romain et d'en soupçonner d'autres. Même si nos hypothèses sur ces diverses questions ne semblent pas légitimes, nos lampes fournissent au moins de nouveaux éléments de discussion. C'est assez, semble-t-il, pour en justifier une si longue étude, peut-être aussi pour susciter des recherches plus complètes sur cette riche et curieuse classe de monuments.

Paul COUISSIN.

Marseille, Château Borély, 1930.

---

# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Rev. arch.*, 1930, II, p. 127-139.)

---

## SÉANCE DU 29 AOUT 1930

Le président offre le tome XV des *Textes cunéiformes* du Louvre, publié par M. H. de Genouillac, sous le titre : *Textes religieux sumériens du Louvre*. Nombre de ces textes datent de la III<sup>e</sup> dynastie d'Our, plus souvent de celle d'Isin, démontrant ainsi que la littérature épique et religieuse de l'As-syrie remonte en grande partie, par ses sources, au XXI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et même au delà. La publication de ces documents, dont M. de Genouillac a fourni ailleurs la traduction, représente une importante contribution à la connaissance de la religion sumérienne.

M. Omont donne lecture d'une étude de son confrère, M. A. Thomas, sur *Gui de la Marche, frère mineur, poète latin de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*. Ce Gui de la Marche, auteur de poèmes latins, n'avait pas été identifié d'une manière certaine jusqu'à la fin du siècle dernier, quand Hauréau établit que ce poète n'était ni Anglais, ni Italien, comme certains le prétendaient, mais bien Français. En outre, Hauréau avançait qu'il était fils naturel du comte de la Marche, Hugues XII de Lusignan, mort à Tunis en 1270. A son tour, M. Thomas, recherchant les origines de Gui de la Marche, établit que le père de ce poète fut en réalité le comte Hugues X, mort à Damiette en 1249.

M. Abel Lefranc lit un mémoire sur Rabelais et le pouvoir royal. L'Académie, qui s'est formée en comité secret pour l'entendre, décide de faire figurer cette notice au programme de la séance publique annuelle de l'Institut de France du 25 octobre prochain.

## SÉANCE DU 5 SEPTEMBRE 1930

L'abbé Paul Antoine s'efforce d'élucider le problème du site posé par la mosaïque de Medeba, où figurent deux monts Garizim, et par les textes de l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui le situent non en Samarie, mais près de Jéricho.

## SÉANCE DU 12 SEPTEMBRE 1930

M. Rostovtzev signale deux nouvelles inscriptions romaines du II<sup>e</sup> siècle de notre ère trouvées en Rhénanie, l'une à Trèves, l'autre à Bonn.

La première nous fournit des données nouvelles sur le commerce de la bière en Allemagne, et est relative à un *ceresarius* qui semble être le premier brasseur connu jusqu'ici. Cette inscription nous renseigne, en outre, sur l'organisation des métiers dans l'empire romain.

L'autre concerne l'organisation des douanes de l'Empire romain; elle montre que les douanes d'Italie étaient comme une annexe des douanes de la Gaule, et que le Rhin appartenait à la circonscription douanière de la Gaule.

Le président présente, de la part de l'auteur, M. Ugo Monneret de Villard, un volume intitulé *La Necropoli musulmana di Aswân* (1929). Cet ouvrage du savant archéologue italien fait partie des publications du Musée arabe du Caire. Jusqu'ici, on n'a étudié en Égypte que l'architecture musulmane de la capitale. M. Monneret de Villard s'est attaché au relevé des mausolées de la nécropole d'Assouan; il en montre la variété et l'intérêt. Son travail est d'autant plus utile que tous ces monuments sont voués à une destruction prochaine.

M. Perdrizet donne ses raisons de croire que le couvercle du tronc consacré à la déesse Atagartis, récemment étudié par M. Franz Cumont, ne figure pas un *omphalos*, mais probablement le sein même de la déesse, l'*omni-parens dea Syria*.

#### SÉANCE DU 19 SEPTEMBRE 1930

M. Rowell, de l'Université de Yale, fait connaître les résultats des fouilles qui se poursuivent à Doura-Europos. Cette année ont été mises au jour des inscriptions particulièrement intéressantes. Une d'elles prouve que la ville fut élevée au rang de colonie romaine par Caracalla. Cette inscription fournit, au surplus, des éclaircissements sur la politique suivie par cet empereur à la frontière de l'Euphrate. D'autres inscriptions, de caractère religieux, livrent les noms de deux nouvelles divinités sémitiques. Ces textes permettent, en outre, de fixer les dates de la construction des diverses parties du temple, élevé, probablement, sur l'emplacement d'un vieux sanctuaire d'Artémis remontant à l'époque des Séleucides.

L'abbé Breuil parle de trois figures nouvelles qu'il a reconnues et isolées des innombrables gravures qui décorent le « sanctuaire » de la caverne des Trois-Frères à Montesquieu-Avantès, dans l'Ariège. La première est un renne, anormal par ses membres antérieurs, qui se terminent par des faisceaux de doigts ressemblant à des mains sommairement dessinées. La forme de ces membres est celle de bras; or, la perspective anatomique des dessins exclut l'hypothèse d'une inhabileté de l'artiste. Il faut, au contraire, y reconnaître une altération voulue des formes naturelles qui est comparable à l'adjonction d'une queue de bison ou d'une tête de loup aux figures d'ours déjà signalées dans la même caverne. L'arrière-train de la figure du milieu a tous les caractères d'un cervidé; toutefois, les cuisses ont la proportion de celles d'un homme, quoique beaucoup plus grêles; quant aux pattes antérieures, ce sont celles d'un bison. A la place de la bosse se dresse une touffe de longs poils hérissés. La tête tient du bison et du renne, mais plutôt de celui-là que de celui-ci. La troisième figure représente un être mi-humain mi-animal analogue au *Sorcier* qui préside à tout l'ensemble du « sanctuaire » et qui est le plus parfait exemple de ce type. La tête est celle d'un bison, le corps est celui d'un homme. Les membres antérieurs ne sont pas humains. Le plus bas, moins marqué et plus bref, est étendu en avant; l'autre, qui s'insère plus haut, est fait de deux traits parallèles, se terminant par deux sabots

divergents. Le bras monte obliquement vers un long objet fusiforme dont une extrémité rejoint la bouche ou la tête du bison. Le bas des reins se poursuit par une queue longue, en pinceau.

Ces figures sont d'une interprétation délicate. Elles permettent de pénétrer un peu plus avant dans la connaissance de l'époque magdalénienne dont les figurations masquées et les dessins d'animaux, volontairement altérés, avaient déjà fait soupçonner quelque chose.

#### SÉANCE DU 26 SEPTEMBRE 1930

L'abbé H. de Genouillac fait un rapport sur la seconde campagne de fouilles qu'il a effectuée à Tello. M. de Genouillac a trouvé plusieurs temples, notamment celui qu'éleva Goudéa à son dieu personnel, Ningiszida, le dieu aux serpents. Au « tell » dit « de la nécropole », on a mis au jour des tombes d'un grand intérêt, celle, par exemple, d'un sculpteur aux burins de bronze, celle d'un joaillier couché près de sa balance, de ses poids et de son trébuchet, celles de deux guerriers aux flèches à pointes de cuivre. Dans le même quartier a été recueillie une petite tête de femme en albâtre.

Le directeur de la mission de Tello insiste sur l'intérêt archéologique des modèles votifs en terre cuite qui figurent les lits, tables, chars, barques, jarres dont usaient les Sumériens de Lagash.

M. Antoine Thomas signale l'intérêt d'une brochure récemment publiée par M. Adrien Huguet, où pour la première fois est mise en lumière la personnalité du chancelier d'Amiens, qui était prisonnier des Anglais au Crottoy en même temps que Jeanne d'Arc en novembre ou décembre 1430 et qui, l'ayant confessée, témoigna plus tard qu'elle était « une bonne et très dévote chrétienne ».

#### SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1930

Le président donne lecture d'une lettre de M. Virolleaud annonçant qu'il vient de déchiffrer les tablettes alphabétiques cunéiformes découvertes par MM. Schaeffer et Chenet à Ras-Shamra, en Haute-Syrie. Sur vingt-huit signes que comprend l'alphabet de Ras-Shamra, vingt-six sont identifiés d'une façon définitive. On se trouve en présence d'un idiome incontestablement sémitique : c'est la langue du peuple phénicien aux débuts de l'empire assyrien.

Un certain nombre de tablettes d'argile cuite trouvées à Boghazkeui, dans l'ancienne Cappadoce, offrent un texte cunéiforme de 900 lignes, présentant des caractères hittites et d'autres inconnus. M. Hrozny a réussi à interpréter ces derniers et y a reconnu un texte mitannien. Les quatre tablettes qu'il a ainsi déchiffrées — une cinquième n'a pas été conservée — datent du *xiv<sup>e</sup>* siècle avant notre ère. L'auteur en est Kikkulis, écuyer en chef de l'État aryen-indien de Mitanni. Kikkulis a écrit un manuel hippologique pour l'instruction des écuyers hittites, probablement sous le roi Suppiluliumas. M. Hrozny lit la traduction de la première de ces tablettes. Il constate que l'œuvre hippologique de Kikkulis se divise en trois parties qui traitent : la première, de la préparation des chevaux pour l'entraînement; la deuxième, de l'entraînement au trot et, la dernière, de l'entraînement au galop. L'entraînement complet comprend, pour autant que le texte est conservé, cent



quatre-vingt-quatre jours. Chaque pas du cheval entraîné, chaque repos, chaque repas et sa composition, chaque abreuvage et chaque bain de ces cent quatre-vingt-quatre jours y sont prescrits avec une exactitude admirable qui témoigne d'un esprit méthodique. Les Aryens-Indiens de Maïtani-Mitanni et les Hittites indo-européens, nommés Nésites, gardent les chevaux dans les écuries où ils les attachent à des piquets; au printemps et en été, ils les mènent au pâturage. Leur nourriture se compose d'orge ou d'avoine du Nord, d'herbe — surtout pour la nuit — de foin et de bouillie d'orge qui leur est donnée généralement après les bains. Comme aujourd'hui, on mélangeait cette nourriture avec de la paille hachée, afin de forcer les chevaux à la bien mâcher. Ceux-ci sont assez fréquemment baignés dans la rivière, même pendant la nuit. A cette époque, le cheval était généralement attelé aux chars de guerre.

L'entraînement des chevaux destinés à cet usage commençait au printemps. Après des courses d'essai, correspondant au *trial* d'aujourd'hui, on débute par la préparation aux courses d'entraînement. Une diète rigoureuse est prescrite. Les bêtes sont munies de muselières afin de les empêcher de manger leur litière, et le quatrième jour elles sont soumises à un galop de transpiration sur 16 kilomètres, après quoi un seau d'eau salée et un seau de malt leur sont donnés. Le but de ces exercices est de leur ôter la graisse acquise pendant l'hiver. L'emploi d'eau salée et d'eau de malt remplace l'usage de la « physic » (aloès, etc.), employée pour le même but par les entraîneurs anglais d'aujourd'hui. Le problème qui se pose est celui de savoir si l'usage de la « physic » chez les anciens Indo-Européens et l'usage de celle-ci chez les Anglais d'aujourd'hui sont indépendants, ou bien si cet usage remonte dans les deux cas à la patrie originelle des Indo-Européens, d'où il aurait été transmis aux Anglais par l'intermédiaire des Celtes britanniques. Après la « physic », on baigne les chevaux toute la journée. Les jours suivants, les chevaux affaiblis par la « physic » sont ménagés, comme on le fait aussi aujourd'hui; ils sont envoyés au pâturage ou bien gardés à l'écurie et les courses sont ainsi interrompues pendant seize jours. Enfin, le vingt et unième jour de l'entraînement, on recommence peu à peu à faire courir les chevaux sans les chars, plus tard avec les chars, sur de courtes distances. La diète est exactement réglée et on y intercale aussi des jours d'un jeûne parfois sévère.

M. Pierre Jouguet, directeur de l'Institut du Caire, rend compte des travaux de cet Institut. Après avoir donné l'état des publications et parlé des mémoires et articles publiés par les pensionnaires, il expose les résultats des fouilles de Medamoud et de Deir-el-Medineh pendant les années 1929 et 1930, qui ont été particulièrement fécondes. A Medamoud, le déblayement du temple s'est poursuivi, permettant des constatations intéressantes, particulièrement dans l'arrière-temple, consacré au taureau vivant. La fouille des établissements coptes, dans l'esplanade de l'ouest, a donné quelques objets importants, notamment des bijoux d'or d'époque romaine. Les blocs sculptés provenant des monuments du moyen Empire et trouvés dans les fondations sont nombreux et souvent très beaux. On peut restituer plusieurs portes de ce temps. M. Jouguet signale surtout un beau linteau sculpté de Sésostri III, des parois décorées par Sebekem Saf, un linteau d'Ancken-em-hat Selekhoteb. Le lac sacré a été exploré, ainsi que les établissements situés à l'ouest de ce lac. Parmi les monuments qui ont été trouvés, il faut signaler

une belle tête d'un pharaon du moyen Empire et un relief satirique de l'époque de Chepen-apit. A Deir-el-Medineh, outre des chapelles ruinées, les fouilles ont fourni un grand nombre de textes hiératiques sur fragments calcaires et sur tessons de poterie, collection d'un prix inestimable pour l'histoire du nouvel Empire. Parmi les tombes peintes, celle d'Anharkhaoui mérite une mention spéciale. Elle avait été vue autrefois par Lepsius; perdue, elle a été enfin retrouvée. Elle est couverte de belles peintures.

#### SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1930

Le président rend hommage à M. Maurice Prou, dont les obsèques ont eu lieu la veille à Sens.

L'Académie fixe au 21 novembre la date de sa séance publique annuelle.

M. Pottier annonce que M. Léon Rey, poursuivant les fouilles qu'il dirige depuis 1925 à Apollonie d'Illyrie, a découvert une cinquantaine de beaux vases d'un excellent style et datant du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère. En outre, il a mis au jour une exèdre d'époque romaine, faite de briques et de pierres, précédée d'un vestibule auquel donne accès un escalier. Une inscription grecque, qui figurait sur l'architrave, a été en partie retrouvée.

M. Foucher annonce que M. Hackin, au cours de sa campagne d'été en Afghanistan, a découvert dans la vallée de Bâmiyân, sur les parois de l'une des grottes de la montagne et sous un enduit de torchis, des peintures bouddhiques du <sup>iv</sup><sup>e</sup> au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, d'une fraîcheur de coloris extraordinaire. Elles ont été ramenées à Caboul et l'on espère que, grâce à la convention franco-afghane, il sera possible d'en faire parvenir une partie à Paris.

L'abbé Chabot annonce que le Père Delattre lui a fait parvenir soixante-cinq estampages relevés sur des stèles entrées au Musée Lavigerie.

M. Labande rappelle que les relations de la Catalogne et de la Provence furent toujours fréquentes. Elles le devinrent encore davantage aux temps des papes d'Avignon et tout particulièrement sous Benoît XIII.

Les artistes catalans venaient souvent en Avignon; ils s'y inspiraient des œuvres laissées par les maîtres italiens. D'ailleurs, ils avaient subi directement l'influence siennoise dès 1334. Ils y ajoutèrent leur originalité et constituèrent une école extrêmement féconde. Les malheurs de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle dispersèrent la plus grande partie des peintres provençaux, mais la Catalogne resta prospère et c'est là, autant qu'à Sienne et à Florence, que les Provençaux allèrent chercher des modèles. Jacques de Carolis, originaire d'Aix et habitant de Brignoles, Jean Mirailhet, originaire de Montpellier et citoyen de Marseille, signèrent des œuvres où l'on retrouve, plus ou moins accentuée, l'influence des frères Serra, de Luis Bouassa de Barcelone. Différents rétables, non signés ni datés, ont été attribués à l'école provençale. La critique doit en écarter la plupart et les rendre aux Catalans ou Valenciens, tels les panneaux du Musée de Lyon. Mais il en est d'autres qu'on a retrouvés dans le Comtat et qui sont caractéristiques de l'influence exercée par les Catalans sur les artistes provençaux, tels les importants panneaux de la collection Marius Bernard, de Marseille, où l'on doit voir une manifestation d'un art local procédant de Catalogne aussi bien que d'Italie.

M. Bedrich Hrozný, professeur à l'université de Prague, poursuit et

achève la traduction de l'inscription mitannienne-hittite qu'il a commencée vendredi dernier.

Le texte expose la méthode de l'entraînement au trot des chevaux, méthode dont M. Hrozny souligne les ressemblances avec celle employée aujourd'hui. Les courses sont exécutées très souvent pendant la nuit — ce qui s'explique par le fait que les Maïteni et les Hittites avaient l'habitude d'attaquer l'ennemi pendant la nuit.

Vient ensuite l'entraînement au galop. Un système aussi complet doit être considéré comme le fruit d'une longue expérience s'étendant sur plusieurs siècles.

On peut supposer qu'il était complètement élaboré lorsque les plus anciens Indo-Européens — les Maïteni et les Hittites — envahirent, vers 2000 avant Jésus-Christ, l'Asie antérieure sur des chars de guerre tirés par des chevaux, animaux alors inconnus dans le Proche-Orient. C'est donc à un millier d'années avant cette époque qu'il faudrait faire remonter les débuts de ces expériences.

On comprend maintenant comment les peuples qui possédaient des chevaux aussi bien entraînés purent vaincre les premières puissances militaires de l'ancien Orient. Ces peuples entraînaient d'ailleurs leurs chevaux, non seulement pour la guerre, mais aussi pour la chasse et pour les courses de chars, comme firent les autres Indo-Européens.

Les représentations du trot, dit M. Reinach, sont extrêmement rares dans l'art antique et les vocabulaires ne possèdent guère de termes pour désigner cette allure. Il est donc surprenant de la voir différencier du galop dans un texte de cette époque.

M. Pelliot note que les chevaux, originaires, on le sait, des bords de la mer Caspienne, n'ont été utilisés comme montures qu'assez tard en Extrême-Orient — quelques siècles avant notre ère — tout comme en Asie Mineure.

#### SEANCE DU 17 OCTOBRE 1930

La partie des arrérages de la fondation Thorlet qui revient à l'Académie (4.000 francs) est attribuée à la carte archéologique de la Gaule romaine dont la direction est confiée à M. Blanchet, sous le patronage de l'Union académique internationale.

M. Paul Mazon cherche à établir l'authenticité de la septième lettre platonicienne. Il discute le sens exact du passage célèbre où Platon déclare n'avoir jamais rien écrit sur ce qui est l'objet de sa recherche. Il faut entendre par là que l'œuvre de Platon constitue, non un exposé de sa pensée, mais seulement une méthode pour parvenir à la vérité, qui ne peut être entrevue que par intuition.

En comité secret, l'Académie vote le vœu suivant, qui sera transmis au gouvernement grec :

« L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, informée du projet de construire à Athènes un palais de justice de dimensions considérables qui serait placé en face du théâtre de Dionysos et qui s'élèverait à la même hauteur que l'Acropole, s'associe avec empressement au vœu déjà exprimé par l'Académie des Beaux-Arts pour que le gouvernement hellénique veuille bien préserver de toute atteinte un site historique et artistique devenu un lieu de pèlerinage pour le monde entier. »

M. Pillet expose les résultats de l'exploration du site de Doura-Europos qu'il a continuée l'hiver dernier.

Deux édifices religieux distincts ont été dégagés : le temple d'Artémis et celui de la déesse Atargatis, liée au culte du dieu Hadad, dont M. Franz Cumont avait déjà exhumé une partie.

Tous deux offrent une disposition semblable : grande cour entourée de petites salles, autel de sacrifice au centre, puis sanctuaire sur le côté occidental. Celui-ci comprend simplement une grande entrée, décorée de stèles votives et d'autels brûle-parfums, donnant directement sur une salle à gradins montants. Une porte réunit ce lieu au naos du sanctuaire, avec autel central, flanqué de deux petites annexes, destinées sans doute aux objets du culte.

Au temple d'Artémis, la décoration de l'entrée principale est plus développée qu'à celui d'Atargatis, d'ailleurs moitié plus petit, et elle comprend un sanctuaire et une tribune extérieurs. Le grand autel extérieur, auquel on accède par un emmarchement, est situé sur le côté sud-est du sanctuaire, tandis qu'il est en face de l'entrée dans le temple d'Atargatis. Une piscine et un Odéon se trouvent dans la cour du sanctuaire de la première déesse, alors qu'une seconde salle aux gradins, plus petite et dédiée probablement au dieu Hadad, se voit sur le côté nord-est du temple d'Atargatis.

Enfin, le sanctuaire et l'autel extérieur du temple d'Artémis sont entourés de grosses roches rougeâtres, au milieu desquelles des arbustes devaient être plantés, pour figurer le bosquet sacré habituel aux temples asiatiques et helléniques.

Une belle tête de statue féminine en marbre, une autre d'Hadad ont été retrouvées, en même temps que de nombreuses dédicaces votives rappelant divers embellissements apportés aux sanctuaires par les citoyens de Doura-Europos. L'une d'elles, consacrée à Julia Domna (193-217 ap. J.-C.), est particulièrement importante, puisqu'elle cite le nom de la colonie romaine, *Aurelia Antonina*, donné à la ville sous Caracalla.

Une maison sacerdotale, attenante aux temples, des tours et des remparts dominant le ravin du sud et le bastion de l'angle du sud-ouest ont été, eux aussi, dégagés de leurs amas de ruines. Ils ont donné des vestiges de l'occupation parthe.

Auprès de la grande porte de la ville, les fouilles ont enfin exhumé de nouveaux thermes et un établissement militaire.

#### SÉANCE DU 24 OCTOBRE 1930

Au nom de Mme Édouard Naville, M. A. Moret fait hommage d'un ouvrage posthume de l'égyptologue Édouard Naville sur *Quelques parties inédites des temples d'Abydos et de Bebbet-el-Hagher*.

M. Ch. Virolleaud expose la méthode qu'il a suivie pour déchiffrer les tablettes cunéiformes qui ont été découvertes par MM. Schaeffer et Chenet à Ras-Shamra, sur la côte de Syrie, à 12 kilomètres au nord de Lattaquié.

L'écriture de Ras-Shamra est purement alphabétique, et l'alphabet se compose de vingt-huit lettres, comme l'alphabet arabe, tandis que l'alphabet cananéen en compte vingt-deux seulement.

La langue de la plupart de ces documents est celle des Phéniciens, avec



des traces très nettes d'influence araméenne. On savait déjà — par de rares et brèves inscriptions — que les rapports étaient étroits entre le phénicien et l'hébreu, mais les nouveaux textes permettent de pousser la comparaison bien plus loin qu'on ne pouvait le faire encore. Sur certains points d'ailleurs, notamment pour le factitif et l'optatif, le phénicien de Ras-Shamra s'écarte de l'hébreu et se rapproche de l'assyrien.

Les tablettes retrouvées dans les deux campagnes de 1929 et de 1930 comprennent des pièces de comptabilité, des listes diverses, des lettres et des rituels. Mais le document essentiel est une sorte de poème épique, dont le personnage principal se nomme Taphon et qui compte, dans son état actuel, près de 800 lignes. Au premier rang des divinités, figurent la déesse Anat et le dieu Alein, fils de Baal; mais il y en a plus de vingt autres, parmi lesquelles Asharat, Ashtart, Dagon, El Hokmot, le « dieu de la Sagesse », et Din El, la « Justice de dieu ».

A en juger par les documents archéologiques qui ont été recueillis au même niveau, les tablettes de Ras-Shamra datent des derniers siècles du deuxième millénaire avant J.-C., du temps des Ramsès sans doute. Or, c'est l'époque même à laquelle la tradition antique faisait vivre le poète phénicien Sanchoniathon, dont quelques lignes seulement nous ont été conservées dans une traduction grecque des débuts de l'ère chrétienne.

La trouvaille a donc la plus grande importance pour l'histoire des religions orientales comme pour la philologie sémitique. Elle apporte, en outre, un élément nouveau à la discussion du problème des origines de l'alphabet.

M. Harold Ingholt, conservateur de la glyptothèque Ny Carlsberg à Copenhague, lit un mémoire sur quelques fresques trouvées par lui à Palmyre, au cours des fouilles qu'il a dirigées dans la grande nécropole, au nord-ouest de la ville. Dans un tombeau étaient représentés un homme et une femme. Au fond, des pampres et des grappes de raisin sont figurés. Au plafond on voit un aigle aux ailes déployées — aigle solaire qui emporte les âmes des mortels qui ont mérité l'apothéose. Ces fresques sont heureusement datées, par une inscription palmyrénienne, de 149-150 de notre ère. Elles se rattachent par leur exécution aux vieilles traditions orientales.

Dans un autre tombeau fut trouvée une fresque : Dionysos couché sur un lit de repos. Dans sa main droite, il tient une coupe, il est couvert par des feuilles et des grappes de raisin sorties d'un grand vase d'or placé à sa droite.

Cette fresque, que l'on peut dater du III<sup>e</sup> siècle, atteste l'influence grecque à Palmyre.

Enfin, une dernière fresque constitue la décoration géométrique du plafond d'un troisième tombeau. Grâce à des inscriptions palmyréniennes, on doit la dater de 229 de notre ère.

M. Audollent étudie une tablette de plomb trouvée à Carthage et qui provient des collections du docteur Carton. Ce document, de caractère magique, en rappelle de très près un autre de même origine que le R. P. Delattre a fait récemment connaître à l'Académie. Toutefois, il vise un nouveau personnage : Harpocraton, surnommé le Nil. L'étude comparative de ces deux textes permet peut-être de se demander s'ils ne conservent pas la trace d'une animosité d'ordre intellectuel. Un adversaire de quelque système philosophique ou de quelque école littéraire aurait ainsi voué leurs représentants à la malédiction des dieux.

## SÉANCE DU 31 OCTOBRE 1930

La médaille Paul Blanchet est décernée à M. Jean Glénat, conservateur du Musée et directeur des fouilles de Cherchell (Algérie).

L'abbé J.-B. Chabot formule quelques remarques sur les inscriptions de Palmyre récemment publiées par M. Cantineau, de l'Institut français de Damas, et spécialement sur celles où il a lu le titre jusqu'ici inconnu de *Corrector totius Orientis*.

M. Henri Dehérain lit un mémoire sur l'exploration de la Haute-Égypte par la Commission des Sciences et des Arts de l'armée d'Orient en 1799.

## SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1930

M. Charles Diehl rend compte du Congrès des études byzantines qui s'est tenu à Athènes et où il représenta l'Académie.

M. Holleaux fait connaître que, grâce à l'obligeance de M. Michon, il a pu procéder, dans d'excellentes conditions d'éclairage, à la revision du marbre découvert par lui en Phrygie en 1884 et conservé au Louvre, qui est connu sous le nom d'*Edit d'Eriza*.

Deux documents d'un haut intérêt sont gravés sur ce marbre : 1<sup>o</sup> une ordonnance adressée, sous forme de lettre, par le roi de Syrie Antiochos au satrape de Phrygie (par cette ordonnance le roi déclare instituer, dans toutes les satrapies de la monarchie, des grandes-prêtresses qui présideront au culte de sa femme, la reine Laodikè, et désigne pour exercer cette fonction, dans la satrapie de Phrygie, Bérénikè, fille de Ptolémée, parent du roi) ; 2<sup>o</sup> une lettre du satrape de Phrygie à l'un de ses subordonnés, par laquelle il l'informe des ordres du roi et l'invite à les exécuter.

La date de ces documents était jusqu'ici controversée. On ne savait si l'ordonnance royale devait être attribuée à Antiochos II ou à Antiochos III, époux, l'un et l'autre, d'une Laodikè. La dernière revision tranche le débat. La lettre du satrape est datée du 19 artémisios (avril-mai) de l'an 108 des Séleucides (204 av. J.-C.). Le « roi Antiochos » ne peut, dès lors, être qu'Antiochos III le Grand. C'est au retour de sa célèbre expédition en Haute-Asie (204) qu'il crut devoir accroître les honneurs divins rendus à sa femme, sans doute pour la remercier d'avoir exercé la régence à sa satisfaction durant sa longue absence.

M. Louis Robert, qui a prêté son assistance à M. Holleaux, a réussi à compléter le texte de l'ordonnance royale par une conjecture aussi certaine qu'ingénieuse. A la ligne 25, qui est mutilée, il est dit que les grandes-prêtresses de Laodikè « porteront des couronnes d'or où sera placé... (?) ». M. Robert a vu qu'il faut suppléer « *le portrait de la reine* ».

Une nouvelle publication de l'inscription conservée au Louvre sera faite incessamment par MM. Holleaux et Robert.

M. du Mesnil du Buisson rend compte de la sixième campagne de fouilles qu'il a dirigée à Khan-Sheikhoun et à Souran. A Khan-Sheikhoun, six villes dont les ruines sont superposées ont été découvertes : deux villes de l'âge du bronze (début du deuxième millénaire av. J.-C. et époque de Thoutmosis III) et quatre villes de l'âge du fer entre le x<sup>e</sup> et le iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Aux environs de Khan-Sheikhoun on a découvert une nécropole archaïque à Tell'As (entre 3000 et 1500 av. J.-C.). Plusieurs centaines de bronzes et de vases sont sortis de ces tombes. A Souran, la mission a déblayé une ville mitannienne du milieu du deuxième millénaire avant J.-C. et un palais avec lieu de culte cananéen du troisième millénaire.

Cette mission a recueilli une foule d'objets précieux et d'œuvres d'art qui ont été partagés entre le Musée de Damas et le Louvre.

#### SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1930<sup>1</sup>

Le secrétaire perpétuel lit une note qu'il a reçue de M. L. Châtelain, chef du service des antiquités du Maroc, annonçant que des fouilles ont été poursuivies depuis un an sur l'emplacement de la ville de Chellah, autrefois Sala, par le service des Beaux-Arts et par les soins de la princesse Riaz bey. Ces fouilles ont mis au jour les restes d'un grand arc triomphal qui servait de porte d'entrée dans le forum de la ville antique, et quelques inscriptions. L'une d'elles est intéressante. C'est une base de statue élevée en l'honneur d'un patron du municipe de Sala; sur les deux faces latérales du piédestal sont gravés le décret du conseil municipal qui a voté l'érection du monument (en 144 de notre ère) et la liste des conseillers municipaux qui l'ont décidée.

M. L. Hermann, professeur à l'université de Bruxelles, se demande si le tombeau de Bianor, près duquel se passe la neuvième églogue de Virgile, ne serait pas celui d'un jeune poète dont on possède l'építaphe par Diotime dans l'Anthologie palatine, et non celui d'Ocnus, fondateur mythique de Mantoue, comme l'assure, à tort, le commentateur Servius.

Ce poète, Bianor le Bithynien, a chanté la mort de son patron, C. Helvius Cinna, tué aux ides de mars 44. Il a dû être enterré au croisement de la via Gallica, allant de Brescia à Vérone, et du chemin de la péninsule de Sirmio où se trouvait le domaine de Catulle. La neuvième églogue ne se passerait donc point aux environs de Mantoue, mais aux bords du lac de Garde, entre la *mansio* de Sirmio et le chemin de la péninsule, c'est-à-dire au point dit *Colombare*, à l'est de l'église de *Rivoltella*, emplacement présumé du tombeau de Bianor.

M. H. Seyrig fait un rapport sur l'activité du service des antiquités de Syrie dont il est le directeur.

Ce service a poursuivi un double objet : mettre en état et entretenir certaines ruines, d'une part, et, d'autre part, continuer les recherches entreprises.

Les ruines de Baalbek, notamment les temples de Jupiter et de Bacchus, ont tout particulièrement sollicité son attention. Il en fut de même de plusieurs ruines des environs de cette ville — par exemple le crak des Chevaliers, dont l'avenir reste fort inquiétant en raison de l'insuffisance des crédits dont on dispose.

La réorganisation des musées d'Antioche, d'Alep et de Damas a été décidée. Il a été résolu que chacun d'eux sera spécialisé pour une époque.

Enfin, parmi les fouilles qui ont été effectuées, il convient de citer tout spécialement le déblayement de Palmyre, où ont été trouvés un bas-relief, qui faisait sans doute partie du temple de Bel, et de nombreuses inscriptions,

dont un texte palmyrénien qui donne d'intéressants renseignements sur les relations commerciales de Palmyre.

M. Seyrig rend hommage au concours que n'ont cessé de lui prêter le ministre syrien de l'instruction publique et les autorités locales.

#### SÉANCE DU 28 NOVEMBRE 1930

Le président annonce le décès du sénateur italien Pio Rajna, qui appartenait à l'Académie depuis 1908 comme correspondant et depuis 1924 comme associé étranger.

M. Brunot fait hommage, au nom de M. Kristoffer Nyrop, du sixième volume de sa *Grammaire historique de la langue française* qui termine une œuvre commencée il y a trente ans. « On reste confondu d'admiration, dit M. Brunot, quand on songe au milieu de quelles difficultés matérielles M. Nyrop, privé de la vue depuis de longues années, a dû poursuivre, en empruntant le secours de secrétaires, des recherches minutieuses, des lectures infiniment variées et construire de mémoire une synthèse de ces matériaux innombrables. S'il est arrivé à terminer son monument, il doit ce magnifique résultat à la volonté héroïque dont est fait son caractère. Il le doit aussi, nous ne devons pas l'oublier, à cet amour profond qu'il porte à notre langue et qui se confond, chez lui, avec l'amour même de notre pays dont il a donné, dans des circonstances terribles, les preuves les plus éclatantes. »

#### SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1930

Sur les revenus de la fondation de Clercq, une subvention de 4.000 francs est attribuée à la *Revue d'assyriologie*.

Par voie de scrutin, l'Académie désigne M. J. Lot pour faire partie du conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, en remplacement d'un membre démissionnaire.

En comité secret, l'Académie procède à l'élection de quatre correspondants : deux nationaux et deux étrangers. Sont élus : M. Pierre Roussel, directeur de l'École d'Athènes, qui a dirigé les importantes fouilles de Délos et qui a donné une édition d'Isée dans la collection Guillaume Budé; le chanoine Chartraire, président de la Société archéologique de Sens, auteur d'ouvrages relatifs à la cathédrale de cette ville; M. Albert Pollard, professeur à l'Université de Londres, président de l'Institut de recherches historiques, auteur de nombreux ouvrages : *Henry VIII*, *Vie de Thomas Cranmer*, *le Règne d'Henry VII*, *l'Angleterre sous le Protecteur Somerset*, *l'Evolution du Parlement*, et M. James H. Breasted, directeur de l'Institut oriental, professeur à l'université de Chicago, auteur de plusieurs ouvrages sur l'ancienne Égypte.

M. A. Blanchet analyse un rapport envoyé, au nom de la société des Amis du Vieux-Moissac, par M. Armand Viré. Quoique gênées par les inondations, les fouilles ont amené la découverte de divers débris, parmi lesquels des chapiteaux fort anciens, ornés d'oiseaux. Des carrelages et poteries, trouvés dans un escalier secret, ont permis de faire des constatations utiles pour l'histoire de la céramique locale.

Mlle Hélène Wuilleumier lit un mémoire sur les *signa*, ou surnoms, dont elle a relevé plusieurs centaines dans des inscriptions latines et grecques.



Après avoir établi l'identité des sobriquets amenés par les formules *signo*, *qui et*, *ô xai*, avec ceux qui sont relevés dans une acclamation, elle en montre l'évolution. Né dans l'Orient, ainsi qu'il appert de textes hébraïques et grecs, le *signum* servit, d'abord, à donner une inscription bilingue aux noms étrangers, puis à signaler les traits physiques, ethniques ou moraux des individus. Ce n'est que plus tard que les Romains l'utilisèrent pour exprimer l'idéal religieux, mystique ou divin, autour duquel se groupèrent ceux qu'animait un même esprit. De l'étude étymologique et philosophique des *signa*, Mlle Wuilleumier déduit les tendances religieuses de ces collèges, qui exprimaient leur croyance dans les noms de leurs affiliés.

## SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1930

Par voie de scrutin, M. Coville est désigné pour faire partie de la commission des bibliothèques.

M. Pelliot signale deux passages qui permettent de suivre jusqu'au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle l'existence de la langue et de la littérature sogdiennes. L'un est emprunté au *Voyage* de Guillaume de Rubrouck (1253), l'autre à la *Fleur des histoires de la terre d'Orient*, du moine arménien Hethum, qui fut présenté à Philippe le Bel, à Poitiers, en 1307.

---

## VARIÉTÉS

---

### Un dimanche à l'Athos.

Vatopedi, septembre 1930.

Le bateau se trouva au matin devant une haute montagne d'un vert sombre, qui baignait dans des eaux tranquilles. Cette montagne portait de ci de là, comme les autres portent des villages, des traînées de constructions blanches, rassemblées en effet comme les maisons d'un village, mais plus hautes et plus régulières. Nous étions devant les monastères de l'Athos.

Nous vîmes ainsi passer Saint-Panteleimon, qui est un immense couvent russe, dominé par des coupoles vertes, et construit au bord même de l'eau. Il y a dans son port une goélette, dont les marins sont des moines, et qui va acheter et vendre à Salonique. Le monastère, quoi qu'il ne soit pas fort ancien, ne présente pas une ordonnance régulière. C'est une suite de bâtiments irréguliers et de cours, parfois très pittoresques. On logeait là, avant la gurre, jusqu'à 600 ou 700 pèlerins revenant de Terre-Sainte. On travaillait aussi. J'ai vu toute une bibliothèque des publications faites ici.

La montagne défile devant nous. Quelquefois un monastère est armé de tours. D'autres sont construits d'une manière presque incompréhensible sur des éperons de rochers si raides qu'il a fallu les élargir par des maçonneries. L'un d'eux, perché sur une arête, semble le château d'avant d'une proue gigantesque. Ailleurs, la montagne est remplie d'ermitages éparpillés. Qui veut vivre sur l'Athos y vit. Il y a des cabanes dans des anfractuosités de la roche, à pic sur des abîmes, avec un jardinet.

Nous dépassons Hagia Lavra, le plus beau, dit-on, de tous ces couvents, et on voit d'en bas une longue file de constructions alignées sur une crête. Déjà le jour commence à se dorer. Nous avons contourné le promontoire, nous remontons la côte Est. C'est toujours le même paysage de rochers et de forêts. Enfin, nous arrivons à une baie, et le fond de montagnes est barré tout entier par un immense édifice, complexe et composite comme les autres, mais présentant pourtant une espèce de longue façade, toute alternée de blanc et de carmin. Je ne puis dire l'effet de cette tache de pourpre et de clarté, entre ces caps sombres, sur ce fond de verdure, bronzée et bleuisante, sous le ciel d'or où le jour va mourir.

C'est Vatopedi, qui m'a paru, dans la république de l'Athos, animé d'un esprit plus libre que les autres couvents. On nous a permis d'assister à la messe, ou du moins à la dernière partie de la messe, le lendemain, qui est un dimanche, à 7 heures. Une fois traversée la cour et le narthex, nous voici dans le naos. Les moines sont debout dans des stalles, où nous prenons place auprès d'eux. Au-dessus de nous, une haute coupole, où l'on devine d'admirables mosaïques, s'élève sur quatre piliers. Mais à peine la distingue-

t-on à travers la profusion des lampes d'argent. Partout étincelle le métal ciselé. Les icones en sont couvertes, les piliers y sont enfermés.

L'office se déroule en longue monodie. Point de chœurs ni de contrepoint. Rien que la suite de ces voix d'hommes, dont chacune parle à son tour. On n'assiste point au drame liturgique. Deux fois seulement j'ai vu l'icône-stase s'ouvrir. La première fois, le prêtre et le diacre sont venus faire adorer le pain et le vin. Une autre fois, j'ai vu les moines sortir un à un de leurs stalles et aller baiser une icône. Tout l'intérêt était concentré sur les chants. Il y avait des récitatifs qui ressemblaient à notre office de Ténèbres. Mais tout à coup un timbre nasillard, presque arabe, rouvrait l'Orient. Les litanies émouvantes imploraient par deux voix, dont l'une appelait avec force, et dont l'autre, sourde et basse, gémissait la formule d'adjuration. Puis un hymne d'une extraordinaire beauté éclatait, rythmé et quasi profane dans cette mélodie. Chaque moine, à son tour, intervenait dans ce dialogue avec Dieu. Tantôt du côté gauche, tantôt du côté droit de l'église, une voix nouvelle s'en prenait à Celui qu'ils avaient prié toute la nuit. Seuls, le *Pater* et le *Credo* n'ont pas été psalmodiés, mais récités. J'ai tort de dire, au surplus, que les voix ne se superposaient point. Par moments, à bouches fermées, tous les moines tenaient en sourdine une note qui n'en finissait point, et sur cette espèce de pédale, un chant s'élevait, libre, oscillant, gémissant, comme le mouvement de l'âme dans le temps aboli.

Nous avons pu entrer dans le sanctuaire et voir les très précieuses reliques, un morceau de la vraie croix, la ceinture de la Vierge dans un coffret. Dans la bibliothèque, nous avons feuilleté le célèbre manuscrit de Strabon avec l'atlas où la science que les anciens avaient du monde nous est conservée. On nous montre les homélies de saint Jean Chrysostome, copiées de la main d'un empereur devenu moine. Peu à peu, en causant, nous prenons mieux connaissance de l'Athos, c'est-à-dire que le mystère devient plus épais autour de nous. Quelle idée se faire de cette république de plusieurs milliers de moines que gouverne une réunion des chefs des monastères?

On sait que l'approche de l'île est interdite aux femmes, et l'on montre l'endroit où la Vierge apparut pour barrer le chemin à une impératrice. Mais la sainte montagne est pareillement interdite aux femelles des animaux. Il n'y a ici ni vaches, ni brebis. Cependant, l'an dernier, un esprit de modernisme avait soufflé sur le conseil des higoumènes, et les poules avaient été admises à l'Athos. J'ignore quels excès elles ont pu commettre. Mais un retour d'austérité a fait décider, il y a quelques jours, qu'elles seraient toutes massacrées dans la quinzaine. Je crois savoir que cette mesure barbare n'a pas été approuvée partout, et que certains couvents, plus libéraux, ou plus gourmands, préparent une désobéissance discrète et un schisme en cuisine. Mais là où la ferveur est restée entière, les pauvres bêtes pondent leurs derniers œufs.

Henry BIDOU.

(Débats, 7 octobre 1930.)

### Le galop dans l'Art.

Bien qu'à l'ordinaire moins connus comme hommes de sport que comme paléographes, les membres de l'Académie des inscriptions viennent d'employer deux de leurs savantes séances à l'étude des meilleures méthodes pour l'entraînement des chevaux de course et de *raid*<sup>1</sup>.

Il est vrai que le traité d'entraînement qu'ils ont examiné date du xiv<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et assurément c'est là une circonstance atténuante. Ses 900 lignes sont fort soigneusement gravées sur quatre tablettes d'argile cuite, naguère trouvées en Cappadoce, à Boghazkeui; malheureusement, personne jusqu'à ces derniers temps n'était parvenu à les lire. Il faut avouer que parmi les défauts que peut présenter une inscription, l'un des principaux est d'être illisible; mais, par bonheur, M. Fr. Hrozny a remédié à cet inconvénient, quant aux tablettes de Boghazkeui. M. Hrozny, professeur à l'Université de Prague, est le premier homme qui ait déchiffré les caractères hittites et les caractères maïteniens, et il détient ainsi un double record qui, pour n'être pas aussi célèbre que celui de la distance en avion ou de la vitesse en automobile, n'en est pas moins fort enviable. Grâce à lui, nous savons comment Kikkulis, écuyer en chef de l'État de Maïteni au temps du roi Suppiluliumas, entendait que ses subordonnés procédassent pour « mettre en condition » les chevaux de son auguste maître; et ce qui frappe d'abord, c'est que les méthodes qu'il préconise ne diffèrent pas beaucoup de celles qu'emploient à cette heure les entraîneurs de Maisons-Laffite et de Chantilly.

Il semble pourtant que les coursiers hittites n'étaient pas destinés à porter des cavaliers, mais seulement à tirer des chars. L'équitation paraît dater, comme chacun sait, des Assyriens, c'est-à-dire d'une époque toute récente — au plus huit ou neuf siècles avant J.-C. — et l'on peut voir au Louvre un admirable bas-relief provenant de Ninive, qui représente à califourchon sur sa monture un guerrier d'Assourbanipal. Jusque-là les chevaux de course n'avaient été que des bêtes de trait et cela pouvait faire une grande différence avec les nôtres. Mais il faut songer que les chars de guerre étaient extrêmement légers et que les coursiers qui les tiraient n'avaient rien de nos trotteurs. L'allure du trot était si peu estimée que les œuvres d'art archaïques ne la représentent jamais, ou peu s'en faut, et que les langues de la haute antiquité n'ont presque pas de mot pour la désigner. Il est vrai que le traité de Kikkulis donne les règles de l'entraînement au trot comme au galop, et c'est là une de ses originalités; néanmoins, il est vraisemblable que le trot n'était pour les Hittites et les Maïteniens qu'une allure de route. De même que tous les chevaux archaïques, les leurs, même attelés, devaient être des galopeurs et plus proches de nos *hunters* que de nos carrossiers.

L'entraînement, au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comme maintenant, commençait à la belle saison et par des essais qui permettaient de mesurer la valeur respective des futurs cracks : de véritables *trials*. Après quoi on mettait les chevaux à la diète et l'on avait soin, pour les empêcher de manger leur litière, de leur passer des muselières fort semblables, sans doute, à celles qu'on emploie encore à cet effet. Au bout de trois jours, on leur faisait prendre

1. [Voir plus haut, p. 282 et suiv. — *Réd.*]



un bon *canter* sur 16 kilomètres pour les faire transpirer et pour qu'ils éliminassent la graisse acquise au pré durant l'hiver; puis, au retour, on les purgeait : c'est la bonne méthode. La *physic* hittite se composait d'un seau d'eau salée et d'un seau d'eau de malt; aujourd'hui elle est faite d'autres ingrédients, mais le principe est le même. D'ailleurs, après cette purge de cheval, Kikkulis et ses *lads* accordaient un bon repos à leurs sujets, exactement comme nos entraîneurs; le travail ne recommençait que le vingt et unième jour. Les galops, soigneusement gradués, étaient donnés tout d'abord sans les chars, puis avec les chars, et toujours sur des distances relativement courtes : ce sont les règles mêmes de l'entraînement moderne. Enfin, si ce n'est qu'on leur présentait souvent, et pour cause, de l'orge au lieu d'avoine, et qu'on les baignait très fréquemment, comme il convient dans un pays chaud, le régime des chevaux hittites était celui de nos pur sang. Kikkulis n'ignorait même pas qu'il est bon de mêler de la paille hachée aux bouillies rafraîchissantes afin de forcer l'animal à bien mâcher. Ces *sportsmen* d'il y a trente-quatre siècles n'avaient rien à apprendre de nous sur l'utilité d'un entraînement long et méticuleux. Dans le manuel de leur écuyer en chef, tous les repas, tous les exercices, tous les repos, tous les bains du cheval sont prescrits à l'avance pour une période de plus de six mois.

On conçoit assurément, conclut M. Hrozny, qu'un peuple antique qui disposait d'une cavalerie si soigneusement et méthodiquement préparée ait remporté de grandes victoires, même sur les premières puissances militaires de son temps.

Ce qu'on aimerait à connaître, pourtant, ce sont les performances de ces coursiers. Mais nous n'avons pas même idée de celles des chevaux grecs et romains. Valaient-ils les nôtres? C'est peu probable.

Les fameux cavaliers numides montaient sans bride : ils devaient donc diriger leurs montures à la voix et par des claques sur l'encolure, à l'aide aussi d'une houssine, que sais-je? Mais ce ne sont guère que des bidets de ferme qu'on pourrait aujourd'hui mener ainsi : à la moindre excitation, un cheval un peu nerveux, même très bien dressé, échapperait au contrôle de son cavalier.

Les chevaux grecs et romains, eux, étaient bridés, mais on les montait sans étrières. Or, il est à peu près impossible physiquement de donner à un pur sang moderne, pour peu qu'il ait les « barres » un peu dures, le « point d'appui » dont il a besoin pour galoper, sans s'arc-bouter sur les étrières. Comment faisaient donc les cavaliers antiques? Sans doute leurs chevaux galopaient-ils la tête libre, le nez haut, « en portant au vent » à la manière des arabes; et on les arrêtait, comme font les Marocains de nos jours, par une brutale saccade sur le mors, qui asseyait l'animal sur ses jarrets. Naturellement il faut pour cela un mors qui agisse puissamment, presque douloureusement; mais on voit justement sur les frises du Parthénon que tel était celui des Grecs : il tenait même les mâchoires écartées.

Toutefois, ce n'est pas tout que de conduire le cheval : il faut résister à ses défenses. Certes, les instructeurs de Saumur nous prouvent, tous les ans, au concours hippique, qu'ils sont capables de tenir sans étrières sur n'importe quel sauteur, et avec une merveilleuse aisance. Mais il est fort peu de cavaliers aussi bien entraînés et aussi habiles que ceux-là. Devons-nous croire que tous les anciens, qui maîtrisaient si facilement leurs montures sans le

secours des étriers, à la chasse, au combat, dans les courses, étaient des *as* de l'équitation? Il paraît plus raisonnable de supposer que leurs chevaux n'étaient pas bien fougueux. Tranchons le mot : les coursiers de l'antiquité classique étaient probablement ce que les écuyers modernes appellent éloquemment des « veaux ».

Il est d'ailleurs difficile de se faire des chevaux d'autrefois une idée bien nette par la vue des images qui nous sont restées d'eux. M. Lucien Guillot a publié, en 1927, un livre sur l'iconographie du cheval, qui est plein d'intérêt, et l'on n'a pas oublié les belles études de M. Salomon Reinach, parues il y a trente ans, sur la représentation du galop dans les œuvres d'art. Or, il ressort de ces deux ouvrages que chaque époque, jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, a eu son type idéal de cheval, figuré par tous les peintres et sculpteurs et probablement assez conventionnel, par conséquent. Ce n'est guère qu'aux temps modernes que les artistes ont commencé de faire de vrais portraits.

D'autre part, pour représenter le galop, l'art depuis ses origines jusqu'à l'an 1886 exactement a imaginé le cheval dans trois attitudes seulement, d'autres disent quatre. Les trois premières, qui diffèrent seulement par la position des jambes de devant, c'est à peu près ce que les écuyers appellent la « lancade » : l'animal cabré, agitant ses membres antérieurs. La quatrième, que nous montrent l'art mycénien, puis les Persans sassanides, puis la Chine, et qui disparaît ensuite pendant de longs siècles avant de triompher universellement en Europe à partir de l'extrême fin du xviii<sup>e</sup>, est la plus conventionnelle de toutes : c'est celle du cheval galopant ventre à terre à proprement parler, les quatre membres allongés. On la voit encore sur les tableaux de Degas.

Si bien qu'en somme les véritables mouvements du galop, l'œil humain ne les avait jamais aperçus : ce sont les photographies instantanées d'un Américain nommé Muybridge, en 1879, qui les ont révélés, et c'est sur un tableau d'Aimé Morot, *Rezonville*, exposé au Salon en 1886, que l'une d'elles a été peinte pour la première fois.

Cette toile, à cause de cela, souleva en son temps des discussions passionnées... Hâtons-nous de proclamer avec Rodin que « dans la réalité, le temps ne s'arrête pas » et que « si l'artiste réussit à produire l'impression d'un geste qui s'exécute en plusieurs instants, son œuvre est, certes, beaucoup moins conventionnelle que l'image scientifique où le temps est brusquement suspendu ». L'artiste, d'ailleurs, travaille pour notre œil et non pour nos instruments; il ne peint pas plus pour l'appareil de photographie que pour le microscope... Certes! Mais ce qui est curieux, c'est que ces mouvements du galop que la photo nous a révélés ont plus de valeur expressive que les attitudes représentées par les artistes jusque-là, et donnent bien mieux l'impression de l'effort et de l'action d'un cheval lancé à toute allure. Et la preuve, c'est que ce sont elles que presque toutes les œuvres d'art nous montrent depuis une cinquantaine d'années : aussi nous sont-elles devenues familières. Tel est peut-être le seul bienfait que l'art ait jamais dû à la photographie.

Jacques BOULENGER <sup>1</sup>.

(Temps, 24 octobre 1930)

1. [L'auteur de cet article accepte comme argent comptant la traduction intégrale des tablettes donnée à l'Académie par M. Hrozny; d'autres ont le droit d'être plus sceptiques, — S. R.]

### Encore le texte slave de Josèphe.

La *Deutsche Literaturzeitung*, organe des Académies réunies de l'Allemagne, a publié (15 mars 1930, col. 481-494) un long article sur mes deux volumes intitulés *Jesous Basileus ou basileusas* (Heidelberg, Winter, 1929). Cet article appelle une réponse, bien qu'il ne soit pas signé d'un des noms bien connus de savants — Ad. v. Harnack, Ed. Meyer, Ed. Norden — qui représentent en Allemagne cet ordre d'études<sup>1</sup>. Ils semblent avoir délégué, en l'espèce, leurs pouvoirs à un débutant, M. Hans Lewy, auteur d'une mince thèse sur la notion mystique de la *sobria ebrietas* dans Philon. Depuis que M. Hans Leisegang a publié son excellent *Index philonianus*, des travaux de ce genre ne sauraient manquer d'attirer ceux qui ont le goût des honneurs faciles.

Rendons cette justice à M. Lewy que son exposé est clair et que, lorsqu'il résume mes idées, il le fait avec assez d'exactitude. Mais c'est de sa critique qu'il doit surtout être question dans ce qui suit.

M. H. Lewy paraît très désireux d'épargner la lecture de mon ouvrage au public allemand non spécialiste. Il cite toujours les textes slaves d'après l'édition périmée de E. Klostermann et ne trouve pas un mot pour dire que j'ai édité le premier avec grand soin non seulement les passages du Josèphe slave relatifs aux origines chrétiennes, mais beaucoup d'autres qui m'ont semblé importants. Chose étrange! Depuis vingt-cinq ans on répète que la valeur de ces textes ne pourra être jugée que lorsqu'on connaîtra la version slave elle-même, et maintenant que ce travail est fait, on prétend en ignorer les résultats!

\* \* \*

Le nouveau critique approuve la thèse de M. Norden : le *Testimonium flavianum* serait interpolé de toutes pièces, parce qu'Origène, quand il dit que Josèphe ne regardait pas Jésus comme le Messie, vise seulement le passage (*Antiq.*, XX, 200) de notre texte grec où on lit : *frère de Jésus dit le Christ*. Mais, dès 1897, Théodore Reinach avait fait observer que la même expression — *legomenos Christos* — se trouve aussi dans Matthieu (I, 18). Si M. Norden avait raison, Origène aurait aussi bien pu conclure à l'incrédulité de l'évangéliste!

Lorsque Josèphe mentionne une personnalité pour la seconde fois, il renvoie régulièrement au passage antérieur correspondant; cette observation de M. Zeitlin est restée inconnue à M. Lewy. Or, il n'y a rien de tel dans *Antiq.*, XX, 200. J'ai essayé de montrer (I, p. 211) qu'un renvoi de ce genre a pu et dû être raturé par la censure s'il contenait une allusion à la *stasis* ou au *thorybos* causé par la prédication de Jésus. Il est donc exact qu'Origène vise en première ligne *Antiq.*, XX, 200, mais non moins certain que ce passage, tel que nous l'avons, ne l'autorisait pas à conclure à l'incrédulité de Josèphe. Il devait y avoir là quelque chose de nettement antichrétien,

---

1. MM. de Harnack et Ed. Meyer sont morts depuis que cette note a été envoyée à l'impression.

renvoyant à *Antiq.*, XVIII, 65, mais autrement grave, au point de vue orthodoxe, que les quelques mots qui ont subsisté.

\*  
\* \*

En publiant la traduction des quatre premiers livres de la *Halosis*, dont le texte slave a été donné en 1925 par feu Konrad Grasse, Berendts avait montré que le texte grec traduit en slave appartenait à la classe des manuscrits *deteriores* de Niese (codd. L, V, R, C). Puisque Porphyre, Eusèbe, Jean de Damas et Syncelle ont suivi le même texte, il n'y a pas lieu de s'en étonner<sup>1</sup>. M'appuyant sur les recherches antérieures de M. R. Laqueur, j'ai admis que les deux classes des manuscrits de Josèphe — *meliores*, *deteriores* — correspondent à deux états successifs de l'archétype de l'auteur, les *deteriores* reproduisant un texte antérieur mal corrigé, les *meliores* le texte définitif, dont le seul à faire usage fut le prétendu Hégésippe, en réalité Isaac Gaudentius Hilarius (vers 370). M. Lewy voudrait faire croire que l'original grec de la version slave était très corrompu. S'il avait lu avec plus de soin le livre qu'il critique, il saurait (I, 238) que le slave offre parfois la leçon correcte manquant à tous nos manuscrits, que Niese et Destinton avaient déjà rétablie par conjecture (voir le *Josephus* de Thackeray, t. II, p. 682, n. 1).

A ma thèse, acceptée par un connaisseur aussi éminent que feu Thackeray (t. II, p. VIII et suiv.), M. Lewy oppose l'état des différents manuscrits qui, « comme Eisler aurait pu s'en instruire dans la préface de Niese », ne se laissent pas nettement répartir en deux groupes, puisque les *meliores* approchent souvent des *deteriores* et *vice versa*. Tous les manuscrits du *Bellum* remonteraient à un seul archétype, ayant tous certaines fautes en commun. D'où l'impossibilité d'admettre une double recension. La parenté du texte russe avec les *deteriores* ne prouverait que l'âge récent du texte très altéré dont le traducteur slave s'est servi, et aussi l'*interpolation des passages concernant les origines du christianisme*, qui ne paraissent dans aucun manuscrit de cette famille. Par cette conclusion, que M. Lewy qualifie de décisive, il croit réfuter complètement ma thèse d'une rédaction grecque antérieure du *Bellum*, ayant servi de base à la version slave. En réalité, la conclusion de M. Lewy est de tous points inadmissible : voici pourquoi.

D'abord, il n'est pas vrai que toute la tradition manuscrite du *Bellum* remonte à un seul archétype (cf. I, p. 234, note). Tous les manuscrits ont sauté une ligne de 38 caractères, mais cette ligne a été rajoutée en marge dans deux manuscrits de Paris et de Milan<sup>2</sup>. Donc, à l'époque byzantine, au <sup>x</sup>e siècle, il existait encore des manuscrits d'une autre descendance, dérivant de la dernière édition revue et corrigée de la *Guerre* dont Josèphe, à la fin des *Antiquités*, a promis la publication pour l'année suivante. J'ai cru retrouver (I, 419, 521) onze fragments de cette édition meilleure dans divers chronographes byzantins.

1. Berendts a aussi mis en évidence de nombreux points de contact du *Bellum* slave (II, 119-166) et des passages parallèles d'Hippolyte de Rome (*Ref. haer.*, IX, 18-29).

2. Cela n'est pas un cas isolé. M. K. Ziegler m'informe qu'une grosse lacune de la vie de Paul-Émile n'est comblée que dans certains mss. du <sup>xv</sup>e siècle des *Vies parallèles* de Plutarque.



Le fait que les *meliores* et les *deteriores* coïncident souvent, s'observe chez tous les auteurs. C'est pour cela que l'ecdotique moderne a renoncé à l'usage quasi mécanique de la méthode des *stemma*, ce qu'ignore M. Lewy. Comme les éditions modernes, les manuscrits sont souvent des *recensions*. Dans le cas du *Bellum*, ce caractère de certains manuscrits est prouvé par le codex M (I, 90) où on lit, à côté d'un nom propre corrompu, que certains manuscrits ont βονδα, d'autres γροβοδα<sup>1</sup>. Il arrive aussi que la « meilleure » et la « moins bonne » recension se trouvent côte à côte dans un manuscrit; dans d'autres cas, la leçon originale et la correction ultérieure se rencontrent dans différents manuscrits de notre texte grec. Ainsi (*Bell.*, I, 639), le procureur romain Varus ordonne à Antipater de se défendre. Celui-ci répond : « Dieu m'est témoin que je n'ai rien fait de mal. » Sur quoi, dans la version slave et dans quelques manuscrits grecs des deux groupes, Hérode ordonne d'amener un prisonnier condamné à mort et lui fait boire la potion sur-le-champ, prouvant ainsi que la potion est empoisonnée. Dans les autres manuscrits du *Bellum*, notamment dans le *Vossianus* de Leyde, c'est le Romain Varus qui ordonne cette cruelle expérience et c'est la version que nous lisons aussi dans les *Antiquités* (XVII, 131). Il est donc évident qu'une des versions dérive d'une source hostile à Hérode tandis que l'autre — celle des *Antiquités* — résulte d'une correction faite par Josèphe lui-même pour ménager la famille d'Hérode, notamment son propre patron Agrippa II. Si l'on voulait, avec M. Lewy, admettre une corruption du texte, en l'espèce la chute accidentelle des deux mots δὲ Ἡρώδης après αἰρήσας, ce serait l'archétype de la version slave qui aurait conservé la bonne leçon et Josèphe lui-même qui se serait servi d'un manuscrit fautif de son *Bellum* pour composer ses *Antiquités*, sans remarquer la lacune dans son propre texte!

Même si, par impossible, M. Lewy prouvait que la recension représentée *grosso modo* par les *deteriores* est postérieure à celle que nous entrevoyons à travers les *meliores*, cela ne m'empêcherait nullement de distinguer: 1<sup>o</sup> l'original grec perdu de la version slave, intitulé *la Prise de Jérusalem*; 2<sup>o</sup> la *Guerre juive* de nos manuscrits — et cela, par des variantes essentielles remontant à des éditions différentes et successives, de 72 à 94-95 après notre ère.

M. Lewy a-t-il agi avec une parfaite loyauté en dissimulant à ses lecteurs les données essentielles du problème, à savoir mes études minutieuses portant sur des centaines de divergences matérielles entre le texte grec et la version slave, *en dehors des fragments relatifs aux origines chrétiennes*? Ainsi ne souffle-t-il mot du fait que la version slave contient beaucoup d'aveux compromettants pour Josèphe, notamment dans l'histoire de sa reddition aux Romains. Il eût été, en effet, bien difficile de faire croire que les Byzantins, pour qui Josèphe était un témoin véridique, auraient inventé toute cette histoire au grand déshonneur du transfuge, ou qu'elle résulterait d'une corruption accidentelle du texte. Pas un mot non plus sur ce curieux détail signalé par M. S. Reinach, des chausse-trapes employées par Othon contre la cavalerie de Vitellius, dont il n'y a aucune mention ailleurs<sup>2</sup>. On conçoit

1. Ce qui veut dire : γρ(άφεται) ΟΒΟΔΑ.

2. Voir, en dernier lieu, S. Reinach, *Amalthée*, t. II, p. 336 sq. Que l'omission

que Josèphe ait trouvé ce détail dans les *Commentarii* de Vespasien, dans les dépêches que celui-ci se faisait envoyer sur les péripéties de la lutte entre ses deux concurrents et qu'il l'ait reproduit dans sa première édition; sans songer qu'il y avait maladresse, chez un panégyriste des Flaviens, à exalter le génie tactique d'un général rival de Vespasien. Voit-on cet épisode introduit dans le texte de Josèphe, soit par le « corruption progressive » dont parle M. Lewy, soit par un interpolateur byzantin, soucieux de la gloire de Vitellius? Autant d'impossibilités.

\*  
\*  
\*

La seconde attaque de M. Lewy est dirigée contre mes constatations relatives à l'exercice de la censure chrétienne sur les textes antichrétiens touchant les origines de l'Église. J'ai été le premier à aborder cette question; naturellement, M. Lewy ne le dit pas; mais ne parlons ici que des choses, évitant les personnalités.

Pour pouvoir dire que rien n'atteste l'exercice d'une censure sur Josèphe, M. Lewy passe sous silence l'existence d'un manuscrit du Josèphe hébreu où un passage sur Jésus a été *caviardé* (t. I, pl. I a); de même, il escamote le témoignage de Robert de Cricklade (xii<sup>e</sup> siècle) sur les ratures existant dans d'autres manuscrits de la même version (t. I, p. 11). Puisque l'Église a pris la peine de censurer des livres hébraïques, inaccessibles au commun des chrétiens, il est évident qu'elle n'a pu épargner les manuscrits grecs de Josèphe que pouvaient posséder, à Byzance, des juifs ou des judaïsants. Le Code Justinien lui donnait le droit (t. I, p. 138) d'effacer ce qu'on appelait alors des blasphèmes contre Dieu. Non moins soigneusement, M. Lewy ne dit rien du *Vossianus* de Leyde, où un reviseur byzantin a rayé une interpolation chrétienne, ajoutant en marge les motifs de son athétèse. J'ai supposé que les passages concernant le Baptiste et Jésus auraient été totalement supprimés au xi<sup>e</sup> siècle, malgré les additions et corrections chrétiennes qui s'y étaient glissées depuis longtemps, par des reviseurs décidés à ne laisser subsister que le texte soigneusement modifié des *Antiquités* (XVIII, 3, 3). Rien de tout cela n'est même discuté par M. Lewy.

En revanche, il se cramponne aux ordonnances de Constantin qui visent la destruction des écrits antichrétiens de Porphyre et des livres hérétiques d'Arius, mais ne mentionnent pas Josèphe. Comme si nous ne savions pas qu'avant Constantin le texte mutilé et *christianisé* de Josèphe était devenu une arme de l'apologétique chrétienne! Le Josèphe qu'on lisait d'*ordinaire* n'était plus antichrétien; il n'y avait plus lieu d'y toucher.

Forcé d'admettre qu'à partir du décret de Théodose et de Valentinien (447) une censure générale des écrits antichrétiens peut avoir sévi, M. Lewy conclut qu'au moins jusqu'en 447 des manuscrits de Josèphe, avec les passages antichrétiens, *auraient pu* subsister. En vérité, comme je l'ai montré par la citation d'André de Crète (t. II, p. 322), ils existaient encore au viii<sup>e</sup> siècle!

---

d'un argument de cette force soit volontaire ou non, il faut bien dire qu'il ne laisse rien subsister de la conclusion de M. Lewy sur le caractère exclusivement *byzantin* du Josèphe slave.

Pourquoi donc, demande le critique, les apologistes chrétiens et les philosophes antichrétiens ne s'en servent-ils pas? Mais ils ne mentionnent pas, non plus la *Vraie parole* de Celse; en concluons-nous qu'elle n'existait plus au temps de Constantin? Même un honnête homme comme saint Augustin a écrit : *Licet... praedicatori rerum aeternarum vel narratori... rerum temporalium ad aedificandam religionem atque pietatem pertinentium occultare in tempore quidquid occultandum videtur* (Aug., *De Mendacio*, X). Et le parfait galant homme qu'est le R. P. Lagrange ne vient-il pas d'écrire (*Rev. bibl.*, 1930, p. 30) : « De même que je n'ai jamais voulu me mêler de réfuter M. P.-L. Couchoud *ex professo*, je ne dirai rien du Josèphe slave et pour le même motif... Entrer dans le maquis des textes, ... opposer des déductions logiques à des rapprochements douteux, cela laisse l'impression qu'on ne saurait avoir toujours raison et l'adversaire a ainsi une porte de sortie. »

Quant aux philosophes antichrétiens de l'antiquité, comment M. Lewy peut-il savoir que Porphyre, qui cite Josèphe dans son *De abstinentia*, ne s'en soit pas servi dans ses 15 livres contre les chrétiens dont la censure a assuré la destruction?

« Une telle censure, écrit M. Lewy, aurait dû s'étendre à toute la littérature ancienne relative au christianisme<sup>1</sup>. Or, dans nos textes de Lucien et de Tacite..., on ne trouve — à l'exception de Lucien *Peregr.*, ch. II (*sic*) — aucun indice des opérations de la censure. »

A l'exception de la *seule attaque directe de Lucien* contre le fondateur du christianisme, à l'exception d'un passage qui porte les traces les plus évidentes de la suppression d'un paragraphe entier par la censure et la rage des copistes, qui ont témoigné de leurs sentiments dans les notes marginales! Et M. Lewy ne perçoit nulle trace de censure dans Tacite, quoique notre texte, celui du seul manuscrit qui ait survécu comme par miracle, porte ces trois mots : *sub Tiberio quies (scil. in Judaea)*, alors que cette période est précisément celle où Josèphe et Philon nous révèlent quatre ou cinq émeutes contre les Romains! Naturellement M. Lewy ignore les ravages opérés par la censure chrétienne dans le texte des *Scriptores historiae Augustae*, ravages constatés par Hohl, par Traube et d'autres. S'est-il jamais demandé pourquoi nous ne possédons que de misérables extraits byzantins des chapitres de Dion Cassius sur la persécution néronienne des chrétiens? Il ne cite même pas le passage classique de Photius sur le texte d'Eunape (I, p. 43, n. 3), qui avait été expurgé des pires éléments antichrétiens après la mort de Julien et ce, avec une maladresse telle que beaucoup de passages étaient devenus inintelligibles.

\* \*

Nulle part M. Lewy n'a mieux montré son parti pris de défigurer l'objet de son examen qu'là où il déclare ceci : la théorie d'une expurgation finale du texte de Josèphe sous Alexis Comnène repose sur un contre-sens. Il s'agit de la phrase sur « Josèphe Epaphroditos *on tines nothon epiphémizousin* (que d'aucuns appelaient le faux Josèphe, le Josèphe bâtard) ». En vérité,

1. Précisément, il en fut ainsi, et c'est pourquoi, de notre temps, il s'est trouvé des gens même sérieux pour nier l'historicité de Jésus. Les témoignages qui nous intéressaient et nous instruisaient le mieux ont été systématiquement détruits.

la thèse de l'expurgation du texte de Josèphe par l'église byzantine repose sur ce fait qu'une longue lignée d'auteurs chrétiens — Hégésippe, Origène, Eusèbe, Moïse de Khorène, Photius, Théophylacte d'Ochrida — connaissent et citent un texte de Josèphe où étaient insérées des interpolations chrétiennes très brèves attestant le massacre des Innocents, la résurrection de Lazare, la date du martyre de Jacques le Juste, lesquels se retrouvent dans la version slave alors qu'ils manquent dans tous nos manuscrits grecs, dont aucun n'est antérieur au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. C'est donc immédiatement après la date de l'exemplaire de Josèphe que Théophylacte emporta en Bulgarie sous Michel Ducas — donc sous son successeur Alexis Comnène — qu'on a dû éditer notre texte grec expurgé des fables chrétiennes. C'est alors aussi qu'on en fit disparaître les passages sur le Baptiste, sur Jésus et ses premiers sectateurs, lesquels ne sont jamais cités (à l'exception du passage contenant le signalement de Jésus, invoqué par André de Crète). Pourquoi? Parce qu'en dépit des interpolations et corrections chrétiennes, ces passages offraient des inconvénients, qu'ils pouvaient être dangereux. Ma constatation d'une expurgation byzantine sous Alexis I est donc totalement indépendante de l'interprétation de certains témoignages concernant les *Joséphinistes* ou sectateurs d'un « Josèphe, autrement nommé Epaphroditos, que d'aucuns disaient le faux ou le bâtard », d'un Josèphe que les hérésiologues byzantins comptaient parmi les Pauliciens.

Loin d'avoir commis un contre-sens, j'ai clairement expliqué (I, p. 400, l. 20 et suiv.) que les hérésiologues tardifs, le pseudo-Photius et Pierre de Sicile, ont voulu faire injure au prétendu sectaire « Josèphe Epaphroditos », en le qualifiant de bâtard, fils de courtisane. Cette injure, qui a aussi été lancée, et non moins gratuitement, contre le Paulicien Zacharie, ne se trouve pas encore chez le vrai Photius et chez Pierre l'Higoumène (c'est bien à tort que M. Lewy parle à ce propos des hérésiologues en général). Parce que la critique littéraire des anciens emploie aussi *bâtard* dans le sens d'*apocryphe*, j'ai émis l'hypothèse légitime que la soi-disant bâtardise de Josèphe Epaphroditos n'est que l'interprétation naïve d'une ancienne critique contre le Josèphe cru interpolé, et que le nom d'Epaphroditos, accolé à ce Josèphe, loin d'avoir quoi que ce soit de commun avec l'Epaphroditos de l'Épître paulinienne (*ad Phil.*, II, 25), peut bien avoir désigné à l'origine M. Mettius Epaphroditos, éditeur de Josèphe. De même, le prétendu prénom *Sophronios*, que certains manuscrits attribuent à saint Jérôme, n'est que le nom de son traducteur grec.

Ces sectateurs d'un *Josèphe bâtard*, dit *Epaphroditos*, peuvent bien ne pas avoir été des Pauliciens, mais simplement des judaïsants, en possession d'un texte dit apocryphe de Josèphe qu'ils auraient incorporé dans leur Bible, comme certains Syriens et Arméniens avaient introduit « la guerre de Flavius » dans leur canon.

M. Lewy prétend que « l'échange de noms bibliques et chrétiens (Josèphe) contre ceux des compagnons de Paul (Epaphrodite) est attesté pour d'autres chefs d'école pauliciens ». La vérité est que les Pauliciens possédaient des épîtres pseudépigraphes censées avoir été adressées aux églises de Paul par les compagnons de l'apôtre, Titus, Silvain, Tychique, etc., tandis qu'au dire de certains hérésiologues les vrais auteurs de ces épîtres étaient des hérétiques tardifs (un Constantin faisant figure de Silvain, un Siméon de Titus,



un Serge de Tychique); ils ajoutaient que les vrais destinataires étaient les communautés pauliciennes d'Asie Mineure, dissimulées sous les noms des églises catéchisées par Paul. Si donc l'on aime les solutions compliquées, on peut supposer, à la rigueur, que le « Josphé qui changea son nom en Epaphrodite » des hérésiologues antipauliciens serait un hérétique d'Asie Mineure du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle, qui aurait adressé une lettre pseudépigraphe aux soi-disant Philippiens en prétendant qu'elle avait été écrite par cet Epaphrodite dont Paul avait dit (*Phil.*, II, 25) : « J'estime nécessaire de vous envoyer mon frère Epaphrodite. » On jugera de la vraisemblance de cette hypothèse en essayant de la suivre dans le détail; mais il n'y a pas impossibilité absolue qu'elle soit exacte. *Il n'y a d'arguments décisifs dans aucun sens.*

Si donc l'on ne veut pas admettre que les écrits de Flavius Josphé aient été entre les mains d'Asiatiques aux vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles, qualifiés de sectateurs de « Josphé nommé Epaphrodite » ou « Josphé le bâtard », ni entre les mains des *Josephini passaghihi circumcisi* de l'Italie du xii<sup>e</sup> siècle, on se contentera d'attribuer la glose sceptique, concernant la résurrection de Jésus, dans le texte du Josphé slave (I, p. 370 et suiv.), soit à un judaïsant russe inconnu, soit au traducteur slave lui-même, soit à un chrétien judaïsant, un Juif de Byzance ayant subi un simulacre de baptême, tels qu'il devait en exister beaucoup à Constantinople, puisque les empereurs iconoclastes avaient expulsé de la ville tous les Juifs qui refusaient de se convertir. Il n'y a pas de doute que pendant la période précédant la règne de Léon VI, qui rendit aux Juifs de Byzance la liberté de pratiquer leur culte, tout en les enfermant dans un ghetto de Péra, Constantinople ait connu des pseudo-chrétiens, des crypto-juifs du même type que les marranes d'Espagne et les *subbotniki* russes.

En résumé, sur la question de Josphé le bâtard et des *Joséphinistes*, si ma « construction » prête au doute, cela tient à l'insuffisance de nos sources; M. Lewy ne lui a rien opposé qui soit plus satisfaisant.

\* \* \*

Voyons maintenant par quels arguments il prétend débarrasser une fois pour toutes l'exégèse des textes nouveaux du Josphé slave.

M. Lewy déclare qu'il n'y a pas la moindre trace du Josphé slave dans les écrivains anciens. Or, j'ai montré le premier (I, p. 155) que l'interpolation chrétienne relative au massacre des Innocents, absente de nos manuscrits, mais existant dans la version russe, a été lue dans un Josphé interpolé par Eusèbe, Moïse de Khorène et Photius. En outre, Philippe de Sidé, vers 430, cite un texte de Josphé concernant Jésus qui est appelé là « bienfaiteur de beaucoup de gens par les miracles ». Cela ne dérive point d'*Antiq.*, XVIII, 3, 3, mais d'un passage de l'original du texte russe (t. II, p. 299).

Au viii<sup>e</sup> siècle, André de Crète lisait dans Josphé un signalement de Jésus qui peut s'insérer parfaitement dans le texte slave (t. II, p. 322).

Il y a aussi des concordances entre le texte slave et le texte latin de l'*Egesippus* vers 370 (I, p. 414).

Ainsi, faute d'avoir lu avec attention mon ouvrage, M. Lewy a mis en avant un *argumentum ex silentio* qui est contredit par les faits.

Passons aux arguments positifs par lesquels il veut prouver l'origine *tar-dive et byzantine* des passages propres au texte slave.

On a remarqué que Josèphe n'appelle jamais les Romains « Latins » ou « Italiens ». Ces mots se trouvent dans deux passages romanophobes de la version salve (t. I, p. 324) et doivent être attribués à des scribes byzantins. M. Lewy estime que le contenu même des deux paragraphes antiromains est identique aux invectives ordinaires des Byzantins contre les Latins; il en conclut à l'origine byzantine (1189-1203) de tout ce qu'ajoute le texte slave. Quelle conclusion exorbitante, tirée d'évidentes interpolations! Quelle importance ont-elles en vue des passages concernant le Baptiste et Jésus? La description du Baptiste par Théophane Kerameus (*Hom.* LXI, Migne CXXXII, 1061), que M. Lewy a alléguée, est toute différente de celle de Josèphe slave<sup>1</sup>; alors même qu'elle serait toute semblable, il faudrait supposer que Théophane a connu soit Josèphe, soit sa source, c'est-à-dire une vie nasoréenne de Jean.

Dans le passage concernant Jésus, M. Lewy accepte seulement le texte, « Jésus n'en fit point cas <sup>2</sup> », sans même mentionner la variante du *Cod. Syn.* 182 : « Il ne nous dédaigna pas. » Mais, de toute façon, il ne peut y avoir là une interpolation chrétienne, puisque la responsabilité de Jésus dans la sédition, soit passive, soit active, reste ainsi engagée au point de vue du droit romain. Alléguera-t-on, comme on l'a fait, une interpolation juive, due à un traducteur russe, hérétique judaïsant? Mais tout ce qu'un juif inconnu est censé avoir ajouté au texte de Josèphe — et un tel homme aurait ajouté bien autre chose — Josèphe peut l'avoir écrit lui-même. Il faudrait d'abord démontrer qu'il ne le pouvait pas.

M. Lewy fait grand cas d'une opinion de W. Bauer et d'Ed. Meyer suivant laquelle l'attribution d'une tendance politique à Jésus par les interpolations de Josèphe slave s'inspirerait du passage de l'Év. de Jean où Jésus veut se soustraire à ceux qui désirent le proclamer roi d'Israël. Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde; s'il était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour moi. » Mais, à supposer que ces mots soient authentiques, le monde présent y est seulement opposé au monde messianique, au monde futur; il n'y a là rien de proprement politique. D'autre part, M. Lewy ne souffle mot du texte de Marc (XI, 7) où il est question de *la* révolte; il ne dit rien du fragment de Josèphe, cité par Suidas, suivant lequel Jésus aurait officié au Temple avec les prêtres, ni du papyrus d'Oxyrhynchus prouvant qu'il a pénétré dans la partie interdite du sanctuaire et soutenu une discussion violente avec le grand-prêtre. Je ne puis m'étendre sur les autres passages de la critique de M. Lewy où l'autorité du ton supplée mal à la faiblesse des raisons. Le reproche principal qu'il m'adresse, c'est « d'avoir transformé toute la tradition en palimpseste », de « chercher le vieux texte sous une écriture plus récente au lieu de lire les auteurs comme on a coutume de le faire <sup>3</sup> ». J'accepte ce reproche, car c'est bien ce que j'ai voulu, et j'ai quelque

1. « La caractéristique slave du Baptiste, considérée par Eisler comme une malicieuse caricature due à Josèphe lui-même, répond à l'idée que s'en faisaient les Byzantins. » (Lewy.)

2. *Beachtele er es nicht* (Lewy).

3. « Sur un champ de ruines créé par lui-même, sévit une critique débâinée dont les caprices n'ont plus rien à voir avec la science » (Lewy).

droit de m'en féliciter. Les sources sur les origines du christianisme ne nous sont pas parvenues intactes, mais couvertes d'une couche épaisse de fraudes pieuses. Il en est de même des écritures sacrées de tous les peuples. Déjà M. Goguel m'a reproché de traiter ces sources comme un « juge d'instruction » traite des témoignages suspects. Il n'y a pas, à mon avis, d'autre méthode à suivre en présence de documents maquillés. C'est cela qui gêne les théologiens auxquels M. Lewy a servi de porte-parole.

Robert EISLER <sup>1</sup>.

- 
1. [Résumé et rédigé d'après le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]

## NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### MAURICE PROU.

L'érudition française vient de perdre un de ses plus éminents représentants dans la personne de M. Maurice Prou, décédé à Nérès des suites de la maladie qui l'avait terrassé au mois de janvier dernier.

Né à Sens le 28 décembre 1861, d'une famille d'ancienne bourgeoisie provinciale dont la foi catholique et les vertus traditionnelles de scrupuleuse intégrité, de simplicité dans les mœurs en même temps que de politesse raffinée l'avaient marqué d'une empreinte ineffaçable. M. Prou avait été attiré dès l'enfance vers l'étude des monuments du passé, et guidé dans cette voie par les conseils éclairés de son grand-père paternel, président du tribunal de Sens. Après de solides études au lycée de sa ville natale, l'École des Chartes, l'École française de Rome, le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, puis de nouveau l'École des Chartes, où il rentrait en 1899 pour occuper la chaire de Diplomatique, et qu'il devait diriger depuis 1916, marquèrent les étapes de sa vie professionnelle. A toutes ses tâches successives ou simultanées, il s'identifia avec une ardeur qui devait l'user prématurément. Encore élève à l'École, à peine âgé de vingt ans, il commençait à publier, et, dès lors, en dépit d'une santé fragile, le rythme de sa production scientifique ne se ralentit plus jusqu'à ces dernières années, où le flot grandissant des occupations extérieures et l'usure de sa constitution eurent partiellement raison de sa laborieuse activité. L'énumération de ses mémoires, articles, communications, comptes rendus critiques remplirait plusieurs colonnes. Qu'il suffise de rappeler ici sa thèse sur les *Coutumes de Lorris et leur propagation aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, son *Étude sur les relations politiques du pape Urbain V avec Jean II et Charles V*, son *Manuel de paléographie latine et française*, ses *Catalogues des monnaies mérovingiennes et carolingiennes de la Bibliothèque nationale*, sa *Gaule mérovingienne*, le seul ouvrage de vulgarisation qu'il ait écrit, enfin son volumineux *Recueil des actes de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France*. L'Académie des Inscriptions l'avait appelé parmi ses membres en 1910, et son renom d'érudit dépassait largement les frontières de la France. Il était associé de l'Académie royale de Belgique et commandeur de l'ordre de Léopold.

Les caractères dominants de son esprit étaient une curiosité sans cesse en éveil, une universalité de connaissances qui, ne le laissant étranger à aucune des disciplines de l'érudition, lui assurait une vue d'ensemble profonde et exacte à la fois sur les institutions médiévales, un jugement très sûr, un sens aigu des réalités historiques, enfin cette passion qui, dans tous les domaines, est le secret des grandes vies et des grandes œuvres. Par là, le savant rejoint l'homme à l'âme ardente, au caractère droit, au dévouement prêt à répondre au premier appel, à la sensibilité pleine de nuances et de délica-



tesse. Il était de ces hommes qu'on ne rencontre qu'une fois dans une vie. Ceux qui ont eu le bonheur d'avoir avec lui un contact prolongé lui gardent une affectueuse vénération que la mort élève à la hauteur d'un culte pour sa mémoire. (*Débats*, 17 octobre 1930<sup>1</sup>.)

G. T.

### LEWIS EVANS.

En 1922, Lewis Evans, frère de Sir Arthur, fit don au Musée ashmoléen d'Oxford d'une très importante collection d'astrolabes et d'autres instruments de géodésie et d'astronomie qu'il avait réunis pendant une partie de sa vie, consacrée par ailleurs, comme celle de son père Sir John, à la manufacture de papier de Nash Mills. Né en 1853, il est mort au mois de septembre 1930. Il appartenait à la *Society of Antiquaries* et à la *Royal Astronomical Society*. (*Times*, 26 septembre 1930.)

S. R.

### SIR HERMANN GOLLANCZ.

Frère du distingué médiéviste Sir Israël Gollancz († juin 1930), Sir Hermann Gollancz (*knight* depuis 1923) fut longtemps professeur d'hébreu à l'Université de Londres; il est mort le 15 octobre 1930, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages et de mémoires sur les littératures hébraïque et syriaque. (*Times*, 16 octobre 1930.)

X.

### H. R. HALL.

Conservateur, depuis 1924, des antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum, où il était entré en 1896, cet éminent archéologue, né en 1873, est mort à Londres le 13 octobre 1930, à l'âge de cinquante-sept ans.

1. BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE. — *Hincmar, de ordine Palatii*, 1884; *Coutumes de Lorris*, 1884; *Registres d'Honorius IV*, 1886; *Raoul Glaber*, 1886; *Geffroy de Courlon, livre des reliques de S. Pierre le Vif* (avec C. Julliot), 1887; *Urbain V et les rois de France*, 1888; *Inventaire de la coll. d'Amécourt*, 1890; *Manuel de paléographie latine*, 1890, 1910; *Monogramme du Christ sur les monnaies mérovingiennes*, 1892; *Catal. des monn. mérov. de la B. N.*, 1892; *Rec. de dessins de monn. mérov. donné à la B. N. par A. de Barthélemy*, 1893; *Tabl. de l'Acad. Celt. et de la Soc. des Antiquaires*, 1894; *Diplômes de Philippe I<sup>er</sup> pour S.-Benoît-sur-Loire*, 1895; *Monn. carol. de la B. N.*, 1896; *Hist. monét. de l'abbaye de Corbie*, 1896; *La Gaule mérov.*, 1897; *Hist. monét. de Beauvais*, 1897; *Bibliogr. d'Edm. Le Blant*, 1899; *Catal. des plombs de la B. N.* (avec Rostovzev), 1900; *Charles de S.-Benoît-sur-Loire* (avec Vidier), 1900-1907; *Polit. monét. des rois de France*, 1901; *Charte de la fondation de S. Léonard de Belleau*, 1902; *Charte de Garin de Beauvais*, 1904; *Rec. des actes de Philippe I<sup>er</sup>* (avec d'Arbois), 1908; *Le latin des monnaies mérov.*, 1909; *Supplique et bulle du XIII<sup>e</sup> siècle*, 1910; *Disentis*, 1911; *Chancel carolingien*, 1912; *Enceinte de Sens* (avec Julliot), 1913; *Rec. des actes de Louis IV* (avec Lauer), 1914; *Sarcoph. de Jaulnes*, 1914; *Diplôme faux de Charles le Chauve*, 1915; *Transfert de l'abbaye de S. Rémy de Sens à Vareilles*, 1916; *Eloge de Paul Meyer*, 1917; *Comptes de la Maison de l'aumône de S. P. de Rome*, 1918; *Actes des rois de Provence* (avec Dujardin), 1920; *Documents sénonais de la coll. Tarbe*, 1921; *Eglise de Nérès* (avec Deshoulières), 1922; *Pouillés des provinces d'Aix, d'Arles et d'Embrun* (avec Clouzot), 1923; *Tables de Lupicinus*, 1924. — Plus de nombreux articles dans des périodiques (*Mélanges de Rome, Moyen Age, Revue historique, Biblioth. de l'Ecole des Chartes*, etc.) et la préface à l'ouvrage de Deshoulières, *La théorie d'Eug. Lefèvre-Pontalis sur les écoles romanes*, 1926. Prou fut directeur (avec Wilmette) du *Moyen Age* et secrétaire du Comité des travaux historiques. — S. R.

Non seulement Hall était égyptologue et assyriologue, mais il connaissait admirablement la civilisation égéenne. Ses ouvrages *Ancient history of the Near East* (1913), *Aegean archaeology* (1915), *The Civilization of Greece in the bronze age* (1923) jouissent d'une estime qu'attestent des rééditions.

Il avait conduit, avec Naville, des fouilles à Deir el Bahari (1903) et à Abydos (1910), puis, en Mésopotamie, à Ur (1919). Sur toutes ces explorations il publia des ouvrages qui témoignent de la sûreté de son savoir<sup>1</sup>.

Son activité au British Museum fut féconde; il publia un ouvrage sur les textes coptes, un catalogue de scarabées, six volumes de textes hiéroglyphiques. Pendant la guerre, il avait servi en Mésopotamie avec le grade de capitaine (voir la notice du *Times*, dont il était collaborateur, 14 octobre 1930).

S. R.

### A. S. WAY.

Eugène Talbot, professeur au lycée Condorcet et beau-père de Gaston Paris, traduisait un auteur grec pendant chaque vacance et s'appliquait à lui-même le vers des *Racines grecques* de Lancelot :

« AEI, toujours tu traduiras. »

Mais son activité, dans ce domaine, a été bien moindre que celle du docteur Arthur Way, mort à Ventnor, au mois de septembre 1930, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Non seulement il traduisait sans relâche — sa profession était celle de *headmaster* ou proviseur, — mais il traduisait en vers. C'est ainsi qu'il publia des versions versifiées des Psaumes, d'Apollonius de Rhodes, d'Aristophane (en partie), de Bacchylide, Bion et Moschus, Eschyle, Euripide, Homère, Horace (en partie), Pindare, Quintus de Smyrne, Sappho, Théocrite, Virgile (*l'Énéide*), les *Niebelungen*, la *Chanson de Roland*. La bonne qualité de la plupart de ces traductions, en particulier de celle d'Euripide, a été généralement reconnue.

S. R.

### MARC ROSENBERG.

Le 4 septembre 1930 est mort à Baden-Baden, dans sa quatre-vingtième année, notre savant collaborateur Marc Rosenberg. Né en Pologne, il avait été longtemps professeur à l'École technique de Carlsruhe. Depuis 1877, il publia une série de mémoires et de livres très importante concernant l'art du Moyen Age et de la Renaissance en Allemagne<sup>2</sup>. Sur le chapitre de l'orfèvrerie, aucun connaisseur n'était mieux armé que lui.

S. R.

1. *Temple at Deir el Bahari* (avec Naville); *Cemeteries of Abydos* (avec Naville et Peet); *A season's work at Ur, Al Ubaid, Abu Shahrain*, 1930 (posthume), etc.

2. *Hochaltar z. Altbreisach*, 1877; *Katal. der bad. kunstgew. Ausstell.*, 1881; *Schloss zu Heidelberg*, 1883; *Bildung Grüns Skizzenbuch*, 1889; *Goldschmiede-Markzeichen*, 1890; *Silberschatz in Weimar*, 1891; *Kunstkammer zu Karlsruhe*, 1892; *Herz. Anhalt. Silberschatz*, 1894; *Aegypt. Einlagen in Gold und Silber*, 1905; *Gesch. der Goldschmiedekunst auf techn. Grundlage*, 1910-25 (capital); *Stud. über die Samml. Figdor*, 1911; *Jamnitzer*, 1920; *A propos de la légende du roi de Mercie*, in *Rev. arch.*, 1928, I, p. 105.

### Le Déluge babylonien.

La question du Déluge babylonien, tant d'après les textes cunéiformes et grecs qu'en tenant compte des couches d'argile stériles constatées à Ur et à Kish par la mission anglo-américaine, aux environs de 3300 avant notre ère, cette question a été reprise dans son ensemble par le R. P. Dhorme (*Revue biblique*, octobre 1930, p. 481-502). Voici quelques lignes de la conclusion de ce remarquable travail : « Depuis le vieux récit du Déluge retrouvé à Nippur jusqu'aux dires de Béroze qui vivait à Babylone au temps d'Alexandre, en passant par le poème assyrien incorporé à la tablette XI de l'épopée de Gilgamès, nous tenons le fil d'une tradition continue dont les derniers échos se feront entendre dans la *Chronique* d'Eusèbe... Heureux sommes-nous lorsque, comme pour le Déluge, nous réussissons à atteindre le phénomène d'où est sortie toute la tradition. »

X.

### Que faire des trouvailles de Palestine ?

Dans une lettre au *Times* (13 octobre 1930), Sir Flinders Petrie se plaint qu'aucun Musée de Londres ne veuille accepter les objets découverts en Palestine et qu'il faille les empiler dans une cave, attendant de savoir si l'Université de Londres peut les loger, ou s'ils doivent être transférés ailleurs,

Il semblerait assez naturel que ces objets fussent attribués au nouveau Musée de Jérusalem, qui a reçu une si grosse subvention de la générosité américaine. Tôt ou tard, le Louvre aura besoin aussi de la salle consacrée aux antiquités africaines et les renverra à leur pays d'origine.

S. R.

### Ecritures nouvelles.

Nous avons maintenant, en dehors des écritures babyloniennes, hittites, égyptiennes, crétoises, cypriotes, sinaïtiques, phéniciennes, deux nouveaux *signaires* dans le bassin oriental de la Méditerranée, à savoir : 1° celui des tablettes de Ras Shamra, rencontré là aussi sur des haches, comprenant 28 signes, dont la clef a été découverte, croit-on, par Hans Bauer, professeur à Halle, moins complètement par le R. P. Dhorme (*Rev. bibl.*, 1930, p. 572) et plus complètement par M. Virolleaud. C'est une sorte de cunéiforme simplifié, à l'usage de gens parlant le phénicien (xiv<sup>e</sup> siècle); 2° celui de l'inscription de Byblos découverte par M. Dunan (*Syria*, XI, p. 1 et suiv.), où des caractères d'apparence hiéroglyphiques et d'autres d'aspect phénicien archaïque sont mêlés. « Ainsi, des points les plus distants de la vieille Phénicie, écrit le R. P. Dhorme, nous arrivent les témoignages des tentatives faites par les riverains de la Méditerranée pour transformer en instrument pratique l'outillage compliqué des écritures cunéiformes et hiéroglyphiques. » Cela n'explique nullement la genèse des 22 caractères phéniciens, qui ne peuvent être issus des écritures officielles de Babylonie ou d'Égypte. Cherchez donc vers l'ouest, ou plutôt acceptez sans rechigner ce que l'Occident vous offre de sûr !

Ce qui reste très obscur est le mode de transmission, de cheminement. Vers l'an 1000, les navires phéniciens fréquentaient les côtes celtiques et

ibériques, mais nous n'avons aucune preuve qu'on y connût alors l'écriture linéaire; et quand nous trouvons cette écriture à son stage le plus ancien, à Glozel, nous sommes au début du néolithique, très probablement en deçà de l'an 4000. Les trouvailles analogues en Bohême et en Roumanie (plein néolithique) sont encore trop clairsemées pour autoriser des conclusions et même des hypothèses.

S. R.

### Faussees statuettes quaternaires?

De trois statuettes de femmes nues, en ivoire de mammouth, qui proviendraient de Wisternitz, l'une est entrée au Musée de Brünn (Brno), les deux autres seraient modernes. L'article qui les concerne (*Neue freie Presse*, 28 septembre 1930) est loin d'être clair; on voudrait une photographie de celle qu'on dit authentique. L'expertise de M. le docteur Bayer se fonde sur l'état de la surface; il affirme que l'os était déjà fossile alors qu'il a été taillé et patiné.

S. R.

### La question d'Ithaque.

M. Dørpfeld a écrit au *Times* (12 septembre 1930) une longue lettre sur la question d'Ithaque, contestant l'assertion de M. Caclamanos que M. Kyparissis aurait découvert la fontaine, décrite dans l'*Odyssée*, de la ville d'Ulysse. Ce qu'on a trouvé ne répond pas du tout à la description homérique. Quelques pierres en haut d'un mur ne sont pas un autel. Il est impossible de placer la ville d'Ulysse au sud de Thiaki, là où est la fontaine en question; si Thiaki est Ithaque, la ville n'a pu être qu'au nord. M. Dørpfeld croyait cela lui-même il y a trente ans et fit des fouilles près du port [de Polis; Vollgraff, puis Sir Rennell Rodd, y ont travaillé aussi. Dans un ouvrage *Alt-Ithaka* (2 vol., 1927; cf. *Rev. arch.*, 1928, I, p. 364), l'archéologue allemand croit avoir prouvé que l'Ithaque homérique était Leucade, au nord de Thiaki. La migration doriennne, vers 1100, chassa les habitants de Leucade qui se réfugièrent au nord de Samé (Thiaki) et fondèrent là une nouvelle Ithaque. De même les Céphalléniens qui, au temps d'Homère, habitaient le continent, furent chassés par les Doriens, se réfugièrent à Dulichion et lui donnèrent le nom de Céphallonie. Les Samiens qui habitaient le nord de Thiaki furent chassés par les Ithaciens et fondèrent la nouvelle ville de Samos dans l'île de Dulichion (plus tard Céphallonie). Les Samiens homériques restèrent probablement au sud de Thiaki et c'est à eux qu'appartiennent les maisons, tombes et fontaines décrites par Oikonomou et Kyparissis. « Dans mon livre j'ai fixé sans l'ombre de doute à Leucade toutes les collines, tous les ports de l'Ithaque d'Homère, et les fouilles ont vérifié tous mes dires. Ainsi le port de Phorkys, près duquel habitait Eumée, est encore appelé la « baie du Porcher »; j'ai placé la ville d'Ithaque à la distance voulue du port de Phorkys. Les constructions et les tombes n'appartiennent pas au mycénien oriental de Sparte et de Mycènes, mais relèvent de l'art de l'Europe du Nord apporté par les Achéens. Cela pouvait se conclure déjà de l'*Odyssée*, IV, 71-85 et 123-135, où Télémaque est dit n'avoir jamais vu un palais plein de trésors orientaux comme celui de Sparte. » M. Dørpfeld se plaint que



M. Caclamanos, ne l'ayant pas lu, répète simplement les propos « injustes et ironiques » de M. Bérard. — Parmi les nombreuses lettres qu'a provoquées la question d'Ithaque, la plus intéressante est peut-être celle de M. Myres (*Times*, 16 septembre 1930). Si M. Dørpfeld dit que les constructions et tombes découvertes par lui à Leucade ne montrent pas l'art mycénien oriental comme on le trouve à Sparte et à Mycènes, mais bien plutôt l'art du nord de l'Europe importé par les Achéens, il se trompe du tout au tout. La civilisation de Leucade est une variété de celle qui fut commune à toute la Grèce du Nord-Ouest au début de l'âge du bronze; elle diffère de celle du Danube, encore plus de celle des Hyperboréens. Faut-il expliquer cela, comme M. Dørpfeld, en disant que Leucade est bien loin de Mycènes? Non, car il y a des influences certaines de la Grèce du Nord, de la Grèce centrale, de l'Archipel; même les tombes les plus récentes qu'il a découvertes appartiennent à une période beaucoup plus ancienne que la diffusion de l'influence mycénienne vers l'ouest et peut-être même que l'exploitation de Mycènes par les Minoens de Crète. Ainsi les découvertes archéologiques de M. Dørpfeld, pour intéressantes qu'elles soient, n'ont aucun rapport avec l'époque homérique.

Sir Rennell Rodd a écrit au *Times* (11 octobre 1930) pour résumer les premiers résultats obtenus par les fouilles et solliciter de nouvelles souscriptions. Il y a une grotte sur le rivage nord-ouest de la baie de Polis, déjà explorée par Vollgraff en 1904, qui a trouvé là une ancienne dédicace à Athéna et à Héra. Les fouilles récentes dirigées par M. Heurtley ont donné beaucoup de poterie (depuis le début de l'époque helladique), une plaque corinthienne incisée et peinte avec figures de coqs (on les trouve sur les monnaies d'Ithaque) et un très curieux fragment de terre cuite avec l'inscription ΕΥΧΗΝ ΟΔΥΣΣΕΙ.

Les fouilles doivent porter surtout sur le plateau de Pelicala où il y a des restes de maisons et beaucoup de poterie archaïque.

S. R.

### Les stèles de Glanum.

Les stèles funéraires à couronnement pyramidal, dont deux spécimens, avec inscriptions celtiques (du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.), se sont trouvés près de Saint-Rémy, ont leurs pendants à Montefortino, en Étrurie, en Arcadie, à Chypre, etc. M. J. Jacobsthal croit que les stèles celtiques témoignent d'une ancienne communauté de civilisation avec les proto-étrusques. Une hypothèse intéressante est que la poterie à vernis noir dite campanienne, si fréquente dans le Midi de la France, a été fabriquée non en Italie, mais à Marseille et dans les villes voisines<sup>1</sup>.

S. R.

### Fouilles de Vinca.

Vinca est une station sur le Danube, un peu à l'est de Belgrade. M. Miloje Vassitch y a conduit des fouilles aux frais de Sir Charles Hyde, propriétaire du *Birmingham Post*, puis a communiqué un rapport à ce sujet à la réunion de la British Association à Bristol. Les objets de style mycénien sont nombreux; d'autres remontent à l'égéen, entre autres des statuettes en marbre,

1. P. Jacobsthal, *Keltische Grabsteine aus Glanum*, extr. de *Schumacher-Festschrift*, Mayence, 1930, p. 189-191.

en os et en argile. Un vase remarquable, dit *Hyde Duck*, est en forme de canard, recouvert d'une couche de vernis noir. M. Vassitch croit que les habitants de Vinca devaient leur civilisation aux marchands de l'est méditerranéen et de l'ouest de l'Asie Mineure, qui remontaient le Danube depuis son embouchure<sup>1</sup>.

S. R.

### En Transylvanie.

Ce pays, peu fréquenté des amateurs d'art, ne possède pas moins de 27 Musées, dont trois seulement sont quelque peu connus par des publications ou par leur participation à des expositions internationales (Sibiu = Hermannstadt, Cluj = Klausenburg, Alba Julia = Karlsburg). Dès 1646, il est question d'une collection au lycée évangélique de Sibiu; du xviii<sup>e</sup> siècle datent les Musées d'Alba Julia et du baron Brukenthal, ouvert au public en 1817. Le Musée national transylvain de Cluj fut créé en 1859. En général, ces institutions ont été fondées par des sociétés privées, plus ou moins secondées par le Gouvernement, qui créa, en 1898, une inspection générale des Musées; l'administration roumaine a maintenu cette tutelle dans le même esprit de décentralisation et de spécialisation. A Cluj seulement, le personnel est appointé par l'État; il est question d'y construire un édifice approprié à l'importance des collections. Une question épineuse est celle de la revendication des objets précieux qui, appartenant aux Musées transylvains, ont été, avant et pendant la guerre, transportés à Budapest. Une liste en a été dressée et doit servir de base aux négociations. En dehors des objets de collections, le sol de la Transylvanie est riche en édifices, quelques-uns ornés de peintures et de sculptures, où se croisent des influences roumaines, byzantines et occidentales. « Si, dit M. Coriolan Petranu, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Cluj, Strzygowski a pu désigner l'Asie Mineure, il y a vingt-quatre ans, comme un pays nouveau dans l'histoire de l'art, on pourrait parler aujourd'hui de la Transylvanie comme d'un pays nouveau de l'histoire de l'art byzantin. » Les publications auxquelles nous renvoyons ci-dessous sont amplement illustrées et, à l'exception d'une seule, écrites ou analysées dans une langue plus répandue que le roumain<sup>2</sup>.

S. R.

### Le cavalier de Madara.

Cette grande sculpture rupestre, à 10 kilomètres au nord-est de la première capitale des Bulgares, Pliska, représente un cavalier qui vient de tuer un lion; elle est accompagnée d'une inscription mi-grecque, mi-bulgare, à l'éloge du Khan Krum (804-814). A l'encontre des archéologues qui ont cru ce monu-

1. *The Times*, 13 sept. 1930.

2. Coriolan Petranu, *Muzeele din Transilvania*, Bucarest, 1922, avec 101 gravures; du même, *Revendicari le artistice ale Transilvaniei*, Arad, 1923, avec 90 gravures; du même, *Die Kunstdenkmäler der siebenbürger Rumänen*, Cluj, 1927, avec 33 gravures; *Les églises de bois du départ. d'Arad*, Sibiu, 1927, album de 41 pages et 55 planches. Voir aussi, du même, *Museum activities in Transylvania*, dans la Revue américaine *Parnassus*, mai 1929, p. 15 et *Art activities in Transylvania*, *ibid.*, oct. 1929, p. 7 (Ces publications sont déposées au Musée de Saint-Germain).

ment thraco-romain, M. Miatev affirme qu'il est de travail bulgare<sup>1</sup>; les analogies véritables se trouvent en Perse et parmi les monuments byzantins du viii<sup>e</sup> siècle, comme la célèbre étoffe de Lyon, qui ont subi des influences sassanides. Lorsqu'ils séjournaient encore dans la Russie méridionale, les Bulgares ont connu des motifs analogues, tant sur les vases sassanides que sur les produits de l'art scytho-sarmate. Scènes de chasse, images iraniennes et symboliques du souverain, tels sont, conclut M. Miatev, les éléments constitutifs du cavalier royal de Madara.

S. R.

### Les ruines de Stobi.

Dans le sud de la Yougoslavie, près du village de Gradsko et au confluent du Vardar et de la Rivière Noire, se dressent les ruines de la ville antique de Stobi. Les fouilles, commencées en 1924, se poursuivent avec bonheur sous la direction du professeur Vlada Petkovich, conservateur du Musée de Belgrade, et ont amené la découverte de plusieurs édifices importants. Le théâtre offre la particularité de ne pas avoir de scène. L'orchestre comprend simplement une arène sablée, ayant pour fond un mur richement décoré. Elle est séparée par une balustrade de la partie en hémicycle réservée aux spectateurs, qui comprend dix-sept rangées de gradins répartis en six secteurs. Les sièges sont faits de dalles de marbre blanc, provenant des carrières voisines de Plotvar et sur quelques-unes d'entre elles sont gravés les noms des titulaires de la place. Au nord-ouest de ce monument, on a dégagé les ruines d'une grande basilique. En arrière d'un narthex, dont le niveau est légèrement surélevé, deux rangées de colonnes en marbre blanc et rose, à chapiteaux dorés ornés d'oiseaux et de feuillages, séparent l'édifice en trois nefs, longues de 39 mètres. Le sol était recouvert de mosaïques le plus souvent géométriques. L'une d'elles, dans le narthex, offre un décor animal : au centre, une étoile à huit branches renferme un médaillon circulaire où passent deux quadrupèdes; entre les pointes sont disposés des faisans et des canards, ceux-ci affrontés de part et d'autre d'un canthare. La basilique, détruite par un incendie, date des v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> siècles de notre ère. Au centre de la ville, se dresse une grande construction partiellement explorée et de plan assez compliqué. La partie centrale se compose d'un péristyle et d'un bassin; à l'est un grand vestibule, une grande salle et de nombreux couloirs; au couchant, les pièces sont légèrement surélevées; l'une d'elles terminée par une abside est peut-être l'*œcus* de la maison. Le péristyle semble avoir été richement décoré si l'on en juge par les nombreuses œuvres d'art découvertes parmi ses ruines : deux figures de Satyres en bronze, l'une serait une copie d'Antiphile; une Vénus au bain de même métal, une petite statuette de Bacchus, portant une double inscription en grec et en latin, dédicace d'un Longinus, contemporain de l'empereur Hadrien; une tête colossale de Neptune en marbre; un relief avec Pan et les Nymphes dansant, ainsi que de nombreux fragments de sculptures et de décorations (d'après *l'Illustration*, 6 septembre 1930).

R. L.

1. Krsto Miatev, le *Cavalier de Madara*, extr. du *Bull. de l'Inst. archéol. bulgare*, vol. V, 1928-9, p. 90-126, avec gravures (en bulgare, avec bon résumé en français).

### A Pompéi.

Le professeur Maiuri, qui s'occupe des fouilles dans la fameuse « Maison des Mystères » de Pompéi, vient de découvrir une magnifique statue de l'impératrice Livie, la femme de l'empereur Auguste.

La statue est en marbre : ce qui accroît sa valeur, c'est qu'elle est peinte et qu'elle est dans un état de conservation parfaite. Les pupilles des yeux sont brunes et le cercle de l'iris est noir. Le visage a une teinte délicatement rosée, et les lèvres sont peintes avec le carmin le plus pur. Un diadème orne la chevelure.

L'impératrice est représentée dans une attitude solennelle, enveloppée dans un manteau. La présence de cette statue dans la villa fait croire que, durant l'époque la plus prospère de la ville, ce bâtiment appartenait à l'empereur (*Débats*, 20 septembre 1930.)

X.

### Les invasions du III<sup>e</sup> siècle.

Il n'est jamais inutile de multiplier les preuves de faits historiques. Comparant, dans les *Annales de l'Acad. de Mâcon* (1926-1927, t. XXV, p. 112), quatre trésors de monnaies romaines trouvés en Bourgogne (Tallant, le Villars, Sennecé-les-Mâcon) et en Armorique (Ercé-en-Lamie), M. Paul Gille a montré qu'à peu d'exceptions près ces monnaies sont à l'effigie d'empereurs ayant régné de 262-275. Donc, la première menace sérieuse d'invasion se place sous Valérien et elle devient une réalité douloureuse sous le règne de Tacite. En 291, Aurélien, sentant le danger imminent, avait commencé à construire l'enceinte de Rome. Les remparts gallo-romains, construits à la hâte avec des matériaux quelconques, durent être élevés vers le même temps<sup>1</sup>.

S. R.

### Nouvelles études sur le costume antique.

On doit à Mlle Marguerite Bieber, professeur d'archéologie à l'Université de Giessen, un nouveau criterium pour résoudre la question souvent posée : *original ou copie* ? Dans les images de femmes drapées du Parthénon, par exemple, il n'y a pas une faute contre les lois du vêtement féminin (il y en a, dans les statues archaïques, dont il ne doit pas être question dans cette enquête). De même, les originaux du IV<sup>e</sup> siècle et de l'époque hellénistique sont parfaitement corrects. Cela change à l'époque romaine : pour un copiste qui a compris ce qu'il faisait, il y en a plusieurs qui ont procédé au petit bonheur. Aussi la petite fille du Capitole, qui défend son oiseau favori contre un serpent, ne peut être qu'une copie romaine ; de même, les Aphrodites marines de Berlin et de Rome, où, bien que le haut du corps soit nu, les

1. Dans le même volume (p. 151), M. Jean Bouvet rend compte d'une fouille sommaire faite à Varennes-les-Mâcon, où fut découverte, entre autres objets, « une jugulaire de casque semblable aux jugulaires avec espace ménagé pour la bouche et les yeux », des casques de N.-D. de Vaudreuil, de Giubasco et de Besançon. Cela vaut la peine d'être noté.

2. Marg. Bieber, dans *Forschungen und Fortschritte*, Berlin, 20 avril 1930.



copistes ont indiqué entre les bords du manteau les plis d'une tunique. « Une statue qui n'offre pas d'erreurs dans le traitement de la draperie *peut* être un original; celles où se révèle l'inintelligence du costume grec *doit* être une copie. » Un exemple frappant, cité par Mlle Bieber, est celui de la Niobide de la Banca commerciale, aujourd'hui au Musée des Thermes, qu'on a même voulu faire passer pour un faux, alors que la draperie est irréprochable. Les exemplaires romains du type des Herculainaises de Dresde seront bien intéressants à étudier sous ce point de vue.

S. R.

### Au palais des Papes.

Poursuivant, à l'aide de documents d'archives, ses études sur le palais d'Avignon<sup>1</sup>, le docteur Colombe émet l'hypothèse que des travaux de plomberie, effectués dans le jardin en 1352, avaient pour but l'irrigation du nouveau verger dit de Clément VI. En appendice, il décrit l'ensemble des jardins à l'est du palais, à la fin du pontificat de Clément VI et pendant celui d'Innocent VI; il y avait, dans ces jardins, une ménagerie où se trouvaient un ours, une lionne et un sanglier.

S. R.

### Les « Mound-builders. »

Les innombrables tumulus (on en évalue le nombre à 100.000) qui parsèment le territoire de l'Amérique du Nord depuis les grands lacs jusqu'au golfe du Mexique, ont donné lieu à une foule de travaux de détail et à des hypothèses sans fin. M. H. C. Shetrone — le premier, à ce qu'il semble — a réuni tout ce que l'on sait à leur sujet (*The Mound-builders*, Appleton, 1930; cf. *Times Lit. Suppl.*, 23 octobre 1930, p. 852). Ce n'est pas encore grand' chose. Ceux qui ont élevé ces amas de terre, ayant jusqu'à 100 pieds de hauteur, pour ensevelir leurs morts, ne construisaient pas de maisons de pierre, mais se contentaient d'humbles cabanes; ils connaissaient le cuivre, sans savoir le fondre, travaillaient bien le silex, fabriquaient de la poterie, tissaient et filaient. Mystérieusement, cette civilisation disparut avant l'arrivée des Européens. Ce n'est pas celle des Peaux-Rouges, bien que cette thèse ait été soutenue. Peut-être les *Mound-builders* ont-ils une affinité étroite avec les créateurs de la civilisation de l'Amérique centrale, notamment du Mexique. Leur origine asiatique (par le détroit de Behring et l'Alaska) n'est encore qu'une hypothèse sans fondement sérieux.

X.

### Nouvelles études sur le manuscrit du Roland à Oxford.

Il s'agit du célèbre manuscrit Digby 23 de la Bodléienne, étudié au moyen d'une lampe à rayons ultra-violets par MM. Samaran et Cowley. Non seulement cet examen a confirmé des lectures déjà proposées, mais il a fait reparaître parfois la leçon primitive. Après le dernier vers, là où Stengel (1878) n'avait discerné qu'une lettre, on trouve une mention relative à

1. Dr. Colombe, *Au palais des Papes. Nouvelles recherches*, Paris, Champion, 1930 (extr. des *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*).

l'exemplaire de la traduction du *Timée* par Chalcidius qui précède le texte du *Roland* et était réunie à lui, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, sous la même couverture <sup>1</sup>.  
X.

### Art et poésie au XIV<sup>e</sup> siècle.

Il y a peu de périodes de l'histoire où la littérature et les arts décoratifs aient été plus intimement liés qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Analysant les passages de Chaucer où il est question d'œuvres d'art, Miss Joan Evans a montré, par des rapprochements érudits avec les inventaires princiers du temps, combien le poète anglais s'inspire volontiers de ce qu'il a vu. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, sa description de la Maison de Renommée, temple de cristal et d'or avec nombreuses figures, rappelle le tabernacle qui est signalé en 1360 parmi les trésors de Louis d'Anjou <sup>2</sup>.

S. R.

### Incunables.

Chacun sait qu'on entend par là les ouvrages ou opuscules imprimés avant 1500; ils sont au nombre d'environ 30.000. Munich en possède 16.000, le British Museum 13.000, la Bibliothèque Nationale 10.000; Berlin, le Vatican et la Bodléienne en ont de 5 à 6.000. Aux États-Unis, la bibliothèque Huntington, en Californie, en possédait 3.000 et venait en tête; mais maintenant la primauté a passé à Washington, la *Library of Congress*, qui en avait déjà 1.525, ayant acquis d'un coup 3.000 incunables, au prix de 1.500.000 dollars, soit 37.500.000 francs ou 12.500 francs par volume. Les plus précieux de beaucoup sont la Bible de Gutenberg à 42 lignes, sur vélin, en 3 volumes reliés au XVI<sup>e</sup> siècle, ouvrage dont on ne connaît que deux autres exemplaires complets, l'un au British Museum, le second à la Bibliothèque Nationale; ce trésor, estimé 6.800.000 francs en 1926, avait passé à l'abbaye de Saint-Paul en Carinthie, venant d'une abbaye de la Forêt Noire, vers 1800 <sup>3</sup>. C'est grâce à l'énergie de M. Ross A. Collins, représentant démocrate du Mississippi, que le projet de loi pour l'acquisition des 3.000 incunables, réunis par un antiquaire autrichien, a été voté par le Congrès et signé par le président Hoover (*Times Lit. Suppl.*, 1930, p. 740). Les États-Unis possèdent désormais environ 10.000 de ces ouvrages rares et recherchés.

S. R.

### Pour l'histoire de l'exégèse biblique.

Cette histoire, qui appartient à notre domaine comme celle d'autres sciences, reçoit quelque lumière d'un livre du feu R. P. Lecanuet : *la Vie de l'Église sous Léon XIII* (Paris, Alcan, 1930). Il s'y trouve un exposé exact et détaillé du mouvement moderniste, où l'on notera cette assertion remarquable que Léon XIII inclinait vers les progressistes et qu'il ait été « at-

1. Ch. Samaran, *Romania*, 1930, t. LV, p. 401-410.

2. Joan Evans, *Chaucer and decorative art* (extr. de *The Review of English Studies*, octobre 1930).

3. Seymour de Ricci, *Catalogue raisonné des premières impressions de Mayence*, 1911, p. 32, n. 31.

tristé » par « l'erreur de la Congrégation de l'Index » au sujet du verset apocryphe des Trois Témoins (p. 373) <sup>1</sup>.

S. R.

### Commémoration de la mort de Gustave-Adolphe II.

En 1630, le roi Gustave II Adolphe institua un conservateur des antiquités et monuments historiques du royaume de Suède, alors qu'il n'existait ailleurs aucune fonction publique de ce genre. Le tricentenaire de la mort du roi (6 novembre 1930) a été célébré en conséquence par une cérémonie, sous les auspices de l'Académie de Suède et de la Conservation des Antiquités du royaume, dont l'activité ininterrompue a gardé tant de monuments du passé et a servi d'exemple à d'autres pays, entrés bien plus tard dans la même voie.

S. R.

### Un Institut d'histoire de l'art à Londres.

On annonce (*Times*, 27 octobre 1930) que l'Université de Londres a accepté une proposition de Lord Lee of Fareham pour la création d'un Institut d'histoire de l'art, destiné à former des critiques et des experts. En même temps sera fondée à cette université une chaire d'histoire de l'art, dont le titulaire sera directeur de l'Institut. MM. Samuel Courtauld et Sir Joseph Duveen ont fourni les premiers fonds nécessaires. Lord Lee annonce son intention de léguer au nouvel Institut son importante collection d'œuvres d'art, notamment de tableaux (xiv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles), de sorte qu'elle soit placée dans des conditions aussi avantageuses que le Fogg Art Museum à l'Université de Harvard, pépinière de connaisseurs et d'historiens <sup>2</sup>.

S. R.

### L'Académie royale d'Italie.

Fondée en 1926, bien installée à la villa Farnésine, la *Reale Accademia d'Italia* vient de publier son premier *Annuario* (Rome, Tipografia del Senato, 1930; gr. in-8°, 419 pages). Cet annuaire intéresse la science, parce qu'on n'y trouve pas seulement le nom, mais le portrait et la bibliographie de chacun des 60 membres. D'Annunzio et Ferrero n'en sont point. Pas de cour sans bouffon; le rôle est tenu par le seigneur Marinetti, futuriste assagi, qui a demandé autrefois (1909) la destruction des Musées et Bibliothèques, au cours de « professions de foi incendiaires qui auraient épouvanté les bourgeois si elles avaient été signées Ravachol <sup>3</sup> ».

X.

1. Le R. P. Lecanuet était lui-même un théologien libéral; il rend hommage non seulement à Loisy, mais à Houtin; il admire Mgr Duchesne et nous apprend que Pie X fut fort étonné lorsque Mgr Fuzet lui demanda audience « pour le féliciter d'avoir condamné l'*Histoire de l'Eglise* » (p. 16).

2. Il s'agit surtout, nous dit-on, de recruter les conservateurs de Musées. Mais, sans l'existence d'un Institut spécial, on a trouvé dans les Iles britanniques une foule de conservateurs compétents, à en juger par l'excellence des catalogues publiés. N'est-il pas à craindre que l'on produise bientôt dix fois plus de candidats à la conservation qu'il n'y a de places à pourvoir?

3. Muret, *Débats*, 3 oct. 1930.

### Le jubilé des musées de Berlin.

Les Musées de Berlin, fondés en 1830, ont célébré, ces jours-ci, leur jubilé et, malgré les difficultés présentes, cette célébration a été très solennelle et fort belle. Devant une assemblée qui comptait la plupart des historiens d'art de l'Europe, l'œuvre réalisée en un siècle par les musées a été évoquée dans la grande *aula* de l'Université; l'Opéra a donné une excellente représentation de gala du *Rosencavalier*, des réceptions ont eu lieu au ministère des Affaires étrangères et dans la salle Blanche de l'ancien Palais impérial; enfin, de nouveaux bâtiments ont été inaugurés où l'on a installé une partie de la collection des antiques et d'objets d'art allemand.

C'est bien avant la guerre que Bode avait obtenu les premiers crédits pour l'agrandissement des musées devenus trop étroits; le célèbre architecte Messel avait fait les plans et commencé les travaux, dans l'île de la Sprée, derrière le Kaiser Friedrich Museum; mais les événements avaient tout interrompu. A la reprise des travaux, des difficultés techniques se produisirent que l'on n'avait pu prévoir; Messel mourut et de même Bode. Le Parlement prussien consentit pourtant les crédits nécessaires — on parle de cinquante millions de francs — et, après de longues années de labeur, l'œuvre, qu'on se réserve d'ailleurs d'agrandir encore, a été montrée au public le 2 octobre. Tout n'est évidemment pas parfait et certaines critiques ont été formulées par les Allemands eux-mêmes; elle ne constitue pas moins le plus formidable effort, et le plus admirable aussi, qui ait été réalisé en Europe pour l'installation d'un musée.

Le bâtiment comporte un corps central et deux ailes. L'une des ailes est consacrée à l'art allemand et elle réunit au rez-de-chaussée un musée de sculpture du Moyen âge et un musée de moulages où l'on peut voir les reproductions des plus importantes statues demeurées aux portails des cathédrales d'Allemagne; la juxtaposition — dans des locaux différents, mais contigus — des originaux et des moulages facilite singulièrement l'étude et c'est sans doute la première fois qu'elle a été réalisée en Europe. Au premier étage, dans des cabinets bien éclairés, la peinture allemande — à laquelle les primitifs français ont été joints, à la surprise, avouons-le, de certains, — s'étale bien au large; les chefs-d'œuvre de Holbein et de Dürer triomphent dans une « tribune », un peu à l'écart et qui permet le recueillement; le reste de l'école est réparti dans de nombreuses salles de dimensions bien appropriées et où, selon un principe cher à Bode, la petite sculpture voisine avec la peinture. Cet arrangement fait grand honneur à ceux qui l'ont réglé.

Mais l'émerveillement commence avec la visite de l'autre aile. Le premier étage, où seront placées les belles collections musulmanes du Musée, est encore vide; au contraire, le rez-de-chaussée, est consacré aux fouilles de Babylone et l'immense Porte des Lions s'y dresse, les animaux en relief se détachant sur un fond de briques brunes. L'effet est saisissant et l'on ne peut retenir un cri d'admiration devant ce prodigieux morceau d'architecture en couleurs, transporté pièce à pièce et reconstitué dans toute sa pittoresque grandeur.

La surprise cependant est plus grande encore en entrant dans le bâtiment du fond. Dans deux salles, assez hautes et assez vastes pour les contenir, ont été logés, sans effort, croirait-on, la façade entière d'un palais de Milet et les



colonnades de plusieurs temples, produits des autres fouilles allemandes d'Asie Mineure, en particulier à Priène. Puis, entre les deux salles, c'est celle de Pergame. Le professeur Wiegand en avait pu rapporter jadis le grand autel où, sur des centaines de mètres, une immense frise se développe, plus grande que nature, de la lutte des dieux contre les géants; c'est la sculpture la plus violente et la plus redondante que l'antiquité ait laissée; l'architecte Messel et son successeur Hofmann, guidés par M. Wiegand, ont su lui construire un cadre à souhait, et dans cette salle gigantesque, c'est le mot, le colossal monument a trouvé un asile à sa taille. Certes, le ciel bleu de l'Asie Mineure, avec le paysage de collines qui dévalent jusqu'à la mer bleue, manque et en sa place se dresse un mur froid; cette salle de Pergame n'en constitue pas moins une extraordinaire réussite et elle sera célèbre demain comme une des plus grandioses salles de musée qui soit au monde.

Son inauguration a été un digne couronnement des fêtes jubilaires du Musée et nous avons tenu à honneur, ainsi que les autres délégués français, à joindre notre tribut d'admiration à celui de tous nos collègues étrangers (*Débats*, 5 octobre 1930).

Raymond KÉCHLIN.

### La bibliothèque Doucet.

La *Société des amis de la bibliothèque d'art et d'archéologie* (fondation J. Doucet) publie le premier numéro d'un *Bulletin semestriel* illustré, qui offre un grand intérêt<sup>1</sup>. J'y signale notamment les articles que voici : 1<sup>o</sup> Clotilde Brière-Misme, *le Département des photographies*, fondé par Doucet en 1909. Il a été singulièrement enrichi, depuis la guerre, par Miss Helen Frick, qui lui donne une épreuve de chaque photographie exécutée à ses frais pour la *Frick art reference Library* à New-York. Le matériel pour l'établissement d'un catalogue de ces richesses (130.000 épreuves) a été récemment offert par M. G. Wildenstein. Entre autres illustrations, l'article donne la première bonne image de la *Vierge d'Aigueperse* par B. Ghirlandajo; 2<sup>o</sup> Seymour de Ricci, *la Collection des catalogues de ventes*. Cette collection date de 1897 et a eu pour premier fonds les catalogues du XVIII<sup>e</sup> siècle réunis par Pichon. Elle compte aujourd'hui environ 40.000 volumes ou brochures; 3<sup>o</sup> G. Wildenstein, *le Catalogue de la bibliothèque d'art et d'archéologie*. Établi sur fiches, il sera quelque jour imprimé; les dépouillements préliminaires sont exécutés sous la direction de l'auteur de l'article. On nous promet pour commencer le catalogue des périodiques, comprenant les almanachs et annuaires, aussi bien que les journaux et les revues.

S. R.

### La collection Thyssen.

Un grand industriel allemand, le docteur Henri Thyssen, vient de donner à la ville de Düsseldorf une collection d'œuvres d'art de très bonne qualité, acquises par lui depuis la guerre et conservées dans son château de Rohoncz. M. Tanerød Borenius (*Times* du 29 octobre 1930) cite, parmi les principales

1. On peut se le procurer à la Bibliothèque Doucet, hôtel S. de Rothschild, rue Berryer, à Paris.

peintures ainsi réunies, un portrait de Michel Pacher, deux sujets mythologiques et un portrait d'Aldorfer, le portrait de Pierre de Beffromont et la vierge Northbrook de Rogier, un portrait de Juan de Flandes, une Annonciation de Gentile Bellini, etc. Ces tableaux et bien d'autres ont été publiés dans l'ouvrage intitulé *Sammlung Schloss Rohonc*, 2 volumes, Munich, 1930, avec 186 planches <sup>1</sup>.

S. R.

### Une nouvelle histoire de l'art.

La maison Firmin-Didot a entrepris, sous la direction de M. Marcel Aubert, la publication d'une histoire universelle de l'art, amplement illustrée, qui doit tenir le milieu entre les grandes entreprises de ce genre et les manuels trop brefs. Dans la première livraison, nous trouvons un exposé détaillé, dû à M. Lantier, de l'art des diverses périodes préhistoriques et protohistoriques, l'art proprement celtique et ibérique inclus, mais seulement dans l'ouest européen. Vient ensuite le début, par M. L. Delaporte, d'un chapitre traitant de l'Asie antérieure, le préhistorique compris. Sur le préhistorique proprement dit, la doctrine et les divisions adoptées sont celles de deux abbés qui ont entrepris de *truster* la préhistoire (comme jadis G. de Mortillet, mangeur d'abbés) et d'en écarter ceux qui travaillent et pensent librement. C'est assez dire qu'au grand dam de cette première livraison (octobre 1930), il n'est tenu aucun compte des découvertes d'Alvao et de Glozel, qui ne sont même pas mentionnées (1884, 1925). Le peintre J. Em. Blanche a pourtant, en 1928, qualifié les dessins découverts à Glozel de « prodigieux » et déclaré que seuls Picasso ou Bourdelle pourraient en faire autant (*Débats*, 11 août 1928). Mais, voilà ! Ces dessins, en partie très remarquables (bien que M. Blanche exagère), ont le tort d'avoir été découverts par un chercheur indépendant et voulant le rester. Cette grosse lacune, évidemment voulue <sup>2</sup>, n'empêche pas que le travail de M. Lantier ne soit clairement écrit et excellentement informé <sup>3</sup>.

S. R.

1. Les peintures de Botticelli (histoire de Nastagio) n'ont pas été acquises, comme on l'a écrit, par M. Thyssen, mais par M. Cambo (de Barcelone).

2. C'est exactement le pendant de ce qui se passa quand Cartailhac, publiant son livre sur la préhistoire de l'Espagne et du Portugal (1886), s'abstint, sur le conseil de G. de Mortillet (qui était un ordre), de mentionner même les peintures d'Altamira, publiées depuis 1880 et qu'un inepte rapport de Harlé (*Matériaux*, 1881, p. 275) avait déclarées modernes. On a beaucoup loué Cartailhac d'avoir écrit en 1902 (*Anthropologie*, p. 348) son *Mea culpa d'un sceptique* ; mais cet acte d'honnêteté vulgaire vint bien tard, alors que des peintures et gravures analogues avaient été signalées en 1889 et 1895 à Chabot, en 1896 à Pair non Pair, en 1897 à Marsoulas, en 1901 aux Combarelles, etc., alors surtout que Piette, dès 1887, s'était rangé à l'opinion des savants espagnols qui admettaient la haute antiquité d'Altamira. En « libérant sa conscience », comme tel autre plus illustre, à la dernière heure, Cartailhac volait simplement « au secours de la victoire ». Cette tache imprimée à l'école préhistorique française (j'y ai ma part de responsabilité, n'ayant rien dit d'Altamira dans mon volume de 1889) aurait dû empêcher la répétition de cette injure à la vérité scientifique et au bon sens, près d'un demi-siècle plus tard (1925).

3. Depuis que cette courte notice a été écrite, les fascicules 2-5 de l'ouvrage ont apporté, avec des preuves multiples de la compétence des auteurs, une illustration vraiment parfaite. M. L. Delaporte a traité des arts asiatiques et égéens ; M. Drioton, de l'Égypte ; M. Charbonneaux, de l'art grec classique, etc. A la fin du fasc. 5, nous en sommes à Pompéi et trouvons toujours à louer.

**Une vieille histoire de l'art.**

La maison Hachette a mis en vente, à la fin de 1930, le *quatre-vingt-seizième mille* de mon *Apollo*, publié pour la première fois en janvier 1904. Usant de la permission de remanier les clichés, j'ai imprimé ce qui suit (p. 6) :

Lorsque la période de froid eut pris fin, le renne fut peu à peu remplacé par le cerf. Les gravures deviennent alors plus rares ; mais on en trouve encore avec les premiers essais de poterie ornée et, chose étonnante, avec une écriture linéaire sur os, sur argile et sur pierre, qui s'est rencontrée à Alvao (Portugal) et à Glozel (Allier). Cette écriture offre de curieuses analogies avec celles de la Phénicie et de la Grèce, beaucoup plus récentes ; toutefois, on ne peut encore établir de connexion suivie entre l'art des chasseurs de rennes et ceux de l'Orient ; on ne peut que la présumer, en attendant d'autres découvertes.

C'est la première fois, si je ne m'abuse, que les étonnantes et incontestables découvertes de Glozel trouvent place dans un petit livre d'enseignement, assez bien vu du public.

S. R.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**H. Hayden Nelson** et autres. *Medinet Habu. Vol. I, Earlier historical records of Ramses III.* Préface de **J. H. Breasted**. Chicago University Press. Gr. in-fol., 10 pages et 44 planches, dont plusieurs en couleurs. — Champollion, dans l'été de 1829, étudia, avec ses dessinateurs, le temple de Medinet Habu; Lepsius et Wilkinson y travaillèrent après lui. Mais bientôt, avec Mariette, commença l'ère des fouilles; les grands édifices encore visibles, avec leur richesse d'inscriptions et de reliefs, furent quelque peu négligés et souffrirent du vandalisme des indigènes. C'est à quoi voulurent d'abord porter remède l'*Egypt Exploration Fund* et Jacques de Morgan, qui forma, mais ne put mettre à exécution, le projet d'un inventaire complet des monuments de l'Égypte. En 1905, s'étant avisé de réunir en *Corpus* les documents historiques de l'Égypte (*Ancient Records of Egypt*, 5 volumes, Chicago, 1906-1907), M. Breasted s'aperçut : 1° Que la plupart des grandes inscriptions publiées l'avaient été fort inexactement; 2° Qu'il n'existait encore aucune monographie complète d'un grand temple égyptien (Deir et Bahari et Edfou non exceptés). En 1919, la fondation de l'Institut oriental de l'Université de Chicago, due à la libéralité de M. J. Rockefeller junior, permit d'entreprendre *to salvage the temple records in permanent facsimiles*. Si l'on a commencé par Medinet Habu, c'est que les inscriptions et les reliefs de cet édifice, concernant les victoires de Ramsès III sur les Libyens et les Peuples de la Mer, nous révèlent ce qu'on peut appeler le premier chapitre de l'histoire de l'Europe après les temps préhistoriques<sup>1</sup>. Le dur travail des architectes, photographes, dessinateurs, etc., fut facilité par la construction d'une maison habitable et la création d'une riche bibliothèque, dues à un autre Mécène de Chicago, M. J. Rosenwald. On calcule qu'il faudra une dizaine d'in-folio pour compléter la série; les relevés d'architecture ne seront publiés qu'après les fouilles indispensables à l'entour du temple. Ainsi les États-Unis vont réaliser, sur le terrain, une œuvre immense, définitive, devant laquelle aurait toujours reculé l'Europe appauvrie et divisée. — A ceux qui s'étonneraient de ne pas me voir protester contre un format énorme, je réponds par avance que, pour une fois, le grand in-folio était ici indispensable et qu'un in-4° n'aurait pu rendre les mêmes services. Si ce format majeur n'existait point, c'eût été le cas de l'inventer.

S. R.

**Jean Capart et Marcelle Werbrouck.** *Memphis. A l'ombre des Pyramides.* Bruxelles, Vromant, 1930; gr. in-4°, 415 pages et 391 gravures (fondation Reine-Élizabeth). — Il y a, dans ce magnifique volume, non seulement beau-

---

1. On y voit pour la première fois, sur les dessins à grande échelle, des horreurs : prisonniers marqués au fer rouge, piles de mains coupées, etc.. *Homo homini lupus*.



coup de savoir, mais de l'esprit; cela se lit avec plaisir. « La période la plus brillante peut-être de la civilisation égyptienne est à peine connue, même de ceux qui ont parcouru attentivement la vallée du Nil. On ne fait que la soupçonner. Sa grandeur s'impose par les Pyramides; son art se révèle par les chefs-d'œuvre exposés au Musée du Caire; mais le triomphe de ses architectes et de ses sculpteurs reste quelque chose d'inexplicable... Pour s'assurer que la gloire de l'Ancien Empire n'a rien d'un mirage, il faut s'en approcher... » Avec un pareil guide, on s'approche avec confiance et l'on apprend d'abord tout ce qu'on peut savoir de Zaouiet el Aryan, de Meidoum, de Dahchour, d'Abou Roache, de Ghizeh, d'Abou Sir, de Saqqarah, etc. *Parlan le tombe*, disait le poète; mais, grâce à Champollion, elles ne sont plus seules à parler. Préhistorique et protohistorique ne sont pas négligés; l'enseignement du touriste sédentaire est complet; il passe en revue toute la civilisation memphite, y compris la religion et l'art. — Page 93, on peut contester que les Grecs, en créant l'ordre dorique, aient « choisi un type tombé en désuétude depuis des siècles »; aux cannelures près, le protodorique de Saqqarah ne mérite guère ce nom, chapiteaux et modules n'ayant, en vérité, rien de commun. L'importance de ce « protodorique » a été exagérée.

S. R.

**J.-H. Breasted.** *The Edwin Smith surgical papyrus, published in facsimile and transliteration, with translation and commentary.* University of Chicago Press, 1930; gr. in-4°, xxiv-596 pages, avec 8 planches, plus un atlas in-fol. de xiii pages et 22 doubles planches. — Tout le monde sait que la médecine est sortie de la magie, qui a continué et continue de vivre à côté de sa fille. Mais voici la preuve qu'en Égypte, aux environs de 3000 avant J.-C., il existait déjà une chirurgie laïque, née peut-être des besoins qu'imposait la guerre et le traitement rapide des blessures. Le papyrus Edwin-Smith à New-York, un peu antérieur au papyrus Ebers, publié, traduit et commenté par M. Breasted, n'est qu'une copie avec gloses, faite au xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'un document de l'époque des Pyramides. « Il nous sera peut-être permis de supposer, dit M. Breasted, qu'un traité de chirurgie d'une telle importance peut avoir été écrit par le plus ancien médecin connu, Imhotep, le grand architecte-médecin [comme Claude Perrault, dans Boileau, *Art poétique*, début du chant IV] qui fleurit au xxx<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ». Et l'auteur rappelle à ce propos la découverte récente, à Gizeh, de la stèle funéraire du médecin de cour, vers 2500 avant notre ère. Il n'était pas seulement le médecin du pharaon, mais le chef du corps des médecins royaux; il était, par surcroît, spécialiste des maladies des yeux, du ventre et du fondement. L'Ancien Empire connaissait aussi un dentiste du palais, auteur d'une opération de drainage sous une première molaire, encore visible sur une mandibule reproduite ici (pl. I). Presque tout ce qu'on trouve dans le présent volume est nouveau et du plus haut intérêt; c'est, dans l'histoire de l'art de guérir, tant par la chirurgie que par la thérapeutique, une suite d'étonnantes révélations. Qu'Hippocrate ait tiré parti de la pratique opératoire égyptienne, cela paraît désormais tout à fait certain.

S. R.

**Johannes Georg, Herzog zu Sachsen.** *Neue Streifzüge durch die Kirchen und Kloster Aegyptens*. Leipzig, Teubner, 1930; in-8, 59 pages et 171 photographies. — Bien que l'importance de l'art chrétien d'Égypte ou art copte commence à être généralement reconnue, l'attention des antiquaires s'est d'abord concentrée sur les étoffes et c'est seulement de nos jours que les œuvres d'architecture, de sculpture, de peinture, etc., ont commencé à trouver place dans les Musées. Le Caire, le Louvre et Berlin sont particulièrement riches à cet égard; il y a aussi de belles collections particulières, parmi lesquelles celle de l'auteur de cet ouvrage, qui y publie ses dernières acquisitions, notamment une statue du bon Pasteur et une bien curieuse stèle représentant le songe de saint Joseph (n<sup>os</sup> 157, 158). Dès 1910 et 1912, en compagnie du professeur Joseph Sauer de Fribourg, il avait étudié sur place les restes du christianisme égyptien (*Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Aegyptens*, 1914); il est revenu dans ce pays avec le même savant en 1927-1928 et donne ici les résultats de son voyage. Après un exposé général sur les Coptes, leurs églises et leurs couvents, il décrit et figure ses trouvailles du Musée du Caire, de l'Oasis du Fayoum, de Minieh, de Thèbes, le couvent de Saint-Antoine (ce dernier en plein désert et encore mal connu), etc. On ne peut qu'applaudir au zèle du noble voyageur archéologue, auquel nous devons déjà des notes sur la Syrie du Nord, un ouvrage sur le couvent de Sainte-Catherine au Sinaï et une iconographie, accompagnée d'une histoire de son culte, de saint Spyridon, dont les reliques sont à Corfou. Les photographies du présent volume sont d'excellente qualité<sup>1</sup>. S. R.

**E. Herzfeld et S. Guyer.** *Meriamlik und Korykos (Monumenta Asiae minoris antiqua, vol. II)*. Manchester, University Press, 1930; in-4<sup>o</sup>, 207 pages avec 207 figures et plans. — L'objet de cette publication est éminemment louable : il s'agit de relever, le plus complètement et le plus exactement possible, en vue des dangers de destruction qui les menacent, les ruines à la surface du sol en Anatolie. Le présent volume concerne deux sites de Cilicie : 1<sup>o</sup> *Meriamlik*, à 3 milles au nord de Séleucie, lieu du décès de sainte Thècle, cette dame qui s'accrocha à saint Paul au point de le rendre misogyne, lieu de pèlerinage aussi, où s'élevait une basilique à colonnades longue de 80 mètres, construite avec luxe vers 460. Au-dessous de la basilique est une caverne où Thècle passa les dernières années de sa vie; il y avait là une petite église qui pouvait remonter au III<sup>e</sup> siècle. On voyait aussi à Meriamlik une église byzantine à coupole, probablement édifiée par l'empereur Zénon, des thermes, des citernes, etc.; 2<sup>o</sup> *Korykos*, à l'ouest de Meriamlik, ville déjà florissante à l'époque romaine, qui a laissé là deux temples, mais surtout prospère aux temps chrétiens, auxquels remontent une grande basilique à colonnes ornée de mosaïques (V<sup>e</sup> siècle) et des églises construites hors les murs au siècle suivant. Korykos connut une nouvelle période de prospérité sous les rois de l'Arménie mineure, ce dont témoigne une église arménienne. Le moyen âge a laissé au même endroit deux grands châteaux militaires puissamment fortifiés. Une conclusion bien motivée reconnaît trois éléments principaux

1. Dans la bibliographie donnée en tête, je suis surpris de ne pas trouver O. Wulff, *Altchristl. Bildwerke*, Berlin, 1909, t. I, p. 25-161, catalogue raisonné d'un intérêt capital, comme celui du Musée du Caire par Strzygowski (1904).

dans l'art byzantin de la côte cilicienne: syro-antiochien, constantinopolitain, anatolien. L'illustration n'est pas moins instructive que le texte (en allemand).

S. R.

**G. de Jerphanion.** *La voir des monuments. Notes et études d'archéologie chrétienne.* Paris, Van Oest, 1930; in-4°, 351 pages avec 63 planches et 60 figures. — Si ce beau volume de *Mélanges* mérite d'être très loué et très lu, c'est surtout parce que les chapitres qui le composent, presque tous intéressants à divers titres, ont paru dans des publications périodiques qu'on n'a pas facilement sous la main (*Bessarione, Études*, etc.) et qu'on les trouve ici non seulement mis au point, mais éclairés par une illustration très abondante. Celui que j'ai lu avec le plus de fruit concerne les chapiteaux théodosiens; il en est d'autres, très instructifs, sur Ravenne, la représentation de la Croix et du Baptême, les Apôtres, les cycles iconographiques de Cappadoce et de Saint Ange in Formis, l'histoire du comput pascal. J'en omets à regret. Les planches hors texte, sauf peu d'exceptions, ne figurent pas des sujets déjà trop connus, mais ont été choisies avec le souci louable de suppléer aux gravures des manuels. On s'aperçoit partout que l'auteur est un chercheur original et ne s'est pas contenté de vivre sur l'érudition d'autrui<sup>1</sup>.

S. R.

**Jean Ebersolt.** *Orient et Occident. Les influences byzantines et orientales en France pendant les Croisades.* Paris, Van Oest, 1929; in-4°, 113 pages avec 16 planches. — Cet ouvrage fait suite à celui que nous avons annoncé (*Rev. arch.*, 1929, I, p. 201) sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades. Plus que jamais, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, la Méditerranée est la grande route qui met la France en relations continuelles avec le Levant. Mais quelles ont été au juste, à cette époque, les influences byzantines et asiatiques sur l'art français? Posée depuis longtemps, la question n'est pas encore résolue d'une manière définitive, car importation n'implique pas toujours imitation. Assurément, les nombreuses reliques orientales, rapportées en Occident, ont suscité certaines œuvres d'art; des saints orientaux ont pris place dans l'iconographie religieuse de l'Occident (il suffit de rappeler saint Georges et sainte Barbe). Les croix à double traverse ont été adoptées même dans les plans d'églises; des édicules ont été construits à l'image du saint Sépulcre de Jérusalem; les étoffes musulmanes ont fourni des motifs d'ornement, etc. Le type de l'église à coupoles est-il autochtone, ou dérive-t-il de modèles orientaux? Quoi qu'il en soit, l'esprit asiatique, comme le dit justement l'auteur, ne l'a pas emporté sur l'esprit européen. Toujours l'art occidental a marqué ce qu'il importait ou empruntait de son empreinte personnelle. Cent emprunts partiels — il n'y en a pas eu tant — ne font pas un style. L'art français n'a jamais été oriental, comme il n'a pas été, malgré des modes passagères, ni italien, ni chinois, ni japonais, ni nègre.

S. R.

---

1. Les doutes exprimés à nouveau sur l'authenticité du calice dit d'Antioche ne me semblent nullement fondés; mais pourquoi le possesseur américain n'a-t-il pas poursuivi en justice Mgr Wilpert?

**S. Reinach.** *Amalthée*, t. II. Paris, Leroux, 1930; in-8, 502 pages, avec 51 gravures. — Ce volume contient 28 mémoires, longs ou courts, tous plus ou moins corrigés, suivis d'une table des matières détaillée et d'un index. Voici les titres abrégés : *Un Mythe de sacrifice* (Komaïtho' et Melanippos); *la Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale*; *Casques mycéniens et illyriens*; *Aigle en marbre de la coll. Wemyss*; *Noms grecs théophores*; *la Divine Philippique*; *les Communiqués de César*; *Panaitios critique*; *la Petite Samos*; *Juvénal et Stace*; *le Musée d'Auguste*; *Une grande vente à Rome*; *l'Africain sur son chameau*; *Chevaux et chameaux*; *Statuette de Bavai*; *Un homme à projets du Bas-Empire*; *Le souper chez la sorcière*; *la Lettre de Claude aux Alexandrins*; *Jean-Baptiste et Jésus suivant Josèphe*; *un Épisode de la guerre de 69*; *une Séance du Sénat sous Tibère*; *les Francs et la Bretagne*; *Procès de Jeanne d'Arc*; *L'énigme de Siger*; *L'enlèvement de Proserpine par Léonard*; *Léonard ou Lucas ? Jactus Lapilli*; *Formation des Musées d'Athènes*; *Musées, bibliothèques et hypogées*.

A

**Du Mesnil du Buisson.** *L'ancienne Qatna (El Mishrifé)*. Deuxième campagne de fouilles. Paris, Geuthner, 1928, avec planches et figures. — La relation de la première campagne de Qatna a paru en 1927; celle-ci a d'abord, comme la précédente, été imprimée dans *Syria*. Les trouvailles les plus importantes sont : 1<sup>o</sup> le sphinx de la princesse Ita, avec inscription hiéroglyphique (XII<sup>e</sup> Dynastie), preuve de l'influence égyptienne au pays d'Amurru à cette époque; 2<sup>o</sup> Des fragments de vases crétois et mycéniens (restitués, pl. 18). Il eût été indispensable de publier, au début ou à la fin, une concordance des planches avec les pages du texte; tel qu'il est, ce tirage à part, malgré le luxe de l'illustration, n'est que difficilement utilisable.

S. R.

**Maurice Dunand.** *La sixième campagne des fouilles de Byblos*. Paris, Geuthner, 1928; in-4<sup>o</sup>, 11 pages avec 4 planches (extr. de *Syria*, 1928). — La sixième campagne des fouilles de Byblos (1927) a porté à la fois sur la nécropole et sur les deux sanctuaires, l'un du Moyen Empire, peut-être figuré sur une monnaie de Macrin, l'autre de l'Ancien Empire, où apparaissent nettement les concordances entre l'histoire de l'Égypte et celle de Byblos. « Toutes les dynasties y sont représentées : on y relève les noms de Khéops, Mycérinus, Ounas, Têti, Pépi I et II. A la V<sup>e</sup> Dynastie, le culte de Râ est instauré dans la vallée du Nil; à la même époque, un prince de Byblos se déclare aimé de Râ. » L'époque troublée qui suivit le règne de Pépi II est marquée, à Byblos, par la destruction du temple de la Baalat. Puis, jusqu'au début du II<sup>e</sup> millénaire, nuit profonde; quand l'ordre renaît en Égypte avec les dynasties thébaines, Byblos a des dynastes locaux et le temple de la déesse se relève, cette fois suivant les exigences des cultes sémitiques. Les rois d'Égypte n'envoient plus d'offrandes, bien que les princes hiblites soient leurs vassaux. — Un objet très important, recueilli dans des terres remaniées, est un grand cylindre archaïque en lapis-lazuli qui permet de supposer d'anciennes relations entre Byblos et la vallée de l'Euphrate (pl. XLIX).

S. R.



**Maurice Pillet.** *Notre-Dame de Tortose*. Paris, Geuthner, 1929; in-4°, 11 pages avec 4 planches (extrait de *Syria*, 1929). — Construite à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, la célèbre basilique de Tortose a été souvent étudiée (cf. Dussaud, *Rev. archéol.*, 1896-1897). M. Maurice Pillet a concentré son attention sur un curieux pilier percé d'une porte où se loge un escalier (pl. XI). Remarquant que l'église a aussi servi de forteresse, il estime qu'il s'agit d'une porte fortifiée comme on en voit dans des constructions militaires de France et aussi de Syrie. « Chargée de tout le poids des voûtes, cette entrée de sûreté était forte par elle-même, car ébranler le pilier était une entreprise assez longue, téméraire aussi pour l'assaillant qui risquait de s'ensevelir sous les ruines. »

## X.

**C. W. Blegen, R. Stillwell, O. Broneer, A. R. Bellinger.** *Corinth*, vol. III, part. I, *Acrocorinth*. Harvard Press, 1930; in-4°, 75 pages avec 8 planches et 60 figures. — La mission américaine, en 1926, a complètement déblayé le sommet de l'Acrocorinthe, qui atteint la hauteur de 575 mètres au-dessus de la mer et n'est pas aisément accessible; la source de Pirène a été aussi explorée à son origine. Les fouilles ont établi qu'il y avait eu là-haut toute une succession de constructions, réparties sur sept niveaux : un petit édifice du vi<sup>e</sup> ou du vii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.; un édifice plus grand, probablement le temple d'Aphrodite, du v<sup>e</sup> siècle; une ancienne église chrétienne; une grosse tour médiévale; une mosquée turque avec cloître, qu'habitèrent les ouvriers au cours des fouilles; une plateforme carrée, probablement vénitienne; une misérable petite hutte, peut-être du xix<sup>e</sup> siècle. Les trouvailles les plus nombreuses ont été numismatiques (284 pièces)<sup>1</sup>; on a aussi exhumé quelques inscriptions dont deux latines, toutes de basse époque. Les débris de céramique, prouvant que le site a été fréquenté dès l'époque géométrique, sont peu abondants. Il en est de même des fragments d'architecture, assez rares et en très mauvais état. Les plans ont été dressés à grande échelle et avec beaucoup de soin; il y a une bonne carte et un index.

## S. R.

**David M. Robinson.** *Excavations at Olynthus. Part II. Architecture and Sculpture*. Baltimore et Londres (H. Milford), 1930; in-4°, xxii-155 pages avec cartes, plans et 307 figures dont plusieurs en couleurs. — Ce second volume, prodigement illustré, de la relation des fouilles américaines à Olynthe, décrit les restes de maisons et de temples, les sculptures, les mosaïques, les pesons de fuseau et les lampes. Les très nombreux vases, les terres cuites et les monnaies sont réservés pour le troisième volume; un quatrième racontera l'histoire d'Olynthe et réunira tous les textes anciens concernant cette ville. Comme elle fut détruite de fond en comble en 348 avant J.-C., pour ne jamais être relevée, les trouvailles, même les plus modestes, ont leur intérêt à cause de cette date; bien des objets qu'on aurait qualifiés sans hésitation d'hellénistiques ou même romains — par exemple les mosaïques, quelques-unes avec figures d'hommes et d'animaux (99, 205, 239), qui sont les

1. Grecques depuis le iv<sup>e</sup> siècle, puis romaines impériales jusqu'à Arcadius et médiévales ou modernes; la pièce la plus récente est un *lepton* de 1830. Il y a un billon de Louis IX, un autre de Campobasso, etc.

plus anciennes que l'on connaisse — se révèlent ainsi comme antérieures à Alexandre. La couche de terre qui couvre les ruines est peu épaisse, ce qui explique la rareté des restes offrant un intérêt artistique ou religieux. Dans le nombre il faut citer une très belle tête d'Artémis (fig. 195), une statuette assez fruste de femme drapée (fig. 30), deux bas-reliefs représentant des griffons (fig. 165, 168) et une pierre portant un *svastika* gravé (fig. 170). Relation et description entrent dans les plus minutieux détails, justifiés d'ailleurs par la considération d'ordre chronologique indiquée plus haut et aussi par le fait qu'on a découvert sur cet emplacement les fondations de maisons grecques du <sup>v</sup><sup>e</sup> et du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C.

S. R.

**Mattias Natan Valmin.** *Études topographiques sur la Messénie ancienne.* Lund, Lindström, 1930; in-8, 233 pages, avec une carte et 43 gravures. — Résultat de cinq voyages d'exploration (1926-1929), cette monographie originale comprend deux parties : un aperçu historique sur le développement territorial de la Messénie et une série de recherches topographiques et archéologiques, où les restes de la Messénie préhistorique ne sont pas négligés. Les inscriptions inédites que l'auteur a recueillies ont été publiées par lui dans le *Bull. de la Société royale de Lund* (1926-1929); on aurait voulu les retrouver ici. M. Valmin est un voyageur très attentif et parfaitement informé de la « littérature » si dispersée de son sujet. Il regrette de n'avoir pu pratiquer des fouilles, mais signale différents emplacements qui peuvent tenter des explorateurs et d'autres où les fouilles faites ont été insuffisantes. Les illustrations sont toutes nouvelles et la carte, fondée sur celle de Philippson, a été rectifiée d'après les itinéraires de l'auteur.

S. R.

**Em. Panaitescu.** *Castrul roman dela Casei.* Cluj, 1930; in-8, 30 pages, avec gravures et résumé en français (extr. de *l'Annuaire de la Comm. de Transylvanie*). — Avant que le camp romain de Casei (Dacie du Nord) fût construit en pierres entre 212 et 217, il y avait là un camp d'Hadrien; la dernière campagne de fouilles (1929) y a, en effet, exhumé un diplôme militaire de cet empereur. Parmi les autres découvertes, il faut mentionner la stèle funéraire du vétéran Julius Crescens avec inscription et banquet funéraire, sculpture dont les détails sont très curieux et, en bonne partie, inexpliqués. C'est la mieux conservée qui ait encore été trouvée dans la Dacie supérieure (p. 16).

X.

**H.-B. Walters et E.-J. Forsdyke.** *Corpus vasorum antiquorum, Great Britain. British Museum.* Paris, Champion, 1930; in-4<sup>o</sup>, 15 pages et 82 planches. — Dans ce cinquième fascicule consacré au Musée Britannique, on trouvera d'abord les vases mycéniens découverts dans la région orientale de la Méditerranée (à l'exception de ceux de Chypre, déjà décrits dans le fascicule I, et de la Crète); puis la suite de la série des amphores dites de Nola et les plus anciens exemples des hydries à figures rouges. Outre les planches de phototypie, il y a, semés dans le texte, des dessins soignés. Les renvois au catalogue officiel ont permis d'abréger la bibliographie. La céramique mycénienne de Ialysos (Rhodes) et de Calymnos est d'une éton-

nante richesse. Parmi les vases à figures rouges il y a des pièces célèbres, reproduites ici, ensemble et détails, avec une remarquable perfection.

S. R.

**G. Drioux.** *Estampilles céramiques trouvées à Langres.* Paris, Leroux, 1930 (extr. de *Pro Alesia*, 6 pages). — Travail bref, mais instructif. La quantité de marques arétines est frappante; elle prouve qu'à l'époque d'Auguste Langres entretenait des relations commerciales actives avec l'Italie. D'autre part, les fragments de vases gallo-romains ornés (La Graufesenque, Lezoux) attestent que « si l'administration impériale rattacha les Lingons à la Belgique, puis à la Germanie supérieure, la cité appartenait par ses intérêts et ses relations à la Lyonnaise à laquelle le Bas-Empire devait la restituer ».

S. R.

**Léon Hermann.** *Les masques et les visages dans les Bucoliques de Virgile.* Bruxelles, *Revue de l'Université*, 1930; gr. in-8, 196 pages. — Ouvrage original et plein de nerf, qui sera fort discuté, mais qu'aucun latiniste, aucun historien ne pourra tenir pour négligeable. Élève de Cartault, mais s'écartant de lui quand il le croit nécessaire, l'auteur, professeur de littérature latine à l'Université de Bruxelles, soutient la thèse que les *Bucoliques* de Virgile, dont l'ordre de composition est bien celui de l'édition, sont « un ensemble organique où les rapports entre les personnages ne sont déterminés ni par la fantaisie du poète ni par le hasard des imitations », qu'il y a là un *tudus*, une mascarade littéraire, où sous des pseudonymes constants — ainsi Virgile qui est Ménalque ne peut être ailleurs Tityre — le poète a caché des allusions à ses précurseurs (ainsi Daphnis = Catulle), à ses adversaires, à ses amis et amies. C'est une « charade perpétuelle », une sorte de bergerie ou de comédie pastorale dont les protagonistes sont les poètes les plus notoires de la fin de la République. Et l'enfant mystérieux de la quatrième églogue, Dionysos pour les uns, Saloniinus ou le fils de Cléopâtre et d'Antoine pour les autres? C'est Marcellus, dit M. Hermann, *tu Marcellus es*; il n'y a ni « coloris oriental », ni « auréole mystique »; l'œuvre est entièrement romaine et païenne. Le poème 64 de Catulle en donne la clef (prédiction par les Parques de la gloire d'Achille). Dans la 6<sup>e</sup> épode, Horace est le débiteur de Virgile, le contraire est impossible. Philosophie et astrologie ne jouent pas de rôle, la Sibylle et Isaïe non plus (*cumaëum carmen*, comme l'a vu le P. Lagrange, désigne Hésiode). Un scoliaste ancien et quelques critiques modernes ont déjà songé au fils d'Octavie, sœur d'Auguste, c'est-à-dire au jeune Marcus Claudius Marcellus. La veuve de Caius Claudius Marcellus était bien une descendante de Jupiter par Vénus, donc une déesse. Octavie épousa en secondes noces Marc-Antoine, veuf de Fulvie. « Le fils de Caius et d'Octavie, le neveu d'Octave devenant le fils adoptif d'Antoine, n'était-il pas le symbole d'une réconciliation désirée par tout le monde romain? » (p. 93). Idée un peu moderne pour ce temps-là. La controverse n'est donc pas close; elle va rebondir et nous marquerons les points.

S. R.

**Maria Camaggio.** *Le immagini Filostratee e la pittura pompeiana* (extr. de *Historia*, juillet-septembre 1930, p. 481-506, avec 8 figures). — Entre les peintures pompéiennes et les tableaux de sujets pareils décrits par Philostrate, il y a une certaine ressemblance générale, mais de très nombreuses différences. Si l'on admet, avec Brunn, que le rhéteur, tout en ornant sa description, décrit des tableaux réels, il faut insister sur l'inévitable dissimilitude entre des tableaux de chevalet — peut-être d'une époque postérieure — et des œuvres décoratives du 1<sup>er</sup> siècle. Prenant comme exemple les représentations pompéiennes relatives à Pasiphaé et à Dédale, l'autrice aboutit à une conclusion assez vague : « Même à travers les divergences, les éléments essentiels des descriptions philostatéennes se retrouvent tous et clairement dans la décoration pompéienne, preuve d'une communauté d'idéal artistique; malgré leurs exagérations, les descriptions sont le fruit d'une observation de monuments réellement vus et étudiés avec amour. » Bonnes reproductions, dont plusieurs inédites.

X.

**Kirchliche Kunstschatze aus Bayern.** Munich, Residenz, 1930; in-8, 55 pages, avec 65 planches. — Sous le patronage du cardinal Faulhaber, la municipalité de Munich a organisé dans cette ville une admirable exposition de trésors d'église (juin-septembre 1930), dont ce précieux catalogue illustré conserve le souvenir. On y trouvera, entre autres merveilles, le calice carolingien de Tassilo, en cuivre doré et nicklé, don du duc Tassilo, en 770, à l'abbaye de Kremsmünster; le reliquaire pré-roman (vers l'an 1000), en bois de chêne, os et bronze doré, de sainte Cunégonde, travail suédois autrefois à Bamberg; le ciboire en ivoire orné de figures d'apôtres (vers 1200-1230), conservé à Saint-Emmeran de Ratisbonne, etc. Les illustrations sont excellentes, le texte un peu bref.

S. R.

**V. Lamperez y Romea.** *Historia de la Arquitectura española en la Edad media*. Madrid, Espasa-Calpe, 1930. 3 vol. in-8; 572, 664 et 644 pages; 329, 482 et 405 figures; 3, 4 et 11 planches. — L'ouvrage fondamental de Vicente Lamperez sur l'*Architecture religieuse en Espagne au moyen âge* était devenu introuvable. Signalons aux médiévistes que la librairie Espasa-Calpe vient enfin de le rendre à nouveau accessible en en donnant une deuxième édition. Au lieu de deux volumes, cette nouvelle édition, plus maniable, en comprend maintenant trois; mais, par un respect bien naturel pour la mémoire de l'auteur, aucune modification n'a été apportée au texte. L'illustration est restée aussi sensiblement la même : si certaines photographies ont dû être reproduites d'après la première édition et ont souffert de cette opération, d'autres ont été tirées d'après des clichés nouveaux et sont maintenant beaucoup meilleures.

E. LAMBERT.

**B. Berenson.** *Studies in medieval painting*. New-Haven, Yale Press (Londres, Milford), 1930; in-4°, xxii-137 pages, avec 168 photographures. — Les mémoires réunis dans cet important volume, admirablement illustré, ont déjà paru, en anglais, en allemand, en français ou en italien, dans différents



périodiques, qui ne sont ni dans toutes les mains, ni même dans toutes les grandes bibliothèques. L'auteur a rendu service en les réunissant. Les sujets traités, bien que rentrant tous dans l'ordre d'études indiqué par le titre, sont très variés, à savoir : Deux peintures du <sup>xiii</sup>e siècle provenant de Constantinople (retour à la thèse vasarienne des origines byzantines de la peinture italienne); un Cimabué récemment découvert; une Nativité et une Adoration de l'école de Pietro Cavallini dans la collection Johnson à Philadelphie; un antiphonaire enluminé par Lippo Vanni; les peintures de la jeunesse d'Alegretto Nuzi; un panneau de Roberto Oderisi; notes sur les peintures toscanes du Trecento au Musée Staedel de Francfort; illustrateurs italiens du *Speculum humanae salvationis*. Ce dernier mémoire a paru avec un essai de M. R. James sur le texte, imprimé (mais non mis dans le commerce) pour le possesseur, T. H. Riches, de Shenley, Herts. Il y a deux séries de miniatures italiennes illustrant le *Speculum* : l'une répartie entre la collection Riches et la Bibliothèque Nationale, l'autre à la bibliothèque de l'Arsenal (partout écrit *Arsenal*). Ce mémoire, touchant à beaucoup de problèmes mal éclairés, est peut-être le plus intéressant du volume et mériterait une longue analyse qui ne peut en être donnée ici<sup>1</sup>.

S. R.

**W. K. Valentiner** (et plusieurs collaborateurs). *Das unbekannte Meisterwerk*, t. I. Berlin, Klinkhardt et Biermann, 1930. Gr. in-4°, 103 pages et 103 planches. — Le titre de ce luxueux volume, dont on annonce des éditions en anglais et en français, est un peu trompeur, car si ses belles planches reproduisent, en effet, nombre de peintures de premier ordre, la plupart des plus belles sont loin d'être inconnues des amateurs. Pour les étudier, ce que le texte, pourvu de bibliographies exactes, apporte de plus intéressant, c'est l'indication des possesseurs passés et actuels d'ouvrages qui, par suite de l'appauvrissement de l'Europe, ont changé récemment de mains, le plus souvent pour passer l'Atlantique. Voici les peintures principales qui rentrent dans notre cadre chronologique : Frontispice (en couleur). Rogier, V + E, autrefois Northbrook,auj. Schloss Rohoncz chez Thyssen. — Baronzio di Rimini, *Nativité*, chez O. Kahn à New-York. — Masolino da Panicale, *Annonciation*, jadis Wemyss, puis H. Goldman à New-York. — Masaccio (?) V + E., chez Duveen. — Sassetta, *le Voyage des Saints Rois*, jadis S. Rogers, puis Maitland Griggs à New-York. — Giovanni di Paolo, *Marie au Temple*, chez O. Kahn à New-York. — Fra Filippo Lippi, V + E, mystérieusement donné comme chez un anonyme français. — Du même, *Annonciation*, autrefois Calcagno à Palerme, puis chez un New-Yorkais qui ne veut pas être nommé. — Pesellino, *V. sur trône avec 6 saints*, jadis chez Holford, puis chez un New-Yorkais qui ne veut pas être nommé, c'est-à-dire dans le commerce. — Pisanello, *Profil de femme*, jadis chez Léop. Goldschmidt, puis chez Clarence H. Mackay à Long-Island. — C. Crivelli, V + E, autrefois chez E. Bracht, auj. chez un New-Yorkais anonyme (réplique de la Madone Jones au V. Alb. Mus. à Londres). — A. del Castagno, *Portrait d'homme*,

1. Le style du livre est vif et spirituel, mais on se divertit d'y trouver (p. 94) une faute très commune, *compendious* dans le sens de *développé, complet*, alors que cela signifie *abrégé*. L'origine de cette erreur est sans doute un vers mal compris des *Plaideurs*.

jadis Rod. Kann, puis P. Morgan. — P. delle Francesca, *Crucifixion*, jadis C. Halmilton, auj. chez un New-Yorkais anonyme (vrai chef-d'œuvre). — A. Pollaiuolo (?). *Profil de femme*. Lazzaroni, puis Fred. J. Fisher à Detroit. — Signorelli, V + E. Benson, puis S. Bache à New-York. — Ant. da Messina, V + E. Benson, puis Mackay. — G. Bellini, *Profil du doge A. Vendramin*. W. Beckford, puis New-Yorkais anonyme. — G. Bellini, V + E. Comte de Chambord, puis Musée de Detroit. — G. Bellini, *Festin des dieux*. Northumberland, puis Widener à Philadelphie (chef-d'œuvre). — Raphaël, *Petite et grande Madone Cowper*, l'une chez Widener, l'autre chez Duveen. — Corrège, V + E. S. Jean. Coll. impériale à Vienne, puis W. R. Timken à New-York. — Titien, V + E. Benson, puis Bache à New-York. — Titien, *Portrait de Perrenot, seigneur de Granvelle*. Palais Granvelle à Besançon, puis Tarral, enfin Sabin à Londres. — Titien, *Éducation de l'Amour*. Wemyss, puis chez un anonyme en Allemagne. — Titien, *Apollon et Marsyas*. Encore à l'archevêché de Kremsier. — J. Van Eyck, V + E. Ince Hall, puis Melbourne. — Rogier, *Portrait de femme*. Wörlitz, puis W. Mellon à Washington (chef-d'œuvre). — D. Bouts, V + E. Sigmaringen, puis S. Bache. — Memling, *Véronique*. Demidoff, puis Thyssen. — G. David, *Annonciation*. Sigmaringen, puis chez un New-Yorkais anonyme. — Q. Matsys (?), *les Trois Maries*. Chez Blumenreich à Berlin. — Breughel le Vieux, *la Mort de la Vierge*, chez lord Lee. — St. Lochner, *Nativité*. Jadis chez une princesse de Saxe, puis dans la coll. von der Heydt à Godesberg. Je m'arrête sur ce chef-d'œuvre; il y en a bien d'autres.

S. R.

**Jules Destrée.** *Le Maître de Flémalle*. Bruxelles et Paris, Kryn et Perche, 1930; in-12, 119 pages, avec 22 planches. — Cet agréable petit volume, dû à un connaisseur très expert de l'art flamand primitif, ne fait pas double emploi avec le savant ouvrage de Winkler (1913), mais y ajoute des informations et des hypothèses intéressantes. Ancien ministre des Sciences et des Arts, l'auteur a eu des facilités particulières pour se renseigner sur la prétendue abbaye de Flémalle, dont seraient originaires les quatre merveilleux panneaux de Francfort qui font « tête de série » dans l'œuvre du maître anonyme, et il écrit, avec l'autorité d'un enquêteur (p. 11) : « Il n'y eut jamais d'abbaye à Flémalle. Dans le catalogue de l'Exposition de Londres (1927), il est encore parlé de l'abbaye cistercienne de Flémalle. Il y a deux villages de ce nom dans la province de Liège... Ni dans l'un ni dans l'autre, d'abbaye point. » Naturellement, M. Destrée n'a pu savoir encore que le nom de *Falin*, indiqué au lieu de celui de Flémalle dans une note de Boisserée, est une fausse lecture pour *Eslan*, près de Sedan, abbaye où fut enseveli Philippe de Bourgogne, tué à Azincourt, ce qui expliquera, en temps et lieu, bien des choses (*C. R. Acad.*, août 1930) <sup>1</sup>.

S. R.

**W. Deonna.** *Pierres sculptées de la vieille Genève*. Genève, Kundig, 1929. In-4<sup>o</sup>, 443 pages, avec très nombreuses figures. — Aux documents romains, médiévaux et modernes conservés au Musée d'art et d'histoire, la présente

1. Voir plus haut, p. 223-234 et le grand ouvrage en 2 vol. sur Rogier dû au même auteur (Van Oest, 1930).

notice descriptive et illustrée joint ceux qui restent épars en divers points de la ville et du canton. « Ce sont, pour l'antiquité, quelques sculptures et inscriptions romaines; pour le moyen âge et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, des inscriptions commémoratives, des monuments et des fragments isolés. » Pour les inscriptions modernes, M. Deonna a disposé de deux recueils manuscrits dus à d'anciens antiquaires genevois. L'auteur espère que la plupart des documents encore dispersés viendront, un jour ou l'autre, échappant à la destruction qui les menace, retrouver ceux auxquels le Musée offre un asile sûr. Tous les monuments épigraphiques importants, en particulier les inscriptions latines, ont été reproduits par la photographie ou le dessin. A défaut d'œuvres d'art dignes de ce nom, il y a d'intéressants fragments d'architecture romaine (voir n° 177) et un curieux essai de restitution d'une grande porte monumentale (p. 83). Parmi les sculptures chrétiennes, outre des chapiteaux romans pleins de caractère, il faut noter une admirable tête de Vierge de l'église La Madeleine (XV<sup>e</sup> siècle), échappée aux coups des iconoclastes. Il est presque superflu de dire que le catalogue est excellent à tous égards et témoigne d'une immense information.

S. R.

**W. Deonna.** *Ville de Genève. Musée d'art et d'histoire. Collections archéologiques et historiques. Moyen âge et temps modernes.* Genève, 1929; in-8, 163 pages avec 16 planches. — Catalogue illustré tel qu'on pouvait l'attendre du savant qui dirige le grand Musée de Genève. Il y a là des séries très nombreuses d'objets dont l'intérêt est plutôt historique et archéologique qu'artistique; mais, dans le nombre, il y a de charmants ensembles, comme la salle d'honneur du château de Zizers, et de curieux spécimens de l'art helvétique du moyen âge (triptyque de Soleure, volets de Saint-Gall, vitraux de la cathédrale de Genève). Le classement a été fait avec grand soin et les objets similaires dûment groupés; il y a partout des références bibliographiques. On éprouve quelque difficulté à se reporter des planches au texte.

X.

**L. Desnoyers.** *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité.* Tome I, *la Période des Juges.* In-8, 431 pages, avec cartes; t. II, *Saül et David*, 350 pages; t. III, *Salomon*, 432 pages. Paris, Picard, 1928-1930. — Cet ouvrage considérable, qui n'a pas encore reçu l'accueil mérité, est l'œuvre en partie posthume d'un savant ecclésiastique, l'abbé Desnoyers, dont un portrait figure en tête du tome II. Depuis 1905, il était professeur d'exégèse et de langues sémitiques à la Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Toulouse. A l'*Histoire d'Israël* de Renan il voulut en opposer une autre qui, sans verser dans l'apologétique ou l'intégrisme, sans rien accorder pourtant à la critique destructive, présentât sur un plan humain et scientifique une suite d'événements que la Bible rapporte sans souci des circonstances internes et externes, à la façon d'un récit pieux, destiné à glorifier Jahveh, plutôt que d'un enchaînement de faits politiques et sociaux. Le souci constant de l'auteur, qui apparaît dès les premières pages du premier volume, est non de contredire le livre des *Juges*, mais de l'éclairer par tout ce que nous apprend la science moderne sur les conditions et les résultats de la conquête, même au point de vue religieux, car la fusion des Israélites avec les vaincus ne

pouvait pas rester sans influence sur la forme et même le fond de leurs croyances. Quand le premier volume parut, en novembre 1922, avec le *nihil obstat* d'un savant aussi compétent que le P. Cavallera, je me hâtai de dire, dans la *Revue critique* (1923, p. 283), l'impression favorable qui m'était restée d'une lecture rapide, alors que mon ignorance de l'hébreu m'interdisait d'exprimer plus qu'une impression. Mais, dès avril 1923, on entendit comme un « bruit de bottes » du côté de la gendarmerie de l'Index. Des démarches furent faites pour écarter le péril et l'auteur put encore publier des chapitres détachés de sa grande œuvre dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Toulouse*. Cependant, la publication intégrale des tomes II et III semblait dangereuse; on pria l'abbé Desnoyers de patienter, d'autant que des ecclésiastiques influents s'employaient pour lui; mais cette épée de Damoclès, suspendue sur la bonne volonté de l'auteur, le découragea et il mourut prématurément dans l'automne de 1928. Dès lors, comme aucune censure ne pouvait plus l'atteindre, l'éditeur se décida courageusement à publier les deux derniers volumes, entièrement prêts pour l'impression. Les épreuves portaient déjà l'*imprimatur* quand, brusquement, sur un ordre de Rome, arriva le conseil de surseoir encore. Il est fort heureux que ce conseil n'ait pas été suivi; les deux volumes en question ont paru sans *imprimatur* et je ne sache pas, jusqu'à présent, qu'il en soit rien résulté de fâcheux. Mais, hélas! l'excellent Houtin n'est plus là pour nous raconter ces choses, avec le savoir et l'esprit qu'il y mettait, et les informations que je donne ci-dessus sont vagues et fragmentaires. Index ou non, nous avons ici un travail très sérieux, d'une érudition de première main, et qui tiendra sa place dans la science scripturaire française, si peu encouragée en haut lieu. Parmi les appendices du tome III, il y a une conférence sur *Renan, historien d'Israël* (1928), où l'on trouve quelques critiques plausibles adressées au poète qui laisse à son imagination trop libre jeu, accepte trop facilement les conclusions de l'érudition allemande, « boude l'assyriologie », ne fait aucune place à la « tradition », éreinte David et s'amuse à commettre des anachronismes, aussi spirituels parfois que déplacés. D'autres objections pourraient être réfutées sans peine, mais la conférence où on les trouve mérite d'être lue et, si elle ne rend pas pleine justice à un noble génie, porte à juger favorablement le grand travailleur en soutane, qui à sa manière, et sans préjugés trop apparents, cherchait la vérité <sup>1</sup>.

S. R.

**Leonardus van Liempt.** *De vocabulario Hymnorum orphicorum atque aetate*. J. Muusses, Purmerend, 1930. In-8, 15 pages (thèse de doctorat d'Utrecht). — Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, des opinions fort différentes ont été émises sur la date des hymnes orphiques, collection qui n'est pas mentionnée avant l'époque de Tzetzès. Un des critiques les plus récents (Max. Hauck, 1911) veut que ces hymnes aient été composées vers la fin du v<sup>e</sup> siècle de notre ère par un imitateur de Nonnus et de versificateurs de son temps. Le très érudit auteur du présent mémoire, qui attribue les hymnes au iii<sup>e</sup> ou au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, s'est surtout appliqué à montrer que les prétendus

1. Voir sur cet ouvrage un article de l'abbé Chabot, *Journ. des Sav.*, janvier 1931.



emprunts, à Nonnus, Quintus de Smyrne et *tutti quanti* s'expliquent fort bien par des sources archaïques communes; bien plus, Nonnus, Proclus, etc., ont pu fort bien s'inspirer des hymnes mêmes que nous avons. Sans doute, il n'est plus possible de revenir à l'opinion de Ruhnken, suivant lequel l'auteur des hymnes remontait à une très haute antiquité; mais, dans la direction opposée, on est allé trop loin, comme l'a déjà montré A. Dieterich. Il faut d'ailleurs distinguer entre la collection qui nous est parvenue et ses sources hypothétiques, peut-être fort anciennes et également versifiées.

S. R.

**G. Dumézil.** *Labrys*. Paris, Geuthner, 1929 (extr. du *Journal asiatique*). — Meyer et Kretschmer ont mis en relation la *labrys* (nom lydien de la hache) et le *labyrinthe*. M. Dumézil, pour expliquer *labrys*, fait appel aux langues du Caucase, car *lahvari*, en géorgien, signifie « lance ». Les églises mingréliennes montrent d'archaïques *lahvari* à deux branches, qui passent pour les armes de saint Georges, successeur du dieu fulgurant. En Gourie (Géorgie), l'image mythique de la lance de saint Georges est si familière que *lahvari* est devenu synonyme de tonnerre. Tout cela se rattacherait au vieux culte des armes, *hoplodâtrie*, suivant le néologisme heureux dû à Ad. Reinach. Mais je ne suis pas seul à me mêler des étymologies caucasiennes... Il est intéressant de noter, avec M. Dumézil, que les inscriptions de Sardes ont fourni un mot *lahris*, dont le sens est malheureusement inconnu. Faut-il, comme l'a fait Hommel, invoquer à ce propos le jeune dieu étrusque Laran ?

S. R.

**G. Dumézil.** *Le problème des Centaures*. Paris, Geuthner, 1929. Gr. in-8, viii-278 pages. — Parmi les déguisements en usage lors de l'année nouvelle, figure, chez les Slaves et d'autres peuples européens, le *jeu du cheval*; un homme à tête de cheval est promené plusieurs fois en cérémonie; il fait semblant d'en vouloir surtout aux jeunes filles. Déjà Lawson (1910) a pensé à ce propos aux Centaures, se fondant sur des faits de folk-lore grec. M. Dumézil, très savant homme, reprend la question dans son ensemble et montre que les Centaures ne manquent pas de parents dans les mythologies européennes. Il revient, à ce propos, aux Gandarvas indous, dont l'assimilation aux Centaures, repoussée en général par la philologie moderne, n'était pas condamnée par F. de Saussure; notons qu'il est quatre fois question de ces monstres, sous une forme à peine différente, dans l'Avesta. « Le visage traditionnel des Gandarvas s'accorde en tous points avec cette qualité de génies de changement d'année » (p. 129). Les vieilles figurations des Centaures en Grèce les montrent sous les traits d'hommes masqués en chevaux, de *monstres-masques*. Et les Luperques romains, qui devaient être des *equites* (Wissowa), n'ont-ils pas été, à l'origine, des hommes-chevaux, avant de devenir des hommes-loups ou des hommes-boucs? « Le rapt des Sabines n'a-t-il pas pris la place d'un mythe *lupercal, februal*, où les premiers Luperques enlevaient des femmes comme leurs confrères Gandarvas, Centaures, comme nos masques-animaux de Carnaval? » (p. 219). Voilà bien des hardiesses et il y en a d'autres; mais je n'effleure que le dessus du panier. Panier bien rempli, où folkloristes, linguistes et archéologues trouvent à puiser. Il leur arrivera, après en avoir tiré un fruit, de le rejeter comme non comestible, par exemple

l'assimilation de *Candaule* à *Gandarva* (p. 274); mais il n'est pas donné à tout le monde d'offrir ainsi une *cornucopia* de savantes hypothèses, quelques-unes — les plus importantes — très acceptables.

S. R.

**Henry-A. Sanders.** *Beati in Apocalipsin libri XII.* American Academy in Rome, 1930; gr. in-8, xxiv-657 pages. — Tout ce que le *Dictionary of Christian Biography* sait de Beatus, c'est que ce prêtre et abbé espagnol combattit, au VIII<sup>e</sup> siècle, l'adoptionisme d'Élipand, archevêque de Tolède. Dans ce court article il n'est pas question du commentaire en 12 livres du même sur l'Apocalypse, écrit vers 776 et publié une première fois à Madrid en 1770 par Florez, édition dont on ne connaît même pas une douzaine d'exemplaires. Mabillon s'était intéressé à ce long et ennuyeux ouvrage, dont l'Académie américaine de Rome nous donne maintenant une édition critique, fondée sur l'étude de 24 manuscrits; l'un d'eux, autrefois chez lors Ashburnham, est aujourd'hui à New-York, dans la bibliothèque Pierpont-Morgan. On sait peu de chose sur l'auteur, conseiller et professeur de la reine Adosinda, épouse du roi Silo de Léon (774-783). C'est cette reine, retirée dans un couvent après la défaite et la mort de son mari, qui informa Beatus de l'hérésie adoptioniste et l'invita à la combattre (Migne, vol. 96, p. 894-1030). Beatus, injurié par Elipand<sup>1</sup>, mais approuvé par plusieurs Conciles, eut le dernier mot, et mourut vers 798. — Comme personne ne lira les 645 pages du *Commentaire sur l'Apocalypse*, on aurait voulu que le patient auteur de cette édition définitive eût mis en évidence ou réuni les passages d'où il y a au moins possibilité d'apprendre quelque chose.

S. R.

**Edmond Faral.** *La légende arthurienne. Première partie. Les plus anciens textes.* Paris, Champion, 1929; in-8, 319 + 463 + 389 pages. — Le troisième volume de cet ouvrage monumental est un recueil de textes critiquement établis : *Historia Britonum*, *Historia regum Britanniae* (Geoffroy de Monmouth), *Vita Merlini*. Les deux premiers, malheureusement sans index, étudient les textes les plus anciens de la légende arthurienne : 1<sup>o</sup> Des origines à Geoffroy de Monmouth; 2<sup>o</sup> Geoffroy de Monmouth et la légende arthurienne à Glastonbury. Sans nier quelques influences celtiques, mais en se gardant de les exagérer, M. Faral pense que « le gros de l'œuvre » de Geoffroy est dominé par des influences d'un autre ordre, en bonne partie classiques, mais surtout par la fantaisie de l'auteur<sup>2</sup>. On peut appliquer à Geoffroy le mot de Guillaume de Malmesbury sur Gildas : « Si le nom breton a fait quelque bruit dans les lettres, c'est à lui qu'il le doit. » Mais qu'est-ce que ce héros Arthur, qui paraît pour la première fois dans l'*Historia Britonum* (c. 56), en

1. *Carnis immunditia foetidus* est une des gentilleses d'Elipand à l'égard de Beatus.

2. « De tous les romans qu'on a écrits, dit Miss Weston, c'est celui de Geoffroi de Monmouth qui a eu le plus brillant succès. » Nous avons déjà parlé, dans la *Revue*, de bas-reliefs du début du XII<sup>e</sup> siècle, au portail nord de la cathédrale de Modène, où l'on trouve figurés des motifs de la légende arthurienne. D'autres documents semblent prouver qu'elle était déjà populaire en Italie à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, alors que Chrestien de Troyes n'appartient qu'à la deuxième partie du XII<sup>e</sup>.

un passage certainement antérieur au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle? Ni Gildas, ni Bède ne parlent de lui. Les exploits dont on lui fait honneur peuvent être imaginaires. Par suite de diverses transformations, « Arthur, chef breton du Nord, héros de luttes locales, a fini par prendre, dans le texte des *Arthuriana*, la figure d'un héros dont les exploits avaient recouvert la Bretagne entière et en qui la postérité était invitée à saluer le plus grand roi de l'histoire nationale des Bretons ». L'hagiographie, en faisant une place à Arthur dans ses récits, contribua à développer la fermentation des esprits autour de sa légende (I, 244); Guillaume de Malmesbury, en 1125, le montre déjà comme auréolé de fables, devenu « un pôle d'attraction », disparu mystérieusement de la scène du monde et destiné à y reparaitre un jour. Lorsque Chrestien de Troyes donnera la première formule poétique du cycle arthurien, la légende, de très humble origine, aura déjà subi une longue évolution, en partie souterraine, dont M. Faral, préoccupé de ne rien laisser dans l'ombre, ne nous a encore retracé que les débuts <sup>1</sup>.

S. R.

**A. Dupront.** *P.-D. Huet et l'exégèse comparatiste au XVII<sup>e</sup> siècle.* Paris, Leroux, 1930; in-8, 211 pages. — Il y a de la science dans ce livre, mais peu de méthode. Le prétendu « comparatisme » de l'évêque d'Avranches est plutôt du philonisme; voilà ce que n'a point vu l'auteur <sup>2</sup>. A le croire, Huet est presque un inconnu pour notre temps; ce serait donc qu'on ne lit plus Sainte-Beuve, qui a parlé si dignement de lui. Le vrai comparatisme — car il ne faut pas abuser des mots — se trouve au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle dans quelques vers de la *Religion* de Louis Racine, que j'ai autrefois exhumés (*Rev. Hist. Rel.*, 1922, p. 107) et que M. Dupront ignore. Ce n'est pas que son analyse des ouvrages aujourd'hui illisibles de Huet ne présente de l'intérêt, non moins que l'exposé de l'accueil qu'on leur fit; mais il ne semble pas avoir traité avec compétence un sujet qui exigeait une préparation spéciale et quelque dédain d'une facile érudition.

S. R.

**K. Baedeker.** *Paris et ses environs*, 20<sup>e</sup> édition. Leipzig et Paris (Hachette), 1931. In-12. 519 + 54 pages, avec 16 cartes et 42 plans. — Cette vingtième édition a été révisée par M. Jacques Mesnil, auteur de la nouvelle introduction sur l'art dans la région parisienne (p. xxv-lviii); c'est là un travail bien composé et personnel sur bien des points. La description du Louvre, accompagnée d'un bon plan en plusieurs couleurs qui retrace les étapes de la construction du palais, a été l'objet d'une revision attentive; c'est à peine si j'ai noté quelques fautes. P. 402, J. Destrem, mort en 1921, est encore cité comme le conservateur du Musée de Marine; p. 111, la vieille opinion que la Vénus de Milo se mire dans son bouclier est insoutenable; *ibid.*, la Vénus Genitrix est encore dite de *Fréjus*, non de Naples; p. 152, l'*Annon-*

1. Je signale, parmi les *excursus* (I, p. 262 sq.), celui qui concerne la légende de l'origine troyenne des Francs. Elle aurait pris naissance dans la *Chronique* dite de Frédégaire (vers 660).

2. P. 56 : « Huet a découvert une argumentation nouvelle qui doit répondre à toutes les critiques sur l'antiquité des livres de l'Ancien Testament; elle montre que les peuples les plus anciens du paganisme ont puisé aux textes d'Israël. » Mais c'était là, même avant Philon, la thèse des Juifs hellénisés! C'est pourquoi, identifiant Moïse et Musée, ils faisaient d'Orphée l'élève de Moïse, etc.

*ciation* n'est pas de l'école du maître de Flémalle, mais un chef-d'œuvre de Rogier; p. 309, Dante n'est pas venu à Paris. Ce ne sont là que des vétilles; la bonne qualité des descriptions sommaires et des cartes assure le succès de cet élégant volume.

S. R.

**K. Baedeker.** *Spanien und Portugal. Handbuch für Reisende*; in-12, 439 pages, avec 22 cartes, 45 plans et 15 croquis; 5<sup>e</sup> édition. Leipzig, K. Baedeker, 1929. — Cette nouvelle édition est une refonte complète du guide de la Péninsule ibérique. Elle est en tous points excellente et rendra les plus grands services. Au point de vue pratique, d'heureuses innovations dans l'établissement du plan des grandes villes en rendent le maniement plus aisé, et généralement on y trouvera tous les renseignements utiles pour la visite des sites les plus célèbres ou des grandes collections artistiques. L'introduction, écrite il y a plus de trente ans par C. Justi, a été mise à jour par Mlle G. Richert et à ce travail ont également collaboré MM. B. Schulten, A. L. Mayer et O. Dub. On y trouvera un court exposé relatif aux arts préhistorique et ibérique (p. LIII-LIV), mais, à l'exception de la caverne d'Altamira, on chercherait en vain dans ce guide les moyens pratiques pour se rendre aux stations à peintures rupestres de l'Est espagnol. De même, on a négligé de signaler l'excursion si facile aux villages ibériques des régions d'Alcañiz et de Calaceite, situés à proximité de l'excellente route de Barcelone à Saragosse. Soria (p. 189) et Numance mériteraient mieux que les quelques lignes qui leur sont consacrées. Mais ce ne sont là que des critiques de détail. Dans son ensemble, ce nouveau Baedeker est actuellement le guide le plus complet pour l'Espagne et le Portugal.

R. L.

---

ERRATUM. — Par suite d'un déplacement survenu au cours du tirage, les deux dernières lignes de la note 1, page 192, n'ont pas de sens; il faut les renvoyer à la page 186, où elles concernent la publication américaine sur la Syrie.



# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

## RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

---

1930

---

### 1° PÉRIODIQUES.

AFRICA ITALIANA, 1929.

P. 233. G. Guidi. A Lebda. Sur le mur extérieur de la basilique (cf. le fac-simile, p. 235).

- 1) *imp caes lucius septimius seuerus pius pertinax aug arabicus adiabenicus parthicus maximus britan*  
NICVS MAXIMVS Pontifex maximus TRIBVNICIAE POTE  
STATIS DECEM ET OCTIES *imperator duodecies COS*  
*ter pater* PATRIAE PROCOS COEPIT ET EX MAIORE *par*  
*te* fecit IMP CAES DIVI SEPTIMI SEVERI PII ARABICI *adia*  
*benici parthici* MAXIMI BRITANNICI MAXIMI FILIVS DIVI  
MARCI ANTONINI GERMANICI SARMATICI NEPOS DIVI  
*antonini pii pronepos diui* HADRIANI Abnepos  
*diui traiani parthici et* DIVI NERVAE Adnepos  
*imp caes* MARCVS AVRELLIVS ANTONINVS PIVS AVG  
*parthicus max* Britannicus maximus GERMANICUS  
maximus Pontifex maximus tribuniciae pote  
statis decem novies *imp ter* COS QUATER *pater*  
PATRIAE PROCOS PERFICI C

Les compléments sont fournis par une inscription toute sem-



P. 120. A Didymes.

4)

..... Πα  
 ΤΡΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΠΡΟΦ<sup>η</sup>του  
 ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥ ΤΩΝ ΤΡΙΩΝ γυ  
 ΜΝΑΣΙΩΝ ΚΑΙ ΠΑΙΔΟΝΟΜΟΥ <sup>επι</sup>  
 ΔΟΣΣΕΙΣ ΤΕ ΑΡΓΥΡΙΚΑΣ ΚΑΙ Σ<sup>ει</sup>  
 5. ΤΩΝΙΚΑΣ ΚΑΙ ΠΑΡΑΠΡΑΣΕΙΣ  
 ΠΟΙΜΕΝΟΥ ΑΥΤΟΣ ΔΕ ΠΛΑΤΥση  
 ΜΟΣ ΔΗΜΟΥ ΡΩΜΑΙΩΝ ΠΕΜΠ<sup>τος</sup>  
 ΜΕΝ ΑΠΟ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ ΟΛΗΣ ΕΚ ΤΟΥ αι  
 ΩΝΟΣ ΕΙΣ ΣΥΓΚΛΗΤΟΝ ΕΙΣΕΛΘ<sup>ων</sup>  
 10. ΑΠΟ ΔΕ ΜΕΙΛΗΤΟΥ ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΛΛΗΣ ι  
 ΩΝΙΑΣ ΜΟΝΟΣ ΚΑΙ ΠΡΩΤΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕ<sup>υς</sup>  
 ΤΟΥ ΣΙΕΒΑΣ<sup>του</sup> ..... ΓΑΤΩΝ

L. 6 : ποι(ησα)μένου ; l. 12 :  
 του Σκιεβασ[του ?]. Il s'agit d'un  
 personnage de Milet entré au  
 Sénat romain (l. 6-7 : πλατύ-  
 σημος = *latiflavus*), le 5<sup>e</sup> de  
 toute l'Asie, le premier et le  
 seul de Milet et de toute l'Ionie.  
 Jusqu'au second siècle de l'Em-  
 pire les sénateurs originaires des  
 provinces orientales ont été très  
 peu nombreux.

ANUARUL COMISIUNII MONUMEN-  
 TELOR ISTORIE PENTRU TRAN-  
 SILVANIA PE ANAL 1929. Cluj,  
 1930.

P. 292 et suiv. Daicovici.  
 Chronique archéologique et épi-  
 graphique en Transylvanie.

P. 302. Alba Julia (*Apulum*).

5) DIANA E A V  
 M VLP. RESPEC  
 VET EX S R CO  
 ET AEL WENTIN  
 V L S

L. 2 : *M(arcus) Ulp(ius)*  
*Respec(tus) ex str(atore) co(n-*  
*sularis)* (lettres liées) ; l. 4 :  
*Ael(ia) Valentin(a)*.

P. 306. Même provenance.

6)

n e M E S I R E G I N A E  
 C I V L VALENS HARVS  
 COL APVLI ET ANT HVIVSC LOCI  
 S O M N I O M O N I T V S L P

L. 2 : *harus(pex) col(oniae)*  
*Apuli et ant(istes) hujusc(e) loci.*  
*Ibid.* Même provenance.

7)

I O M C V S T  
 I V N O N M I N E R  
 V A E C E T E R I S  
 Q V E D I S D E A B S *sic*  
 Q V E . P . A E L . A N T I  
 P A T E R I I V I R A  
 C O L A P V L . E T A N  
 T O N I A I V L I A  
 E I V S . E T . A E L I . A N  
 T I P A T E R . I V L I A  
 N V S G E N I A L I S  
 D E C C O L . E Q . P . E . I V I A  
 F I L I I . E O R . P R O . S A V T  
 S V A S V O R V M Q V E

L. 6 : *duumvira(lis) col(oniae) Apul(i); l. 11: dec(uriones) col(oniae) eq(uo) p(ublico) e(t) Iu(l)ianus.*

*Ibid.* Même provenance.

- 8) I . O . M .   C O N S  
P R O   S A L V T E  
P . A E L . A N T I P A T R I  
S A C . A R A E . A V G Ø  
S V A S V O R V M Q V E  
O M N I V . O N E S I M V S  
A C T O R . V . S

*Ibid.* Même provenance.

- 9) I   O   M  
L I B E R O L I  
B E R O P A T R I  
M E C V R I O   *sic*  
P A T R I

P. 309. Au nord de Castru.

P. 208. A Domnesti.

- 10) I O M   E T   M  
p R O S A L V T E A E L I  
M A R I F L A M C O L  
C O N D V C   P A S  
E T S A L I N A A E  
A E T I C V A G E N E R  
V   S   L   M

L. 1 : *et M(inervae) l. 4 et 5 : conduc(tor) pas(cui) et salina(rum) Ae(lius).*

- 11) I O M  
C L S A E C V L A  
R I S   B   C O S  
P R O S E E T  
P R I S C I N O  
C O L   V   S

L. 6 : *col(lega).*

P. 310. A Uroi.

D'un côté :

- 12) M A R T I  
A L A I  
B O S P O R  
C V I P R  
A E E S T  
C L S O S  
I V S P R

De l'autre :

S I L V A n  
D O M E S T  
e T M E R C V  
S A C  
a E L I V S  
I A N V  
A R I V S  
P

THE ANTIQUARIES JOURNAL,  
1929.

P. 223-224. E. R. Birley.  
Marques de potier récemment  
trouvées à Londres; 100 nu-  
méros.

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE  
ALTERTUMSKUNDE, 1929.

P. 181-190. R. Laur-Belart.  
Inscriptions de *Vindonissa*.

P. 181. En cursive, sur une  
tablette intacte.

- 13) Iusto  
> *Satricani*

P. 182. De même, sur une  
tablette mutilée.



- 14) *Dabis Belice  
contra balneu*

L. 1 : sous-entendu *hanc epistulam*; l. 2 : *balneu(m)*.

*Ibid.* Sur le bord d'un vase :

- 15) *Ϛ·Nume . P...*

*C(enturiae) Num(a)e P...*

P. 183-184. Inscriptions diverses sur des vases.

P. 185-190. Fragment d'un diplôme militaire. Reconstitution du texte d'après les parties conservées sur les deux faces.

- 16) *imp. caesar diui uestasiani f. domitianus  
augustus germanicus pontifex maximus  
tribunic. potest..... imp..... censor  
peruetus cos..... p. p.*

5 *nomina speculatorum qui IN PRAETORIO  
meo militauerunt item militum qui IN COHORTIBVS DE  
cem praetoriis I. II. III. IV. V. VI. VII. VIII. VIII. X  
svbieci quibus fortiter et pie mili*

10 *dvmtaxat cum singulis et primis  
vxoribus ut etiamsi peregrini  
iuris feminas matrimonio svo  
iunxerint proinde liberos tol*

15 *manis natos. a. d. XIV. K. DEC*

*maximo*

*cos*

*...o n e*

*coh. ... III. PR*

*... SECVNDINO. AVG. TAVR.*

- 20 *descriptum et RECOGNITVM EX  
tabula aenea quae FIXA EST Romae  
in muro post templum DIVI AVG Ad minervam*

L. 5 : l'expression *in praetorio* justifie la restitution de la mention des *speculatores* (C. I. L., III, p. 853, n° XII).

L. 20-23 : la formule terminale indique que ce diplôme est postérieur à l'année 86 p. C.; la façon dont les cohortes pré-

toriennes sont indiquées, sans addition des épithètes *piae* et *vindices*, montre qu'il ne peut être du III<sup>e</sup> siècle; au III<sup>e</sup> Vindonissa était dépourvue de trou-pes; en raison de la patrie du bénéficiaire, Turin, et de la mention des *speculatores*, qu'on

ne rencontre par ailleurs que sur un diplôme de 76 et qui ont joué un grand rôle au temps de Domitien, la fin du 1<sup>er</sup> siècle, vers 90, paraît être la date la plus vraisemblable pour la rédaction de ce document; de là les compléments proposés des premières lignes.

ARÉTHUSE, 1930.

P. 42. Fr. Cumont. Sur le couvercle d'une tire-lire provenant de Syrie.

17)

ΤΗ ΚΥΡΙΑ ΑΤΑΡΓΑΤΙ  
(sic) ΚΑΤ ΕΠΤΑΓΗΝ  
ΙΟΥΛΙΑ  
ΛΕΥΚΕΡΙΝΙΣ ΙΠΠΕΥΣ  
ΟΠΤΑΤΟΣ ὁ ΛΕΓΕΟΝΟΣ  
ΠΡΟΚΛΟΣ ΓΓ ΣΚΥ  
ΓΑΙΟΣ  
ΜΑΡΚΟΣ  
ΚΡΙΣΠΕΙΝΑ

L. 4-6 : les mots qui terminent les trois lignes ont été ajoutés après coup et concernent *Leucerinis (Lucerinius), eques legionis IV Scythicae*.

BAYERISCHE BLÄTTER FÜR DAS  
GYMNASIALWESEN, LXV,  
1929.

P. 139-149, 246-254, 335-342.  
E. Gottanka. Le *Monumentum Ancyranum* et le *Monumentum Antiochenum*; liste des lectures nouvelles.

Id., LXVI, 1930.

P. 23-34. F. Gottanka. Suite.

BOLETIN DE LA REAL ACCADEMIA DE LA HISTORIA, XCIV  
1929, I.

P. 190. Franc. Escalada. A Aibar (Navarre).

18) IOVI.O.  
M.L.SE  
M P R O  
N I V S G  
E M I N V S  
L P S ὁ

L. 1 et 2 : *Jovi O(ptimo) M(aximo)*; l. 6 : *l(ibens) p(o-suit) s(acrum)*.

BOULETTINO DI FILOLOGIA CLASSICA, XXXIII, 1926-1927.

P. 121-122. L. Castiglioni. Sur l'inscription métrique reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 72, rapprochée du n° 1211 de Buecheler.

Id., XXXV, 1928-1929.

P. 186-187. M. Lenchantin. Sur l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1929, n° 139; nouvelle lecture.

BONNER JAHRBÜCHER,  
CXXXIV, 1929.

P. 167-173. H. Lehner. Dans la crypte de la cathédrale de Bonn : 24 inscriptions et 6 fragments.

P. 167.

- 19) M A T R O N I S  
A V F A N I A B V S  
Q . V E T T I V S . S E V E R V S  
Q V A E S T O R . C . C . A . A  
V O T V M . S O L V I T . L . M  
M A C R I N O . E T . C E L S O . C O S

L. 4 : C(oloniae) C(laudiae)  
A(rae) A(grippinae).

L. 6 : 164 p. C.

*Ibid.*

- 20) M A T R O N I S  
A V F A N I A B V S  
T C O P O N I V S T E R T I V S  
C I V E S N O R I C V S  
V . S . L . M

*Ibid.*

- 21) M A T R O N I S  
A V F A N I A B V S  
Q . C A L D I N I V S . C E L S V S  
L . M

*Ibid.*

- 22) A V F A N I A B V S  
T . D O M I T I V S  
P E R P E T V S  
> . L E G . I . M . P . F  
P . L . M

*Ibid.*

- 23) M A T R O N I S  
A V F A N I S  
S A C R  
E X . I M P E R I O i P S A R  
I V L . C A N D I D A . I V L .  
F L A V I > . L E G . I . M . P . F . F I L .  
S . L . M

P. 168.

- 24) A V F A N I A  
B V S . L . C A L  
P V R N V S  
P R O C L V S  
L E G . A V G  
L E G . I . M . P . F .

*Ibid.*

- 25) S A N C T I S  
A V F A N I S  
C . T A V R I C I V S  
V E R V S . B F . C Ō S  
S A C R V M  
P R O S E T . S V I S  
M A X I M O . E T .  
P A T E R N O C Ō S

Date : 233 p. C.

*Ibid.*

- 26) M A T R O N S  
A V F A N A B V S  
C . I V L I V S  
P R O C V L E I A N V S  
E T . M . S A B I N I V S  
V I C T O R . B . P . C O S  
V . S . L . M

P. 169.

- 27) A V F A N I A B  
D O M I T I A . R E  
G I N A . C A L P U R  
N I . P R O C L  
L E G . A V G

*Ibid.*

- 28) A V F A N I I S  
Q . G A V A L L I A N V S  
T I T V S . P R O S E . T  
S V . S . L I B . M E R I T O  
D V O B . A S S P R I S  
C O S

Date : 212 p. C.

*Ibid.*

- 29) MATRONIS  
AVFANIABVS  
M·POMPEIIVS  
POTENS · CONDVCTOR  
XXXX·GALLIARVM  
ET·PORTVS·LIRENSIS  
L · M

P. 170.

- 30) M A T R O N I S  
A V F A N I A B V S ·  
P R O S A L V E · S V  
F L A · T B E R I N A  
C L · S T R A T O N C I  
L E G A T a u G V S T I  
L E G · I · M · P · F · V · S · L · M

P. 171.

- 31) M E R C V R O  
G E B R I N O  
A D A M A T V S  
D V B I T A T V S  
i M · L E G I M

O

L. 3 : *Adnamatius*; l. 5 :  
[i]m(munis) ?

*Ibid.*

- 32) D I S I N F E R N I S  
P L V T O N T · P R O S E R  
Q · I V L · A G E L A V S  
V E T · L E G · I · M · P · F  
P R O L V M I N E S V O  
P R O S A L V T E S V A  
e T · M E E N I S · V · S · L

L. 7 : *Meletenis*.*Ibid.*

- 33) i O · M · T · G E N · L O C  
T V T E L L A E  
M A T V R I N V S · V I C  
T O R · S I G N · S I L V I N  
5 V S · S E C V N D V S · B F  
L E G · V E R E C V N D I  
V S · T E R T I V S · B F P R  
S E P T · M V C I A N V S  
I M M · F I G · P R I M N V S  
10 I V S T I N V S · I M M · F I G  
D O · N O · s e v e r o i t e  
R V M · E T · M A R C E L L O · C

L. 9 : *imm(unis) fig(linae) ?*;  
l. 11 : *do(mino) no(stro)* [Se]-  
ve[r]o; l. 11-12 : 226 p. C.

*Ibid.*

- 34) M V M  
O P T I O · P A S T  
A N I M

L. 1 : *M... V... M...*, initiales  
des *tria nomina*; l. 2 : *past...* ?  
P. 172.

- 35) . . . M A S C E L L O · B F L  
V I · L V P V L V S · I M M · C O S  
V E R A N · V E R I N V S · C A  
V · S · L · M ·

*censor* E I T E T L E P I D O  
C O S · V I I · K A L · O C T

L. 1-2 : *b(ene)f(iciarius) l(e)-*  
*gionis* VI; l. 3 : *c(ustos)*  
*a(rmorum)*; l. 5-6 : vers 260.

*Ibid.*

- 36) I N · H · D · D  
M A T R I B V S  
n V M I D I S



THE BRITISH MUSEUM QUARTERLY, V, 1 (juin 1930).

P. 13. F. N. P., Fac simile d'un diplôme militaire récemment acquis, provenant de Pannonie.

37)

- IMP CAESAR DIVI TRAIANI PARTHICI F DIVI NERVAE NEPOS TRA  
IANVS HADRIANVS AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBV  
NIC POTESTAT VI COS III PROCOS  
EQVITIB ET PEDITIB QVI MILITAVERVNT IN ALIS DECEM ET TRIB ET COH  
5 TIB TRIGINTA ET SEPTEM QVAE APPELLANTVR I PANNONIOR SABINIAN  
ET I PANNON TAMPIAN ET I HISPAN ASTVR ET I TVNGROR ET II ASTVR  
ET GALLOR PICENTIANA ET GALLOR ET THRAC CLASSIANA C R ET GALLOR  
PETRIANA ∞ C R ET GALLOR SEBOSIANA ET VETTON HISPAN C R ET  
AGGRIPPIANA MINIATA ET AVG GALLOR ET AVG VOCONTIOR C R ET I  
10 NERVIA GERMAN ∞ ET I CELTIBEROR ET I THRAC ET I AEROR C R ET I (sic)  
LINGON ET I FIDA VARDVLLOR ∞ C R ET I FRISIAVON ET I VANGION  
∞ ET I HAMIOR SAGITT ET I DELMAT ET I AQVITAN ET I VLPPIA TRAIA  
NA CVGERN C R ET I MORIN ET I MENAPIOR ET I SVNVCOR ET I BETA  
SIOR ET I BATAVOR ET I TVNGROR ET I HISPAN ET I GALLOR ET II  
15 VASCON C R ET II THRAC ET II LINGON ET II ASTVR ET II DELMATAR  
ET II NERVIOR ET III NERVIOR ET III BRACAROR ET III LINGON  
ET III GALLOR ET III BREVCOR ET III DELMATAR ET V RAETOR  
ET V GALLOR ET VI NERVIOR ET VII THRAC QVAE SVNT IN BRITAN  
NIA SVB A PLATORIO NEPOTE QVINQVE ET VIGINTI STIPENDIS  
20 EMERITIS DIMISSIS HONESTA MISSIONE PER POMPEIVM  
FALCONEM QVORVM NOMINA SVBSCRIPTA SVNT IPSIS LIBE  
RIS POSTERISQ EORVM CIVITATEM DEDIT ET CONV B CVM VXO  
AVT SI QVI CAELIBES ESSENT CVM EST CIVITAS IIS DATA  
25 SENT DVMTAXAT SINGVLIS SINGVLAS A D XVI K AVG  
TI IVLIO CAPITONE L VITRASIO FLAMININO COS  
ALAE I PANNONIOR TAMPIANAE CVI PRAEST  
FABIVS SABINVS  
EX SESQVIPLICARIO  
30 GEMELLO BREVC I F PANNON  
DESCRIPTVM ET RECOGNITVM EX TABVLA AENEA QVAE FIXA EST  
ROMAE IN MVRO POST TEMPLVM DIVI AVG AD MINERVAM

Date : 17 juillet 122.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HIS-  
TORIQUES, 1927.

P. 301-303. C<sup>t</sup> Lalance. Sur  
le milliaire de Scarponne (*C.I.L.*,  
XIII, n° 9050).

P. 355-365. Dr Doranlo. Sur  
les estampilles céramiques trou-  
vées en Normandie.

P. 429-436. Icard. Estam-  
pilles céramiques de Carthage.

P. 475-478. E. Albertini.  
Inscription sur mosaïque à La-  
masba; mutilée.

39)

IMP. CAES. DIVI. HADRIANI *fil div* TRAIANI  
PARTHICI. NEPOTI. DIVI. NERVAE. PRONEPOTI  
T. AELIO. HADRIANO. ANTONINO. AVG. *pio*. PON. MAX. TRIB  
POT. III. COS. III. P. P. DEDIC. T. CAESERNIO. *statio*. QVINTIO  
STATIANO. MEMMIO. MACRINO. LEG. *pr. pr.* COS. DESIG. D. D. P. P.

Date : 140 après J.-C.

40)

IMP. CAES. T. AELIO. HADRIANO. ANTONINO AVG. *pio diui*  
HADRIANI. FIL. DIVI. TRAIANI. PARTHICI. NEPOTE. DIVI *neruae*  
PRONEPOTE. PONTIFICE. MAX. TRIB. POT. XII. COS. III *p p*  
DEDICANTE. L. NOVIO. CRISPINO. MARTIALE SATVRNINO  
LEG. AVG. PROPR. LEG. III. AVG. COS. DESIGNATO. *patrono*  
MVNICIPI

Date : 149.

Février.

P. XIII. L. Poinssot et Con-  
tencin. A Aïn-Tounga.

ID., COMPTES RENDUS  
DES SÉANCES.

Novembre.

P. XIX et suivantes. Bornes  
milliaires d'une voie qui allait  
d'Haidra à Tébessa.

Décembre.

P. VII. L. Châtelain. Saumon  
de plomb trouvé à Volubilis.

38)

C. PONTICIENI. M F FAB

ID., 1930.

Janvier.

P. XXII et suivantes. Gsell  
et Mme Alquier, A Zana.

P. XXIII. Même endroit.

41) Q. CAECILIVS  
Q. F. QVI. LATRO.  
CIVITATE. DON. CVM  
LIBERIS. SVIS. PIVS. VIX.  
5 ANN. LXXX. H. S. E.  
O. T. B. Q. T. T. L. S.

Juin.

P. x. Poinssot et Chevaux.  
A Ain-Lebda (Voir ci-contre,  
n° 42).

L. 4 : *duscu?*

P. xi. A 7 kilomètres au  
nord-est d'El-Aroussa.

43)

ARIS·ARI F V Z A  
STOINIS VICTORI  
MEMORIS·F S·SENTI  
P·V·A·LXXI P·V·A·LXV  
ARIS·NEPOS·EORVM·PVA·XV  
H·S·S·O·V·B·Q·

L. 6 : *H(ic) s(iti) s(unt);*  
*o(ssa) v(obis) b(ene) q(uies-*  
*cant).*

*Ibid.* Poinssot et Contencin.  
A Ain-Fourna.

44)

PRO BEATITVDine  
D·D·D·N·N·N·F·F·F·L·ll  
PROC·D·M·V·C·PACATO  
ORDINE INCOLVM

L. 2 : *d(ominorum) n(ostro-*  
*rum) Fl(aviorum);* l. 3 : *proc-*  
*(onsule) d(ivino)m(andatu)*  
*v(iro) c(larissimo) Pacato.*

Il s'agit de Valentinien, Théo-  
dore et Arcadius et de Pacatus  
Drepanius, l'ami d'Ausone.

P. xv. Borne cadastrale du  
Sud tunisien trouvée par M. le  
capitaine Lafond « à l'est de  
'Oued-Kerma, à environ 1.500  
mètres du pied nord de la chaîne  
qui borde au sud le Bled-Se-  
gui ».

42)  
deo MERCVRIO AVGVSTO SACRVM pro SALVTE DOMINI NOSTRI  
imp: caes. gallieni PII FELICIS AVG. PONT. MAX germ MAX. TRIB. POTEST. VIII. COS. IIII. P. P.  
pro cos. et corneliae salominae AVG. coniugi. D. N. TOTIVSQVE DIVINAE DOMVS EORVM  
regionis IVSSV. M. TVLLIVS. LVCA. CVM PRIMO FILIO ARCV. M. DVSCV PARIETE FRONTALI SIGNINO DE SVO FECIT

45) DD LXX  
XV  
VKCCXL

*D(extra) d(ecumanum)*  
*LXXXXV; u(ltra) K(ardinem)*  
CCXL.

P. xvii. Albertini et Massiera.  
A Sétif.

46) SVP  
SITIF NVMI  
*ni maiestatiQVE*  
*eius SEMPER DICATIS*  
M PORTICVM  
*pr AETORI RESTITVIT*

P. xxiv. Des mêmes. Mechta  
Sidi-Hassem.

47) EX INDVLG  
ENTIA IMP C M  
ANTONINI PII  
*fELICIS AVG PP*  
*sic* IVSVSC ASPRI SA  
BINIANI PROCV  
*sic* KSTELV VARTANI

L. 5 : Lire *jussu* ; l. 7 : *K(a)s-*  
*tel(l)um Vartani(ense)*.

50) ISIDI . REG . SAC .  
OB . HONOR . DIVIN  
DOMVS . PRO . SALVTE .  
COL . IVL . AVG . PHILIPPIENS  
Q . MOFIVS . EVHEMER  
MEDICVS . EX IMPERIO  
P . S . P . IDEM . SVBSELLIA . QVATTVOR .  
LOCO . ADSIG . D . D .

BULLETIN DE CORRESPONDANCE  
HELLÉNIQUE, LII, 1928.

P. 388-392. H. Seyrig. Observation sur l'inscription de Thasos reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1922, n° 33.

P. 407-425. L. Robert. Études épigraphiques, entre autres sur les *Inscr. graecae ad res rom. pert.*, III, n° 1397, IV, n° 229 et 584.

Id., LIII, 1929.

P. 81. P. Collart. A. Philippes, dans le sanctuaire des dieux égyptiens.

48) L . TITONIVS . SVAVIS  
SAC . ISIDIS . IN SVP . IT  
PETRAM . EX . SVO . EXSCIDIT  
ET GRAD . FECIT

L. 2 : *in sup(eriore) it(inere)* ;  
l. 4 : *grad(us)*. Il s'agit de la construction d'un escalier rupestre.

P. 82. Même provenance.

49) i SIDI . REG  
L . TITONIVS  
SVAVIS . SAC .  
MENSAM . ET . BA  
S I M . D . S . P

P. 83. Même provenance.



Sur la face latérale droite, deux symboles chrétiens, une croix et une colombe, ajoutés postérieurement.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, classe des Lettres, 1929.

P. 313-320. H. Delehay. Sur une inscription chrétienne de Milan (*C. I. L.*, V, n° 6183 a); il y est question d'un *Riditionis episcopus*; le *municipium Riditarum* est cité au n° 2774 du *C. I. L.*, III; c'est le *Rider* de l'Anonyme de Ravenne, en Dalmatie; l'inscription de Milan ne concerne donc pas, comme on l'a cru, un évêque d'Arménie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1928.

P. 256-258. J. Carcopino et L. Chatelain. Inscription chrétienne de Volubilis (*Ann. épigr.*, 1929, n° 115).

Id., 1929.

P. 84-86. J. Carcopino. Sur l'épithaphe métrique reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 73; elle concerne peut-être une *lectrix* de la poétesse Sulpicia.

P. 167-171. J. Formigé. Nouveau fragment de l'inscription cadastrale d'Orange (cf. *C. I. L.*, XII, n° 1244 et Espérandieu, *Inscr. de Narbonnaise*, n° 183).

51) RI C·RED  
INC CXV  
DX IX·C·K IV·  
IR LXII

L. 1-2 : *red(actus) in c(olonicum) CXV*; l. 3 : *de(cumanum) XIX c(itra) k(ardinem) IV*. Le double trait qui traverse le texte paraît représenter l'aqueduc.

P. 173-179. P. Willeumier. A Tarente.

52)  
C·VMBRICIO·C·F  
SCAPT·MELIORI  
HARVSPICI·CAESARVM (*dauphin*) PATRONO  
MVNICIPI·EX·TESTAMENTO IPSIVS

L'haruspice Umbricius Melior est cité par Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, X, 19 et *ind. auct.*, 11) et par Tacite (*Hist.*, I, 27, sous le règne de Galba).

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, XXXI, 1930.

P. Jouguet. A Médamoud.

53)  
ΛΗΤΟΙ ΘΕΑ ΜΕΓΙΣΤΗ  
ΑΙΛΙΑ ΙΣΙΔΩΡΑ ΚΑΙ ΑΙΛΙΑ  
ΟΛΥΜΠΙΑΣ ΜΑΤΡΩΝΑΙ  
ΣΤΟΛΑΤΑΙ ΝΑΥΚΛΗΡΟΙ ΚΑΙ  
ΕΛΠΟΡΟΙ ΕΡΥΘΡΑΙΚΑΙ ΑΜΑ  
ΑΤΟΛΙΝΑΡΙΩ  
ΕΠΑΡΚΩ ΟΛΥΜ  
ΠΙΑΔΟΣ ΚΑΙ  
ΑΜΦΟΤΕΡΩΝ  
ΑΝΕΘΗΚΑΝ

L. 3 : *matronae stolatae, navi-  
culariae et mercatrices maris Ery-  
thraci.*

BULLETIN MENSUEL DE LA SO-  
CIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE  
CONSTANTINE, 1929.

Novembre.

P. 4. Truillot. A Youks-les-  
Bains.

54) FAVNO AVG  
SACRVM M.C.F  
AVSTINVS P  
VOTVM L  
ANIMO soluit

Décembre.

P. 7. Alquier et Lagier. A  
Richelieu.

55)

V I C T O R i a e

D . N

IMP CAES *m aureli  
severi alexandri in*

VICTI PII FELICIS AVG DIVI MAG  
NI ANTONINI PII F DIVI  
SEVERI PII NEP  
R P CASTEL ZVGAL  
NVMINI MAIESTATIQVE EIVS  
DEVOT D d P P

L. 8 : *castel(lum) Zugal.*

Id., 1930.

Avril.

P. 35. Truillot. A Tébessa.

56) *felicissimo saeculo DDD NNN VALENTINIANI  
NSIS CONSTRVCTO ARCV  
CONSVLARIS P N CONSTANTINAE*

BULLETTINO COMUNALE DI  
ROMA, LIV, 1926.

P. 35-41 et pl. L. Cantarelli.  
Inscription de Fl. Junius Quar-

tus Palladius (*Ann. épigr.*, 1928,  
n° 80).

P. 43-48. A. M. Colini. Frag-  
ment de liste militaire trouvé  
sur le sommet de l'Oppius.

57)

	N I V S		p o n t i	A N O	>
arn.	A T E R N V S	CLV	■	C F I R M I V S	C F C A M F O
				C O M M O D O	
5		C O S		S P T P L A N C I V S	T F C A M
	Q V I S A B I N V S	A V E I A			> C A S
	S A B M A R C E L L I N V S	M A N T		C O M M O D O	
	T R O P R O B V S	A R N		M T E T T I V S	M F F A
	P V P S E C V N D V S	L A W D E P		T I C L A V D I V S	T I F F A
10	> P A T E R N I				> S E V
		C O S P O N T I A N O			
	P A P P R I S C V S	T I C I N		E M V R R I D I V S	C F C L V

	FAL	F E L I X	CAPVA	SIC C	VERRIVS	C F	VO
	ARN	SEVERVS	CREM	EVOC P	TITISENVS	P F	POL
15	gAL	SEVERINVS	CART·EI	EVOC L	ATERIVS	L F	FLA
	FAB	QVADRATVS	ROMA	C O M M O D O			
			COS	L	VALERIVS	L F	SAB
	O L	S V P E R	PARMA	C	FABRICIVS	///F	STE V
	ATR I					///	VALLI
20			COS	PONTIANO			
	ARN	I V S T V S	CLV S	P	TONIVS	P F	POLL
	PAL	SEC VNDVS	FALERIO	C	CARNIVS	C F	MENE

Liste de soldats d'une cohorte prétorienne ou urbaine, disposée par centuries, et indiquant pour chacun le nom, la filiation, la tribu, le *cognomen*, la patrie et, s'il y a lieu, en marge, l'attribution spéciale. Les dates consulaires sont celles des années 135 et 136 p. C.; le service durant 16 ou 20 ans, ce fragment a dû être gravé en 152 ou en 156.

L. 3 : *Clu[sio]*; l. 7 : *Man-  
t(ua)*; l. 8 : *Arn(a)*, aujour-  
d'hui Civitella d'Arne; l. 9 :  
*Laude P(ompeia)*; l. 15 : *Car-  
tei(a)*; l. 21 : *Clus(io)*.

P. 177-182. A. M. Colini.  
Bas-relief funéraire, avec ins-

cription, trouvé via Statelia.

P. 191-234. A. M. Colini et  
G. Q. Giglioli. Fouilles au Mau-  
solée d'Auguste; quelques frag-  
ments d'inscriptions.

P. 222.

58) IMP *Neruae*  
CAESARI *aug.*  
GERMANICO  
PONTIF. *max.*  
TRIB. *pot. iii*  
IMPERAT. *ii*  
COS *iii*  
PATRI *patriae*

P. 243-257. E. Gatti. Inscrip-  
tions récemment découvertes à  
Rome; 57 numéros : funéraires.

P. 264. Via Po.

59)

HAVE · LVCI

HIC · EST · ILLE · SITVS · NOTIS · ET · COGNITVS · AGRAYLVS  
QVI · MODO · MV SARVM · RITV · STVDIO · ARTE · TENEBAT  
NVNC · IN · SVPREMO · DIE · FATALI · TEMPORE · CESSIT · CESSIT  
ET · IN · LVCTV · MISERAM · COIVGE · LIQVIT · NON · DIGNAM  
5 TAMEN · SED · QVID · NVNC · FORTVNA · RECORDAS · QVAE  
IN · STABILIS · SEMPER · PROMISSA · FEFELLIT · AVT · NVNC  
MORTALIA · PECTORA · COGO · COMMEMORARE · VICES  
RERV · NATVRA · REPOSCIT ·

10 SANCTA · MEA · CONIVX · VALEAS · DONEC · TE · TVA  
FATA · REQVIRENT · ET · NOSTRI · OPTABIS · CINERES  
LEVITER · SVPER · OSSA · QVIESCANT ·

Id., LV, 1927.

P. 69-84. P. Romanelli. Relevé des noms de Tripolitains que l'on rencontre dans les inscriptions de Rome et de l'Italie (entre autres, Plautien).

P. 253-259. J. Carcopino.

Fragment d'inscription sur mosaïque à Tipasa (*Ann. épigr.*, 1929, n° 91).

P. 269-274 et planche. A. M. Colini. Nouveau fragment des Fastes triomphaux de la Regia; trouvé auprès du théâtre de Marcellus.

60) *l. aemilius m. f. . . . n. regillos pro anno dlxjv*  
PR. EX. ASIA DE rege antiocho naualem  
EGIT. K. FEBR.

L. CORNELIVS. P. F. L. N. *Scipio asiaticus a. dlxiv*

5 PRO. COS. EX ASIA. DE. REge antiocho interk. pr. k. mart.  
q. FABIVS. Q. F. Q. N. LABEO pr. ex anno dlxv  
ASIA. DE. REGE. ANTIOCHO naualem egit  
NON. FEBR

*m. fulvius. m. f. ser. n. nobilior pro. an. dlxvi*

10 cos. de AETOLEIS. ET. CEPHAellenia x kal. iun.  
cn. manlius Cn. f. N. V. L so pro cos. anno dlxvi  
ab galleis qui asiam incolunt iii non. mart.

Triumphes des années 189-187 a. C.; l. 11 : lire *L(ucii) n(epos) Vul[so]*.

P. 275-280 et planche. G.

Mancini. Fragment des actes des Arvales; trouvé auprès du théâtre de Marcellus.

61)

.....  
*in capitolio ti. iulius frugi promag. collegi fratrum arualium*  
*uotorum solutorum et novorum causa pro salute imp. caes.*  
*m. aureli antonini aug. pii fil. armen. parth. max. germ.*  
*sarmat. p. p. et l. aelii aurelii commodi caes pr. IVVENTVT COS DESI*  
*fratres aruales conuenerunt . . . AVILLI DA/TI CELSMI*  
*..... m. antonius iuvenis . . . TI IVLIVS FRUGI*  
*promagister hoc die immolauit IOVI OPT MAX BOVEM MARE*  
*iunoni bou. fem. minervae bou. fem. salvti BOVEM FEMIN VERTVNO BO*  
*nem marem genio l. aur. commodi CAES BOVEM MAREM*  
*..... BOV FEM GENIO IMPERATORIS*  
*bouem marem . . . . . DECEMBR*

Actes de l'année 176 p. C.



ID., LVI, 1928.

P. 275-283 et pl. Margh. Guarducci. A Gortyne :

- 62) ΓΑΙΟΝ ΡΟΥ<sup>6</sup>ελλιον  
 ΒΛΑΝΔΟΝ  
 ΤΟΝ ΔΙΚΑΙΟΔ<sup>6</sup>οτησαντα  
 ΟΣΙΩΣ ΚΑΙ ΔΙ<sup>6</sup>καιως και ελευ-  
 5. ΘΕΡΩΣΑΝΤΑ Τ<sup>6</sup>αν πολιν<sup>6</sup> π<sup>6</sup>αν-  
 ΤΩΝ ΤΩΝ ΠΟΛΙΤΩΝ. γνωμα<sup>6</sup>  
 Τ<sup>6</sup>ον ΕΑΥΤΑΣ Πατρωνα. α ιε-  
 ΡΑ ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ βουλα εκοσμι-  
 ΟΝ ΟΙΔΕ ΑΓΗΣΑΝΔ<sup>6</sup>ρος ρανιω<sup>6</sup> π<sup>6</sup>ρω  
 10. το ΚΟΣΜΟΣ ΡΑΝΙΟΣ ΣΟ αρχω. αριστο<sup>6</sup>  
 ΦΩΝ ΚΑΛΛΙΠΠΩ . . . . .

L. 3 : δικαιόδοτης est l'équivalent de latin *juridicus* ; mais ici, comme dans une inscription de Pergame (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 401), le mot est pris dans le sens général de gouverneur. Ce Rubellius Blaudus dut être propréteur en Crète vers l'an 30 a. C. ; c'est sans doute le rhéteur renommé de cette époque, qui fut le premier homme libre enseignant publiquement la rhétorique.

P. 285-306. A. Stein. Inscriptions antiques du séminaire archéologico-épigraphique de l'Université allemande de Prague, 35 inscriptions de Rome, don de M. L. Pollak ; 29 inédites (funéraires).

P. 286, n° 1, et fig. 3.

- 63) D M  
 Q MVCIVS MONTANVS · MIL  
 CL · PRAET MIS DVPL  
 Q · MVCIO BERONICIANO

5 FILIO · QVI · VIXIT · ANNIS  
 IIII · MENS · X · FRATRI  
 MONTANAE INTRA DIEBVS  
 XI

L. 7 : il faut sous-entendre sans doute au début *mortuae*, Montana étant morte onze jours après son frère.

P. 289, n° 2.

- 64) D M  
 P R I S C V S  
 P A T E R · C A E S A  
 R I S · S E R V O S  
 S I S  
 5 E T · M A T E R H E V R E  
 P R I S C A E F I L I A E  
 D V L C I S S I M A E  
 F E C E R V N T · V I  
 X I T A N N V C L A  
 10 M E N S I B V S V I I I  
 D I E B V S X X I H O R I S D V B V S *sic*

L. 5 : *Heuresis*, la fin du nom écrite après coup au-dessus de la ligne ; l. 9 : *annucla*, âgée d'un an.

P. 294, n° 7, et fig. 6.

- 65) <sup>d</sup> M  
*matris consumptae gremio ra-  
 ptus iacet hic quinque*  
*mensium quattuor dierum xvii.*  
 5 *..... eutyches parvulus hic*  
*quem tegit tumulus et pulcra spe*  
*parentibus suavis. parcarum*  
*invidia de vita et lumine cessi*  
 10 *maerens hoc titulo pater aegia-*  
*lus nos rogat ut legat quicquam*  
*que praeterit hospes et lacrimet*

P. 298, n° 17 et fig. 7.

- 66) M. IVLIVS. AVGVSTAE. L. CNISMVS  
 SIBI. ET. VXORI  
 LIVIAE. M. L. HELPIDI ET  
 SECVNDO ET  
 5 IVLIAE. AVGVSTAE. L. ACTE ET  
 TI. CAESARIS. AVG. L. AEGLE  
 LIBERTIS LIBERTARVS POSTERISQVE EORVM

*Cnismus* a été affranchi par Livie après son adoption par Auguste; sa femme *Helpis*, avant que Livie ait pris le gentile de la gens *Julia*; le prénom *Marcus* est celui du père de Livie. *Secundus* est un affranchi de Livie dont le graveur ne savait pas exactement le gentile, *Livius* ou *Julius*, ou un esclave mort au moment où il allait être affranchi.

P. 302, n° 27 et fig. 8.

- 67) .....  
 Γ ΦΟΥΛΒΙΟΥ ΠΙΟΥ  
 ΤΟΥ ΠΑΤΡΩΝΟΣ ΜΟΥ  
 Γ ΦΟΥΛΒΙΟΣ ΕΥΤΥΧΗΣ  
 ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟΣ ΚΑΙ  
 ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΤΗΣ  
 ΤΗΝ ΠΑΤΡΩΝΙΚΑΝ

Un *Fulvius Pius* a été consul ordinaire en 238 p. C.; peut-être est-il identique au mari de la patronne de ce *libertus et actor*.

P. 304 et 327, n° 29, et fig. 9.  
 Fragment de rose des vents.

P. 307-320. G. Mancini. Découvertes récentes à Rome et aux environs.

P. 307 et fig. 1 et 2. A Sainte-Balbine, *tabula lusoria*. Face :

- 68)  
 S E D A V O □ S H O N  
 G A V D E N T I V S I S C V L S E  
 L V D E R E ☒ N E S C I S  
 L E O I S C R I S L E O I S C R I S E  
 P E R D I S ☒ P L O B A S.

- L. 1 : lire [Vi]nces gaudes ;  
 l. 2 et 4 : *Gaudentius* est le nom  
 du graveur, *Leo* celui de l'au-  
 teur du texte; l. 6 : *plo[r]as*.  
 Au revers, 36 cases et sur le  
 rebord trois acclamations :

LEO VIBAS PARTENA VIBAS GAUDENTI VIBAS

- précédées d'une croix, qui, de  
 même que les chrismes des  
 lignes 3 et 5 de la face, indique  
 une date assez basse.
- P. 313 et suiv. Funéraires des  
 environs de Rome.
- P. 318. Via Nomentane.

- 69) PERIT PVELLA CONSVLI FLAVIO  
 STILICONI V C CONSVLE DIE XVIII KAL OCTOBR  
 ANNORVM XXII NOMINE MERVLINA

*Merulina* est dite *puella*, parce qu'elle venait seulement d'être  
 baptisée. Date : 16 septembre 400.

*Ibid.* Via Ostiense.

- 70) L • CASSIO • LONGINO • COS  
 XV • VIR • SACRIS • FACIVNDIS  
 LEGATO • PRO • PR • TI • CAESARIS • AVGVSTI  
 SEXTANI • ARELATENSES  
 PATRONO

Ce personnage est le consul  
 ordinaire de 30 p. C.; c'est sans  
 doute en Narbonnaise qu'il avait  
 exercé sa légation.

fense de porter le nom du trium-  
 vir ne paraît pas avoir été long-  
 temps respectée dans les basses  
 classes de la capitale.

THE CLASSICAL JOURNAL, 1928-  
 1929.

P. 346-353. L. B. Lawler.  
 Observations sur les inscrip-  
 tions du *C. I. L.*, IX, relatives  
 à la vie de famille.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES  
 DE L'ACADÉMIE DES INSCRIP-  
 TIONS ET BELLES LETTRES,  
 1929.

P. 207 et suivantes. Espé-  
 randieu. Épitaphes de Nîmes,  
 d'Arles et de Narbonne.

CLASSICAL PHILOLOGY, 1929.

P. 402-405. Sharon Lea Finch.  
 Le nom *Marcus Antonius* dans  
 le tome VI du *C. I. L.*; la dé-

Id., 1930.

P. 121. Fabia et Germain de  
 Montauzan. A Lyon.

- 71) IMP CAES  
FLAVIO  
CLAUDIO  
CONSTANTIO  
PIO NOB CAES  
DIVI CONSTANTII  
PII AVG NEPOTI  
XIII
- Remarquer dans la rédaction de ce milliaire trois anomalies :
- Constance II appelé *Claudius*, et non pas *Julius*; les noms impériaux *Imperator Caesar* avec le titre *nobilissimus Caesar*; la filiation indiquée seulement par la mention du grand-père, Constance I.
- P. 132 Scarlat Lambrino. A 45 kilomètres au sud-ouest de Silistrie. Moitié de diplôme militaire.

Face intérieure.

- 72) a)
- CVM.VXORIBVS.QVAS.TVNC.HABV  
ISSENT.CVM.EST.CIVITAS.IIS  
DATA.AVT.SI.QVI.CAELIBES.ESSENT  
CVM.IIS.QVAS.POSTEA.DVXISSENT  
5 DVM.TAXAT.SINGVLI.SINGVLAS  
A. D. XIII K. IVLIAS  
M.ASINIO.MARCELLO.W.ACILIO.AVIOLA.COS  
ALAE.GALLORVM.ET.THRAECVM.ANTI  
ANA.CVI.PRAE.EST.M.MILONIVS.VERVS  
10 IVNIANVS.  
EQVITI  
ROMAESTAE.RESCENTI.F.SPIVRO  
DESCRIPTVM.ET.RECOGNITVM.EX TA  
BVLA.AHENEA.QVAE.FIXA.EST.IN.CAPI  
15 TOLIO.IN.AEDEM.OPIS.IN PRONAEVO  
LATERE.DEXTERIORE

b) Face extérieure.

SEX.MAGI.B	5	10	(sic)	15
RVFI.NAVARCHI				
C.CASSI.LONGI				
NI TRIBVNI.B				
M.VALERI.FIR				
MI.TRIBVNI				
L.NVMERI.LVPI				
TRIBVNI B				
M.TITINI MACRI				
CENTVRIONIS				
SEX.APVLEI.MA				
CRI.CENTVRIO				
L.VALERI.VOL				
SENI.M.SSI.CL.				
BESSI				



TI. CLAVDIVS. CAESAR. AVGVSTVS. GERMANIC.  
 PONTIFEX. MAXIM. TRIBVNIC. POTES. X  
 IMP. XX CENSOR COS  
 EQVITIBVS. QVI. MILITANT. IN. ALIS. QVIN  
 5 QVAE. APPELLANTVR. VETERANA. GALIORVM. (sic)  
 ET. THRAECVM. ET. GALL. RVM. ET. THRAECVM  
 ANTIANA. ET. GALLORVM. ET. THRAECVM.

Date: 18 juin 54.

a) L. 14 : *m[i]ssici*; b) l. 6 :  
*gall[o]rum*.

Eos, 1928.

P. 557. Z. Zmigryder-Konopka. Sur l'inscription n° 5699 du *C. I. L.*, IX.

Id., 1929.

P. 347-370. H. Markowski. Nouvelles observations sur les *Res gestae divi Augusti*.

EPHEMERIS DACOROMANA, IV,  
 1930.

P. 29-71. C. Daicovici. *Castrimœnium* et la « Via Castrimeniese ». Utilise les inscriptions. Aux pages 47 et 55, trois funéraires inédites.

P. 72-148. G. Florescu. Étude archéologique sur la forme et la décoration des monuments funéraires romains de la Dacie Supérieure. Éléments de datation d'après les inscriptions. Quelques épitaphes inédites.

ERANOS, XXVII, 1929.

P. 118-120. H. Armini. Sur l'expression *noenses de ara Matidie* dans le n° 31893 du *C. I. L.*, VI.

P. 148-150. Tönnes Kleberg. Sur une inscription métrique d'Ammaedara (Engström, n° 223).

P. 182-204. Tönnes Kleberg. Sur l'inscription métrique de C. Julius Faustus (*Ann. épigr.*, 1924, n° 104).

P. 205-228. H. Armini. Enseignes d'auberges dans les inscriptions latines.

GERMANIA, 1929.

P. 173-177. F. Drexel. Observations sur des inscriptions de la région rhénane : 1° *C. I. L.*, XIII, nos 6297 et 6298; 2° *ibid.*, n° 5237.

P. 188-193. M. R. Hull. Commentaire de l'inscription de Colchester reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 156.

Id., 1930.

P. 2. P. Reinecke. A Künzig (*Quintana*), *castellum* du *limes* de Rhétie. Estampilles de briques :

73) COH·III THR C R

*Coh(ors) III Thr(acum) c(ivium) R(omanorum).*

P. 39. Fr. Drexel. Près de Günzburg, sur le Danube.

74) G O N T I A E  
S A C  
G · I V L I V S  
F A V E N T I A N A S  
> L E G · I · I T A L

L. 1 : *Gontia* est la divinité protectrice de la rivière appelée aujourd'hui Günz; l'Itinéraire d'Antonin et la *Notitia Dignitatum* citent une localité de *Guntia*, au confluent du Günz et du Danube. — L. 5 : la *legio I Italica* tenait garnison à *Novae* en Mésie; un de ses détachements faisait partie de l'armée de Septime Sévère lors de sa campagne de Gaule en 196-197; c'est peut-être à cette époque que Faventianus est passé par Günzburg.

P. 64-73. G. Chenet. Les ateliers céramiques de l'Argonne : bibliographie et résultats généraux des recherches faites sur

le terrain depuis le début du <sup>xx</sup>e siècle.

P. 110. A. Eisenberg (Palatinat).

75) I · O · M  
ET · IVN · REG ·  
SILVANVS  
QVINTVS  
V · S · L · M

P. 112. Près de Mainhardt (Wurtemberg).

76) I N · H · D · D ·  
I O M  
COBRVNI  
VS · DIVIX  
TVS · OPT  
EX · VOTO  
P · L · L · M

HERMES, 1929.

P. 266-267. A. Stein. Q. Marcianus Doga, préfet de l'annone, d'après une inscription de Lepitis Magna (*Ann. épigr.*, 1926, n° 160) et les *Fragm. Vatic.*, 235.

Id., 1930.

P. 228-235. A. Stein. *Bellum aquileiense*, à propos de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1929, n° 158.

JAHRBUCH DES DEUTCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, 1929.

P. 132-136 et fig. L. Deubner. Sens du mot *dumopireti* dans une inscription de Novare (*Ann. épigr.*, 1929, n° 120); il s'explique par δοῦμος πύραιθαι et désigne des adorateurs du feu organisés en collège, comme les *dendrofori*.

Id., ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER, 1929.

P. 189-195. Communication de L. Wickert à l'*Archaeolo-*

*gische Gesellschaft* de Berlin, le 9 avril, sur l'état présent et les tâches urgentes de l'épigraphie latine.

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXV, 1929.

P. 70 et suivantes. Otto Cuntz. Liste des légionnaires recrutés par Antoine et Auguste en Orient, surtout d'après les inscriptions.

Id., BEIBLATT.

P. 15 et suivantes. J. Keil. A Éphèse.

77)

αυτοκρατορα καισαρα  
θεου τραιανου παρθι  
κΟΥ ΥΙΟΥ ΘΕΟΥ ΝΕΡΟΥΑ  
ΥΙΩΝΟΝ ΤΡΑΙΑΝΟΝ ΑΔΡΙΑΝΟΝ  
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΧΙΕΡΗ ΜΕΓΙΣ  
ΤΟΝ ΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣ ΕΞΟΥΣΙΑΣ  
ΥΠΑΤΟΝ ΤΟ ΔΕΥΤΕΡΟΝ  
Η ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΟΣ ΕΦΕΣΙΩΝ ΒΟΥΛΗ  
ΚΑΙ Ο ΝΕΩΚΟΡΟΣ ΔΗΜΟΣ ΚΑΘΙΕ  
ΡΩΣΑΝ ΕΠΙ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ ΓΑΛΕΩΝΟΣ  
ΤΕΤΤΗΝΟΥ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΤΙ ΚΑΙ ΠΙΟΥ  
ΙΣΠΩΝΟΣ

L. 8-10: le même personnage est désigné par les uns ou les autres de ses noms dans d'autres inscriptions (*C. I. L.*, XI, n° 1940; *Irsc. graec. ad res rom. pert.*, IV, n° 1688; *C. I. L.*, XI, 14; V, 5813); il était sans doute fils de T. Tettienus Serenus qui fut légat de Vespasien

en Gaule. Son gouvernement d'Asie doit se placer en 117-118, puisque c'est le deuxième consulat d'Hadrien au 1<sup>er</sup> janvier 118 qui fut l'occasion de la dédicace de la statue impériale.

P. 17.

78)

ΤΟΥ ΤΟΥ ΑΥΘΡΩ<sup>πων</sup> ΥΕΝΟΥΣ ΔΕΞΠΟΤΗ<sup>ν</sup>  
 ΧΑΙ<sup>αι</sup> ΣΩ<sup>ω</sup>ΠΗ<sup>η</sup>ΡΑ<sup>α</sup> ΚΑΙ ΟΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙ ΣΑΡΑ Μ ΑΝΤ  
 ΓΟΡΔΙΑΝΟΝ ΣΕΒ ΤΟΝ ΑΓΑΘΟΝ ΚΑΙ ΕΥΣΕΒΗ ΒΑΣΙΛΕΑ  
 ΑΠΟΚΑΤΑΣΤΗΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΕΠΑΥΞΗΣΑΝΤΑ ΤΩ ΙΔΙΩ  
 ΚΟΣΜΩ ΤΗΝ ΑΡΧΑΙΑΝ ΤΟΥ ΒΙΟΥ ΕΙΡΗΝΗΝ

5

Η ΠΡΩΤΗ ΚΑΙ ΜΕΓΙΣΤΗ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ ΚΑΙ ΝΕΩΚΟΡΟΣ ΤΗΣ  
 ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ ΚΑΙ ΔΙΣ ΝΕΩΚΟΡΟΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΟΛΙΣ  
 ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΟΝΤΩΝ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΤΩΝ ΠΕΡΙ ΑΥΡΟΥΝΚΗΙΟΝ ΜΙΘΡΙΔΑΤΗΝ  
 ΠΑΤΕΡΑ ΙΕΡΟΚΗΡΥΚΟΣ ΠΑΤΡΟΣ ΜΟΝΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΕΩΣ ΚΑΙ ΘΕΙΟΥ ΚΑΙ  
 ΠΑΠΠΟΥ ΜΟΝΩΝ ΓΡΑΜΜΑΤΕΩΝ ΤΡΙΣ ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΣ ΕΚΓΟΝΟΝ ΚΑΙ  
 ΑΔΕΛΦΙΔΟΥΝ ΑΣΙΑΡΚΟΥ

ΚΑΙ Α ΚΟΡΝ ΦΡΟΝΤΩΝΙΑΝΟΝ ΘΕΟΛΟΓΟΝ ΒΟΥΛΑΡΧΟΝ ΠΑΤΕΡΑ ΙΕΡΟ  
 ΚΗΡΥΚΟΣ ΚΑΙ ΑΥΡ ΑΡΤΕΜΑΝ ΜΟΣΚΙΩΝΟΣ ΥΜΝΩΔΟΝ ΥΟΝ ΓΡΑΜΜΑΤΕΩΣ ΚΑΙ  
 Τ ΦΑΒ ΔΑΜΑΝ ΥΟΝ ΝΕΟΠΟΙΟΝ ΝΕΟΠΟΙΟΝ ΚΑΙ ΑΥΡ ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΝ ΑΙΚΙΝΝΙΟΥ  
 ΝΕΟΠΟΙΟΝ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΚΑΙ ΑΥΡ ΑΡΤΕΜΑΝ ΤΡΙΣ ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΩΝ

P. 19. Fragment d'épithaphe.

79)

[...cur. r. p.] Nucerinorum

Apulorum e[ti] Spole[ti]norum  
 prae[f.... d. d. a...]. vexillo hastis  
 puris duabus, III viro capi-  
 tali C...



P. 25.

- 80) αρτΕμιδι εφεσιΑι και αυτοκρατορι ΚΑισαρι ΤΙΤωι  
 αιλιωι αδριανωι ΑΝτΩνεινωι σεβασΤωι ευσεβει  
 και τωι οικωι αΥτου και τη πρωτη και μεγαστη  
 5 μητροπολει της ασιας και δις νεΩΚΟΡΩΙ των σε  
 ΒΑΣΤων εΦΕΣιων πολει της γλυκυΤΑΤΗ πατριδι  
 ΠΟπλιΟΣ ουηδιος ποπλιοΥ ΥΙος  
 κυρειΝΑ ΑΝτΩνεινος το γυμΝασιον  
 εΚ θεμελιου σΥΝ παντι τωι κοσμωι  
 ΚΑτασχεΥΑΣΑς ΑΝΕΘΗΚΕΝ  
 10 Μετα φλαουιΑΣ ΠΑπιΑΝΗΣ ΤΗΣ ΓΥναΙΚΟΣ  
 Επι ανΘΥπατοΥ λ. αντΩΝΙου ΑΛΒΟΥ

P. 47. Même provenance.

81)

Αμιλιω Αριστειδη τω κρατιστω Κλ. Αντωνια Τατιανη χαιρειν.  
 Συνχωρω σοι, κυριε μου αδελφε, εν ηρωω τω οντι μοι εν Εφessω  
 προ της π[υλης της Μαγνητικης την ...σορον εφω κη||δευσαι σε  
 την γυναικα σου. Εγραψα την επιστολην δια δουλou μου Διονυσιου  
 η και αυτη υπεγραφα επι υπατων Φαβιου Κειλωνος το β και Αν[νιου  
 Λιδωνος... εχοντος σου εξουσιαν? κατεχειν αυτην|| η αποθεσθαι εις  
 οποια αν βουλη θης αρχεια και μη παρουσης εμου. Κλ. Αντωνια  
 Τατιανη εχουσα τεκνων δικαιον εκελ[ευσα... γενεσθαι... καθοτι||  
 προγεγραπται και ερωσθαι σε, κυριε μου, ευχομαι. Και απετεθη  
 εις τα αρχεια προ ι καλ. Δεκενβριων Φαβιω. Κιλ[ωνι Αννεω  
 Λιδωνι υπατοις].

An. 204 p. C.

L. 3 : τέκνων δίκαιον = *jus li-*  
*berorum*.

P. 67-148. W. Schmid. Re-  
 cherches archéologiques en  
 Styrie.

P. 77. A Fleisdorf. Epitaphe  
 d'un esclave appelé *Capitus*.

P. 122. A Chatissa-Katsch.  
 Epitaphes.

P. 150. R. Egger. A Lendorf.

82)

MARTI  
 M LOLLIVS  
 PRISCVS  
 ET MEMMIA  
 PRISCA  
 CVM SVIS

P. 156. Même localité.

(82 bis).

*Silvano*. [A]diuta *Valeri Attici*  
*l. u. s. l. m.*

P. 202. R. Egger. A Feistritz.

83) I.O.M. DEP  
VIB.FOR.

L. 1 : *dep(ulsori)*.

Id., XXVI, 1, 1930.

P. 68. Balduin Saria. A Stobi.

84)

*libero patri pro salute* IMP TRAIANI adriani aug

*statua* POSVIT L DEXSIVS LONGINVS VETRANVS EX PRAET

IMP CAES TRAIANO ADRIANO AVG III P DASVMIO RVSTICO COS DE

*pecunia sua* ΔΙΟΝΥCΩ Λ ΔΕΞΙΟC ΛΟΝΓΕΙΝΟC ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΕΤΟΥC 7ΕC

Date : 119 après J.-C.

L. 2 : *ex praet(oriano)*.

Id. BEIBLATT.

J: Keil. A Éphèse.

P. 51.

85) ΥΕΡΩΝΙ ΚΛΑΥΔΙΩΙ ΚΑΙ ΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩΙ  
ΓΕΡΜΑΝΙΚΩΙ ΤΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙ ΤΟΥΤΙ  
ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΗ ΣΕΒΑΣΤΗΙ ΤΗ ΜΗΤΡΙ ΑΥΤΟΥ  
ΚΑΙ ΟΚΤΑΟΥΙΑ ΤΗ ΓΥΝΑΙΚΙ ΤΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ  
ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ ΤΩΙ ΡΩΜΑΙΩΝ ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ  
ΕΦΕΣΙΩΝ ΟΙ ΑΛΙΕΙΣ ΚΑΙ ΟΨΑΡΙΟΠΩΛΑΙ ΤΟΝ  
ΤΟΠΟΝ ΛΑΒΟΝΤΕΣ ΨΗΦΙΣΜΑΤΙ ΑΠΟ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩC  
ΤΟ ΤΕΛΩΝΙΟΝ ΤΗΣ ΙΧΘΥΙΚΗΣ ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΝ  
ΤΕC ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΑΝΕΘΗΚΑΝ ΟΙΔΕ ΠΡΟΣΚΑΤΗ  
ΝΕΝΚΑΝ ΕΙC ΤΟ ΕΡΓΟΝ ΚΑΤΑ ΤΕΙΜΗΝ

Suivent les noms des donateurs.

P. 50.

P. 64.

87)

86)

IMP T CAESARI DIVI  
VESPASIANI FILIO  
VESPASIANO AVG PONT  
MAX TRIB POT IX IMP XV  
COS VIII P P  
EVTACTVS LIB PROC PROVIN  
CIARVM ASIAE ET LYCIAE EX  
TESTAMENTO CLAVDI  
SYMMACHI DEDICAVIT

Suit le même texte en grec.

ΠΟΠΛΙΟC ΚΟΥΡΤΙΟC  
ΦΑΥCΤΟC ΑΚΤΩΡ ΚΟΙ  
ΝΩΝΩΝ ΕΙΚΟCΤΗC ΕΛΕΥ  
ΘΕΡΙΑC ΕΑΥΤΩΙ ΚΑΙ  
ΠΟΠΛΙΩ ΚΟΥΡΤΙΩ ΝΟC  
ΤΙΜΩ ΤΩ ΥΙΩ ΖΗΣΑΝ  
ΤΙ ΕΤΗ ΚΑ'

ΚΑΙ ΑΡΡΙΑ ΤΥΧΗ ΤΗ ΔΙΑ  
ΓΥΝΑΙ ΚΙΕCΗCΕΝ ΕΤΗ ΚΑ

JOURNAL DES SAVANTS, 1930.

P. 23-30, avec un fac-similé.

E. Albertini. Actes de vente de l'époque vandale, trouvés dans la région de Tébessa : 45 tablettes ou fragments; ventes d'immeubles, une vente d'esclave; le plus récent des documents datés est d'avril ou mai 496.

Exemple d'un acte complet (diptyque) :

88) Volet A.

Face extérieure :

*Strumentum serbunis.*

*Serbunis* est un nom propre; les vendeurs sont la femme et le fils de Serbun.

Face intérieure :

*anno decimo dom(ini) reg(is) ginttabundi sub die V idus maias uen/dentibus adeudata et innulus filius eius ex culturis suis mancianis/d(e) p(raedio) tuletianensis sub dominio flabi g(emini) catullini flam(inis) p(er)p(etui) in locis et boc[abul]/is locus qui adpellatur sem...i ruscillum unum in quo sunt fici arb(ores) t[rede]/ci(m) et nobellas sex cum bitibus suis inter adfines eiusdem agri [ab a]/[rico]/ ff(ilii) ianuarii a coro quintus pontiani a marino benditores a merid[ie aqu]/aris et bergentibus suis et ex ac die emit geminius felix fol(les) pecunie num[ero]/trecentos quos acceperunt adeudata et innulus relicta serbunis bend[it/or]es et secum sustulerunt*

*coramque signatoribus nicilque sibi ex eod[em] pretio].*

Date : 11 mai 494. Les *culturae Mancianae* rappellent la *lex Manciana* des inscriptions africaines du II<sup>e</sup> siècle. Flavius Geminus Catullinus, *flamen perpetuus*, est l'ancien propriétaire dont les biens ont été occupés par des cultivateurs qui se les transmettent par héritage et même les vendent. Ces biens sont désignés par leur nature (*nobellas sex cum bitibus suis* = six jeunes pieds de vigne), leur situation et leurs limites (*aquaris et uergentibus suis* = canaux d'irrigation). Les prix sont minimes; ici 300 folles.

Volet B.

Face intérieure :

*quiquam amplius deberi sibi respondiderunt a pridie quam benderent h(a)b(uerunt) t(enuerunt) [p(ossederunt)] iura eorum omnia fuerunt et ex ac die [emit] in nomine felici emtore suo tr(ans)/tule[r]unt ipsi eresbeorum in perpetum [et] si quis d(e) s(upra) s(criptam) rem de quo agitur men/tionem questionem facere boluerit au[t] s[uam] es[s]e dicserit aut eniccipqueperit/tu(n)c dabit tantum pretium bel [all]erum [tantum] bel quanti res eo tempore ba/luerit prouicte rei recte dari sine dolo m[a]l(o) d[ol]us malus abest aberit aputurum/erit estipulatus*

*est geminius felix emtor expopondiderunt adeudata et innulus* /*[re]licta s[er]bunis anno et d[ie] s[up]ra s[cri]p[er]e* *[to] [ego] donati[anus] petitus ab adeudata et innulus* /*[fil]ius eius ipsi signum sup[er] facien[t]es omnem pretium acceperunt sic × num adeu/[data] signum × innuli ego satu[us] (ninus) interfui signum × saturnini egipti.*

Les vendeurs donnent quittance, transmettent leurs droits à l'acquéreur Geminius Felix et lui assurent une garantie contre l'éviction (*evicci[us] queperit* ou, dans d'autres textes, *dueuinciqueperit* est mis peut-être pour: *dum euinci rescoeperit*).

Face extérieure :

*ego dona[t]ia[nu]s [h]unc instrumentum is[crib]i/si et subiscribs[i].*

Il est intéressant de constater que les formules juridiques romaines sont restées en

vigueur dans l'Afrique du nord à l'époque vandale.

P. 69-81 et 116-128. J. Carcopino. La Table claudienne de Lyon, à propos de l'édition qu'en a donnée Ph. Fabia en 1929.

P. 412. R. Cagnat. Diplôme militaire du British Museum (plus haut, n° 37).

THE JOURNAL OF ROMAN STUDIES, 1928, 2.

P. 144-178. A. H. M. Jones. A Djérach.

P. 145.

89) DORITSE'S TARSIF  
(sic) EQTES ALAE THRACVM  
AVG TVR TERENTI VIXIT  
AN XXXII MILITAVIT  
A N XII H S E

L. 3: *tur(ma) Terenti.*

*Ibid.*

90) ZIEMICES FI EQVES *alae*  
THRACVM AVG TVRMA *gai*  
VESPERI HIC SITVS EST HERES *f. ex*  
TESTAMENTO  
ZIMIKENTIS ΕΖΙΩΠΗΝ ΥΙΟΣ ΙΠΠΕΥΣ  
ΕΙΛΗΣ ΘΡΑΚΩΝ ΣΕΒΑΣΤΗΣ ΤΥΡΜΗΣ  
ΓΑΙΩ ΕΣΠΕΡΙΩ ΕΝΘΕΔΕ ΚΕΙΤΑΙ  
ΕΠΥΗΣΕΝ Ο ΚΛΗΡΟΝΟΜΟΣ  
ΕΓ ΔΙΑΘΗΚΗΣ

Cf. les *Mittheil des Paläst-Vereins*, 1913, p. 263.



P. 147.

- 91) DEANAE  
FLAVIVS APOL  
LINARIS MIL  
LEG III CYR

P. 148.

- 92) POBLILIA FIRMO  
TRIB COH XXVI VOL  
TRIB MIL LEG X P F PRAEF  
ALAE SILIANAE BIS. TORQ  
BIS ARMILLATAE PROC

P. 149.

- 93) D M  
VLP HELIS AVG LIB OPT TABEL  
VIX ANN LXI MARCIANVSE THELI  
ODORVS FIL PATRI PIENISSIMO  
M CAVS FECERVNT

L. 5 : *m(emoriae) caus(a)*.*Ibid.*

- 94) MAECIO LAE  
TO PROCVRA  
TORI AVG  
HEREDES ALLI  
VESTINI ADVO  
CATI FISCO  
EX TESTAMEN  
TO EIVS

- 97) M A V R E L P D O M  
P R O V I N C A R A B I A  
M A V R F L R V F V S > L E G I I I C A  
E T C A P I T O L I N V S E Q V I T E S R O M A N I *f. c.*

L. 2 : *l(egionis) III C(yrenaicae) A(ntoniniana)*.

P. 152.

- 98) ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ *δομετιανου* και *σα*ΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ  
*Γερμανικου* ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΝΠΑΝΤΟΣ ΑΥΤΟΥ ΟΙΚΟΥ  
ΤΙΤΟΣ *φλαουιος* ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΥΙΟΣ ΣΠΕΙΡΑΣ ~~ΣΠΕΙΡΑΣ~~ ΟΥΕΤΡΑΝΟΣ  
ΔΕΚΑΔΑΡΧΗΣ ΤΗ ΠΑΤΡΙΔΙ ΤΗΝ *κερχιδα* σελιδΩΝ *ωκοδομη* ΣΕΝ  
ΔΟΥΣ ΔΡΑΧΜΑΣ ΤΡΙΣΧΕΙΛΙΑΣ ΕΙΣ ΛΟΓΟΝ ΑΥΤΗΣ

*Ibid.*

- 95) EYTYCHITI AV  
GVSTORVM LIB  
ADIVT TABVL  
PHILVMENE CA  
RISSIMO COIVGI FECI

P. 150.

- 96) M AVR FAVSTVM  
AVG LIB PROC  
RATIONIS VR  
BICAE VOBV  
LTARENSIS  
ITEM *provin*  
CIAE *arabi*  
AE *item* PRO  
*uinciae cil*  
*iciae*

L. 3 : *rationis urbanae Vobul-*  
*tarensis ?**Ibid.*

P. 153. Décret rendu par le | en l'honneur d'un certain T. Flac-  
collège des artistes dionysiaques | vius Gerrenus.

P. 158.

99)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΘΕΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΥΙΟΝ Ω  
ΘΕΟΥ ΝΕΡΟΥΑ ΥΙΩΝΟΝ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ  
ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΜΕΓΙΣΤΟΝ ΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣ ΕΞΟΥΣΙΑΣ ΤΟ ΔΙ  
ΥΠΑΤΟΝ ΤΟ Γ ΠΑΤΕΡΑ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΟΝ ΑΓΑΘΟΝ ΚΥΡΙΟΝ  
ΣΟΛΩΝ Ο ΚΑΙ ΠΑΥΛΙΝΟΣ ΜΟΙΡΑΓΕΝΟΥΣ  
ΤΗ ΠΟΛΕΙ ΤΩΝ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ ΧΡΥΣΟΡΟΑ

P. 159. Fragments d'architraves.

100) a) ΑΙ ΚΡΗΝΑΙ ΑΦΙΕΡΩΘΗΣΑΝ  
ΠΡΕΣΒ ΣΕΒ ΑΝΤΙΣΤΡΑ  
ΤΗΓ ΥΠΑΤΟΥ

b) επι λουκίου ΑΤΤΙΔΙΟΥ ΚΟΡΝΗ  
ΛΙΑΝΟΥ  
αναδΕΔΕΙΓΜΕΝΟΥ ΕΤΟΥΣ ΓΙΣ

L. Attidius Cornelianus est | rabie. Il fut consul en 151.  
connu comme gouverneur d'A- | P. 160.

101) λουκιον αττιδιον ΚΟΡΝΗΛΙΑΝΟΝ  
ΥΠΑΤΙΚΟΝ  
Λ ΟΥΛΠΙΟΣ ΚΕΡΕΑΛΙΣ  
ΤΟΝ ΠΑΤΡΩΝΑ ΦΙΛΟΤΙΜΟΥΜΕΝΟΣ

*Ibid.*

102) Γ ΑΛΛΙΟΝ ΦΟΥΣΚΙΑΝΟΝ  
ΥΠΑΤΟΝ  
ΦΛ ΕΥΜΕΝΗΣ ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ

C. Allius Fuscianus, consul pour la deuxième fois en 188.

P. 163.

103) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ  
ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΛΟΥΚΙΟΥ  
ΣΕΠΤΙΜΙΟΥ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΠΕΡΤΙΝΑΚΟΣ ΣΕΒ  
ΑΡΑΒΙΚΟΥ ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΥ ΠΑΡΘΙΚΟΥ ΜΕΓΙΣΤΟΥ  
ΚΑΙ Μ ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ και π  
σεπτιμίου γετα ΥΙΩΝ ΑΥΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΩΝ

P. 163 à 165. Dédicaces à Septime Sévère, à Caracalla, à Julia Domna.

P. 166.

104)

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ

ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ  
ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΔΙΙ ΚΡΟΝΩ ΚΑΙ  
ΘΕΑ ΟΥΡΑΝΙΑ ΜΑΡΚΩΣ ΑΥΡΗΛΙΟΣ  
ΣΟΛΩΝ ΣΟΛΩΝΟΣ ΒΟΥΛΕΥΤΗΣ ΤΩ  
Ν ΠΡΩΤΩΝ ΥΠΕΡ ΣΟΛΩΝΟΣ ΥΙΟΥ  
ΚΑΤΕΥΧΗΝ ΤΟΝΩΜΟΝ ΑΝΕΘΗΚ  
ΕΝ ΕΤΟΥΣ ΤΡΙΑΚΟΣΙΟΣ ΤΟΥ ΔΥΣ  
ΤΡΟΥ ΔΕΥΤΕΡΑ ΚΑΙ ΕΙΚΑΔΙ

Date : 8 mars 238.

P. 167.

105)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙ  
ΣΑΡΑ ΦΛ ΟΥΑΛ  
ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΟΝ  
ΤΟΝ ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑ  
ΤΟΝ ΚΑΙ ΣΑΡΑ  
ΑΥΡ ΓΟΡΓΟΝΙΟΣ Ο ΔΙΑ  
ΣΗΜΟΤΑΤΟΣ ΗΓΟΥΜΕ  
ΝΟΣ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΕΙΟΥ  
ΔΙΑ ΤΩΝ ΑΠΟ ΣΤΡΑΤΗ  
ΓΙΩΝ

P. 172.

106)

ΑΥΡΗΛ ΙΟΥΛΙΑΝΟΝ  
ΑΠΟ ΣΤΡΑΤΕΙΩΝ  
ΤΟΝ ΑΓΝΟΝ ΛΟΓΙΣ  
ΤΗΝ Η ΚΡΑΤΙΣΤΗ  
ΒΟΥΛΗ ΤΟΝ ΔΙ ΕΡ  
ΓΩΝ ΠΑΤΡ Ων α

L. 2 : *a militiis*.

P. 181-190. W. M. Ramsay  
et A. Margaret Ramsay. Les  
troupes romaines d'Asie Mi-  
neure.

P. 181. A Ancyre.

107) Χαίρε παροδεिता

ενθαδε κεिताι Κουιντ.

Φιλλιππι κουρατωρ Σα

ουαθρευς στρατιωτης χωρτης πρω

της Αυγουστης Κυρη

ναικης στουπενδιω[ν]

κα' Λουκιος Ουαλεριος Ουα

λης ο αδελφος αυτου στρατιω

της ιππευς χωρτης της α[υ]

της στουπενδιων ιγ'

Μαρκια Αιμιλια Αθηναι[ς]

[κ]αι Αρτεμεισια συνδίοις

μνημης χαριν

L. 3 : Φιλλιππι(κος); L. 3 et 4.

Σαουαθρευς = *domo Suatra* (ville  
de Lycaonie).

P. 186. A Kara Eyuk .

108)

Γ Απωνι

ανος Σω

πατρος

Απωνι

ον Λονγον

τον πατε

ρα στρατευ

σαμενον

δεκαδαρ

χην ειλης

Κολωνων

ανεστησεν

μνημης

χαριν

P. 189. A Yali Baiyat.

109)

LVCIO SERVÆO *sa*  
BINO > LEG VIII HIS (*sic*)  
PANAE > LEG III AVG  
> LEG VI VICTRICIS  
STATVAM EX TESTAMENTO

P. 210-214. G. Collingwood  
et M. V. Taylor. Inscriptions  
trouvées en Angleterre en 1928.

P. 211. A Caerleon.

110)

IMP·CAES·DIVI *neruae* †  
NERVAE·TRAIANO *aug.*  
GER·PONTIF·MAXIMO·*trib*  
POTEST · P · †  
COS·III  
LEG· II AVG

P. 212. A Bowes. Le fac-  
simile figure dans les planches  
du fascicule de 1919, pl. XXI.

111)

IMPP·CAESS·L·SEPTIM  
SEVERO·PIO·PERTINACI  
ARAB·ADAB·PART·MAXI  
ET·M·AVR·ANON·PO·AVGG  
*et p. sept. getae caes* IV  
SV·P·ALFENI·SENECIONIS·IEG  
AVGG·PR·PR·COH·I·THRAC·EQ

P. 213. A Colchester (cf.  
*Ann. épigr.*, 1928, n° 156).

Id. A Londres. Plaque de  
plomb inscrite sur chaque face.

112)

a) T·IIGNATIVS  
TYRANVS DIIFICVS  
IIST IIT  
P CICHRIHVS FIILIX  
DIIFICTVS IIT  
b) T IIGNATIVS  
TYRANVS DIIFICTVS  
IIST IIT  
P CICHRIHVS FIILIX

*Deficus, defictus = defixus.*

Id. 1929, 1.

P. 38-66. C. T. Walton. Les  
sénateurs romains originaires  
d'Orient, d'après les textes lit-  
téraires et les inscriptions.

P. 116-119. M. Cary. Obser-  
vations sur la *lex Julia muni-*  
*cipalis* (C. I. L., V, n° 2864).

Id., 1929, 2.

P. 213-218. M. V. Taylor et  
R. G. Collingwood. Inscriptions  
trouvées en Angleterre en 1929.

P. 214. Dans le fort de Bir-  
doswald.

113)

IMPP CAESS L  
SEPT SEVERO PIO  
PERT E M AVR ANTO  
NINO AVGG *et p. sep*  
*timio. getae caes*  
COH·I·AEL  
DAC ENAC SVB  
ALFENO SENECIONE COS  
PER AVIL IVLIANVM TR



*Ibid.* Même localité.

- 114) *d . d . n . n . D I O c l e t i a n o E T*  
*M a x i m i a n o I N I C T I S A G G E T*  
*C O N S T A N T I O T E M A X I M I A N O*  
*N . N . C . C . S V B . V . P . A . A R P A G I O P R*  
*P R A E T O R . Q V O D . R A T H V M O C O P E R T*  
*E I N L A B E C O N L . E T P R I N C . E T B A L . E R S T*  
*C V R A N . F L . M A R T I N O . C E N . P . P . C*////

L. 4 : *n(obilissimis) C(aesaribus) sub v(iro) p(erfectissimo) Aur(elio) Arpagio pr(aeside);* l. 6 : *et princ(ipia) el bal(neum) rest(itula);* l. 7 : *cent(urione) p(rae)p(osito) coh(orti)] ?*

P. 215. Vient du vallum d'Hadrien.

- 115) *C O H I X*  
*▷ F L A V I*  
*N O R I C I*

Cf. *C. I. L.*, VII, 779, où la même cohorte figure avec le n° X (le centurion est le même).

P. 216. Fragment de diplôme militaire de Colchester.

Face externe.

- 116) *cum EST CIVIT*  
*quas POST DVX*  
*VIII K IV*  
*SEVERO*  
*COS*  
*FLAVO*  
*coh. I . fida uardvL ∞ CVI PRAEST*  
*VERVS*  
*saturnINO GLEVI*  
*recognit EX TABVL AER*  
*romae IN MVR POST*  
*ad MINERVAM*

Face interne.

*sunt IN*  
*britannia sub ANO LII*////  
*STIPEND EME*  
*QVOR NOMI*  
*ciuit roman QVI EOR N*  
*conub cum UXOR QVAS TVN*  
*dat AVT CVM IS*  
*singVLIS*

L'année des consuls Severus et Flavius ne peut être déterminée.

P. 218. Cachet d'oculiste trouvé à Londres.

- 117) *L . I V L S E N I S C R*  
*O C O D . A D A S P R*

P. 219. Article de M. Anderson sur l'inscription d'Auguste trouvée sur le forum de Cyrène (*Ann. épigr.*, n° 192).

Klio, N. S., V, 1929.

P. 20-23. W. M. Ramsay. Doutes sur l'authenticité de l'inscription de Konia reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1912, n° 274.

MEDEDEELINGEN VAN HET NEDERLANDSCH HISTORISCH INSTITUUT TE ROME, IX, 1929.

P. 40. F.-J. de Waele. Ins-

cription de Corinthe, près du théâtre.

118) ERASTVS PRO·AED  
S·P·STRAVIT

Erastus, « trésorier de la ville » et ami de saint Paul (*Rom.*, XVI, 23; 2<sup>e</sup> *Tim.*, 4, 20).

MEMOIRS \* OF THE AMERICAN  
ACADEMY IN ROME, VII, 1929.

P. 177-219. H. Comfort. Collection de vases d'Arezzo, presque tous avec inscription, à l'Académie américaine de Rome; 183 numéros.

MNEMOSYNE, 1930.

P. 160-165. A. G. Roos. Sur l'inscription de Corinthe citée ci-dessus, n° 118. Conteste l'identification de cet Erastus avec l'ami de saint Paul.

P. 329-338. C. Brakman. Observations sur un certain nombre d'inscriptions métriques des recueils de Bücheler et de Lommatsch.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICITÀ, 1929, VII.

P. 152. F. Magi. A Florence.

119) V  
Q· GEGANIVS·L·F  
S·C·A HARVSPEX SEXVIR  
D·D·GRATIS  
SIBI ET SVIS ET  
VIBIAE C·F·TERTVLLAE  
VXORI·ET·  
VETTIAE·A·F·MATRI  
IN PR P XII  
IN AGR P XII

L. 4: *d(ecreto) d(ecurionum)?*.

P. 214. Am. Maiuri. A Sepino.

120) FL·VRANIVS·VP·RECT·PROVINCIAE  
TRIBUNAL·QVOD·MINVS·*ex*  
ORNATVM·REPPERIT·SPLENDORE  
*ma* RMORVM·DECORAVIT  
CVRANTE·NAERATIO·CONSTANTIO  
PATRONO SAEPINATIVM CIVITATIS  
*fab* IVS·MAXIMVS·VC·A·FVNDAMENTIS  
TRIBUNAL·COLVMNATVM·FECIT·  
*curante* ARRVNTIO·ATTICO·PATRONO  
SAEPINATIVM·ET·BOVIANENSIVM

Flavius Uranius est un contemporain de Valentinien (cf. *C. I. Gr.*, 4430); Fabius Maxi-

mus, de Constance II (*C. I. L.*, IX, 244).

P. 291. Am. Maiuri. A Bénévent.

- 121) C · ENNIO · C · F · VOL · MARSO  
PATRONO MVNICIPI · TRIB · MIL  
PRAEF · FABRVM · II VIR · QVINQ · II VIR · I · D · III  
PRAEF · I · D · BIS · III VIR · Q · III

L. 4 : *quattuorvir(o) q(uin-  
quennali) ter*.

P. 220. Du même. A Bénévènt  
(milliaire de la voie Appienne).

- 122) X  
IMP · CAESAR  
DIVI TRAIANI  
PARTHICI F · DIVI  
NERVAE NEPOS  
TRAIANVS · HADRIANVS  
AVG PONT · MAX · TRIB  
POT · VII · COS · III  
II IAM APPIAM PER  
MILLIA PASSVS  
XII · DCCL · LONGA  
METVSTATE · AMIS  
SAM ADIECTIS  
HS · IX · LVII · AD HS · DLXIX C  
QUAE POSSESSORES  
AGRORVM CONTVLE  
RVNT FECIT  
CLXXIIII

P. 354 et suiv. Maiuri, Fouilles  
de Pompéi (1926-1927).

P. 396. Sur le pied de trois  
tables trouvées dans une bou-  
tique.

123)

- 1) | P · CASCA  
LOG  
2) P · CASCA  
LONG  
+ +  
3) LOG  
P · CASSC  
^ ^

P. Servilius Casca Longus  
est le conjuré qui porta à César  
le premier coup de poignard.  
Ses biens auraient été vendus  
en tant que proscrit politique  
et les tables auraient été ac-  
quises par le propriétaire de la  
boutique.

P. 438 et suivantes. Della  
Corte. Inscriptions de la maison  
de Paquius Proculus.

P. 439, n° 64. Graffiti.

124)

NONIS NERONIS SAL

Le mois auquel Néron vou-  
lait donner son nom est le mois  
d'avril (Suet., *Ner.*, 5).

P. 442, n° 81.

125) OL III K NER

*Ol(ympica) III K(alendas)  
Ner(onias).*

PHILOLOGISCHE WOCHEN-  
SCHRIFT, 1929.

P. 1131-1136. Th. Birt. Ob-  
servations sur un certain nombre  
d'inscriptions métriques du re-  
cueil de Lommatzsch.

Id., 1930.

P. 701-702. A. Morgentsein.  
Sur le n° 2121 des *Carmina  
latina epigraphica* et le n° 2054  
des inscriptions murales de Pom-  
péi.

RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, 1928-1929 (LII).

P. 247 et suivantes. Truillot, inscriptions de Tébessa.

P. 249. A l'entrée du forum antique.

126) *IMP CAESARI • VESPASIANO aug*  
*IMP T CAESARI VESPASIANI aug. f.*

P. 361 et suivantes. L. Alquier, Epigraphie latine du département de Constantine (1926-1930). Cent quatorze numéros; la plupart des textes sont des épitaphes.

N<sup>os</sup> 98 à 114. Milliaires.

RENDICONTI DELL' ISTITUTO LOMBARDO, 1929.

P. 532-534. A. Calderini. Inscription funéraire de Milan concernant la famille des Charisii.

127) *D. CAESIDIENI C. TOMIVS*  
*D. POSTVMI. M. VALERI. BACINI*

REVUE BIBLIQUE, 1929.

P. 448-449. Sur l'inscription d'Antioche de Pisidie mentionnant P. Sulpicius Quirinius (*Ann. épigr.*, 1914, n<sup>o</sup> 260).

REVUE CELTIQUE, 1929.

P. 89-113. P. Darche. Les marques de potiers locales ou régionales du musée de Bavay (Nord).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1929, II.

P. 24-42. L. Robert. Πυκτηύειν, Observations sur un certain nombre d'inscriptions grecques de l'époque impériale relatives aux jeux de gladiateurs.

Id., 1930, I.

P. 93. P. Couissin. Sur un casque trouvé en 1909, à la Caverna delle Mosche (Carso triestin); inscription donnant les noms de ses possesseurs successifs et de leurs centurries.

REVUE DE PHILOGIE, 1930.

P. 25-60. L. Robert. Études d'épigraphie grecque, n<sup>os</sup> XXI-XXXI; sur différentes inscriptions déjà publiées, pour la plupart d'époque romaine.

REVUE DE SAINTONGE ET D'AUNIS, 1929.

P. 164. Dangibeaud. A Saintes.



128) MEMORIAE  
OTACILIAE  
SEVERAE  
LVGV DV  
NENSIS  
MARTIVS  
AVGLIB  
CONIVGI  
KARISSIM  
POSVIT

Cette Lyonnaise, femme d'un affranchi impérial, devait appartenir à la famille ou à la domesticité de l'impératrice Otacilia Severa, femme de Philippe l'Arabe.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES,  
1930.

P. 18. M. Durry. Dans le cimetière de Saint-Laurent-du-Pont (Isère).

129) Q · TA · · · · RVS  
SILVANO DAT

130) ΔΙΑΤΑΓΜΑ ΚΑΙΣΑΡΟΣ  
ΑΡΕΣΚΕΙ ΜΟΙ ΤΑΦΟΥΣ ΤΥΝΒΟΥΣ  
ΤΕ ΟΙΤΙΝΕΣ ΕΙΣ ΘΡΗΣΚΕΙΑΝ ΠΡΟΓΟΝΩΝ  
ΕΠΟΙΗΣΑΝ Η ΤΕΚΝΩΝ Η ΟΙΚΕΙΩΝ  
5 ΤΟΥΤΟΥΣ ΜΕΝΕΙΝ ΑΜΕΤΑΚΕΙΝΗΤΟΥΣ  
ΤΟΝ ΑΙΩΝΑ ΕΑΝ ΔΕ ΤΙΣ ΕΠΑΙΕΗ ΤΙ  
ΝΑ Η ΚΑΤΑΛΗΛΥΚΟΤΑ Η ΑΛΛΩ ΤΙΝΙ  
ΤΡΟΠΩ ΤΟΥΣ ΚΕΚΗΔΕΥΜΕΝΟΥΣ  
ΕΞΕΡΡΙΦΦΟΤΑ Η ΕΙΣ ΕΤΕΡΟΥΣ  
10 ΤΟΠΟΥΣ ΔΩΛΩ ΠΟΝΗΡΩ ΜΕ  
ΤΑΤΕΘΕΙΚΟΤΑ ΕΠ' ΑΔΙΚΙΑ ΤΗ ΤΩΝ  
ΚΕΚΗΔΕΥΜΕΝΩΝ Η ΚΑΤΟΧΟΥΣ Η ΛΙ  
ΘΟΥΣ ΜΕΤΑΤΕΘΕΙΚΟΤΑ ΚΑΤΑ ΤΟΥ  
ΤΟΙΟΥΤΟΥ ΚΡΙΤΗΡΙΟΝ ΕΓΩ ΚΕΛΕΥΩ  
15 ΓΕΝΕΣΘΑΙ ΚΑΘΑΠΕΡ ΠΕΡΙ ΘΕΩΝ

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES,  
1929.

P. 426-430. L. Robert. Nouvelles lectures d'inscriptions de la province d'Asie à l'époque impériale (*Inscr. graec. ad res rom. pert.*, IV, n<sup>os</sup> 33, 142, 860, 1429).

REVUE HISTORIQUE, 1930, I.

P. 1-26. M. Rostovtzeff. L'empereur Tibère et le culte impérial, à propos des inscriptions de Gythion (*Ann. épigr.*, 1929, n<sup>os</sup> 99 et 100).

P. 241-266. Fr. Cumont. Un rescrit impérial sur la violation de sépulture (ancienne collection Froehner, actuellement à Paris, au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale), provenant de Nazareth.

sic

ΕΙΣ ΤΑΣ ΤΩΝ ΑΝΘΡΩΠΩΝ ΘΡΗΣ  
ΚΕΙΑΣ ΠΟΛΥ ΓΑΡ ΜΑΛΛΟΝ ΔΕΗΣΕΙ  
ΤΟΥΣ ΚΕΚΗΔΕΥΜΕΝΟΥΣ ΤΕΙΜΑΝ  
ΚΑΘΟΛΟΥ ΜΗΔΕΝΙ ΕΞΕΣΤΩ ΜΕΤΑ  
20 ΚΕΙΝΗΣΑΙ ΕΙ ΔΕ ΜΗ ΤΟΥΤΟΝ ΕΓΩ ΚΕ  
ΦΑΛΗΣ ΚΑΤΑΚΡΙΤΟΝ ΟΝΟΜΑΤΙ  
ΤΥΜΒΩΡΥΧΙΑΣ ΘΕΛΩ ΓΕΝΕΣΘΑΙ

Le texte est traduit littéralement du latin : l. 2 : ἀρέσκει μοι = *placet mihi* ; l. 10 : δώλω πονηρῶ = *dolo malo* ; l. 20-21 : κεφαλῆς κατὰκριτον = *capitis damnatum*. Il pose le principe de l'inviolabilité des sépultures (l. 1-6), énumère les différents cas de violation (l. 7-12 : exhumation, transfert, enlèvement des inscriptions ou des pierres du tombeau), indique que les violateurs doivent être punis comme sacrilèges (l. 13-16) et revient en conclusion sur les défenses formulées et sur le jugement qui devra frapper le coupable. — Si le César mentionné à la l. 1 était Tibère, on pourrait voir dans ce rescrit une réponse à Pilate au sujet de l'accusation d'enlèvement du corps de Jésus adressée par les Juifs aux Disciples. Il est plus

probable qu'il s'agit d'instructions envoyées par Auguste au légat de Syrie et rappelant les anciennes lois criminelles qui réprimaient la *violatio sepulchri*.

REVUE HISTORIQUE DE DROIT, 1930.

P. 388-410. Ed. Cuq. Un rescrit d'Auguste sur la protection des *res religiosae* dans les provinces (ci-dessus, n° 130).

RHEINISCHES MUSEUM, 1929.

P. 329-336. F. Marx. Sur les *phalangarii* que représente un bas-relief de Pompéi et que mentionnent plusieurs inscriptions (*C. I. L.*, VI, 1785, 7803, etc.).

RIVISTA DI FILOLOGIA, 1929.

P. 60-85. Margh. Guarducci. Inscription d'Aptère en Crète. Décrets de proxénie.

131)

ΕΔΟΞΕ ΤΑΙ ΒΩΛΑΙ ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΑΜΩΙ ΚΟΣΜΙΟΝΤΩΝ ΤΩ-  
Ν ΜΕΤΑ ΤΥΧΑΜΕΝΕΟΣ ΤΟΥ ΣΩΣΩ ΛΕΥΚΙΟΝ ΚΟΡΝΗ-  
ΛΙΟΝ ΠΟΠΛΙΟΥ ΣΚΙΠΙΩΝΑ ΣΤΡΑΤΑΓΟΝ ΥΠΑΤΟΝ ΡΩΜΑΙ-  
ΩΝ ΚΑΙ ΠΟΠΛΙΟΝ ΚΟΡΝΗΛΙΟΝ ΠΟΠΛΙΟΥ ΣΚΙΠΙΩΝΑ ΚΑΙ  
ΓΝΑΙΟΝ ΓΝΑΙΟΥ ΚΟΡΝΗΛΙΟΝ ΣΚΙΠΙΩΝΑ ΙΣΠΑΝΟΝ  
ΚΑΙ ΛΕΥΚΙΟΝ ΜΑΡΚΟΝ ΑΙΜΟΥΛΙΟΝ ΡΗΓΥΛΛΟΥ ΠΡΟΞΕΝΟΣ  
ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΑΣ ΗΜΕΝ ΑΥΤΟΣ ΚΑΙ ΕΧΘΟΝΟΣ . . . . .  
ΕΔΟΞΕ ΤΑΙ ΒΩΛΑΙ ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΑΜΩΙ ΤΩΝ ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ . . .  
ΔΡΟΣ ΤΥΧΑΜΕΝΕΟΣ ΕΙΠΕ ΠΡΟΞΕΝΟΝ ΗΜΕΝ . . . . .  
ΙΤΟΙΝ ΑΡΙΣΤΟΦΩΝ ΣΥΒΡΙΤΙΟΝ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΕΧΘΟΝΑ

Le commentaire rapproche cette inscription d'autres textes analogues trouvés dans le monde grec, particulièrement à Délos, et mentionnant les Scipions.

P. 231-240. M. Attilio Levi. Observations sur la loi agraire de 111 avant J.-C. (*C. I. L.*, I, 200), en réponse à l'article de Saumagne, *Rev. de philologie*, 1927.

P. 378-382. Margh. Guarducci. Inscription funéraire d'Aptère en Crète, du III<sup>e</sup> ou de IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., d'après la forme des lettres.

P. 383-387. M. Attilio Levi. Sur la *lex repetundarum* (*C. I. L.*, I<sup>2</sup>, 583); nouveaux compléments.

RIVISTA INDO-GRECO-ITALICA DI  
FILOLOGIA, LINGUA, ANTICHITA  
1929.

P. 145. F. Ribezzo. Nouvelle lecture du n° 4734 du *C. I. L.*, X.

SITZUNGSBERICHTE DER PREUS-  
SISCHEN AKADEMIE DER WIS-  
SENSCHAFTEN, 1928.

P. 3-20. M. von Wilamowitz-Moellendorff. Étude sur les deux poèmes médicaux de Marcellus de Side, trouvés au XVII<sup>e</sup> siècle sur la via Appia, dans le Triopion d'Hérode Atticus (*Inscr. graecae*, XIV, 1389).

P. 36-70. L. Wickert. Étude

d'un certain nombre d'inscriptions d'Ostie particulièrement importantes, découvertes depuis 1887.

Id., 1929.

P. 54-60. L. Wickert. Rapport sur un voyage épigraphique en Espagne, pour préparer la publication d'un *Supplementum Hispaniense* au *C. I. L.*, II.

SYRIA, 1928.

P. 101-109. F. Cumont. L'autel palmyrénien du Musée du Capitole (*C. I. L.*, VI, n° 710).

P. 110-113. Le P. Poidebard. Milliaire provenant de 'Amouda (*Thamaudi* de la Table de Peutinger), mutilé, au nom de Caracalla, sur la route d'Édesse à Nisibe.

Id., 1929.

P. 126-129. Le P. Moutherde. Rapport sur une mission épigraphique en Haute-Syrie, 1928; signale des textes nouveaux, qui seront publiés ultérieurement.

WIENER STUDIEN, XLVII, 1929.

P. 130-143. W. Kubitschek. *Spurius, Špurii filius, sine patre filius*: sur les noms donnés aux bâtards, à propos de l'inscription de la *familia Silvani* (*Ann. épigr.*, 1929, n° 161), et du diptyque de Karamis (*ibid.*, n° 13).

## 2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

J. ET A. ALQUIER. LE CHATTABA ET LES GROTTES A INSCRIPTIONS LATINES DU CHETTABA ET DU TAYA. Constantine, 1929.

Additions et corrections aux textes déjà connus. Un certain nombre de textes nouveaux, entre autres :

P. 84. Aïn-Foua.

132) IORA·LISRI·F·EQVE  
S·ALA PANNIORV  
M·I·SIGNIFER·NATIO  
NE·GOLAILVS·ANN  
///XXII H·S·E

P. 95. Aïn-Kerma.

133)  
Q V I N T V S M V C A T  
R A L I F E Q A L A E  
P A N N I O R V M I  
T V R L I C C A I O N I S A N  
N O R X X V N A T I O N E T H R A  
C V S M I L I T A X V I I H S E  
P O S I T S P I N V S M V C A C  
E N T I F E Q A L A E E I V S  
D E M H E R E S E I V S

CONCETTA BARINI. MONUMENTUM ANCYRANUM, RES GESTAE DIVI AUGUSTI. Milan, 1930.

Nouvelle édition des *Res Gestae*, en tenant compte des leçons données par le *Monumentum Antiochenum*; notes cri-

tiques sur le texte grec et le texte latin; commentaire historique développé.

AR. CALDERINI. AQUILEIA ROMANA, RICERCHE DI STORIA E DI EPIGRAFIA. Milan, 1930.

Étude minutieuse, de plus de 700 pages, sur l'histoire et les antiquités d'Aquilée. Grand usage des inscriptions, classées par catégories et commentées, textes dédiés aux différentes divinités, textes concernant les Augustales, les corps de troupes, le *portorium Aquileiense*, les tribus, l'ordre *decurionum* et les magistrats municipaux; observations sur l'onomastique. En appendice, relevé des mesures des *areae* funéraires et liste, par ordre alphabétique, des familles d'Aquilée.

M. CLERC. MASSALIA, HISTOIRE DE MARSEILLE DANS L'ANTIQUITÉ, II. Marseille, 1929.

Au livre VI<sup>e</sup>, *Marseille sous l'Empire romain*, utilise les inscriptions païennes et chrétiennes découvertes dans la ville ou la concernant; la plupart sont reproduites en fac-similé (en particulier, p. 404-411, l'inscription dite de Volusianus).



CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, t. XIV. SUPPLEMENTUM OSTIENSE. Berlin, 1930.

M. L. Wickert vient de donner un supplément aux inscriptions d'Ostie, qui forment la matière du XIV<sup>e</sup> volume du *Corpus*: 1132 textes ou fragments; abondants commentaires. Tables détaillées.

VASILE CHRISTESCU. VIATA ECONOMICA A DACIEI ROMANE. Pitesti, 1929.

Étude précise et documentée, d'après les inscriptions et les témoignages archéologiques, sur le développement économique de la Dacie à l'époque romaine. Insiste en particulier sur les mines d'or d'Alburnus Major, l'organisation des collèges professionnels, le *portorium Illyrici*, la présence de nombreux marchands orientaux, le développement des voies de communication.

VASILE CHRISTESCU. CATEVA OBSERVATIUNI ASUPRA UNEI INSCRIPTII ROMANE DIN DROBETA. Pitesti, 1929.

Le n° 1215 du *C. I. L.*, III, donné comme découvert à Apulum, n'est qu'une copie incomplète du n° 1583 = 8018, trouvé à Drobeta.

C. DAÎCOVICI. CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU SYNCRÉTISME RELIGIEUX A SARMIZEGETUSA (extrait de l'*Anuarul Institutului de Studii clasice*, Cluj, 1930).

Sept inscriptions récemment découvertes.

P. 3.

134) INVICTO  
DEO. SERA  
PIDI  
CAESIDIUS  
RESPEC  
PROC. AVG N  
ET APRONILLA  
EIVS

L. 5 : *Respec(tus)*. Le dédicant est probablement un *procurator Daciae Apulensis*.

P. 4.

135) IO M  
IVNONI MINERVAE  
DIIS CONSENTIBVS  
SALVTI FORTVNAE  
REDVCI APOLLINI  
DIANAE VICTRICI  
NEMESI MERCVRIO  
HERCVLI SOLI INVICTO  
AESCVLAPIO HYGIAE DIIS  
DEABVSQ IMMORTALIB  
P. AELIVS HAMMONIVS  
iVN PROC AVGG

Le dédicant, procureur de la *Dacia Apulensis* au temps des Philippes, est sans doute le fils de P. Aelius Hammonius, *procurator Aug. Mæsiae inferioris, praefectus classis Gordia-*

nae (*Arch. epigr. Mittheil.* VIII, 1884, p. 22, n° 61).

P. 5.

136) YΨICTΩ E  
Π Η Κ Ο Ω  
ΕΥΧΑΡΙCΤΟΥ  
CΑ ΑΝΕΘΗΚ  
ΑΙΛΙΑ ΚΑCΙΑ

P. 6.

137) \*I V N O N I  
R E G I N A E  
C . S E M P R O N  
V R B A N V S  
P R O C A G

*Ibid.*

138) F O R T V N A E  
D A C I A R  
C . S E M P R O N  
V R B A N V S  
P R O C A G

C. Sempronius Urbanus est mentionné dans deux autres inscriptions de Dacie (*C. I. L.*, III, n°s 1298 et 7918) et dans une inscription d'Ostie (*Ann. épigr.*, 1912, n° 240) qui lui donne, en 181 après J.-C., le titre de *s(ub) pr(aefectus) vigi-lum*.

P. 7.

139) D E A E C A E L E S T I  
S A C R V M  
L I B E R A L I S A V G  
N V E R N A A D I V T  
T A B V L V S L M

L. 4-5 : *adjut(or) tabul(a-riorum)*. — Sous le nom de la *Dea Caelestis*, c'est sans doute

Julia Domna qui est honorée. Cf. *Ann. épigr.*, 1913, n° 50 : inscription de même provenance, dédiée à la même divinité.

P. 8. Inscription mutilée qui contenait la mention d'un *tem(plum ?)* élevé par un *procurator*.

M. DUNAND. LA VOIE ROMAINE DU LEDJA, Paris, 1930. (Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, t. XIII, 2<sup>e</sup> partie).

P. 539. Au lieu dit Menara Henvu.

140) A  
A P  
U C B C  
ΑΥΔΙΟΥ ΚΑC  
CΙΟΥ ΥΠΑΤ  
ΚΟΥ ΤΟ ΞΟΑ  
N O N C Y N

Avidius Cassius, légat de Syrie sous Marc-Aurèle.

P. 542. Milliaire XIV. Deux inscriptions sur la même colonne.

141) S A R G E R M A X  
B R I T P O N T I F E X  
M A X T R I B P O T  
X I I I M P V I I  
C O S V P P V I A M  
A P H A E N A  
A E R I T T A R E  
S T I T V I M P X I I I  
I A C V R A N T  
E I V L S A T V  
R N I N O L E G A V G  
P P

Restituer en tête les noms de Commode, à cause de la mention de Julius Saturninus, légat en 185-186.

*imp. caes*  
 L. SEPTIMIUS  
 SEVERVS PERTI  
 MAX AVGVSTVS MAX TR  
 IB. POT IMP IIII COS II  
 P. P. VIAS ET MILIA  
 RIA PER MANILIUM  
 FVSCVM LEG AVGVSTI PR  
 PR PRAESIDEM PROVIN  
 CIAE SYRIAE PHOENICES  
 RENOVAVIT  
 XIIII  
 I Δ

Date : 194.

P. 546. Milliaire XI. Deux inscriptions, la seconde comme la précédente.

P. 547. Milliaire VIII. Deux inscriptions, l'une avec le nom de Manilius Fuscus, comme les précédentes, l'autre du temps de Dioclétien.

P. 549. Milliaire VII. Même inscription.

P. 551. Milliaire IV. Même inscription.

Donc en 194 la division de la Syrie en deux parties était un fait accompli.

LESLIE WEBBER JONES, THE  
 CULTS OF DACIA. Berkeley  
 (Californie), 1929.

Liste raisonnée des dieux et

déeses cités sur les inscriptions de Dacie.

FESTSCHRIFT W. JUDEICH.  
 Weimar, 1929.

P. 109-130. E. Diehl. Sur la façon de dater les anciennes inscriptions chrétiennes latines.

C. G. HAGSTRÖM. DE τῆς τέχνης  
 PROBLEMATI COLLEGIORUM SALUTARIUM. Stockholm, 1928.

Étude sur les *collegia salutaria*, en particulier d'après la *lex collegii Dianae et Antinoi* (C. I. L., XIV, n° 2112).

G. DE JERPHANION, MÉLANGES  
 D'ARCHÉOLOGIE ANATOLIENNE  
 (Mélanges de l'Université  
 Saint-Joseph, t. XIII). Bey-  
 routh, 1930.

P. 228 et suivantes. Inscriptions grecques et latines d'Angora. La plus grande partie sont déjà publiées. Lectures améliorées. Les suivantes sont inédites.

P. 231, n° 1.

142) ΚΥΡΙΑ ΙΣΙΔΙ  
 ΦΛ ΟΥΓΚΡΙΟΣ  
 ΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΣ  
 ΕΥΧΗΣ ΧΑΡΙΝ  
 ΑΝΕΣΤΗΣΑ

L. 2: Ουγκριος = Vicerius?

P. 242, n° 17.

- 143) ΝΕΣΡΙ ~~στρατηγ~~  
 ΟΥΝΤΟΣ ΚΑΙ ΗΓΟΥΜΕΝΟΥ ΤΗΣ Ε  
 ΠΑΡΧΕΙΑΣ ΤΙΤΟΥ ΛΙΚΙΝΝΙΟΥ ΜΟΥΧΕ  
 ΙΑΝΟΥ ΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ· ΕΠΙ· ΙΕΡΕΩΣ  
 ·ΚΑ ΤΕΡΤΥΛΛΟΥ ρ

P. 246, n° 21.

- 144) γ· ΙΟΥΛ· ΣΗΝΕ  
 ΚΙΩΝΑ  
 ΤΟΝ ΚΡΑΤΙΣΤΟΝ  
 ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ  
 ΤΩΝ· ΣΕΒΒΒ  
 ΠΡΑΞΑΝΤΑ ΚΕ  
 ΤΑ ΤΗΣ ΗΓΕΜΟΝΙΑΣ  
 ΜΕΡΗ· ΕΝΔΟΞΟΣ  
 ΤΟΝ ΑΓΝΟΤΑΤΟΝ  
 ΚΕ ΔΙΚΑΙΟΤΑΤΟΝ  
 ΑΥΡ ΠΩΛΙΩΝ  
 Β·Φ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ  
 ΠΑΤΡΩΝΑ

L. 12 : Β(ΕΝΕ)Φ(ΙΧΙ)ΑΡΙΟΣ)

P. 270, n° 45.

- 145) ΧΑΙΡΕΤΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑΙ  
 ΚΑΛΛΕΙΔΡΟΜΟΣ  
 ΑΣΕΙΑΝΟΣ  
*gladiateur*  
*sept* ΟΘΡ  
*couronnes* ΑΣΥΣ  
 ΕΝ ΣΤΑΔΙΟΙΣ  
 ΠΡΩΤΟΣ ΠΑΛΟΣ  
 ΡΗΤΙΑΡΙΩΝ  
 ΟΓΔΟΟΝ  
 ΠΥΠΤΕΥΩΝ ΜΥΡΩΝ  
 ΤΕΛΟΣ ΕΣΧΟΝ  
 ΟΥΔΕΙΣ ΓΑΡ ΘΗΝΤΩΝ  
 ΜΥΡΩΝ ΜΕΙΤΥΝ ΕΞΕΦ  
 ΥΓΕΝ

L. 3 : Ασειανος, originaire

d'Asie; l. 10 : Μυρων = Μοιρων  
 l. 13 : μειτυν = μιτον.

E. KORNEMANN. NEUE DOKU-  
 MENTE ZUM LAKONISCHEN  
 KAISERKULT (ABHANDLUN-  
 GEN DER SCHLESISCHEN  
 GESELLSCHAFT FÜR VATER-  
 LÄNDISCHE CULTUR, GEIS-  
 TERWISS. REIHE, 1). Breslau,  
 1929.

Étude approfondie sur les  
 inscriptions de Gythion repro-  
 duites dans l'Ann. épigr., 1929,  
 nos 99-100.

A. M. SCHNEIDER. REFRIGE-  
 RIUM NACH LITERARISCHEN  
 QUELLEN UND INSCHRIFTEN.  
 Fribourg-en-Brisgau, 1928.

Dissertation universitaire. Le  
 sens primitif de *refrigerium*  
 était : repos, et non : rafraî-  
 chissement.

J. SERRA VILARO. EXCAVA-  
 CIONES EN LA NECROPOLIS  
 ROMANO-CRISTIANA DE TAR-  
 RAGONA (MEMORIA N° 104  
 DE LA JUNTA SUPERIOR DE  
 EXCAVACIONES Y ANTIGUE-  
 DADES, 1929).

P. 92 et pl. L, 2.



146) D I V O  
VESPASIANO  
M • ACILIVS  
NYMPHODOTVS

P. 93 et pl. LI, 1.

147) L • R V F I D I O  
L • F • G A L  
I V L I O  
PRAEF • COHORT  
III VINDELICOR  
TRIBVNO • MILIT  
LEG • III • AVG  
L • R V F I D I V S  
POLLENTINVS  
F I L I O

P. 94 et pl. LII, 2.

148) M • B O M B I O  
R V S T I C O  
V • E • P A T R • P R O V  
A D V O C • F I S C I  
S A C R A R C Q G N  
H I S P • T R I V M  
O R D O • T A R R A C  
P A T R O N O O P T I M O  
S V M P T V M R E M I S I T  
M • A V R E L I V S • R O M A N V S  
O B P L V R I M A E I V S I N S E M E R I T A

P. 95 et pl. LIII, 1.

149) M V N N I A E  
L F  
SEVERAE NOVATI

FLAMINIC • PERPET  
CONCORDIAE AVG  
TARRACONENS  
D D  
NOVATIANVS FIL  
IMPENSAM REMISIT

P. 97 et pl. LIV, 2.

150) /  
DOMINAE sanctissimae  
*ulpiae severinae piissimae*  
AVG coniugi d. n.  
IMP • CAES l. domiti aureli  
*ani inv aug.* MATRI CAST  
ET SENATVS ET PATRIAE  
MASIDONIVS VERVS FAVEN  
TINVS V P A S T V D I S A V G N V M I  
N I M A I E S T A T I Q V E E O R V M  
D I C A T I S S I M V S

P. 98 et pl. LV, 1.

151)  
M • V A L • M • F • G A L • S E C V N D O  
L E G • VII • G • F E L •  
I T E M • L E G • III • A V G •  
I T E M • L E G • II T R A I A N  
I T E M • L E G • XIII • G E M  
V A L E R I E V V A N T H E S  
S A T V R N I N V S • E T  
G L A V C I L L A  
L I B • E T • H E R E D E S  
P A T R O N O  
B M

P. 101 et pl. LIX, 2.

- 152) C E I O N I A E • M A X I M A E Q V Æ  
 ET • A C H O R I S T A E L I B P L A V T I A E D I V I  
 V E R I • S O R O R I S A N I M A E S A N C T I S  
 S I M A E D V L C I S S I M A E I N N O C E N T I S S I M A E  
 5 A M T R I C I • C O M P A R I S C V M Q W I X I A N N I S  
 V I I M E V S • I • Q W E E T I P S N I X I T A N N I S X X X • M  
 X I D I E B V I I I Ø L • S E P A G G M L I B P O L Y B I V S C O M M  
 P R O C • C • P H C • C O N I V G I F I D E L I S S I M A E C A S T I S S I M A E

L. 7 et 8: peut-être *comm(en-* | *trensis)* *p(rovincia)* *H(ispa-*  
*tariensis)* *proc(uratoris)* *c(as-* | *niae)* *-e(terioris)*.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

# TABLES ANALYTIQUES

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

### 1<sup>o</sup> Table des périodiques et ouvrages cités.

#### A. — PÉRIODIQUES.

- |  |   |
|--|---|
| <p><i>Africa italiana</i>, 1929.</p> <p><i>American journal of archaeology</i>, 1929, p. 1 à 466.</p> <p><i>American journal of philology</i>, 1929.</p> <p><i>Annual of the British School at Athens</i>, XXVIII, 1926-1927.</p> <p><i>Anuarul comisiunii monumentelor istorie pentru Transilvania pe anul</i> 1929.</p> <p><i>The Antiquaries Journal</i>, 1929.</p> <p><i>Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde</i>, 1929.</p> <p><i>Aréthuse</i>, 1930.</p> <p><i>Bayerische Blätter für das Gymnasialwesen</i>, 1929, 1930.</p> <p><i>Boletín de la Real Accademia de la Historia</i>, XCIV, 1929, I.</p> <p><i>Bollettino di filologia classica</i>, XXXIII, 1926-1927, XXXV, 1928-1929.</p> <p><i>Bonner Jahrbücher</i>, CXXXIV, 1929.</p> <p><i>The British Museum Quarterly</i>, 1930.</p> <p><i>Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques</i>, 1927.</p> <p><i>Id.</i>, <i>Comptes rendus des séances</i>, 1929, novembre et décembre; 1930, janvier à juin.</p> <p><i>Bulletin de Correspondance hellénique</i>, 1928, depuis la p. 225; 1929, p. 1 à 316.</p> <p><i>Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe des Lettres</i>, 1929.</p> | <p><i>Bulletin de la Société des Antiquaires de France</i>, 1928, depuis la p. 225; 1929.</p> <p><i>Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale</i>, XXXI, 1930.</p> <p><i>Bulletin mensuel de la Société archéologique de Constantine</i>, 1929.</p> <p><i>Bullettino comunale di Roma</i>, LIV, 1926; LV, 1927.</p> <p><i>The Classical Journal</i>, 1928-1929.</p> <p><i>Classical Philology</i>, 1927.</p> <p><i>Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i>, 1929, depuis la p. 161; 1930, p. 1 à 192.</p> <p><i>Eos</i>, 1928, depuis la p. 557; 1929.</p> <p><i>Ephemeris Dacoromana</i>, IV, 1930.</p> <p><i>Eranos</i>, XXVII, 1929.</p> <p><i>Germania</i>, XIII, 1929, depuis la p. 173; 1930, p. 1 à 120.</p> <p><i>Hermes</i>, 1929, depuis la p. 167; 1930, p. 1 à 240.</p> <p><i>Jahrbuch des deutschen archaeologischen Instituts</i>, 1929.</p> <p><i>Id.</i>, <i>Archaeologischer Anzeiger</i>, 1929.</p> <p><i>Jahreshefte des österreichischen archaeologischen Instituts</i>, XXV, 1929, et <i>Beiblatt</i>; XXVI, 1930, <i>Beiblatt</i>, p. 1 à 176.</p> <p><i>Journal des Savants</i>, 1929, depuis la p. 383; 1930, p. 1 à 432.</p> <p><i>The Journal of Roman Studies</i>, 1928; 1929.</p> |
|--|---|

- Klio*, N. F., V, 1929.  
*Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome*, IX, 1929.  
*Memoirs of the American Academy in Rome*, VII, 1929.  
*Notizie degli Scavi di antichità*, 1929, depuis la p. 109.  
*Philologische Wochenschrift*, 1929; 1930, p. 1 à 704.  
*Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, LII, 1928-1929.  
*Rendiconti dell'Istituto lombardo*, 1929.  
*Revue archéologique*, 1929, II; 1930, I.  
*Revue biblique*, 1929.
- Revue celtique*, 1929.  
*Revue de philologie*, 1930.  
*Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1929.  
*Revue des Etudes anciennes*, 1929, depuis la p. 297; 1930, p. 1 à 192.  
*Revue des Etudes grecques*, 1929.  
*Revue historique*, 1930, I.  
*Rheinisches Museum*, 1929, depuis la p. 225.  
*Rivista di filologia*, 1929.  
*Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità*, 1928; 1929.  
*Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1928; 1929.  
*Syria*, 1928; 1929.  
*Wiener Studien*, XLVII, 1929.

## B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- J. et A. Alquier, *Le Chattaba et les grottes à inscriptions latines du Chattaba et du Taya*.  
 Concetta Barini, *Monumentum Ancyranum, Res gestae Divi Augusti*.  
 A. Calderini, *Aquileia romana*.  
 V. Christescu, *Viata economica a Daciei romane*.  
 V. Christescu, *Cateva observatiuni asupra unei iscriptii romane din Drobeta*.  
 M. Clerc, *Massalia*, II  
*Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIV, *Supplementum Ostiense*.  
 C. Daicovici, *Contribution à l'étude du syncrétisme religieux à Sarmizegetusa*.
- M. Dunand, *La voie romaine du Ledja. Festschrift W. Judeisch*.  
 C. G. Hagström, *De τῆς τέχνης problemate collegiorum salutarium*.  
 G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*.  
 L. W. Jones, *The cults of Dacia*.  
 E. Kornemann, *Neue Dokumente zum lakonischen Kaiserkult*.  
 A. M. Schneider, *Refrigerium nach literarischen Quellen und Inschriften*.  
 J. Serra Vilario, *Excavaciones en la necropolis romano-cristiana de Taragona*, II.

2<sup>e</sup> Table des provenances.

N.-B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

## I. Rome.

- Mausolée d'Auguste, 58.  
 Oppius, 57
- Sainte-Balbine, 68.  
 Théâtre de Marcellus (près du), 60, 61.  
 Via Nomentana, 69.



Via Ostiense, 70.

Via Po, 59.

Provenance incertaine, 63-67.

## II. Italie.

Bénévent, 121, 122.

Caverna delle Mosche (Carso), 127.

Florence, 119.

Pompei, 123-125.

Pouzzoles, 3.

Sepino, 120.

Tarente, 52.

## III. Péninsule ibérique.

Aibar (Navarre), 18.

Tarragone, 146-152.

## IV. Gaule.

Lyon, 71.

Orange, 51.

Saint-Laurent-du-Pont, 129.

Saintes, 128.

## V. Grande-Bretagne.

Birdoswald, 113, 114.

Bowes, 111.

Caerleon, 110.

Colchester, 116.

Londres, 112, 117.

*Vallum* d'Hadrien, 115.

## VI. Helvétie.

*Vindonissa*, 13-16.

## VII. Germanie.

Bonn, 19-36.

Eisenberg, 75.

Günsburg, 74.

Künzig, 73.

Mainhardt (près de), 76.

## VIII. Provinces danubiennes.

### 1. Norique.

Chatissa Kathch, 81.

### 2. Pannonie.

Freistritz, 83.

Lensdorf, 82, 82 bis.

Provenance incertaine, 37.

### 3. Dacie.

Alba Julia (*Apulum*), 5-9.

Castru (au nord de), 10.

Domnesti, 11.

*Sarmizegetusa*, 134-139.

Silistrie, 72.

Uroi, 12.

## IX. Grèce et îles.

Corinthe, 118.

Philippes, 48-50.

Stobi, 84.

Aptère, 131.

Gortyne, 62.

## X. Asie.

### 1. Ionie.

Didyme, 4.

Ephèse, 77-80, 85-87.

### 2. Galatie.

Ancyre, 107, 142-145.

Kara-Eyük, 108.

Yali-Baiyat, 109.

### 3. Syrie.

Voie du Ledja, 140, 141.

Provenance incertaine, 17.

### 4. Palestine.

Djerach (*Gerasa*), 89-106.

Nazareth, 130.

## XI. Afrique.

### 1. Egypte.

Medamoud, 53.

### 2. Tripolitaine.

Lebda (*Leptis magna*), 1, 2.

### 3. Tunisie.

Aïn-Fourna, 44.

Aïn-Lebda, 42.  
 Aïn-Tounga, 41.  
 El-Aroussa, 43.  
 Oued Kerma (au sud de l'), 45.

4. *Algérie.*

Aïn-Foua, 132.  
 Aïn-Kerma, 133.  
 Mechta-Sidi-Hassem, 47.

Richelieu, 55.  
 Sétif, 46.  
 Tébessa, 56, 126.  
 Tébessa (près de), 88.  
 Youks-les-Bains, 54.  
 Zana, 39, 40.

5. *Maroc.*

*Volubilis*, 38.

### 3<sup>e</sup> Table des Matières.

## I

### NOMS ET SURNOMS

M. Acilius Nymphodotus, 146.  
 Acte Juliae Augustae l., 66.  
 Adeudata, 88.  
 [A]diuta Valeri Attici l., 82 *bis*.  
 Adnamatius Dubitatus, 31.  
 Aegialus, 65.  
 Aegle Ti. Caesaris Aug. l., 66.  
 Aelia Cassia, 136.  
 Aelia Isidora, 53.  
 Aelia Olympias, 53.  
 Aelia Valentina, 5.  
 Aelius Aeticua, 10.  
 P. Aelius Antipater, 7, 8.  
 Aelius Genialis, 7.  
 P. Aelius Hammonius junior, 135.  
 Aelius Januarius, 12.  
 Aelius Julianus, 7.  
 Aelius Marus, 10.  
 Aemilius Aristides, 81.  
 Agraylus, 59.  
 P. Alfenus Senecio, 111, 113.  
 C. Allius Fuscianus, 102.  
 Allius Vestinus, 94.  
 Antonia Julia, 7.  
 L. Antonius Albus, 80.  
 M. Antonius Juvenis, 61.  
 C. Aponianus Sopatros, 108.  
 Aponius Longus, 198.  
 Apronilla, 134.  
 Sex. Apuleius Macer, 72.

Aris Aristonis Memoris f., 43.  
 Arria Tyche, 87.  
 Arruntius Atticus, 120.  
 C. Asper Sabinianus, 47.  
 L. Attidius Cornelianus, 100, 101.  
 Aur. Arpagius v. p., 114.  
 Aur. Artemas Moschionis f., 78.  
 M. Aur. Faustus Aug. lib., 96.  
 M. Aurelius Fl. Rufus, 97.  
 Aur. Gorgonius, 105.  
 Aur. Julianus, 106.  
 Aur. Polion, 144.  
 M. Aurelius Romanus, 148.  
 M. Aurelius Solon Solonis f., 104.  
 Aurunceius Mithridates, 78.  
 Avidius Cassius, 140.  
 Avilius Julianus, 113.  
 Belice, 14.  
 M. Bombius Rusticus v. e., 148.  
 Q. Caecilius Q. f. Qui. Latro, 41.  
 T. Caesernius Statius Quintius St-  
 tianus Memmius Macrinus, 39.  
 Caesidienus, 127.  
 Caesidius Respectus, 134.  
 Q. Caldinius Celsas, 21.  
 Callidromus, 145.  
 L. Calpurnius Proclus, 24, 27.  
 Capitulinus, 97.  
 P. Casca Longus, 123.  
 C. Cassius Longinus, 72.

- L. Cassius Longinus, 70.  
 Ceionia Maxima quae et Achorista,  
 lib. Plautiae Divi Veri sororis, 152.  
 Celsus, 3.  
 P. Cicereius Felix, 112.  
 Cl. Antonia Tatiana, 81.  
 M. C(laudius) Faustinus, 54.  
 Cl. Saecularis, 11.  
 Cl. Sosius, 12.  
 Claudius Symmachus, 86.  
 Cobrunius Divixtus, 76.  
 T. Coponius Tertius, 20.  
 Cn. Cn. f. Cornelius, 131.  
 P. Cornelius, 131  
 L. Cornelius Frontonianus, 78.  
 L. Cornelius Publii f. Scipio, 131.  
 L. Cornelius P. f. L. n. Scipio, 60.  
 P. Curtius Faustus, 87.  
 P. Curtius Nostimus, 87.  
 Dexius Longinus, 84.  
 Dionysius, 81.  
 Domitia Regina Calpurnii Procli, 27.  
 T. Domitius Perpetuus, 22.  
 Donatianus, 88.  
 Doritses Tarsi f., 89.  
 T. Egnatius Tyrannus, 112.  
 C. Ennius C. f. Vol. Marsus, 121.  
 Erastus, 118.  
 Eutactus lib., 86.  
 Eutyches, 65.  
 Eutyches Augg. lib., 95.  
 T. Fab. Damas, 78.  
 Q. Fabius Q. f. Q. n. Labeo, 60.  
 Fabius Maximus, v. c., 120.  
 Fabius Sabinus, 37.  
 Firmus, 92.  
 Flavia Papiana, 80.  
 Flavia Tiberina Cl. Stratonici, \*30.  
 T. Flavius Dionysii f., 98.  
 Flavius Apollinaris, 91.  
 Flavius Eumenes Claudianus, 102.  
 Flavius Geminus Catullinus, 88.  
 Flavius Martinus, 114.  
 Flavius Noricus, 115.  
 Flavius Uranius v. p., 120.  
 Flavius Vicerius Aphrodisius, 142.  
 Fortunata, 3.  
 C. Fulvius C. l. Eutyches, 67.  
 M. Fulvius M. f. Ser. n. Nobilior, 60.  
 C. Fulvius Pius, 67.  
 FuzaVictoris Senti f., 43.  
 Gaudentius, 68.  
 Q. Gavallianius Titus, 28.  
 Q. Geganius L. f. Sca., 119.  
 Gemellus Breuci f., 37.  
 Geminus Felix, 88.  
 Heuresis, 64.  
 Innulus, 88.  
 Iora Lisri f., 132.  
 Julia Candida Iulii Flavii f., 23.  
 Q. Julius Agelaus, 32.  
 M. Julius Augustae l. Cnismus, 66.  
 C. Julius Faventinus, 74.  
 Ti. Julius Frugi, 61.  
 C. Julius Proculeianus, 26.  
 Julius Saturninus, 141.  
 C. Julius Senecio, 144.  
 L. Julius Senis, 117.  
 C. Julius Valens, 6.  
 Justus, 13.  
 Leucerinis, 17  
 Liberalis Aug. verna, 139.  
 Liccaio, 133  
 T. Licinnius Mucianus, 143  
 Livia M. l. Helpis, 66.  
 M. Lollius Priscus, 82.  
 Lupulus, 35.  
 Maecius Laetus, 94.  
 Sex. Magius Rufus, 72.  
 Manilius Fuscus, 141.  
 L. Marcus Aemilius, 131.  
 Martius Aug. lib., 128.  
 Masidonius Verus Faventinus v. p.,  
 150.  
 Maturinius Victor, 33.  
 Meletenis (*g'n.*), 32.  
 Memmia Prisca, 82.  
 Merulina, 69.  
 M. Milonius Verus Junianus, 72.  
 Q. Mofius Evhemerus, 50.  
 Montana, 63.  
 Q. Mucius Beronicianus, 63.  
 Q. Mucius Montanus, 63.  
 Munnia L. f. Severa Novati, 149.  
 Naeratius Constantius, 120.  
 Novatianus, 149.  
 L. Novius Crispinus Martialis Sa-  
 turninus, 40.

Numa, 15.  
 L. Numerius Lupus, 72.  
 Onesimus, 8.  
 Otacilia Severa, 128.  
 Pacatus v. c., 44.  
 Flavius Petasius v. p., 2.  
 Q. Philippicus, 107.  
 Philumena, 95.  
 A. Platorius Nepos, 37.  
 Pompeius Falco, 37.  
 M. Pompeius Potens, 29.  
 C. Ponticienus M. f. Fab., 38.  
 Postumus, 127.  
 Priminus Juxtinus, 33.  
 Prisca, 64.  
 Priscianus, 11.  
 Priscus Caes. s., 64.  
 Quintus Mucrali f., 133.  
 Romesta Rescenti f. Spiurus, 72.  
 C. Rubellius Blandus, 62.  
 L. Rufidius L. f. Gal. Julius, 147.  
 L. Rufidius Pollentinus, 147.  
 M. Sabinius Victor, 26.  
 Satricanus, 13.  
 Saturninus Glevi f., 116.  
 Secundinus, 16.  
 Secundus, 66.  
 L. Sempronius Geminus, 18.  
 C. Sempronius Urbanus, 137, 138.  
 Septimius Mucianus, 33.  
 L. Sept. Augg. nn. lib. Polybius, 152.  
 Serbunis (*gén.*), 88.  
 L. Servaeus Sabinus, 109.  
 Silvanus Quintus, 75.

Silvinus Secundus, 33.  
 Solon qui et Paulinus, 99.  
 Spinus Mucacanti f., 133.  
 C. Tauricius Verus, 25.  
 Terentius, 89.  
 Galeo Tettiennus Severus Ti. Caepoi  
 Hispo, 77.  
 M. Titinius Macer, 72.  
 L. Titonius Suavis, 48, 49.  
 C. Tomius, 127.  
 Torquatus, 3.  
 M. Tullius Luca, 42.  
 L. Ulpus Cerealis, 101.  
 Ulpus Helis Aug. lib., 93.  
 M. Ulpus Respectus, 5.  
 C. Umbricius C. f. Scapt. Melior, 52.  
 Valeria Glaucilla, 151.  
 M. Valerius Bacinus, 127.  
 Valerius Euvanthès, 151.  
 M. Valerius Firmus, 72.  
 Valerius Saturninus, 151.  
 M. Val. M. f. Gal. Secundus, 151.  
 L. Valerius Valens, 107.  
 L. Valerius Volsenus, 72.  
 P. Vedius P. f. Cyren. Antonius, 80.  
 Verecundus Tertius, 33.  
 Verinus, 35.  
 Verus, 116.  
 C. Vesperius, 90.  
 Vettia A. f., 119.  
 Q. Vettius Severus, 19.  
 Vibia C. f. Tertulla, 119.  
 Vibius Fortunatus, 83.  
 Ziemices, 90.

## II

## DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Artemis, 78.  
 Artemis Ephesia, 80.  
 Atargatis domina, 17.  
 Caelestis dea, 139.  
 Diana, 91.  
 Diana Augusta, 5.  
 Faunus Augustus, 54.  
 Fortuna Daciarum, 138.

Genius Imperatoris, 61.  
 Genius L. Aur. Commodi Caes., 61.  
 Gontia, 74.  
 Inferni\*dei Platon et Proserpina, 32.  
 Isis, 142.  
 Isis Regina, 49, 50.  
 Juno Regina, 137.  
 Jupiter Optimus Maximus, 11, 18, 76.



Jupiter Optimus Maximus Conser- vator, 8.	invictus, Aesculapius Hygia, dei deaque immortales, 135.
Jupiter Optimus Maximus Depul- sor, 83.	Leto dea, 53.
Jupiter Optimus Maximus et Juno Regina, 75.	Liber, 84.
Jupiter Optimus Maximus et Mi- nerva, 10.	Mars, 12, 82.
Jupiter Optimus Maximus et Genius loci Tutela, 33.	Matres Numidae, 36.
Jupiter Optimus Maximus, Liber pater, Mercurius pater, 9.	Matronae Aufaniae, 19-30
Jupiter Optimus Maximus Custos, Juno, Minerva, ceteri dei deaque, 7.	Mercurius Augustus, 42.
Jupiter Optimus Maximus, Juno, Minerva, Dii consentes, Salus, For- tana redux, Apollo, Diana victrix, Nemesis, Mercurius, Hercules, Sol	Mercurius Gebrinius, 31.
	Nemesis Regina, 6.
	Parcae, 65.
	Serapis invictus deus, 134.
	Silvanus, 82 <i>bis</i> , 129.
	Silvanus domesticus et Mercurius, 12
	Ἵψιστος ἐπὶ χοῦς, 136.
	Vertunus, 61.
	Victoria, 55.
	Ζεὺς, Κρόνος καὶ Οὐρανία, 104.

### III

#### PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° <i>Sacerdotes païens.</i>	Sacerdos arae Augustae, 8.
Antistes, 6.	Sacerdos Isidis, 48, 49.
Ἀρχιερεὺς, 4.	2° <i>Particularités du culte païen.</i>
Flamen coloniae, 10.	Actes des Arvales (fragment de l'année 176 p. C.), 61.
Flamen perpetuus, 88.	Ara, 104.
Flaminica perpetua Concordiae Aug. Tarraconensis, 149.	Olympica, 125.
Γουνασιάρχης, 4.	3° <i>Antiquités chrétiennes.</i>
Haruspex, 6, 119.	Inscriptions chrétiennes, 68, 69.
Haruspex Caesarum, 52.	
Quindecemvir sacris faciundis, 70.	

### IV

#### NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aetoli, 60.	Arabia provincia, 97.
Apulam ( <i>colonia, duumviralis, decu- riones</i> ), 7.	Arelatenses Sextani, 70.
— ( <i>flamen</i> ), 10.	Arna, 57.
— ( <i>haruspex</i> ), 6.	Asia, 4, 60, 78.
	Asianus, 145.

Augusta Taurinorum, 16.  
 Aveia, 57.  
 Bessus, 72.  
 Britannia, 37.  
 Capua, 57.  
 Carteia, 57.  
 Cephallenia, 60.  
 Clusium, 57.  
 C(olonia) C(laudia) A(ra) A(grip-  
 pina) (*quaestor*), 19.  
 Cremona, 57.  
 Cyrenae, 80.  
 Ephésii, 83.  
 Ephesiorum civitas, 78, 80.  
 Ephesiorum senatus et populus, 77.  
 Ephesus (*porta Magnetica*), 81.  
 Falerium, 57.  
 Golailus, 132.  
 Gortynii, 62.  
 Ionia, 4.  
 Laus Pompeia, 57.  
 Lepcimagnensis civitas (*ordo, popu-  
 lus, Forum novum Severianum*), 2.  
 Lugudunensis, 128.  
 Mantua, 57.  
 Miletus, 4.  
 Noricus civis, 20.

Nucerini Apuli et Spoletini (*curator*),  
 79.  
 Pannonius, 37.  
 Parma, 57.  
 Phœna, 141,  
 Philippiensis colonia Julia Augusta,  
 50.  
 Roma, 57.  
 Roma (*ad Minervam*), 116.  
 — (*in Capitolio in aedem Opis*), 72.  
 — (*in muro post templum Divi  
 Augusti ad Minervam*), 37.  
 — (*post templum divi Augusti*), 16.  
 Romani, 85.  
 Saepinates et Bovianenses (*patro-  
 nus*), 120.  
 Saepinatum civitas (*patronus*), 120.  
 Σαουαθεύς, 107.  
 Sitifensis, 46.  
 Syria Phœnices (*praeses*), 141.  
 Tarraconensium ordo, 148.  
 Thracus, 133.  
 Ticinum, 57.  
 Vartaniense castellum, 47.  
 Via Appia, 122.  
 Zugul castellum (*respublica*), 55.

## V

## EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Ti. Claudius Caesar Aug. Germanicus  
 pont. max. trib. pot. X, imp. XX,  
 censor, cos., 72.  
 Νέρων Κλαύδιος Καίσαρ Σεβαστὸς  
 Γερμανικὸς ὁ αὐτοκράτωρ καὶ Ἰουλίᾱ  
 Ἀγριππείνη Σεβαστὴ ἡ μήτηρ  
 αὐτοῦ καὶ Ὀκταούια ἡ γυνὴ τοῦ  
 αὐτοκράτορος, 85.  
 Divus Vespasianus, 146.  
 Imp. Caes. Vespasianus Aug., Imp.  
 T. Caes. Vespasiani Aug. f., 126.  
 Imp. T. Caesar Divi Vespasiani f.  
 Vespasianus Aug. pont. max. trib.

pot. IX imp. XV, cos. VIII p. p.  
 86.  
 Imp. *Domitianus* Aug. *Germanicus*  
 totaque domus ejus, 98.  
 Imp. Nerva Caesar Aug. Germanicus  
 pont. max. trib. pot. III, imp. II,  
 cos. III, p. p., 58  
 Imp. Caes. Divi Nervae f. Nerva  
 Traianus Aug. Ger. pont. max.  
 trib. pot. p. p. cos. III, 110.  
 [Imp. Caes. Divi Traiani Parthi]ci  
 f. [Divi Nervae] nep. Traianus  
 Hadrianus Aug. pont. max. trib.  
 pot., cos. II, 77.

- Imp. Caesar Divi Traiani Parthici f. Divi Nervae n. Traianus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. VI, cos. III, procos., 37.
- Imp. Caes. Divi Traiani Parthiei f. Divi Nervae nep. Traianus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. VII cos. III, 122.
- Imp. Caes. Divi Traiani f. Divi Nervae n. Traianus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. XIV, cos. III, p. p., 99.
- Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius domusque ejus, 80.
- Imp. Caes. Divi Hadriani f. Divi Traiani Parthici n. Divi Nervae pronep. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius pont. max. trib. pot. III, cos. III, p. p., 39.
- Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius Divi Hadriani f. Divi Traiani Parthici nep. Divi Nervae pronep., pont. max., trib. pot. XII, cos. III, p. p., 40.
- Imp. Caes. L. Septimius Severus Pertinax Aug. pont. max. trib. pot., imp. IV, cos. II, p. p., 141.
- [Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arabicus Adiabenicus Parthicus maximus Britan]nicus maximus p[ontifex maximus] tribuniciae potestatis decem [e]t oct[ies] imperator duo]decies cos. [ter pat]er patriae procos., 1.
- Imp. Caes. L. Sept. Severus Pius Pert. et M. Aur. Antoninus Augg. et *P. Sept. Geta Caes.*, 113.
- Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Arab. Adiab. Part. max. et M. Aur. Antoninus Pius Augg. et *P. Sept. Geta Caes.*, 111.
- Imp. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arabicus Adiabenicus Parthicus max. et M. Aurelius Antoninus et *P. Septimius Geta filii ejus Augg.*, 103.
- Imp. Caes. M. Antoninus Pius Felix Aug. p. p., 47.
- Imp[p.] C[a]es. Divi Septimi Severi Pii Arabi[ci] Adiabenic[i] Parthici] maxim[i] Britannici maximi f. Divi M. Anto[ni]ni G[ermani]ci Sarmatici nepos Divi [Antonini Pii prone]po[s] divi] Hadriani a[b]nepos Divi Traiani Part]hic[i] et D]ivi Nervae a[d]nepos M. Aurelius Antoninus Pius Aug. [Parth-icus] m[a]x. B[ritannicus] max. Ge]rm[anicus] max.] po[ntifex] max. trib. pot. XIX imp. III cos. IV pat]er pa[triae] [procos.], 1.
- D. n. Imp. Caes. *M. Aurelius Severus Alexander* Invictus Pius Felix Aug. Divi magni Antonini Pii f. Divi Severi Pii nep., 55.
- Imp. Caes. M. Ant. Gordianus Aug., 78.
- D. n. [Imp. Caes. Gallienus] Pius Felix Aug. pont. ma[x. Germ.] max trib. pot. VIII, cos. IV, p. p. [pro]cos., [et Cornelia Salonina] Aug. conjux d. n. totaque divina domus eorum, 42.
- Dd. n.n. Diocletianus et Maximianus invicti Augg. et Constantius et Maximianus nob. Caesares, 114.
- Imp. Caes. Fl. Val. Constantius, 105.
- Imp. Caes. Flavius Claudius Constantius Pius nob. Caes. Divi Constanti Pii Aug. nep., 71.
- D. n. Valentinianus, 56.
- Ddd. nnn. Flavii, 44.
- 2<sup>o</sup> Personnages de la famille impériale.
- Domina sanctissima *Ulpia Severina piissima Aug. conjux d. n. Imp. Caes. L. Domitii Aureliani Invicti Aug.*, mater castr. et senatus et patriae, 150.
- 3<sup>o</sup> Rois étrangers.
- Antiochus, 60.
- Gintabundus, 88.

## VI

## POUVOIRS PUBLICS

1<sup>o</sup> *Consulats.*

- M. Asinio Marcello M. Acilio Aviola  
cos. (54 p. C.), 72.  
Maximo... one cos. (vers. 90 p. C.), 16.  
Imp. Caes. Traiano Adriano Aug.  
III et P. Dasumio Rustico cos.  
(119 p. C.), 84.  
Ti. Julio Capitone L. Vitrasio Fla-  
minio cos. (122 p. C.), 37.  
Commodo cos. (135 p. C.), 57.  
Pontiano cos. (136 p. C.), 57.  
Censore iterum et Lepido cos. (vers  
160 p. C.), 35.  
Macrino et Celso cos. (164 p. C.), 19.  
Fabio Cilone II et Annio Libone cos.  
(204 p. C.), 81.  
Duobus Aspris cos. (212 p. C.), 28.  
D. n. Severo iterum et Marcello cos.  
(226 p. C.), 33.  
Maximo et Paterno cos. (233 p. C.),  
25.  
Flavio Stilicone v. c. consule (400  
p. C.), 69.  
Severo et Flavio cos. (date indéter-  
minée), 116.

2<sup>o</sup> *Fonctions supérieures.*

- A studiis, 150.  
Consul, 70, 100, 101, 102, 113.  
Consul designatus, 39, 40.  
Consularis, 56, 140.  
Equites romani, 97.  
Equo publico, 7.  
Laticlavus, 4.  
Legatus Aug. pro praetore, 100, 141.  
Legatus Augg. pr. pr., 111.  
Legatus pro praetore, 39.

- Legatus pro praetore Ti. Caesaris  
Aug., 70.  
Praeses, 2, 114.  
Proconsul, 44, 60, 77, 80.  
Rector provinciae, 120.  
Triumvir capitalis, 79.

3<sup>o</sup> *Fonctions inférieures.*

- Augustae liberta, 66.  
Augustae libertus, 66.  
Augusti libertus, 93, 96, 128.  
Augusti verna, 139.  
Augustorum libertus, 95.  
Procu[rator], 47.  
Procurator Aug., 94, 134, 137, 138.  
Procurator Augg., 135.  
Procurator Auggg., 144.  
Servus Caes., 64.

4<sup>o</sup> *Fonctions financières.*

- Actor vicesimae libertatis, 87.  
Adjutor tabularii, 95.  
Adjutor tabulariorum, 139.  
Advocatus fisci, 94.  
Advocatus fisci sacrarum cognitio-  
num Hispaniarum trium, 148.  
Comm(entariensis) proc(uratoris) c(as-  
trens)is ? pr(ovincia) H(ispania) e  
c(iterioris), 152.  
Conductor pascui et salinarum, 10.  
Conductor XXXX Galliarum et  
portus Lirensis, 29.  
Procurator provinciarum Asiae et  
Lyciae, 86.  
Procurator rationis urbanae Vobul-  
tarenis, 96.  
Τὸ τελώνιον τῆς Ἰχθυαῖς, 85.



## VII

## CORPS DE TROUPES

1<sup>o</sup> Légions.

- Leg. I Italica (*centurio*), 74.  
 Leg. I Minervia Pia Felix (*centuriones*), 22, 23.  
 — (*immunis*), 31.  
 — (*legatus Augusti*), 24, 27, 30.  
 — (*veteranus*), 32.  
 Leg. II Aug., 110.  
 Leg. II Traiana (*miles*), 151.  
 Leg. III Aug. (*centurio*), 109.  
 — (*legatus Aug. pr. pr.*), 40, 151.  
 — (*miles*), 151.  
 — (*tribunus militum*), 147.  
 Leg. III Cyrenaica (*miles*), 91.  
 Leg. III Cyrenaica Antoniniana (*centurio*), 97.  
 Leg. IV Scythica (*eques*), 17.  
 Leg. VI (*beneficiarius*), 35.  
 Leg. VI. Victrix (*centurio*), 109.  
 Leg. VII Gemina Felix (*miles*), 151.  
 Leg. VIII Hispana (*centurio*), 109.  
 Leg. X Pia Fidelis (*tribunus militum*), 92.  
 Leg. XIV Gemina (*miles*), 151.

2<sup>o</sup> Ailes.

- Ala... (*veteranus*, δεξαδρχός), 98.  
 Ala Agrippiana Miniata, 37.  
 Ala II Asturum, 37.  
 Ala Augusta Gallorum, 37.  
 Ala I Bosporanorum (*praefectus*), 12.  
 Ala Colanorum (δεξαδρχός), 108.  
 Ala Gallorum, 37.  
 Ala Gallorum et Thraecum Antiana (*praefectus*, *eques*), 72.  
 Ala veterana Gallorum et Thraecum, 72.  
 Ala Gallorum Petriana milliaria civium Romanorum, 37.  
 Ala Gallorum Picentiana, 37.  
 Ala Gallorum Sebosiana, 37.

- Ala I Hispanorum Asturum, 37.  
 Ala I Pannoniorum (*eques*, *signifer*), 132.  
 — (*eques*, *turma*), 133.  
 Ala I Pannoniorum Sabiniana, 37.  
 Ala I Pannoniorum Tampiana (*praefectus*, *ex sesquiplicario*), 37.  
 Ala Siliana (*praefectus*), 92.  
 Ala Thracum Aug. (*equites*, *turma*), 89, 90.  
 Ala Thracum classiana civium Romanorum, 37.  
 Ala I Tungrorum, 37.  
 Ala Vettonum Hispanorum civium Romanorum, 37.

3<sup>o</sup> Cohortes.

- Coh. IX (*centuria*), 115.  
 Coh. I Afrorum civium Romanorum, 37.  
 Coh. I Aquitanorum, 37.  
 Coh. II Asturum, 37.  
 Coh. I Batavorum, 37.  
 Coh. III Bracarorum, 37.  
 Coh. IV Breucorum, 37.  
 Coh. I Ulpia Traiana Cugernorum, civium Romanorum, 37.  
 Coh. I Aug. Cyrenaica (*miles*), 107.  
 Coh. I Betasiorum, 37.  
 Coh. I Celtiberorum, 37.  
 Coh. I Delmatarum, 37.  
 Coh. II Delmatarum, 37.  
 Coh. IV Delmatarum, 37.  
 Coh. I Aelia Dacica (*tribunus*), 113.  
 Coh. I Frisiavonum, 37.  
 Coh. I Gallorum, 37.  
 Coh. IV Gallorum, 37.  
 Coh. V Gallorum, 37.  
 Coh. I Nervia Germanorum milliaria, 37.  
 Coh. I Hamiorum Sagittariorum, 37.

Coh. I Hispanorum, 37.  
 Coh. I Lingonum, 37.  
 Coh. II Lingonum, 37.  
 Coh. III Lingonum, 37.  
 Coh. I Menapiorum, 37.  
 Coh. I Morinorum, 37.  
 Coh. II Nerviorum, 37.  
 Coh. III Nerviorum, 37.  
 Coh. II Nerviorum, 37.  
 Coh. V Raetorum, 37.  
 Coh. I Sunucorum, 37.  
 Coh. I Thracum, 37.  
 Coh. I Thracum equitata, 111.  
 Coh. II Thracum, 37.  
 Coh. III Thracum civium Romanorum (briques), 73.  
 Coh. VII Thracum, 37.  
 Coh. I Tungrorum, 37.  
 Coh. I Vangionum milliaria, 37.  
 Coh. I Fida Vardulorum milliaria (*praefectus*), 115.  
 Coh. I Fida Vardulorum milliaria civium Romanorum, 37.  
 Coh. II Vasconum civium Romanorum, 37.  
 Coh. IV Vindellicorum (*praefectus*), 147.  
 Coh. Aug. Vocontiorum civium Romanorum, 37.  
 Coh. XXVI Voluntariorum (*tribunus*), 92.

#### 4° Garnison de Rome.

Cohortes praetoriae, 16.  
 Ex praetoriano, 84.

#### 5° Flotte.

Classis praetoria Misenatium (*trierarchus*), 3.  
 — (*miles duplarius*), 63.  
 Navarchus, 72.

#### 6° Grades et emplois.

A militis, 106.  
 Beneficiarius, 35, 144.  
 Beneficiarius consularis, 11, 25, 26.  
 Beneficiarius legati, 33.  
 Beneficiarius proconsulis, 33.  
 Centuria, 13, 15, 127, 129.  
 Centurio, 72, 114.  
 Curator (cohortis?), 107.  
 Custos armorum, 35.  
 Ex stratore consularis, 5.  
 Immunis figlinae, 33.  
 Immunis consularis, 35.  
 Missicius, 72.  
 Optio, 34, 76.  
 Optio tabellarius, 93.  
 Praefectus, 79.  
 Praefectus fabrum, 121.  
 Praepositus cohorti (?), 114.  
 Signifer, 33.  
 Tribunus, 72.  
 Tribunus militum, 121.  
 Veteranus, 84.

#### 7° Particularités.

Collega, 11.  
 Diplômes militaires, 16, 37, 72, 116.  
 Liste militaire, 57.  
 Marques de briques militaires, 73.

## VIII

### ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Adlectus in ordine decurionum, 3.  
 Aedilitas, 118.  
 Βουλευτής τῶν πρώτων, 104.  
 Curator reipublicae, 79.  
 Decuriones, 7.  
 Duumvir, 3.

Duumvir jure dicundo, 121.  
 Duumvir quinquennalis, 121.  
 Duumviralis, 7.  
 Λογιστής, 106.  
 Μητρόπολις Ἀσίας, 78, 80.  
 Ordo, 2.

Patronus, 70, 106, 148.  
 Patronus municipii, 40, 52, 121.  
 Patronus provinciae, 148.  
 Praefectus jure dicundo, 121.

Praetor, 46.  
 Quaestor coloniae, 19.  
 Quattuorvir quinquennalis, 121.  
 Sexvir, 119.

## IX

### COLLÈGES

Ἀλγείας καὶ ὀψαριόπῳλαι, 85.  
 Matronae stolatae, naviculariae et

mercatrices maris Erythraei, 53.

## X

### PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Acte de vente de l'époque vandale, 88.  
 Actor, 8, 67.  
 Annucula, 64.  
 Arcus, 42, 56.  
 Balneum, 14, 114.  
 Basis, 49.  
 Borne cadastrale, 45.  
 Bornes milliaires, 71, 122, 141.  
 Cachet d'oculiste, 117.  
 Civitate donatus, 41.  
 Crocotes ad aspritudinem, 117.  
 Épitaphe métrique, 59.  
 Fastes triomphaux (fragment des années 189-187 a. C.), 60.  
 Gradus (escalier rupestre), 48.  
 Inscription cadastrale, 51.  
 Inscriptions en cursive, 13-15, 88, 124, 125.  
 Inscriptions graffites, 124, 125.  
 Inscription sur plaque de plomb, 112.  
 Inscription sur saumon de plomb, 38.

Inscriptions sur tablettes de cire, 13-15.  
 Inscription sur un casque, 127.  
 Jus liberorum, 81.  
 Kalendae Neroniae, 125.  
 Mancianae Culturae, 88.  
 Medicus, 50.  
 Mensa, 49.  
 Miliaria, 141.  
 Nonae Neronis, 124.  
 Paries frontalis signinus, 42.  
 Patronus, 144, 151.  
 Porticus, 46.  
 Praetorium, 114.  
 Rescrit impérial sur la violation de sépulture, 130.  
 Statua, 2, 109.  
 Subsellia, 50.  
 Tabula lusoria, 68.  
 Tribunal, 120.  
 Victoires aux jeux de gladiateurs, 145.





# TABLES

## DU TOME XXXII DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
La Victoria Augusti et les Auspices de Tibère, par Jean GAGÉ . . . . .	1
Le viol rituel chez les Romains, par René LUGAND . . . . .	36
Autour du Fuseau d'Ananké, par Pierre-Maxime SCHUHL . . . . .	58
Sur le sens des parodies de thèmes héroïques dans la peinture des vases du Cabirion thébain, par E. LAPALUS. . . . .	65
Les origines de l'iconographie irlandaise, par Françoise HENRY . . . . .	89
L'inscription de Bealin, par Françoise HENRY . . . . .	100
Recherches sur la chronologie évangélique, par Robert EISLER . . . . .	116
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions</i> . . . . .	127
<i>Variétés</i> : La collection P. du Chatellier au Musée de Saint-Germain. — La Gaule romaine, ancêtre de la France d'aujourd'hui. — Figures du Christ. — Monts et merveilles. — Un nouveau livre sur les peintures murales de Pompéi. — Arménie et Géorgie . . . . .	140
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Friedrich von Duhn. — V. Bar- thold. — Max Ebert. — Augustin Fitzgerald. — Basile Leonardos. — Eduard Meyer. — H. St. J. Thackeray. — Hommage à saint Augustin. — Hommage au professeur Th. Zielinski. — Olivier Voutier. — L'Académie américaine de Rome. — Genava. — A propos du bâton en bois de renne de Lortet. — Une architecture nouvelle en Égypte. — Haches polies en Égypte. — La tombe d'un grand prêtre à Gizeh. — <i>Tymbôruchia</i> égypt- tienne. — Le prix du papyrus dans l'antiquité. — L'exposition des trou- vailles d'Ur. — Un temple cananéen à Kiriath Sefer. — A Jéricho. — Le Musée archéologique de Palestine. — L'art de la Perse à la Royal Aca- demy. — Le culte du serpent à Cnossos. — Les tombes royales de Mycènes. — La question d'Ithaque. — Une controverse sur Homère. — Fouilles à l'Héraion (Corinthe). — La caryatide de l'Erechtheion. — L'Aphrodite (?) de Satala. — Une nouvelle Aphrodite de Rhodes. — Un manifeste en faveur de l'art romain. — Une épée d'apparat italique. — A Pompéi. — La bataille de Cannes. — A Saint-Bertrand-de-Comminges. — Découvertes à Cologne. — Des bains dans un fort romain. — Un Centaure à retrouver. — La chevauchée de Phyllis. — Saint Denis céphalophore. — L'Epinomis de Platon. — Byzantion. — La « Byzantine » de Bruxelles. — En Transylvanie. — Une Revue d'art ukrainienne. — La civilisation primitive en Rhodésie. — Le trésor des Guelfes. — Au British Museum. — Le Psautier Luttrell et les Heures de Bedford. — Au Musée de Boston. — La collection Gustave Dreyfus. — Droits sur les faux. . . . .	167
<i>Bibliographie</i> : Bibliothek WARBURG. — Nils AÖBERG. — René DUSSAUD. — H.-C. BUTLER, FR.-A. NORRIS, E.-R. STÖEVER. — E. BOISACQ. — Louis SÉCHAN.	

— ALOIS GOTSMICH. — Édouard HERRIOT. — O. BRONEER. — J.-G. O'NEILL.	
— ERICH BOEHRINGER. — H. PHILIPPART. — ERWIN PANOFKY. — LÉON HOMO.	
— LUIGIA ACHILLEA STELLA. — SIR THEMISTOCLES ZAMMIT. — G.-E. RIZZO.	
— G. M. RUSHFORTH. — AMEDEO MAIURI. — LUISA BANTI. — D. KRENCKER,	
E. KRUGER, H. LEHMANN et H. WACHTLER. — THOMAS MAY. — C. F. C. HAWKES,	
J. N. L. MYRES et C. G. STEVENS. — P. BOSCH GIMPERA. — MARIO CARDOZO.	
— Recherches des antiquités dans le nord de l'Afrique. — SIR ARTHUR EVANS.	
— A. MERLIN et L. POINSSOT. — LUIS POINSSOT. — COMMANDANT BÉNARD LE PONTOIS.	
— F.-A. SCHAEFFER. — ROBERT D. SCOTT. — A.-B. ARTZICKOVSKY. — IVAN STCHOUKINE.	
— PHILIPPE STERN. — JOAQUIM BENSAUDE. — ACHILLE CARLIER. — A. de LABORDE.	
— CARLO ANTI. — O. SIRÉN. — BERNHARD SCHWEITZER. — LOUIS HOURTICQ.	
— ROBERT STHAL. — P.-L. COUCHOUD. — MAURICE LEENHARDT.	185
— ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE . . .	
Villages pré-romains de la Péninsule ibérique, par R. LANTIER et l'abbé H. BREUIL . . .	209
Le Bas-Relief n° 26 du musée de Mariemont, par H. LÉVY-BRUHL . . .	215
Ni Flémalle ni Falin, par S. REINACH . . .	222
Guerriers et gladiateurs Samnites, par P. COUISSIN . . .	235
Bulletin de l'Académie des Inscriptions . . .	280
Variétés : Un dimanche à l'Athos. — Le galop dans l'Art. — Encore le texte slave de Josèphe. . . . .	292
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Maurice Prou. — Lewis Evans.	
— Sir Hermann Gollancz. — H. R. Hall. — A. S. Way. — Marc Rosenberg.	
— Le Déluge babylonien. — Que faire des trouvailles de Palestine ? — Écritures nouvelles.	
— Fausses statuettes quaternaires. — La question d'Ithaque. — Les stèles de Glanum.	
— Fouilles de Vinca. — En Transylvanie. — Le cavalier de Madara. — Les ruines de Stobi.	
— A Pompéi. — Les invasions du III <sup>e</sup> siècle. — Nouvelles études sur le costume antique.	
— Au palais des Papes. — Les « Mound-builders ». — Nouvelles études sur le manuscrit du Roland à Oxford.	
— Art et poésie au XIV <sup>e</sup> siècle. — Incunables. — Pour l'histoire de l'exégèse biblique.	
— Commémoration de la mort de Gustave-Adolphe II. — Un Institut d'histoire de l'art à Londres.	
— L'Académie royale d'Italie. — Le jubilé des musées de Berlin. — La bibliothèque Doucet.	
— La collection Thyssen. — Une nouvelle histoire de l'art. — Une vieille histoire de l'art. . . . .	306
Bibliographie : H. HAYDEN NELSON. — J. CAPART et M. WERBROUK. — J. H. BREASTED.	
— JOHANNES GEORG, HERZOG ZU SACHSEN. — F. HERZFELD et S. GUYER.	
— G. de JERPHANION. — J. EBERSOLT. — S. REINACH. — Du MESNIL du BUISSON.	
— M. DUNAND. — M. PILLET. — C. W. BLEGEN, R. STILLWELL, O. BRONEER,	
A. R. BELLINGER. — DAVID M. ROBINSON. — M. N. VALMIN. — ÉM. PANAITESCU.	
— H.-B. WALTERS et E.-J. FORSDYKE. — G. DRIoux. — L. HERMANN. — M. CAMAGGIO.	
— KIRCHLICHE KUNSTSCHETZE AUS BAYERN. — V. LAMPEREZ y ROMÉA. — H. BERENSON.	
— W.-K. VALENTINER. — J. DESTRIÉE. — W. DEONNA. — L. DESNOYERS.	
— L. VAN LIEMPT. — G. DUMÉZIL. — H.-A. SANDERS. — E. FARAL. — A. DUPRONT.	
— K. BAEDER. . . . .	322
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par R. CAGNAT et M. BESNIER . . . . .	339

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
BESNIER (M.). — Revue des publications épigraphiques. . . . .	339
BREUIL (H.). — Voir <i>Lantier</i> .	
CAGNAT. — Revue des publications épigraphiques. . . . .	339
COUISSIN (P.). — Guerriers et gladiateurs Samnites. . . . .	235
EISLER (R.). — Recherches sur la chronologie évangélique. . . . .	116
GAGÉ (J.). — La Victoria Augusti et les Auspices de Tibère. . . . .	1
HENRY (F.). — Les origines de l'iconographie irlandaise. . . . .	89
HENRY (F.). — L'inscription de Bealin. . . . .	120
LANTIER (R.) et l'abbé BREUIL (H.). — Villages pré-romains de la Péninsule ibérique. . . . .	209
LAPALUS (E.). — Sur le sens des parodies de thèmes héroïques dans la pein- ture des vases du Cabirion thébain . . . . .	65
LÉVY-BRUHL. — Le bas-relief n° 26 du musée de Mariemont. . . . .	215
LUGAND (R.). — Le viol rituel chez les Romains . . . . .	36
REINACH (S.). — Ni Flémalle ni Falin . . . . .	222
SCHUHL (P.-M.). — Autour du Fuseau d'Ananké. . . . .	58

### III. — TABLE DES PLANCHES

---

- I-II. — Monnaies sassanides.  
III. — Épée dite de Tibère.  
IV-V. — Croix de Bealin (Irlande).  
VI. — Ivoires du Musée Fitzwilliam.  
VII. — Ivoires de Nimroud.

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

---

7025-31. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXII

JUILLET-OCTOBRE 1930

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1930

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages
Villages pré-romains de la Péninsule ibérique, par R. LANTIER et l'abbé H. BREUIL. . . . .	204
Le Bas-Relief n° 26 du musée de Mariemont, par H. LÉVY-BRUHL. . . . .	215
Ni Flémalle ni Falin, par S. REINACH. . . . .	222
Guerriers et gladiateurs samnites, par P. COUISSIN. . . . .	235
Bulletin de l'Académie des Inscriptions. . . . .	280
Variétés : Un dimanche à l'Athos. — Le galop dans l'Art. — Encore le texte slave de Josèphe. . . . .	292
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Maurice Prou. — Lewis Evans. — Sir Hermann Gollancz. — H. R. Hall. — A. S. Way. — Marc Rosenberg. — Le Déluge babylonien. — Que faire des trouvailles de Palestine? — Écritures nouvelles. — Fausses statuettes quaternaires. — La question d'Ithaque. — Les stèles de Glanum. — Fouilles de Vinca. — En Transylvanie. — Le cavalier de Madara. — Les ruines de Stobi. — A Pompéi. — Les invasions du III <sup>e</sup> siècle. — Nouvelles études sur le costume antique. — Au palais des Papes. — Les « Mound-builders ». — Nouvelles études sur le manuscrit du Roland à Oxford. — Art et l'épique au XIV <sup>e</sup> siècle. — Incunables. — Pour l'histoire de l'exégèse biblique. — Commémoration de la mort de Gustave-Adolphe II. — Un Institut d'histoire de l'art à Londres. — L'Académie royale d'Italie. — Le jubilé des musées de Berlin. — La bibliothèque Doucet. — La collection Thyssen. — Une nouvelle histoire de l'art. — Une vieille histoire de l'art. . . . .	306
Bibliographie : H. HAYDEN NELSON. — J. CAPART et M. WERBROUCK. — J. H. BREASTED. — JOHANNES GEORG, HERZOG ZU SACHSEN. — E. HERZFELD et S. GUYER. — G. de JERPHANION. — J. EBERSOLT. — S. REINACH. — DU MESNIL DU BUISSON. — M. DUNAND. — M. PILLET. — C. W. BLEGEN, R. STILLWELL, O. BRONEER, A. R. BELLINGER. — DAVID M. ROBINSON. — M.-N. VALMIN. — EM. PANAITESCU. — H.-B. WALTERS et E.-J. FORSDYKE. — G. DRIoux. — L. HERMANN. — M. CAMAGGIO. — KIRCHLICHE KUNSTSCHÄTZE AUS BAYERN. — V. LAMPEREZ y ROMEA. — B. BERENSON. — W.-K. VALENTINER. — J. DESTRIÉE. — W. DEONNA. — L. DESNOYERS. — L. VAN LIEMPT. — G. DUMÉZIL. — H.-A. SANDERS. — E. FARRAL. — A. DUPRONT. — K. BAEDERER. . . . .	232
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par R. CAGNAT et M. BESNIER. . . . .	339

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1931

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

### Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

#### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte. PARIS (VI<sup>e</sup>)

**S. REINACH**

Conservateur des Musées Nationaux, membre de l'Institut

# A M A L T H É E

## MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Tome I. — Un volume 16,5 × 25 cm., viii-450 pages, 76 gravures. 65 »  
Tome II. — Un volume 16,5 × 25 cm., 502 pages, 51 gravures. 65 »  
Tome III. — (Sous presse).

---

### GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE

DE

## LA LANGUE PERSANE

SUIVIE

D'UN PETIT TRAITÉ DE PROSODIE, DE DIALOGUES,  
DE MODÈLES DE LETTRES ET D'UN CHOIX DE PROVERBES

PAR

**M. G. HUART**

Membre de l'Institut, Consul général de France  
Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études  
Professeur à l'Étude des Langues Orientales vivantes

Un volume (14 × 19), iii-450 pages . . . . . 25 »

---

### TRAITÉ

DES

## MONNAIES GRECQUES ET ROMAINES

PAR

**ERNEST BABELON**

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION HISTORIQUE

TOME QUATRIÈME

comprenant les monnaies de la Grèce septentrionale aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.

FASCICULE IV

Texte et Planches

Texte : un volume pages 674 à 895 sur deux colonnes 19 × 24 cm.

Planches : un album comp. les planches cccxxi à cccxxxv, 19 × 29 cm.

Les 2 volumes ensemble. . . . . 60 »



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

MÉLANGES CHARLES DIEHL

---

# ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ART DE BYZANCE

Volume I. — HISTOIRE, xxxi-308 pages, 1 planche hors texte et des illustrations dans le texte.

Volume II. — ART, 247 pages, 19 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte.

Les 2 volumes in-4<sup>o</sup> raisin (25 × 33). . . . . 450 »

---

## ÉTUDE SUR L'ORFÈVRENERIE TARENTINE ET LES ARTS DÉRIVÉS

---

# LE TRÉSOR DE TARENTE

(COLLECTION EDMOND DE ROTHSCHILD)

PAR

PIERRE WUILLEUMIER

Ancien membre de l'École Française de Rome

TABLE DES MATIÈRES. — INTRODUCTION. — I. Historique du Trésor. — II. Étude des pièces. — III. Lieu de fabrication. — IV. Imitations en céramique à relief d'Apulie et en céramique argentée dite de Bolsène. — V. Toreutique apulienne. — CONCLUSION.

Un volume (29 × 38), xi-137 pages, 8 figures dans le texte, XVI planches hors texte dont une en couleurs. . . . . 200 »

---

7025-31. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>

MAY 28 1908